

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.

TOME SECOND.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

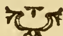
Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME SECOND,

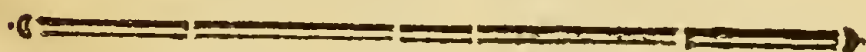
CONTENANT

Les Vies { *de* SOLON, *de* PUBLICOLA, *de* THÉMISTOCLE, *de* CAMILLUS, *de* PÉRICLÈS, *de* FABIUS MAXIMUS.



A PARIS,

Chez HOCHEREAU l'ainé, Libraire, à la descente du Pont-Neuf, au Phénix.



M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



SOLON.

LE grammairien (*a*) Didyme, dans la réponse qu'il a faite à (*b*) Asclépiade sur les loix de Solon, (*c*) rapporte un passage d'un certain Philoclès, où le pere de Solon est appellé Euphorion, contre l'opinion générale de tous les écrivains qui lui donnent pour pere Exechestides, homme d'un bien médiocre, & d'une fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athenes; (*d*) car du côté de son pere il descendoit de Codrus, & sa mere, selon (*e*) Héraclide de Pont, étoit cousine germaine de Pisistraste. Cette parenté fit naître dès le commencement entr'eux une amitié fort étroite, qui fut fortifiée ensuite par l'a-

(*a*) Ce Didyme vivoit du tems de Jules César. Il avoit écrit trois mille cinq cens volumes.

(*b*) Asclépiade de Myrlée en Bithynie, historien qui vivoit deux cens ans avant l'ere chrétienne.

(c) *Rapporte un passage d'un certain Philoclès*). Il y a eu de ce nom un poëte comique, neveu d'Eschyle, & contemporain d'Euripide. Mais je doute que ce soit celui dont Plutarque parle ici. Je ne sais sur quoi Amiot a lu *Amphiclès*. Athenée cite de ce dernier un ouvrage qui avoit pour titre, l'*Historiographe*.

(*d*) *Car du côté de son pere, il descendoit de Codrus*). Et par conséquent il étoit de sa famille des rois de Pylos; car Neléeétoit le cinquiéme ayeul de Codrus

(*e*) Historien qui avoit été disciple d'Aristote & de Platon.

mour (*a*) que les rares qualités & la beauté de Piſiſtrate donnerent à Solon ; & ce fut à mon avis, la ſeule raiſon qui les empêcha de ſe porter à rien de trop aigre & de trop violent dans les différens qu'ils eurent depuis ſur le gouvernement de la république ; leurs premiers devoirs & leurs premieres obligations demeurant toujours fortement imprimés dans leur cœur, malgré leur animoſité, & y conſervant le ſouvenir & la reconnoiſſance de leur amour, comme une vive étincelle d'un feu très-ardent : car que Solon ne fût pas à l'épreuve de la beauté, (*b*) ni un aſſez vaillant athlete, pour

(*a*) *Que les rares qualités & la beauté de Piſiſtrate donnerent à Solon*). Si jamais les grandes qualités d'un tyran avoient pu rendre la tyrannie une royauté légitime, comme les amis de Solon le prétendoient, celles de Piſiſtrate auroient dû faire un changement ſi merveilleux ; car c'étoit l'homme du monde le plus né à la vertu, le plus humain & le plus porté à ſoulager la miſere des pauvres, comme on le verra dans la ſuite. On a encore beaucoup d'exemples de ſa clémence envers les hiſtoriens. Pour ce qui eſt de ſon eſprit, de ſon ſavoir & de ſon éloquence, on n'a qu'à voir les éloges que les anciens lui ont donnés. C'eſt à ſes ſoins que nous devons les poëmes d'Homere tels qu'ils ſont aujourd'hui. Il fut le premier qui fit une Bibliotheque dans Athenes, & qui la donna au public.

(*b*) *Ni un aſſez vaillant athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour*). Plutarque emploie ſouvent dans ſa proſe des paſſages des poëtes ſans en avertir ; & c'eſt ce qui donne ſouvent à ſon ſtyle une grace, qui fait encore plus de plaiſir quand on en connoît la ſource. En voici un exemple ſenſible ; ces mots πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας ne ſont point de lui, il les a tirés de ces vers de Sophocle dans ſes *Trachinies* :

Ἔρωτι μὲν νῦν ὅςις ἀντανίςαται
Πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας, οὐ καλῶς φρονεῖ.

« Celui qui entreprend de » réſiſter à l'amour & d'en

combattre de pied ferme contre l'amour ; c'est ce qu'on infere aisément de ses poësies (*a*), & plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux esclaves de se parfumer & d'aimer les beaux garçons. En effet, on voit bien par-là qu'il mettoit cette passion au nombre des inclinations les plus louables & les plus vertueuses, & qu'il tâchoit, pour ainsi dire, de l'inspirer à ceux qui en étoient dignes, dans le même tems qu'il l'interdisoit à ceux qui ne l'étoient pas. Aussi dit-on que Pisistrate étoit l'amant de Charmys, & que ce fut lui qui consacra dans le parc de l'académie la statue de l'amour (*b*) près de l'autel où on allume le flambeau sacré dans les courses publiques.

» venir aux mains avec lui » comme un vaillant athlete, » il présume trop de ses for- » ces ».

(*a*) *Et plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux esclaves de se parfumer*). Il leur défendit ξηραλοιφεῖν, *unctiones siccas*, de se frotter d'huile seche, si l'on pouvoit ainsi parler ; c'est-à-dire qu'il leur défendit l'huile des exercices qu'il appelle *seche*, parce qu'elle étoit mêlée de poussiere & de cire ; & c'est ce qu'on appelle *ceroma*. Je sais bien qu'on a prétendu que par cette onction seche, il faut entendre la matiere dont on se frottoit après les exercices, & qu'on appelloit *diapasma*, qui étoit une composition de plusieurs drogues seches, dont on se servoit après les exercices & le bain, pour arrêter la sueur. Mais cela ne sauroit s'accorder avec le but de Solon, qui vouloit interdire aux esclaves les exercices des hommes libres.

(*b*) *Près de l'autel, où l'on allume le flambeau sacré dans les courses publiques*). On faisoit à Athenes trois fois l'année une course qu'on appelloit *la course du flambeau*. La premiere, pendant la fête des Panathenées, en l'honneur de Minerve ; la seconde, pendant la fête de Vulcain, en l'honneur de ce même Dieu ; & la troisiéme, en l'honneur de Promethée pendant sa fête. Celle des Panathenées se faisoit au port du Pirée, & les deux autres dans le Céramique, c'est-à-dire dans le parc de l'académie. Les jeu-

Le pere de Solon ayant dépensé la plus grande partie de son bien, comme dit Hermippus, à faire plaisir à tout le monde, Solon étant encore jeune, prit le parti de la marchandise, quoiqu'il ne manquât pas de gens qui lui auroient fourni tout l'argent qu'il auroit voulu; mais il avoit honte de prendre des autres, étant d'une maison plus accoutumée à donner qu'à recevoir. Il y a pourtant des auteurs qui prétendent qu'il entreprit tous ses voyages, plutôt pour voir & pour apprendre, que pour trafiquer & pour gagner; car on convient qu'il faisoit profession d'aimer la science; & ce qui le marque, c'est qu'étant fort avancé en âge, il avoit accoutumé de dire, *qu'il vieillissoit en apprenant toujours.* Il n'étoit même nullement ébloui de l'éclat des richesses; cependant il les jugeoit nécessaires: car il dit dans une de ses élégies: (*a*) *Celui qui a beaucoup d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables, & de grands haras de chevaux & de mulets, n'est pas plus riche que celui qui a*

nes gens, l'un après l'autre, couroient un certain espace de toute leur force, avec un flambeau allumé à la main. Celui entre les mains duquel le flambeau venoit à s'éteindre, le donnoit à celui qui devoit courir après lui, & ainsi des autres; & celui-là seul étoit victorieux, qui achevoit sa carriere avec le flambeau allumé. A la course des Panathenées, on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour; & aux deux autres, celui qui devoit courir l'alloit allumer sur l'autel de Promethée, près de la statue de l'Amour que Pisistrate avoit consacrée. A l'entrée de l'académie, il y avoit aussi un autel de l'Amour, qui avoit été érigé par ce même Charmys, dont Pisistrate étoit amoureux.

(*a*) Ce passage de Solon se trouve aujourd'hui parmi les sentences du poëte Théognis.

justement de quoi être bien nourri, bien chaussé, bien vêtu ; que si avec cela ils ont l'un & l'autre une maîtresse jeune & belle, dont ils soient aimés, voilà le comble des richesses. Il ne laisse pourtant pas de dire dans un autre endroit : *Je souhaite d'avoir des richesses, mais je ne veux pas des richesses injustes ; car elles attirent la vengeance divine tôt ou tard.* Aussi rien n'empêche-t-il qu'un homme de bien & un bon politique ne puisse tenir le juste milieu entre le desir des richesses superflues, & le mépris de celles qui sont suffisantes & nécessaires. (*a*) Or en ce tems-là, comme dit Hésiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art ni métier qui mît de la différence entre les hommes. (*b*) La marchan-

(*a*) *Or en ce tems-là, comme dit Hésiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art ni métier qui mît de la différence entre les hommes*). Le passage d'Hésiode, que Plutarque cite, est dans le premier livre des *Œuvres & des Jours*, vers. 309.

Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.

« Aucun travail n'est honteux, il n'y a que la paresse qui soit honteuse ». Voilà pourquoi les anciens travailloient, & n'avoient point de honte de se servir eux-mêmes. Ainsi quand Homere nous a peint ses héros travaillant & s'abaissant à des fonctions, qui nous paroissent serviles, il n'a pas seulement voulu peindre les mœurs telles qu'elles étoient, comme les poëtes le doivent faire, mais il a cherché ce qui étoit séant & convenable, *id quod decorum est spectans*, dit fort bien Athenée, εἰς τὸ πρέπον ἀφορῶν. Que doit-on donc penser de ces critiques qui prennent aujourd'hui ces traits pour des défauts insupportables, parce qu'ils sont contraires à nos mœurs.

(*b*) *La marchandise sur-tout étoit honorable*). La petite marchandise, *tenuis mercatura*, étoit méprisée comme vicieuse, parce qu'elle est ordinairement accompagnée du

dife fur-tout étoit honorable, parce qu'elle ouvre le commerce avec les nations barbares, qu'elle donne le moyen de faire amitié & alliance avec les rois, & qu'elle inftruit d'une infinité de chofes qu'on ignoreroit fans elle. Il y a même eu des marchands qui ont fondé de grandes villes, (*a*) comme Protus qui fonda Marfeille après avoir acquis l'amitié & l'eftime des Gaulois qui habitent le long du Rhône. On dit auffi que le fage Thalès, (*b*) & Hippocrate le mathématicien fe mêlerent de marchandife, (*c*) & que Platon ne fournit aux frais de fon voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit.

Pour ce qui eft de l'exceffive dépenfe de

menfonge; car, comme dit Cicéron, un marchand qui vend en détail, gagne peu, s'il ne ment beaucoup. Mais le gros négoce, le négoce des gros marchands qui trafiquent fur mer, étoit fort honorable à caufe des commodités qu'il fournit, & parce qu'il s'accorde mieux avec la vérité & avec la juftice. Auffi Héfiode n'a pas cru indigne de lui d'en donner des préceptes à fon frere Perfa, dans fon poëme *des Œuvres & des Jours.*

(*a*) *Comme Protus qui fonda Marfeille*). Le πρῶτος du texte n'eft pas l'adjectif qui fignifie *premier*, c'eft le nom propre d'un des chefs de la colonie qui fonda Marfeille; car il s'appelloit *Protus* ou *Protis*. Juftin. liv. 43. *Duces claffis Simos & Protus fuere.*

(*b*) *Et Hippocrate le mathématicien*). C'eft pour le diftinguer d'Hippocrate le médecin, qui, bien qu'il ne condamnât pas la marchandife en elle-même, la défendoit pourtant aux Médecins, comme la chofe du monde qui pouvoit le plus les éloigner de la perfection de leur art, en les diffipant & en les accoutumant à aimer le gain.

(*c*) *Et que Platon ne fournit aux frais de fon voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit*). Car on portoit en Egypte de l'huile de Grece & de Judée. Dans le Prophete Ofée il eft dit qu'Ephraïm portoit de l'huile en Egypte: *Ephraïm oleum in Ægyptum ferebat*, chap. XII. verf. 1.

Solon, de ſa vie molle & délicate, & de la grande licence de ſes poëmes, où il parle des voluptés d'une maniere peu convenable à un philoſophe ; on croit que c'eſt l'effet de ce métier de marchand, qui étant ſujet à de grands dangers, demande auſſi qu'on faſſe quelquefois bonne chere, & qu'on ſe traite délicieuſement. (*a*) Cependant il ſe mettoit plutôt au nombre des pauvres que des riches, comme on le voit par ce paſſage d'une de ſes élégies : (*b*) *Beaucoup de méchans deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres ; mais nous ne voudrions pourtant pas changer notre vertu pour leurs richeſſes : car la vertu eſt pour toujours, & les richeſſes changent tous les jours de maître.*

Il ne s'amuſa d'abord à la poëſie que par maniere de divertiſſement, & pour s'occuper dans ſon loiſir, ſans penſer à rien de grave & de ſérieux ; enſuite il mit en vers des ſentences de morale ; & enfin il y mêla pluſieurs choſes concernant la politique, où il expliquoit la maniere dont il s'étoit conduit dans ſon adminiſtration, non pas en forme d'hiſtoire ni de mémoires, mais en forme d'apologie, où il faiſoit entrer des avis & des exhortations

(*a*) *Cependant il ſe mettoit plutôt au nombre des pauvres que des riches*). Ariſtote, pour prouver que les états les plus heureux ſont ceux qui ſont compoſés de gens médiocrement riches, c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni riches ni pauvres, allegue qu'il n'y a pas eu de meilleurs légiſlateurs que ceux qui ont été dans cette médiocrité, comme Solon, Lycurgue, Charondas.

(*b*) On trouve encore ces vers parmi ceux de Théognis.

qu'il adreſſoit aux Athéniens, & ſouvent même de graves cenſures. On dit auſſi qu'il avoit entrepris de mettre ſes loix en vers, & on en cite le commencement, où il dit :

Veuille le Dieu du ciel accorder à ces loix
Un ſuccès très-heureux, une gloire immortelle.

Pour ce qui eſt de la philoſophie, à l'exemple des ſages de ce tems-là, (*a*) il cultiva particuliérement cette partie de la morale qui traite de la politique; car pour la phyſique, il y étoit très-ſimple (*b*) & très-groſſier, comme cela paroît par ce paſſage : (*c*) *La*

(*a*) *Il cultiva particuliérement cette partie de la morale qui traite de la politique*). Plutarque fait ici de la politique une partie de la morale; ce qui paroît contraire au ſentiment d'Ariſtote, qui conſidere la morale comme une partie de la politique. Dans Ariſtote, la morale eſt traitée en particulier comme ce qui eſt néceſſaire à chaque perſonne pour la conduire au véritable bien; mais, à proprement parler, la morale enſeigne à tous les hommes à bien vivre, en quelque pays qu'ils ſoient, & ſous quelque gouvernement qu'ils vivent; elle a des vues générales, au lieu que la politique en a de particulieres, & ſe conforme à chaque peuple qu'elle inſtruit. Ainſi la morale eſt à cet égard le genre, & la politique l'eſpece.

(*b*) *Et très-groſſier*). Le grec dit, *& fort ancien*, ce qui eſt très-bien dit : car les connoiſſances qui dépendent de l'expérience, ne ſe perfectionnent qu'avec le tems.

(*c*) *La neige & la grêle s'engendrent de la nue*). Cela eſt vrai en un certain ſens; car, puiſque la neige & la grêle s'engendrent des vapeurs qui compoſent la nue, on peut dire qu'elles s'engendrent de la nue; mais Plutarque ne laiſſe pas d'avoir raiſon d'appeller cette opinion ſimple & groſſiere, parce qu'elle n'explique pas la maniere dont cela ſe fait, & que la ſeule nue ne ſera jamais ni neige ni grêle; la premiere naiſſant des parcelles de la nue, qui ſont condenſées ſans être fondues, & qui rencontrant un air froid qui les fige, pour ainſi dire, viennent à nous en flocons, au lieu de tomber en pluie; & la grêle venant de ces mêmes parties à demi-fondues, qui rencon-

neige & la grêle s'engendrent de la nue ; (a) *la foudre naît de l'eclair ;* (b) *& la mer n'eſt bouleverſée que par les vents ; car ſi quelque vent ne l'agitoit, ce ſeroit de tous les élémens le plus doux & le plus tranquille.* Auſſi peut-on dire en général que, de tous les ſages, Thalès fut le ſeul qui pouſſa la ſpéculation au-delà des choſes d'uſage ; tous les autres n'acquirent cette réputation de ſageſſe que par leur grande habileté dans la ſcience qui traite du gouvernement des états.

On dit que tous les ſages ſe trouverent une fois à Delphes, & une autre fois à Corinthe, où (c) Périandre les aſſembla, & leur fit un banquet célebre ; mais rien ne leur acquit jamais tant d'honneur & de gloire, que la modeſtie avec laquelle ils ſe céderent les uns aux

trant un air encore plus froid qui les gele, tombent en grêle, c'eſt-à-dire, en gouttes d'eau condenſées & durcies ; & c'eſt ainſi qu'Anaximene l'expliqua peu de tems après Solon.

(a) *La foudre naît de l'éclair*). On pourroit encore expliquer cela favorablement; car le tonnerre & la foudre n'étant que le ſon & que le fracas que fait l'air enflammé qui ſort des nuées, on peut dire qu'ils naiſſent de l'éclair. Mais, à proprement parler, la foudre, le tonnerre & l'éclair ne ſont qu'une même choſe, & l'effet des exhalaiſons renfermées entre des nues, qui, tombant les unes ſur les autres le chaſſent avec rapidité. Comme il y a quelquefois des tonnerres ſans éclair, il y a auſſi des éclairs ſans tonnerre.

(b) *Et la mer n'eſt bouleverſée que par les vents*). Plutarque accuſe Solon de ſimplicité & d'ignorance, d'avoir cru que l'agitation de la mer n'étoit cauſée que par les vents ; car il y en a beaucoup d'autres cauſes, comme la chaleur qui ſe concentre au fond de la mer, les exhalaiſons, la compreſſion de l'air. Mais il fait peut-être trop légérement le procès à Solon, qui, parlant en poëte, n'étoit pas obligé à toute l'exactitude d'un phyſicien.

(c) Fils de Cypſelus, & tyran de Corinthe.

autres, & ſe renvoyerent le trepied d'or. Voici l'hiſtoire : Quelques hommes de Milet étant à (*a*) Cos, acheterent un jour des pêcheurs de l'Iſle un coup de filet avant qu'il fût tiré ; le filet hors de l'eau, on y trouva un trepied d'or, qu'Hélene, pour accomplir un ancien oracle, avoit jetté dans ce même endroit en revenant de Troie. Voilà un grand débat qui s'émeut entre les pêcheurs & ces étrangers ; les deux villes épouſerent la querelle, & elles alloient ſe faire une cruelle guerre, ſi la prêtreſſe d'Apollon ne leur eût ordonné par un oracle de donner au plus ſage ce trepied d'or : d'abord on l'envoya à Thalès de Milet, ceux de Cos cédant de bon cœur à ce ſeul particulier ce qu'ils diſputoient à main armée à tous les Miléſiens enſemble. Thalès le renvoya à Bias, qu'il reconnoiſſoit plus ſage que lui ; Bias le renvoya à un autre par ce même principe ; de maniere que ce trepied, après avoir bien couru & paſſé de l'un à l'autre, revint pour la ſeconde fois à Thalès, & fut enfin porté à Thebes, & conſacré à Apollon (*b*) Iſménien. Théophraſte dit pourtant qu'il fut d'abord envoyé à (*c*) Priene à Bias, qui le renvoya à Thalès ; qu'ayant ainſi paſſé par les mains de tous, il revint encore à Bias, & fut enfin envoyé à Delphes ; & c'eſt comme on le raconte le plus communément ; excepté qu'au lieu d'un trepied, on dit que c'étoit

(*a*) Iſle de la mer Egée.

(*b*) A cauſe du temple qu'il avoit ſur le fleuve Iſménus.

(*c*) Priene, ville d'Ionie, dans l'Aſie mieure.

une coupe que Crésus envoyoit à Delphes, ou un gobelet que (*a*) Bathyclès avoit laissé.

Mais on parle particuliérement (*b*) d'une conversation que Solon eut avec Anacharsis, & d'une autre qu'il eut ensuite avec Thalès. On dit qu'Anacharsis, étant allé à Athenes, se présenta à la porte de Solon; ayant frappé, il dit, *qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour établir entr'eux le droit d'hospitalité*; Solon lui répondit, *qu'il étoit mieux de faire amitié chez soi sans courir si loin. Eh bien*, répondit Anacharsis, *puisque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous selon ta maxime.* Solon, étonné de la vivacité de cette réponse, le reçut à bras ouverts, & le retint quelques jours chez lui.

En ce tems-là, Solon commençoit déja à se mêler du gouvernement de la république, & il travailloit à ses loix, ce qu'Anacharsis ayant entendu, il se moqua de cette entreprise, de ce qu'il espéroit par des loix écrites refréner l'avarice & l'injustice de ses citoyens : *Car toutes ces écritures*, disoit-il, *ressemblent proprement aux toiles d'araignées; les foibles &*

(*a*) Bathyclès de Magnésie, célebre sculpteur.

(*b*) *D'une conversation que Solon eut avec Anacharsis*). Long-tems avant Solon, les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance & leur justice. Homere les appelle *la Nation très-juste*. Anacharsis étoit un de ces Scythes & de la race royale. Il alla à Athenes vers l'olympiade XLVII, c'est-à-dire, 590 ans avant l'ere chrétienne. Son bon sens, son profond savoir, & sa grande expérience, le firent passer pour un des sept sages. Il avoit écrit en vers de l'art militaire, & avoit fait un traité des loix des Scythes.

les petits s'y prendront & s'y arrêteront; mais les puissans & les riches les rompront sans peine. Cependant, repartit Solon, *les hommes exécutent fort bien tous les traités qu'ils ont faits, quand aucune des parties ne trouve son profit à les rompre. Il en sera de même de mes loix; car je les tempere de maniere, & je les accommode si bien aux intérêts de mes citoyens, qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur est plus avantageux de les observer que de les violer.* (*a*) Mais le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste, que l'espérance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharsis dit encore à Solon, après avoir assisté à une assemblée des Athéniens: *Qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que, dans leurs délibérations, c'étoient les sages qui parloient, & les fous qui décidoient.*

Ensuite Solon alla à Milet pour voir Thalès. La premiere chose qu'il lui dit, ce fut: *Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans.* Thalès ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après il aposta un étranger, qui disoit qu'il venoit d'Athenes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord, *s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti.* L'étranger, qui savoit fort bien sa leçon, repartit: *Qu'il n'y avoit autre chose que la mort*

(*a*) *Mais le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste*). C'est ce que le succès fera presque toujours voir, comme il le fit en cette occasion, & comme il l'a fait en une infinité d'autres. Les loix, sans les mœurs, sont ordinairement inutiles. Les mœurs, sans les loix, sont bien plus sûres que les loix sans les mœurs.

d'un jeune homme dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils de quelque grand personnage, & du plus honnête homme de la ville, qui même se trouvoit pour lors absent depuis un assez long tems. *Ah*, interrompit Solon, *que ce pauvre pere est malheureux! mais comment l'appelloit on? Je l'ai ouï nommer fort souvent*, repliqua l'étranger, *mais son nom m'est échappé; Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice.* Ainsi à chaque réponse, Solon se fortifiant dans ses craintes, & déja plein de trouble, dit lui-même son nom à l'étranger, & lui demanda *si ce jeune homme n'etoit pas le fils de Solon.* L'étranger lui ayant dit qu'oui, Solon commence à se frapper la tête & à faire & dire tout ce que la plus violente douleur a accoutumé d'inspirer. Alors Thalès, le prenant par la main & se mettant à rire, lui dit : *Solon, ce qui m'a empêché de me marier & d'avoir des enfans, c'est justement ce qui t'arrive & qui te porte ainsi par terre, quoique tu sois un très-ferme & très-vaillant champion; mais console-toi, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu viens d'entendre.*

(*a*) Hermippus écrit que cette histoire est mot à mot dans (*b*) Patæcus, qui se vantoit d'avoir l'ame d'Esope. Cependant c'est manquer d'esprit & de courage que de renoncer

(*a*) Hermippus de Smyrne, qui avoit fait les vies des hommes savans & des législateurs. Il vivoit 210 ans avant l'ere chrétienne.

(*b*) Patæcus, historien plus ancien qu'Hermippus. Il étoit de la secte de Pythagore.

à la poſſeſſion des choſes néceſſaires, par la ſeule crainte de les perdre un jour : car, par la même raiſon, il faudroit n'aimer ni les biens, ni la gloire, ni la ſageſſe même, quand on a le bonheur de les poſſéder. En effet, nous voyons que la vertu, qui eſt le plus grand & le plus agréable tréſor du monde, ſe perd tous les jours par les maladies & par les poiſons; outre que Thalès, en ne ſe mariant pas, ne ſe mettoit pas pour cela dans une plus grande liberté, à moins qu'il n'oubliât auſſi parens, amis, & patrie; mais il étoit ſi éloigné d'avoir ces ſentimens, qu'il avoit même adopté un fils de ſa ſœur, appellé Cybiſtus, tant il eſt vrai qu'il y a dans notre ame de certaines ſemences d'amour, & qu'elle n'eſt pas plus faite pour ſentir, pour penſer & ſe ſouvenir, que pour aimer. Auſſi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puiſſions placer notre affection, nous allons chercher des ſujets dehors; des étrangers, &, pour ainſi dire, des bâtards, ſe mettent par leurs careſſes en poſſion de notre cœur; comme d'une maiſon ou d'une terre qui manque de légitimes héritiers; & après s'y être établis, ils y font naître avec l'affection, les ſoins & la crainte de les perdre. Juſques-là qu'on voit tous les jours ceux qui parlent du mariage & des enfans avec le plus de dureté & d'inhumanité, ſe conſumer de regret & de douleur, & ſe laiſſer aller à des plaintes indignes d'hommes de cœur, quand les enfans, qu'ils ont eus de leurs eſclaves ou de leurs concubines, viennent à

mourir, ou que ſeulement ils tombent malades. Il y en a eu même que la perte de leurs chiens ou de leurs chevaux a honteuſement affligés, juſqu'à leur faire deſirer la mort; au lieu que beaucoup d'autres, après avoir perdu de braves enfans, ne ſe ſont point abandonnés à la douleur, & n'ont rien fait de lâche, au contraire ils ont paſſé le reſte de leur vie avec beaucoup de conſtance & de modération. Car ce n'eſt nullement l'amour, c'eſt la foibleſſe qui cauſe ces triſteſſes profondes & ces regrets infinis, & qui communique ces craintes aux hommes, que la raiſon n'a pas fortifiés contre les accidens de la fortune, & qui ne jouiſſent pas du préſent, parce que l'avenir les trouble, les effraye & les jette dans de véritables angoiſſes, en leur faiſant enviſager qu'ils pourront un jour en être privés. Or il ne faut ni ſe jetter entre les bras de la pauvreté par la crainte de perdre ſon bien, ni recourir à l'inſenſibilité & au célibat, pour n'avoir ni amis ni enfans à perdre; il faut ſe ſervir de ſa raiſon, & s'en faire un bouclier contre toutes ces ſortes d'attaques, (*a*) quand on aura à les ſoutenir. Mais peut-être avons-nous pouſſé trop loin cette matiere dans un ouvrage comme celui-ci.

Les Athéniens, (*b*) fatigués de la longue & fâcheuſe guerre qu'ils avoient contre ceux

(*a*) *Quand on aura à les ſoutenir*). Car alors, comme dit fort bien l'empereur Marc Aurele, on ſe ſervira de ſa raiſon, comme on s'en eſt ſervi dans toutes les autres rencontres de ſa vie.

(*b*) Cette guerre avoit preſque ruiné les uns & les autres.

de Mégare pour l'iſle de Salamine, (*a*) firent une loi qui défendoit, ſous peine de la vie, d'avancer ni par écrit ni de vive voix, qu'on dût recouvrer cette iſle. Solon, ne pouvant ſouffrir cette infamie, & voyant que la plupart des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'oſoient le propoſer à cauſe de cette loi, s'aviſa de contrefaire le fou; & fit répandre dans toute la ville par ſes domeſtiques, qu'il avoit perdu le ſens. Cependant il compoſa une belle élégie, qu'il apprit par cœur pour la réciter en public; & un jour qu'on ne s'attendoit à rien moins, (*b*) il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur

(*a*) *Firent une loi qui défendoit ſur peine de la vie*). C'étoit la coutume des Athéniens, quand ils avoient fait quelque choſe dont ils ne vouloient pas avoir la tête rompue, ils faiſoient une loi pour défendre d'en parler, comme ſi le ſilence remédioit à leurs maux & diminuoit leurs fautes ou leurs pertes. Mais c'eſt la coutume de la plupart des hommes, quand ils ont fait des fautes, ils ne cherchent qu'à s'étourdir & à ſe tromper.

(*b*) *Il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur ſa tête*). C'eſt-à-dire qu'il ſortit avec tout l'équipage d'un malade; car à Athenes il n'y avoit que les malades qui portaſſent des chapeaux; & *porter un chapeau*, entroit dans les ordonnances du médecin, comme cela paroît par les livres de Platon. Auſſi Juſtin, en parlant de cette ſortie de Solon, dit: *Deformis habitu more vecordium in publicum evolat.* Solon fut bien moins hardi & moins zélé que Démoſthene ne le fut long-tems après dans une occaſion ſemblable. Après la mort d'Epaminondas, les Athéniens, défaits de cet ennemi qui les tenoit en crainte, s'abandonnerent au luxe & aux plaiſirs, conſumerent en jeux & en ſpectacles les deniers deſtinés à la paye des ſoldats & aux néceſſités de la république, & firent une ordonnance, par laquelle ils condamnoient à la mort celui qui auroit la témérité de leur parler de réforme. Démoſthene n'eut point recours à une folie feinte; il parla au peuple

ſa tête, & courut à la place où le peuple, s'étant aſſemblé autour de lui, (*a*) il monta ſur la pierre d'où les hérauts avoient accoutumé de faire leurs proclamations, & chanta cette élégie, qui commence: *Je ſuis un héraut qui vient vers vous de l'agréable Salamine, après avoir compoſé pour cette aſſemblée ce beau diſcours en vers*; cet ouvrage eſt appellé *Salamine*, & il eſt de cent vers parfaitement beaux. Solon n'eut pas plutôt achevé de les chanter, qu'ils ſe mirent à les louer hautement, & que Piſiſtrate même exhorta & encouragea ſi bien les citoyens à l'en croire, que la loi fut révoquée ſur le champ, la guerre réſolue, & Solon élu général.

Pour commencer donc cette expédition, on dit qu'il s'embarqua avec Piſiſtrate, & qu'il alla au promontoire de (*b*) Coliade, où toutes les dames Athéniennes étoient aſſemblées pour

avec toute la liberté & toute l'audace que l'amour de la patrie peut & doit inſpirer à un homme de bien, comme nous le voyons dans deux de ſes Olynthiennes.

(*a*) *Il monta ſur la pierre, d'où les hérauts ont accoutumé de faire leurs proclamations*). Dans la place publique d'Athenes il y avoit une pierre, ſur laquelle les hérauts & les ſergens montoient pour faire leurs publications pour les ventes. Il eſt parlé de cette pierre dans les *Bacchides* de Plaute, act. IV. ſc. 7.

O Stulte, ſtulte, neſcis venire te!
Atque in eo ipſe adſtas lapide, ubi præco prædicat.

« O le grand fou! Tu ne » ſais pas que tu vas être ven» du, & que tu es près de la » pierre d'où le héraut fait ſes » publications », ou, comme nous parlons, *ſes criées*.

(*b*) Promontoire de l'Attique, ſur la côte de Phalere, à vingt ſtades d'Athenes.

faire le ſacrifice annuel à Cérès. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya à Salamine un homme en qui il ſe fioit entiérement, qui fit ſemblant d'être un transfuge, & dit à ceux de Mégare, qui tenoient alors cette iſle, que, s'ils vouloient prendre les principales femmes des Athéniens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec lui au promontoire de Coliade. Les Mégariens le crurent, & envoyerent ſur l'heure même des ſoldats. Solon, qui étoit aux aguets ſur la pointe du promontoire, n'eut pas plutôt vu ſortir leur vaiſſeau du port de Salamine, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athenes, donna leurs habits, leur coëffure & leur chauſſure aux plus jeunes de ſes ſoldats qui n'avoient point encore de barbe, leur fit cacher des poignards ſous leur robe; & quand il les eut équipés, il leur commanda de danſer tous enſemble ſur le bord de la mer, juſqu'à ce que leurs ennemis fuſſent à terre, & que leur vaiſſeau ne pût plus échapper. Cela étant exécuté, les Mégariens, trompés par ces danſes qu'ils découvrirent de loin, approcherent avec une entiere confiance; & étant abordés, ce fut à qui deſcendroit le premier pour aller ravir ces femmes; mais on les reçut ſi bien, que pas un ne ſe ſauva, & qu'ils furent tous tués ſur la place. Les Athéniens s'embarquerent tout auſſi-tôt, & ſe rendirent maîtres de Salamine ſans aucune difficulté.

D'autres diſent que Solon ne la ſurprit pas de cette maniere; mais qu'ayant reçu cet

oracle d'Apollon, *vas appaiser par des sacrifices les manes des héros qui ont été les chefs de leur patrie, & qui sont enterrés près de* (a) *l'Asope vers le soleil couchant*, il passa la nuit à la Salamine, (b) & immola des victimes sur le tombeau des héros Périphémus & Cychrée. Les Athéniens lui donnerent ensuite cinq cens volontaires, auxquels, par un decret, ils s'engagerent de laisser l'entiere disposition de l'isle, s'ils venoient à la prendre. Solon s'embarqua donc sur quelques bateaux de pêcheurs, qui étoient suivis d'un vaisseau à trente rames, & alla jetter l'ancre près de Salamine, à une pointe qui regarde l'Eubée.

Les Mégariens, qui étoient dans la place, en ayant eu quelque vent, sans en savoir pourtant rien de certain, coururent aux armes avec beaucoup de tumulte & de désordre, & envoyerent à la découverte un vaisseau, lequel s'étant approché trop près, fut pris par Solon, qui retint ceux qui le montoient, & mit à leur place les plus braves des Athéniens, à qui il ordonna de s'approcher de la ville, en se tenant clos & couverts le plus qu'ils pourroient; & lui, avec le reste de ses troupes, il alla par terre attaquer les Mégariens : & pendant qu'il

(a) Il y avoit sans doute à Salamine un fleuve de ce nom.

(b) *Immola des victimes sur le tombeau des héros Périphémus & Cychrée*). Périphémus est inconnu. Pour Cychrée, il étoit roi de Salamine, où il eut un temple. Pausanias écrit que les Athéniens, dans une bataille navale contre Xerxes, virent un grand serpent sur un de leurs vaisseaux; & qu'ayant consulté l'oracle, il leur fut répondu que c'étoit le héros Cychrée.

combattoit, ceux qui étoient dans le vaiſſeau s'emparerent de la ville.

Il ſemble même que ce qui ſe pratiquoit anciennement, rende témoignage à la vérité de cette tradition : toutes les années, en certain tems, un vaiſſeau Athénien navigeoit ſourdement vers Salamine; des gens venoient au-devant avec grand bruit; un Athénien ſautoit à terre les armes à la main, & alloit avec de grands cris donner tête baiſſée ſur cette troupe vers le promontoire de (*a*) Scirade, où l'on voit encore un temple de Mars, qui a été bâti par Solon; car ce fut là qu'il défit les Mégariens, & qu'il renvoya ceux qui ne périrent pas dans le combat, après leur avoir impoſé telles conditions qu'il voulut.

Malgré ces traités, les Mégariens s'opiniâtrerent à vouloir recouvrer leur iſle; mais enfin, après avoir fait & ſouffert les uns & les autres beaucoup de maux, ils prirent les Lacédémoniens pour juges, & le bruit commun eſt que l'autorité d'Homere ſervit extrêmement à Solon : car le jour qu'on devoit juger ce différent, Solon allégua en pleine aſſemblée un vers du dénombrement des vaiſſeaux, auquel il en ajouta adroitement un autre qui décidoit la choſe en ſa faveur : après avoir dit, *Ajax mena douze vaiſſeaux de Salamine*, il continua, (*b*) *& les alla ranger où étoit la flotte des Athéniens.*

(*a*) Toute l'iſle de Salamine étoit appellée *Sciras*, d'un héros nommé *Scirus.*

(*b*) *Et les alla ranger où étoit la flotte des Athéniens*). Par ce vers ſuppoſé, Solon

Mais les Athéniens rejettent ce bruit comme un conte puérile & impertinent, & ils disent que Solon fit voir clairement aux juges que Philæus & Eurysaces, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de bourgeoisie à Athenes, donnerent en récompense leur isle aux Athéniens, s'établirent, l'un à Brauron, & l'autre à Mélite, deux bourgs de l'Attique, & habiterent le canton qui de ce Philæus fut appellé le canton des Philæides, où Pisistrate étoit né. Et pour fermer encore mieux la bouche aux Mégariens, il prouva, par les enterremens, que Salamine étoit d'Athenes, parce qu'à Salamine on enterroit les morts comme à Athenes, & non pas comme à Mégare; (*a*) car à Mégare on les enterroit le visage tourné vers le soleil levant; au lieu qu'à Athenes & à Salamine on les enterroit le visage tourné vers le couchant. Héréas de Mégare nie pourtant ce fait, soutient qu'à Mégare on les enterroit aussi le visage tourné vers le couchant, & établit le droit de Mégare sur une preuve encore plus forte que celle de Solon; (*b*) car

vouloit prouver que les Salaminiens regardoient les Athéniens comme leurs maîtres. Mais la fausseté de ce témoignage étoit trop évidente; car il y a dans Homere plusieurs passages qui prouvent que les vaisseaux d'Ajax occupoient un poste bien différent, & qu'ils étoient rangés près des Thessaliens. Voyez le neuviéme livre de Strabon.

(*a*) *Car à Mégare on les enterroit le visage tourné vers le soleil levant*). Elien écrit pourtant qu'on les enterroit à Mégare comme cela se rencontroit, sans y prendre garde. Liv. VII, ch. 19.

(*b*) *Car il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit son tombeau; au lieu qu'à Mégare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts ensemble*). A Athenes chaque mort avoit son tombeau, par-

il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit ſon tombeau ; au lieu qu'à Mégare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts enſemble. Mais enfin ce qui donna l'avantage à Solon, ce furent certains oracles Pythiques qu'il allégua, & où le dieu avoit appellé Salamine (*a*) *Ionienne*. Ce différent fut décidé par cinq Spartiates, Critolaidas, Amompharétus, Hypſéchidas, Anaxilas & Cléomene.

Un ſi heureux ſuccès donna beaucoup de réputation & d'autorité à Solon ; mais il acquit encore plus d'eſtime & de conſidération parmi les Grecs, par le beau diſcours qu'il fit pour le temple de Delphes : car il prouva ſi bien aux Athéniens qu'il y alloit de leur honneur de ſecourir Delphes, (*b*) & de ne pas

ce que les Athéniens avoient un grand territoire ; mais ceux de Salamine & ceux de Mégare étant fort à l'étroit, étoient forcés de mettre trois & quatre morts enſemble.

(*a*) Et par conſéquent elle dépendoit d'Athenes ; car anciennement l'Ionie ne comprenoit que l'Attique.

(*b*) *Et de ne pas abandonner ce ſanctuaire à l'inſolence & au pillage des Cirrhéens*). Les habitans de Cirrhe, ſur le golfe de Corinthe, firent des courſes dans le territoire de Delphes, en conquirent une partie, & alloient aſſiéger Delphes pour piller le temple, ſi les Amphictyons n'y euſſent donné ordre en envoyant à ſon ſecours Clyſthene, tyran de Sicyone, & Solon. Ces deux chefs allerent d'abord aſſiéger Cirrhe ; ayant conſulté l'oracle ſur le ſuccès de ce ſiége, il leur fut répondu, *qu'ils ne prendroient cette place qu'après qu'ils auroient fait en ſorte que les flots de la mer de Cirrhe baignaſſent ſon territoire*. Comme ils étoient fort embarraſſés ſur le ſens de cette réponſe, Solon dit qu'on accompliroit l'oracle en conſacrant toutes les terres de Cirrhe à Apollon ; car le territoire de Delphes étant accru par ce moyen, & s'étendant juſqu'au golfe, il ſe trouveroit véritablement que les flots de la mer baigneroient ſes frontieres. Cela étant exécuté, la ville fut priſe, & les citoyens punis de leur audace & de leur

abandonner ce ſanctuaire à l'inſolence & au pillage des Cirrhéens; & il leur remontra avec tant de force que, pour l'amour du dieu, ils devoient voler à la défenſe de ſon temple, (*a*) que les Amphictyons, touchés de ſes raiſons, déclarerent la guerre aux Cirrhéens, comme le témoignent pluſieurs auteurs, & particuliérement Ariſtote, dans le traité qu'il a fait de ceux qui avoient vaincu aux jeux pythiques, où il attribue formellement ce decret à Solon. Il ne fut pourtant pas élu général pour cette guerre, comme Hermippus aſſure (*b*) qu'Evanthes de Samos l'avoit écrit. Outre que l'orateur Eſchine n'en dit rien, on trouve le nom d'Alcmæon ſeul dans les regiſtres de Delphes.

(*c*) Il y avoit déja fort long-tems que la

impiété. Depuis ce tems-là Cirrhe fut l'arſenal de Delphes.

(*a*) *Que les Amphictyons*). C'étoient des juges qui tenoient comme les états généraux de toute la Grece; car les douze peuples qui habitoient autour de Delphes envoyoient chacun leurs députés pour aſſiſter à ce conſeil, qui ſe tenoit deux fois l'année aux Thermopyles, & où l'on délibéroit de toutes les affaires qui concernoient le repos de la Grece, & ſur-tout de celles qui regardoient la religion. Ils étoient les protecteurs du temple de Delphes.

(*b*) *Qu'Evanthes de Samos*). Il y avoit deux autres auteurs de ce nom, l'un de Cyzique, & l'autre de Milet. Je ne ſais duquel des trois eſt l'hiſtoire d'un loup-garou dont parle Pline : *Evanthes*, dit-il, *qui eſt un auteur conſidérable parmi les Grecs, nous apprend que les Arcadiens écrivent que dans leur pays il y a une famille d'un certain Antæus, de laquelle un homme choiſi par le ſort va à un certain étang, ſe déshabille, pend ſes habits à un chêne, traverſe l'étang, s'en va dans les deſerts, & ſe change en loup.*

(*c*) *Il y avoit déja fort long-tems que la vengeance divine pourſuivoit les Athéniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon*). Cylon

vengeance divine pourſuivoit les Athéniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon. Car ces malheureux s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, l'archonte Mégaclès leur perſuada de venir ſe préſenter en jugement; & comme ils ne pouvoient ſe réſoudre à quitter leur aſyle, il leur conſeilla d'attacher un fil à la ſtatue de la déeſſe; leur faiſant entendre que, pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne ſeroient pas moins en sûreté que s'ils étoient dans le temple même; mais ce fil s'étant rompu quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies,

étoit un Athénien d'une très-ancienne nobleſſe, qui ayant épouſé la fille de Théagene, tyran de Mégare, s'empara de la citadelle d'Athenes, pendant la fête des jeux olympiques, ſur la foi d'un oracle d'Apollon, qui lui ordonnoit de faire cette entrepriſe pendant la plus grande fête de Jupiter. Il crut qu'il n'y avoit pas de plus grande fête pour ce dieu que les jeux olympiques, & il ne prit pas garde qu'on célébroit à Athenes une très-grande fête, appellée *Diaſia*, en l'honneur de Jupiter, & que c'étoit peut-être de celle-là dont Apollon avoit parlé. Quoi qu'il en ſoit, cette équivoque ſuffit pour juſtifier l'oracle; car les oracles n'ont jamais tort. Cylon fut aſſiégé dans la citadelle, & ſi preſſé par la faim & par la ſoif, qu'il ſe ſauva avec ſon frere, & laiſſa ſes troupes, qui, la plupart, périrent de miſere, & les autres s'étant refugiés dans le temple de Minerve, eurent le ſort que Plutarque rapporte ici; ils furent égorgés dans les temples & à la vue des autels, dont on les avoit arrachés ou par force, ou par adreſſe. Les dieux, offenſés de ce ſacrilége, envoyerent de grands fléaux aux Athéniens, qui, pour les appaiſer, excommunierent & maudirent publiquement les auteurs de ce crime, eux & leurs deſcendans, & exilerent toutes les familles de ceux qui reſtoient; ce qui cauſa encore long-tems après de fort grands déſordres. Cette conjuration de Cylon fut faite du tems même de Solon, vers l'olympiade LXV, 598 ans avant l'ere chrétienne. Car il eſt certain que Mégaclès fut archonte la premiere année de cette olympiade.

Mégaclès & ses (*a*) collegues se saisirent de la plupart d'eux, alléguant que, puisque ce fil s'étoit rompu de lui-même, c'étoit une marque visible que la déesse leur refusoit sa protection, & ne vouloit pas les tenir en sa garde. Ceux qui furent pris furent lapidés sur le champ; on alla égorger au pied des autels ceux qui s'étoient sauvés dans le temple de ces formidables déesses, & il n'en échappa que ceux qui purent aller se jetter aux pieds des femmes de ces officiers, qui, à cause de cette action abominable, (*b*) furent appellés *maudits & excommuniés*, & regardés comme l'objet de la haine publique. Ceux qui resterent du parti de Cylon, ayant repris le dessus avec le tems, & étant devenus les plus forts, ne firent ni paix ni treve avec les descendans de Mégaclès. Cette sédition étoit alors dans sa plus grande force, de sorte que Solon, voyant le peuple ainsi divisé, se mit au milieu avec les principaux des Athéniens, & fit tant par ses prieres & par ses remontrances, qu'il persuada à ces *excommuniés* de se soumettre au jugement de trois cens des plus gens de bien de la ville. La cause fut donc plaidée, & Milon, du bourg de Phlyée, fut accusateur. On con-

(*a*) *Ses huit collegues*). Car il y avoit toutes les années neuf archontes.

(*b*) *Furent appellés* maudits & excommuniés). J'ai conservé ce dernier terme, parce que les anciens pratiquoient l'excommunication presque de la même maniere qui est aujourd'hui en usage. Car lorsque quelqu'un avoit encouru cette peine, on lui défendoit publiquement d'assister aux sacrifices, d'entrer dans les temples, & de participer aux eaux sacrées, c'est-à-dire, à l'eau lustrale, comme je l'ai remarqué sur l'Œdipe de Sophocle.

damna tous les *excommuniés :* ceux qui étoient en vie furent bannis, & on déterra les os de ceux qui étoient morts, & on les jetta hors des frontieres de l'Attique. Cependant ceux de Mégare, profitant de cette occasion, attaquerent les Athéniens, leur prirent (*a*) Nisée, & recouvrerent Salamine.

Dans ce même tems-là, toute la ville d'Athenes fut troublée par des craintes superstitieuses, & par des spectres & des fantômes. Les devins assuroient même qu'il paroissoit par les victimes, que la ville étoit souillée de crimes & d'abominations qu'il falloit purger. (*b*) Sur quoi ils firent venir de Crete Epiménide le (*c*) Phestien, qui passe pour le septiéme sage dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Cet Epiménide avoit la réputation d'être un homme saint, fort aimé des dieux, & profondément savant dans

(*a*) Ville maritime sur le golfe de Corinthe. Ce fut le port de Mégare.

(*b*) *Sur quoi ils firent venir de Crete Epiménide le Phestien*). Il appelle Epiménide Phestien, parce qu'il suit l'opinion de ceux qui écrivent qu'il étoit de la ville de Pheste. Mais le plus grand nombre est de ceux qui disent qu'il étoit de Gnosse. Dans Platon on rend ce témoignage à ce philosophe, qu'il eut plus d'esprit que tous les autres hommes, & qu'il prédit la guerre des Perses plusieurs années avant qu'on pensât à en faire les préparatifs. Il avoit fait un traité de cinq mille vers de la génération des Curetes & des Corybantes; six mille vers sur l'expédition de Jason; un traité en prose du gouvernement & des sacrifices de ceux de Crete; quatre mille vers sur Minos & sur Rhadamanthe; un traité en vers sur les expiations. Il arriva à Athenes vers l'olympiade 46. Les Athéniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

(*c*) Phæstus, ville de Crete.

les choſes divines, ſur-tout en ce qui regarde l'inſpiration & les cérémonies les plus myſtérieuſes & les plus cachées; (*a*) c'eſt pourquoi on l'appelloit de ſon tems *le nouveau Curete*, (*b*) & *le fils de la nymphe Balté*. Quand il fut arrivé à Athenes, il fit amitié particuliere avec Solon, & lui fraya le chemin pour publier ſes loix, pour les faire recevoir du peuple : car il accoutuma les Athéniens à faire moins de dépenſe pour toutes les choſes qui regardoient la religion, & à être plus modérés dans leur deuil, en mêlant d'abord à leurs obſeques certains ſacrifices, (*c*) qu'il ſubſtitua à la place des coutumes dures & barbares qui regnoient auparavant, & auxquelles la plupart des femmes étoient particuliérement attachées; mais ce qui eſt plus conſidérable, (*d*) par des propitiations, par des expiations

(*a*) *C'eſt pourquoi on l'appelloit de ſon tems le nouveau curete*). Diogene Laërce dit que ce nom lui fut donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit auſſi ſage & auſſi habile que les curetes, les prêtres, qui avoient gardé Jupiter enfant.

(*b*) *Et le fils de la nymphe Balté*). On ne ſait qui étoit cette nymphe Balté. Diogene Laërce écrit qu'Epiménide étoit ſi aimé des nymphes, qu'elles lui donnerent une drogue, qu'il conſervoit dans la corne d'un bœuf, & dont une ſeule goutte le tenoit long-tems vigoureux & ſain, & l'exemptoit de la néceſſité de prendre aucune autre ſorte de nourriture.

(*c*) *Qu'il ſubſtitua à la place des coutumes dures & barbares qui regnoient auparavant*). Il veut parler, ſans doute, de la coutume de ſe meurtrir & de ſe déchirer le viſage.

(*d*) *Par des propitiations, par des expiations & par des fondations de temples*). Ces propitiations d'Epiménide ont quelques traits de reſſemblance avec l'expiation des Hébreux, comme elle eſt décrite dans le ſeiziéme chapitre du *Lévitique*; car on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches, & d'autres

& par des fondations de temples & de chapelles, il purifia & sanctifia si bien la ville, qu'il la rendit soumise & obéissante à tout ce qui étoit juste, & beaucoup plus souple, plus docile & plus portée à vivre désormais en bonne intelligence & avec union.

On conte aussi de lui que, voyant le port de Munychia, après l'avoir long-tems considéré, il dit à ceux qui l'accompagnoient : *Que les hommes sont aveugles & ignorans dans l'avenir !* (*a*) *Si les Athéniens savoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville, ils le mangeroient, pour ainsi dire, à belles dents.* On dit que Thalès eut un pressentiment tout pareil, car il ordonna qu'on l'enterrât dans le plus méchant lieu, dans le lieu le plus désert du territoire de Milet, & prédit aux Milésiens que ce seroit-là un jour le marché public de leur ville. Les Athéniens donc, ravis d'admiration pour la vertu & pour la sagesse d'Epiménide, voulurent le combler de présens & d'honneurs ; mais il les refusa, & ne voulut

toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Aréopage ; & que les laissant aller, il ordonna à ceux qui les suivoient, que par-tout où elles se coucheroient, ils les immolassent sur le lieu même au dieu qui y présidoit ; ce qui fut exécuté, & à chaque endroit on élevoit un autel, d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels sans nom, anciens monumens de cette cérémonie. Il fit bâtir aussi plusieurs chapelles & plusieurs temples ; & entr'autres, *contumeliæ fanum & impudentiæ.*

(*a*) *Si les Athéniens savoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville*). L'effet de cette prédiction arriva la CXIV olympiade, c'est-à-dire, près de 270 ans après qu'elle fut faite. Car Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garnison dans la forteresse de Munychia.

qu'une ſeule branche de l'olivier ſacré, qu'il emporta dans ſon pays.

Après ſon départ, Athenes, délivrée de la malédiction Cylonienne par le banniſſement & par la punition de ceux qui l'avoient encourue, retomba dans ſes premieres diſſenſions pour le gouvernement de la république, & ſe diviſa en autant de partis, qu'il y avoit de différentes ſortes d'habitans dans l'Attique. (*a*) Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire; ceux de la plaine vouloient un état olygarchique; & ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchoient l'un & l'autre des deux partis oppoſés d'avoir l'avantage. D'ailleurs, la diviſion, qui naît ordinairement entre les pauvres & les riches, à cauſe de leur inégalité, étoit alors plus enflammée que jamais; de maniere que toute la ville ſe trouvoit dans un très-preſſant danger, & ſembloit n'avoir d'autre moyen de ſe garantir du naufrage, que de ſe ſoumettre au

(*a*) *Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire*). Ce paſſage eſt remarquable; en ce qu'il marque l'eſprit des peuples qui aiment un gouvernement différent, ſelon les lieux qu'ils habitent. Ceux qui habitent les montagnes, ordinairement plus pauvres & plus groſſiers, ſont plus amateurs de la liberté; c'eſt pourquoi ils veulent un gouvernement populaire. Ceux de la plaine, communément plus riches & plus polis, & par conſéquent plus ambitieux, penchent vers l'olygarchie, parce qu'ils eſperent d'être du nombre de ceux qui gouverneront. Et ceux de la côte, participant des inclinations des uns & des autres, veulent un gouvernement qui tienne de la démocratie & de l'olygarchie, c'eſt-à-dire, que le peuple ait la liberté des ſuffrages, & le petit nombre le pouvoir de juger & de décider.

pouvoir d'un ſeul. Les pauvres, ſe trouvant obligés envers les riches pour des dettes qu'ils ne pouvoient payer, étoient réduits, ou à leur donner tous les ans le ſixiéme des fruits de leurs terres; c'eſt pourquoi on les appelloit *ſixenaires & mercenaires*, (*a*) ou à engager leurs propres perſonnes; ce qui les réduiſoit au pouvoir de leurs créanciers qui ſe les faiſoient adjuger, & qui les retenoient pour leurs eſclaves, ou les envoyoient vendre dans les pays étrangers; la plupart même étoient forcés de vendre leurs propres enfans: car il n'y avoit point de loi qui l'empêchât; ou bien ils étoient contraints d'abandonner leur patrie, pour ſe ſouſtraire à la cruauté de ces uſuriers impitoyables.

Enfin le plus grand nombre de ces malheureux, & ceux qui ſe trouverent les plus forts & les plus réſolus, s'étant aſſemblés, s'encouragerent à ne plus ſouffrir cette barbarie, & à élire pour chef un homme de confiance, avec lequel ils iroient délivrer ceux qui n'avoient pas pu payer à tems, obtiendroient un nouveau partage des terres, & changeroient entiérement le gouvernement de l'état. Dans cette extrêmité, les plus ſages des Athéniens, voyant que Solon étoit le ſeul qui ne fût point

(*a*) *Ou à engager leurs propres perſonnes*). C'eſt ce que les Romains imiterent pendant long-tems; car, par une des loix des douze tables, le débiteur qui ne payoit point, étoit adjugé à ſes créanciers, qui le gardoient chez eux en priſon, ou le vendoient. La loi même leur permettoit de le mettre en pieces, & de partager entre eux ſon corps; mais perſonne n'uſa jamais d'un droit ſi atroce & ſi contraire à l'humanité.

ſuſpect à aucun des deux partis, car il n'avoit trempé ni dans l'injuſtice des riches, ni dans la révolte des pauvres, ſe mirent à le prier de s'entremettre des affaires, & d'appaiſer tous ces différens. (*a*) Phanias de Lesbos écrit pourtant qu'en cette occaſion, Solon uſa de ruſe, & qu'il les trompa tous également pour le ſalut de la république; car il promit ſecrettement aux pauvres un nouveau partage des terres, & il fit eſpérer aux riches la confirmation de leurs contrats. Mais, après avoir balancé long-tems s'il ſe chargeroit d'une choſe ſi difficile, par la crainte qu'il avoit de ſe voir expoſé en même-tems à l'avarice des uns & à l'inſolence des autres; enfin il fut élu archonte après Philombrotus, & nommé arbitre ſouverain & légiſlateur, du conſentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, & les pauvres le recevant comme homme de bien. On dit même qu'il courut alors un mot de lui, *que l'égalité n'engendre point de guerre*, mot qui plut merveilleuſement aux pauvres & aux riches, parce que les premiers eſpéroient de parvenir à cette égalité, & de contrebalancer leurs ennemis par le nombre & par la meſure des terres diſtribuées, & que les autres s'attendoient de tirer le même avantage de leur dignité & de

(*a*) *Phanias de Lesbos.* Il étoit d'Ereſſe, ville de l'iſle de Leſbos. On cite de lui pluſieurs ouvrages; un des plantes, un autre de la mort des tyrans, un autre des tyrans du ſiecle, un autre des magiſtrats d'Ereſſe, un autre des philoſophes Socratiques, un autre des diſſertations de Poſſidonius. Il étoit contemporain de Théophraſte, & diſciple d'Ariſtote.

leur vertu ; de ſorte que les deux partis étant pleins d'eſpérance, ceux qui étoient à leur tête ne ceſſoient de preſſer Solon de ſe faire roi, & de prendre hardiment la conduite d'une ville où il avoit déja toute l'autorité. La plupart même des citoyens, qui n'étoient ni de l'un ni de l'autre parti, voyant qu'il étoit très-difficile d'attendre de la raiſon humaine & des loix un changement favorable, n'étoient pas éloignés de communiquer le pouvoir ſuprême à un ſeul, qui fût très-homme de bien.

Il y en a auſſi qui diſent qu'il reçut un oracle de Delphes conçu en ces termes : *Sieds-toi au milieu de la poupe du vaiſſeau, & prends en main le gouvernail, la plupart des Athéniens te ſeront favorables.* Ses amis ſur-tout l'accuſoient de baſſeſſe & de lâcheté, de n'oſer accepter la monarchie, de peur d'être appellé tyran; (*a*) *comme ſi tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une royauté légitime par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis. N'en a-t-on pas vu,* diſoient-ils, *un bel exemple* (*b*) *en*

(*a*) *Comme ſi tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une royauté légitime, par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis*). Cela eſt fondé ſur cette maxime, que la domination appartient naturellement à ceux qui ont le plus de vertu, & qui par-là peuvent rendre heureux ceux qui leur obéiſſent. Mais cette maxime n'eſt vraie, que lorſque la domination eſt déférée à quelqu'un du conſentement de tout un peuple. Celui qui l'uſurpe ou par force ou par adreſſe, quelque vertueux qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut jamais ceſſer d'être un tyran, parce que la tyrannie la plus longue n'eſt qu'une injuſtice plus long-tems continuée, & qui ne peut être effacée par les plus grandes vertus. Ce n'eſt que dans les ſucceſſeurs du tyran que la tyrannie peut devenir, avec le tems, une royauté légitime.

(*b*) *En Eubée où Tynnondas a regné*). Je ne me ſou-

Eubée où Tynnondas a regné? (a) Et aujourd'hui même Mitylene n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus?

Toutes ces raiſons n'ébranlerent pourtant pas Solon; il ſe contenta, dit-on, de répondre à ſes amis : *C'eſt un beau pays que celui de la royauté, mais il n'a point d'iſſue.* Et dans ſes poëſies il dit, en s'adreſſant à ſon ami Phocus : *Si j'ai épargné ma patrie, & que je n'aie pas voulu m'en rendre le tyran, ni m'élever par la force & par la violence, en me déſhonorant & en ſouillant toute la gloire que j'avois acquiſe, je n'en ai point de honte & je ne m'en repens point; au contraire, je prétends avoir ſurpaſſé par-là tous les hommes.* Ce qui prouve qu'avant même qu'il eût compoſé ſes loix, il étoit dans une grande réputation. Pour ce qui eſt de ce qu'on diſoit de lui, en ſe moquant de ce qu'il avoit rejetté la ſouveraine puiſſance, il le rapporte lui-même en ces termes dans ſes poëſies : *Le bon eſprit*, dit-on, *& la prudence ont bien manqué à Solon, d'avoir refuſé le beau préſent que Dieu lui faiſoit. Après qu'il a eu enfermé une groſſe*

viens pas d'avoir rien lu ailleurs de ce Tynnondas, tyran d'Eubée.

(*a*) *Et aujourd'hui même Mitylene n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus*). Pittacus, l'un des ſept ſages de Grece, ſe rendit le maître de Mitylene. Le poëte Alcée, qui étoit de la même ville, & ſon contemporain, écrivit ſur cela contre lui, & le déchira dans ſes vers, comme il déchiroit les autres tyrans. Pittacus mépriſa ſes ſatyres; & après avoir appaiſé, par ſon autorité, les déſordres & les ſéditions qui regnoient parmi ſes citoyens, & rétabli parmi eux le calme, il ſe démit volontairement de ſon pouvoir, & rendit la liberté à ſa patrie.

proie dans ſon filet, il n'a ſu le tirer, faute d'eſprit & de courage : car ſi l'un & l'autre ne lui euſſent manqué, pour être le maître de tant de tréſors, & pour regner un ſeul jour à Athenes, il ne ſe ſeroit pas ſoucié d'être écorché vif le lendemain, & de voir exterminer toute ſa race. Voilà comment il fait parler de lui le peuple & les méchans.

Cependant, quoiqu'il eût refuſé la royauté, il ne ſe porta pas plus mollement ni plus lâchement au maniement des affaires; & on ne le vit, ni céder aux plus puiſſans dans l'établiſſement de ſes loix, ni rien faire par complaiſance pour ceux qui l'avoient élu. Véritablement il y avoit de certaines choſes auxquelles il ne toucha point; mais ce fut parce qu'elles lui parurent bien, & qu'il craignit, qu'après avoir remué & bouleverſé toute la ville, il n'eût plus la force de la rétablir & de la remettre en meilleur état. Il ne fit que les changemens qu'il crut pouvoir perſuader à ſes citoyens par de belles paroles, ou leur faire recevoir par autorité, en mêlant ſagement, comme il le diſoit lui-même, la force avec la juſtice; c'eſt pourquoi quelqu'un lui ayant demandé quelque tems après ſi les loix, qu'il avoit données aux Athéniens, étoient les meilleures, il répondit : *Oui, ce ſont les meilleures de toutes celles qu'ils étoient capables de recevoir.*

Ce que des auteurs modernes écrivent, que les Athéniens ont accoutumé de cacher la dureté des choſes, en les adouciſſant par des

noms plus honnêtes & plus gracieux, comme lorſqu'ils appellent les courtiſanes *des amies*, les impôts *des contributions*, les garniſons *les gardes des villes*, & la priſon *la maiſon*, ce fut une invention de Solon, qui appella l'abolition des dettes, *la décharge* : car ſa premiere ordonnance fut que toutes les dettes ſeroient abolies, & que perſonne ne pourroit plus s'obliger par corps. Il y a pourtant des auteurs, & entr'autres Eurytion, qui écrivent que ce ne fut pas une abolition des dettes, mais une ſimple diminution des intérêts; & que les pauvres, ravis du ſoulagement qu'ils en tiroient, donnerent eux-mêmes le nom de *décharge* à cette ordonnance pleine d'humanité, qui comprenoit auſſi l'augmentation des meſures, & celle de la monnoie ; (*a*) car la mine, qui ne valoit que ſoixante-treize drachmes, fut portée à cent : (*b*) de ſorte qu'en

(*a*) *Car la mine, qui ne valoit que ſoixante-treize drachmes, fut portée à cent*). Ainſi le prix de la monnoie fut augmenté tout d'un coup de plus d'un quart. Il eſt vrai qu'il y a des auteurs qui prétendent que l'ancienne mine étoit de ſoixante-quinze drachmes, c'eſt-à-dire, qu'elle valoit trente-ſept livres dix ſols, & elle fut portée à cent, ce qui faiſoit cinquante livres. Solon diminua le poids d'un quart, & leur conſerva le même prix ; par-là les débiteurs payoient les mêmes ſommes en valeur courante, & beaucoup moins en poids & en valeur véritable & réelle. Et afin que cette réformation allât au profit des particuliers, toute leur monnoie étoit réformée pour leur compte, ils payoient ſeulement pour les ouvriers & pour le coin de la république, quatre pour cent.

(*b*) *De ſorte qu'en payant la même choſe en valeur, & donnant beaucoup moins en poids*). Le grec dit, *donnant la même choſe en nombre de pieces, & beaucoup moins en poids*). Mais c'eſt la même choſe ; car *valeur* eſt ici le prix courant. Quant à ce que Plutarque ajoute, *que les dé-*

payant la même chose en valeur, & donnant beaucoup moins en poids, les débiteurs de grosses sommes gagnoient beaucoup, sans que les créanciers perdissent.

Cependant la plupart de ceux qui en ont écrit, soutiennent que cette décharge fut une pure abolition de toutes les dettes, & que cela s'accorde mieux avec ce que Solon écrit dans ses vers, (a) où il se glorifie d'avoir *ôté de l'Attique les écriteaux qui marquoient que les héritages étoient engagés ; d'avoir rendu toute cette terre libre, d'esclave qu'elle étoit auparavant ; & de tous les citoyens adjugés à leurs créanciers, d'avoir ramené les uns des terres étrangeres où on les avoit vendus, & où ils avoient été si long-tems errans, qu'ils avoient oublié leur langue naturelle ; & d'avoir remis en liberté les autres qui, ayant été retenus dans le pays, croupissoient dans une honteuse & misérable servitude.*

Il est vrai que cette affaire lui attira une aventure fâcheuse, qui lui donna un très-sen-

biteurs gagnoient beaucoup sans que les créanciers perdissent, cela fut vrai, parce que la monnoie demeura fixe sur le pied où Solon l'avoit mise. La mine fut toujours de cent drachmes. Ainsi n'y ayant point de diminution, les créanciers ne perdirent rien, & les débiteurs gagnerent beaucoup.

(a) *Où il se glorifie d'avoir ôté de l'Attique les écriteaux qui marquoient que les héritages étoient engagés*). En Grece, les propriétaires qui avoient engagé leurs terres ou leurs maisons, étoient obligés de mettre des écriteaux qui marquassent les sommes pour lesquelles ces terres ou ces maisons étoient engagées. Ces écriteaux faisoient le même effet que font aujourd'hui les pannonceaux qu'on met pour marquer qu'une terre est saisie réellement.

ſible déplaiſir ; (*a*) car, comme il travailloit à cette abolition, & qu'il cherchoit les paroles les plus perſuaſives, & l'exorde le plus convenable pour mettre à la tête de ſon édit, il communiqua ſon deſſein à Conon, à Clinias & à Hipponicus, qui étoient ſes meilleurs amis, & qu'il conſultoit dans toutes ſes affaires ; il leur dit donc qu'il ne toucheroit point aux terres, mais que pour toutes les dettes il vouloit abſolument les abolir. Ses amis, plus intéreſſés que fideles, ſe hâterent de prévenir la publication de l'édit, & emprunterent ſecrettement des meilleures bourſes de fort groſſes ſommes, dont ils acheterent des héritages. Après que l'édit fut publié, comme on vit qu'ils retenoient les héritages ſans rendre l'argent, on ne manqua pas de rejetter le tout ſur Solon, & de l'accuſer, non pas d'avoir été trompé par ſes amis, mais d'avoir aidé ſes amis à tromper les autres. Il eſt vrai que cette calomnie fut bientôt détruite par la remiſe qu'il fit le premier de cinq talens qui lui étoient dus : d'autres, (*b*) comme Polyzelus de Rhodes, en mettent quinze. Cela n'empêcha pourtant pas que ſes trois amis ne fuſſent appellés toujours depuis *les* (*c*)

(*a*) *Car, comme il travailloit à cette abolition, & qu'il cherchoit les paroles les plus perſuaſives, & l'exorde le plus convenable pour mettre à la tête de ſon édit*). Car il n'étoit pas aiſé de trouver des raiſons & des prétextes plauſibles, pour faire une déclaration ſi contraire aux intérêts des riches.

(*b*) *Polyzelus*, qui avoit écrit les choſes mémorables de Rhodes.

(*c*) On faiſoit alluſion au mot *Cécropides*, qui étoit le nom qu'on donnoit aux Athéniens, comme deſcendans de *Cécrops*.

créocopides, c'eſt-à-dire, *les aboliſſeurs de dettes.*

D'abord cette ordonnance ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle aboliſſoit les dettes; & elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'ordonnoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient eſpéré; & que Solon ne les avoit pas tous rendus égaux en biens, comme Lycurgue l'avoit fait à Lacédémone. Mais il y avoit cette différence entre Lycurgue & lui, que Lycurgue étoit le onziéme deſcendant d'Hercule; qu'il avoit déja regné long-tems, & qu'il avoit acquis de l'autorité, des amis & de grandes richeſſes, ce qui lui fut d'un très-grand ſecours pour établir la forme de gouvernement qu'il voulut. Encore avec cela fut-il obligé d'employer plutôt la force que l'adreſſe; il lui en coûta même un œil pour faire paſſer le point le plus important & le plus capable de rendre une ville heureuſe, & d'y faire regner la concorde & l'union, qui eſt que parmi les citoyens il n'y ait ni pauvres ni riches; au lieu que Solon ne put parvenir à ce point-là, (*a*) parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne, & qu'il manquoit de tous les autres avantages

(*a*) *Parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne*). Plutarque a dit au commencement qu'il étoit d'une des plus nobles maiſons d'Athenes, & qu'il deſcendoit du roi Codrus. Comment dit-il donc ici qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne? Il veut dire, ſans doute, que ſes ancêtres avoient déchu, & que la fortune n'ayant pas répondu à leur nobleſſe, ils furent réduits à la médiocrité.

néceſſaires pour exécuter un ſi grand deſſein. Il fit pourtant tout ce qu'il étoit poſſible de faire avec le peu de puiſſance qu'il avoit en main, n'étant aidé que du bon ſens & de la confiance que ſes citoyens avoient en lui.

Or, il eſt ſi vrai que par ſa déclaration il avoit offenſé la plupart des citoyens, qui s'attendoient à toute autre choſe, qu'il le témoigna lui-même dans ſes vers : *Ceux qui étoient auparavant enflés de joie & d'eſpérance*, dit-il, *me regardent préſentement de travers comme un ennemi. Cependant tout autre en ma place, & avec auſſi peu d'autorité, n'auroit pu venir à bout du peuple, ni le réduire*, (*a*) *qu'il ne l'eût auparavant ſucé & mis à ſec.* Mais il ne ſe paſſa guère de tems, que les Athéniens ne compriſſent toute l'utilité qui leur revenoit de cette conduite. Et alors, ceſſant de ſe plaindre & de murmurer, ils firent en commun un ſacrifice, qu'ils appellerent du nom de la déclaration, *le ſacrifice de la décharge*, & donnerent à Solon l'intendance des loix & de la police, avec un pouvoir ſi peu limité, qu'ils le firent entiérement maître des charges, des aſſemblées, des jugemens & des délibérations ; il créoit à ſon gré tous les officiers, régloit leurs biens, leur nombre & le tems qu'ils ſeroient en charge, & caſſoit & confirmoit, comme il le jugeoit à propos,

(*a*) *Qu'il ne l'eût auparavant ſucé & mis à ſec*. Le grec dit mot à mot, *qu'il n'eût ôté tout le gras lait*, πίαρ ἐξέλῃ γάλα. Ce qui paroît avoir été une eſpece de proverbe. Quand on a ôté le gras du lait, il ne reſte que le maigre, ce qu'on appelle le petit lait.

toutes les ordonnances qui avoient été faites auparavant.

(*a*) D'abord, toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent caſſées à cauſe de leur trop grande ſévérité; car elles n'ordonnoient pour toutes les fautes qu'une même peine, qui étoit la mort; de ſorte que ceux qui étoient convaincus de pareſſe & d'oiſiveté, & ceux qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, étoient punis auſſi ſévérement que les aſſaſſins & les ſacriléges. Auſſi a-t-on fort vanté dans les ſiecles ſuivans le mot de (*b*) Démadès, qui dit en parlant de ces loix, *qu'elles n'avoient pas été écrites avec de l'encre, mais avec du ſang.* Et Dracon lui-même, interrogé pourquoi il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes, avoit répondu que c'étoit *parce que les plus petites lui avoient paru dignes de mort, & qu'il n'avoit pu trouver d'autre punition pour les plus grandes.*

Après avoir annullé ces loix, Solon voulut laiſſer les charges entre les mains des riches, & donner auſſi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus, fit une eſtimation des biens de chaque particulier. Ceux qui ſe trouverent avoir de revenu an-

(*a*) *D'abord, toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent caſſées*). Dracon fut le premier des Grecs qui condamna à mort les adulteres; & afin de donner plus d'horreur pour le meurtre, il voulut qu'on fît le procès aux choſes inanimées qui avoient tué quelqu'un. Une ſtatue qui étoit tombée ſur quelque perſonne, étoit bannie, & on ne pouvoit la garder dans le pays.

(*b*) Orateur qui vivoit du tems d'Alexandre.

nuel cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang, & appellés les *pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire, qui avoient cinq cens mesures de revenu. Le second ordre fut de ceux qui en avoient trois cens, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre, on les appella les *chevaliers*; ceux qui n'en avoient que deux cens firent le troisiéme, (*a*) & on les nomma *zeugites*. Tous les autres, qui étoient au-dessous, furent compris sous le nom de *thetes*, c'est-à-dire, de mercenaires travaillans de leurs mains, auxquels Solon ne permit d'avoir aucune charge; il leur laissa seulement le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple, ce qui au commencement ne parut rien, & se trouva à la fin un très-grand avantage, parce que la plupart des procès & des différens retournoient toujours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des magistrats. D'ailleurs, comme les loix de Solon étoient écrites avec beaucoup d'obscurité, & qu'elles avoient plusieurs sens contraires, cela augmenta infiniment l'autorité de ce tribunal : car les différens ne pouvant être décidés par le texte formel des loix, on avoit besoin de ces juges, de qui dépendoit uniquement la décision, & qui étoient, en quelque façon, au-dessus des loix mêmes. Solon

(*a*) *On les nomma Zeugites*). Ou *Zugites*. Je crois qu'on les appella ainsi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les chevaliers & les thetes : comme dans les vaisseaux, les rameurs du milieu étoient appellés *Zugites*, ils étoient entre les thalamites & les thranites.

parle & s'applaudit aſſez dans ſes vers, de cette égalité qu'il avoit introduite : *J'ai donné au peuple*, dit-il, *tout pouvoir qui étoit juſte & raiſonnable, ſans trop augmenter ni diminuer ſon autorité. Pour les riches, j'ai auſſi pourvu à leur ſûreté, je les ai mis à couvert de toute inſulte, & j'ai également muni les deux partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne puiſſe jamais opprimer injuſtement l'autre.*

Mais voulant encore plus ſubvenir à la foibleſſe du menu peuple, il fit une loi qui permettoit à tout le monde de prendre & d'épouſer la querelle de celui qu'on auroit outragé. Si quelqu'un avoit été bleſſé, battu ou maltraité, en quelque maniere que ce pût être, le premier venu pouvoit pourſuivre & mettre en juſtice celui qui avoit commis l'excès : ce légiſlateur ayant ſagement voulu accoutumer par-là ſes citoyens à ſentir les maux les uns des autres, comme membres d'un ſeul & même corps. Et à cette ordonnance ſe rapporte un mot qu'on a conſervé de lui; car, comme on lui demandoit un jour quelle ville lui ſembloit la plus heureuſe & la mieux policée, il répondit que *c'étoit celle dont les citoyens étoient ſi unis, que ceux qui n'avoient pas été outragés, ſentoient l'injure faite à leurs compatriotes, & en pourſuivoient la réparation auſſi vivement que ceux qui l'avoient reçue.*

(*a*) Il établit le ſénat de l'Aréopage, qu'il

(*a*) *Il établit le ſénat de l'Aréopage*). L'Aréopage étoit une colline près de la citadelle d'Athenes, où il y avoit un enclos découvert, dans lequel les juges s'aſſem-

composa de ceux qui avoient été (*a*) archontes ; & comme il avoit eu cette charge, il fut du nombre des juges. Mais voyant que l'abolition des dettes avoit rendu le peuple fier & haut à la main, il créa un second conseil de (*b*) quatre cens hommes, cent de chaque tribu, devant lesquels on rapportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple ; de sorte que le peuple ne connoissoit de rien qui n'eût été auparavant bien vu & examiné par ce conseil des quatre cens. Il réserva à l'Aréopage, comme à la cour souveraine, l'intendance générale de toutes choses, & le soin de faire observer toutes les loix, dont il le fit le dépositaire ; & il crut que l'état arrêté & affermi par ces deux cours, comme par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, & que le peuple seroit plus tranquille.

bloient pour juger les procès criminels & les affaires les plus importantes, qui regardoient l'état & la religion. Il y avoit deux siéges d'argent, l'un appellé *le siége de l'Impudence*, & l'autre *le siége de l'Injure*. L'accusateur s'asseyoit sur celui-ci, & le criminel sur celui-là. Cet Aréopage ne fut pas établi par Solon, puisqu'il subsistoit mille ans auparavant sous le regne de Cécrops, qui, après Cranaüs, nomma ce lieu-là Aréopage, *colline de Mars*, après que Mars y eut été jugé, pour le meurtre d'Halirrothius, fils de Neptune. Avant Solon, les plus gens de bien de la ville étoient les juges; Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité ; & comme il augmenta beaucoup l'autorité de cette compagnie, il en fut regardé comme le fondateur. Il n'y avoit rien de plus grand ni de plus auguste que ce sénat, ni rien qui égalât la gloire de ces sénateurs. Ils étoient honorés comme des dieux.

(*a*) Il y avoit neuf archontes toutes les années.

(*b* Clisthene, après avoir chassé les Pisistratides, y en ajouta encore cent, & ce fut le conseil des cinq cens.

La plupart des écrivains conviennent que l'Aréopage doit ſon établiſſement à Solon, comme nous l'avons dit; & ce qui ſemble extrêmement autoriſer & confirmer ce témoignage, c'eſt que Dracon ne fait nulle part aucune mention des aréopagites, & ne cite pas même leur nom; mais il s'adreſſe toujours aux (*a*) éphetes, quand il s'agit de meurtres & de cauſes qui vont à la mort. Cependant la huitiéme loi de la troiſiéme table de Solon dit en termes formels, *que tous ceux qui ont été notés d'infamie, avant que Solon fût archonte, ſoient réhabilités & rétablis, excepté ſeulement ceux qui, pour cauſe de meurtre ou de brigandage, ou pour avoir aſpiré à la tyrannie, ont été condamnés par l'aréopage ou par les éphetes, ou dans le Prytanée par les rois, & qui étoient actuellement en fuite, quand cette loi a été faite.*

Ces paroles ſemblent prouver que l'aréopage étoit établi avant que Solon fût en charge, & qu'il eût fait des loix : car qui ſont donc ceux qui ont été condamnés par l'aréopage avant Solon, ſi ce fut Solon qui établit l'aréopage, & qui lui donna toute ſon autorité? A moins que l'on ne diſe qu'il y a quelque obſcurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque choſe qu'il faut ſuppléer, & que le ſens de la loi eſt que ceux qui auroient été convaincus des crimes, dont la connoiſſance appartenoit à la cour de l'aréopage, aux

(*a*) Juges criminels au nombre de cinquante. Ils étoient diſtribués dans cinq chambres.

éphetes & au prytanée, quand cette loi fut faite, demeureroient condamnés, & que tous les autres feroient abfous. En effet, c'étoit l'intention de Solon.

(*a*) Parmi fes autres loix, il y en a une bien finguliere & bien étrange, c'eft celle (*b*) qui déclare infames ceux qui, dans une

(*a*) *Parmi fes autres loix, il y en a une bien finguliere & bien étrange*). Plutarque la condamne formellement dans fon traité intitulé, *Inftructions politiques*, vol. XI, pag. 813. *Celui, dit-il, à qui Dieu a donné le foin de l'effaim raifonnable & politique, mefurant la félicité du peuple par la douceur, recevra de tout fon cœur les autres ordonnances & loix de Solon, & les imitera autant qu'il lui fera poffible; mais il doutera & s'étonnera à quoi penfoit ce perfonnage, quand il ordonna que celui, qui, dans une fédition, demeureroit neutre & ne prendroit aucun parti, feroit infame.* Il prétend que les gens de bien, demeurant neutres, ne feront fufpects à aucun des deux partis; & parlant, tantôt à l'un & tantôt à l'autre, ils pourront plus facilement concilier les efprits, & les ramener. Pour moi j'avoue que je ne ferois pas du fentiment de Plutarque, & que cette loi de Solon, bien loin de me fembler étrange, me paroît au contraire très-raifonnable & très-fage, le but du légiflateur étant, non pas d'augmenter les féditions, mais de les appaifer. Quand les gens de bien & ceux qui ont le plus d'autorité dans une ville, demeurent neutres, les féditions ne s'appaifent que par l'extinction d'un des partis, au lieu que quand ils fe jettent dans le parti qui leur paroît le plus jufte, ils adouciffent & appaifent ceux dont ils ont embraffé les intérêts, & attirent le refpect & la confiance des autres, qui font perfuadés qu'ils ne cherchent que le falut & l'utilité des deux partis. C'eft pourquoi le philofophe Favorinus difoit que cette loi de Solon devroit être obfervée dans les querelles des amis & des freres, contre les amis communs qui ne fe déclareroient point. D'ailleurs la neutralité dans les diffenfions qui s'élevent dans fa patrie, ne peut-elle pas faire regarder celui qui l'obferve comme un homme indifférent aux biens & aux maux de fa république? Mais c'eft une grande queftion de politique, dont on ne doit attendre la décifion que de ceux qui font habiles dans cet art.

(*b*) *Qui déclare infames*). Elle les condamnoit encore

ſédition de ville, ne prennent aucun parti. Il ne vouloit pas qu'on fût inſenſible aux malheurs communs, & qu'après avoir mis ſa perſonne & ſes biens en sûreté, on ſe fît un mérite, & que l'on triomphât de n'avoir pris aucune part aux miſeres de ſa patrie; il vouloit que dès le commencement on embraſsât le parti le plus juſte, que l'on courût le même danger, & qu'on n'attendît pas tranquillement de quel côté pencheroit la victoire, afin de ſuivre le victorieux. Mais il y en a une autre qui me paroît ridicule & impertinente; c'eſt celle qui permet à une riche héritiere, dont le mari eſt impuiſſant, de chercher à ſe conſoler avec tel des parens de ſon mari qu'elle voudra choiſir. Cette loi a pourtant des approbateurs, qui trouvent qu'on ne pouvoit rien ordonner de plus juſte contre ceux qui, connoiſſant leur foibleſſe, ne laiſſent pas d'épouſer de riches héritieres, afin de jouir de leur bien, & font violence à la nature pour profiter du privilege de la loi: car, dit-on, ces gens-là voyant que leurs femmes auront la liberté de prendre ailleurs ce qu'elles ne trouveront pas chez elles, ne ſe marieront point du tout, ou ſe marieront avec honte & confuſion, & porteront la peine de leur inſolence & de leur avarice. C'eſt d'ailleurs, ajoutent-ils, une choſe très-bien imaginée de n'avoir pas permis à ces femmes de choiſir parmi tous les hommes indifféremment, mais ſeulement parmi les parens du mari, afin que les enfans, qui

à un banniſſement perpétuel, tous leurs biens confiſqués.

naiſſent de ce commerce, ſoient au moins de la même race & du même ſang. C'eſt pour cela auſſi qu'il veut que la nouvelle mariée ſoit enfermée avec ſon mari, (*a*) & mange avec lui d'un même coing, & que le mari ſoit tenu de la voir au moins trois fois le mois : car, quoiqu'il n'en vienne pas d'enfans, c'eſt toujours un honneur qu'il rend à la chaſteté de ſa femme ; & cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de ſujets de querelles & de mécontentemens qui arrivent tous les jours, & empêche que ces différens ne produiſent enfin la haine, & n'aliénent entiérement les eſprits.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une ſociété honorable pour avoir des enfans, pour vivre agréablement & avec douceur, & pour ſe témoigner une amitié réciproque. Ce fut dans cette vue que Denys le tyran de Sicile répondit un jour à ſa mere, qui le prioit de la marier à un jeune homme de Syracuſe : *J'ai bien pu,* dit-il, *forcer les loix d'une ville*

(*a*) *Et mange avec lui d'un même coing*). Ce légiſlateur vouloit donner à entendre par-là, non-ſeulement que les mariés ne doivent jamais en venir à des paroles fâcheuſes, car le coing rend l'haleine douce, mais auſſi qu'ils doivent veiller à la conſervation l'un de l'autre, le coing ayant la vertu, ſelon une ancienne opinion populaire, d'émouſſer la force de tous les poiſons, & de les rendre inutiles.

pour m'en rendre le tyran ; mais de forcer les loix de la nature pour faire de ces mariages hors d'âge , c'eſt ce qui n'eſt pas en mon pouvoir. Auſſi faut-il empêcher ces déſordres dans les villes, & ne pas ſouffrir ces conjonctions déſaſſorties, qui n'ont ni le plaiſir ni l'amour pour fondement, où l'on ne fait rien qui ne démente le mariage, & où l'on ne ſe propoſe aucune des fins que l'on doit avoir. Un ſage magiſtrat, ou un prudent légiſlateur, pourroit fort bien dire à un vieillard qui épouſeroit une jeune femme, ce que l'on dit à Philoctete dans une tragédie, *malheureux , es-tu donc en âge de te marier?* Et s'il voyoit dans la maiſon d'une vieille un jeune homme s'engraiſſant à la careſſer, comme les mâles des perdrix s'engraiſſent près de leurs femelles, il le feroit promptement paſſer de la maiſon de cette vieille dans celle d'une jeune qui n'auroit point de mari. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

On loue à bon droit une autre loi de Solon, qui défend de dire du mal des morts ; car il y a de la religion à tenir les morts pour ſacrés, de la juſtice à épargner ceux qui ne ſont plus, & de la politique à empêcher les haines d'être immortelles. Il défendit auſſi de dire aucune injure à perſonne dans les temples, dans les lieux où ſe rendoit la juſtice, dans les aſſemblées du peuple, & dans les théatres pendant les jeux ; & il condamnoit les contrevenans à une amende de cinq drachmes, applicables, trois à l'offenſé, & deux au tréſor public ;

car

car de ne pouvoir être nulle part le maître de ſa colere, c'eſt être d'un naturel trop indocile & trop effréné; & de la retenir partout, c'eſt ce qui paroît très-difficile & ſouvent impoſſible : or il faut que les loix viſent à ce qui eſt communément poſſible, ſi l'on aime mieux faire un exemple utile du châtiment de peu de perſonnes, que de ne tirer aucun fruit de la punition de pluſieurs.

(*a*) On eſtima fort auſſi ſa loi ſur les teſta-

(*a*) *On eſtima auſſi fort ſa loi ſur les teſtamens*). Cette loi eſt rapportée au long par Démoſthene, dans ſa onziéme oraiſon contre Stephanus, page 683, & elle y eſt plus étendue. Solon permit aux véritables citoyens de diſpoſer de leurs biens comme ils voudroient, à moins qu'ils n'euſſent des enfans mâles, nés de légitime mariage; qu'ils n'euſſent l'eſprit affoibli par la vieilleſſe, aliéné par des breuvages, ou par quelque maladie, ou qu'ils ne fuſſent ſéduits par les careſſes d'une femme, ou par quelqu'une des choſes défendues par les loix, ou violentés par quelque néceſſité ou par la priſon. Mais quelque eſtime qu'on ait eue pour cette loi, j'oſe dire qu'elle étoit très-injuſte & très-préjudiciable à l'état. Elle étoit injuſte, en ce qu'elle privoit les filles du droit qu'elles ont naturellement aux biens paternels. Et elle étoit préjudiciable à l'état, en ce qu'elle alloit à ruiner l'égalité; car un même homme pouvoit recevoir pluſieurs ſucceſſions de ſes amis, & par conſéquent s'enrichir plus qu'il n'étoit convenable. Solon donnoit donc à l'amitié non-ſeulement aux dépens du ſang, mais encore aux dépens de la raiſon & de la bonne politique.

Long-tems après Solon, un éphore nommé Epitates, ayant eu quelque différent avec ſon fils, pour ſe venger fit à Sparte une loi encore plus ſévere; car il permit à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon bien, & de les donner de ſon vivant, ou de les laiſſer par teſtament après ſa mort à qui il voudroit; c'eſt Plutarque qui le rapporte dans la vie d'Agis & de Cléomene; & il nous fait bien voir le jugement qu'il faiſoit de cette loi, & le tort qu'elle fit à Sparte, en nous diſant qu'elle ruina un très-bel établiſſement, qui étoit la conſervation des héritages dans les

mens. Avant lui on n'avoit pas la permiſſion de teſter; le bien du mourant alloit toujours à ceux de ſa famille, & il permit de donner tout à qui on voudroit, quand on étoit ſans enfans, préférant ainſi l'amitié à la parenté, & le choix à la néceſſité & à la contrainte, & rendant chacun véritablement maître de ſes biens. Il n'autoriſa pourtant pas indifféremment toutes ſortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, ſans aucune violence, & ſans avoir l'eſprit aliéné & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits & les careſſes d'une femme, perſuadé avec juſtice qu'il n'y a aucune différence entre être ſéduit & être forcé; & mettant en même rang la ſurpriſe & la force, la volupté & la douleur, comme des moyens qui peuvent également troubler la raiſon.

Il fit auſſi une loi pour régler les voyages des femmes, leur deuil & leurs ſacrifices, & pour empêcher le déſordre, l'excès & la licence qui regnoient auparavant. Il leur défendit de ſortir de la ville avec plus de trois habits, avec des proviſions pour plus d'une obole, & avec un pannier plus haut d'une coudée, & leur ordonna de n'aller la nuit qu'en charriot, & précédées d'un flambeau. (*a*) Il leur défendit de s'égratigner & de ſe

familles, & qu'elle acheva de ſapper le plus sûr fondement de leur police, en ruinant l'égalité.

(*a*) *Il leur défendit de s'égratigner & de ſe meurtrir le viſage aux enterremens*). Les Romains prirent cette loi de Solon; on la voit encore dans les douze tables : *Mu-*

meurtrir le visage aux enterremens, & de faire toutes les autres choses qui arrachoient des larmes & des cris à ceux qui suivoient le convoi, & qui n'étoient en aucune maniere parens du mort. (*a*) Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt, d'ensevelir avec lui plus de trois robes, (*b*) & d'aller aux sépultures d'autrui après le jour & l'heure de l'enterrement. La plupart de ces choses sont encore aujourd'hui défendues par (*c*) nos loix, qui ajoutent que les hommes mêmes qui y contreviendront, seront condamnés à l'amende par les officiers établis pour réformer les abus des femmes, comme des lâches & des efféminés, qui se sont abandonnés à un deuil immodéré, & qui ont eu toutes les foiblesses qu'il inspire aux plus petites femmes.

lieres genas ne radunto, neve lessum, funeris ergo, habento. « Que les femmes ne s'égratignent point les joues, » & qu'elles ne lamentent » point aux enterremens ».

(*a*) *Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt, d'ensevelir avec lui plus de trois robes*). Cette loi étoit conçue en ces termes dans les douze tables des Romains : *Sumptum minuito, tria si volet ricinia adhibeto & vincula purpuræ.* « Qu'on diminue la dépense, & qu'on ne jette sur » lui que trois robes bordées » de pourpre ».

(*b*) *Et d'aller aux sépultures d'autrui après le jour & l'heure de l'enterrement*). Les parens pouvoient aller visiter les tombeaux de leurs parens aussi souvent qu'ils vouloient; & cela étoit regardé comme une action pieuse. Mais il étoit défendu à tous les autres d'y aller après le jour & l'heure du convoi, parce que leurs visites étoient suspectes, & qu'on pouvoit croire qu'ils n'y alloient que pour violer la sainteté des tombeaux, & pour ramasser les ossemens dont on se servoit dans les sortiléges.

(*c*) C'est-à-dire par les loix des Romains, comme on le voit par les douze tables.

Comme la ville d'Athenes ſe peuploit tous les jours, & que les hommes y accouroient de tous côtés à cauſe de la grande sûreté dans laquelle on y vivoit, Solon, voyant que la plus grande partie du terroir de l'Attique étoit ingrat & ſtérile, & que les marchands, qui trafiquoient ſur mer, n'apportoient rien à ceux qui n'avoient rien à leur donner en échange, exhorta ſes citoyens à cultiver les manufactures & les arts, & fit une loi, que le fils ne ſeroit pas tenu de nourrir ſon pere, qui ne lui auroit fait apprendre aucun métier; car pour Lycurgue, qui habitoit une ville où il n'y avoit nuls étrangers, & qui poſſédoit un ſi grand territoire, qu'il auroit ſuffi, comme dit Euripide, à une fois autant d'habitans, &, ce qui eſt encore plus conſidérable, qui ſe voyoit environné d'une grande multitude d'Ilotes qu'il étoit dangereux de laiſſer en repos, qu'il falloit abattre & humilier par un travail aſſidu, ſans aucun relâche; il fit fort bien de décharger ſes citoyens de tous les arts méchaniques & bas, & de ne les accoutumer qu'au ſeul exercice des armes; mais Solon, qui devoit bien plus accommoder les loix aux choſes, que les choſes aux loix, & qui connoiſſoit la nature du pays, qui, bien loin d'être en état de fournir à la nourriture d'une populace fainéante & oiſive, pouvoit à peine faire ſubſiſter les laboureurs, fit auſſi très-ſagement de relever les arts & les métiers par toutes ſortes d'honneurs & de privileges, & de commettre le ſénat de l'a-

réopage pour informer de la maniere dont chacun gagnoit ſa vie, & pour châtier ceux qui ne faiſoient rien.

Mais une loi encore plus rigoureuſe, c'eſt celle par laquelle, comme le rapporte Héraclide de Pont, il diſpenſoit les enfans, nés d'une courtiſane, de nourrir leur pere : *Car il eſt évident*, diſoit-il, *que celui qui mépriſe l'honnêteté & la ſainteté du mariage, ne voit des femmes que pour aſſouvir ſa paſſion, & point du tout pour avoir des enfans. Il a donc ſa récompenſe, & il ne s'eſt réſervé aucun droit ſur ceux qui ſont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie un opprobre éternel.*

Cependant on peut dire en géneral qu'il y a beaucoup d'abſurdités dans les loix qu'il a faites touchant les femmes. (*a*) Par exemple, il permet de tuer un adultere qu'on a pris ſur le fait ; mais ſi quelqu'un a enlevé & violé une femme libre, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes ; & ſi c'eſt pour la produire, il ne condamne le raviſſeur qu'à vingt drachmes ; à moins qu'elle ne fût de ces femmes qu'on vend publiquement, c'eſt-à-dire, de ces courtiſanes qui ſe proſtituent ſans honte à ceux qui les achetent. Il défend auſſi de vendre ſes filles & ſes ſœurs ; à moins qu'on ne les ſurprenne en faute pendant qu'elles ſont encore à marier. Or il n'y

(*a*) *Par exemple, il permet de tuer un adultere qu'on a pris ſur le fait*). Dracon, comme on l'a déja dit, avoit condamné à mort les adulteres. Mais Solon ne voulut pas qu'on fût aſſujetti aux formalités de la juſtice, & donna la permiſſion de tuer ceux que l'on prenoit ſur le fait.

a point de raiſon de traiter ſi différemment un même crime, & de le punir, tantôt avec beaucoup de ſévérité, & tantôt avec beaucoup de douceur, & comme en riant, en ſe contentant d'une légere amende ; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire que, comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes, la difficulté d'en trouver rendoit ces amendes fort conſidérables : car dans le réglement qu'il fit pour les frais des ſacrifices, il n'apprécie un mouton & un minot de bled, chacun qu'une drachme. (*a*) A celui qui aura vaincu dans les jeux iſthmiques, il lui ordonne ſeulement cent drachmes ; & à celui qui aura remporté le prix dans les jeux olympiques, il ne lui en ordonne que cinq cens. Il veut qu'on ne donne que cinq drachmes à celui qui aura pris un loup, & qu'une drachme, ſi c'eſt une louve ; l'un étant le prix d'un bœuf, comme dit Démétrius de Phalere, & l'autre le prix d'un

(*a*) *A celui qui aura vaincu dans les jeux iſthmiques, il lui ordonne ſeulement cent drachmes*). Il paroît par Diogene Laërce, que Solon diminua le prix qu'on donnoit aux olympioniques & aux iſthmioniques, qui, avant lui, étoit plus conſidérable : car il trouvoit que c'étoit une choſe honteuſe de donner à des athletes & à des lutteurs des récompenſes plus fortes, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le ſervice de leur pays, & dont il étoit juſte de nourrir & d'élever les enfans, qui ſuivroient un jour l'exemple de leurs peres. Au lieu que ces athletes étoient des dépenſiers, & que leurs victoires étoient ſouvent plus funeſtes, qu'utiles à leur patrie. Au commencement, la récompenſe de tous ceux qui avoient vaincu dans ces jeux, n'étoit que des branches d'olivier pour les jeux olympiques ; & des palmes pour les jeux iſthmiques. Euryloque fut le premier qui changea un uſage ſi noble, & qui établit des prix d'argent.

mouton. Dans la ſeiziéme table de ſes loix, il met un prix beaucoup plus haut aux victimes extraordinaires & choiſies; mais c'eſt peu de choſe, ſi on le compare avec ce que ces mêmes victimes coûtent aujourd'hui.

C'étoit de tout tems la coutume des Athéniens de faire la guerre aux loups, parce que leur terre eſt plus propre à nourrir du bétail, qu'à porter du bled. (*a*) Il y a des auteurs qui prétendent que les quatre tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des différentes manieres de vivre qu'elles embraſſerent. Ceux qui firent profeſſion des armes, furent appellés *oplites*, c'eſt à-dire, ſoldats; ceux qui apprirent des métiers, eurent le nom d'*Ergades*, c'eſt-à-dire, d'artiſans; ceux qui s'adonnerent au labourage, furent nommés *téléontes*, c'eſt-à-dire, fermiers; & on appella *ægicores*, c'eſt-à-dire, bergers, ceux qui eurent ſoin des troupeaux. Et parce que l'Attique eſt un pays ſec & aride, (*b*) ſans rivieres, ſans lacs, (*c*) où l'on ne trouve que peu de

(*a*) *Il y a des auteurs qui prétendent que les quatre tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des différentes manieres de vivre qu'elles embraſſerent*). Strabon eſt de ce ſentiment contre Hérodote & contre Euripide, qui diſent qu'Ion, fils de Xuthus, eut quatre enfans, Téléon, Ægicore, Egrade & Oplite, qui donnerent leur nom aux quatre premieres tribus.

(*b*) *Sans rivieres, ſans lacs*). Il y a dans le texte, *ſans rivieres qui coulent toujours*, par où il fait entendre que l'Iliſſus & l'Eridan, rivieres de l'Attique, étoient ſouvent à ſec. Callimaque, dans ſon catalogue des fleuves de l'Europe, diſoit qu'il ne pourroit s'empêcher de rire, ſi quelque poëte étoit aſſez fou pour écrire, *que les filles des Athéniens puiſoient des eaux pures dans le fleuve de l'Eridan*. Car les bêtes même n'en ſauroient boire.

(*c*) *Où l'on ne trouve que*

fontaines, & que dans la plupart des endroits il n'y a presque d'autre eau que celle des puits que l'on creuse; il fit une loi, par laquelle il ordonna que ceux qui ne seroient éloignés d'un puits public que d'une certaine distance, qu'il limita à la carriere (a) d'un cheval, c'est-à-dire, à quatre stades, pourroient y aller puiser, & que ceux qui en seroient plus éloignés, chercheroient dans leur propre fonds de l'eau pour leur usage; mais si après avoir creusé dix brasses, ils n'en trouvoient point, ils pouvoient alors en aller prendre au puits le plus prochain une cruche de six pots deux fois par jour; car il voudroit soulager la nécessité, & ne pas nourrir la paresse. Il régla aussi en homme fort entendu la distance qu'il falloit observer dans les plants des arbres; & il ordonna qu'on n'en plantât aucun qu'à cinq pieds du fonds de son voisin, & à neuf, si c'étoit un figuier, ou un olivier, qui étendent plus loin leurs racines, & dont le voisinage n'accommode pas toutes sortes d'arbres; car outre qu'ils leur ôtent leur nourriture, il y en a qu'ils empoisonnent par leur vapeur. Il voulut que les trous que l'on feroit pour les mettre, fussent aussi éloignés du fonds du voisin, qu'ils auroient de profondeur; & que

peu de fontaines). Strabon remarque qu'il y avoit une source de bonne eau à la porte de Léocharès, près du Lycée, & qu'anciennement on avoit bâti près delà une fontaine qui fournissoit en abondance d'excellente eau. Mais en général, l'Attique étoit fort seche & fort aride; & c'est sur cela que les habitans disoient toujours dans leurs prieres: *Jupiter, faites pleuvoir sur les champs & sur les terres des Athéniens.*

(a) Cinq cens pas.

les ruches que l'on poseroit, fussent au moins à trois cens pieds de celles qu'un autre auroit déja posées.

De tous les fruits de la terre, (*a*) il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, & défendit le transport de tous les autres, sous peine, ou d'être maudit publiquement par l'archonte, ou de payer une amende de cent drachmes au trésor public ; & cette loi se trouve dans la premiere table. Ce n'est donc pas sans quelque sorte de raison que l'on a dit qu'il étoit défendu de transporter les figues hors de l'Attique, & que les délateurs de ceux qui en transportoient, étoient appellés *sycophantes*.

Il fit aussi une loi pour la réparation du dommage causé par les bêtes, (*b*) dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien, qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer, & de lui attacher au cou un billot de quatre coudées, assez plaisante invention pour mettre en sûreté contre les attaques d'un chien.

Mais la loi qu'il fit contre les étrangers

(*a*) *Il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, & défendit le transport de tous les autres*). Car il y avoit beaucoup d'huile en Attique, & peu d'autres fruits à proportion ; ainsi ces fruits étoient nécessaires pour la nourriture du peuple, & devoient suppléer, en quelque maniere ; au défaut de bled.

(*b*) *Dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer*). Les Romains reçurent cette loi dans leurs douze tables : *Si quadrupes pauperiem fecisse dicatur, dominus sarcito, noxæve dedito.* « Si une bête a fait du dommage, que le maître le répare, » qu'il la donne pour la peine.

qui pouvoient acquérir le droit de bourgeoisie, (*a*) n'eſt pas ſans difficulté; car il n'accorda ce droit qu'à ceux qui auroient été bannis à perpétuité de leur patrie, ou qui ſe ſeroient tranſplantés à Athenes avec toute leur famille pour y exercer quelque métier. Et on ſoutient que, bien loin d'avoir en vue d'éloigner par-là les étrangers, il ſongeoit au contraire à les mieux attirer par cette promeſſe qu'ils ſeroient faits citoyens; & que c'étoit-là les gens qu'il croyoit les plus sûrs & les plus fideles, parce que les uns auroient quitté leur pays par force, ſans aucun eſpoir de retour, & que les autres y auroient renoncé de leur bon gré, ſans aucune contrainte.

Une loi qui lui eſt particuliere, (*b*) c'eſt celle qu'il fit pour les repas que les citoyens

(*a*) *N'eſt pas ſans quelque difficulté*). Il veut dire qu'on ne ſavoit ſi par cette loi Solon n'excluoit pas entiérement les étrangers du droit de bourgeoiſie. Ceux qui étoient de cette opinion, ne manquoient pas de raiſons valables. Car quelle apparence que Solon eût choiſi des criminels & des bannis pour en faire des citoyens? Et quelle sûreté & quelle fidélité peut-on attendre de gens que leur patrie n'a pu ſouffrir, ou qui n'ont pu ſouffrir leur patrie?

(*b*) *C'eſt celle qu'il fit pour les repas que les citoyens faiſoient enſemble en public, ce qu'il appelle* paraſiter). Dans les premiers tems le nom de *paraſite* étoit vénérable & ſaint, car il ſignifioit proprement *Commenſal de la table des ſacrifices.* Il y avoit même en Grece des hommes honorés particuliérement de ce titre, & qui étoient comme ceux que les Romains appelloient *Epulones.* Pour revenir donc à Solon, il avoit ordonné que chaque tribu feroit tous les mois un ſacrifice, qui ſeroit ſuivi d'un repas public, auquel ceux de la même tribu ſeroient obligés d'aſſiſter tour à tour. Ceux qui avoient été nommés pour cela, & qui y avoient manqué, étoient déférés au conſeil, & obligés de rendre compte de leur conduite.

faisoient ensemble en public, ce qu'il appelle *parasiter :* car il défendit qu'on y allât trop souvent, & il établit une peine contre ceux qui refuseroient d'y aller à leur tour ; le premier lui paroissant une marque de débauche, & l'autre un signe de mépris.

Il ne donna de force & de vigueur à ses loix que pour cent années, & les fit écrire sur des rouleaux (*a*) de bois qui furent enchassés dans des quadres où ils tournoient. On en conserve encore quelques petits restes dans le Prytanée, & Aristote assure qu'on les appelloit *des cyrbes ;* c'est à quoi se rapporte ce passage de Cratinus, poëte comique : *De par Solon & Dracon,* (*b*) *à qui on cuit aujourd'hui des pois avec des cyrbes.* Mais d'autres prétendent que les tables seules où étoient écrites les loix qui concernoient les choses saintes & les sacrifices, avoient proprement le nom de cyrbes, & que les autres étoient appellées *tables* tout simplement. Le conseil jura en commun qu'il maintiendroit les loix de Solon ; (*c*) & chacun des thesmothetes ou officiers, qui avoient soin des loix, jura la même chose en particulier sur

(*a*) Ces rouleaux étoient en pyramide triangulaire.

(*b*) Il veut dire qu'on se moquoit alors des loix de Solon, & qu'on faisoit du feu de ses rouleaux.

(*c*) *Et chacun des thesmothetes ou officiers qui avoient soin des loix*). Des neuf archontes, il y en avoit six, auxquels on donna l'intendance des loix, & qui, par cette raison, étoient appellés *Thesmothetes*. Leur fonction étoit d'en expliquer le sens, d'accorder les contrariétés qui pouvoient y être, de rechercher celles qui étoient négligées, afin de les remettre en vigueur, & de voir s'il y en avoit plusieurs sur une même chose. Ces thesmothetes jugeoient les criminels, & les condamnoient à mort.

la place, près de la pierre où se font les proclamations publiques; & en cas qu'il lui arrivât d'en violer quelqu'une, (*a*) il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statue d'or massif, qui peseroit autant que lui.

Solon, voyant l'inégalité des mois, & que la lune ne s'accordoit ni avec le lever, ni avec le coucher du soleil, mais que souvent, en un même jour, elle l'atteignoit & le passoit, voulut qu'on appellât ce jour-là *ene cai nea, la vieille & la nouvelle lune*, & attribua à la fin du mois passé ce qui précédoit la conjonction, & au commencement de l'autre, ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger qu'il fut le premier (*b*) qui comprit bien le sens de ces

(*a*) *Il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statue d'or massif, qui peseroit autant que lui*). Il n'y avoit pas de citoyen assez riche pour faire une telle statue d'or massif; mais c'étoit un vœu excessif & hyperbolique, qui contenoit tacitement une espece de malédiction : car ceux qui auroient commis la faute, & qui n'auroient pu accomplir leur vœu, auroient été bannis, & leurs biens confisqués. Par un passage du *Phœdre* de Platon, il paroît que chacun des archontes promettoit de consacrer sa propre statue; car Phœdre dit à Socrate: *Si vous pouvez me dire sur ce sujet de meilleures choses que celles qui ont été dites par Lysias, je me soumets de consacrer dans le temple de Delphes, non-seulement ma propre statue d'or massif, comme les neuf archontes se sont obligés de le faire*, quand ils violeroient les loix de Solon, *mais aussi la vôtre*.

(*b*) *Qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere, à la fin du mois & au commencement de l'autre*). C'est le vers 162 du quatorziéme livre de l'Odyssée, où Ulysse même, en parlant de son retour à Eumée, lui dit: *Croyez fermement ce que je vous dis, Ulysse reviendra ici cette même année : oui, il reviendra dans sa maison à la fin du mois & au commencement de l'autre*. Sur cela, Solon qui voyoit bien qu'Homere ne

paroles d'Homere, *à la fin du mois & au commencement de l'autre.* Le jour ſuivant, il l'appelle le jour de la nouvelle lune; (*a*) & depuis le vingtiéme jour juſqu'au trentiéme, il compta, non par addition, mais par ſouſtraction, en diminuant toujours ſelon le décours de la lune.

(*b*) Quand il eut ainſi publié ſes loix, il

pouvoit parler que d'un ſeul & même jour, (car comment un homme arriveroit-il chez lui deux jours de ſuite?) trouva que ce poëte expliquoit ainſi le jour de la conjonction, dans lequel la lune eſt vieille & nouvelle, & par conſéquent termine un mois & en commence un autre.

(*a*) *Et depuis le vingtiéme jour juſqu'au trentiéme, il compta, non par addition, mais par ſouſtraction, en diminuant toujours ſelon le décours de la lune*). Il partagea le mois en trois dixaines. La premiere étoit appellée *du mois commençant*, ἱϛαμένȣ μηνὸς. La ſeconde, *du mois qui eſt au milieu*, μεσοῦντος μηνὸς. Et la troiſiéme, *du mois finiſſant*, φθίνοντος μηνὸς. La premiere ſe comptoit de ſuite; *le premier*, *le ſecond*, *le troiſiéme du mois commençant.* Quand on étoit parvenu à la ſeconde, on comptoit de même, *le premier*, *le ſecond*, *le troiſiéme du mois au milieu*, ou bien *le premier après dix*, *le ſecond après dix*, &c. juſqu'à vingt. Et quand on étoit parvenu à la troiſiéme dixaine, on comptoit par ſouſtraction; car au lieu de dire *un après vingt*, *deux après vingt*, on diſoit *le dixiéme du mois finiſſant*, c'eſt-à-dire, le 21, *le neuviéme du mois finiſſant*, c'eſt-à-dire, le 22, & ainſi des autres. Quelquefois même on ſupprimoit *du mois finiſſant*, quand on comptoit pluſieurs jours de ſuite, parce qu'alors il étoit impoſſible de ſe méprendre. C'eſt ainſi que dans les *Nuées* d'Ariſtophane, Strepſiade, au lieu de compter *ſix après vingt*, *ſept après vingt*, *huit après vingt*, *neuf après vingt*, compte *cinq*, *quatre*, *trois*, *deux*, *& après cela le plus abominable de tous les jours*, *celui de la vieille & nouvelle lune*, c'eſt-à-dire, le trente. Les Romains ont imité cette derniere maniere de compter par ſouſtraction; & il eſt étonnant que des peuples ſi ſenſés & ſi polis aient ſuivi des dates ſi peu naturelles ou plutôt ſi extravagantes.

(*b*) *Quand il eut ainſi publié ſes loix*). Plutarque n'a rap-

étoit tous les jours importuné d'une foule de gens qui alloient chez lui pour les louer ou pour les reprendre ; pour le prier d'y ajouter telle & telle chose qui leur étoit venue dans

porté que celles qui lui ont paru les plus singulieres & les plus remarquables. En voici d'autres que Diogene Laërce rapporte, & qui méritent de n'être pas oubliées :

Que le tuteur ne demeure point dans la maison de la mere de ses pupilles.

Que la tutelle des enfans ne soit pas donnée à celui qui doit être leur héritier.

Qu'un Orfévre ne puisse retenir l'empreinte ou la marque du cachet qu'il aura vendu.

Que celui qui a crevé l'œil à un borgne, perde ses deux yeux.

Que l'archonte, qui se sera enyvré, soit puni de mort.

Que celui qui refusera de nourrir son pere & sa mere, soit infame.

Que celui qui a consumé son patrimoine, le soit aussi.

Qu'un débauché ne puisse parler dans les assemblées du peuple.

On trouve encore deux loix de Solon très-remarquables, dont Plutarque n'a point parlé. La premiere, contre les femmes débauchées. Et l'autre, contre ceux qui font métier de les produire. *Il est défendu à toute femme qui aura été surprise en adultere, de se parer & d'assister aux sacrifices publics, de peur que son commerce ne corrompe les autres femmes ; & si elle s'y présente, ou qu'elle se pare, que le premier qui la rencontrera lui déchire ses habits & lui arrache ses ornemens, qu'il la batte même, pourvu qu'il ne puisse ni la tuer ni l'estropier.* Le but du législateur étoit de couvrir d'infamie cette malheureuse, & de lui rendre la vie insupportable.

A l'égard de ceux qui produisoient les femmes débauchées, *lenones*, προαγωγοὶ, il ordonne qu'on les poursuive, & s'ils sont pris, qu'on les fasse mourir, parce qu'en communiquant pour de l'argent leur effronterie à ceux qui avoient envie de pécher, qui étoient retenus ou par les difficultés ou par la honte d'être vus ensemble, ils leur facilitoient le moyen de se voir & d'accomplir leurs mauvais desirs. Eschine contre Timarque, *pag.* 26.

l'eſprit, ou pour l'obliger d'en retrancher. La plupart même vouloient qu'il leur rendît raiſon de chaque article, qu'il les leur expliquât, & qu'il marquât préciſément en quel ſens il falloit les prendre. Voyant donc qu'il ne pouvoit ni les refuſer avec quelque ſorte de couleur, *(a)* ni les contenter ſans s'expoſer à l'envie, pour ſe dérober à toutes ces difficultés, & pour éviter les plaintes & la haine de ſes citoyens; car, comme il diſoit lui-même, *dans les grands deſſeins il eſt difficile de plaire à tout le monde*, il s'embarqua & prit, pour prétexte de ſa retraite, l'envie d'aller trafiquer ſur mer, après avoir obtenu des Athéniens un congé pour dix années, dans l'eſpérance que ce tems-là ſuffiroit pour faire qu'on fût tout accoutumé à ſes loix.

Il alla d'abord en Egypte, & demeura quelque tems, comme il le rapporte lui-même, *près du rivage de (b) Canope à l'embouchure du Nil*, où il conféra avec Pſénophis (*c*) l'Héliopolitain, & avec Sonchis le Saïte, qui étoient les plus habiles & les plus ſavans de

(*a*) *Ni les contenter ſans s'expoſer à l'envie*). En les contentant il s'expoſoit à l'envie, ou parce que pour leur découvrir ſes loix, il falloit leur découvrir le jugement qu'il faiſoit d'eux, & la connoiſſance qu'il avoit de leurs inclinations & de leurs vices, ou parce qu'il ne pouvoit répondre à quelques-uns ſans ſe réduire dans la néceſſité de répondre à tous: ce qui étant impoſſible, il s'attireroit l'envie & la haine de ceux qu'il ne pourroit contenter.

(*b*) Un des ſept bras, par leſquels le Nil ſe décharge dans la mer. Il y avoit là une ville du même nom.

(*c*) Héliopolis & Saïs, deux villes d'Egypte entre les bras du Nil.

tous les prêtres du pays, (*a*) & apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'isle Atlantique, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier en Grece. D'Egypte il passa en Cypre, où il acquit l'estime & l'amitié d'un des rois de l'isle, nommé Philocypre, qui habitoit une petite ville que Démophoon, fils de Thesée, avoit bâtie sur les bords du fleuve de Claros, en un lieu fort d'assiette, mais dont le terroir étoit stérile & dur; c'est pourquoi Solon, voyant qu'il y avoit au-dessous une belle plaine, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, & de la rendre plus grande & plus agréable; il lui aida lui-même à la bâtir, & pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité & pour la sûreté de ses habitans, de maniere qu'elle fut bientôt très-peuplée, & que tous les autres Princes voisins en furent jaloux. C'est pourquoi Philocypre, voulant rendre à Solon l'honneur qui lui étoit dû, changea le nom de sa ville, qui étoit appellée *Aipeia*, c'est-à-dire, la *haute*, & la nomma *Soli*, du nom de son fondateur. Solon parle lui-même de cet établisse-

(*a*) *Et apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'isle Atlantique*). Platon acheva cette histoire sur les mémoires de Solon, comme on le voit dans le Timée & dans le Critias. Il prétend que cette isle Atlantique étoit une isle de l'Océan beaucoup plus grande que l'Asie & que l'Afrique, & qu'elle fut submergée en un jour & une nuit. Diodore de Sicile dit que les Carthaginois qui la découvrirent, défendirent, sur peine de la vie, de l'aller habiter. On infere delà que dès-lors on avoit en Afrique quelque connoissance de l'Amérique, & que sur cela les Grecs bâtirent la fable, que Platon a conservée dans son Critias.

ment dans ses élégies, où s'adressant à Philocypre, il dit : *Puissiez-vous regner long-tems dans Soli, & habiter en paix cette ville, vous & votre postérité ! Et pour moi,* (a) *que la belle Vénus me fasse partir en bonne santé de cette isle, & que, pour cette nouvelle fondation, elle me fasse part de ses graces, me comble d'honneur, & me conduise heureusement dans ma patrie.*

Pour ce qui est de l'entrevue qu'il eut avec Crésus, (b) je sais bien que quelques auteurs prétendent prouver par la chronologie que c'est un conte fait à plaisir; mais une histoire si célebre, qui a été approuvée par un si grand nombre de témoins, &, ce qui est encore plus considérable, qui convient si bien aux mœurs de Solon, & qui est si digne de sa ma-

(a) Il invoque Vénus, parce qu'elle étoit la patrone de cette isle.

(b) *Je sais bien que quelques auteurs prétendent prouver par la chronologie, que c'est un conte fait à plaisir*). Ces auteurs se fondoient sur ce que Solon ayant été archonte la troisiéme année de l'olympiade 46, & Crésus ayant été vaincu par Cyrus la seconde année de l'olympiade 58, Solon ne pouvoit pas être encore en vie si long-tems après, c'est-à-dire, quarante-sept ans après avoir été archonte. Mais ils prouvent encore mieux cette impossibilité, en faisant voir que Solon mourut sous l'archonte Hégestratus, la seconde année de l'olympiade 51. Or Crésus ne monta sur le trône que la premiere année de l'olympiade 56, vingt-deux ans après la mort de Solon. Comment donc accorder le voyage de Solon en Lydie avec le regne de Crésus, sur-tout en mettant, comme fait Plutarque, ce voyage de Solon avant même la tyrannie de Pisistrate? Cela est plein de difficultés & de contrariétés qu'on ne sauroit concilier qu'en disant, comme Plutarque, que les anciennes tables chronologiques n'étoient pas exactes, & qu'elles se sentoient des efforts que différentes personnes avoient faits pour les corriger.

gnanimité & de ſa ſageſſe, ne me paroît pas devoir être rejettée, ſous prétexte qu'elle ne s'accorde pas avec certaines tables chronologiques, que mille gens, juſqu'aujourd'hui, ont eſſayé de corriger, ſans pouvoir jamais concilier les contrariétés dont elles ſont pleines.

On raconte donc que Solon étant allé voir Créſus qui l'en avoit ſollicité, il lui arriva à peu près ce qui arriva à un homme qui étoit né au milieu de la terre ferme, & qui alla voir la mer, il prenoit pour elle toutes les rivieres qu'il rencontroit : tout de même, Solon étant arrivé à la cour, & voyant un grand nombre de ſeigneurs magnifiquement vêtus, qui marchoient avec grand bruit, environnés d'une foule d'eſclaves, de gardes & de courtiſans, il les prenoit tous pour Créſus, juſqu'à ce qu'il fut conduit auprès de ce prince, qui, pour ſe faire voir avec plus de pompe & de majeſté, avoit ce jour-là ſur lui tout ce qu'on peut imaginer de plus précieux & de plus rare. Ses habits étoient d'un drap de pourpre de diverſes couleurs, rehauſſé d'or, où la délicateſſe de l'art diſputoit avec la richeſſe de la matiere, & où les pierres les plus précieuſes étoient ſemées avec profuſion. Solon fut longtems devant lui, ſans donner aucune des marques d'émotion qu'il avoit attendues, & ſans dire la moindre parole qui ſentît la ſurpriſe ou l'admiration ; au contraire, il fit connoître aux gens de bon entendement qu'il mépriſoit cette vanité, comme une petiteſſe d'eſprit & comme une baſſeſſe de courage.

Créſus commanda qu'on lui montrât tous ſes tréſors, & qu'on lui fît voir la ſomptuoſité & la magnificence de ſes appartemens & de ſes meubles; choſe fort inutile : car pour juger de Créſus, Solon n'avoit qu'à le voir. Quand il eut tout vu, on le ramena. Créſus lui demanda, *s'il avoit jamais vu d'homme plus heureux que lui?* Solon répondit qu'*oui*, (*a*) & que *c'étoit un ſimple bourgeois d'Athenes, nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien, qui avoit laiſſé après lui des enfans généralement eſtimés de tout le monde, & qui, après avoir été toute ſa vie à couvert de la néceſſité, étoit mort en combattant glorieuſement pour ſa patrie.*

Créſus le prenoit déja pour un homme qui avoit perdu l'eſprit, & pour un ſtupide & un groſſier, de ne pas meſurer le bonheur à l'abondance de l'or & de l'argent, & de préférer la vie & la mort d'un homme du peuple à une ſi grande puiſſance & à un empire ſi floriſſant. Il ne laiſſa pas pourtant de lui demander encore, *ſi, après ce Tellus, il avoit connu un autre homme dont le bonheur fût égal au ſien?* Solon lui répondit encore, *qu'il avoit connu de plus heureux que lui, Cléobis & Biton*, (*b*) *deux freres qui avoient été un*

(*a*) *Et que c'étoit un ſimple bourgeois d'Athenes, nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien*). Hérodote, qui raconte cette hiſtoire dans ſon premier livre, y ajoute ces particularités que Plutarque ne devoit pas oublier; qu'il avoit vu ſa patrie toujours floriſſante, ſes enfans établis, & les enfans de ſes enfans; & qu'il avoit été tué dans une bataille à Eleuſine, après avoir mis en fuite ſes ennemis.

(*b*) Ils étoient d'Argos.

modele parfait d'amitié fraternelle, & qui avoient eu pour leur mere tant d'amour & de piété, qu'un jour de fête solemnelle, comme elle devoit aller au temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, & traînerent le char de leur mere, qui étoit ravie, & dont (a) *tout le monde vantoit le bonheur d'avoir porté de tels enfans. Après le sacrifice, ils allerent se coucher;* (b) *mais ils ne se releverent pas le lendemain, & terminerent leur vie par une mort douce & tranquille,* (c) *au milieu d'une très-grande gloire qui n'aura point de fin. Eh quoi,* reprit Crésus, déja transporté de colere, *tu ne me compteras donc point parmi les heureux?* Solon, qui ne vouloit ni le flatter, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : *Roi de Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes choses dans la médiocrité; sur-tout il nous a fait présent d'une sagesse ferme, mais simple & populaire, qui n'a rien de royal ni d'éclatant, & qui, connoissant que la vie des hommes éprouve un nombre infini de vicissitudes & de changemens, ne nous permet, ni de nous glo-*

(a) Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrerent leurs statues dans le temple de Delphes.

(b) *Mais ils ne se releverent pas le lendemain*). Leur mere ayant prié Junon d'accorder à ses enfans ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, la déesse exauça ses prieres, & leur envoya une mort prompte & tranquille, faisant entendre par-là que le plus grand bien qui puisse arriver aux hommes en cette vie, c'est d'en sortir.

(c) *Au milieu d'une très-grande gloire qui n'aura point de fin*). Cette prophétie de Solon a été accomplie; les plus grandes actions des plus illustres capitaines n'ont pas été plus vantées que cette action de piété de Cléobis & de Biton.

rifier des biens dont nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité qui peut n'être que passagere, & n'avoir rien de réel; car l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers, qui ne peuvent être prévus; celui-là nous paroît seul heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie; mais pour celui qui vit encore, & qui flotte au milieu des écueils sur cette mer orageuse, son bonheur nous paroît aussi incertain & aussi mal assuré que la couronne pour celui qui combat encore, & qui n'a pas encore vaincu. Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crésus sans le corriger.

Esope, celui qui a fait des fables, étoit alors à la cour, où il avoit été appellé par Crésus, qui le traitoit très-favorablement; il fut fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu de ce prince, & lui dit par forme d'avis: *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dis plutôt,* répondit Solon, *qu'il faut, ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.* Ainsi Crésus eut toujours depuis beaucoup de mépris pour Solon; jusqu'à ce qu'ayant été défait en bataille par Cyrus, sa ville capitale prise, & lui-même fait prisonnier, & étant déja monté tout lié & garroté sur le bûcher où il alloit être brûlé au milieu des Perses, & à la vue de Cyrus même, il s'écria par trois fois de toute sa force, *ô Solon, Solon, Solon!*

Cyrus, étonné, lui envoya demander, *quel*

homme ou quel Dieu c'étoit que Solon, qu'il réclamoit ſeul dans ce malheur inévitable. Créſus répondit, ſans rien déguiſer : *C'eſt un des ſages de la Grece que j'avois fait venir auprès de moi, non pas pour l'écouter & pour apprendre de lui les choſes dont j'avois ſi grand beſoin, mais afin qu'après avoir été le ſpectateur & le témoin de ma gloire & de mes richeſſes, il allât remplir la Grece du bruit de ma félicité, dans la perte de laquelle je trouve aujourd'hui plus de mal que je n'ai jamais trouvé de bien dans ſa jouiſſance ; car les faveurs de la fortune n'étoient qu'en idée & en opinion, au lieu que ſes revers me plongent dans des malheurs très-réels & dans des calamités très-véritables ; & c'eſt ce que conjecturoit fort bien ce ſage Grec. Car prévoyant ce qui m'arrive aujourd'hui ſur ce que je faiſois alors, il m'avertiſſoit de regarder toujours à la fin de ma vie, & de ne pas m'énorgueillir, enflé d'une vaine confiance qui n'avoit point de fondement.*

Quand on eut fait ce rapport à Cyrus, ce prince, beaucoup plus ſage que Créſus, & qui voyoit les paroles de Solon confirmées par ce grand exemple, non-ſeulement délivra ſon ennemi, mais l'honora pendant qu'il vécut ; ainſi Solon eut la gloire d'avoir d'un ſeul mot ſauvé la vie à l'un de ces deux rois, & l'honneur à l'autre.

Pendant ſon abſence, les Athéniens furent toujours diviſés entr'eux ; (*a*) Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine ; Mégaclès, fils

(*a*) Ce Lycurgue étoit fils d'Ariſtolaïdès.

d'Alcmæon, étoit chef de ceux de la côte, & Pisistrate avoit pris sous sa protection ceux de la montagne, auxquels s'étoit jointe toute la tourbe des mercenaires qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. La ville observoit cependant en gros les loix de Solon, mais il n'y avoit pas un de ses habitans qui ne fût pour la nouveauté, & qui ne souhaitât de voir changer la face du gouvernement, non pas dans la vue de rétablir l'égalité, mais dans l'espérance que ce changement les mettroit au-dessus de leurs adversaires.

Les choses étoient en cet état quand Solon y retourna. Il s'attira le respect & la vénération de tout le monde; mais à cause de son grand âge, il n'avoit plus la force ni la vivacité nécessaire pour agir ni pour parler en public, c'est pourquoi, s'abouchant en particulier avec chacun des chefs des trois partis, il tâchoit de terminer leurs différens, & de les remettre bien ensemble. Il espéroit même d'abord y réussir, d'autant plus qu'il sembloit que Pisistrate goûtoit volontiers ses propositions: car Pisistrate étoit un homme poli, doux & insinuant, (*a*) secourable envers les

(*a*) *Secourable envers les pauvres*). Il se faisoit toujours suivre par deux ou trois esclaves chargés de petites pieces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades & à faire enterrer les pauvres; & quand il voyoit un homme triste, il l'appelloit, lui demandoit la cause de sa tristesse, & si elle venoit de sa pauvreté, il lui fournissoit sur le champ tout ce qui lui étoit nécessaire, non pas pour nourrir sa paresse, mais pour lui donner le moyen de subsister de son travail. Il n'avoit point de portier à ses jardins,

pauvres, ſage & modéré envers ſes ennemis, & qui ſavoit ſi bien imiter & contrefaire les bonnes qualités qu'il n'avoit pas, qu'on étoit perſuadé qu'elles étoient plus en lui qu'en ceux qui les avoient naturellement, & qu'on le croyoit le plus traitable & le plus honnête de tous les hommes, le plus zélé pour l'égalité & pour la juſtice, & l'ennemi le plus déclaré de ceux qui voudroient changer l'état préſent de la république, & machiner quelques nouveautés. C'eſt par-là qu'il trompoit le peuple; mais Solon eut bientôt connu ſon naturel, & découvert le but où il tendoit par ſes déguiſemens & par ſes artifices. Il ne rompit pourtant pas avec lui, il tâcha ſeulement de l'adoucir & de le ramener à la raiſon par ſes remontrances : car il diſoit toujours, parlant à lui-même & aux autres, *que ſi on pouvoit déraciner de ſon ame cette ambition démeſurée, & guérir cette envie effrénée de dominer, il n'y auroit pas d'homme plus né à la vertu, ni un meilleur citoyen dans Athenes.*

(*a*) En ce tems-là Theſpis commençoit à changer

ni à ſes maiſons de campagne; il en laiſſoit l'entrée libre à tout le monde, qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il avoit beſoin. Au reſte, quand Plutarque parle des pauvres, il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône, car il n'y avoit pas de ces miſérables-là à Athenes. *En ce tems-là*, dit Iſocrate, *il n'y avoit point de citoyen qui mourût de faim, ni qui en mendiant déshonorât ſa ville.*

(*a*) *En ce tems-là Theſpis commençoit à changer la tragédie*). Ce paſſage eſt plus important qu'on n'avoit cru. Plutarque ne dit pas que Theſpis commença alors à faire jouer des tragédies, mais qu'il commença à changer la tragédie, & cela eſt bien différent. La tragédie étoit long-tems avant Theſpis; mais ce n'étoit

changer la tragédie; ce ſpectacle attiroit tout le monde par ſa nouveauté, (*a*) car il n'y avoit pas encore alors de jeux où l'on diſputât le prix de la tragédie, comme il y en eut depuis. Solon, qui étoit naturellement deſireux d'ouir & d'apprendre, & qui dans ſa vieilleſſe s'adonnoit encore plus volontiers à l'oiſiveté & aux plaiſirs, & particuliérement à la bonne chere & à la muſique, alla entendre Theſpis, qui jouoit lui-même, comme c'étoit la coutume des poëtes anciens. Quand la piece fut finie, il appella Theſpis, & lui demanda, (*b*) *s'il n'avoit point de honte de mentir ainſi devant tant de gens*. Theſpis lui répondit, *qu'il n'y avoit point de mal dans ces menſonges & dans ces fictions qu'on ne faiſoit que par jeu. Oui*, repartit Solon, en donnant

qu'un chœur de gens qui chantoient & qui ſe diſoient des injures. Theſpis fut le premier qui jetta dans ce chœur un perſonnage qui, pour le délaſſer & lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une aventure de quelque perſonnage illuſtre; & c'eſt ce récit qui donna lieu enſuite aux ſujets des tragédies. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ce changement plut merveilleuſement aux Athéniens. On peut voir les remarques ſur la poëtique d'Horace, verſ. 275. La premiere piece que Theſpis fit jouer alors, fut *Alceſte*.

(*a*) *Car il n'y avoit pas encore alors de jeux où l'on diſputât le prix de la tragédie*). Ces diſputes des poëtes ne furent établies qu'après la mort de Theſpis. On commença à diſputer par une ſeule tragédie, & enſuite par trois & quatre, ce qu'on appella *des Trilogies & Tétralogies*. On peut voir les remarques ſur le vers 220 de la poëtique d'Horace.

(*b*) *S'il n'avoit point de honte de mentir ainſi devant tant de gens*). Car dès le commencement le menſonge a été l'ame de la tragédie, comme du poëme épique. Le ſujet a toujours été une fable, que les poëtes tâchoient de rendre vraiſemblable & hiſtorique, par le mêlange de quelque vérité.

un grand coup de ſon bâton contre terre, *mais ſi nous ſouffrons & approuvons ce beau jeu-là,* (*a*) *nous le trouverons bientôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires.*

(*b*) Sur ces entrefaites, Piſiſtrate, qui s'étoit bleſſé lui-même, & enſanglanté par tout le corps, ſe fit porter ſur la place dans un charriot, & excita la populace, en lui faiſant entendre que c'étoient ſes ennemis qui l'avoient mis en cet état, & qu'il étoit la victime de la république. Déja la plupart, touchés de pitié, commençoient à témoigner leur indignation par leurs cris, lorſque Solon, s'approchant de Piſiſtrate, lui dit : *Fils d'Hippocrate, tu repréſentes mal l'Ulyſſe d'Homere; car tu t'es déchiqueté pour tromper tes citoyens, & (c) il ne le fit que pour tromper ſes ennemis.* Le tumulte continuoit cependant toujours, & la populace étoit prête à prendre les armes, lorſqu'on trouva à propos d'aſſembler le conſeil.

D'abord, Ariſton y demanda qu'on accordât cinquante gardes à Piſiſtrate pour la sûreté de ſa perſonne; mais Solon ſe levant s'y op-

(*a*) Car les hommes portent dans leurs affaires le même eſprit qu'ils ont dans leurs plaiſirs.

(*b*) *Sur ces entrefaites, Piſiſtrate qui s'étoit bleſſé lui-même & enſanglanté par tout le corps*). Hérodote raconte au long cette hiſtoire dans ſon premier livre, où il dit que Piſiſtrate ne ſe bleſſa pas ſeulement lui-même, mais qu'il bleſſa auſſi en pluſieurs endroits les mules de ſon charriot, afin de mieux perſuader que ſes ennemis l'avoient ainſi maltraité comme il alloit à ſa maiſon de campagne, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à ſe ſauver de leurs mains.

(*c*) Cette action d'Ulyſſe eſt contée dans le IV livre de l'Odyſſée.

posa de toute sa force, & dit plusieurs choses, qu'il écrivit depuis dans ses vers, comme : (*a*) *Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flatteuses de cet homme qui vous séduit : chacun de vous en particulier a pour ses propres affaires toute la finesse d'un renard ; & tous ensemble, vous n'êtes que des têtes sans cervelle, gens stupides & grossiers.* Mais voyant que tous les pauvres prenoient le parti de Pisistrate, & faisoient grand bruit, & que les riches se retiroient, saisis de crainte, il sortit de l'assemblée en disant, *qu'il avoit montré plus de sens que les premiers qui ne connoissoient pas les menées de Pisistrate, & plus de courage que les derniers qui, les connoissant, n'avoient pas eu la force de lui résister, & de s'opposer à sa tyrannie.*

Le peuple ayant donc autorisé la proposition d'Ariston, il ne s'amusa pas à l'inquiéter ni à disputer avec lui (*b*) sur le nombre des gardes, il lui en laissa tranquillement prendre à ses gages tant qu'il voulut, & tant qu'enfin

(*a*) *Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flatteuses de cet homme qui vous séduit.*) Je doute que Plutarque eût oublié le vers pentametre qui suivoit l'hexametre ; & je crois qu'il faut le rapporter dans le texte tel que Diogene Laërce nous l'a conservé :

Εἰς ἔργον δ᾽ οὐδὲν γιγνόμενον βλέπετε.

C'est-à-dire : *Et vous ne prenez garde à aucune de ses actions qui se passent devant vos yeux.*

(*b*) *Sur le nombre des gardes*). Il en eut quatre cens. Plutarque appelle ces gardes κορυνηφόρων, *des porte-massues;* car Hérodote remarque fort bien que les Athéniens n'accorderent à Pisistrate que des porte-massues, & non pas des lanciers ; mais cette politique leur fut inutile.

il ſe rendit maître de la citadelle. Ce fut alors que la ville ſe trouva fort étonnée & fort troublée. Mégaclès s'enfuit ſur l'heure avec les autres Alcmæonides ; & Solon, quoiqu'il fût déja fort vieux, & qu'il n'eût perſonne qui le ſecondât, ne laiſſa pas d'aller ſur la place, & de parler aux citoyens pour leur reprocher leur lâcheté & leur imprudence, & pour les exhorter & les encourager à ne pas abandonner leur liberté. Il leur dit en cette occaſion ce mot, qui a été depuis ſi célebre : *Avant ce jour il étoit plus facile d'étouffer la tyrannie encore naiſſante, & préſentement qu'elle eſt formée & établie, il eſt plus honnête & plus glorieux de l'abolir.* Mais voyant que la peur empêchoit tout le monde de l'entendre, il ſe retira dans ſa maiſon, prit ſes armes, les jetta dans la rue, en diſant, *j'ai défendu, autant que je l'ai pû, les loix & ma patrie*, & ſe tint en repos. Ses amis lui conſeilloient de prendre la fuite ; (*a*) il ne voulut pas ſeulement les écouter, & il demeura chez lui à faire des vers contre les Athéniens, pour leur reprocher leurs fautes : *Si vous vous êtes attiré cette calamité par votre peu de courage*, leur diſoit-il, *ne vous en prenez pas aux dieux ; c'eſt vous-mêmes qui avez élevé vos tyrans en leur donnant des gardes, & c'eſt ce qui vous a fait tomber dans cet eſclavage ſi honteux.*

(*a*) *Il ne voulut pas ſeulement les écouter, & demeura chez lui*). Diogene Laërce dit tout le contraire ; car il aſſure que Solon ſe retira, & il rapporte une lettre que Piſiſtrate lui écrivit pour le rappeller, & la réponſe que Solon lui fit ; mais ces deux lettres pourroient bien être ſuppoſées.

Ceux qui l'entendoient ne cessoient de l'avertir que le tyran le feroit mourir, s'il venoit à apprendre qu'il tînt ce langage, & lui demandoient sur quoi il se fioit pour parler avec tant d'audace & de témérité; il leur répondit, *sur la vieillesse.* Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, sut si bien l'adoucir, en lui témoignant beaucoup de bienveillance, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, & en l'appellant souvent près de sa personne, que Solon fut son conseil, & approuva la plupart des choses qu'il fit dans la suite. Aussi Pisistrate observoit-il presque toutes les loix de Solon, & les faisoit observer à ses amis; jusques-là même qu'ayant été accusé d'un meurtre devant la cour de l'aréopage, quoiqu'il fût le maître, (*a*) il se présenta modestement pour se défendre & pour se justifier; mais l'accusateur abandonna sa poursuite.

Pisistrate fit aussi plusieurs loix, & entr'autres celle-ci: *Que ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public.* Héraclide dit pourtant que Solon avoit déja fait ordonner la même chose en faveur de Thersippe, & que Pisistrate ne fit que la renouveller & la rendre générale. Théophraste raconte encore que la loi contre les paresseux n'étoit pas de Solon, mais de Pisistrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paisible & la campagne mieux cultivée.

Pour Solon, après avoir commencé d'écrire

(*a*) C'étoit sans doute un trait de politique de Pisistrate, qui cherchoit à endormir les Athéniens.

en vers l'hiſtoire ou la fable de l'iſle Atlantique, qu'il avoit appriſe des ſages de la ville de Saïs, (*a*) & qui concernoit particuliérement les Athéniens, il s'en laſſa tout d'un coup, non pas, comme dit Platon, à cauſe de ſes autres occupations, mais plutôt parce qu'il étoit affoibli par la vieilleſſe, & que ce long travail lui fit peur; car il jouiſſoit d'un fort grand loiſir, comme il le témoigne aſſez dans ſes vers, où il dit, *je vieillis en apprenant toujours*; & dans un autre endroit, *je ne fais plus la cour qu'à Vénus, à Bacchus & aux muſes, qui ſont les ſeules ſources de tous les plaiſirs des mortels.* (*b*) Mais Platon, s'emparant de ce ſujet comme d'une belle terre abandonnée, (*c*) & qui lui appartenoit en

(*a*) *Et qui concernoit particuliérement les Athéniens*). Car cette fable portoit que les peuples de cette iſle Atlantique ayant déja ſubjugué toute l'Afrique & une grande partie de l'Europe, menaçoient l'Egypte & la Grece; mais que les Athéniens s'oppoſant à ces rois victorieux, remporterent ſur eux des victoires conſidérables, & les rechaſſerent dans leur iſle.

(*b*) *Mais Platon s'emparant de ce ſujet comme d'une belle terre abandonnée*). Platon s'en empara, parce qu'il le jugea très-utile & très-propre à porter les Athéniens à aimer l'union, & à goûter la forme de gouvernement dont il avoit donné l'idée. Car les dix livres de ſa *République*, qui ne ſont proprement qu'un ſeul dialogue, ſont un ſeul & même traité avec le *Timée* & l'*Atlantique*, ou le *Critias*. Les livres de la *République* forment ſes citoyens, le *Timée* leur découvre la fabrique du monde, afin que cette connoiſſance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnés; & le *Critias* ou l'*Atlantique* leur prouve, par l'hiſtoire ancienne, que telle étoit la vie de leurs premiers ancêtres, c'eſt-à-dire, des premiers Athéniens qui vivoient avant le déluge de Deucalion, & que ce n'eſt que par-là qu'ils firent des actions ſi éclatantes.

(*c*) *Et qui lui appartenoit en quelque maniere à cauſe de la parenté*). Car Platon deſcendoit d'un frere de Solon.

quelque maniere, à cause de la parenté, & se piquant de l'achever & de l'embellir, y fit une entrée superbe, une enceinte magnifique, & des cours d'une singuliere beauté. Il n'y a ni histoire, ni fable, ni œuvre poëtique, qui soit si magnifiquement ornée; mais parce qu'il le commença trop tard, il mourut avant de l'achever, (*a*) laissant à ses lecteurs un regret d'autant plus sensible, pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont leur fait un très-grand plaisir : car, comme dans Athenes, (*b*) le temple de Jupiter-Olympien est le seul qui n'est pas fini, (*c*) tout de même la sagesse de Platon, parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis, n'a laissé d'imparfait que le seul discours de l'isle Atlantique.

(*a*) *Laissant à ses lecteurs un regret d'autant plus sensible, pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont leur fait un très-grand plaisir*). Ce jugement de Plutarque sur le *Critias* est remarquable. On peut dire aussi qu'il n'y a point d'histoire ni de fiction plus magnifique, plus ornée, mieux écrite, & où l'on découvre de plus grandes vues, que dans ce que nous avons du *Critias*. Malheureusement tout ce qui regardoit les Athéniens manque, & c'est ce qu'il y avoit de plus important.

(*b*) *Le temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini*). Je crois que c'est le temple que Pisistrate avoit commencé, & au dessein duquel il avoit employé quatre fameux architectes. Il mourut avant qu'il pût être achevé. Ses enfans voulurent continuer l'ouvrage; mais ils ne purent le finir.

(*c*) *Tout de même la sagesse de Platon, parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis*). Je ne sais si l'on a jamais donné à personne une plus belle & plus grande louange que celle que Plutarque donne ici à Platon, en comparant tous ses écrits aux temples de la ville d'Athenes, qu'un poëte grec a appellé *le sacré domicile des Dieux*, & en comparant son *Critias*, qui n'étoit pas fini, au temple de Jupiter Olympien, que les Athéniens avoient laissé imparfait à cause des désordres & des séditions dont leur ville avoit été agitée.

Solon vécut encore plusieurs années après que Pisistrate se fut emparé de la tyrannie, si l'on en croit Héraclide de Pont; & si l'on s'en rapporte à Phanias d'Ephese, il ne vécut pas deux ans entiers; (*a*) car Pisistrate se rendit maître d'Athenes, sous l'archonte Comias; & Solon, dit-il, mourut l'année suivante sous l'archonte Hégestratus, qui succéda à Comias. (*b*) Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'isle de Salamine, c'est un conte entiérement incroyable à cause de sa trop grande absurdité; (*c*) cependant il est rapporté par plusieurs écrivains considérables, & par Aristote même.

(*a*) *Car Pisistrate se rendit maître d'Athenes sous l'archonte Comias*). Ce Comias étoit archonte la 1[re] année de l'olymp. 51, env. 550 ans avant l'an 1 de l'ere chrét.

(*b*) *Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'isle de Salamine, c'est un conte entiérement incroyable*). Il fut fait apparemment sur l'histoire de Lycurgue, dont les cendres furent jettées dans la mer, selon l'ordre exprès qu'il en avoit donné.

(*c*) *Cependant il est rapporté par plusieurs écrivains considérables*). Le poëte Cratinus, dans une de ses comédies, fait parler Solon conformément à cette tradition, quoique portant d'une maniere qui fait assez entendre que de son tems elle ne passoit pas pour certaine; car il dit:

Οἰκέω δὲ νῆσον, ὡς μὲν ἀνθρώπων λόγος,
Ἐσπαρμένος κατὰ πᾶσαν Αἴαντος πόλιν.

J'habite l'isle de Salamine, si la tradition est véritable; car mes cendres sont semées dans tout ce territoire d'Ajax.

Fin de la Vie de Solon.



PUBLICOLA.

SOLON ayant été tel que nous venons de le repréſenter, nous lui comparerons Publicola, à qui le peuple Romain donna ce nom par honneur & par reconnoiſſance ſur la fin de ſon premier conſulat; auparavant il s'appelloit Publius Valérius. (*a*) Il étoit deſcendu de cet ancien Valérius, qui contribua plus que perſonne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins, & à les faire devenir un même peuple; car ce fut lui qui porta les deux rois à une entrevue, & qui les obligea d'écouter des propoſitions d'accommodement. Publius Valérius donc iſſu de ces ancêtres, (*b*) quoique

(*a*) ***Il étoit deſcendu de cet ancien Valérius, qui contribua plus que perſonne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins***). Il deſcendoit de ce Voléſus Valérius, qui étoit un des trois perſonnages les plus conſidérables qui ſuivirent Tatius à Rome.

(*b*) ***Quoique Rome fût encore ſous la domination des rois, ne laiſſa pas de ſe rendre conſidérable par ſon éloquence***). Cela eſt fondé ſur cette opinion aſſez générale, qu'il n'y a rien de plus contraire à l'éloquence que la domination des rois; car un eſprit accoutumé à la ſervitude ne peut rien produire de noble ni de grand; la ſervitude étant comme une priſon où l'ame décroît & ſe rapetiſſe. Et ce qui ſemble le prouver, c'eſt que l'Eloquence a le plus fleuri dans les états qui ont été agités de troubles & de guerres civiles; & que ceux qui ont été bien policés, comme ceux de Lacédémone & de Crete, n'ont pas porté de grands orateurs, non plus que les états monarchiques, où tout dépen-

Rome fût encore alors sous la domination des rois, ne laissa pas de se rendre considérable par son éloquence (*a*) & par ses richesses. Il se servoit de l'une avec autant de droiture que de liberté pour le maintien de la justice, & il employoit généreusement les autres au secours de ceux qui en avoient besoin; de maniere qu'il étoit visible (*b*) que, si l'état se changeoit en république, il y tiendroit le premier rang.

(*c*) Tarquin-le-Superbe, qui étoit parvenu à l'empire (*d*) en foulant aux pieds tous les droits divins & humains, & qui se servoit de

dant de la volonté d'un seul, les affaires se décident plus par le conseil que par l'éloquence. Philippe n'a jamais pu trouver dans ses états un orateur à opposer à Démosthene; & à Rome on a vu mourir l'éloquence avec la liberté. On peut voir le dernier chapitre de Longin, qui examine à fond les causes de la décadence des esprits. Au reste il faut remarquer que Plutarque écrivoit ceci sous le gouvernement monarchique; & si cette liberté fait honneur à celui qui écrit, elle en fait encore davantage au prince qui la souffre. Je crois que c'étoit Trajan.

(*a*) *Et par ses richesses*). Cela étoit fort extraordinaire & fort remarquable; car Tarquin avoit abaissé toutes les plus grandes maisons de Rome, & dépouillé les plus riches.

(*b*) *Que si l'état se changeoit en république*). Comme cela arrive presque toujours à tous les états tyranniques. Ils se changent en démocratie, en gouvernement populaire. Aristote en a expliqué les raisons dans le cinquiéme livre de ses *Politiques*.

(*c*) *Tarquin-le-Superbe, qui étoit parvenu à l'empire en foulant*). Il y a dans le texte *non par les bonnes voies*, c'est-à-dire, non par le decret du sénat, par les suffrages du peuple, par des sacrifices, & par la faveur du ciel, qui devoit approuver l'élection par des signes favorables.

(*d*.) *En foulant aux pieds tous les droits divins & humains.*) Car non-seulement il méprisa les voies ordinaires, mais il se fit un degré au trône du propre corps du roi Servius Tullius son beau-pere, qu'il tua.

ſon pouvoir, (*a*) non en roi, mais en tyran, s'étant rendu inſupportable, & le peuple ayant pris pour le prétexte & l'occaſion de ſa révolte, la mort de Lucrece, qui s'étoit tuée elle-même pour avoir été violée par le fils ainé de Tarquin; Lucius Brutus, qui s'étoit mis à la tête de ce parti, (*b*) s'en alla d'abord chez Valérius pour lui communiquer ſon deſſein. Il le trouva très-diſpoſé à le ſeconder de toutes ſes forces, & il s'en ſervit fort utilement pour chaſſer les rois. Véritablement, pendant qu'il y eut quelque apparence que le peuple établiroit, au lieu d'un roi, un général, Valérius ſe tint en repos, & céda volontiers à Brutus cette premiere place qui lui appartenoit à plus juſte titre, puiſqu'il avoit été le chef de cette entrepriſe, & l'auteur de la liberté. Mais dès qu'il parut que le nom de monarque étoit odieux, & que le peuple ſouffriroit plus volontiers une autorité partagée, & que même on propoſoit de nommer deux conſuls, alors il ne douta pas qu'on ne le choisît avec Brutus; & il ſe trompa : car, malgré tout ce que Brutus put faire, (*c*) on lui

(*a*) *Non en roi, mais en tyran*). Car il abaiſſoit les nobles, dépouilloit les riches, ôtoit au peuple ſes privileges & ſes loix, lui défendoit les aſſemblées tant ſacrées que politiques, & l'accabloit par des ouvrages ſerviles qui n'avoient point de fin.

(*b*) *S'en alla d'abord chez Valérius pour lui communiquer ſon deſſein*). Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live écrivent que Lucrece les avoit fait appeller avec ſon pere, qu'elle ſe tua en leur préſence, & que dans le même tems le deſſein fut pris de chaſſer les rois.

(*c*) *On lui donna pour collegue Collatin*). Lucius Tarquinius, fils d'Egérius, neveu de l'ancien Tarquin. Il étoit appellé Collatin, parce

donna pour collegue Collatin, mari de Lucrece. Ce n'eſt pas que Collatin eût plus de mérite & plus de vertu que Valérius, mais c'eſt que les plus puiſſans de la ville, craignant les Tarquins, qui de dehors faiſoient encore des brigues, & tâchoient, par toutes ſortes de flatteries & de ſoumiſſions, d'adoucir le peuple, voulurent avoir pour leur général l'ennemi le plus irréconciliable de la famille royale, comme celui qui ne ſe laiſſeroit jamais fléchir.

Valérius, très-fâché de ce qu'on ne le croyoit pas capable de tout faire pour l'amour de la patrie, parce qu'il n'avoit reçu aucune injure particuliere des tyrans, ſe retira du ſénat, abandonna le barreau, & renonça entiérement à toutes les affaires publiques. Cela fit de la peine au peuple, qui appréhenda que le reſſentiment ne le portât à rétablir les rois, & à ruiner les fondemens de la république encore mal affermis. Mais quand Brutus, (*a*) qui en ſoupçonnoit encore d'autres, voulut faire jurer le ſénat ſur les ſacrifices, & qu'il eut aſſigné un jour pour recevoir ce ſerment, Valérius deſcendit dans la place avec un viſage gai, & jura le premier qu'il n'écouteroit jamais aucune propoſition de Tarquin, & qu'il

qu'il étoit gouverneur de Collatia. Tarquin-le-Superbe & Egérius, pere de Collatin, étoient couſins-germains.

(*a*) *Qui en ſoupçonnoit d'autres*). Car non-ſeulement parmi le peuple, mais auſſi parmi les nobles, il y en avoit beaucoup à qui le dégoût de leur fortune préſente, & l'eſpérance d'une meilleure, faiſoient ſouhaiter de vivre plutôt ſous un tyran que dans un état populaire.

lui feroit une guerre immortelle pour la défenſe de leur liberté ; ce qui fit grand plaiſir au ſénat, & donna courage aux conſuls.

Les effets répondirent même bientôt à ſes paroles ; car preſque dans le même tems il arriva à Rome, de la part de Tarquin, des ambaſſadeurs qui portoient des lettres très-propres à gagner le peuple, & qui étoient chargés de lui tenir des diſcours fort humbles, par leſquels ils eſpéroient de corrompre la multitude, en lui faiſant entendre que c'étoit le roi même qui parloit par leur bouche, qu'il avoit dépouillé toute ſa fierté, & qu'il ne demandoit que des choſes juſtes & raiſonnables. Les conſuls étoient d'avis de les faire parler au peuple : Valérius s'y oppoſa, & empêcha qu'on ne donnât cette occaſion de remuer à une populace accablée de pauvreté, & qui craignoit encore plus la guerre que la tyrannie.

(*a*) Bientôt après on vit arriver d'autres ambaſſadeurs, qui dirent que le roi renonçoit à la royauté, qu'il quittoit le deſſein de leur faire la guerre, & qu'il demandoit ſeulement qu'on lui rendît ſon argent & ſon bien, & celui de ſes amis & de ſes parens, afin qu'au moins ils euſſent de quoi vivre dans leur fuite. La plupart des ſénateurs penchoient à lui accorder ſa demande ; mais Collatin n'eut pas plutôt opiné à cela, (*b*) que Brutus, qui

(*a*) *Bientôt après on vit arriver d'autres ambaſſadeurs*). Denys d'Halicarnaſſe dit que c'étoient les mêmes qui, n'ayant pu obtenir leurs premieres demandes, ſe réduiſirent à ceci pour gagner du tems.

(*b*) *Que Brutus, qui étoit homme inflexible & fort em-*

étoit homme inflexible & fort emporté, courut à la place, en criant que ſon collegue étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de ſimples proviſions pour ſe nourrir dans leur exil. Là-deſſus le peuple s'aſſemble, & un ſimple particulier, nommé Caius Minutius, prenant le premier la parole, exhorta Brutus & les Romains à *prendre bien garde que ces richeſſes combattiſſent plutôt pour eux contre les tyrans, que pour les tyrans contr'eux*. Cependant les Romains furent d'avis que, puiſqu'ils jouiſſoient de la liberté, pour laquelle ſeule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejetter la paix pour ces richeſſes, & qu'il falloit les renvoyer avec les tyrans.

porté, courut à la place en criant que ſon collegue étoit un traître). Denys d'Halicarnaſſe dit au contraire que cela fut traité dans le ſénat avec beaucoup de modération de part & d'autre. Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du tyran qui étoient confiſqués à la république, & qu'on ne devoit pas lui donner les moyens d'entretenir des troupes, de faire la guerre aux Romains, & de les opprimer encore. Collatin, s'oppoſant à Brutus, dit qu'on en vouloit aux tyrans, & non pas à leurs richeſſes; que c'étoit aſſez de les avoir chaſſés; qu'il falloit éviter, comme une infamie, de donner ſujet de croire qu'on ne les avoit chaſſés que pour ſe rendre maîtres de leur bien; & qu'enfin il ne falloit pas leur fournir un prétexte juſte ou plauſible de leur faire la guerre. Cette diſpute occupa le ſénat pluſieurs jours: on trouva que l'avis de Brutus étoit plus utile, & celui de Collatin plus honnête; & la déciſion fut renvoyée au peuple, au jugement duquel le plus juſte l'emporta ſur le plus utile, d'une ſeule voix: choſe très-ſinguliere & très-remarquable, que dans une aſſemblée de peuple & dans une affaire auſſi importante, le juſte l'emporte ſur l'utile, après qu'un ſénat auguſte n'a pu choiſir entre ces deux objets.

La chose dont Tarquin faisoit le moins de compte, c'étoit de ravoir son bien; mais il le redemandoit pour avoir le tems de gagner le peuple, & d'ourdir une trahison. Ses ambassadeurs s'y conduisirent si habilement, qu'en faisant semblant de demeurer pour ramasser les effets du roi, & en disant, tantôt qu'ils en vendoient une partie, tantôt qu'ils rassembloient l'autre, & tantôt qu'ils faisoient partir ce qu'il y avoit de plus considérable & de plus précieux, par tous ces délais ils trouverent moyen de corrompre deux des meilleures maisons de Rome; celle des Aquiliens, dont il y avoit trois des sénateurs; & celle des Vitelliens, qui en avoit deux. (*a*) Les uns & les autres étoient neveux du consul Collatin par leur mere, & il y avoit de plus une étroite alliance entre les Viteiliens & Brutus; car il avoit épousé leur sœur, (*b*) & en avoit eu plusieurs enfans, dont ils gagnerent les deux ainés, qui ne faisoient que d'entrer dans l'âge de puberté, & avec lesquels ils avoient beaucoup de commerce. Ils les attirerent dans la conjuration, en leur inspirant qu'ils devoient chercher à s'allier à la maison des Tarquins; qu'avec cette protection toute-puissante, il n'y avoit rien à quoi ils ne pussent parvenir,

(*a*) *Les uns & les autres neveux du consul Collatin par leur mere*). Denys d'Halicarnasse ne le dit que des Aquiliens. Tite-Live semble être de l'opinion de Plutarque.

(*b*) *Et en avoit eu plusieurs enfans*). Denys d'Halicarnasse & Tite-Live ne parlent que de deux; mais Plutarque s'accommode ici au sentiment de ceux qui veulent que Brutus eût d'autres enfans, de l'un desquels vint celui qui tua César. On peut voir la vie de Brutus.

& que cependant ils ſecoueroient le joug d'un pere ſtupide & barbare; car ils appelloient barbarie ſon inflexible ſévérité contre les méchans. Pour ce qui eſt de ſa ſtupidité, (*a*) c'étoit une ſtupidité feinte, dont il ſe ſervit pour ſauver ſa vie de la cruauté des tyrans; & il ne refuſa pas d'en porter le nom dans la ſuite.

Quand ces deux jeunes gens furent engagés, & qu'on les eut abouchés avec les Aquiliens, ils trouverent tout à propos de ſe lier par le plus grand & le plus horrible de tous les ſermens, (*b*) en buvant tous enſemble du ſang d'un homme qu'ils immoleroient, & en jurant ſur ſes entrailles encore toutes fumantes. Pour cet effet, ils ſe rendirent chez les Aquiliens, dont la maiſon, qui apparemment étoit retirée & obſcure, avoit paru la plus propre pour leur deſſein. (*c*) Ils ne prirent pas garde à un eſclave, nommé Vindex, qui y étoit caché; ce n'eſt pas que la curioſité l'eût porté à cela, ou qu'il ſe doutât de ce qu'on

(*a*) *C'étoit une ſtupidité feinte dont il ſe ſervit pour ſauver ſa vie de la cruauté des tyrans*). Car Tarquin avoit déja fait mourir ſon pere & ſon frere; & il n'y a rien de plus ſuſpect aux tyrans, que les hommes ſages. *Brutus* ſignifie *ſtupide*, *ſot*.

(*b*) *En buvant tous enſemble du ſang d'un homme*). Ce n'eſt pas qu'ils cruſſent que ce ſang eût aucune vertu; mais ils vouloient ſe lier par un grand crime, & ſe mettre dans la néceſſité d'être fideles par le déſeſpoir du pardon. Catilina pratiqua la même choſe. Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live ne parlent point de cet horrible ſacrifice.

(*c*) *Ils ne prirent pas garde à un eſclave nommé Vindex, qui y étoit caché*). Denys d'Halicarnaſſe écrit au contraire qu'on le chaſſa avec les autres eſclaves; mais que la curioſité le porta à ſe tenir à la porte, d'où il vit & entendit tout ce qui ſe diſoit & qui ſe faiſoit.

vouloit faire; mais ayant été ſurpris, & voyant entrer des gens fort empreſſés, il n'oſa ſe montrer, & ſe mit derriere un grand coffre, d'où il vit tout ce qui ſe paſſa, & entendit toutes les réſolutions qui furent priſes. On convint qu'on tueroit les conſuls, & ſur l'heure même on en écrivit à Tarquin, (*a*) & on donna les lettres à ſes ambaſſadeurs, logés dans la même maiſon, & qui étoient là préſens.

Dès que cela fut fait, & que chacun ſe fut retiré, Vindex ſortit ſecrettement; mais il ne ſavoit comment ſe conduire dans une affaire ſi délicate; car il lui paroiſſoit dangereux, & il l'étoit en effet, d'aller à Brutus déférer des enfans à leur pere pour le plus horrible de tous les crimes, & d'aller à Collatin accuſer des neveux devant leur oncle. D'un autre côté, il ne trouvoit dans Rome aucun particulier à qui pouvoir confier un ſecret ſi important; & ſa conſcience le preſſoit ſi fort de s'en décharger, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût plus capable de faire en cette occaſion, que de garder le ſilence. Enfin il prit le parti d'aller trouver Valérius, attiré par les mœurs douces & faciles de ce perſonnage, toujours acceſſible à ceux qui avoient recours à lui, dont la maiſon étoit nuit & jour ou-

(*a*) *Et on donna les lettres à ſes ambaſſadeurs, logés dans la même maiſon*). Je ne ſais pas d'où Plutarque a tiré cette particularité, qui n'eſt nullement vraiſemblable; car les ambaſſadeurs ne logeoient pas chez des particuliers : auſſi Denys d'Halicarnaſſe dit que les Aquiliens s'étoient chargés de rendre eux-mêmes ces lettres aux ambaſſadeurs.

verte à tout le monde, & qui ne refusoit jamais d'écouter les pauvres qui vouloient lui parler de leurs affaires & de leurs besoins.

Vindex ne fut pas plutôt arrivé chez lui, qu'il lui raconta devant sa femme & devant son frere Marcus Valérius tout ce qu'il avoit vu & entendu. Valérius, saisi d'étonnement & de crainte, enferme d'abord cet homme dans sa chambre, met sa femme à la porte pour le garder, donne ordre à son frere d'aller environner le palais du roi, (*a*) pour tâcher de surprendre les lettres, & d'arrêter tous les domestiques, & lui, avec une troupe de cliens, beaucoup de ses amis qui ne le quittoient jamais, & tous ses esclaves, il va droit à la maison des Aquiliens qui étoient sortis. Il entre sans que personne pense seulement à l'empêcher : il trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Les Aquiliens, qui avoient été avertis de sa marche, accourent en diligence, & trouvent sur la porte Valérius qui sortoit. Ils se jettent sur lui pour lui arracher les lettres; Valérius & sa troupe les repoussent, & leur entortillant leurs robes autour du cou, ils les traînent, malgré leur résistance, avec beaucoup de peine & d'efforts, jusques dans la place.

Marcus Valérius avoit eu la même fortune dans le palais; il avoit surpris d'autres lettres

(*a*) *Pour tâcher de surprendre les lettres*). Car il ne doutoit pas que les ambassadeurs ne les eussent portées au palais de Tarquin, pour les envoyer par quelqu'un de ses domestiques.

parmi des paquets de hardes qu'on emballoit, & emmené tout ce qui s'y étoit trouvé de domeſtiques. Après que les conſuls eurent impoſé ſilence, que Valérius eut produit Vindex, & que l'accuſation fut intentée, on lût les lettres. Aucun des conjurés n'eut la hardieſſe de répondre; toute l'aſſemblée tenoit les yeux baiſſés, & perſonne n'oſoit ouvrir la bouche. Il y en eut ſeulement quelques-uns qui, pour faire plaiſir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les larmes de Collatin & le ſilence de Valérius donnoient encore quelque eſpérance, lorſque Brutus, appellant ſes enfans par leurs noms : *vous, Titus*, dit-il, *& vous, Valérius, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accuſation?* Par trois fois il les ſomme d'y répondre; & voyant qu'ils ſe taiſoient toujours, il ſe tourne vers les licteurs, & leur dit : *c'eſt à vous maintenant; faites votre charge.*

Cet arrêt prononcé, les licteurs ſe ſaiſiſſent de ces deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derriere le dos, leur déchirent le corps à coups de verges, & font ruiſſeller le ſang de tous côtés. Perſonne n'avoit la force de ſoutenir un ſpectacle ſi cruel; le pere ſeul n'en détourna jamais la vue : la compaſſion n'adoucit pas un ſeul moment la colere & la ſévérité qui étoient peintes ſur ſon viſage; il regarda d'un œil ferme & farouche le ſupplice de ſes enfans, juſqu'à ce que les licteurs, après les avoir étendus par terre, leur eurent ſéparé la tête du

corps. Alors il laiſſa à ſon compagnon la punition des autres, & ſe retira. Action qui ne peut être ni aſſez louée ni aſſez blâmée; car ce fut, ou l'excès de la vertu qui éleva ſon ame au-deſſus des paſſions, ou l'excès de la paſſion qui y produiſit l'inſenſibilité; & ni l'un ni l'autre n'eſt médiocre, ni proportionné aux forces de l'homme, mais ou d'une bête, ou d'un dieu. Or, il eſt bien plus juſte que la gloire de ce grand homme entraîne notre jugement, que ſi nous faiſions douter de ſa vertu par notre foibleſſe: (*a*) car les Romains n'eſtiment pas que ce fût une entrepriſe ſi grande ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome, que pour Brutus d'établir la république ſur les débris de la royauté.

Après le départ de Brutus, l'étonnement, l'horreur & le ſilence regnerent encore longtems dans toute l'aſſemblée; mais enfin les Aquiliens, encouragés par la lenteur & par la molleſſe de Collatin, demanderent du tems pour ſe juſtifier, & qu'on leur livrât Vindex, qui étant leur eſclave ne (*b*) devoit point être entre les mains de leurs accuſa-

(*a*) *Car les Romains n'eſtiment pas que ce fût une entrepriſe ſi grande ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome*). C'eſt pour prouver ce qu'il vient de dire, que la gloire de Brutus doit entraîner notre jugement; car, puiſqu'il eſt certain, du conſentement même des Romains, qu'il n'avoit pas été ſi difficile de fonder Rome, que d'établir la république, l'auteur de ce dernier deſſein doit être regardé plutôt comme un dieu que comme un homme, & par conſéquent que ce qu'il fit contre ſes enfans fut l'effet, non de ſon inſenſibilité, mais de ſa vertu.

(*b*) Cela étoit défendu par les loix.

teurs. Collatin étoit prêt de leur (a) accorder leur demande, & de rompre l'aſſemblée, mais Valérius s'y oppoſa, & ne voulut ni rendre Vindex qui étoit au milieu de ceux qui l'accompagnoient, ni ſouffrir que le peuple ſe retirât & laiſſât échapper ces traîtres ; & lui-même mettant la main ſur eux, il appella Brutus à haute voix, & crioit que Collatin faiſoit une action très-indigne ; qu'après avoir laiſſé malignement ſon collegue dans la néceſſité de faire mourir ſes propres enfans, il cherchoit les moyens, pour faire plaiſir à des femmes, de ſauver les complices du même crime, & les ennemis déclarés de leur pays.

Cela fit perdre patience à Collatin ; il commanda aux licteurs de prendre Vindex. Les licteurs, écartant la foule, ſaiſiſſent l'eſclave, & frappent ſur ceux qui vouloient le retenir ; les amis de Valérius viennent au ſecours, & les repouſſent. Le peuple commence à crier & à appeller Brutus, qui attiré par ſes cris revient ſur la place ; le bruit ayant ceſſé, il dit, *qu'il avoit été ſeul juge ſuffiſant de ſes enfans, & que pour les autres, il les avoit laiſſés au jugement du peuple, qui étoit libre, & qui n'avoit qu'à prononcer ; c'eſt pourquoi*, ajouta-t-il, *que le premier qui voudra, parle, & qu'il tâche de perſuader au peuple ce que bon lui ſemblera.* Mais, ſans attendre que perſonne ſe préſentât pour parler, les ſuffra-

(a) Car il favoriſoit ſes neveux.

ges furent donnés ; il n'y en eut pas un ſeul qui n'allât à la mort, & l'on trancha la tête aux coupables.

Il y avoit déja quelque tems que Collatin étoit ſuſpect en quelque maniere, comme proche parent des rois. D'ailleurs, ſon nom étoit de mauvais augure, à cauſe de Tarquin qu'on déteſtoit. Voyant donc qu'en cette derniere occaſion il avoit offenſé tout le peuple, il ſe démit volontairement du conſulat, & ſortit de Rome. Cela donna lieu à une ſeconde aſſemblée générale, où d'une commune voix on nomma Valérius conſul, pour proportionner la reconnoiſſance à l'affection qu'il avoit témoignée, & au grand ſervice qu'il avoit rendu. Valérius penſa d'abord que Vindex méritoit d'avoir part à la récompenſe ; il l'affranchit ; & par un decret ſolemnel, il le fit déclarer citoyen Romain, avec le plein droit de ſuffrage dans la tribu où il lui plairoit d'entrer, choſe qu'on n'avoit point encore vue. Ce ne fut que long-tems après, qu'Appius, pour attirer les bonnes graces du peuple, renouvella cette loi en faveur de tous les affranchis ; & juſqu'à aujourd'hui cet entier affranchiſſement s'appelle (*a*) *vindicta*, du nom de Vindex. On abandonna enſuite au pillage les biens des Tarquins, & on raſa leur palais & leurs maiſons de campagne.

Parmi leurs autres biens, ils avoient une piece de terre dans le plus bel endroit du

(*a*) *Vindicta* étoit, proprement, une baguette dont on donnoit un coup ſur la tête de ceux qu'on affranchiſſoit.

champ de Mars; (*a*) on la conſacra à ce dieu, dont on lui donna le nom. Les bleds ne venoient que d'être coupés, & les gerbes y étoient encore. On ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter, à cauſe de la conſécration qu'on venoit d'en faire; mais on prit les gerbes, & on les jetta dans le Tibre, avec tous les arbres que l'on coupa, laiſſant au dieu le terrein tout nud & ſans fruit. Les eaux étoient alors fort baſſes; ainſi ces matieres ne furent pas portées fort loin par le fil de l'eau; elles s'arrêterent à un endroit découvert. Les premieres arrêtoient les autres, qui ne trouvant point de paſſage, s'accrocherent & ſe lierent ſi bien avec elles, qu'elles ne firent qu'un même corps qui prit racine, l'eau aidant encore à l'affermir; car elle y portoit encore quantité de limon qui en groſſiſſant la maſſe, ſervoit auſſi à la lier; & le courant, bien loin de la déſunir, ne faiſoit que la mieux ſerrer, & y joindre tout ce qu'il entraînoit. La grandeur & la ſolidité de ce premier amas le rendirent encore plus grand dans la ſuite; car le Tibre ne pouvoit preſque plus rien emmener qui ne s'y arrêtât, de maniere qu'enfin il ſe (*b*) forma une iſle qu'on appelle à Rome l'*iſle ſacrée*, (*c*) où il y a divers temples conſacrés

(*a*) *On la conſacra à ce dieu*). Mais il lui étoit déja conſacré du tems même de Romulus, comme cela paroît par ſes loix: Tarquin s'en étoit emparé & l'avoit converti à ſes uſages, en y ſemant du bled.

(*b*) Tite-Live croit qu'on aſſura & affermit ce terrein par des jettées.

(*c*) Il y avoit le temple d'Eſ-

aux dieux & plusieurs portiques. (*a*) On l'appelle en latin, l'*Isle des deux ponts*. Il y a pourtant des écrivains qui prétendent que cela n'arriva pas, lorsque cette piece de terre de Tarquin fut consacrée à Mars, mais plusieurs siecles après, lorsque la vestale Tarquinie lui dédia un champ qui lui appartenoit & qui touchoit à celui de Tarquin. Ce don lui attira beaucoup de prérogatives; car le peuple ordonna que son témoignage seroit reçu en justice, privilege qu'on n'avoit pas encore accordé aux femmes. On y ajouta la (*b*) permission de se marier, qu'elle refusa. C'est ainsi qu'on le raconte.

Tarquin, désespérant de remonter sur le trône par la ruse & par la trahison, se retira vers les Toscans qui le reçurent à bras ouverts, & qui le ramenerent vers Rome avec une puissante armée. Les consuls Romains sortirent à la tête de leurs légions. Les deux armées se mirent en bataille (*c*) dans des lieux sacrés; celle des Toscans près du bocage d'Arsia, & celle des Romains dans la prairie Æsuvienne. Dès le commencement du combat, Aruns, fils ainé de Tarquin, & le consul Brutus, se rencontrerent, moins conduits par le hazard, que poussés par leur inimitié & par leur haine;

culape, celui de Jupiter, & celui de Faune.

(*a*) *On l'appella en latin l'isle des Deux-Ponts*). Sans doute à cause du pont Fabrice qui la joignoit à la ville du côté du Capitole, & à cause du pont Cestius qui la joignoit à la même ville du côté du Janicule.

(*b*) Elles avoient toutes cette permission après le tems de leur vœu.

(*c*) Entre Veies & le Tibre.

car

car l'un cherchoit le tyran & l'ennemi de ſa patrie, & l'autre cherchoit le principal auteur de ſa honte & de ſon exil. Ils ne ſe furent pas plutôt apperçus dans la mêlée, (*a*) que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, & avec plus d'envie de frapper que de ſoin de ſe couvrir, ils ſe tuerent tous deux. La ſuite du combat ne fut pas moins ſanglante que cette premiere charge. Le carnage fut horrible & égal des deux côtés; & il ſurvint un orage furieux qui ſépara les deux armées.

Valérius étoit dans un fort grand chagrin, parce qu'il ne ſavoit à qui la victoire étoit demeurée, & qu'il voyoit ſes ſoldats plus étonnés de leur perte, que réjouis de celle des ennemis, car le nombre des morts étoit ſi égal, qu'il étoit très-difficile de juger qui avoit eu l'avantage; & chacun des deux partis qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu, & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, ſe croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit étant ſurvenue, telle qu'on peut l'imaginer après une journée ſi cruelle

(*a*) *Que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre*). Tite-Live, en parlant de cette action de Brutus, qui ſe battit contre le fils de Tarquin, fait une réflexion qui me paroît bien remarquable; car il dit: *Decorum erat tum ipſis capeſſere pugnam ducibus.* « En ce tems-» là, il étoit glorieux aux gé-» néraux même de ſe battre». Cette coutume s'étoit-elle perdue du tems de Tite-Live? Il veut dire apparemment qu'avant ce tems-là on n'avoit pas encore connu, comme on le connoiſſoit alors, qu'il étoit honteux à un général de quitter la conduite d'une action générale, pour s'attacher à un combat particulier. Cela ne devoit pas déplaire à Auguſte.

& si douteuse, & le silence regnant dans les deux camps, on dit que le bocage sacré fut ému, & qu'il en sortit une voix qui dit fort clairement, *qu'il étoit mort un homme de plus du côté des Toscans que du côté des Romains.* (*a*) C'étoit sans doute quelque voix divine; car dès le moment les Romains, reprenant courage, remplirent tout de cris de joie, & les Toscans, effrayés & pleins de trouble, abandonnerent leurs retranchemens & prirent la fuite, laissant leur camp au pillage, & près de cinq mille hommes qui furent faits prisonniers. Le vainqueur compta ensuite les morts; il en trouva onze mille trois cens du côté des Toscans, & un de moins de son côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Février. On décerna le triomphe à Valérius, & ce fut le premier des consuls qui entra triomphant dans Rome sur un char à quatre chevaux. Ce spectacle parut fort beau & fort magnifique, & n'attira point du tout sur Valérius l'envie ni la haine de ses citoyens, comme quelques-uns l'ont voulu dire; car si cela avoit été, la coutume n'en auroit pas été conservée avec tant de soin, & n'auroit pas duré tant de siecles.

Une chose encore fort agréable au peuple, ce furent les honneurs que Valérius fit à son collegue avant & après son enterrement; car,

(*a*) *C'étoit sans doute quelque voix divine*). On dit que c'étoit la voix du dieu Pan. Ce fut sans doute un artifice de Valérius, qui ne trouva pas de meilleur moyen pour redonner courage à ses troupes.

après lui avoir fait des funérailles avec beaucoup de pompe, il fit son oraison funebre, qui plut si fort & fut reçue avec tant d'applaudissemens, que depuis ce tems-là tous les grands hommes qui meurent, sont loués publiquement par les plus gens de bien. (*a*) Cette oraison funebre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs; à moins que l'on ne reçoive ce qu'Anaximénès le rhéteur a écrit, que cette maniere de louer les morts fut inventée par Solon.

Mais ce qui offensa le peuple, ce fut de voir que Brutus, qu'on regardoit comme le pere de la liberté, n'ayant pas voulu gouverner seul, & ayant pris par deux fois un collegue, Valérius, au contraire, attiroit à lui seul toute l'autorité, car c'est ainsi que l'on parloit, & ne se déclaroit pas l'héritier de Brutus pour le consulat, qui ne remplissoit pas son ambition, mais l'héritier de

(*a*) *Cette oraison funebre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs*). Car les oraisons funebres ne commencerent en Grece qu'après la bataille de Marathon, qui n'arriva que seize ans après la mort de Brutus. Avant cela, les Grecs honoroient de jeux publics & de combats les funérailles des grands hommes; mais on ne lit nulle part qu'ils en fissent l'éloge publiquement. Ce que les poëtes tragiques ont dit que Thesée loua les fils d'Œdipe en les enterrant, est une pure flatterie pour Athenes. L'honneur de cette invention est dû aux Romains, & ils ont eu aussi cet avantage, qu'ils y observoient plus d'équité & plus de justice. Car en Grece on n'honoroit de cet éloge public, que ceux qui étoient morts en combattant pour leur patrie; au lieu que les Romains l'accordoient à tous les grands hommes, de quelque maniere qu'ils eussent servi leur pays, jugeant avec raison que toutes les vertus méritent cette récompense.

Tarquin pour la tyrannie : *A quoi bon, disoit-on, louer Brutus de parole, lorsqu'il imite Tarquin en effet, en marchant toujours environné de tous les faisceaux & de toutes les haches, quand il sort de sa maison, qui est beaucoup plus grande & plus magnifique que ne fut jamais celle du roi, qu'il a rasée lui-même ?*

Il est vrai aussi qu'il habitoit une maison trop élevée & trop superbe : elle étoit sur la croupe de (a) Vélia, d'où elle commandoit la place publique, & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit ; & ses avenues étoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec beaucoup de peine ; de sorte que, quand il en descendoit avec cette pompe, cela paroissoit à ceux qui le voyoient d'en bas, la chose du monde la plus fastueuse, & moins la marche d'un consul, que celle d'un roi. Mais il fit bien voir en cette rencontre quel avantage c'est pour ceux qui sont dans les premieres places, & qui ont le maniement des grandes affaires d'un état, d'avoir l'oreille plus ouverte au langage sincere des amis, qu'aux cajoleries des flatteurs, & à la vérité qu'au mensonge : car ses amis ne lui eurent pas plutôt rapporté que le peuple étoit mécontent & se plaignoit de lui, que, sans disputer ni se fâcher, il assembla un grand nombre d'ouvriers, & la nuit même il démolit sa maison jusqu'à la derniere pierre.

Le lendemain, les Romains voyant ces ruines, ne purent s'empêcher d'admirer la gran-

(a) C'étoit une partie du mont Palatin.

deur d'ame de Valérius ; (*a*) mais ils furent bien fâchés que l'envie eût fait abattre dans un moment, contre toute forte de raison & de justice, une maison si belle & si magnifique ; & ils la regrettoient comme on regretteroit un homme qu'on auroit fait mourir sur le champ sans aucune formalité. D'ailleurs, ils avoient de la confusion de voir leur premier magistrat logé par emprunt, comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu ; car ses amis le reçurent chez eux, jusqu'à ce que le peuple lui eût donné une (*b*) place où il fit bâtir une maison plus modeste que la premiere, (*c*) dans le lieu où est aujourd'hui le temple de la Victoire.

(*a*) *Mais ils furent bien fâchés que l'envie eût fait abattre*). Ils en étoient fâchés, & ils l'auroient encore condamnée, si elle n'eût pas été abattue. Cela peint admirablement le peuple, dont Platon a fort bien dit, qu'il condamne & se repent, qu'il fait mourir quelqu'un & voudroit le ressusciter ensuite.

(*b*) Au pied du mont Vélia.

(*c*) *Dans le lieu où est aujourd'hui le temple de la Victoire*). Plutarque dit, *où est aujourd'hui le temple appellé* Vicus Publicus. Mais qui peut s'imaginer qu'il y ait eu à Rome un temple de ce nom ? Il faut ou que ce passage soit corrompu, ou que Plutarque se soit trompé lui-même ; & qu'ayant lu dans les historiens Latins, *ubi nunc est templum Vicæ potæ*, & ne l'ayant pas entendu, il ait mis à la place *vicus publicus*. Mais il y a plus d'apparence que c'est une faute du texte. Voici les propres termes de Tite-Live : *Delata confestim materia omnis infra Veliam, & ubi nunc Vicæ potæ est, domus in infimo clivo ædificata.* « Tous » les materiaux furent portés sur l'heure même, sous » le mont Vélia, au pied du» quel on lui bâtit une autre » maison, où est présente» ment le temple de *Vica* » *pota* », c'est à dire, de la Victoire : car les anciens appelloient la Victoire de ce nom, qui signifie non seulement *vaincre*, mais *jouir* & tirer tout le fruit de sa victoire, *vincere & potiri*. Les

Non content de s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut encore rendre sa charge douce & familiere, de farouche & de formidable qu'elle étoit. (*a*) Il ôta donc les haches à ses faisceaux; & toutes les fois qu'il alloit aux assemblées, il mettoit ses faisceaux aux pieds du peuple, comme un hommage qu'il rendoit à son souverain; & c'est ce que les consuls observent encore. Le peuple ne prit pas garde que par-là il ne s'abaissoit pas lui-même, comme on le pensoit; au contraire, qu'il appaisoit & éloignoit l'envie par cette humilité, & qu'il acquéroit autant d'autorité pour sa personne, qu'il sembloit en ôter à sa charge. En effet, le peuple se soumettoit si volontairement à lui, lui témoignoit tant d'affection, & en étoit si content, qu'il lui donna le nom de *Publicola*, c'est-à-dire, *qui honore le peuple*, nom qui effaça tous ses anciens noms, & dont nous nous servirons toujours dans la suite. Aussi lui étoit-il bien dû; (*b*) car il permit à tout le monde

victoires ne sont plus victoires, quand on n'en tire pas le fruit.

(*a*) *Il ôta donc les haches à ses faisceaux*). Il ordonna que les consuls ne feroient porter devant eux, dans la ville, que les faisceaux sans haches, & qu'on ne porteroit les haches qu'à la campagne.

(*b*) *Car il permit à tout le monde de demander la place qui vaquoit dans le consulat*). Je ne sais d'où Plutarque a tiré cette particularité. Publicola put donner alors cette permission pour plaire au peuple, mais elle n'eut point lieu. Le consulat fut réservé pour les seuls patriciens, & les plébéiens ne commencerent que tard à y être admis. Lucius Sextius fut le premier du peuple à qui on accorda cet honneur, cent quarante-cinq ans après le tems dont Plutarque parle. Et cela même ne dura qu'onze ans; car la douziéme année ensuite,

de demander la place qui vaquoit dans le consulat, mais avant qu'on nommât celui qu'on devoit lui donner pour collegue, comme il ne savoit pas ce qui pouvoit arriver, & qu'il craignoit que ce nouveau consul ne s'opposât peut-être à ses desseins, ou par envie, ou par ignorance, il se servit du pouvoir absolu qu'il avoit seul pour faire de très-grands & très-beaux établissemens.

Il remplit d'abord le sénat qui étoit fort diminué par les cruautés de Tarquin, & par la derniere bataille, & il suppléa, dit-on, jusqu'au nombre de cent soixante-quatre sénateurs. Il fit ensuite des loix qui augmenterent infiniment la puissance du peuple. (*a*) Par la premiere, il permit d'appeller au peuple des jugemens des magistrats; (*b*) par la seconde, il établit la peine de mort contre ceux qui prendroient des charges sans le consentement du peuple; & par la troisiéme, qui fut d'un grand secours pour les pauvres, (*c*) il déchargea tous les citoyens de toutes

c'est-à-dire, l'an de Rome 401, les deux consuls furent pris parmi les patriciens. On peut voir Tite-Live, VII. 18.

(*a*) Cela affoiblit extrêmement le pouvoir consulaire, que les tribuns acheverent de ruiner.

(*b*) *Par la seconde il établit la peine de mort*). Il ordonna que personne ne pourroit exercer aucune charge sans le consentement du peuple, & permit à tout le monde de tuer ceux qui désobéiroient à cette loi.

(*c*) *Il déchargea tous les citoyens de toutes sortes de tailles & d'impôts*). Il ne fit cette loi que dans son troisiéme consulat, lorsque Porsenna alla assiéger Rome; & il la fit, de peur que les pauvres, attirés par l'espérance d'avoir quelque soulagement, n'allassent se rendre à l'ennemi, & ne trahissent leur patrie. Den. liv. V. & Tite-Live, XXIX.

ſortes de tailles & d'impôts ; ce qui les porta tous à s'appliquer aux arts & aux manufactures. La loi même qu'il fit contre ceux qui déſobéiroient aux ordres des conſuls, paſſa pour auſſi populaire que les autres ; & l'on eſtima qu'elle favoriſoit encore plus les pauvres & les foibles, que les riches & les puiſſans ; (*a*) car l'amende, qu'il établit contre cette déſobéiſſance, étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux] moutons. Or, un mouton valoit dix oboles, & un bœuf cent, les Romains ne ſe ſervant pas encore beaucoup d'argent monnoyé, & tout leur bien conſiſtant en troupeaux. D'où vient qu'encore aujourd'hui, tout ce qu'un homme poſſede eſt appellé parmi eux *peculium*, du mot *pecus*, qui ſignifie un mouton. La plus ancienne même de leurs monnoies portoit la marque d'un mouton, d'un pourceau ou d'un bœuf ; (*b*) & ils donnoient à leurs enfans des noms tirés de ces animaux : car ils les appelloient

(*a*) *Car l'amende qu'il établit contre cette déſobéiſſance, étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons*). Pourquoi Plutarque tire-t-il delà cette conſéquence, que cette loi étoit plus pour les pauvres que pour les riches ? C'eſt, ſans doute, parce que cette amende étant modique, & pouvant être payée ou en argent ou en bétail, elle n'étoit pas au-deſſus de la portée du peuple. Publicola l'avoit proportionnée à leur foibleſſe ; car l'amende entiere n'alloit qu'à 43 l. 6 ſ. 8 den. de notre monnoie, à vingt deniers l'obole ; ce qui étoit fort peu conſidérable par rapport au crime & aux peines dont on le puniſſoit auparavant.

(*b*) *Et ils donnoient à leurs enfans des noms tirés de ces animaux*). Les noms ont toujours été la marque de la modeſtie & de la ſimplicité des hommes, ou de leur luxe & de leur orgueil.

ſuillios & *porcios*, porchers; *bubulcos*, bouviers; & *caprarios*, chevriers.

Quoique Publicola fût ſi populaire & ſi modéré dans ſes ordonnances, il ne laiſſa pas d'étendre quelquefois la rigueur des peines. Il fit une loi qui permettoit de tuer, ſans autre forme de juſtice, celui qui auroit voulu ſe faire roi, & déclaroit abſous l'auteur du meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves de l'attentat qu'il auroit puni: car il eſt impoſſible que celui qui aſpire à de ſi grandes choſes, le faſſe ſi ſecrettement qu'il ne ſoit apperçu de perſonne. Mais il eſt très-poſſible qu'étant apperçu il vienne à bout de ſes deſſeins, & ſe rende le maître, avant qu'on ait pu lui faire ſon procès: c'eſt pourquoi il donna la liberté de prévenir, par la voie de fait, un jugement que le criminel alloit empêcher par ſon injuſtice.

Il fut auſſi fort loué pour l'ordonnance qu'il fit ſur la garde du tréſor; car, comme il falloit que tous les citoyens contribuaſſent pour les frais de la guerre, & qu'il ne vouloit ni adminiſtrer lui-même ces deniers publics, ni les faire adminiſtrer par ſes amis, ni enfin qu'ils fuſſent dans aucune maiſon particuliere, il ordonna qu'ils ſeroient portés dans le temple de Saturne, qui eſt encore aujourd'hui le tréſor public; & il permit au peuple de choiſir parmi les jeunes gens deux tréſoriers. On choiſit Publius Vetturius & Marcus Minucius, qui amaſſerent des ſommes très-conſidérables. On fit enſuite le dénombrement; il

ſe trouva cent trente mille citoyens, ſans compter les orphelins & les veuves, qui furent exemts de toute impoſition.

Après qu'il eut ainſi réglé toutes choſes, il nomma pour ſon collegue Spurius Lucrétius, pere de Lucrece, à qui, parce qu'il étoit le plus vieux, il céda la premiere place, & lui donna les faiſceaux, honneur qu'on fait encore aujourd'hui à la vieilleſſe. Mais Lucrétius étant mort peu de jours après, le peuple aſſemblé mit à ſa place Marcus Horatius, qui acheva le reſte de l'année avec Publicola.

Dans ce même tems-là, Tarquin faiſant dans la Toſcane de nouveaux préparatifs pour une ſeconde guerre contre les Romains, on dit qu'il y eut un grand prodige. Pendant que ce Prince étoit encore ſur le trône, il avoit fait bâtir ſur le capitole le temple de Jupiter. Cet édifice étoit preſque achevé, lorſqu'il s'aviſa, ou pour obéir à un oracle, ou de ſon propre mouvement, (*a*) de vouloir mettre ſur le faîte un char à quatre chevaux, fait de terre. Il donna le deſſein à exécuter à quelques ouvriers Toſcans de la ville de Veïes; mais dans ce tems-là il fut chaſſé. Les ouvriers ayant fait le char, & l'ayant mis dans le four pour le faire cuire, il arriva tout le

(*a*) *De vouloir mettre ſur le faîte un char à quatre chevaux fait de terre*). Ces ornemens que l'on mettoit au faîte des temples, étoient proprement appellés *faſtigia*. On en voit ſur les médailles anciennes. On accordoit quelquefois aux princes d'en mettre de pareils au faîte de leurs maiſons, & c'étoit un très-grand honneur; car, par-là, on marquoit qu'on devoit regarder leurs maiſons comme des temples.

contraire de ce qui arrive naturellement à la terre qu'on met au feu, car au lieu de se resserrer & de se condenser par le défaut de l'humidité qui s'évapore, elle s'étendit, & s'enfla si prodigieusement, & devint une masse si forte, si dure & si grande, qu'on eut beaucoup de peine à la tirer, après même qu'on eut abattu le four. (*a*) Les devins dirent que c'étoit un signe céleste qui promettoit un fort grand bonheur & un merveilleux accroissement de puissance à ceux qui demeureroient les maîtres de ce char. Sur cela, les Veïens résolurent de ne le pas livrer aux Romains, & répondirent qu'il appartenoit à Tarquin, & non pas à ceux qui l'avoient chassé.

Quelques jours après, comme ceux de Veïes célébroient les jeux des courses de chars avec toute la pompe & la solemnité accoutumée, celui qui avoit remporté le prix, ayant été couronné, menoit doucement son char hors des lices, lorsque tout d'un coup les chevaux, sans aucun sujet visible, s'effrayerent, ou par aventure ou par quelque inspiration des dieux, & prenant le frein aux

(*a*) *Les devins dirent que c'étoit un signe céleste, qui promettoit un fort grand bonheur*). Car dans les prodiges comme dans les songes, tout ce qu'on voit s'augmenter & s'agrandir est d'un très-bon augure, & promet un fort grand bonheur; & au contraire tout ce qu'on voit diminuer, est un très-mauvais signe. C'est ainsi qu'un pain grossi de moitié dans le four, promit le royaume de Macédoine à Perdiccas, qui n'étoit alors que berger. Et c'est ainsi que les Romains prirent pour un très-méchant augure, de ce que les sorts de Preneste avoient paru diminuer, *extenuatæ Prænestinæ sortes*.

dents, coururent à toute bride vers Rome. Celui qui les conduisoit, après avoir fait inutilement tous ses efforts pour les retenir, en leur tirant les renes, & en les caressant de la main & de la voix, les abandonna, & fut entraîné jusqu'au milieu du capitole, où ils les renverserent près de la porte, (*a*) qu'on appelle aujourd'hui *la porte Ratumene.* Les Veïens, étonnés de cet accident, rendirent le char aux Romains.

Le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel ce char étoit destiné, avoit été voué par Tarquin, fils de Démaratus, dans la guerre qu'il eut contre les Sabins: (*b*) Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier, l'avoit bâti; mais il n'avoit pu le dédier, parce que peu de tems avant qu'il l'eût entiérement achevé, il fut chassé de Rome. (*c*) L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens

(*a*) *Qu'on appelle aujourd'hui* la porte Ratumene). Du nom de ce jeune homme qui fut renversé, & qui s'appelloit *Ratumenas.*

(*b*) *Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier*). Plutarque ne prend point de parti entre ceux qui disoient que Tarquin le Superbe étoit fils de Tarquinius Priscus, & ceux qui soutenoient qu'il n'étoit que son petit-fils, le fils de sa fille, quoique ce sentiment soit le plus vraisemblable, & que Denys d'Halicarnasse l'ait prouvé sur les mémoires de Pison, par des raisons très-solides. On peut voir ce qu'il en dit dans le liv. IV.

(*c*) *L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens*). Il ne fut fini que sous le troisiéme Consulat de Publicola. Ce temple occupoit un terrein de huit arpens, il avoit deux cens pieds de longueur, sur cent quatre-vingt-cinq & un peu plus de profondeur. Le devant étoit orné de trois rangs de colonnes, & aux côtés il n'y en avoit que deux rangs. Dans la nef étoient trois grandes cellules ou chapelles, l'une de Jupiter, l'autre de Junon, & la troisiéme de Minerve.

qu'on avoit dessein d'y mettre. (*a*) Publicola desiroit passionnément de le dédier ; (*b*) mais plusieurs des principaux lui envioient cet avantage, disant qu'il devoit se contenter de la gloire qu'il avoit si justement acquise par ses loix & par ses victoires, sans usurper encore un honneur qui ne lui étoit pas dû, & pousserent Horatius à y prétendre. Les choses étant en cet état, Publicola fut contraint d'aller commander l'armée. Le parti contraire, qui voyoit qu'il ne lui seroit pas aisé de réussir dans son entreprise, si Publicola étoit présent, profita de son absence, fit ordonner par le peuple qu'Horatius feroit la consécration, & sur l'heure même, ils l'accompagnerent tous au capitole.

D'autres disent que les deux consuls tirerent au sort; que le commandement de l'armée échut à Publicola malgré lui, & qu'Horatius eut la dédicace du temple; (*c*) mais il

(*a*) *Publicola desiroit passionnément de le dédier*). Car c'étoit un fort grand honneur; le temple portoit le nom de celui qui en avoit fait la dédicace. Parmi les Hébreux, c'étoit un grand malheur de n'avoir pas fait la dédicace des maisons que l'on avoit bâties; c'est pourquoi Moyse leur avoit ordonné de faire, en tems de guerre, cette proclamation à la tête des troupes : *Qui est l'homme qui a bâti une maison & qui ne l'a pas dédiée? qu'il s'en retourne, de peur qu'il ne soit tué & qu'un autre ne la dédie.*

(*b*) *Mais plusieurs des principaux lui envioient cet avantage.*) Cet honneur, quoique grand, étoit le moindre de tous ceux dont Publicola jouissoit ; cependant c'est le seul qu'on lui envie, & rien ne marque mieux le naturel des hommes; il ne faut qu'un rien pour allumer dans leur esprit une jalousie & une envie que mille choses considérables n'ont pu exciter, mais qu'elles ont seulement préparées.

(*c*) *Mais il est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire, par ce qui arriva*

est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire, par ce qui arriva le jour de la consécration : car le treiziéme jour de Septembre, qui se rencontre justement vers la pleine lune du mois que les Athéniens appellent *Métagitnion*, tout le monde étant assemblé au capitole, Horatius, après avoir achevé toutes les autres cérémonies, tenoit déja un des poteaux; tous les assistans étoient attentifs à son action avec un religieux silence; & il alloit prononcer la priere solemnelle de la consécration, lorsque Marcus Valérius, frere de Publicola, qui s'étoit tenu fort long-tems sur la porte du temple pour épier ce moment, lui cria, *Horatius, votre fils est mort de maladie dans le camp.* Cela déplut extrêmement à tous ceux qui l'entendirent; (*a*) mais le consul ne fit que répondre ce peu de paroles : *Qu'on jette son corps où l'on voudra, je ne prends point de part à cette nouvelle*, & acheva la consécration. C'étoit une ruse de Valérius pour l'empêcher de l'achever; mais on n'en doit pas moins admirer la constance

le jour de la consécration). Plutarque veut dire que ce qui arriva le jour de la consécration, prouve que les consuls n'avoient pas tiré au sort; car s'ils l'avoient fait, on auroit regardé cette décision comme la marque de la volonté des dieux, & le frere de Publicola n'auroit osé troubler Horatius dans sa dédicace; le peuple ne l'auroit même jamais souffert. Plutarque combat directement Tite-Live. Amiot s'est fort trompé à ce passage.

(*a*) *Mais le consul, nullement troublé, ne fit que répondre ce peu de paroles*). Car celui que l'augure regardoit personnellement n'avoit qu'à le rejetter & à ne le prendre point pour lui, & le peuple croyoit qu'il n'avoit plus rien de funeste, & qu'on l'avoit ou éludé ou détruit.

& la fermeté de cet homme, (a) ſoit qu'il ſe fût apperçu promptement du menſonge, ou que, croyant la mort de ſon fils très-véritable, il eût eu la force de ſe maintenir dans la même aſſiette ſans être ému.

Il arriva la même choſe pour la conſécration du ſecond temple : (b) car ce premier, qui avoit été bâti par Tarquin, & conſacré par Horatius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles, (c) Sylla le rebâtit; mais Catulus le conſacra, la mort n'ayant pas donné le tems à Sylla d'en faire la dédicace. (d) Ce

(a) *Soit qu'il ſe fût promptement apperçu du menſonge, ou que croyant la mort de ſon fils très-véritable*). Plutarque a pris ceci de Tite-Live, qui a écrit : *Num crediderit factum, an tantum animo roboris fuerit, nec traditur certum, nec interpretatio eſt facilis.* « On n'écrit point bien certainement s'il crut la nouvelle fauſſe, ou ſi, la croyant véritable, il trouva en lui aſſez de force pour la ſupporter, & il n'eſt pas aiſé de le décider par des conjectures ».

(b) *Car ce premier, qui avoit été bâti par Tarquin, & conſacré par Horatius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles*). Pendant les guerres de Sylla & de Marius. Ce temple fut conſacré la troiſiéme année de l'olympiade LXVIII, 504 ans avant l'an 1 de l'ere chrétienne, & il fut brûlé la ſeconde année de l'olympiade CLXXIV. Ainſi il ne dura que 423 ans.

(c) *Sylla le rebâtit, mais Catulus le conſacra*). Sylla le rebâtit & l'orna de colonnes de marbre qu'il avoit fait apporter d'Athenes, du temple de Jupiter Olympien. Catulus le conſacra 67 ans avant l'ere chrét. 14 ans après que le premier eut été brûlé. Sylla dit en mourant, qu'il ne manquoit à ſon bonheur que d'avoir pu dédier ce temple.

(d) *Ce ſecond temple fut encore brûlé dans la ſédition de Vitellius*). Lorſque Vitellius aſſiégea Flavius Sabinus dans le capitole. Tacite décrit ce qui ſe paſſa en cette occaſion, & il dit qu'on ne ſait ſi ce furent les aſſiégeans qui y mirent le feu pour pouvoir le forcer plus aiſément, ou ſi ce furent les aſſiégés pour ſe défendre, comme c'eſt la plus commune opinion. Il fut brûlé l'an 69 de l'ere chrétienne.

ſecond temple fut encore brûlé dans la ſédition de Vitellius ; (*a*) & Veſpaſien, entre pluſieurs autres grands bonheurs, eut encore celui de le relever de fond en comble, & de ne le pas voir ruiné, comme il le fut bientôt après. En quoi il ſurpaſſa d'autant la félicité de Sylla, que Sylla finit ſes jours avant que de conſacrer ſon temple, & que cet empereur mourut avant que de voir le ſien périr par l'embraſement qui conſuma le capitole peu de tems après ſa mort. (*b*) Domitien le rebâtit la quatriéme fois, & en fit la dédicace. On dit que, pour les ſeuls fondemens du premier, Tarquin avoit dépenſé (*c*) quarante mille marcs d'argent ; (*d*) mais tout le bien du plus riche

(*a*) *Et Veſpaſien, entre pluſieurs autres grands bonheurs, eut encore celui de le relever de fond en comble*). L'année ſuivante, après la mort de Vitellius. Le ſeul changement qu'on y fit, c'eſt qu'il fut plus haut que les deux autres n'avoient été. On peut voir dans le IV livre de l'hiſtoire de Tacite, toutes les cérémonies qu'on pratiqua en cette occaſion.

(*b*) *Domitien le rebâtit la quatriéme fois, & en fit la dédicace*). Il le rebâtit la premiere année de ſon regne, l'an 81 de l'ere chrétienne, & mit ſon nom à cet ouvrage ſans faire aucune mention des premiers fondateurs.

(*c*) Un million de livres à vingt-cinq francs le marc, qui n'étoit que de ſix onces.

(*d*) *Mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne ſuffiroit pas pour payer la ſeule dorure du quatriéme qui ſubſiſte aujourd'hui, laquelle a coûté plus de douze mille talens*). Si ce que Plutarque dit ici eſt vrai, il n'y avoit donc pas à Rome, ſous le regne de Trajan, des particuliers ſi riches qu'il y en avoir eu du tems de la république & ſous le regne des autres empereurs. L'hiſtoire parle d'un M. Æmilius Scaurus, qui, étant édile, fit pour une fête de peu de jours un théatre où il y avoit trois cens ſoixante colonnes, les unes de marbre, les autres de bronze & les autres de cryſtal. Trois mille ſtatues rempliſſoient les vuides entre les colonnes, & toute la

particulier de Rome ne ſuffiroit pas pour payer la ſeule dorure du quatriéme qui ſubſiſte aujourd'hui, laquelle a coûté plus de douze mille talens. Ses colonnes ſont de marbre (*a*) pentelique; elles étoient d'une longueur proportionnée à leur groſſeur; nous les avons vues à Athenes; on a voulu les retailler & les repolir à Rome, (*b*) & ce ſecond travail a plus gâté leur ſymmétrie, que relevé leur beauté : car en les affoibliſſant & en les rendant trop menues, il leur a fait perdre toute leur grace, qui conſiſtoit dans la proportion. Après avoir admiré la magnificence de ce capitole, ſi l'on voyoit dans le palais de Domi-

ſcene étoit tendue de riches tapiſſeries, preſque toutes cachées par des tableaux très-rares & d'un très-grand prix. Quand la fête fut finie, Scaurus, qui étoit trop magnifique pour faire ſervir dans ſa maiſon de Rome ce qui avoit ſervi à ce ſpectacle, le fit porter à ſa maiſon de campagne à Tuſculum, où ſes eſclaves mirent le feu. Il y fut brûlé pour plus de dix ou douze millions de meubles, qui n'étoient qu'une partie de ce pompeux appareil qui n'avoit pas ſervi un mois. On connoît les richeſſes de M. Craſſus, qui tiroit de ſes terres plus de vingt millions toutes les années. L. Cornélius Balbus laiſſa, par ſon teſtament, au peuple Romain vingt-cinq deniers par tête, c'eſt-à-dire, douze livres dix ſols, & il y avoit beaucoup de particuliers qui nourriſſoient dix mille & juſqu'à vingt mille eſclaves, ſeulement pour le faſte, ſans en tirer d'autre utilité.

(*a*) Marbre tiré des carrieres de l'Attique, près du bourg Pentele.

(*b*) *Et ce ſecond travail a plus gâté leur ſymmétrie, que relevé leur beauté*). Ce paſſage eſt remarquable, en ce qu'il fait voir la différence qu'il y avoit entre les ouvriers de Grece & ceux de Rome. Ces derniers gâterent, du tems de Domitien, l'ouvrage des premiers, qui étoit d'une perfection achevée. Mais ce n'eſt pas ſeulement du tems de Domitien que Rome a été inférieure à la Grece pour tous les arts, en tout tems elle lui a cédé l'avantage. On ſait ce qu'Horace en dit.

tien une de ſes galeries, ou une de ſes ſalles, ou ſes bains, ou l'appartement des femmes, il n'y a perſonne qui, comme le poëte Epicharmus diſoit à un prodigue, *tu n'es pas libéral, mais tu es malade, tu ne ſaurois vivre ſans donner*, ne dît de même à ce Prince : *Tu n'es ni magnifique, ni pieux envers les dieux ; mais tu es malade, tu ne ſaurois vivre ſans bâtir ; & comme le Midas de la fable, tu ſouhaiterois que tout devînt entre tes mains & marbre & or.* Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

Après que Tarquin eut perdu la bataille, où ſon fils Aruns fut tué en combattant contre Brutus, il ſe retira à Cluſium, (*a*) vers Lars Porſenna, le plus puiſſant des rois qui fuſſent alors en Italie, & qui paſſoit pour très-magnanime & très-généreux. (*b*) Ce prince lui promit de le ſecourir de toutes ſes forces, & envoya d'abord ſommer les Romains de recevoir leur roi, ce que les Romains refuſerent. Sur ce refus, Porſenna leur déclara la guerre, (*c*) les avertit, & du

(*a*) *Vers Lars Porſenna*). Laras ou Lars eſt un mot toſcan, qui ſignifie *Roi.* Et on donnoit ce nom à Porſenna, parce qu'il étoit le plus puiſſant de tous les rois qui regnoient en Toſcane, & qu'on appelloit *lucumons.*

(*b*) *Ce Prince lui promit de le ſecourir de toutes ſes forces*). Porſenna prit le parti de Tarquin, parce que Tarquin étoit originaire de Toſcane. D'ailleurs ce roi chaſſé étoit d'une dangereuſe conſéquence pour lui. Tite-Live ajoute à cela une réflexion qui me paroît remarquable : Porſenna croyoit qu'il étoit avantageux & glorieux pour les Toſcans qu'il y eût un roi à Rome, & ſur-tout un roi Toſcan. *Porſenna tum regem eſſe Romæ, tum etruſcæ gentis regem, amplum. Tuſcis ratus, Romam infeſto exercitu petit.*

(*c*) *Les avertit & du tems qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit*). Voilà une généroſité bien rare & bien

tems qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit, & partit en effet, comme il l'avoit dit, avec une groſſe armée. (*a*) Publicola, qui étoit alors abſent, & qui venoit d'être élu conſul pour la ſeconde fois avec Titus Lucrétius, revint à Rome, & voulant ſurpaſſer en grandeur de courage le roi Porſenna, (*b*) il ſe mit à bâtir la ville de (*c*) Sigliuria, malgré l'approche de ſes troupes; & après l'avoir fortifiée avec beaucoup de dépenſe, il y envoya une colonie (*d*) de ſept cens habitans, pour faire voir qu'il mépriſoit cette guerre, & qu'il n'avoit que trop de forces pour la ſoutenir.

Cependant Porſenna s'approche du janicule, l'attaque, pouſſe la garde, & la pourſuit ſi vivement, qu'il ſeroit entré avec elle dans Rome, (*e*) ſi Publicola n'eût paru à la tête de

contraire aux intérêts du roi qu'il protégeoit. Porſenna vouloit tout devoir à la force, & rien à la ſurpriſe.

(*a*) *Publicola, qui étoit alors abſent, & qui venoit d'être élu conſul pour la ſeconde fois avec Titus Lucrétius*). Porſenna ne marcha vers Rome que l'année ſuivante, ſous le troiſiéme conſulat de Publicola, qui eut pour collegue Horatius Puvillus.

(*b*) *Il ſe mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ſes troupes*). Publicola bâtit & fortifia cette ville ſous ſon ſecond conſulat, & par conſéquent avant que Porſenna menaçât Rome. Et il ne la bâtit nullement pour affecter de ſurpaſſer Porſenna en grandeur de courage, mais pour ſe mettre à couvert par ce poſte contre les Latins & les Herniques, qu'on craignoit alors.

(*c*) Dans le Latium & près des Herniques. On croit que c'eſt Signia.

(*d*) C'étoit une garniſon, & non pas une colonie.

(*e*) *Si Publicola n'eût paru à la tête de ſes troupes*). Plutarque dit de Publicola ce que Denys d'Halicarnaſſe raconte de ſon frere Marcus Valérius, qui commandoit l'aile gauche avec Lucrétius. Ces deux généraux furent

ſes troupes, & n'eût arrêté le vainqueur. Il donna un grand combat ſur le bord du Tibre, & ſoutint tout l'effort des ennemis, juſqu'à ce qu'accablé par le nombre, & tout couvert de bleſſures, il tomba preſque ſans vie, & fut emporté par ſes ſoldats. Son collegue ayant eu le même ſort, les Romains plierent & s'enfuirent dans Rome. Les ennemis les ſuivoient de ſi près, qu'ils alloient ſe ſaiſir du (*a*) pont de bois, & prendre la ville, lorſqu'Horatius Coclès, & avec lui deux vieux officiers des plus nobles familles, Herminius & Spurius Lartius les arrêterent à la tête du pont. (*b*) Horatius avoit eu le ſurnom de Coclès, qui ſignifie *borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou ſelon d'autres, parce qu'il étoit extrêmement camus, & que le haut de ſon nez étoit ſi enfoncé dans la tête, que rien ne ſéparoit ſes deux yeux, & que ſes ſourcils étoient joints, de ſorte que le peuple voulant l'appeller *Cyclope*, ſe méprit, & l'appella *Coclès*, nom qui lui demeura. Horatius donc défendit ſeul l'entrée du pont contre les Toſcans, pendant que ſes compagnons le coupoient derriere lui. Il ſe jetta enſuite tout armé dans le Tibre, & le paſſa à la nage, quoiqu'il eût reçu dans la cuiſſe un coup de pique. Publicola, frappé d'admiration pour la valeur héroïque de ce jeune

bleſſés & emportés hors du combat.

(*a*) Le pont Sublicius.

(*b*) *Horatius*). Il étoit fils d'un frere du conſul Horatius, & deſcendoit de cet Horace qui demeura victorieux dans le combat des Horaces contre les Curiaces, ſous le regne de Tullus Hoſtilius.

homme, (*a*) obligea ſur le champ les Romains à ſe cottiſer, (*b*) & à lui donner chacun autant qu'ils dépenſoient en un jour. (*c*) Il lui fit auſſi diſtribuer autant de terre qu'il en put labourer lui-même depuis le matin juſqu'au ſoir, (*d*) & lui éleva dans le temple de Vulcain une ſtatue de bronze, pour le conſoler de ſa bleſſure qui le rendoit boiteux.

Pendant que Porſenna tenoit la ville étroitement aſſiégée, (*e*) il lui vint de Toſcane un

(*a*) *Obligea ſur le champ les Romains à ſe cottiſer*). La maniere dont Denys d'Halicarnaſſe raconte cette circonſtance, eſt plus honorable pour Horatius; car il dit que cela vint du ſeul mouvement du peuple.

(*b*) *Et à lui donner chacun autant qu'ils dépenſoient en un jour*). Cette libéralité montoit à une ſomme conſidérable, car les femmes mêmes n'en furent pas exemptes; & il y avoit par conſéquent plus de trois cens mille contribuans.

(*c*) *Il lui fit auſſi diſtribuer autant de terre qu'il en put labourer lui-même depuis le matin juſqu'au ſoir*). Spectacle digne des tems héroïques, de voir à la charrue le même homme qui venoit de repouſſer les ennemis & de ſauver Rome. C'eſt pourquoi ces mots, *lui-même*, ne doivent pas être oubliés. On peut ſur cela ſe ſouvenir de ce mot de Florus, qui dit, en parlant de Cincinnatus, qui, après avoir triomphé, retourna cultiver ſon champ, *rediit ad boves triumphalis agricola*.

(*d*) *Et lui éleva dans le temple de Vulcain une ſtatue*). Tite-Live dit qu'on éleva cette ſtatue dans le comice, & Denys d'Halicarnaſſe, dans le lieu le plus éminent de la grande place, du *forum Romanum*. Et cela eſt aiſé à concilier : car le comice étoit le lieu le plus élevé de cette place. Elle fut enſuite poſée dans le temple de Vulcain, qui étoit tout auprès, & qui n'étoit qu'une enceinte avec un autel au milieu. Aulugelle raconte pourquoi elle fut changée de place; on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans le cinquiéme chap. du liv. IV.

(*e*) *Il lui vint de Toſcane un nouveau renfort de troupes, qui ravageoient tout le territoire de Rome*). Ce nouveau renfort n'étoit qu'un détachement de l'armée, à qui Porſenna fit paſſer le Tibre, ſous la conduite de ſes deux fils & de ſon gendre Mamilius.

nouveau renfort de troupes, qui firent un si grand ravage dans tout le territoire de Rome, que la famine commençoit à travailler les Romains. Publicola, nommé consul pour la troisiéme fois, vit bien qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de garder la ville sans combattre contre Porsenna; mais il falloit absolument chasser ses Toscans qui venoient faire le dégât jusqu'à ses portes. Il leur dressa donc une embuscade, & il en tua cinq mille sur la place.

Peu de jours après, C. Mucius fit cette grande action, dont tout le monde parle, & que l'on conte fort diversement. (*a*) Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît la plus vraisemblable. C. Mucius étoit un jeune homme considérable par sa naissance, & plus encore par son mérite; car il avoit toutes les vertus, sur-tout les vertus guerrieres. Il fit dessein de tuer Porsenna. Il prit donc un habit Toscan; & comme il savoit fort bien la langue Toscane, il passa dans le camp des ennemis, entra dans le quartier du roi, pénétra dans la salle où il donnoit audience, (*b*) fit le tour du siége où il étoit assis avec

Par-là il étoit maître de la riviere, & empêchoit que les Romains n'en pussent tirer aucunes provisions.

(*a*) *Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît la plus vraisemblable*). Plutarque suit ici Tite-Live, parce qu'il a trouvé que la maniere dont cet historien raconte cette action, est plus vraisemblable que celle de Denys d'Halicarnasse. Cependant il me paroît qu'elle l'est beaucoup moins; mais elle est plus merveilleuse, comme on le verra dans les remarques suivantes.

(*b*) *Fit le tour du siége où il étoit assis avec les principaux officiers*). Selon Denys d'Ha-

ſes principaux officiers ; & ne connoiſſant pas certainement lequel étoit Porſenna, & n'oſant le demander de peur de ſe découvrir, il s'adreſſa à celui qui lui parut être le roi, & (*a*) lui plongea ſon épée dans le ſein. On le ſaiſit en même-tems, & on l'interroge. Il y avoit vis-à-vis du roi un braſier plein de feu, qu'on avoit apporté pour un ſacrifice qu'il vouloit faire ; (*b*) Mucius, ſans balancer, mit ſa main droite ſur ces charbons ardens ; & pendant qu'elle brûloit, il regarda fixement Porſenna d'un air menaçant, & ſans changer de viſage, juſqu'à ce que Porſenna, étonné de cette intrépidité & de cette force, (*c*) commanda qu'on le laiſsât aller, & lui

licarnaſſe, Porſenna n'étoit pas préſent. Son ſecrétaire étoit ſeul. Si le roi y eût été, comment Mucius auroit-il pu ſe tromper & le méconnoître ?

(*a*) *Il lui plongea ſon épée*). C'étoit un poignard qu'il avoit caché ſous ſa robe ; il n'avoit point d'épée, de peur de donner du ſoupçon.

(*b*) *Mucius, ſans balancer, mit la main droite ſur ces charbons ardens*). Je crois qu'il manque ici quelque choſe, & que Plutarque n'avoit pas oublié ce que rapporte Tite-Live, que Porſenna menaça Mucius du feu, pour lui faire déclarer ſes complices. Car c'eſt ſur cela que Mucius met ſa main dans le braſier, pour faire voir à ſon ennemi qu'il ne craignoit pas ſes menaces. Cela eſt même fondé par ce que Plutarque fait dire enſuite par Scevola : *Tu n'as pu m'effrayer par tes menaces.* Au reſte, il n'y a que Tite-Live qui parle de cette main brûlée. Denys d'Halicarnaſſe n'en dit pas un ſeul mot. C'eſt pourquoi on pourroit ſoupçonner que cette circonſtance a été ajoutée enſuite pour rendre le conte plus merveilleux.

(*c*) *Commanda qu'on le laiſsât aller*). Cela eſt plus généreux que la maniere dont le raconte Denys d'Halicarnaſſe, qui dit que Porſenna le fit mener en priſon, & ne le délivra que par le conſeil de ſon fils, qui lui dit que pour ſe garantir de la conſpiration des Romains,

rendit lui-même ſon épée, qu'il prit de la main gauche; d'où l'on veut qu'il ait été appellé *Scævola*, qui ſignifie *gaucher.* En prenant ſon épée, il dit au roi : *Tu n'as pu m'effrayer par tes menaces, Porſenna, & tu m'as vaincu par ta généroſité. Je te découvrirai donc par reconnoiſſance un ſecret que la force n'auroit pu m'arracher. Trois cens Romains, qui ont fait le même ſerment que moi, ſont répandus dans ton camp, & n'attendent, pour te tuer, que le moment favorable. Le ſort a voulu que j'aie tenté le premier l'entrepriſe; & je ne me plains pas de la fortune qui m'a envié la gloire d'y réuſſir, puiſqu'elle m'a empêché de tremper mes mains dans le ſang d'un ſi grand homme, & qui eſt bien plus digne d'être l'ami des Romains, que leur ennemi.* Porſenna ajouta foi à ces paroles, & en fut plus diſpoſé à écouter des propoſitions d'accommodement, moins, à mon avis, par la crainte des trois cens hommes, dont il étoit menacé, que par l'admiration qu'il eut pour la vertu des Romains, & pour la grandeur de leur courage. Quoique tous les écrivains généralement appellent ce perſonnage Mucius Scævola, (*a*) Athénodore Sandon, dans un livre qu'il a

il falloit moins chercher des gardes, que les moyens de s'en paſſer, & qu'il n'y avoit que leur amitié qui pût le mettre à couvert de leur audace.

(*a*) *Athénodore Sandon*). Athénodore, fils de Sandon, philoſophe Stoïcien, qui avoit été précepteur d'Auguſte, qui le donna enſuite à Tibere. Il étoit de la ville de Tarſe en Cilicie. Outre l'ouvrage dont Plutarque parle ici, on cite de lui un traité des *Occupations ſérieuſes* & des *Divertiſſemens*, & un livre de *Diſſertations.*

adreſſé

adressé à Octavie, sœur d'Auguste, prétend qu'il s'appelloit aussi (*a*) Posthumius.

Publicola, qui voyoit que l'inimitié de Porsenna n'étoit pas tant à craindre pour Rome, que son amitié & son alliance étoient à rechercher, ne demandoit qu'à le prendre pour juge des différens qu'il avoit avec Tarquin, lequel il fit sommer plusieurs fois de venir défendre sa cause devant le roi, s'engageant de faire voir qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & que c'étoit avec justice qu'on l'avoit chassé. (*b*) Tarquin répondit fiérement, & avec des paroles dures, qu'il ne reconnoissoit point de juge, & moins Porsenna que tout autre, puisqu'il étoit capable de l'abandonner & de violer la foi jurée. Porsenna, irrité & désabusé par cette réponse, & d'ailleurs fortement sollicité par son fils Aruns, qui s'intéressoit pour Rome, offrit la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les terres qu'ils avoient (*c*) conquises dans la Toscane, avec les prisonniers qu'ils avoient faits, & qu'en échange ils retireroient leurs transfuges.

Les Romains accepterent ces offres, & donnerent pour ôtages dix jeunes hommes de famille Patricienne, avec autant de filles,

(*a*) Son véritable nom étoit C. Mucius Cordus.

(*b*) *Tarquin répondit fiérement & avec des paroles dures*). Denys d'Halicarnasse écrit au contraire, que Tarquin voyant bien que Porsenna ne pouvoit le rétablir, se réduisit à redemander ses biens, & qu'il voulut bien s'en remettre au jugement de Porsenna.

(*c*) Le canton des sept bourgs dont il a été parlé dans la vie de Romulus.

parmi lesquelles étoit Valéria, fille de Publicola. Sur la foi du traité, Porsenna avoit déja congédié la plus grande partie de son armée, lorsque ces filles, qui étoient en ôtage, eurent envie de s'aller baigner, & descendirent sur le bord du Tibre, dans un lieu où le rivage, se courbant en croissant, embrasse une partie du fleuve, & conserve ses eaux tranquilles en la couvrant par ses deux bras contre la fureur des flots. (*a*) Quand elles virent qu'elles étoient seules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni passans de leur côté, ni bateaux de l'autre, elles prirent la résolution de traverser la riviere à la nage, malgré sa profondeur & sa rapidité. Il y en a qui disent qu'il y en eut une, nommée Clélie, qui passa à cheval, en exhortant les autres qui nageoient, & en les encourageant à la suivre.

Elles n'eurent pas plutôt gagné l'autre bord, qu'elles allerent se présenter à Publicola, qui, bien loin d'admirer & de louer cette action, en fut très-fâché, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être moins jaloux de sa parole que Porsenna, & que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains. Il les fit donc reprendre sur l'heure même, (*b*) & les renvoya à Porsenna.

(*a*) *Quand elles virent qu'elles étoient seules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni passans de leur côté*). Denys d'Halicarnasse dit qu'elles avoient des gardes, mais qu'elles les prierent de s'éloigner, afin qu'elles pussent se déshabiller sans être vues; & cela est beaucoup plus apparent. Comment auroit-on laissé aller des ôtages sur leur bonne foi, & sur-tout des filles de cette naissance?

(*b*) *Et les renvoya à Porsenna*). Denys d'Halicarnasse

(a) Tarquin, en étant averti, dreſſa une embuſcade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur paſſage; ils ſe défendirent vigoureuſement, quoique fort inférieurs en nombre. Pendant le choc, Valéria paſſa au travers des combattans, & ſe ſauva avec trois eſclaves; ſes compagnes demeurerent au milieu des armes avec un très-grand danger. Le bruit n'en vint pas plutôt au fils de Porſenna, qu'il monta à cheval, & alla à leur ſecours avec une extrême diligence. Son arrivée mit les gens de Tarquin en fuite & dégagea les Romains. Porſenna, voyant ces filles de retour, voulut connoître celle qui avoit encouragé les autres, & qui leur avoit donné l'exemple. Quand on la lui eut montrée, & qu'on lui eut dit qu'elle ſe nommoit Clélie, il la regarda avec un viſage doux & ſerein; & ayant commandé qu'on lui amenât le plus beau cheval de ſon écurie avec le plus riche harnois qu'il eût, il lui en fit préſent. (b) Ceux

écrit qu'il les ramena lui-même.

(a) *Tarquin en étant averti, dreſſa une embuſcade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur paſſage*). Il n'y étoit pas en perſonne; mais il mit en embuſcade quelque cavalerie, pour enlever le conſul & les filles qu'il conduiſoit: car les ayant entre ſes mains, il eſpéroit de forcer les Romains à lui rendre tout ce qu'il avoit demandé. Et ce fut la cauſe de ſon entiere ruine; car Porſenna prononça en faveur des Romains, & chaſſa les Tarquins.

(b) *Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clélie ſeule qui paſſa le Tibre à cheval, ſe ſervent de ce témoignage*). Il eſt certain que cette particularité a été imaginée ſur ce préſent que fit Porſenna; on crut, dans la ſuite, que ce prince n'avoit donné un cheval que parce que Clélie avoit paſſé à cheval. Mais d'où Clélie auroit-elle eu un cheval, & pourquoi auroit-elle été la ſeule qui en eût eu?

qui prétendent qu'il n'y eut que Clélie qui passa le Tibre à cheval, se servent de ce témoignage comme une preuve incontestable. Mais les autres soutiennent que le roi donna à Clélie cette marque de distinction, pour honorer cette audace virile avec laquelle elle avoit inspiré aux autres un si hardi dessein. (*a*) Quoi qu'il en soit, on voit encore dans la rue Sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statue équestre de cette fille. Les uns disent que c'est la statue de Valérie, les autres celle de Clélie.

Quand Porsenna eut conclu la paix avec les Romains, il leur fit voir, avant son départ, sa libéralité & sa magnificence en plusieurs choses, & sur-tout en ce qu'il ordonna à ses troupes de n'emporter du camp que leurs armes, (*b*) & d'y laisser tous les vivres & toutes les richesses dont il étoit plein, qu'il

Porsenna donna un cheval pour honorer le courage de cette fille, comme il l'auroit donné à un brave soldat après quelque grande action?

(*a*) *Quoi qu'il en soit, on voit encore dans la rue Sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statue équestre de cette fille*). Cependant Denys d'Halicarnasse écrit formellement que cette statue ne subsistoit plus de son tems, c'est-à-dire, sous le regne d'Auguste. *Nous n'avons pas trouvé*, dit-il, *cette statue de notre tems. On disoit qu'elle avoit été gâtée par un embrasement qui avoit consumé quelques maisons voisines*). Plutarque avoit sans doute été trompé par ceux qui lui avoient montré les antiquités de Rome.

(*b*) *Et d'y laisser tous les vivres & tous les autres biens dont il étoit plein*). Le camp des Toscans étoit toujours orné & pourvu comme une ville; & quand ils décampoient, ils ne manquoient jamais de le brûler. Porsenna voulut le laisser aux Romains; libéralité très-considérable; car les trésoriers tirerent de fort grandes sommes de tout le butin qui fut vendu.

donna à la ville. C'eſt pourquoi encore aujourd'hui, quand les Romains vendent à l'encan quelques biens qui appartiennent au public, (a) ils font crier dans la premiere publication, que ce ſont les biens de Porſenna, pour lui rendre des actions de graces dignes de ſon bienfait, en honorant ainſi ſa libéralité d'une reconnoiſſance éternelle. (b) On lui éleva auſſi, vis-à-vis du lieu où ſe tenoit le ſénat, une ſtatue de bronze d'un ouvrage groſſier & antique.

(c) L'année ſuivante, les Sabins entrerent

(a) *Ils font crier, dans la premiere publication, que ce ſont les biens de Porſenna*). Il paroît, par un endroit de Tite-Live, que cette coutume d'appeller ce qu'on vendoit du public, *les biens de Porſenna*, étoit expliquée diverſement, & qu'il n'étoit pas bien certain ſi les Romains n'avoient pas imaginé ce titre, plutôt pour conſerver la mémoire de la défaite de Porſenna, que pour immortaliſer ſa libéralité & leur reconnoiſſance. Mais enfin Tite-Live ſe déclare pour le dernier qui s'accorde mieux avec l'hiſtoire. *Gratiam muneris magis ſignificante titulo*, dit-il, *quàm auctionem regiæ fortunæ.*

(b) *On lui éleva auſſi vis-à-vis du lieu où ſe tenoit le ſénat, une ſtatue de bronze*). Le lieu où ſe tenoit le ſénat, étoit dans la place Romaine près du capitole, où fut enſuite le temple de la Concorde. Ni Denys d'Halicarnaſſe, ni Tite-Live, ne diſent rien de cette ſtatue de bronze qui fut élevée à Porſenna. Le premier dit ſeulement que les Romains lui envoyerent le ſiége d'yvoire avec un ſceptre, une couronne d'or & une robe triomphale.

(c) *L'année ſuivante, les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains. On nomma conſul Marcus Valérius*). Plutarque ſaute ici une année, dans laquelle Spurius Largius & Titus Herminius furent conſuls; & il ſuit Tite-Live, qui, ſans faire aucune mention de cette année, paſſe du troiſiéme conſulat de Publicola à celui de ſon frere. Sigonius croyoit que cette année-là avoit été oubliée dans le texte de Tite-Live; & ſi cela eſt, le paſſage de Plutarque marque que ce défaut eſt fort ancien.

en armes dans les terres des Romains. On nomma conſuls Marcus Valérius, frere de Pûblicola, & Poſthumius Tubertus. Ces conſuls ne faiſant rien que par le conſeil & ſous les yeux de Publicola, (*a*) Marcus Valérius gagna deux grandes batailles contre les Sabins, dans la derniere deſquelles il leur tua treize mille hommes, ſans en perdre un ſeul des ſiens. (*b*) Outre l'honneur du triomphe qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir, aux dépens du public, ſur le mont Palatin, une maiſon qui avoit cela de particulier, qu'au lieu que les portes de toutes les autres maiſons s'ouvroient en dedans, les ſiennes s'ouvroient en dehors dans la rue; privilége qu'on lui accorda, afin qu'il ne pût jamais ouvrir ſa porte, qu'il ne prît quelque choſe ſur le public. On dit qu'anciennement en Grece toutes les maiſons s'ouvroient de cette maniere; ce que l'on infere des anciennes comédies, où l'on voit toujours que ceux qui veulent ſortir dans la

(*a*) *Marcus Valérius gagna deux grandes batailles*). La premiere ne fut pas proprement une bataille; il n'y eut que quelques partis qui furent battus. Denys d'Halicarnaſſe décrit l'une & l'autre dans le cinquiéme livre.

(*b*) *Outre l'honneur du triomphe qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir aux dépens du public*). Le triomphe fut décerné aux deux conſuls; mais on donna de plus à Marcus Valérius, une place ſur le mont Palatin pour une maiſon qui ſeroit bâtie aux dépens du public. *Auprès de cette maiſon*, dit Denys d'Halicarnaſſe, *il y a un taureau d'airain; & elle a cela de particulier, que la porte de la rue s'ouvre en dehors.* Ce taureau d'airain avoit été mis devant cette maiſon, pour marquer que Marcus Valérius, par les victoires qu'il avoit remportées ſur les Sabins, avoit rétabli la culture des champs, & ramené l'abondance dans Rome.

rue, font du bruit à la porte avant que d'ouvrir, afin que les paſſans s'éloignent & évitent d'être pouſſés ou bleſſés.

Après Marcus Valérius, Publicola fut fait conſul pour la quatriéme fois, parce que l'alliance des Sabins avec les Latins faiſoit appréhender une guerre plus dangereuſe que la précédente, & que la ville ſe trouvoit ſaiſie d'une crainte ſuperſtitieuſe ſur ce que toutes les femmes groſſes ſe bleſſoient, & qu'il n'y avoit point d'enfant qui vînt à terme. (*a*) Publicola conſulta les livres des Sibylles, fit des ſacrifices à Pluton, renouvella certains jeux qui avoient été ordonnés par un ancien oracle de Delphes; & après avoir fait renaître par ce moyen, dans cette ville abattue, quelque rayon d'eſpérance, comme ſi les dieux étoient appaiſés, il ſongea à ſe mettre à couvert des menaces des hommes; car on

(*a*) *Publicola conſulta les livres des Sibylles*). Au commencement du regne de Tarquin, une femme étrangere lui préſenta neuf volumes d'oracles des Sibylles, qu'elle voulut lui donner pour un certain prix. Tarquin les ayant trouvés trop chers, elle en brûla trois, & demanda des ſix autres la même ſomme. Le tyran ſe moqua encore d'elle, & la traita de folle, de ce qu'elle demandoit pour les ſix ce qu'on n'avoit pas voulu lui donner des neuf. Elle en brûla encore trois, ſans rien rabattre pour les trois autres. Tarquin, étonné de la fermeté de cette femme, appella les augures, qui dirent qu'il avoit offenſé la religion, en refuſant ces livres, & qu'il falloit ſauver ce qui reſtoit, en lui comptant la ſomme qu'elle en avoit demandée. Ces trois livres furent gardés avec grand ſoin; & par arrêt du ſénat, on les conſultoit dans toutes les calamités publiques. On les conſerva juſqu'aux guerres civiles de Marius. Ils périrent alors dans l'embraſement du capitole.

n'entendoit parler que des (*a*) ligues & des grands préparatifs de guerre qu'on faisoit contre les Romains.

Il y avoit en ce tems-là un Sabin, nommé (*b*) Appius Clausus, qui avoit de grands biens, qui s'étoit rendu recommandable par sa force & par son courage, & qui passoit pour le plus éloquent & le plus vertueux de tous les Sabins. Cet homme n'avoit pu éviter le sort de tout ce qu'il y a de grand, qui est d'attirer l'envie : car sous prétexte qu'il vouloit empêcher cette guerre, on l'avoit accusé de favoriser les Romains, & de vouloir accroître leur puissance, pour s'en servir à assujettir sa patrie, & à s'en rendre le tyran. Voyant donc que le peuple prêtoit volontiers l'oreille à ces calomnies, & qu'il étoit haï des gens de guerre, & de tous ceux qui ne vouloient pas entendre parler de paix, & craignant qu'on ne l'appellât en justice, il avoit fait venir à son secours un très-grand nombre de ses parens & de ses amis, & formé dans son pays un parti qui avoit été la seule cause du retardement de cette guerre.

Publicola, qui n'oublioit rien, non-seulement pour être informé de ce qui se passoit parmi eux, mais encore pour fomenter &

(*a*) Tous les Sabins étoient ligués avec Fidenes & Caméria.

(*b*) *Appius Clausus*). Son véritable nom étoit *Atta Clausus*. On avoit fait pour lui un nom propre de ce qui n'étoit qu'un terme de civilité & de respect, *Atta* n'étant que ce que les Grecs disoient, ἄττα πάτερ C'étoit un des premiers citoyens de la ville de Regillum. On changea ensuite son nom, & il fut appellé Appius Claudius.

pour irriter ces divisions, avoit auprès de Clausus des gens affidés & habiles qui lui disoient, de sa part, que Publicola le croyoit tròp juste & trop homme de bien, pour vouloir se venger contre sa patrie de l'injustice de ses citoyens, quelque mauvais traitement qu'il en eût reçu; mais que s'il vouloit se dérober à leur haine & se mettre à couvert de leur fureur, il seroit reçu dans Rome, & en public & en particulier, avec tous les honneurs qui étoient dus à son mérite, & qu'il pouvoit tout attendre de la magnificence des Romains.

Clausus, après avoir souvent pensé à cette proposition, trouva que c'étoit le meilleur parti qu'il pût prendre dans la nécessité où il se trouvoit. Ayant donc assemblé ses amis, & ceux-ci en ayant attiré encore d'autres, (*a*) il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs esclaves, leurs femmes & leurs enfans, & les mena à Rome. C'étoit-là ce qu'il y avoit de plus paisible dans le pays, & qui étoit le plus accoutumé à une vie douce & tranquille. Publicola, qui étoit averti de leur marche, les reçut à bras ouverts, & avec toutes sortes de bons traitemens; (*b*) car dès l'entrée, il leur donna à tous le droit de

(*a*) *Il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs esclaves*). Denys d'Halicarnasse écrit qu'il n'y avoit en tout que cinq mille hommes en état de porter les armes.

(*b*) *Car dès l'entrée, il leur donna à tous le droit de bourgeoisie*). Denys d'Halicarnasse dit qu'on reçut Clausus dans l'ordre des patriciens, qu'on lui donna un quartier de la ville pour y bâtir, & qu'on lui distribua des terres près de Fidenes.

bourgeoisie, & distribua à chacun deux arpens de terre le long de la riviere de (*a*) l'Anio. Il en donna vingt-cinq à Clausus, & l'honora de la dignité de sénateur. Clausus, ayant commencé par-là d'avoir part à l'administration de la république, se conduisit avec tant de prudence & de sagesse, qu'il parvint au plus haut degré de l'autorité, du crédit & de la puissance; (*b*) & laissa après lui la famille des Claudiens, qui en noblesse ne le cede à aucune des plus anciennes maisons de Rome.

Sa retraite ayant appaisé la sédition parmi les Sabins, ceux qui gouvernoient le peuple par leur éloquence, ne lui permirent pas de demeurer en repos : car ils ne cessoient de lui représenter avec de grandes lamentations, quelle honte ce seroit que Clausus, fugitif & leur ennemi déclaré, fît par sa fuite ce qu'il n'avoit pu faire par sa présence, & qu'il les empêchât de se venger des Romains. Ces Sabins partent donc avec une puissante armée, vont camper près de Fidenes; & ayant caché deux mille hommes dans des lieux creux &

(*a*) Le Teveron, riviere qui se décharge dans le Tibre, audessous de Fidenes.

(*b*) *Et laissa après lui la famille des Claudiens, qui en noblesse ne le cede à aucune des plus anciennes maisons de Rome*). Il y avoit deux familles de Claudiens à Rome, l'une patricienne, & l'autre plébeïenne. La premiere étoit des Claudiens surnommés *Pulchri*, & l'autre, des Claudiens surnommés *Marcelli*. Dans la suite des tems, il y eut dans la patricienne vingt-trois-consuls, cinq dictateurs, sept censeurs, sept grands triomphes, & deux petits. Et l'empereur Tibère descendoit de cette famille.

couverts, (*a*) ils devoient le lendemain, dès la pointe du jour, envoyer quelque cavalerie enlever du bétail jufqu'aux portes de Rome, avec ordre, quand on fortiroit fur eux, de reculer jufqu'à ce qu'ils euffent attiré l'ennemi dans l'embufcade.

Publicola, informé le même jour de ce deffein par des transfuges, pourvoit à tout, & partage fes troupes. Dès le foir même il envoie Pofthumius Balbus avec trois mille hommes de pied, fe faifir des hauteurs fous lefquelles les Sabins étoient cachés, donne ordre à fon collégue Lucrétius de prendre ce qu'il y avoit de plus léger & de plus difpos dans la ville pour repouffer les fourrageurs; & lui avec le refte de fes troupes, il va faire un grand circuit & enveloppe les ennemis par derriere. Le matin il fe leva un brouillard fort épais. Pofthumius, à la pointe du jour, fond du haut de ces côteaux avec de grands cris fur ceux qui étoient au-deffous de lui, pendant que Lucrétius de fon côté tombe fur les coureurs, & que Publicola donne dans leur camp. Voilà donc les Sabins battus par-tout & dans un très-grand défordre. Une des principales caufes de leur perte

(*a*) *Ils devoient dès la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du bétail*). Je ne fais pas quels auteurs fuit ici Plutarque; mais Denys d'Halicarnaffe conte la chofe tout autrement; car il dit que les Sabins qui avoient deux camps, avoient réfolu d'attaquer la nuit le camp de Publicola, qui étoit féparé de celui de Lucrétius fon collégue. Publicola fut averti par un transfuge; & il donna fi bien fes ordres, que les Sabins furent taillés en piéces, & la ville de Fidenes prife.

fut l'espérance qu'ils avoient tous que leurs compagnons étoient plus heureux; car dans cette pensée, au lieu de combattre & de faire tête à l'ennemi, ils prenoient la fuite; ceux du camp alloient vers ceux qui étoient en embuscade, & ceux-ci tâchoient de regagner le camp; mais les uns & les autres trouvoient des gens qui avoient plus besoin de secours, qu'ils n'étoient en état d'en donner, & tomboient entre les mains de ceux qu'ils vouloient fuir, qui les tuoient sans courir aucun danger. Tous les Sabins auroient été taillés en pieces, sans la ville de Fidenes qui en retira quelques-uns, & qui sauva sur-tout ceux qui échapperent de la défaite du camp, & qui purent gagner cet asyle; les autres, qui ne purent y arriver à tems, furent tués ou faits prisonniers.

Les Romains, qui avoient accoutumé de faire honneur à leurs dieux de toutes les grandes choses qui leur arrivoient, attribuerent cette victoire à la seule bonne conduite de leur capitaine: car ceux qui avoient été à l'action, disoient tout-haut que Publicola leur avoit livré leurs ennemis pieds & poings liés, & qu'ils n'avoient eu qu'à tuer. Le peuple se refit de ses pertes passées par les dépouilles & par la vente des prisonniers; & Publicola, après avoir triomphé & remis la ville entre les mains de ceux qui lui succéderent, (*a*) mourut comblé d'honneurs, ayant

(*a*) *Mourut comblé d'honneurs*). Il mourut peu de tems après que Ménenius Agrippa & P. Posthumius lui

passé toute sa vie dans ce que le monde estime de plus beau & de plus grand, autant que les hommes le peuvent faire sur la terre. Les Romains, comme si tout ce qu'ils avoient fait en sa faveur pendant sa vie pour lui témoigner leur reconnoissance, n'étoit rien, & qu'ils lui fussent encore redevables de tous les services qu'il avoit rendus à la république, (a) ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public, (b) & chacun contribua pour ses funérailles une petite piece de monnoie appellée (c) *quadrans*. (d) Les femmes résolurent aussi d'en porter le deuil un an entier,

eurent succédé au consulat. Tite-Live : *P. Valerius omnium consensu princeps belli pacisque artibus, anno post, Agrippa Menenio P. Posthumio consulibus moritur.* Car cet *anno post* ne signifie pas *un an après*, mais *l'année suivante*.

(*a*) *Ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public*). Comme on faisoit quelquefois cet honneur aux plus riches, il me semble que Plutarque devoit ajouter, que ce fut la pauvreté de Publicola qui porta le sénat à ordonner que le trésor public fourniroit aux frais de ses funérailles, parce qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer : car c'est ce qu'il y a pour lui de plus honorable. En effet, qu'un homme qui avoit chassé les rois, qui avoit donné tous leurs biens au peuple, qui avoit été quatre fois consul, qui avoit triomphé deux fois de deux nations puissantes, soit mort pauvre parmi tant d'occasions de s'enrichir, voilà ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa vie, & qui ne devoit pas être oublié. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont eu garde de le passer sous silence.

(*b*) *Et chacun contribua pour ses funérailles*). Les autres historiens disent que ses funérailles furent faites des deniers publics, c'est-à-dire des deniers du trésor, & non pas par contribution. Cette derniere est pourtant beaucoup plus honorable.

(*c*) *Quadrans*) le quart d'un as romain, d'un sol.

(*d*) *Les femmes résolurent aussi d'en porter le deuil un an entier*). Toutes les femmes quitterent l'or & la pourpre, & le pleurerent un an entier, comme elles avoient pleuré Brutus.

ce qui fut très-honorable à sa mémoire. (*a*) On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville (*b*) près du lieu appellé *Vélia*, & qu'à perpétuité ce seroit-là le tombeau de toute sa race; (*c*) mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa maison; (*d*) on en fait seulement la cérémonie : car on porte le corps dans ce même endroit; & il y a un homme qui, te-

(*a*) *On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville*). Il paroît par ce passage qu'avant que les Romains eussent compilé les loix des Athéniens, & reçu les loix des douze tables, qui défendoient de brûler & d'enterrer personne dans la ville, ils observoient cette coutume. Apparemment ils l'avoient prise des Grecs, avant que d'avoir pris leurs loix; car en Grece cela étoit généralement observé. On n'enterroit dans les villes que les fondateurs, & ceux qui avoient mérité cet honneur par des services considérables. On assigna à Publicola un lieu dans la ville pour son bûcher, & un autre pour son tombeau. *Et ce fut*, dit Denys d'Halicarnasse, *le tombeau de tous ceux de sa maison, pour y être inhumés : honneur préférable à toutes les richesses & à tous les empires du monde, pour tous ceux qui font consister la félicité, non pas dans les voluptés, mais dans les choses louables & honnêtes.*

(*b*) *Près du lieu appellé Vélia*). Ce qui n'est point contraire à Denys d'Halicarnasse; car le *forum Romanum* s'étendoit jusqu'au lieu où étoit la maison de Publicola. Mais il seroit difficile d'accorder Plutarque & Denys d'Halicarnasse avec Suétone, qui dit que ce tombeau étoit sous le capitole.

(*c*) *Mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa maison*). On les y enterroit encore du tems d'Auguste, comme cela paroît par Denys d'Halicarnasse. Mais ce que cet écrivain ajoute, que Publicola & ses descendans étoient les seuls à qui les Romains eussent fait cet honneur jusqu'à son tems, n'est pas absolument vrai : car quinze ou seize ans après on brûla dans le cirque, & on enterra tout auprès, neuf ou dix tribuns de soldats qui avoient été tués dans la guerre contre les Volsques.

(*d*) *On en fait seulement la cérémonie*). Je ne sais d'où Plutarque a tiré cette particularité; car elle n'est ni dans Denys d'Halicarnasse, ni dans Tite-Live; mais elle est très-curieuse.

nant à la main une torche allumée, la met dans le tombeau, & un moment après l'en retire, pour témoigner par-là que le mort a bien le droit d'être enterré dans ce même lieu auprès de ses ancêtres, mais qu'il renonce volontairement à cet honneur; & on va l'enterrer en même-tems hors de la ville.

Fin de la Vie de Publicola.





COMPARAISON

DE SOLON ET DE PUBLICOLA.

IL y a dans cette comparaiſon une choſe bien ſinguliere, & qui ne ſe rencontre dans aucune de celles que nous avons faites; (*a*) c'eſt qu'ici l'un ſe trouve l'imitateur, & l'autre le héraut de celui qui lui eſt comparé. En effet, la déclaration, que Solon fit à Créſus ſur la félicité, convient beaucoup mieux à Publicola qu'à Tellus. Véritablement Solon dit que Tellus fut très-heureux, parce qu'il vécut en homme de bien, qu'il laiſſa des enfans qui lui ſuccéderent, & qu'il mourut glorieuſement. (*b*) Cependant il ne parle de lui dans aucun de ſes poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu; (*c*) ſes enfans n'ont point été

(*a*) *C'eſt qu'ici l'un ſe trouve l'imitateur, & l'autre le héraut de celui qui lui eſt comparé*). Car Publicola imita Solon, & Solon fut le héraut de la félicité de Publicola, en diſant par avance, que celui-là étoit ſeul heureux dont Dieu avoit continué la félicité juſqu'au dernier moment de ſa vie; ce qui ne convient qu'à Publicola.

(*b*) *Cependant il ne parle de lui dans aucun de ſes poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu*). Il pouvoit être d'une vertu très-éminente, ſans que Solon en eût parlé.

(*c*) *Ses enfans n'ont point été connus dans le monde, & lui-même ne parvint jamais à aucune dignité*). Mais cela n'eſt nullement néceſſaire pour la véritable félicité. Plutarque parle ici en homme du monde, & non en philoſophe.

connus dans le monde, & lui-même ne parvint jamais à aucune dignité : au lieu que Publicola, pendant ſa vie, a été le premier des Romains en réputation & en puiſſance; (*a*) & encore de notre tems, ſix cens ans après ſa mort, les plus grandes & les plus illuſtres maiſons de Rome, comme les Publicola, les Meſſala (*b*) & tous les Valériens, tirent de lui toute leur nobleſſe. Tellus fut tué dans une bataille en homme de cœur, gardant ſon poſte & combattant pour ſon pays; mais Publicola, après avoir tué ſes ennemis, ce qui eſt plus heureux que d'être tué, après avoir vu ſa patrie victorieuſe & floriſſante par ſon miniſtere & ſous ſa conduite, & reçu les honneurs & les triomphes qui lui étoient dus, (*c*) mourut de la mort que Solon ſouhaitoit avec tant de paſſion, & qu'il trouvoit ſi heureuſe.

Bien plus, le ſouhait que Solon fait dans ſa réponſe à Mimnerme ſur la durée de la vie, où il dit, (*d*) *que je ne meure point ſans être regretté, que mes amis arroſent mon tom-*

(*a*) *Et encore de notre tems, ſix cens ans après ſa mort*). Il paroît par-là que Plutarque écrivoit cette vie vers le commencement du regne de Trajan.

(*b*) *Et tous les Valériens*). C'eſt-à-dire & toutes les autres familles qui ſont de la maiſon des Valériens, & qui ont toutes des ſurnoms différens qui les diſtinguent, comme la famille des *Maximi*, des *Corvini*, des *Potiti*, des *Lævini*, des *Flacci*.

(*c*) *Mourut de la mort que Solon ſouhaitoit tant, & qu'il trouvoit ſi heureuſe*). C'eſt-à-dire d'une mort douce & tranquille, & qui eſt ſuivie d'une gloire qui ne finira jamais.

(*d*) *Que je ne meure point ſans être regretté*). Cicéron trouvoit ce ſouhait indigne

beau de leurs larmes, qu'ils y donnent des marques ſenſibles de leur douleur, ne ſert qu'à marquer le bonheur de Publicola; car il ne fut pas ſeulement pleuré de ſes parens & de ſes amis, mais de toute la ville. Je ne ſais combien de milliers de perſonnes furent plongés, par ſa mort, dans la triſteſſe & dans le deuil; & toutes les dames Romaines le pleurerent, comme ſi elles euſſent perdu leur fils, leur frere ou leur mari.

Pour ce qui eſt du bien, Solon diſoit, *qu'il ſouhaitoit des richeſſes, mais qu'il ne vouloit pas des richeſſes injuſtes, parce qu'elles attirent la vengeance divine tôt ou tard;* & Publicola eut non-ſeulement le bonheur de s'enrichir ſans injuſtice, mais encore celui de dépenſer ſon bien honorablement, en ſecourant ceux qui en avoient beſoin; de ſorte que, ſi Solon a été le plus ſage de tous les hommes, (*a*) Publicola en a été le plus heureux, puiſque toutes les choſes que le premier a deſirées, comme les plus grands & les plus agréa-

d'un homme ſage comme Solon, & il lui préfere celui du poëte Ennius, qui ſouhaite tout le contraire:

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit: Cur? volito vivu' per ora virum.

« Qu'on ne me regrette » point, que perſonne n'arroſe » mon tombeau de ſes larmes: » Pourquoi? parce que je vi» vrai toujours, & que mon » nom ſera toujours dans la » bouche des hommes ».

(*a*) *Publicola en a été le plus heureux*). Plutarque n'ôte pas à Publicola ſa ſageſſe, pour ne lui donner que le bonheur: car quel bonheur peut-il y avoir ſans la ſageſſe? Mais il veut dire que Publicola, avec la vertu qu'avoit Solon, eut auſſi tous les bonheurs que Solon ſouhaita, & qu'il n'eut pas.

bles de tous les biens, le dernier les a acquises & en a joui jusqu'à la mort. C'est ainsi que Solon a fait honneur à Publicola, en louant sa félicité, & que Publicola en a fait à Solon, en le suivant (*a*) comme le plus parfait modele qu'on puisse proposer aux politiques pour la conduite d'un état populaire : car en retranchant de son consulat le faste & l'orgueil, il le rendit doux & supportable à tout le monde. Il se servit aussi de plusieurs loix de Solon, il fit le peuple maître de créer à son gré les magistrats, & permit d'appeller au peuple de tous les jugemens des juges supérieurs, comme Solon l'avoit fait à Athenes; (*b*) & s'il ne créa comme lui un nouveau sénat, il augmenta de moitié celui qui étoit déja établi.

Pour ce qui est des questeurs ou trésoriers, il les institua particuliérement, afin que le

(*a*) *Comme le plus parfait modele qu'on puisse proposer aux politiques pour la conduite d'un état populaire*). Aristote rapporte qu'on appelloit communément Solon *le législateur très-vertueux.* En modérant l'oligarchie, qui étoit auparavant effrénée, & en délivrant le peuple de la servitude où il étoit, il avoit si bien tempéré la république, qu'il l'avoit réduite à la forme des anciens gouvernemens populaires; mais on l'a pourtant blâmé du trop grand pouvoir qu'il donna au peuple, & qui fut seul la cause de la ruine de cet état.

(*b*) *Et s'il ne créa pas comme lui un nouveau sénat*). Car Plutarque a attribué à Solon l'institution du sénat de l'Aréopage, qui étoit pourtant plus ancien que lui, comme je l'ai dit dans la remarque *a*, p. 42, sur la vie de Solon. Cicéron est du même sentiment que Plutarque; car il dit dans le premier livre des *Offices*, que Thémistocle ne fit pas tant de bien aux Athéniens par le gain de la bataille de Salamine, que Solon par l'établissement de ce sénat.

premier magiſtrat, s'il étoit homme de bien, eût le tems de penſer à de plus grandes choſes; & s'il étoit méchant, qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injuſtices, lorſqu'il ſe verroit le maître des affaires & du tréſor.

La haine des tyrans fut encore plus forte dans Publicola que dans Solon; car celui-ci voulut qu'on ne condamnât à la mort ceux qui étoient accuſés d'aſpirer à la tyrannie, qu'après leur entiere conviction; & Publicola permit de les tuer avant que les mettre en juſtice. Solon ſe glorifioit avec raiſon d'avoir refuſé la monarchie, lorſque les affaires l'y appelloient, & que les citoyens étoient diſpoſés à le recevoir pour maître; mais il n'eſt pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puiſſance tyrannique du conſulat, & de ne s'être pas ſervi de toute l'autorité qu'il avoit. Auſſi Solon avoit-il bien connu, avant Publicola, que c'étoit la meilleure maniere de gouverner un état: car il dit (*a*) que, *jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté.*

Mais une choſe particuliere à Solon, c'eſt l'abolition des dettes, qui fut le moyen le plus efficace pour aſſurer la liberté à ſes citoyens; car c'eſt en vain que les loix éta-

(*a*) *Que jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté*). Car le trop de liberté peut produire l'inſolence; mais le trop peu jette dans le déſeſpoir.

bliſſent l'égalité, ſi les pauvres ſont accablés de dettes; cette égalité ne ſubſiſte qu'en idée, & lorſqu'ils ſemblent le plus jouir de leur liberté ſous l'autorité des loix, (a) comme lorſqu'ils ſont juges ou magiſtrats, ou qu'ils donnent ſimplement leurs ſuffrages, c'eſt alors qu'ils ſont le plus eſclaves, & qu'ils ne font qu'obéir aux ordres qu'ils ont reçus de leurs créanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus conſidérable, c'eſt que toute abolition de dettes eſt ordinairement ſuivie de ſéditions, & que celle-ci eſt la ſeule qui ait eu un effet contraire; car Solon s'en ſervit ſi à propos, comme d'un remede hazardeux, mais très-fort, qu'il appaiſa une ſédition déja fort violente, ſa vertu & ſa réputation ayant diſſipé & amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de ſuſpect dans cette entrepriſe.

Que s'il faut conſidérer toute la ſuite de leur gouvernement, on trouvera les commencemens de Solon plus éclatans & plus illuſtres; car il ouvrit le chemin, ne ſuivit perſonne, & fit par lui-même, ſans le ſecours d'autrui, la plupart des grandes choſes qu'il exécuta; mais la fin de Publicola paroîtra plus heureuſe & plus digne d'envie. En effet Solon vit avant ſa mort ſa politique

(a) *Comme lorſqu'ils ſont juges ou magiſtrats, ou qu'ils donnent ſimplement leurs ſuffrages*). C'eſt le véritable ſens de ce paſſage. Plutarque veut faire entendre que lorſque le peuple eſt accablé de dettes, il eſt toujours l'eſclave de ſes créanciers, lors même que ſous l'autorité des loix, il paroît le plus indépendant & le plus libre.

premier magiſtrat, s'il étoit homme de bien, eût le tems de penſer à de plus grandes choſes; & s'il étoit méchant, qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injuſtices, lorſqu'il ſe verroit le maître des affaires & du tréſor.

La haine des tyrans fut encore plus forte dans Publicola que dans Solon; car celui-ci voulut qu'on ne condamnât à la mort ceux qui étoient accuſés d'aſpirer à la tyrannie, qu'après leur entiere conviction; & Publicola permit de les tuer avant que les mettre en juſtice. Solon ſe glorifioit avec raiſon d'avoir refuſé la monarchie, lorſque les affaires l'y appelloient, & que les citoyens étoient diſpoſés à le recevoir pour maître; mais il n'eſt pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puiſſance tyrannique du conſulat, & de ne s'être pas ſervi de toute l'autorité qu'il avoit. Auſſi Solon avoit-il bien connu, avant Publicola, que c'étoit la meilleure maniere de gouverner un état: car il dit (*a*) que, *jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté.*

Mais une choſe particuliere à Solon, c'eſt l'abolition des dettes, qui fut le moyen le plus efficace pour aſſurer la liberté à ſes citoyens; car c'eſt en vain que les loix éta-

(*a*) *Que jamais le peuple n'eſt plus obéiſſant & plus ſouple, que lorſqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté*). Car le trop de liberté peut produire l'inſolence; mais le trop peu jette dans le déſeſpoir.

bliſſent l'égalité, ſi les pauvres ſont accablés de dettes; cette égalité ne ſubſiſte qu'en idée, & lorſqu'ils ſemblent le plus jouir de leur liberté ſous l'autorité des loix, (a) comme lorſqu'ils ſont juges ou magiſtrats, ou qu'ils donnent ſimplement leurs ſuffrages, c'eſt alors qu'ils ſont le plus eſclaves, & qu'ils ne font qu'obéir aux ordres qu'ils ont reçus de leurs créanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus conſidérable, c'eſt que toute abolition de dettes eſt ordinairement ſuivie de ſéditions, & que celle-ci eſt la ſeule qui ait eu un effet contraire; car Solon s'en ſervit ſi à propos, comme d'un remede hazardeux, mais très-fort, qu'il appaiſa une ſédition déja fort violente, ſa vertu & ſa réputation ayant diſſipé & amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de ſuſpect dans cette entrepriſe.

Que s'il faut conſidérer toute la ſuite de leur gouvernement, on trouvera les commencemens de Solon plus éclatans & plus illuſtres; car il ouvrit le chemin, ne ſuivit perſonne, & fit par lui-même, ſans le ſecours d'autrui, la plupart des grandes choſes qu'il exécuta; mais la fin de Publicola paroîtra plus heureuſe & plus digne d'envie. En effet Solon vit avant ſa mort ſa politique

(a) *Comme lorſqu'ils ſont juges ou magiſtrats, ou qu'ils donnent ſimplement leurs ſuffrages*). C'eſt le véritable ſens de ce paſſage. Plutarque veut faire entendre que lorſque le peuple eſt accablé de dettes, il eſt toujours l'eſclave de ſes créanciers, lors même que ſous l'autorité des loix, il paroît le plus indépendant & le plus libre.

ſion a plus de pouvoir que la force ; car il ſut ſi bien adoucir & gagner Porſenna, que d'un ennemi très-redoutable, & même invincible, il en fit l'ami des Romains.

Quelqu'un pourra m'oppoſer ici que Solon remit les Athéniens en poſſeſſion de Salamine qu'ils avoient perdue, & que Publicola rendit les terres que les Romains poſſédoient dans la Toſcane. Mais j'ai à répondre qu'il faut conſidérer les actions des hommes par rapport au tems où elles ont été faites. (*a*) Car un ſage politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions ; & prenant toujours les choſes par l'endroit qu'elles préſentent, ſait ſauver le tout par la perte d'une partie, & gagner beaucoup en donnant peu : c'eſt ce que fit Publicola ; car en rendant quelques terres étrangeres, il conſerva tout ſon pays ; & au lieu que les Romains ne pouvoient qu'à peine, & par une eſpece de miracle, garder leur ville, il les rendit maîtres du camp de ceux qui les aſſiégeoient ; & en prenant ſon ennemi même pour juge des différens qu'il avoit avec Tarquin, il gagna ſa cauſe, & avec la victoire il eut encore toutes les choſes qu'il auroit volontiers

(*a*) *Car un ſage politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions, & prenant toujours les choſes par l'endroit qu'elles préſentent*). Il n'y a rien de plus ſage ni de plus parfait que cette définition que Plutarque fait d'un bon politique. Voilà un philoſophe bien éloigné des pernicieuſes maximes de certains moraliſtes modernes, qui font d'un politique un monſtre plutôt qu'un homme, & qui veulent que ce ſoit un compoſé de fauſſeté, de tromperie & de mauvaiſe foi.

données

données pour l'acheter : car non-ſeulement Porſenna conſentit à la paix, mais il donna encore tout ſon équipage & toutes les proviſions de guerre & de bouche qu'il avoit dans ſon armée, jugeant de la vertu & de la généroſité de tous les Romains par celle de leur conſul.

Fin de la Comparaiſon de Solon & de Publicola.



THÉMISTOCLE.

LA naiſſance de Thémiſtocle étoit trop obſcure pour ſervir à ſa réputation ; car il étoit fils de Néoclès, un des moins conſidérables citoyens d'Athenes, (*a*) du bourg de Phréar, de la tribu Léontide. (*b*) On pré-

(*a*) *Du bourg de Phréar, de la tribu Léontide*). Ce bourg étoit ſur le rivage de la mer, près du Pirée ; & on lui avoit donné ce nom d'un puits remarquable par cette ſingularité : ceux qui avoient été exilés pour quelque meurtre involontaire, & qui, avant que d'être rappellés, étoient accuſés d'en avoir commis volontairement un nouveau, devoient aller ſe juſtifier devant des juges aſſis près de ce puits ; mais comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique, & que cependant il n'étoit juſte ni de laiſſer un nouveau crime impuni, ni de le punir ſans entendre le coupable, on trouva ce milieu de faire venir les accuſés, & on leur permettoit de parler à leurs juges ſans ſortir du vaiſſeau ; ainſi ils ſe repréſentoient, & ſans violer leur ban, ils ſatisfaiſoient à la piété & à la juſtice. Il eſt parlé de ce tribunal du puits dans l'oraiſon de Démoſthene contre Ariſtocrate ; il eſt appellé δικαστήριον ἐν φρεαττοῖ.

(*b*) *On prétend même que du côté de ſa mere il étoit étranger*). Le grec dit *nothus*, *bâtard*, & il faut expliquer ce terme, qui ne ſignifie pas ſeulement celui qui étoit né hors de légitime mariage, mais celui qui avoit un pere & une mere étrangers, quoique mariés dans toutes les formes. Caryſtius, dans le troiſiéme livre de ſes Commentaires, avoit écrit qu'un orateur, nommé Ariſtophon, avoit fait une loi ſous l'archonte Euclide, *que tout citoyen né d'une mere étrangere ſeroit bâtard*, & par conſéquent qu'il ne pourroit hériter des biens du pere. Le poëte Callias joua enſuite cet

tend même que du côté de ſa mere il étoit étranger, & l'on ſe fonde ſur ce paſſage : (*a*) *Je ſuis Abrotonon, femme Thracienne; mais je me glorifie d'avoir donné le jour au grand Thémiſtocle pour le ſalut des Grecs.* Il eſt vrai que Phanias écrit que la mere de Thémiſtocle étoit de Carie, & non pas de Thrace; il la nomme *Euterpe*, & non pas *Abrotonon.* (*b*) Et Néanthes, pour le confirmer, ajoute le nom de la ville où elle étoit née; car il écrit qu'elle étoit d'Halicarnaſſe : c'eſt pourquoi (*c*) tous les habitans illégitimes, c'eſt-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligés de s'aſſembler pour leurs fêtes & pour leurs exercices (*d*) à Cynoſarges, qui eſt un lieu de Paleſtre hors des portes de la ville, conſacré à Hercule, parce qu'Hercule n'étoit pas de race divine des deux côtés, & qu'il avoit une mere mortelle; Thémiſtocle perſuada à quelques jeunes gens

Ariſtophon dans une de ſes pieces, où il lui reprochoit les bâtards qu'il avoit de la courtiſane Chloris.

(*a*) *Je ſuis Abrotonon, femme Thracienne*). Ce ſont deux vers du poëte Amphicrates, dans ſon ouvrage des *Hommes Illuſtres.*

(*b*) *Et Néanthes*). C'eſt Néanthes de Cyſique, orateur & hiſtorien, diſciple de Miléſius, qui l'avoit été d'Iſocrate. Il avoit fait l'hiſtoire des Grecs, un traité des Initiations, où il expliquoit les uſages de la ſuperſtition payenne. On cite auſſi de lui un traité *des Livres*, & un autre *des Hommes Illuſtres.*

(*c*) *Tous les habitans illégitimes, c'eſt-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligés de s'aſſembler*, &c.) C'étoit pour empêcher que ces citoyens, nés d'une mere étrangere, ne corrompiſſent, par des mœurs barbares & vicieuſes, les véritables Athéniens.

(*d*) *A Cynoſarges*). C'étoit une grande enceinte, un parc où il y avoit des autels conſacrés à Hercule, à Hebé, à Alcmene & à Iolaüs.

des plus grandes maiſons de deſcendre à Cynoſarges, & de s'exercer avec lui; & par-là il ſemble avoir adroitement effacé la différence qui étoit entre les véritables citoyens & les citoyens bâtards ou mêtis. Cependant il eſt certain qu'il étoit (*a*) de la maiſon des Lycomédiens; (*b*) car la chapelle de cette famille (*c*) dans le bourg de Phlye, ayant été brûlée par les barbares, Thémiſtocle la rebâtit & l'orna de tableaux, comme le rapporte Simonide.

On convient que dès ſon enfance il étoit entreprenant & hardi, qu'il avoit un ſens droit, & qu'il étoit naturellement porté aux grandes choſes & à la politique; car à ſes jours de congé & à ſes heures de divertiſſement, on ne le voyoit jamais perdre ſon tems à jouer ou à ne rien faire, comme les autres enfans; mais on le trouvoit toujours méditant & compoſant en lui-même quelques graves diſcours pour accuſer ou pour défendre quelqu'un de ſes camarades; auſſi ſon maître d'école lui diſoit ſouvent: *Mon fils, tu ne*

(*a*) *De la maiſon des Lycomédiens*). On appelloit ainſi une certaine famille d'Athenes, qui avoit l'intendance des cérémonies & des ſacrifices qu'on faiſoit à Cérès & aux grandes déeſſes, & pour laquelle le poëte Muſée avoit compoſé l'hymne qu'on y chantoit. Pauſanias en parle en deux ou trois endroits de ſes ouvrages, & il ne faut rien changer à ce nom.

(*b*) *Car la chapelle de cette famille*). C'eſt-à-dire l'enceinte ſacrée où cette famille faiſoit ſes initiations & célébroit ſes myſteres. C'eſt cette même chapelle que Pauſanias appelle Κλίσιον Λυκομηδῶν.

(*c*) *Dans le bourg de Phlye*). C'étoit un bourg de la tribu Cécropide, ainſi nommé d'un certain Phlyus, fils de la Terre.

feras jamais rien de petit; il faut néceſſairement que tu ſois ou un grand bien ou un grand mal. En effet, toutes les ſciences, qui ne tendent qu'à former les mœurs, ou qu'on ne cherche que pour quelque plaiſir honnête, ou pour la bonne grace ſeulement, (*a*) il les apprenoit avec lenteur, & ſans faire paroître qu'il y eût aucune inclination; au lieu que ſi l'on diſoit quelque choſe qui pût nourrir & augmenter la prudence, & rendre propre au maniement des affaires d'état, il l'écoutoit avec une attention & avec une application au-delà de ſon âge, (*b*) & ſe l'approprioit comme ſe confiant en ſon heureux naturel, & ne déſeſpérant pas de le mettre un jour en pratique. Delà vint que long-tems après étant raillé dans une aſſemblée par des gens qui paroiſſoient mieux inſtruits que lui dans ce qu'on appelle urbanité, & dans tout ce qui fait l'agrément du commerce de la vie civile,

(*a*) *Il les apprenoit avec lenteur, & ſans faire paroître qu'il y eût aucune inclination*). Ce n'eſt pas que Thémiſtocle mépriſât ces ſciences qui ſont ſi néceſſaires à un honnête homme, mais il ne les aimoit pas tant que ceux qui, les regardant comme leur derniere fin, s'y arrêtent & en font toute leur occupation; ce que ne ſauroit jamais faire un homme qui ſe deſtine à l'Etat & qui veut être utile à ſa patrie. D'ailleurs Thémiſtocle étoit trop bouillant pour s'accommoder de l'étude de ces ſciences, qui eſt toujours trop lente; ces ſortes de naturels impétueux ne peuvent être inſtruits que par l'action.

(*b*) *Et ſe l'approprioit comme ſe confiant en ſon heureux naturel*). C'eſt-à-dire qu'il ſe rendoit ces maximes propres pour s'en ſervir, ne doutant point que ſon heureux naturel n'obligeât les Athéniens à lui fournir les occaſions de les mettre en pratique. C'eſt pourquoi, pour éclaircir le texte, j'ai cru devoir ajouter : *& ne déſeſpérant pas de les mettre un jour en pratique.*

il repoussa ces railleries par des paroles trop fortes & trop hautaines : *Je ne sais*, dit-il, *ni accorder la lyre, ni toucher le psaltérion; mais qu'on me donne une ville, quelque petite & quelque inconnue qu'elle puisse être, je saurai la rendre grande & lui acquérir un grand nom.*

(a) Stésimbrotus veut pourtant qu'il ait été disciple d'Anaxagore, & qu'il ait étudié la physique sous Mélissus; (b) mais il n'a pas pris garde d'assez près au tems; car lorsque Périclès, beaucoup plus jeune que Thémistocle, assiégeoit Samos, (c) Mélissus la défendoit, &

(a) *Stésimbrotus*). Natif de l'isle de Thasos. Il avoit vu Périclès, & avoit fait un livre qui avoit pour titre : *De Thémistocle, Thucydide, & Périclès.*

(b) *Mais il n'a pas pris garde d'assez près au tems; car lorsque Périclès, beaucoup plus jeune que Thémistocle*). L'objection que Plutarque fait à Stésimbrotus peut être mise dans un plus grand jour, en disant qu'Anaxagore naquit la premiere année de l'olympiade LXX, que Thémistocle gagna la bataille de Salamine, la premiere année de l'olympiade LXXV, & que Mélissus défendit Samos contre Périclès, la derniere année de l'olympiade LXXXIV, qui est à-peu-près le tems qu'il commença à fleurir. Il ne se peut donc que Thémistocle ait étudié ni sous Anaxagore qui n'avoit que vingt ans lorsque ce général gagna la bataille de Salamine, ni sous Mélissus, qui ne commença à fleurir que trente-six ans après le gain de cette même bataille : cela est si clair, qu'on n'a pas besoin d'autres preuves.

(c) *Mélissus la défendoit*). Ce Mélissus étoit de Samos, & il avoit été disciple de Parménide. Il soutenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toujours un, toujours semblable à lui-même, & toujours rempli : il disoit qu'il n'y avoit point de mouvement, mais qu'il sembloit y en avoir; & il enseignoit qu'il ne falloit jamais parler des dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoissance sûre. Ces spéculations abstraites ne faisoient pas toute son occupation; il s'attacha extrêmement à la politique, & y réussit si bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de la flotte. Il avoit cette charge quand Périclès assiégea & prit Samos, la derniere année de l'olympiade LXXXIV.

Anaxagore vivoit avec Périclès. (*a*) Il vaut donc mieux ſuivre ceux qui diſent que Thémiſtocle s'attacha à Mnéſiphilus le Phréarien. Ce Mnéſiphilus n'étoit ni un orateur, ni un de ces philoſophes qu'on appelloit *phyſiciens*; (*b*) mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de ſageſſe, & qui n'étoit autre choſe que la ſcience qui enſeigne à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuſe & agiſſante; (*c*) & il s'y

(*a*) *Il vaut donc mieux ſuivre ceux qui diſent que Thémiſtocle s'attacha à Mnéſiphilus*). Je ne me ſouviens point d'avoir rien lu ailleurs touchant ce Mnéſiphilus, & c'eſt une choſe aſſez ſurprenante qu'un homme, qui avoit été ſi habile dans l'art qui enſeigne à gouverner les états, & qui avoit eu pour diſciple Thémiſtocle, déja avancé dans le gouvernement de la république, ſoit entiérement inconnu. Il n'en eſt parlé que dans cet endroit de Plutarque, qui l'appelle *Phréarien*, c'eſt-à-dire, *Athénien du bourg de Phréar*.

(*b*) *Mais il s'appliquoit uniquement à l'étude, qui portoit alors le nom de ſageſſe*). Car les premiers ſages étoient proprement de grands politiques, qui s'attachoient à donner des regles & des préceptes pour le gouvernement des états. Thalès fut le premier qui pouſſa les ſpéculations au-delà des choſes d'uſage, & qui renonçant à la politique, s'attacha à la phyſique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquirent cette réputation de ſageſſe que par leur grande habileté dans la ſcience qui traite du gouvernement des états: car cette ſcience étoit la ſeule qui fût honorée du nom de *ſageſſe*.

(*c*) *Et il s'y attachoit comme à une ſecte établie par Solon*). Plutarque a égard à ce qu'il a écrit dans la vie de Solon, ci-devant pag. 8. *Pour ce qui eſt de la philoſophie, à l'exemple des ſages de ce tems-là, il cultiva particuliérement cette partie de la morale qui traite de la politique; car pour la phyſique, il y étoit très-ſimple & très-groſſier.* Solon avoit donc trouvé cette ſecte déja établie par les ſages de ſon tems; mais comme il fut le premier légiſlateur qui s'y attacha, & qui la porta à un très-haut degré de perfection & de réputation, Mnéſiphilus l'en

attachoit comme à une secte établie par Solon, (*a*) & qui avoit passé de main en main jusqu'à lui. (*b*) Ceux qui vinrent ensuite, la mêlerent avec l'art de la déclamation & de

regardoit justement comme le fondateur & le chef.

(*a*) *Et qui avoit passé de main en main jusqu'à lui*). Pendant l'espace de cent ou de cent-vingt ans.

(*b*) *Ceux qui vinrent ensuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la dispute*). C'est ce que Plutarque entend par δικανικαῖς τέχναις, & non pas l'*art de la plaidoirie*; car les sophistes n'étoient pas des orateurs, des avocats, dont la profession n'a rien que de noble & d'honnête; mais c'étoient des déclamateurs & des disputeurs, gens moitié rhéteurs & moitié philosophes, qui s'exerçoient sur-tout dans le genre démonstratif, qui, comme dit Cicéron, est le domaine des sophistes, plus propre à la pompe qu'au combat, tout consacré aux gymnases & à la palestre, & banni du barreau à cause du mépris qu'on avoit pour lui. *Quod proprium sophistarum pompæ quàm pugnæ aptius gymnasiis & palæstræ dicatum, spretum & pulsum foro.* Orator *ad M. Brutum.* Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Mnésiphilus, commencerent à corrompre cette secte de sages, instituée & suivie par Solon. En effet Protagoras, qui florissoit vers l'olymp. LXXXIV, fut le premier à qui on donna le nom de *sophiste*. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce : *Il institua*, dit-il, *les disputes publiques, mêla le sophisme à la philosophie, se mettant peu en peine du sens & de la pensée; il disputa contre des mots, & établit ce genre superficiel de dispute, qui est en vogue présentement, comme Timon le dit en ces termes : Protagoras, cet homme mêlé, qui sait très-bien l'art de la dispute.* Quand Timon appelle Protagoras *homme mêlé*, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur & moitié philosophe. *Ce fut le premier*, continue Diogene, *qui changea la maniere de Socrate*, &c. Cette race de sophistes ne venoit que de naître quand Platon vint au monde; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient si souvent joués dans ses écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vraie philosophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monstres qui l'ont toujours déshonorée, & qui l'ont presque entiérement proscrite? Malheureusement elle n'a pu en venir à bout.

la dispute, (*a*) & la firent passer de l'action aux paroles toutes nues; c'est pourquoi, au lieu de *sages* ils furent appellés *sophistes*. Il est vrai que Thémistocle se mêloit déja du gouvernement de la république, lorsqu'il fréquenta Mnésiphilus.

Dans les premiers bouillons de sa jeunesse il fut inégal & peu arrêté, comme ne suivant que l'impétuosité de son naturel, (*b*) qui n'étoit réglé ni par la raison ni par l'éducation, & qui produisoit en lui des changemens de mœurs très-prompts d'une extrêmité à l'autre, (*c*) & le poussoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais, comme il l'avoua lui-même dans la suite, en disant *que*

(*a*) *Et la firent passer de l'action aux paroles toutes nues*). Non-seulement aux paroles toutes nues, mais aux paroles toutes pleines de mensonge & d'erreur. On peut voir le dialogue de Platon, qui a pour titre le *Sophiste*, où il en fait voir admirablement le ridicule & la fausseté.

(*b*) *Qui n'étoit réglé ni par la raison ni par l'éducation*). Car il avoit toujours été ennemi de toute sorte d'étude; & comme dit Thucydide : *Il n'avoit cultivé les dons de la nature par aucune doctrine, ni pendant sa jeunesse, ni depuis qu'il fut dans le gouvernement.*

(*c*) *Et le poussoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais*). Car ces natures fortes poussent dès le commencement plusieurs choses étranges & mauvaises, comme les terres les plus vigoureuses poussent des brossailles & quantité de plantes sauvages, sans jamais se reposer. Mais enfin l'âge & l'expérience, comme autant de façons, viennent aider & favoriser la raison & la vertu. Thémistocle étoit tellement porté à ce qu'il y avoit de plus mauvais, qu'Idomenée a écrit qu'un beau matin il attela à un char quatre courtisanes nues, & se fit traîner tout au travers du Céramique, au milieu du peuple qui étoit assemblé, & cela dans un tems où les Athéniens ne connoissoient encore ni la débauche du vin, ni celle des courtisanes.

les poulains les plus difficiles & les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, lorsqu'ils sont domptés & dressés par un écuyer habile.

Le conte qu'on ajoute à cela, qu'il fut déshérité par son pere, & que sa mere, vaincue par la douleur de voir la vie honteuse de son fils, se fit mourir volontairement, me paroît très-faux. Il est même démenti par des auteurs mieux informés, qui écrivent que son pere voulant le détourner des affaires de la république, lui montra de vieilles galeres jettées & abandonnées sur le rivage, pour lui faire entendre que le peuple en use de même avec ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service. Quoi qu'il en soit, il paroît que Thémistocle s'appliqua de bonne heure & très-fortement aux affaires, & qu'il fut d'abord possédé d'un si violent desir de gloire, que, dès le commencement, pour satisfaire son ambition & pour tenir le premier rang, il heurta audacieusement les premiers & les plus puissans de la ville, & s'attira leur inimitié; il se brouilla sur-tout avec Aristide, qui lui étoit opposé en tout.

Il est vrai que la haine qu'il eut pour ce dernier venoit de plus loin, & d'une cause puérile & légere; (*a*) car ils avoient tous

(*a*) *Car ils avoient tous deux aimé le beau Stesiléus, qui étoit de Téos*). Ce ne peut être ce Stesiléus dont il est parlé dans Thucydide, & qui fut tué à la bataille de Marathon; car, outre qu'il étoit Athénien, il avoit à ce combat un commandement considérable, & étoit beaucoup plus vieux qu'Aristide & que Thémistocle: c'est peut-être

deux aimé le beau Stesiléus, qui étoit de (*a*) Téos, comme l'écrit (*b*) Ariston le philosophe. De cette jalousie naquit la dissension qui dura toujours entr'eux sur le gouvernement de la république. Il y a pourtant lieu de croire que la différence de leur vie & de leurs mœurs augmentoit encore cette opposition & cet éloignement. Car Aristide étoit d'un naturel fort doux, & d'une vertu & d'une probité consommées; il ne cherchoit dans son ministere ni la faveur du peuple, ni sa propre gloire; mais il alloit toujours à ce qu'il y avoit de meilleur, de plus sûr & de plus juste; au lieu que Thémistocle étoit remuant & inquiet, poussoit le peuple à beaucoup d'entreprises, & introduisoit de grandes nouveautés; c'est pourquoi Aristide étoit souvent forcé de le contredire & de s'opposer à lui (*c*) pour empêcher son agrandissement; car il étoit si enflammé du desir de la gloire, si passionné pour les grands exploits, & si plein d'ambition, (*d*) qu'étant encore

celui dont il est parlé dans le *Lachès* de Platon.

(*a*) *Téos*). Ville de l'Asie mineure, dans une presqu'isle vis-à-vis de Chio.

(*b*) *Ariston le philosophe*). Ariston de Céos, philosophe Péripatéticien, qui avoit écrit une histoire amoureuse, où il avoit ramassé toutes les aventures semblables qu'avoit produites l'amour. Il avoit traité cette matiere à l'imitation de son maître Aristote, qui avoit fait aussi une histoire amoureuse. Cléarchus, sorti de la même école, suivit aussi cet exemple.

(*c*) *Pour empêcher son agrandissement*). Qu'il regardoit comme très-dangereux pour la république.

(*d*) *Qu'étant encore fort jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée*). La seconde année de l'olympiade LXXII.

fort jeune lorſque la bataille de Marathon fut donnée contre les barbares, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus ſouvent renfermé en lui-même tout penſif; il paſſoit les nuits entieres ſans fermer l'œil; il ne ſe trouvoit plus aux feſtins publics comme à ſon ordinaire; & lorſque ſes amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raiſon, il leur répondoit *que les trophées de Miltiade ne le laiſſoient pas dormir.* Auſſi pendant que tous les autres Athéniens ne doutoient pas que la défaite des barbares à cette journée de Marathon ne fût la fin de la guerre, (a) Thémiſtocle au contraire penſoit qu'elle étoit le commencement & comme le ſignal des plus grands combats, auxquels il ſe diſpoſoit toujours lui-même pour le ſalut de la Grece, & y préparoit de bonne heure ſes citoyens, (b) prévoyant de loin ce qui devoit arriver.

Pour cet effet, la premiere choſe qu'il fit d'abord, fut que les Athéniens, ayant accoutumé de diſtribuer entr'eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent qui étoient

(a) *Thémiſtocle au contraire penſoit qu'elle étoit le commencement, & comme le ſignal de plus grands combats).* Car il ne doutoit pas que Darius ne comprît enfin que le ſeul moyen de venir à bout des Grecs, c'étoit de les attaquer vigoureuſement par mer qui étoit leur endroit foible.

(b) *Prévoyant de loin ce qui devoit arriver).* Perſonne n'a jamais prévu plus ſûrement que Thémiſtocle ce qui devoit arriver; auſſi Thucydide lui donne cet éloge: ἐπὶ πλεῖστον τοῦ γενησομένου ἄριστος εἰκαστής. *Habile & heureux préviſeur des choſes futures.*

dans un lieu de l'Attique appellé (*a*) Laurium, (*b*) il eut ſeul le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaiſſeaux à trois rangs de rames (*c*) pour faire la guerre aux (*d*) Eginetes, alors redoutables à toute la Grece, & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaiſſeaux. (*e*) Ce fut par-là qu'il vint à

(*a*) *Laurium*). Montagne de l'Attique, près du promontoire de Sunium.

(*b*) *Il eut ſeul le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions*). Il falloit en effet bien du courage pour oſer faire cette propoſition. Le peuple ne ſacrifie pas volontiers ſes intérêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'état par ſes pertes particulieres. Ce ſeul exemple fait voir qu'une des plus grandes reſſources d'un état, c'eſt l'emploi utile de ſes finances.

(*c*) *Pour faire la guerre aux Eginetes, alors redoutables par le grand nombre de leurs vaiſſeaux*). Il paroît pourtant par l'hiſtoire ancienne qu'avant l'expédition de Xerxès, les Eginetes n'avoient que très-peu de vaiſſeaux, encore n'étoit-ce que de très-petits vaiſſeaux, qui n'avoient que cinquante rameurs.

(*d*) *Egine*, iſle près du port de Pirée.

(*e*) *Ce fut par-là qu'il vint à bout de les perſuader, non pas en les menaçant de Darius & des Perſes*). Thucydide aſſure pourtant qu'il ſe ſervit de ces deux raiſons, & de la guerre qu'ils avoient contre les Eginetes, & du retour du roi de Perſe qu'on craignoit. Ἀθηναίους Θεμιστοκλῆς ἔπεισεν Αἰγινήταις πολεμοῦντας καὶ ἅμα τοῦ βαρβάρου προσδοκίμου ὄντος. Et Platon, dans le troiſiéme livre des Loix, marque expreſſément que tous les jours on recevoit des nouvelles à Athenes des grands préparatifs que Darius faiſoit contr'eux; que Darius étant mort, ils ſurent que ſon fils Xerxès avoit hérité de ſon reſſentiment, & qu'il ſe préparoit à venir exécuter les grands deſſeins de ſon pere; ce qui les jettoit dans une terrible conſternation. Quelle apparence donc que Thémiſtocle ne ſe ſervît pas de cette frayeur, pour les porter à s'appliquer à la marine, afin d'être en état de réſiſter à un prince qui venoit les attaquer avec une flotte de plus de mille vaiſſeaux? Plutarque a mieux aimé ſuivre Hérodote, qui dit ſeulement que Thémiſtocle obligea les

bout de les persuader, non pas en les menaçant de Darius & des Perses, car ils étoient déja bien loin, & on ne craignoit que foiblement qu'ils revinssent; mais en réveillant leur animosité & leur ancienne jalousie contre Egine, pour les porter à faire ces préparatifs. Car on bâtit cent galeres qui combattirent contre Xerxès: & dès ce moment-là, en tournant (*a*) & conduisant peu à peu sa république du côté de la marine, & en lui faisant voir que par terre elle ne pouvoit pas même résister à ses égaux, au lieu que par ses forces maritimes elle seroit en état non-seulement de repousser les barbares, mais de s'assujettir la Grece entiere; (*b*) de bonnes troupes de terre, comme dit Platon, il en fit des matelots & des troupes de mer, & s'attira ce reproche, qu'il avoit arraché aux Athéniens la pique & le bouclier pour les réduire au

Athéniens à bâtir deux cens galeres pour faire la guerre aux Eginetes. Liv. VII, sect. 144.

(*a*) *Et en conduisant peu à peu sa république du côté de la marine*). Jusqu'à Thémistocle, les Athéniens ne s'étoient presque pas appliqués à la marine, ils n'avoient que des vaisseaux de charge; ceux qu'ils bâtirent même par le conseil de Thémistocle, n'étoient pas tous couverts: mais en peu de tems ils s'y rendirent très-habiles. On peut voir ce qui a été remarqué sur la vie de Thesée, pag. 147, 148, tom. I, *not. c.*

(*b*) *De bonnes troupes de terre, comme dit Platon, il en fit des matelots & des troupes de mer*). Plutarque tourne en éloge ce que Platon dit comme un blâme. Car il dit crûment dans le IV[e] livre *des Loix*, pag. 706. *De bons soldats de terre pesamment armés, & qui attendoient l'ennemi de pied ferme, Thémistocle en avoit fait des matelots accoutumés, à la moindre alarme, de s'enfuir dans leurs vaisseaux & d'en descendre de même, sans croire faire rien de honteux, n'osant pas s'exposer à la mort en soutenant le choc de l'ennemi.*

banc & à la rame; ſon avis même paſſa (*a*) malgré les efforts de Miltiade qui s'y oppoſoit, comme le rapporte Stéſichore.

(*b*) Que ſi par ce conſeil il corrompit la

(*a*) *Malgré les efforts de Miltiade qui s'y oppoſoit*). Cette oppoſition de Miltiade n'étoit pas mal fondée; car outre les inconvéniens qu'il prévoyoit, & qu'il ne manquoit pas de repréſenter tels qu'ils ſont dans Platon, il remontroit le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaiſſeaux, pût réſiſter à une puiſſance auſſi formidable que celle des Perſes, qui avec une flotte de plus de mille vaiſſeaux, avoient encore une nombreuſe armée de terre.

(*b*) *Que ſi par ce conſeil il corrompit la ſimplicité & la pureté de la république, c'eſt une queſtion de philoſophie trop profonde pour l'hiſtoire*). Plutarque ne pouvoit pas s'empêcher de parler ici du reproche qu'on avoit fait à Thémiſtocle, qu'en rendant les Athéniens hommes de mer, il avoit corrompu la république; mais il n'a eu garde de s'engager à traiter cette queſtion, moins, à mon avis, par reſpect pour l'hiſtoire, que pour épargner ſon héros, à qui la déciſion n'auroit peut-être pas été trop favorable. Ariſtote, dans le ſeptiéme livre de ſes *Politiques*, a fait un chapitre où il examine ſi le voiſinage de la mer & les forces maritimes ſont utiles aux villes bien policées, & ſur les ſecours, les commodités & l'abondance que les citoyens en tirent; il conclut qu'elles ſont très-utiles, pourvu qu'on évite la corruption des mœurs, qui eſt le fruit ordinaire du commerce qu'on a avec les étrangers. Cette déciſion ne donne pas entiérement gain de cauſe à Thémiſtocle, mais peut-être que l'extrêmité où la ville d'Athenes étoit réduite quand il donna ce conſeil, fait un cas particulier, qu'on ne doit pas juger par les voies ordinaires; la néceſſité autoriſe ce qui ſeroit peut-être blâmable dans la proſpérité. C'étoit à Thémiſtocle, dira-t-on, à ſauver ſa ville; & c'étoit à ceux qui gouvernerent après lui, à prévenir les inconvéniens qui pouvoient arriver du changement qu'il avoit introduit. C'eſt à quoi Platon répond dans ſon quatriéme livre *des Loix*, où il traite le même ſujet qu'Ariſtote. Il fait parler dans ce dialogue un Athénien, un Crétois & un Lacédémonien. Le Crétois, pour louer cette action de Thémiſtocle, dit que tous les peuples de Crete regardoient le gain de la bataille navale de Salamine comme

ſimplicité & la pureté de la république, c'eſt une queſtion de philoſophie trop profonde pour l'hiſtoire ; mais que pour cette fois la Grece ait dû ſon ſalut à la mer, & que ſes vaiſſeaux aient remis ſur pied la ville d'Athenes (*a*) qui étoit entiérement abattue, c'eſt l'unique cauſe du ſalut des Grecs. L'Athénien répond que beaucoup de Grecs & de Barbares la regardoient de même, mais que les Lacédémoniens & lui étoient perſuadés que la bataille de Marathon avoit commencé le ſalut de la Grece, & que celle de Platée l'avoit achevé, parce que l'une & l'autre avoient rendu les Grecs meilleurs, mais que les batailles navales de Salamine & d'Artémiſe avoient fait tout le contraire. Or quand il s'agit d'une bonne politique, on regarde ſur-tout à la nature du pays & aux loix qui y ſont établies. Car de ſe tirer d'un danger préſent, ce n'eſt pas ce qu'il y a de plus conſidérable; ce qui mérite toute l'attention d'un homme d'état, c'eſt de voir ſi les moyens qu'il choiſit rendront ſes peuples auſſi bons qu'ils puiſſent être pendant qu'ils ſubſiſteront. Et il poſe en fait que dès le tems de Theſée les Athéniens auroient été plus heureux de continuer & de payer à Minos le tribut de ſept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que d'avoir penſé à équiper des vaiſſeaux, & à s'appliquer à la marine. En voilà aſſez pour ceux qui voudront approfondir la matiere, & examiner les biens & les maux que la mer a faits aux Athéniens. Si Platon a raiſon, Athenes aura eu la même fortune que Rome. L'Aſie vaincue aura toujours ruiné ſes vainqueurs. Mais je doute fort que les politiques en conviennent. Quand on a ſauvé une ville, on peut travailler à la rendre ſage; mais il n'eſt plus tems quand on l'a perdue.

(*a*) *Qui étoit entiérement abattue*). C'étoit de quoi Miltiade ne tomboit pas d'accord ; il prétendoit qu'elle pouvoit ſe ſoutenir par ſes troupes de terre, & qu'elle ne devoit pas abandonner aux barbares ſes murailles & ſes dieux. Auſſi Thémiſtocle a-t-il été blâmé d'avoir abandonné ſa ville, comme cela paroît par cet endroit de Cicéron, qui écrivant à Atticus, & parlant de Pompée qui avoit quitté Rome, dit, épiſt. X, liv. VII : *Urbem tu relinquas? ergo idem ſi Galli venirent. Non eſt, inquit, in parietibus reſpublica, at in aris & focis. Fecit idem Themiſtocles, fluctum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat. At idem Pericles non*

ce qui paroît par mille preuves, (*a*) & ſur-tout par le déſeſpoir de Xerxès, qui, d'abord après la défaite de ſes vaiſſeaux, prit la fuite, comme ne pouvant plus tenir tête aux Athéniens, quoique ſon armée de terre fût encore entiere, & qu'elle n'eût reçu aucun échec; & s'il laiſſa Mardonius, ce fut, à mon avis, bien plus dans le deſſein d'arrêter les Grecs, que dans l'eſpérance de les vaincre.

(*b*) Quelques auteurs écrivent qu'il tra-

fecit annum fere poſt quinquageſimum, cum præter mœnia nil teneret. Noſtri olim, urbe reliqua capta, arcem tamen tenuerunt. « Quoi! abandonner » la ville? vous l'abandonne» riez donc de même ſi les » Gaulois revenoient? La » ville, dit-il, ne conſiſte » point dans ſes murailles. » Non, mais elle conſiſte » dans ſes autels & dans ſes » foyers. Thémiſtocle, ajou» te-t-il, fit la même choſe; » car une ville ſeule ne pou» voit pas ſoutenir cette inon» dation de barbares. Mais » Périclès ne ſuivit pas cet » exemple environ cinquante » ans après, lorſqu'il ne lui » reſtoit plus que les murail» les. Et nos ancêtres, après » avoir perdu Rome, ne s'a» bandonnerent pas à ce dé» ſeſpoir, & conſerverent en» core le capitole ». Mais, quoi qu'en diſent ces grands politiques, on trouvera toujours qu'il vaut mieux conſerver la ville en l'abandonnant, que de la perdre en s'opiniâtrant à y demeurer.

(*a*) *Et ſur-tout par le déſeſpoir de Xerxès, qui d'abord après la défaite de ſes vaiſſeaux prit la fuite*). Thucydide a fourni cette preuve à Plutarque, car il écrit la même choſe dans ſon premier livre; mais cette preuve me paroît foible: on ne peut rien conclure de la précipitation aveugle de ce roi barbare. Si la défaite de ſes vaiſſeaux lui fit prendre la fuite, la défaite de ſon armée de terre ne l'auroit pas plus raſſuré.

(*b*) *Quelques auteurs écrivent qu'il travailla toute ſa vie à amaſſer de l'argent par un eſprit de libéralité & de magnificence*). Ces auteurs vouloient cacher, ſous ces ſpécieux prétextes, le vice de Thémiſtocle, qui étoit l'avarice & un amour ſans bornes pour l'argent. Il ne faut que lire le huitiéme livre d'Hérodote. Mais, d'un autre côté, comment accorder cette prétendue avarice avec le

vailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de libéralité & de magnificence; car, comme il aimoit à faire de pompeux sacrifices & à recevoir splendidement les étrangers, il avoit besoin de beaucoup de bien pour fournir à ces dépenses excessives. Mais les autres l'accusent d'une mesquinerie & d'une avarice sordide, jusqu'à lui reprocher qu'il envoyoit vendre au marché les présens qu'on lui faisoit. Un jour il demanda un jeune poulain à Philides, qui avoit des haras; & en ayant été refusé, il le menaça (*a*) *que bientôt il feroit de sa maison un second cheval de Troye*, lui donnant à entendre, par cette énigme, qu'il lui susciteroit des procès & des querelles avec ses parens & ses amis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y avoit point d'ambition pareille à la sienne; car étant encore jeune & peu connu, (*b*) il pria un joueur de lyre, nommé Epiclès, natif (*c*) d'Hermione, qui étoit fort

largesses qu'il faisoit lorsqu'il s'agissoit de l'intérêt de la république? Il y a bien de l'apparence que cette avarice de Thémistocle étoit l'avarice prudente d'un politique ambitieux, qui amasse de l'argent pour avoir dans l'occasion les fonds nécessaires au succès de ses grands desseins.

(*a*) *Que bientôt il feroit de sa maison un second cheval de Troye*). C'est-à-dire, qu'il rempliroit sa maison d'ennemis qui causeroient enfin sa ruine, comme le cheval de bois étoit plein de Grecs qui saccagerent Troye.

(*b*) *Il pria un joueur de lyre nommé Epiclès*). Ces joueurs de lyre étoient fort estimés, non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne se bornoient pas à chanter & à jouer de la lyre; ils se mêloient aussi des affaires d'état, comme cela paroît par mille exemples de l'histoire ancienne.

(*c*) *Hermione*). Ville maritime du Péloponese, dans le sinus Argolicus.

estimé des Athéniens, de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde; & dans un voyage qu'il fit pour assister aux jeux olympiques, il se piqua d'égaler ou de surpasser même (*a*) Cimon dans la somptuosité de sa table, dans la magnificence de ses pavillons, & dans la richesse du reste de son train & de son équipage; ce qui ne plut pas aux Grecs, qui trouvoient que ce grand éclat convenoit à Cimon, qui étoit jeune & de grande maison, (*b*) mais que Thémistocle, qui n'étoit pas encore connu, ne devoit passer que pour un présomptueux, de s'élever ainsi au-dessus de son état & de sa fortune.

Il fit les frais d'une tragédie avec tant de magnificence, qu'il remporta le prix; (*c*) cette sorte de combat étant déja alors recherchée avec beaucoup d'empressement & de faste;

(*a*) *Cimon*) fils de Miltiade, général des Athéniens.

(*b*) *Mais que Thémistocle, qui n'étoit pas encore connu*). Nous voyons ici le jugement que les Athéniens faisoient de ceux qui prenoient un vol qui ne convenoit ni à leur naissance ni à leur fortune.

(*c*) *Cette sorte de combat étant dès-lors recherchée avec beaucoup d'empressement & de faste*). Alors il n'y avoit que peu de tems que la tragédie commençoit à se perfectionner, & les Athéniens avoient un si grand goût pour ce spectacle, que dans les jeux que les magistrats & les plus riches citoyens donnoient au peuple, ils ne pouvoient lui faire un plus grand plaisir que de le régaler des plus belles tragédies avec le plus de magnificence. Cela causoit une très-grande émulation entr'eux, chacun tâchant de surpasser ses rivaux, non-seulement par la richesse des habits, & par la magnificence des décorations & de toute la scene, mais aussi par la beauté des tragédies, & par le mérite du poëte de qui on les achetoit. J'ai expliqué cela plus au long sur la poëtique d'Aristote.

& il fut si charmé de sa victoire, que pour la rendre immortelle, il consacra une plaque d'airain avec cette inscription : *Thémistocle, du bourg de Phréar, fournissoit les frais du chœur; (a) Phrynicus étoit auteur de la tragédie, (b) & Adimantus archonte.* Cependant il étoit fort agréable au peuple, tant parce qu'il nommoit tous les citoyens chacun par leur nom sans le secours de personne, que parce que dans tous leurs différens il étoit leur arbitre sans aucune partialité : aussi répondit-il (*c*) au poëte Simonide de Céos, qui lui demandoit quelque chose d'injuste (*d*) pendant

(*a*) *Phrynichus étoit auteur de la tragédie*). Phrynichus, poëte tragique, disciple de Thespis, & contemporain d'Eschyle. Il fut le premier qui mit des femmes sur le théatre. Ses principales pieces furent *Actæon*, *Alceste* & les *Danaïdes*.

(*b*) *Et Adimantus archonte*). La derniere année de l'olympiade LXXV. Thémistocle remporta donc ce prix trois ans après avoir gagné la bataille de Salamine.

(*c*) *Au poëte Simonide de Céos*). Simonide étoit de Céos, isle de la mer Egée; c'est pourquoi Horace a appellé ses lamentations *Ceæ munera næniæ*. Outre ces lamentations, qui étoient un poëme où il déploroit les malheurs arrivés à plusieurs personnes, il avoit décrit en vers les batailles de Marathon & de Salamine, il avoit fait aussi des élégies & des odes. Il fut fort aimé de Pausanias, roi de Lacédémone, & d'Hieron, roi de Sicile; & Platon lui a fait encore plus d'honneur que la faveur de ces rois, car il l'a appellé *divin*, épithete qui nous fait encore aujourd'hui juger de son mérite. Il mourut la premiere année de l'olymp. LXXVIII, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Il en avoit donc près de quatre-vingt quand il décrivit la bataille de Salamine.

(*d*) *Pendant qu'il étoit archonte*). La troisiéme année de l'olymp. LXXI, deux ou trois ans avant la bataille de Marathon. Il falloit que Thémistocle fût alors fort jeune; mais je croirois que Plutarque s'est trompé, & que ce Thémistocle, archonte, est un autre que celui dont il écrit la vie. Car comment accorder l'année de cet archontat avec

qu'il étoit archonte : *Comme tu ne ſerois pas bon poëte, ſi tu faiſois des vers contre les regles de la poëſie, je ne ſerois pas non plus bon magiſtrat, ſi je t'accordois quelque grace contre les loix.* Une autre fois il railloit le même Simonide, & lui ſoutenoit *qu'il avoit perdu le ſens de déchirer, comme il faiſoit par ſes vers, les Corinthiens qui habitoient une ſi grande & ſi puiſſante ville, & de ſe faire peindre, lui qui étoit ſi laid.*

Sa puiſſance étant fort augmentée, & ſon crédit auprès du peuple fort accru, il opprima Ariſtide par ſa faction, & le fit bannir du ban de l'oſtraciſme. Sur les nouvelles du retour des Medes contre les Grecs, les Athéniens s'étant aſſemblés pour délibérer quel général ils devoient élire, & tous les plus conſidérables, étonnés du péril, renonçant à cet honneur, Epicidès, fils d'Euphémidès, orateur d'une éloquence fort véhémente, mais homme de peu de courage, & qui n'étoit pas à l'épreuve de l'argent, ſe préſenta pour demander cette charge, (*a*) & il y avoit bien de

l'âge de Thémiſtocle ! Il ſeroit encore plus difficile de l'accorder avec ce que Plutarque lui-même a écrit ailleurs, que Thémiſtocle, juſqu'à la bataille de Marathon, mena une vie très-débordée, & qu'il n'y eut que l'honneur que Miltiade acquit dans cette journée, qui le réveilla & qui le retira de ſes infames débauches. Hérodote écrit en propres termes que Thémiſtocle ne venoit que d'être placé dans les premiers rangs quand Xerxès partit pour la Grece. Comment étoit-il donc premier archonte deux ans avant la bataille de Marathon ?

(*a*) *Et il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voie des ſuffrages*). Car chacun craignant le péril, il ne doutoit pas qu'ils ne fuſſent tous ravis de faire tomber ſur

l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voie des ſuffrages. Thémiſtocle donc, de peur que la conduite de cette guerre, venant à tomber en de ſi indignes mains, (*a*) n'entraînât la ruine entiere des affaires, prit le parti de racheter, à beaux deniers comptans, l'ambition de cette ame vénale.

(*b*) On loue auſſi avec juſtice ce qu'il fit à l'interprete qui avoit accompagné les ambaſſadeurs que le roi de Perſe envoyoit (*c*) pour demander l'eau & la terre aux Grecs; car par un decret du peuple il le fit prendre & condamner à mort, ſur ce qu'il avoit eu l'audace de faire ſervir la langue grecque à expliquer les ordres d'un barbare.

On ne vante pas moins la ſévérité dont il

Epicydès une charge ſi peſante & ſi difficile.

(*a*) *N'entraînât la ruine entiere des affaires de l'état*). Et par ſon peu de courage & encore plus par ſon avarice; car il étoit à craindre que cette ame vénale ne ſe laiſſât corrompre par l'or des Perſes.

(*b*) *On loue auſſi avec juſtice ce qu'il fit à l'interprete qui avoit accompagné les ambaſſadeurs*). Hérodote aſſure que Xerxès n'envoya point d'ambaſſadeurs demander la terre & l'eau aux Athéniens, parce qu'il ſe ſouvenoit que ceux que ſon pere Darius y avoit envoyés dans la premiere guerre, avoient été fort mal reçus. Les Athéniens les avoient jettés dans des puits, en leur diſant: *voilà la terre & l'eau que vous pouvez porter à votre maître*. Il faut donc que Plutarque parle ici des premiers ambaſſadeurs, de ceux de Darius; mais c'eſt toujours la même difficulté dont j'ai déja parlé. Comment accorder cette action avec la grande jeuneſſe de Thémiſtocle?

(*c*) *Pour demander l'eau & la terre aux Athéniens*). C'étoit la formule ordinaire des rois de Perſe, quand ils vouloient que des peuples ſe rendiſſent à eux & devinſſent leurs ſujets: ils leur envoyoient demander la terre & l'eau, c'eſt-à-dire une entiere ſujétion déſignée par le renoncement à ces deux choſes ſi néceſſaires à la vie.

uſa envers (*a*) Arthmius, de la ville de Zele, qui ſur ſon rapport fut noté d'infamie avec ſes enfans & toute ſa poſtérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Medes. Mais la plus grande & la plus louable de toutes ſes actions, c'eſt d'avoir aſſoupi les guerres inteſtines des Grecs, & reconcilié leurs villes, en leur perſuadant de ſuſpendre leurs inimitiés à cauſe de cette guerre, à quoi l'on prétend que Chiléus d'Arcadie le ſervit très-utilement.

Dès le moment qu'il eut été élu général, il tâcha d'obliger les Athéniens à monter ſur mer, leur remontrant qu'ils devoient quitter leur ville & aller ſur leurs vaiſſeaux le plus loin qu'il ſe pourroit de la Grece, au-devant de la flotte des barbares; mais le peuple s'étant oppoſé à cet avis, (*b*) il mena une groſſe

(*a*) *Arthmius de Zele*). Zele étoit une ville de l'Aſie mineure, entre la Cappadoce & le Pont-Euxin. Il ne faut pas la confondre avec une autre ville qui étoit dans la Toade, car celle-ci s'appelloit Zelée, & non pas Zele. Il falloit donc que cet Arthmius fût un Aſiatique établi à Athenes. Et cela paroît manifeſtement par un paſſage d'Eſchine, dans ſon oraiſon contre Ctéſiphon. Cet orateur dit aux Athéniens : *Peu s'en fallut qu'Arthmius de Zele, qui s'étoit venu établir à Athenes, & avec lequel les Athéniens avoient contracté publiquement le droit d'hoſpitalité, ne fût condamné à mort par vos ancêtres pour avoir porté en Grece l'or des Medes; mais on ſe contenta de le bannir à ſon de trompe, non-ſeulement de la ville, mais de toutes les terres de la domination des Athéniens. N'auriez-vous donc point de honte, &c.*

(*b*) *Il mena une groſſe armée à Artemiſe*). Dans ce premier voyage il n'alla pas à Artemiſe; il embarqua ſur l'Euripe une armée de terre, compoſée de dix mille hommes, deſcendit au port de l'Achaïe, & avec la cavalerie des Theſſaliens qui le joignit, il campa entre le Mont-

armée à Artemiſe avec les Lacédémoniens, pour couvrir la Theſſalie, qui ne paroiſſoit pas encore avoir embraſſé le parti des Medes; mais après qu'ils furent revenus de là ſans rien faire, & que les Theſſaliens s'étant enfin déclarés pour le roi de Perſe, l'exemple de leur déſertion eut été ſuivi de tout le pays juſqu'à la Béotie, les Athéniens commencerent alors à goûter l'avis de Thémiſtocle, qui leur conſeilloit de combattre par mer; ils l'envoient donc avec des vaiſſeaux à Artemiſe pour garder le détroit. Là tous les autres Grecs, d'un commun accord, voulurent céder aux Lacédémoniens, & déférer l'honneur du commandement à leur chef Eurybiade; mais les Athéniens refuſoient d'obéir, & prétendoient que le commandement leur étoit dû, (*a*) parce qu'ils fourniſſoient eux ſeuls plus de vaiſſeaux que tous les autres Grecs enſemble. (*b*) Thémiſtocle, voyant le danger où l'on s'expoſoit

Olympe & le Mont-Oſſa; mais ayant appris que Xerxès étoit entré dans la Theſſalie par la Macédoine ſupérieure, il ramena ſon armée: ainſi les Theſſaliens abandonnés, ſe livrerent aux barbares. Voilà comme le raconte Hérodote. Dans la ſuite Plutarque marque parfaitement la ſituation d'Artemiſe.

(*a*) *Parce qu'ils fourniſſoient eux ſeuls plus de vaiſſeaux que tous les autres Grecs enſemble*). Cela paroît par le dénombrement qu'en fait Hérodote au commencement du huitiéme livre; car il dit que les Athéniens fourniſſoient 127 vaiſſeaux, & que tous les autres Grecs enſemble en fourniſſoient 151; mais de ces 151, il y en avoit 20 qui appartenoient aux Athéniens, & qu'ils avoient prêtés aux Chalcidiens: ainſi les Athéniens en fourniſſoient 147, & les autres 131.

(*b*) *Thémiſtocle voyant le danger où l'on s'expoſoit par cette diſſention*). Hérodote aſſure qu'elle auroit entraîné la perte de la Grece, car tous les confédérés avoient

par

par cette dissention, céda lui-même toute l'autorité à Eurybiade, & appaisa les Athéniens, en leur promettant que, s'ils se portoient en vaillans hommes à cette guerre, (*a*) tous les autres Grecs leur céderoient ensuite volontiers la prééminence, & feroient gloire de leur obéir. (*b*) En quoi il semble avoir été la principale cause, & du salut des Grecs en général, & de la gloire que les Athéniens acquirent en particulier d'avoir su vaincre par leur courage leurs ennemis, & par leur déférence leurs alliés.

La flotte des barbares étant venu jetter l'ancre (*c*) aux Aphetes, Eurybiade, étonné d'avoir en tête un si grand nombre de vaisseaux, & d'apprendre encore qu'il y en avoit deux cens autres (*d*) qui alloient par les derrieres

protesté qu'ils se retireroient si l'on ne donnoit le commandement à un Lacédémonien.

(*a*) *Tous les autres Grecs leur céderoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéir*). Thémistocle promettoit cela trop légérement ; mais il ne cherchoit qu'à amuser les Athéniens. Bien loin que les Lacédémoniens cédassent dans la suite cette prééminence, il fallut que les Athéniens eussent recours à la ruse pour la recouvrer. Ils prirent pour prétexte l'orgueil de Pausanias.

(*b*) *En quoi il semble avoir été la principale cause*). Voilà deux grands avantages que Thémistocle tira de sa déférence, en cédant si à propos le commandement aux Lacédémoniens. Un politique gagne souvent plus en cédant, qu'en se roidissant.

(*c*) *Aux Aphetes*). C'étoit une ville maritime sur la côte de la Magnésie, à l'entrée du Sinus Thermaicus. Elle fut ainsi nommée, parce que ce fut delà que partirent les Argonautes.

(*d*) *Qui alloient par les derrieres de l'isle de Sciathus pour les enfermer*). Ces deux cens vaisseaux devoient aller faire le tour de l'Eubée, le long de Capharée & de Gétæste, & entrer dans l'Euripe. De cette maniere la flotte des Grecs, qui étoit à Arte-

de l'isle de Sciathus pour les enfermer, voulut, sans perdre de tems, regagner le dedans de la Grece, & côtoyer le Péloponese, afin que l'armée de terre pût secourir celle de mer, persuadé que la flotte des ennemis étoit invincible. Les Eubéens, avertis de ce dessein, & craignant que les Grecs ne les abandonnassent, firent parler sous main à Thémistocle par un homme nommé Pélagon, qu'ils lui envoyerent avec une grosse somme d'argent. (*a*) Thémistocle, ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrit Hérodote; mais un Athénien, appellé Architelès, qui étoit (*b*) capitaine du vaisseau sacré, & qui n'avoit pas de quoi payer ses matelots, s'opposoit à ses desseins, & vouloit qu'on s'en retournât sans différer; c'est pourquoi Thémistocle excita contre lui ses citoyens, déja assez irrités, de sorte que se jettant dans son vaisseau, ils lui enleverent son souper; & pendant qu'Architelès, étonné

mise, auroit été enveloppée.

(*a*) *Thémistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrit Hérodote*). Plutarque met la chose en beau pour l'honneur de Thémistocle; car ce n'est pas ainsi qu'Hérodote l'écrit: au contraire, il dit formellement que de trente talens, (trente mille écus) que les Eubéens envoyerent à Thémistocle, il n'en donna que cinq à Eurybiade, & trois au capitaine des Corinthiens, nommé Adimante, & qu'il garda le reste pour lui.

(*b*) *Capitaine du vaisseau sacré*). On appelloit ainsi le vaisseau que les Athéniens envoyoient tous les ans à Délos pour faire des sacrifices à Apollon, & l'on prétend que c'étoit le même sur lequel Thesée avoit mené en Crete les quatorze jeunes enfans, que les Athéniens payoient de tribut à Minos. Platon dans le commencement du *Phédon*.

de cette insolence, & fort indigné de cet affront, se préparoit à en porter ses plaintes, Thémistocle lui envoya sur l'heure même du pain & de la viande dans un panier, au fond duquel il avoit mis un talent, & lui fit dire qu'il soupât ce soir là à son aise, & que le lendemain il eût à contenter ses matelots; qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, & le dénonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité est racontée par Phanias de Lesbos.

(*a*) Les divers combats, qui furent donnés alors dans ce détroit contre les vaisseaux des barbares, ne contribuerent pas beaucoup à la décision de cette guerre; mais ce fut un essai d'une très-grande utilité pour les Grecs, en ce qu'il les convainquit par leur propre expérience, au milieu des plus grands dangers, que, ni le grand nombre des vaisseaux, ni les pompeuses & magnifiques décorations de leurs proues, ni les cris insolens, ni les chants de victoire des barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pied ferme; & qu'il leur fit voir que, méprisant toute cette vaine montre, il faut aller droit à l'ennemi, le saisir corps à corps, & ne lâcher jamais prise. Aussi Pindare, con-

(*a*) *Les divers combats qui furent donnés alors dans ce détroit*). Il y eut trois combats pendant trois jours consécutifs; Clinias, pere d'Alcibiade, fit des merveilles au dernier. Il avoit armé à ses dépens un vaisseau monté de deux cens hommes.

noiſſant bien cet avantage, ſemble n'avoir pas mal dit, en parlant de cette bataille d'Artemiſe, (*a*) *les fils des Athéniens* (*b*) *ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece*. En effet, le commencement de la victoire c'eſt la hardieſſe & l'intrépidité.

Le lieu appellé Artemiſe eſt la côte ſeptentrionale de l'iſle d'Eubée, (*c*) au-deſſous de la ville d'Hiſtiée, (*d*) vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyſon, (*e*) qui étoit ſous l'obéiſſance de Philoctete; elle a un petit temple conſacré à Diane, ſous le nom de *Diane orientale.* (*f*) Ce temple eſt environné d'un bois enfermé de colonnes de marbre blanc, qui, étant frotté avec la main, rend non-ſeulement l'odeur de ſaffran, mais en prend encore

(*a*) Ce paſſage de Pindare eſt d'un ouvrage qui a été perdu.

(*b*) *Ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece*). Car cette bataille d'Artemiſe fut en effet le commencement & comme le prélude de la victoire que les Grecs remporterent enſuite ſur les Perſes à la bataille de Salamine.

(*c*) *Au-deſſus de la ville d'Hiſtiée*). C'étoit une ville maritime de l'Eubée, ſous le mont Téléthrius, près de l'embouchure du fleuve Callas. Elle étoit ſituée ſur un rocher. Elle fut enſuite nommée *Oreus*, ville de montagne.

(*d*) *Vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyſon*). Plutarque dit ici vis-à-vis, comme Virgile a dit *contra* en parlant de Carthage, *Carthago Italiam contra*; car entre la côte d'Artemiſe & la ville d'Olyſon, il y a tout le ſinus Pélaſgicus, & toute la Magnéſie, juſqu'à la côte de la mer de Macédoine.

(*e*) *Qui étoit ſous l'obéiſſance de Philoctete*). Il a égard à ce paſſage d'Homere, qui, dans le ſecond livre de l'Iliade, dit: *Philoctete, qui tiroit parfaitement bien de l'arc, étoit à la tête des peuples de Méthone, de Thaumacie, de Méliboée, & de l'eſcarpée Olyſon.*

(*f*) *Ce temple eſt environné d'un bois*). Dans le lieu appellé *Drymus*, à cauſe de ce bois. Strabon, liv. IX.

la couleur. Sur une de ces colonnes, on lit cette inſcription en vers élégiaques : *Les Athéniens, après avoir vaincu dans un combat naval ſur cette mer, les innombrables nations de la terre d'Aſie, ont conſacré à la chaſte Diane ces trophées, monument éternel de l'entiere défaite des Medes.* Et l'on montre encore ſur la côte un endroit qui, dans un eſpace d'une aſſez grande circonférence près du rivage, rend de ſon fond une pouſſiere cendreuſe & noire, comme ſi elle étoit brûlée. On croit que c'eſt-là que les débris des vaiſſeaux & les morts furent brûlés.

(*a*) Les nouvelles de ce qui s'étoit paſſé (*b*) aux Thermopyles, étant arrivées à Artemiſe, & les Grecs, ayant appris que Léonidas avoit été tué, & que Xerxès étoit maître des paſſages par terre, ſe retirerent (*c*) au-

(*a*) *Les nouvelles de ce qui s'étoit paſſé aux Thermopyles étant arrivées à Artemiſe*). Le dernier combat des Thermopyles, où Xerxès força les paſſages des montagnes, qui étoient gardés par les Lacédémoniens, les Theſpiens & les Thébains, fut donné le même jour que la bataille d'Artemiſe, & la nouvelle en fut portée à Thémiſtocle par un Athénien, nommé Abronique. Plutarque paſſe trop légérement ſur cette action, qui, bien qu'elle ne regarde pas directement Thémiſtocle, ne laiſſe pas d'augmenter l'éclat de ſa vie, en rendant Xerxès plus formidable aux Grecs.

(*b*) *Aux Thermopyles*). On appelloit ainſi un paſſage fort étroit ſur une montage entre le mont Œta au couchant, & la mer au levant, vis-à-vis du ſinus Maliacus. On lui avoit donné ce nom de Thermopyles, comme qui diroit *les portes des bains chauds*, parce qu'il y avoit-là des eaux chaudes, une forte muraille avec des portes, que les peuples de la Phocide avoient faites pour empêcher les Theſſaliens de faire des courſes dans leur pays.

(*c*) *Au-dedans de la Grece*). Par l'Europe, pour couvrir le Péloponeſe & l'Attique.

dedans de la Grece. Dans cette retraite les Athéniens, dont le courage étoit fort élevé par les grandes actions qu'ils avoient faites dans ce combat, choisirent l'arriere-garde. Thémistocle, passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, prit de grandes pierres qu'il trouva par hazard sur le rivage, & d'autres encore qu'il fit porter & placer lui-même dans les lieux où l'abri étoit le plus commode, & où il falloit que les vaisseaux allassent faire de l'eau, & y grava en grosses lettres ces paroles qu'il adressoit aux Ioniens : *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté,* (*a*) *reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté ; ou si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses, dans la mêlée, le plus de mal que vous pourrez, & jettez le désordre dans leur armée.* Par-là il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares.

Cependant Xerxès étoit entré (*b*) par le haut de la Doride dans la Phocide, (*c*) brûlant & saccageant les villes des Phociens : (*d*) les Grecs ne se mirent nullement en de-

(*a*) *Reprenez le parti de vos peres*). Car ces Ioniens étoient une colonie d'Athenes. Au reste Plutarque ne rapporte ici que le sens de ce que Thémistocle écrivit sur ces pierres. Hérodote le rapporte plus au long, liv. VIII.

(*b*) *Par le haut de la Doride dans la Phocide*). Les peuples de la Doride avoient embrassé le parti de Xerxès.

(*c*) *Brûlant & saccageant les villes des Phociens*). Ils brûlerent toutes les villes qui étoient sur le fleuve Céphise.

(*d*) *Les Grecs*). Les peuples de l'Achaïe & de tout le Péloponese.

voir de les ſecourir, quoique les Athéniens les euſſent priés d'aller par terre juſques dans la Béotie, pour couvrir l'Attique contre l'invaſion des barbares, comme la flotte Athénienne les avoit garantis du même danger en allant au détroit d'Artemiſe pour fermer l'entrée de l'Euripe à la flotte des ennemis; mais perſonne ne leur prêtoit l'oreille; (*a*) tous les yeux étoient tournés vers le Péloponeſe, & l'on ne penſoit qu'à aſſembler toutes les forces de la Grece au-dedans de l'Iſthme, qu'on prétendoit fermer d'une groſſe muraille depuis une mer juſqu'à l'autre. Les Athéniens furent fort irrités d'une ſi lâche déſertion, & fort abattus & découragés de ſe voir abandonnés de cette maniere : car de combattre ſeuls contre tant de milliers d'hommes, c'étoit à quoi il ne falloit ſeulement pas penſer. En cet état il n'y avoit qu'un ſeul parti à prendre, d'abandonner leur ville & de s'embarquer; mais c'eſt à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne ſe ſouciant plus de vaincre, & ne voyant aucun moyen de ſe ſauver, après avoir abandonné les temples de leurs dieux & les tombeaux de leurs ancêtres.

Thémiſtocle, voyant donc que par toutes les raiſons humaines il ne pourroit faire conſentir le peuple à ſon deſſein, (*b*) eut recours

(*a*) *Tous les yeux étoient tournés vers le Péloponeſe*). C'eſt-à-dire que tous les peuples du Péloponeſe ne ſongeoient qu'à ſauver leur pays en abandonnant tout le reſte. Hérodote VIII, 40.

(*b*) *Eut recours à une machine, comme dans les tragédies, lorſque le nœud eſt trop*

à une machine, comme dans les tragédies lorsque le nœud est trop embarrassé, & leur donna des prodiges & des oracles. Pour prodige, il profita habilement de l'occasion que lui fournit (*a*) le dragon de Minerve, qui sembloit avoir disparu ces jours-là, & avoit quitté le lieu saint; (*b*) & il se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour, (*c*) & qu'on trouva toutes entieres. (*d*) Les prêtres, embouchés par Thémistocle, alloient disant parmi le peuple que la déesse avoit quitté la ville, & qu'elle leur montroit elle-même le chemin de la mer. D'un autre côté, il les gagnoit par le moyen de l'oracle de la Pythie, (*e*) qui leur com-

embarrassé). Car lorsqu'aucune puissance humaine ne peut dénouer ce nœud, il faut nécessairement avoir recours à une machine, c'est-à-dire à quelque divinité; c'est pourquoi Horace a dit dans son Art poëtique: *nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit.* « Gardez-vous » bien d'employer pour le dé» nouement le secours d'un » Dieu, si le nœud ne mérite » qu'un Dieu vienne le dé» nouer ».

(*a*) *Le dragon de Minerve*). Le dragon étoit le gardien de la citadelle, & étoit nourri dans le temple de Minerve.

(*b*) *Et se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour*). Hérodote dit qu'on ne les faisoit que tous les mois. Ces oblations étoient de la farine détrempée avec du miel.

(*c*) *Et qu'on trouva toutes entieres*). Au lieu que les autres jours on trouvoit qu'elles étoient consumées.

(*d*) *Les prêtres, embouchés par Thémistocle*). Hérodote dit que c'étoit la prêtresse de Minerve, & cela est plus vraisemblable. Il n'y avoit que la prêtresse qui pût avertir de ce qui se passoit dans le temple. Mais sur le rapport de la prêtresse, Thémistole se servit sans doute du ministere des autres prêtres pour faire consentir les Athéniens à ce qu'il vouloit.

(*e*) *Qui leur commandoit de se sauver dans des murailles de bois*). Cet oracle est rapporté tout du long par Hérodote, liv. VII, sect. 141. La

mandoit de se sauver dans des murailles de bois ; (a) car il leur soutenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux ; (b) & que par cette même

Pythie leur dit : *Le puissant Jupiter accorde à Pallas une muraille de bois qui sera imprenable, & qui vous sauvera vous & vos enfans.*

(a) *Car il leur soutenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux*). On disputa très-long-tems sur le véritable sens de cet oracle. Et je voudrois bien que quelqu'un eût rapporté les différentes explications qu'on lui donna : nous n'en savons qu'une, outre celle de Thémistocle, & qui n'étoit pas sans quelque apparence de raison, c'est celle des vieilles gens qui soutenoient que par cette muraille de bois, qui seule devoit être imprenable, le dieu entendoit la citadelle d'Athenes, & ils fondoient ce sentiment sur ce qu'ils se souvenoient qu'anciennement cette citadelle étoit environnée d'une palissade qui étoit la muraille de bois dont, à leur avis, l'oracle vouloit parler.

(b) *Et que, par cette raison, le dieu avoit appellé dans cet oracle Salamine divine, & non pas malheureuse*). Si Hérodote ne nous avoit conservé ce point d'histoire, cet endroit de Plutarque ne pourroit être entendu ; & c'est, à mon avis, un grand défaut dans un historien, qui doit écrire de maniere que tout ce qu'il dit soit dans son jour, & s'explique de soi-même, sans qu'on ait besoin d'aucun secours étranger. Voici le sens de l'énigme. La Pythie avoit fini l'oracle par ces deux vers :

Ὦ θείη Σαλαμὶς, ἀπολεῖς δὲ σὺ τέκνα γυναικῶν,
Ἤ που σκιδναμένης Δημήτερος, ἢ συνιούσης.

Divine Salamine, tu perdras aussi les enfans des femmes, soit que Cérès se disperse, soit qu'elle se rassemble. Ces deux vers confondoient ceux qui soutenoient, comme Thémistocle, que par ces murailles de bois il falloit entendre des vaisseaux ; car on les prenoit pour une menace qu'ils seroient battus sur mer à Salamine. Thémistocle fut le seul qui apperçut l'absurdité de cette explication, & qui fit voir que si Apollon eût voulu dire que Salamine feroit périr les Athéniens, jamais il n'auroit dit, *divine Salamine*, mais qu'il auroit dit au contraire *mal-*

raiſon le dieu avoit appellé dans cet oracle *Salamine divine*, & non pas *malheureuſe*, comme une iſle qui donneroit ſon nom à une grande fortune qui leur devoit arriver. (*a*) Son avis ayant donc été reçu, il dreſſa ce decret, (*b*) *qu'on mettroit la ville d'Athenes ſous la protection & ſauve-garde de Minerve, patrone des Athéniens ; que tous ceux qui étoient en état de porter les armes monteroient ſur les vaiſſeaux, & que chacun pourvoiroit comme il le pourroit au ſalut & à la sûreté de ſa femme, de ſes enfans & de ſes eſclaves.*

Ce decret ayant été approuvé, la plupart firent paſſer leurs peres & leurs meres, qui étoient âgés, avec leurs femmes & leurs en-

heureuſe Salamine ; que cette menace regardoit les ennemis, & que par conſéquent ces enfans des femmes étoient des Perſes, que l'oracle appelloit de ce nom *enfans des femmes*, pour marquer leur lâcheté.

(*a*) *Son avis ayant donc été reçu*). L'avis de Thémiſtocle l'emporta ſi hautement ſur l'avis contraire, que les Athéniens ne ſe contenterent pas de lapider Cyrſilus, qui étoit l'auteur de ce dernier avis ; leur animoſité paſſa juſqu'aux femmes, qui lapiderent de même la femme de ce malheureux orateur. Car les Athéniens ne cherchoient pas un orateur ou un général qui les plongeât dans une ſervitude heureuſe & tranquille ; mais ils dédaignoient même de vivre s'ils ne pouvoient conſerver la vie avec la gloire & la liberté. C'eſt une circonſtance que Démoſthene employe très-heureuſement dans ſon *Oraiſon pour la couronne*.

(*b*) *Qu'on mettroit la ville d'Athenes ſous la protection & ſauve-garde de Minerve*). C'étoit pour faire voir qu'ils ne croyoient pas abandonner la ville aux ennemis, & qu'ils étoient perſuadés que Minerve étoit aſſez puiſſante pour la défendre contr'eux ſans le ſecours des hommes. Mais ſi Minerve pouvoit ſauver leur ville, ne pouvoit-elle pas les ſauver auſſi ? Ils lui confient leur ville, & ne veulent pas lui confier leurs perſonnes. Plaiſante imagination.

fans, dans la ville de (*a*) Trezene, où les Trezeniens les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité : car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignerent à chacun deux oboles par jour; ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par-tout, (*b*) & établirent encore un fonds pour le paiement de ceux qui leur enseignoient les lettres. L'auteur de ce decret s'appelloit Nicagoras.

(*c*) Les Athéniens n'ayant point alors de deniers publics, Aristote écrit que le sénat de l'aréopage fournit huit dragmes à chaque soldat, & que par ce moyen il fut la principale cause de l'armement de la flotte; mais (*d*) Clidémus assure que cet argent fut trouvé par un stratagême de Thémistocle: car il dit que les Athéniens étant descendus au Pirée, (*e*) l'égide de Minerve fut perdue, & ne parut plus avec la statue de la déesse; & que Thémistocle, faisant semblant de la chercher, fouilla par-tout, & trouva quantité d'argent caché parmi les hardes, & que cet argent ayant été mis en commun, l'armée eut abon-

(*a*) *Trézene*). Ville de l'Argolide dans le Péloponese, à l'entrée du golfe Saronique.

(*b*) *Et établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les lettres*). Jamais les Grecs n'oublioient l'éducation des enfans.

(*c*) *Les Athéniens n'ayant point alors de deniers publics*). Car ils avoient employé tout l'argent qu'ils tiroient des mines de Laurium, à bâtir les vaisseaux.

(*d*) *Clidémus assure*). Clidémus, historien Grec qui avoit fait une histoire Attique & un traité *des retours inespérés*.

(*e*) *L'égide*). C'étoit le bouclier, &, selon d'autres, la cuirasse.

damment de quoi faire toutes les provisions nécessaires.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle donna aux uns de la compassion, & aux autres de l'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui renvoyoient ailleurs leurs peres & leurs meres, & qui, sans être ébranlés par leurs gémissemens, ni par les tendres embrassemens de leurs enfans & de leurs femmes, passoient avec tant de résolution à Salamine. Et ce qui augmentoit infiniment la compassion, c'étoit (*a*) un grand nombre de citoyens qu'on étoit forcé de laisser là à cause de leur extrême vieillesse, mais parmi tant de sujets de tristesse & de pitié, on ne pouvoit s'empêcher d'être encore touché & attendri de voir les animaux domestiques courir avec des hurlemens & avec des regrets infinis autour de leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xantippe, pere de Périclès, lequel ne pouvant supporter de se voir abandonner de son maître, se jetta à la mer, & nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage; on montre encore aujourd'hui dans le même lieu un endroit qu'on appelle Cynos-

(*a*) *Un grand nombre de citoyens qu'on étoit forcé de laisser à cause de leur extrême vieillesse*). Outre les vieillards qu'on ne put emmener à cause de leur vieillesse, il y en eut plusieurs autres qui voulurent demeurer par religion; & ce fut la plupart de ceux qui par les murailles de bois dont parloit l'oracle, avoient entendu la citadelle.

ſema, *la ſépulture du chien*, où l'on prétend qu'il fut enterré.

Voilà une des grandes actions de Thémiſtocle; comme auſſi ce qu'il fit au ſujet d'Ariſtide, lorſque s'appercevant que les Athéniens étoient fort fâchés de ſon abſence, & ſoupiroient après ſon retour, dans la crainte que la colere & la vengeance venant à le jetter dans le parti des barbares, il ne ruinât entiérement les affaires de la république; car par les brigues de Thémiſtocle, il avoit été banni du ban de l'oſtraciſme quelque tems avant la guerre : il fit ce decret, *qu'il étoit permis à tous ceux qui n'étoient bannis qu'à tems, de revenir, & de faire & dire avec les autres citoyens tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le ſalut de la Grece.*

(*a*) Eurybiade, qui avoit été élu général de la flotte à cauſe de la dignité de ſparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage, vouloit partir à toute force, & ſe retirer vers l'Iſthme où étoit aſſemblée l'armée de terre des Péloponéſiens; mais Thémiſtocle s'y oppoſa; & l'on rapporte quelques réponſes qu'il fit en cette occaſion, & qui ſont dignes de remarque. (*b*) Eurybiade

(*a*) *Eurybiade, qui avoit été élu général de la flotte à cauſe de la dignité de ſparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage*). Il fut élu général à cauſe de la dignité de ſparte, quoiqu'il ne fût pas du ſang royal. Mais qu'il fût homme de peu de courage, c'eſt ce qui ne parut point; au contraire les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la ſageſſe & de la prudence, ils le donnerent à Thémiſtocle.

(*b*) *Eurybiade lui ayant dit*). Selon Hérodote, ce ne fut

lui ayant dit : *On châtie ceux qui se levent* (*a*) *sans ordre dans les combats publics : il est vrai*, répondit Thémistocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derriere.* Sur cela Eurybiade ayant levé le baton comme pour le frapper, Thémistocle lui dit : *frappe, pourvu que tu écoutes.* Alors Eurybiade, admirant sa douceur & sa patience, lui ordonna de parler. Thémistocle le ramenoit déja à son avis, lorsqu'un des capitaines dit tout haut : *Il sied bien mal à un homme*, (*b*) *qui n'a plus de ville*,

pas Eurybiade qui dit cela à Thémistocle, mais Adimante, général des Corinthiens. D'ailleurs la briéveté de Plutarque rend cette réponse obscure ; elle paroîtra plus agréable quand on l'entendra. Thémistocle étant allé au vaisseau d'Eurybiade pour le porter à changer la résolution qu'il avoit prise de se retirer, l'obligea enfin à sortir pour faire une seconde assemblée des chefs de l'armée. Dans cette assemblée, Adimante, qui étoit fâché qu'on abandonnât le dessein d'aller vers l'Isthme, dit à Thémistocle : *On châtie ceux qui se levent sans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté son poste sans l'ordre de son général, il méritoit d'être châtié. Thémistocle lui répondit dans la même figure : *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard & qui demeurent derriere*, pour lui dire que s'il avoit attendu dans son poste, toute la flotte seroit partie de Salamine, & que par-là ils auroient laissé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems, par cette réponse, il semble taxer un peu son homme de lâcheté. C'est pourquoi Plutarque, croyant que c'étoit avec Eurybiade que Thémistocle avoit eu cette conversation, a dit plus haut, *que c'étoit un homme de peu de courage.* On voit aussi par-là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton sur Thémistocle.

(*a*) Car dans ces jeux il falloit que chacun se levât selon son rang & selon l'ordre des juges.

(*b*) *Qui n'a plus de ville*). Car Xerxès étoit alors maître d'Athenes.

de conſeiller à ceux qui en ont encore une, de la quitter & de l'abandonner. Thémiſtocle ſe tournant de ſon côté, & lui adreſſant la parole, lui dit : *Miſérable que tu es, nous avons abandonné nos maiſons & nos murailles, ne croyant pas que, pour conſerver des choſes inanimées, nous duſſions nous rendre eſclaves ; mais il nous reſte encore une ville beaucoup plus grande que toutes les villes de Grece ; ce ſont ces deux cens vaiſſeaux qui ſont ici pour vous ſauver, ſi vous voulez profiter du ſecours qu'ils vous offrent. Que ſi vous vous retirez & que vous nous abandonniez pour la ſeconde fois, il y a ici quelques Grecs qui entendront bientôt dire* (*a*) *que les Athéniens ſont maîtres d'une ville libre, & qu'ils poſſedent des terres plus grandes & meilleures que celles qu'ils viennent de quitter.* Ces paroles de Thémiſtocle donnerent du ſoupçon à Eurybiade, & lui firent craindre que les Athéniens ne vouluſſent abandonner leur parti. Et comme un (*b*) Erétrien faiſoit ſes efforts pour parler contre Thémiſtocle ; Thémiſtocle lui dit : *Il vous appartient bien auſſi de parler de guerre à vous qui reſſemblez aux frêlons ; car vous avez bien une épée, mais vous n'avez point de cœur.*

Quelques auteurs écrivent que, pendant

(*a*) *Que les Athéniens ſont maîtres d'une ville libre*). Car, avec leurs vaiſſeaux, les Athéniens étoient en état d'aller conquérir des places. D'ailleurs il les menaçoit par-là qu'il iroit en Italie habiter la ville de Siris, qui leur étoit promiſe par les oracles. Hérodote VIII, 62.

(*b*) De la ville d'Eretrie, dans l'Eubée.

que Thémiſtocle tenoit ces diſcours (*a*) ſur le tillac du vaiſſeau, on vit une (*b*) chouette voler à la droite & ſe poſer ſur le haut du mât, & que cela acheva de déterminer les Grecs à ſuivre ſon opinion, & à ſe préparer à combattre par mer; mais la flotte des ennemis n'eut pas plutôt paru ſur les côtes de l'Attique, vers le port de Phalere, & couvert tous les rivages des environs, & le roi en perſonne ne ſe fut pas plutôt approché de la mer avec ſon armée de terre, que les Grecs, effrayés de voir enſemble toutes ces forces formidables, oublierent les beaux diſcours de Thémiſtocle, & que les Péloponéſiens recommencerent à tourner les yeux vers l'Iſthme, ſe mettant dans une colere furieuſe contre ceux qui leur parloient de tout autre deſſein; ils réſolurent donc de partir la nuit même, & l'ordre fut donné à tous les vaiſſeaux. Thémiſtocle, bien fâché que les Grecs, en ſe diſſipant & en ſe retirant chacun dans leurs villes, ſe privaſſent de l'avantage qu'ils pouvoient tirer de ces lieux étroits, s'aviſa de jouer ce ſtratagême par le moyen de Sicinus qui avoit été pris à la guerre. (*c*) Ce

(*a*) *Sur le tillac du vaiſſeau*). Selon Hérodote, tout cela ſe paſſa à terre.

(*b*) *Une chouette*). C'étoit l'oiſeau de Minerve, & par conſéquent il étoit de bon augure pour les Athéniens.

(*c*) *Ce Sicinus étoit Perſe de naiſſance, mais fort attaché à Thémiſtocle, & le précepteur de ſes enfans*). Je ne ſais d'où Plutarque a tiré que ce Sicinus étoit de Perſe : comment Thémiſtocle auroit-il confié ſes enfans à un barbare ? Platon n'auroit pas manqué de le lui reprocher, comme il reprocha à Péri-clès d'avoir fait élever Alcibiade par un eſclave de Thra-

Sicinus étoit Perſe de naiſſance, mais fort attaché à Thémiſtocle, & le précepteur de ſes enfans. Il l'envoya donc ſecrettement au roi de Perſe, avec ordre de lui dire : *Que Thémiſtocle, général des Athéniens, extrêmement porté pour le bien de ſes affaires, lui envoyoit le premier cet avis; que les Grecs avoient réſolu de prendre la fuite, qu'il lui conſeilloit de ne pas les laiſſer échapper, mais de les charger pendant qu'ils étoient dans la confuſion & le déſordre, & de ruiner leurs forces de mer, avant qu'ils euſſent joint leur armée de terre.*

Xerxès, prenant cet avis pour une marque sûre de l'affection de Thémiſtocle, le reçut avec beaucoup de joie, & ſur l'heure même envoya ordre à tous ſes capitaines qu'ils embarquaſſent à loiſir leurs troupes dans tous les vaiſſeaux; mais que, ſans perdre un moment, ils en dépêchaſſent deux cens pour ſe ſaiſir de tous les paſſages du détroit, & pour environner les (*a*) iſles, afin qu'aucun ennemi ne pût échapper. Cet ordre exécuté,

ce. Plutarque n'auroit-il point été trompé par une fauſſe leçon de ce paſſage d'Hérodote, πέμπει ἐς τὸ στρατόπεδον τὸ Μήδων ἄνδρα πλοίῳ. *Miſit ad claſſem Medorum virum.* N'auroit-il point lu τῶν Μήδων, & rapporté le τῶν Μήδων à ἄνδρα, ce qui l'auroit porté à traduire : *Il envoya à la flotte un homme des Medes*, au lieu de traduire comme Hérodote l'a écrit : *Il envoya à la flotte des Medes un homme.* Cela eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'Eſchyle qui étoit à cette bataille le dit, en parlant de Sicinus : *Un Grec étant venu de l'armée des Athéniens, dit à Xerxès, &c.* v. 355.

(*a*) *Les iſles*). Comme Salamine, Pgyttalée, Céos, Egine.

(*a*) Ariſtide, fils de Lyſimachus, fut le premier qui s'en apperçut; il alla à la tente de Thémiſtocle, quoiqu'il ne fût pas de ſes amis, & qu'il eût été banni par ſes brigues. Thémiſtocle étant ſorti au-devant de lui, Ariſtide lui déclara qu'ils étoient inveſtis. Thémiſtocle, qui connoiſſoit d'ailleurs la vertu & la probité de ce perſonnage, fut ravi de ſa franchiſe; & lui découvrant le ſecret de Sicinus, il le pria de lui aider à retenir les Grecs, & de ſe ſervir de la confiance particuliere qu'ils avoient en lui, pour les porter à combattre dans le détroit. Ariſtide, après avoir extrêmement loué Thémiſtocle, alla trouver tous les généraux & capitaines, & les exhortoit à combattre; ils ne vouloient pas croire encore qu'ils fuſſent enveloppés; (*b*) mais un vaiſſeau Ténien, commandé par un capitaine nommé Panétius, s'étant venu rendre à eux dans ce même moment, leur confirma cette nouvelle; de ſorte que le dépit ſe joignant à la néceſſité, les fit réſoudre au combat.

(*a*) *Ariſtide, fils de Lyſimachus, fut le premier qui s'en apperçut*). Car il étoit actuellement à Egine, où le peuple l'avoit exilé par la brigue de Thémiſtocle. Plutarque en parle comme s'il avoit été ſur la flotte des Athéniens.

(*b*) *Mais un vaiſſeau Ténien, commandé par un capitaine nommé Panétius*). Il y a dans le texte, *un vaiſſeau Ténédien*. La plupart des iſles avoient été forcées d'embraſſer le parti des Perſes. Ce Panétius, fils de Soſimene, repaſſa du côté des Grecs avec le vaiſſeau qu'il commandoit, & les Grecs eurent tant de reconnoiſſance pour ce ſervice, que ſur le trépied qu'ils conſacrerent dans le temple de Delphes, ils écrivirent le nom des Téniens parmi les noms de ceux qui avoient remporté la victoire ſur le barbare.

Le matin dès la pointe du jour, Xerxès, pour voir ſa flotte & l'ordre de bataille qu'elle garderoit, ſe plaça ſur une hauteur, (*a*) comme l'écrit Phanodémus, au-deſſus du temple d'Hercule, à l'endroit où le canal, qui ſépare l'iſle de Salamine de l'Attique, a le moins de largeur, (*b*) ou, ſelon Aceſtodorus, (*c*) près des confins de Mégare, ſur les côteaux appellés *Cerata*, les *Cornes.* (*d*) Il s'aſſit là ſur un ſiége d'or, ayant à ſes côtés pluſieurs ſecrétaires qui avoient ordre d'écrire tout ce qui ſe paſſeroit dans le combat.

Pendant que Thémiſtocle faiſoit aux dieux des ſacrifices dans le vaiſſeau amiral, on lui préſenta trois jeunes priſonniers d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus & chargés d'ornemens d'or. On diſoit que c'étoient les enfans de Sandaucé, ſœur du roi, & d'un prince appellé Autarchus.

(*a*) *Comme l'écrit Phanodémus*). Ancien hiſtorien qui avoit écrit l'hiſtoire Attique, & c'eſt peut-être la même que Denys d'Halicarnaſſe cite ſous le titre de Ἀττικῆς ἀρχαιολογίας, *des antiquités de l'Attique.*

(*b*) *Ou, ſelon Aceſtodorus*). Hiſtorien qui avoit écrit l'hiſtoire Grecque. Il ne faut pas le confondre avec Aceſtorides, qui avoit fait un traité *des choſes fabuleuſes des villes.*

(*c*) *Près des confins de Mégare, ſur les côteaux appellés* Cérata). *Sur la côte vis-à-vis de Salamine, il y a deux montagnes qui ſéparent de l'Attique le territoire de Mégare, on les appelle* Cérata, *les Cornes.* Strabon, liv. IX. Hérodote dit qu'il étoit aſſis au pied de la montagne Ægalée, vis-à-vis de Salamine.

(*d*) *Il s'aſſit là ſur un ſiége d'or*). Il n'étoit pas d'or, mais d'argent; il fut conſacré dans le temple de Minerve avec le ſabre d'or de Mardonius, qui fut pris enſuite à la bataille de Platées. Démoſthene, qui l'avoit vu mille fois, l'appelle δίφρον ἀργυρόποδα, *Sellam pedibus argenteis*, Siége à pied d'argent.

Au moment que le devin Euphrantides les apperçut, il remarqua (*a*) qu'une flamme pure & claire ſortoit du milieu des victimes, (*b*) & qu'on éternua à la droite: frappé de cet augure, il prit Thémiſtocle par la main, & lui ordonna d'immoler ces jeunes hommes, & de les ſacrifier (*c*) au dieu Bacchus,

(*a*) *Qu'une flamme pure & claire ſortoit*). Ce qui étoit toujours d'un heureux préſage, comme la flamme qui parut autour de la tête de Servius Tullius, duquel Florus a dit, *quem clarum fore viſa circum caput flamma promiſerat.*

(*b*) *Et qu'on éternua à la droite.*) Les éternuemens étoient pris pour un bon augure, & cette ſuperſtition eſt fort ancienne; car il y en a un exemple bien remarquable dans le dix-ſeptiéme livre de l'Odyſſée d'Homere, & ſans aucune diſtinction du côté droit ou du côté gauche. Cette diſtinction vint dans la ſuite, les éternuemens à la droite furent pris ſeuls pour des ſignes heureux; car la ſuperſtition va toujours en croiſſant, & cette ſuperſtition paſſa toute entiere des Grecs aux Romains; c'eſt pourquoi Catulle dit:

Amor, ſiniſter ante,
Dextram ſternuit approbationem.

(*c*) *Au dieu Bacchus, ſurnommé Omeſtes*). C'eſt-à-dire *cruel.* Je ne trouve nulle part aucun veſtige que Bacchus ait été adoré à Athenes ſous ce nom; encore moins que les Athéniens lui aient immolé des hommes. Bacchus étoit même un dieu trop benin & trop bienfaiſant pour recevoir de ces ſacrifices. Les Grecs racontent de lui, qu'un jour quelques jeunes gens, qui lui faiſoient un ſacrifice dans la Béotie près de l'Aſope, firent une ſi grande débauche, que dans la chaleur du vin ils tuerent le ſacrificateur. D'abord le pays fut abandonné à une peſte très-cruelle. On eut recours à l'oracle de Delphes, qui ordonna qu'on ſacrifieroit à Bacchus un beau jeune garçon; mais Bacchus abhorrant cette victime, mit une chevre à la place du jeune homme qu'on devoit immoler, & en mémoire de cela on bâtit à ce dieu un temple dans le même endroit, ſous le nom de *Bacchus Aigobolos*, c'eſt-à-dire de *Bacchus qui envoye une chevre.* La plus grande

ſurnommé Omeſtes, l'aſſurant que le ſalut & la victoire des Grecs dépendoient de ce ſacrifice.

Thémiſtocle fut fort étonné d'une prédiction ſi étrange; mais le peuple, qui toujours dans les grands dangers & dans les affaires déſeſpérées, (a) attend bien plus ſa délivrance par des voies extraordinaires & hors de toute apparence de raiſon, que par celles qui ſont ordinaires & raiſonnables, ſe mit à invoquer le dieu tout d'une voix, & menant ces priſonniers au pied de l'autel, le forcerent d'achever le ſacrifice comme le devin l'avoit ordonné. Cette particularité eſt rapportée par Phanias de Leſbos, grand philoſophe, & fort verſé dans l'hiſtoire ancienne.

cruauté qu'il ait ſoufferte dans ſes fêtes, ſi je m'en ſouviens bien, eſt celle qui ſe pratiquoit dans une ville d'Arcadie ou à une fête de Bacchus, qu'on appelloit *la fête des Paraſols ;* on fouettoit les femmes, comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près de l'autel de Diane. Cette coutume ne venoit peut-être pas trop mal dans les ſacrifices d'un dieu qui n'eſt pas ennemi de l'amour, & qu'on appelloit l'Ecuyer de Vénus. Mais comme les Inſulaires ont toujours été plus cruels que les peuples de la terre ferme, on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans des iſles. Evelpis Caryſtius rapporte qu'à Chio & à Ténédos on immoloit à Bacchus, ſurnommé *Omadius*, un homme qu'on mettoit en pieces. Docides écrit qu'on faiſoit la même choſe à Lesbos.

(a) *Attend bien plus ſa délivrance par des voies extraordinaires*). Plutarque caractériſe bien ici le peuple. Tout ce qui eſt extraordinaire & hors de toute apparence de raiſon, le ſoumet, le captive & lui redonne l'eſpérance qu'il a perdue : au lieu que ce qui eſt ordinaire & raiſonnable n'attire point ſa confiance, & le laiſſe dans ſon abattement.

Pour ce qui eſt du nombre des vaiſſeaux des barbares, le poëte Eſchyle, dans ſa tragédie des Perſes, en parle en ces termes, comme d'une choſe conſtante, & dont il étoit très-bien informé : (*a*) *Xerxès, je le ſais fort bien, avoit une flotte de mille vaiſſeaux; & outre ces mille, il en avoit encore deux cens ſept d'une légereté merveilleuſe : cela eſt ainſi.* Les Athéniens en avoient cent quatre-vingt, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armés.

Si Thémiſtocle fut habile à choiſir le lieu du combat, il ne le fut pas moins à prendre le moment favorable; car pour charger les ennemis, il attendit l'heure qu'il ſe leve d'ordinaire de la mer un vent bien fort, qui dans ce détroit éleve les vagues; ce vent n'incommodoit en aucune maniere les vaiſſeaux des Grecs, qui étoient bas & plats, au lieu qu'il étoit très-contraire aux vaiſſeaux des Perſes, qui avoient la proue haute, les ponts fort élevés & qui étoient fort peſans; car il les faiſoit tourner, les obligeoit de préſenter le flanc aux Athéniens qui les attaquoient vivement, & qui avoient toujours les yeux ſur Thémiſtocle, comme ſur celui qui ſavoit le mieux ce qu'il falloit faire; & qui d'ailleurs étoit aux priſes avec l'amiral de Xerxès, nommé Ariamene, hom-

(*a*) *Xerxès, je le ſais fort bien*). Eſchyle pouvoit parler ainſi affirmativement, car il étoit à cette bataille. Ce paſſage eſt de ſa tragédie des Perſes, v. 341.

me de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juste de tous les freres du roi, & qui montoit un fort gros vaisseau, d'où il combattoit à coups de traits, comme de dessus de hautes murailles. (*a*) Aminias de Décelée & Sosiclès de (*b*) Pédiée, qui virent le danger où étoit Thémistocle, allerent impétueusement heurter ce vaisseau, & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme ; & Ariamene étant sauté dans leur galere, ils soutinrent long-tems son attaque, & enfin à coups de javelines ils le renverserent dans la mer. (*c*) Artemise reconnut son corps flottant parmi un grand nombre d'autres, & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

Pendant que la bataille étoit en ces termes, on dit qu'il parut une grande flamme du côté d'Eleusine, (*d*) & que dans la plaine

(*a*) *Aminias de Décelée*). Décelée, bourg de l'Attique de la tribu Hippotoontide. Selon Hérodote, cet Aminias étoit de Pallene, bourg de la tribu Antiochide.

(*b*) *Pédiée*). Petite ville de l'Attique.

(*c*) *Artemise reconnut son corps*). Artemise, fille de Ligdamis, reine d'Halicarnasse ; elle avoit mené à Xerxès cinq beaux vaisseaux. Hérodote fait un grand éloge de son courage & de sa prudence, & assure qu'elle donna au roi de meilleurs conseils qu'aucun de ses alliés. Il ne faut pas confondre cette princesse avec Artemise, femme de Mausole, roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingt-dix ans après cette bataille.

(*d*) *Et que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer, on entendit un grand bruit*). Hérodote rapporte cette même vision ; mais il dit qu'elle parut quelques jours avant la bataille, pendant que l'armée de terre de Xerxès ravageoit l'Attique, & elle fut rapportée par un banni d'Athenes qui étoit en grande considération auprès de Xerxès, & qu'on nommoit Dicée, fils de Théocidès.

de (*a*) Thriaſie, juſqu'à la mer, on entendit un grand bruit & une voix comme d'une troupe de gens qui menoient en pompe le dieu (*b*) Iacchus, & qui célébroient ſa fête, & que de deſſous les pieds de cette multitude, il s'éleva un nuage de pouſſiere qui alla tomber ſur les vaiſſeaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes & des figures d'hommes armés, qui de l'iſle d'Egine tendoient les mains au-devant de leur flotte; (*c*) & l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides dont on avoit imploré le ſecours avant le combat.

Le premier qui prit un vaiſſeau ennemi, ce fut un capitaine Athénien, nommé Lycomede, qui, s'en étant rendu maître coupa la proue, & (*d*) la conſacra avec ſes enſeignes à Apollon, ſurnommé *Porte-laurier*. Les autres, à la faveur du détroit, faiſant un front égal au front des barbares, qui ne pouvoient venir au combat qu'à la file, & qui s'entreheurtoient & s'embarraſſoient par leur grand

(*a*) *Thriaſie*). Entre Eleuſine & Athenes.

(*b*) *Iacchus*). C'eſt le même que Bacchus.

(*c*) *Et l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides dont on avoit imploré le ſecours avant le combat*). Car on avoit envoyé un vaiſſeau à Egine pour faire des prieres à Eacus & à ſes deſcendans. Cet Eacus étoit fils de Jupiter & roi d'Egine; il avoit été toute ſa vie très-juſte & très-pieux, & l'on prétendoit que ſes prieres avoient été ſouvent d'un très-grand ſecours à la Grece. Après ſa mort on publia que Jupiter l'avoit établi un des juges des enfers.

(*d*) *La conſacra avec ſes enſeignes*). C'eſt-à-dire avec les ornemens & les figures qu'on mettoit ordinairement à la proue des vaiſſeaux, & qui en étoient comme les enſeignes; c'eſt ce que les Grecs appelloient *Paraſemes.*

nombre,

nombre, les presserent si opiniâtrément, qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit, ils les mirent en fuite, & remporterent, comme dit Simonide, cette belle & signalée victoire qui a été l'action la plus éclatante que les Grecs & toutes les nations barbares aient jamais faite sur mer, tant pour la valeur & le courage des soldats, que pour la prudence & la force de sens de Thémistocle.

Après le combat, Xerxès, dont le courage combattoit encore contre son malheur, (*a*) voulut tenter de joindre l'isle de Salamine au continent par des jettées, afin d'y faire passer son armée de terre, & de fermer ce passage aux Grecs. Cependant Thémistocle, pour sonder le sentiment d'Aristide, fit semblant de vouloir passer dans l'Hellespont, afin, disoit-il, d'y prendre l'Asie dans l'Europe, (*b*) en rompant le pont de bateaux que Xerxès y avoit fait. (*c*) Cette proposition

(*a*) *Voulut tenter de joindre l'isle de Salamine au continent par des jettées*). Selon Hérodote, il ne cherchoit qu'à couvrir par-là son véritable dessein, qui étoit de gagner l'Hellespont.

(*b*) *En rompant le pont de bateaux que Xerxès y avoit fait*). Xerxès avoit fait un pont de bateaux sur l'Hellespont, pour y faire passer son armée de terre. Ce pont étoit à un endroit, qui delà fut appellé *Zeugma*, la jonction, parce que ce pont joignoit les deux rivages. Il faut bien s'empêcher de confondre, comme quelques géographes, ce Zeugma de Xerxès avec une ville de même nom qui est sur l'Euphrate, & où Alexandre fit ce que Xerxès avoit fait sur l'Hellespont.

(*c*) *Cette proposition déplut fort à Aristide, qui lui dit*). Ce ne fut pas Aristide, mais Eurybiade qui fit cette réponse; au moins Hérodote le raconte ainsi, & cela est plus vraisemblable. Thémistocle n'avoit que faire de parler à Aristide, mais il ne pouvoit s'empêcher de parler à Eurybiade, qui étoit le général.

déplut fort à Ariſtide, qui lui dit : *Juſqu'ici nous avons combattu contre un roi plongé dans les délices ; mais ſi nous le renfermons dans la Grece, & que par la crainte nous réduiſions au dernier déſeſpoir un prince qui a encore une ſi formidable armée, il ne ſe tiendra plus ſous ſes pavillons dorés pour être tranquille ſpectateur de nos combats ; mais rendu audacieux par le danger, il tentera tout, & ſe trouvant lui-même par-tout, il rétablira ce qui eſt déja perdu, & ſuivra de meilleurs conſeils pour ſauver ſon état & ſa vie. Ainſi, Thémiſtocle,* ajouta-t-il, *bien loin de rompre le pont qu'il a déja, je ſerois d'avis de lui en bâtir un autre, s'il étoit poſſible, pour le chaſſer de l'Europe plus promptement. Puiſque cela eſt,* reprit Thémiſtocle, *il eſt donc tems que nous travaillions tous enſemble à imaginer des ruſes & des machines pour lui faire quitter la Grece le plutôt qu'il ſe pourra.*

Cet avis ayant été généralement reçu, (*a*) il choiſit un eunuque du palais, qui fut trouvé parmi les priſonniers, & qui ſe nommoit Arnace ; il l'envoya à Xerxès pour lui dire : *Que les Grecs, après avoir gagné cette bataille navale, avoient réſolu d'aller dans*

(*a*) ***Il choiſit un eunuque du palais***). Cela eſt plus vraiſemblable que ce que dit Hérodote, qu'il envoya le même Sicinus dont on a déja parlé. Au reſte, Hérodote ſemble empoiſonner cette action, lorſqu'il dit que Thémiſtocle la fit dans la vue de ſe ménager un aſyle & une protection chez les Perſes, s'il arrivoit un jour qu'il fût maltraité par les Athéniens.

l'Hellespont, à l'endroit appellé Zeugma, couper le pont de bateaux qui lui restoit pour sa retraite, & que le soin que Thémistocle prenoit de la conservation du roi, l'obligeoit à lui donner cet avis, afin que, sans perdre un moment, il se retirât dans ses mers pour passer en Asie, pendant que de son côté il amuseroit les alliés, & retarderoit leur poursuite.

Le barbare, effrayé de cette nouvelle, abandonna tout, & se retira avec une précipitation extrême. (*a*) Or, que la prudence de Thémistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion, Mardonius en fut (*b*) bientôt après une preuve bien convaincante : car dans la bataille que les Grecs donnerent contre lui près de la ville (*c*) de Platées, quoiqu'ils n'eussent sur les bras que

(*a*) *Or, que la prudence de Thémistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion, Mardonius en fut bientôt après une preuve bien convaincante*). Le sens de ce passage, qui est assez obscur dans le texte, & encore plus dans les traductions, est fort beau & fort naturel. Car voici comment Plutarque raisonne : Puisqu'à la bataille de Platées, les Grecs, qui n'avoient à combattre que contre la moindre partie de l'armée de Xerxès, se virent pourtant sur le point de tout perdre, comment auroient-ils pu résister à toutes les forces de ce prince, s'ils lui avoient donné le tems de les réunir, c'est-à-dire s'ils n'avoient combattu au détroit de Salamine, & si encore après cela ils n'avoient trouvé le moyen de le chasser de l'Europe, & tout cela fut exécuté par la prudence de Thémistocle & d'Aristide. Ainsi le danger où Mardonius mit les Grecs, fut une preuve bien sensible de la prudence que ces deux grands hommes avoient fait paroître à Salamine, & du grand service qu'ils avoient rendu à leur nation.

(*b*) L'année suivante.

(*c*) *Platées*). Ville de Béotie, sur le fleuve Asopus.

la moindre partie de l'armée de Xerxès, ils furent pourtant ſur le point de tout perdre.

Hérodote écrit que de toutes les villes de Grece, celle qui ſe ſignala le plus dans cette bataille navale, fut Egine; & que Thémiſtocle remporta le prix; du conſentement de tous les Grecs que la vérité força à lui rendre ce témoignage, malgré l'envie qu'ils lui portoient; car après qu'ils ſe furent retirés dans l'Iſthme, & (*a*) tous les capitaines ayant été obligés de déclarer, par des billets pris ſur l'autel, ceux qui avoient le mieux ſervi dans cette occaſion, on vit que chacun s'adjugea le premier honneur, & qu'ils donnerent le ſecond à Thémiſtocle. Les Lacédémoniens même l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, décernerent à leur général Eurybiade le prix de la valeur, & à Thémiſtocle celui de la ſageſſe, les honorant l'un & l'autre d'une couronne d'olivier. Ils firent auſſi préſent à Thémiſtocle du plus beau char qui fut dans la ville; & à ſon départ, (*b*) ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus conſidéra-

(*a*) *Tous les capitaines ayant été obligés de déclarer par des billets pris ſur l'autel*). Chaque capitaine prenoit ſur l'autel de Neptune un billet, où il écrivoit ſimplement le nom de celui qui méritoit le premier prix, & le nom de celui qui méritoit le ſecond. Cette coutume, qui obligeoit à prendre ſur l'autel des billets pour écrire les ſuffrages, étoit admirable pour avertir les juges que c'étoit en préſence de Dieu qu'ils jugeoient, & que par conſéquent ils ne devoient rien accorder à la faveur, mais donner tout à la juſtice.

(*b*) *Ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus conſidérables*). Ils envoyerent les chevaliers. Hérodote nous apprend que Thémiſtocle

bles pour l'accompagner juſqu'aux (*a*) montagnes.

On raconte encore qu'aux jeux olympiques, qui furent célébrés après cette bataille (*b*) de Salamine, ſi-tôt que Thémiſtocle parut dans le ſtade, toute l'aſſemblée ne ſe ſoucia plus de regarder les combattans, & eut pendant tout le jour les yeux attachés ſur ſa perſonne, en le montrant aux étrangers avec des battemens de mains, & avec toutes les marques d'une admiration extraordinaire, dont il fut ſi ravi, qu'il avoua à ſes amis que ce jour-là il recueilloit le fruit de tous les travaux qu'il avoit ſoutenus pour la Grece. Auſſi étoit-il naturellement plein d'ambition & extrêmement avide de gloire, s'il en faut juger par ce qu'on rapporte de lui; car on dit que, dès qu'il eut été élu amiral d'Athenes, il n'expédia plus aucune affaire, ni publique, ni particuliere, & qu'à meſure qu'elles arrivoient, il les renvoyoit toutes au jour qu'il devoit s'embarquer, afin que, lorſqu'on le verroit dépêcher un ſi grand nombre d'affaires, & parler à tant de ſortes de gens, on eût une plus grande idée de ſa grandeur & de ſa puiſſance.

Une autre fois qu'il ſe promenoit ſur le rivage de la mer, & qu'il s'amuſoit à regarder les corps morts que le flot y avoit jettés,

étoit le ſeul de tous les hommes, à qui, juſqu'à ſon tems, les Lacédémoniens euſſent fait cet honneur.

(*a*) Juſqu'aux montagnes de Tegée.

(*b*) Trois ans après.

comme il en vit plusieurs qui avoient encore leurs c lliers & leurs bracelets d'or, il continua son chemin: & se tournant vers un de ses amis qui le suivoient, *prends cela pour toi*, lui dit-il, *car tu n'es pas Thémistocle.*

Voyant qu'un certain Antiphatès, qui avoit été fort beau garçon, & qui dans ses plus belles années l'avoit traité avec trop de fierté & de mépris, étoit devenu un de ses plus assidus courtisans, depuis qu'il fut parvenu à la premiere dignité de la république: *Mon ami*, lui dit-il, *nous sommes devenus sages en même-tems, mais tous deux trop tard.*

Il disoit ordinairement, *que les Athéniens ne l'estimoient & ne l'honoroient point; mais que, quand ils étoient menacés de quelque guerre, ils se servoient de lui, comme on se sert d'un arbre pendant un grand orage; on se met à couvert sous son ombre, & le beau tems n'est pas plutôt revenu, que l'on coupe ses branches & ses rameaux.* Un homme, de l'isle de Sériphe, lui reprochant un jour *que sa gloire ne venoit pas de lui, mais de sa patrie: Tu dis vrai*, lui répondit Thémistocle, *mais comme je ne serois pas fort illustre si j'étois de Sériphe, tu ne le serois pas non plus quand tu serois d'Athenes.*

Un autre capitaine, qui pensoit avoir rendu quelque grand service à la république, s'en glorifioit auprès de Thémistocle, jusqu'à oser comparer ses actions avec les exploits de ce grand homme; Thémistocle lui conta cette fable; *Un jour dame Fête & son voisin*

Lendemain eurent querelle ensemble ; Lendemain se plaignoit qu'il n'avoit pas le moindre loisir, & qu'il étoit toujours accablé de travail & de peine, au lieu que dame Fête ne faisoit jamais rien & débauchoit tout le monde qui, dès qu'elle paroissoit, ne pensoit qu'à se divertir & à jouir de ce qu'il avoit amassé. Fête lui répondit : cela est vrai ; mais tout ce que j'ai à te dire, c'est que si je n'avois été, tu ne serois pas : tout de même, ajouta-t-il, *si je n'avois été, où en seriez-vous à cette heure?*

En parlant de son fils qui gouvernoit sa mere, & qui par le moyen de sa mere le gouvernoit aussi lui-même, il disoit en raillant : *Qu'il étoit le plus puissant de tous les Grecs ; car les Athéniens commandent aux Grecs, je commande aux Athéniens ; sa mere me commande, & il commande à sa mere.*

Comme il vouloit être singulier en tout, un jour qu'il faisoit vendre une de ses terres, il ordonna au crieur d'ajouter *qu'elle avoit bon voisin.*

Sa fille étant recherchée en mariage par deux citoyens, il préféra l'honnête homme pauvre au malhonnête homme qui étoit riche ; & dit *qu'il aimoit mieux pour son gendre un homme sans bien, qu'un bien sans homme.* (a) Voilà

(a) *Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries*). Plutarque n'a pas employé ici un bon mot que Cicéron nous a conservé dans le 11[e] liv. *de fin. bon. & mal.* Comme Simonide se vantoit à Thémistocle de lui enseigner l'art de la mémoire, *Eh mon Dieu*, lui dit ce grand homme, *enseigne-moi plutôt l'art de l'oubli, car je me souviens moi-même de ce que je ne veux pas, & je ne*

quel il étoit dans ſes réponſes & dans ſes plaiſanteries.

Après qu'il eut exécuté toutes ces grandes choſes, il ne penſa qu'à fortifier Athenes, & qu'à l'environner de murailles, après avoir gagné les ephores par de l'argent, pour les empêcher de s'y oppoſer, comme l'écrit Théopompus, (*a*) ou, ſelon d'autres, après les avoir trompés & amuſés de cette maniere; il alla à Sparte comme ambaſſadeur; (*b*) les Spartiates ne manquerent pas de ſe plaindre que les Athéniens fortifioient leur ville, & produiſirent pour accuſateur le gouverneur d'Egine qui y avoit été envoyé exprès. Thémiſtocle nia le fait, & les ſomma d'envoyer ſur les lieux, ne cherchant qu'à gagner du tems pour achever ſes murailles, & qu'à faire en ſorte que les Athéniens puſſent retenir, pour ôtages de ſa perſonne, ceux qui leur ſeroient envoyés. Cela réuſſit; & les Lacédémoniens, ayant été informés de la vérité, ne lui firent aucun mauvais traitement, mais prirent le parti de diſſimuler le reſſentiment qu'ils avoient du tour qu'il leur avoit joué, & le renvoyerent.

(*c*) Il bâtit & fortifia enſuite le Pirée,

ſaurois oublier ce que je veux.

(*a*) *Ou, ſelon d'autres, après les avoir trompés & amuſés de cette maniere*). Cette particularité eſt contée au long par Thucydide, liv. 1.

(*b*) *Les Spartiates ne manquerent pas de ſe plaindre que les Athéniens fortifioient leur ville*). Ils fondoient ces plaintes ſur la crainte qu'ils témoignoient que ces murailles ne ſerviſſent un jour de rempart aux barbares s'ils revenoient; mais, dans le fond, ils ne craignoient que la trop grande puiſſance des Athéniens.

(*c*) *Il bâtit & fortifia enſuite*

(a) ayant remarqué la commodité de ſes ports, & voulant accoutumer ſa ville à la mer; en quoi il ſuivit une politique toute contraire à celle des anciens rois d'Athenes, qui, ne cherchant qu'à éloigner de la marine leurs citoyens, & qu'à les porter à renoncer aux vaiſſeaux pour cultiver la terre, publierent cette fable, que Minerve, plaidant un jour contre Neptune, pour ſavoir qui d'elle ou de lui ſeroit déclaré patron de l'Attique, gagna ſa cauſe en montrant l'olivier à ſes juges. (b) Thémiſtocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le poëte comique Ariſtophane le lui reproche, (c) mais il attacha la ville au Pirée, & la terre à la mer;

le Pirée). Il acheva les fortifications qu'il avoit commencées pendant qu'il étoit archonte, un an avant l'arrivée des Medes, s'il en faut croire Thucydide, mais cette date cauſe de grandes difficultés.

(a) *Ayant remarqué la commodité de ſes ports*). Car il y avoit trois ports faits par la nature ſeule.

(b) *Thémiſtocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le poëte comique Ariſtophane le lui reproche*). Le paſſage que Plutarque a en vue eſt dans la comédie des *Chevaliers*, act. II, ſc. III.

Καὶ πρὸς τούτοις ἀριστῶσῃ τὸν Πειραιᾶ προσέμαξεν,

En faiſant faire bonne chere à la ville, il la mêla & la confondit avec le Pirée. Plutarque a fort bien compris le ſens du poëte, qui ſemble louer Thémiſtocle, lorſqu'il fait véritablement une ſatyre contre lui, en l'oppoſant à Cléon.

(c) *Mais il attacha la ville au Pirée*). C'eſt-à-dire qu'il ne rendit pas toute la ville un port où regne ordinairement la licence, mais il mit la ville en état d'être ſecourue par le Pirée, & le Pirée en état d'être ſecouru par la ville, en conſervant d'ailleurs dans la ville le bon ordre qui devoit y regner.

(*a*) ce qui releva le parti du peuple contre les nobles, & le rendit plus fier & plus audacieux, en faiſant paſſer l'autorité entre les mains des matelots, des comites & des pilotes. Auſſi le tribunal, qu'on avoit bâti (*b*) dans le lieu appellé *Pnyx*, & qui avoit la vue ſur la mer, (*c*) fut changé enſuite par les trente tyrans qui le tournerent vers la terre ferme, perſuadés que la domination de la mer produiſoit & maintenoit la démocratie; au lieu que l'agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'oligarchie, avec le gouvernement des nobles.

Thémiſtocle penſa encore quelque choſe de plus grand pour augmenter ſes forces de mer; car après la fuite de Xerxès, (*d*) la

(*a*) *Ce qui releva le parti du peuple contre les nobles*). Car dans une république la mer eſt toujours favorable au peuple. On peut voir ce qui a été remarqué dans la vie de Solon.

(*b*) *Dans le lieu appellé Pnyx*). Ce lieu étoit près de la citadelle ſur un lieu élevé. Il en eſt parlé dans la vie de Theſée.

(*c*) *Fut changé enſuite par les trente tyrans, qui le tournerent vers la terre ferme*). Comme ſi en changeant les vues d'un lieu public, on changeoit les inclinations & les mouvemens du peuple qui s'y aſſemble. Il eſt certain qu'un rien ſuffit ſouvent pour réveiller dans l'eſprit du peuple des idées capables de produire des effets très-ſurprenans; & il y en a un exemple bien ſenſible dans la vie de Camillus. Il paroît par un endroit d'Ariſtophane, que ce changement de vue n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux; car il dit que le peuple, qui étoit fort doux & fort paiſible chez lui, n'étoit pas plutôt monté ſur cette roche du Pnyx, qu'il devenoit intraitable, & c'eſt pourquoi ſans doute on ceſſa enfin d'y tenir les aſſemblées. Les trente tyrans furent établis à Athenes par Lyſandre, la premiere année de l'olympiade XCIV, 402 ans avant l'ere chrétienne.

(*d*) *La flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pégaſes*). Pégaſes ou Pagaſes,

flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pégases pour y passer l'hiver, il dit un jour aux Athéniens dans une assemblée générale; *qu'il rouloit dans sa tête un dessein qui devoit leur être avantageux & très-salutaire, mais qu'il ne falloit pas le divulguer.* Les Athéniens ordonnerent qu'il le communiquât à Aristide; & si Aristide le trouvoit bon, qu'il l'exécutât sans différer. Thémistocle lui déclara donc, *que sa pensée étoit de brûler les vaisseaux des Grecs, qui étoient à Pégases.* Aristide rentra incontinent dans l'assemblée, & dit, *que ce que Thémistocle avoit imaginé étoit la chose la plus utile & la plus injuste.* En même tems les Athéniens lui ordonnerent de n'y plus penser.

Les Lacédémoniens ayant proposé (*a*) dans le conseil des amphictyons, que toutes les villes, qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès, fussent exclues de cette assemblée; Thémistocle, qui craignoit que, si les Thessaliens, les Argiens & les Thébains n'y étoient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer

ville maritime de la Magnésie dans le golfe Pélasgique. La flotte hyverna là pour fermer le passage, de peur que Xerxès ne vînt avec une nouvelle flotte. Cicéron dit pourtant dans ses *Offices*, qu'elle hyverna dans un port de la Laconie, appellé *Gythium*.

(*a*) *Dans le conseil des amphictyons*). Ce conseil étoit comme les états généraux de toute la Grece, qui y envoyoit ses députés. Je l'ai expliqué ailleurs.

de ſentiment aux députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente-une villes qui fuſſent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort petites & fort peu conſidérables; que ce ſeroit donc une choſe très-étrange, & même très-dangereuſe, que tout le reſte de la Grece venant à être banni de cette aſſemblée, cet auguſte conſeil des amphictyons tombât en la diſpoſition de deux ou trois villes les plus puiſſantes. Cela lui attira la haine des Lacédémoniens qui, pour lui ſuſciter un rival dangereux dans le gouvernement de la république, porterent (*a*) Cimon, & le pouſſerent dans les charges.

Il ſe mit mal auſſi avec les alliés, parce qu'il alloit rodant par les iſles pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande qu'il fit à ceux d'Andros, & par la réponſe qu'il en reçut. Hérodote (*b*) nous les a conſervés l'une & l'autre; Thémiſtocle leur ayant dit: *Je viens à vous accompagné de deux puiſſantes divinités, la Perſuaſion & la Force.* Ils répondirent: *Nous avons auſſi de notre côté deux autres divinités qui ne ſont pas moins puiſſantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez; la Pauvreté & l'Impuiſſance* Le poëte (*c*) Timocréon de Rhodes pique aigrement Thémiſtocle dans une de ſes chanſons,

(*a*) Cimon, fils de Miltiade. Il étoit un peu plus jeune que Thémiſtocle.

(*b*) Liv. VIII, ſect. 3.

(*c*) Timocréon, poëte de la vieille comédie.

comme un homme qui, pour de l'argent, avoit rappellé des bannis, & qui, pour le même intérêt, l'avoit trahi & abandonné, lui, ſon ancien ami & ſon hôte. Voici ſes propres paroles : *Si vous louez Pauſanias, Xantippe ou Léotychidas, pour moi je loue Ariſtide, qui eſt le plus honnête homme que la ſacrée ville d'Athenes ait jamais porté : car Thémiſtocle eſt (a) haï de Latone comme un menteur, un ſcélérat & un traître, qui, pour une vile ſomme d'argent, a trahi Timocréon, ſon hôte & ſon ancien ami, & l'a empêché de retourner dans ſa chere patrie de Jalyſe. Et après avoir reçu trois talens, il a fait voile. Que la mer ne l'a-t-elle englouti comme il le méritoit ! car pour s'enrichir il a rappellé ceux-là, chaſſé ceux-ci, & fait mourir les autres ; & depuis ce tems-là il tient ridiculement table ouverte (b) dans l'Iſthme, & fait reſſervir de la viande froide ; & ceux même qui mangent avec lui, (c) font des vœux qu'il ne paſſe pas l'année.*

Mais il l'outrage encore davantage, & d'une maniere moins couverte, dans une autre chanſon qu'il fit après qu'il eut été condamné & envoyé en exil, & qui commence ainſi : *Muſe, ſeme par toute la Grece la gloire*

(*a*) C'étoit une grande injure parmi les Grecs de dire à un homme, *qu'il etoit haï de Latone.*

(*b*) *Dans l'Iſthme*). Pendant les jeux olympiques.

(*c*) *Font des vœux qu'il ne voie pas la fin de l'année*). C'eſt un trait de ſatyre bien amer contre Thémiſtocle, que ceux qui mangeoient à ſa table ſouhaitoient qu'il ne paſsât pas l'année.

de cette chanſon, comme cela eſt juſte & raiſonnable, &c. Car on dit que Timocréon fut banni pour avoir ſuivi le parti des Perſes, & que ce fut Thémiſtocle même qui le condamna. Après donc que Thémiſtocle eut été accuſé du même crime, il fit contre lui cette chanſon : *Timocréon n'eſt donc pas le ſeul qui ait fait alliance avec les Medes, il y en a d'autres auſſi méchans que lui; on trouve plus d'un renard en Grece.*

Thémiſtocle voyant que ſes citoyens, par envie, prêtoient déja volontiers l'oreille à toutes les calomnies qu'on ſemoit contre lui, fut forcé de faire une choſe qui le rendit encore plus inſupportable; dans toutes les aſſemblées, il ne ceſſoit de les faire ſouvenir de ſes grandes actions & de ſes ſervices; & à ceux qui s'en fâchoient & qui témoignoient être las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choſes, il leur diſoit : *Eh! (a) vous laſſez-vous de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes?*

Il déplut auſſi au peuple en bâtiſſant un temple à Diane, ſous le nom de *Diane Ariſtobulè, Diane du bon conſeil*, comme

(a) *Vous laſſez-vous de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes?*) Ceux qui étoient fâchés de l'entendre ſi ſouvent parler de ſes ſervices, penſoient, comme Soſie de Térence, que de leur remettre ſi ſouvent ſes bienfaits devant les yeux, c'étoit preſque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés. *Nam iſtæc commemoratio, quaſi exprobatio eſt, &c.* Mais Thémiſtocle élude cela par un ridicule, comme s'il leur diſoit, *vous ne vous laſſez pas de recevoir ſouvent du bien d'une même perſonne, & vous vous laſſez de l'en entendre ſouvent parler.*

pour reprocher aux Athéniens qu'il avoit donné de bons conſeils à leur ville & à toute la Grece. Ce temple étoit près de ſa maiſon dans le quartier de Mélite, où les bourreaux jettent préſentement les corps de ceux qu'ils ont exécutés, & où ils portent les habits & les cordes de ceux qui ont été étranglés. Il y avoit encore de notre tems, dans le même temple de Diane Ariſtobule, une petite ſtatue de Thémiſtocle, ſi belle & ſi noble, qu'il étoit aiſé de voir qu'il avoit la phyſionomie auſſi héroïque que le courage.

Les Athéniens le bannirent du ban de l'oſtraciſme, pour rabattre cet excès d'autorité & de crédit, comme ils avoient accoutumé de traiter tous ceux dont la puiſſance leur paroiſſoit trop grande & trop peſante, & n'avoir aucune proportion avec l'égalité démocratique. Car ce ban n'étoit pas une punition, mais un adouciſſement & un ſoulagement de l'envie, qui ſe plaiſoit à rabaiſſer ceux qui étoient trop élevés, & qui aſſouviſſoit toute ſa haine & exhaloit ſa colere par cette eſpece de vengeance.

Après qu'il eut été chaſſé d'Athenes, pendant qu'il demeuroit à Argos, (*a*) Pauſanias fut pourſuivi comme un traître qui avoit conjuré contre ſa patrie. Celui qui l'accuſa & qui intenta action contre lui, ce fut Léobotès, fils d'Alcméon, du bourg d'Agraule, aſſiſté des Spartiates. Pauſanias avoit d'abord caché

(*a*) Pauſanias, fils de Cléombrotus & roi de Sparte. Il avoit gagné la célebre bataille de Platées contre Mardonius.

ſa trame à Thémiſtocle, quoiqu'il fût un de ſes meilleurs amis; mais dès qu'il le vit chaſſé & plein de reſſentiment pour cette injure, il prit la hardieſſe de lui communiquer ſon deſſein, & de le preſſer d'y entrer. Pour l'y engager, il lui fit voir les lettres que lui écrivoit le roi de Perſe, & tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagérant leur méchanceté & leur ingratitude. Thémiſtocle rejetta bien loin la propoſition de Pauſanias, & lui déclara qu'il ne vouloit avoir ſur cela avec lui aucune communication ni aucun commerce; mais il lui garda le ſecret, & ne découvrit à perſonne les diſcours qu'il lui avoit tenus, ni l'entrepriſe qu'il avoit faite, ſoit qu'il eſpérât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il fût bientôt découvert, vu que, ſans aucune apparence de raiſon, il aſpiroit à des choſes trop (*a*) hazardeuſes, & qui ne pouvoient réuſſir.

(*b*) Pauſanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ſes papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de ſoupçon contre Thémiſtocle. (*c*) D'un côté, les La-

(*a*) Il prétendoit livrer la Grece à Xerxès, pour s'en faire déclarer roi après avoir épouſé ſa fille.

(*b*) *Pauſanias ayant été mis à mort*). Comme les éphores allerent pour le prendre, il s'enfuit dans le temple de Pallas *Chalcioicos*, où il fut aſſiégé. On mura toutes les portes, & ſa propre mere mit la premiere pierre. La faim l'ayant réduit à l'extrêmité; comme il étoit à l'agonie, on le retira, & il ne fut pas plutôt hors du temple, qu'il rendit le dernier ſoupir.

(*c*) *D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui*). Ils envoyerent des députés à Athenes pour l'accuſer & pour le faire condamner à mort.

cédémoniens crioient beaucoup contre lui, & de l'autre, ses envieux parmi ses citoyens l'accusoient ouvertement. Il répondoit par lettres à toutes ces calomnies; car, pour réfuter les accusations de ses ennemis, il écrivoit aux Athéniens, qu'ayant toujours cherché à dominer, & n'étant nullement né pour la servitude, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, & livrer la Grece entiere à des ennemis & à des barbares.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grece. Thémistocle, qui en fut averti assez à tems, passa dans l'isle de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque service; (*a*) car ayant été élu juge d'un différent qu'elle avoit avec les Corinthiens, il condamna ces derniers à lui payer vingt talens, & ordonna qu'ils jouiroient ensemble de (*b*) l'isle de

(*a*) *Car ayant été juge d'un différent qu'elle avoit avec les Corinthiens*). Le scholiaste de Thucydide parle d'un service encore plus considérable; car il dit qu'après la défaite de Xerxès, les Grecs vouloient aller assiéger Corcyre, aujourd'hui Corfou, pour la punir de ce qu'elle n'étoit pas entrée dans la ligue contre le barbare, & que Thémistocle l'empêcha, en représentant que si on alloit ravager toutes les villes qui n'avoient pas pris leur parti, on feroit plus de mal à la Grece que les Barbares ne lui en avoient fait.

(*b*) *L'isle de Leucade, colonie de ces deux peuples*). Thucydide & Srrabon la font seulement colonie des Corinthiens, c'est pourquoi aussi on a appellé les habitans, ἑώλους Κορινθίους, *des Corinthiens presque effacés*, s'il est permis de parler ainsi, c'est-à-dire, des

(*a*) Leucade, colonie de ces deux peuples. De là il s'enfuit en Epire; & se voyant encore pourſuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens, il ſe jetta, par un coup de déſeſpoir, dans des eſpérances fort douteuſes & fort dangereuſes, en ſe réfugiant chez Admete, roi des (*b*) Moloſſes, qui, ayant autrefois demandé du ſecours aux Athéniens, & ayant été honteuſement refuſé par Thémiſtocle, qui avoit alors la principale autorité, en avoit conſervé un vif reſſentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occaſion favorable; mais Thémiſtocle, qui jugea bien que dans ſon exil l'envie encore toute récente de ſes citoyens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce roi, voulut en courir le riſque. Il ſe rendit donc ſuppliant d'Admete, & d'une maniere fort ſinguliere & fort extraordinaire; car, prenant entre ſes bras le fils du roi, il s'aſſit au milieu de ſon foyer entre ſes dieux domeſtiques. Les Moloſſes eſtiment cette ſorte de ſupplication, la plus grande & la ſeule qu'on ne ſauroit preſque rejetter. Il y a des auteurs qui écrivent que ce fut la femme même du roi, nommée Phtie, qui lui enſeigna cette maniere de ſupplier, & qui, lui mettant ſon fils entre les

Corinthiens qui ne retiennent preſque plus rien de leur premiere origine.

(*a*) Aujourd'hui *Sainte-Maure*, vis-à-vis de l'Acarnanie, à laquelle elle eſt jointe par un pont.

(*b*) Peuple d'Epire, vis-à-vis du golfe d'Ambracie.

bras, l'assit dans son foyer (a) D'autres prétendent qu'Admete lui-même, pour consacrer & sanctifier la nécessité qui le forceroit de refuser Thémistocle à ceux qui le redemanderoient, imagina cette espece de supplication extraordinaire & tragique.

Pendant qu'il étoit à la cour d'Admete, Epicrates d'Acarnanie trouva moyen d'enlever d'Athenes sa femme & ses enfans, qu'il lui envoya; & pour cet enlevement il fut mis en justice quelques tems après par Cimon, & condamné à mort, comme l'écrit Stesimbrotus; mais ce même Stesimbrotus, oubliant dans la suite, je ne sais comment, ce qu'il avoit écrit, ou le faisant oublier à Thémistocle, dit qu'il navigea en Sicile; qu'il demanda au tyran Hiéron sa fille en mariage, lui promettant de lui assujettir tous les Grecs; & qu'ayant été refusé par Hiéron, il passa de là en Asie. Il n'y a nulle apparence que cela soit arrivé comme cet auteur l'écrit: car Théophraste, dans le traité qu'il a fait de la royauté, raconte qu'Hiéron envoya à Olympie des chevaux pour y disputer le prix; que là il fit dresser un pavillon superbe, & que Thémistocle fit un discours aux Grecs, pour leur persuader qu'il falloit enlever ce pavillon du tyran, & empêcher ses chevaux de courir

(a) *D'autres prétendent que ce fut Admete lui-même qui imagina cette sorte de supplication*). Cela ne peut être, puisque nous voyons cette supplication pratiquée dans Homere. Ulysse aborde chez le roi Alcinoüs à Corcyre, s'assit de même sur la cendre de son foyer. Odyss. liv. VII. Il est vrai qu'il y a quelque chose de plus.

avec les autres. Thucydide même écrit qu'il alla par terre juſqu'à l'autre (*a*) mer Egée ; qu'il s'embarqua à la ville de (*b*) Pydne ſur un vaiſſeau marchand qui alloit en Ionie ; qu'il n'étoit connu d'aucun des autres paſſagers ; que ce vaiſſeau ayant été porté par la tempête près de l'iſle de Naxe, qui étoit alors aſſiégée par les Athéniens, le preſſant danger où il ſe vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaiſſeau & au pilote ; & que par prieres & menaces, en leur diſant qu'il les déféreroit aux Athéniens, & les accuſeroit de l'avoir reçu dans leur bord, non par ignorance, mais pour de l'argent, il les força de paſſer outre, & de tenir la route d'Aſie.

Pour ce qui eſt de ſes biens, ſes amis en ſauverent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir en Aſie ; mais tout ce qu'on en put découvrir fut porté au tréſor public. Théopompe le fait monter juſqu'à la ſomme de cent talens, & Théophraſte à celle de quatre-vingt, quoique Thémiſtocle ne poſſédât pas la valeur de trois talens, lorſqu'il entra dans le gouvernement de la république. Quand il fut arrivé à Cumes, il trouva que ſur la côte il y avoit beaucoup de gens qui l'obſervoient pour le prendre, ſur-tout un certain Ergotelles & un nommé Pythodorus ; car c'étoit une riche proie pour des gens capables de profiter de toutes ſortes d'occaſions

(*a*) Juſqu'à la mer Egée.
(*b*) Pydne, ville de la Macédoine, ſur le golfe Termaïque.

pour s'enrichir, le roi de Perſe ayant fait publier qu'il donneroit deux cens talens à celui qui le lui ameneroit. Il s'enfuit donc à (*a*) Æges, petite ville Eolique, où il n'étoit connu de perſonne que de ſon hôte Nicogene, le plus riche de tous les Eoliens, & qui avoit de grandes relations avec tous les ſeigneurs de la cour de Perſe. Il demeura quelques jours caché chez lui ; & un ſoir à l'iſſue du ſouper, après un grand ſacrifice, tout d'un coup le précepteur des enfans de Nicogene, appellé Olbius, étant inſpiré & ravi hors de lui-même, prononça ce vers :

(*b*) *Donne à la nuit la voix, le conſeil, la victoire.*

Et Thémiſtocle s'étant allé coucher enſuite, ſongea qu'il voyoit un dragon entortillé autour de lui qui ſe gliſſoit à ſon cou, & qui n'eut pas plutôt touché ſon viſage qu'il ſe changea en un aigle qui, le couvrant de ſes ailes, l'enleva avec ſes ſerres ; & l'ayant emporté fort loin, le poſa ſur un caducée d'or qui parut tout d'un coup, & ſur lequel il ne fut pas plutôt, qu'il ſe trouva délivré de ſa frayeur & de ſon trouble. (*c*) Pour le con-

(*a*) *Æges*, une des villes des Eoliens, ſur la côte Aſiatique de la mer Egée.

(*b*) C'eſt-à-dire, écoute la voix & le conſeil de la nuit.

(*c*) *Pour le conduire donc en ſûreté*). Plutarque, après avoir raconté le ſonge de Thémiſtocle, ne s'arrête pas à inſtruire ſon lecteur de l'explication que Thémiſtocle lui donna, & de la réſolution qu'il prit en conſéquence, qui fut d'aller ſe jetter entre les bras du grand roi : mais comme ſi le ſonge étoit ſſez clair & aſſez ſenſible, il paſſe tout d'un coup au fait, & ſe contente de dire : *Pour le conduire donc en*

duire donc en sûreté, voici la ruse qu'imagina Nicogene : la plupart des barbares, & sur-tout les Perses, sont naturellement jaloux des femmes jusqu'à la fureur, non-seulement des femmes qu'ils ont épousées, mais de leurs esclaves & de leurs concubines ; ils les gardent très-étroitement, & les tiennent enfermées avec grand soin, afin qu'elles ne puissent être vues d'aucun homme de dehors ; & dans les voyages, ils les font porter sur des charriots dans des pavillons bien fermés. Nicogene fit mettre Thémistocle dans un de ces charriots, lui donnant des hommes pour l'accompagner & pour répondre à ceux qu'ils rencontreroient dans le chemin & qui demanderoient ce qu'il y avoit dans le charriot, que c'étoit une femme Grecque que l'on menoit d'Ionie (*a*) à un seigneur de la porte du grand roi.

sûreté. Par ce seul mot *donc* il fait entendre que ce fut sur ce songe que Nicogene prit le parti de le conduire à la Porte. Comment l'expliqua-t-il donc ? Synésius dit en quelque endroit qu'il est honteux à un homme qui a vingt ans passés, de ne savoir pas expliquer les songes. Pour éviter cette honte, j'essayerai d'expliquer celui-ci. Le dragon entortillé autour de Thémistocle étoit Nicogene même qui avoit gardé Thémistocle chez lui, comme le dragon de Minerve gardoit la citadelle d'Athenes. Ce dragon ne l'eut pas plutôt touché au visage, c'est-à-dire n'eut pas plutôt fait amitié avec lui, Thémistocle ne lui eut pas plutôt confié tout son secret, en se découvrant à lui, que ce dragon se changea en un aigle, c'est-à-dire que, sans perdre un moment, il le mena en Perse au pied du trône du grand roi, signifié par ce caducée d'or, où toutes ses craintes se dissiperent, & où il trouva toute sorte de secours & de protection.

(*a*) *A un seigneur de la porte du grand roi*). On appelloit *la porte* la cour du roi de Perse, comme nous ap-

(*a*) Thucydide & Charon de Lampſaque écrivent que Xerxès étant venu à mourir dans ce tems-là, (*b*) Thémiſtocle arriva juſtement lorſque ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le trône. Ephorus, Dion, Clitarque, Héraclide & pluſieurs autres, tiennent qu'il trouva Xerxès encore vivant; mais l'opinion de Thucydide paroît s'accorder mieux avec les tables de chronologie, quoiqu'elles ne ſoient pas bien fideles ni bien ſûres. Thémiſtocle donc, ſe voyant engagé dans le péril, (*c*) s'adreſſa d'abord à Artaban, capitaine de mille hommes. Il lui dit *qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au roi d'affaires de très-grande conſéquence, & que le roi même avoit extrêmement à cœur.* Artaban lui répondit: *Etranger, les loix &*

pellons encore aujourd'hui celle du grand ſeigneur.

(*a*) *Thucydide & Charon de Lampſaque*). Charon étoit un hiſtorien qui avoit écrit l'hiſtoire des Perſes en deux livres. Il étoit plus vieux que Hérodote.

(*b*) *Thémiſtocle arriva juſtement lorſque ſon fils Artaxerxès venoit de monter ſur le trône*). Thémiſtocle arriva donc à la porte la premiere année de l'olympiade LXXIX, 462 ans avant l'ere chrétienne; car c'eſt la premiere année du regne d'Artaxerxès. Ceux qui prétendent qu'il y arriva pendant que Xerxès vivoit encore, avancent ſon voyage de ſept ans. Mais, comme dit Plutarque, la premiere opinion, qui eſt celle de Thucydide, eſt la plus conforme à l'exacte chronologie; & Plutarque la ſuit toujours, comme on le verra dans la vie d'Alcibiade. Par le diſcours même que Thémiſtocle fait au roi à ſa premiere audience, il fait voir qu'il parle à Artaxerxe, & non pas à Xerxès.

(*c*) *S'adreſſa d'abord à Artaban, capitaine de mille hommes*). C'étoit le fils de cet Artaban, capitaine des capitaines des gardes, qui venoit de tuer Xerxès, & de porter Artaxerxe à ſe défaire de ſon frere aîné Darius.

les coutumes des hommes ſont différentes ; les uns eſtiment une choſe belle & honnête, & les autres une autre ; mais il eſt beau & bon à tous de reſpecter & de garder inviolablement les uſages de leurs pays. On dit que vous autres Grecs vous préférez la liberté & l'égalité à toutes choſes ; & nous, dans le grand nombre de belles & bonnes loix que nous avons, celle qui nous paroît la plus belle, c'eſt la loi qui nous ordonne d'honorer le roi, & d'adorer cette image vivante de ce Dieu immortel qui entretient & conſerve toutes choſes. Si, te conformant donc à nos coutumes, tu veux l'adorer, il t'eſt permis de le voir & de lui parler ; mais ſi tu es dans un autre deſſein, tu ne pourras parler à lui que par tierce perſonne ; car telle eſt la coutume en Perſe : le roi ne donne jamais audience à qui que ce puiſſe être qui ne l'ait adoré. Thémiſtocle, ayant oui ces paroles, répondit : *Artaban, je ne ſuis venu ici que pour augmenter la gloire & la puiſſance du roi votre maître ; & non-ſeulement j'obéirai moi-même à vos loix, puiſque telle eſt la volonté du Dieu qui a élevé l'empire des Perſes à ce haut degré de ſplendeur, mais je ferai en ſorte que votre roi ſera adoré par un plus grand nombre de peuples : que cela ne retarde donc point ce que j'ai à lui communiquer. Mais*, reprit Artaban, *qui lui dirons nous que tu es ; car à tes diſcours on voit bien que tu n'es pas un homme ordinaire ? C'eſt ce que perſonne ne ſaura avant le roi*, repartit Thémiſtocle, ainſi que l'écrit Phanias.

Phanias. (*a*) Erathosthene, dans un traité qu'il a fait de la richesse, ajoute que Thémistocle fut présenté & recommandé à Artaban par une femme (*b*) Erétrienne, que ce capitaine entretenoit.

Quand Thémistocle fut introduit devant le roi, il l'adora & se tint dans un profond silence. Le roi commanda à un truchement de lui demander qui il étoit, & le truchement ayant exécuté l'ordre, Thémistocle dit : *Grand roi, je suis Thémistocle, Athénien, qui, ayant été banni par les Grecs, me suis retiré vers vous. Véritablement j'ai fait beaucoup de mal aux Perses, mais je leur ai fait encore plus de bien ; car ce fut moi qui empêchai les Grecs de les poursuivre, lorsque la Grece mise en sûreté par mes soins, & ma patrie sauvée, sembloient me permettre de vous faire quelque plaisir. Je n'ai d'autres pensées que celles qui conviennent à l'état présent de ma fortune ; & je viens dans la disposition, ou de recevoir vos bienfaits comme une grace, si vous êtes appaisé envers moi, ou de désarmer votre ressentiment par mes soumissions & par mes prieres. Prenez donc mes ennemis mêmes pour témoins des services que j'ai rendus à vos sujets, & servez-vous de mon malheur, plutôt pour montrer votre vertu, que*

(*a*) *Eratosthene, dans un traité qu'il a fait de la richesse*). Eratosthene de Cyrene, qui fut appellé en Egypte par le roi Ptolemée Evergetes, & fait bibliothécaire de la bibliotheque d'Alexandrie ; il étoit historien, géographe & philosophe.

(*b*) *Erétrienne*, de la ville d'Erétrie dans l'Eubée, sur l'Euripe.

pour assouvir votre colere. Par l'une, vous sauverez votre suppliant, & par l'autre, vous perdrez le plus grand ennemi de la Grece. Ayant ainsi parlé, pour engager encore plus le roi par une espece de religion, il lui raconta le songe qu'il avoit fait chez Nicogene, & (*a*) l'oracle de Jupiter Dodonéen, qui lui ordonnoit *de se retirer vers le prince qui portoit même nom que lui*, ce qu'il ne pouvoit interpréter que du roi de Perse, qui, comme Jupiter, est appellé *le grand roi.*

Le roi de Perse ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse; mais on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur; (*b*) qu'il pria son dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, & de les porter à se défaire de leurs plus grands personnages; qu'il en remercia ses dieux par des sacrifices; qu'il donna ensuite un grand festin; & que s'étant couché, l'excès de sa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *j'ai Thémistocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands seigneurs de sa cour, & fit appeller Thémistocle, qui ne s'attendoit à rien de favorable, sur-tout depuis qu'il eut vu que les gardes n'eurent pas plutôt

(*a*) *L'oracle de Jupiter Dodonéen*). Qu'il avoit consulté pendant qu'il étoit en Epire.

(*b*) *Qu'il pria son dieu Arimanius*). Strabon parle en quelqu'endroit de deux dieux des Perses, dont l'un étoit appellé *Amanus*, & l'autre *Anandratus.*

appris ſon nom, qu'ils lui donnerent des marques de leur haine, & le chargerent d'injures & de malédictions, jûſques-là que Roxanès, capitaine de mille hommes, comme Thémiſtocle paſſoit près de lui dans la ſalle même du roi, qui étoit aſſis ſur ſon trône, tout le monde étant dans un ſilence reſpectueux, lui dit tout bas, avec un profond ſoupir : *Serpent de Grece, plein de ruſe & de malice, la fortune du roi t'amene ici.* Cependant dès qu'il fut devant le roi & qu'il l'eut adoré pour la ſeconde fois, le roi le ſalua & lui parla amiablement, lui diſant qu'il lui devoit déja deux cens talens : car, puiſqu'il s'étoit préſenté lui-même, il étoit juſte qu'il reçût la récompenſe qui avoit été promiſe à celui qui le lui ameneroit. Il lui fit encore de plus grandes promeſſes, le raſſura entiérement, & lui ordonna de dire avec une pleine confiance tout ce qu'il avoit à propoſer ſur la Grece. (*a*) Thémiſtocle lui répondit : *Que le diſcours de l'homme reſſemble proprement à une tapiſſerie à perſonnages ; car l'un & l'autre en ſe développant, développent & étalent les images ; au lieu qu'ils les cachent & les gâtent en demeurant reſſerrés & pliés ; qu'ainſi il avoit beſoin de tems pour*

(*a*) *Thémiſtocle lui répondit que le diſcours de l'homme reſſemble proprement à une tapiſſerie à perſonnages*). Thémiſtocle s'accommode bientôt aux manieres orientales, qui étoient de parler par des figures & par des images. Il veut dire que ne ſachant pas la langue du pays, il ne pouvoit pas expliquer ſes ſentimens, qui, par-là, demeuroient roulés comme une tapiſſerie qui n'eſt pas déployée.

déployer & développer ſon diſcours. Le roi, charmé de cette comparaiſon, lui permit de demander tout le tems qu'il voudroit. Thémiſtocle demanda un an; (*a*) & dans ce tems-là, ayant ſuffiſamment appris la langue des Perſes, il parla au roi ſans truchement.

Ceux qui n'étoient pas de la cour, crurent qu'il n'avoit entretenu le roi que des affaires de la Grece; mais les changemens qui arriverent dans ce même tems-là, le rendirent ſuſpect aux grands ſeigneurs, qui crurent qu'il avoit eu l'audace de parler librement d'eux au roi. Auſſi les honneurs que le roi faiſoit aux autres étrangers n'approchoient pas de ceux qu'il faiſoit à Thémiſtocle. Il le menoit à la chaſſe, le mettoit de tous ſes plaiſirs & de ſes divertiſſemens, & s'entretenoit avec lui en particulier. Il le préſenta même à la reine ſa mere, qui l'honora de ſon affection & lui donna les entrées chez elle. Il voulut auſſi qu'il apprît la magie, qui étoit alors la philoſophie des Perſes.

Démaratus de Sparte, qui étoit dans ce même tems à la cour, ayant eu ordre du roi de lui demander un préſent, (*b*) il le ſupplia

(*a*) *Et dans ce tems-là ayant ſuffiſamment appris la langue*). Thucydide marque auſſi que Thémiſtocle employa une année à apprendre la langue & les coutumes du pays.

(*b*) *Il le ſupplia de lui permettre de ſe promener à cheval dans la ville de Sardis, avec la tiare royale ſur la tête*). C'étoit la plus grande faveur que les rois de Perſe pouvoient faire à ceux qu'ils vouloient honorer. L'hiſtoire de Mardochée étoit encore alors toute récente. Aſſuérus, qui eſt le même que Xerxès, pere d'Artaxerxe, avoit ordonné que Mardochée, vêtu des habits royaux

de lui permettre de ſe promener à cheval dans la ville de Sardis avec la tiare royale ſur la tête. Mithropauſtes, couſin-germain du roi, prenant Démaratus par la main, lui dit : *Mon ami, cette tiare royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puiſſe couvrir ; tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne ſerois pourtant pas Jupiter.* Le roi fut ſi irrité de cette demande trop inſolente, qu'il rebuta Démaratus, & parut ne vouloir jamais lui pardonner ; mais Thémiſtocle intercéda pour lui & le remit dans ſes bonnes graces. Enfin le crédit de Thémiſtocle fut ſi grand, que ſous les regnes ſuivans, où les affaires des Perſes furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorſque les rois vouloient attirer quelque Grec à leur ſervice, ils lui écrivoient, & lui promettoient en propres termes, *qu'il ſeroit plus grand auprès d'eux, que Thémiſtocle ne l'avoit été auprès du roi Artaxerxe.* On dit auſſi que Thémiſtocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde, qui s'empreſſoit à lui faire la cour, dit un jour à ſes enfans, voyant ſa table magnifiquement ſervie : *Mes enfans, nous étions perdus, ſi nous n'euſſions été perdus.*

La plupart des auteurs aſſurent (*a*) que le

& le diadême ſur la tête, ſe promeneroit dans la ville ſur un des chevaux du roi. *Eſth.* chap. VI.

(*a*) *Que le roi lui donna trois villes pour ſon pain, pour ſon vin & pour ſa viande ; Magnéſie, Lampſaque & Myonte*). C'étoit la coutume des anciens rois d'Orient ; au lieu de penſions, ils donnoient des villes &

roi lui donna trois villes pour ſon pain, pour ſon vin & pour ſa viande; Magnéſie, Lampſaque & Myonte. Néanthes de Cyſique & Phanias en ajoutent deux autres; Percote & Palæſcepſis, pour ſes meubles & pour ſes habits.

Quelque tems après, Thémiſtocle étant allé viſiter les provinces maritimes pour quelques affaires qui regardoient la Grece, un ſeigneur de Perſe, nommé Epixyes, ſatrape de la Phrygie ſupérieure, lui dreſſa des embûches, & apoſta quelques ſoldats Piſidiens pour le tuer quand il ſeroit arrivé dans la ville appellée Léontocéphale, c'eſt-à-dire, *tête de lion;* mais avant qu'il y arrivât, comme il dormoit un jour dans ſon logis ſur l'heure de midi, on dit que la mere des dieux lui ap-

des provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiés. Toute l'Egypte fut donnée à une reine pour ſes habits. Les tributs même que les rois exigeoient des villes & des provinces, avoient chacun leur deſtination particuliere. Une telle province payoit tant pour le vin, une autre tant pour la viande, celle-là tant pour les menus plaiſirs, & celle-ci tant pour la garderobe. Dans le premier Alcibiade de Platon, on voit que la plupart des provinces étoient deſtinées à fournir la garderobe de la reine; l'une étoit pour ſa ceinture, l'autre pour ſon voile, l'autre pour d'autres habits; & chacune de ces provinces portoit le nom des parures qu'elle fourniſſoit. Artaxerxe donna à Thémiſtocle Magnéſie pour ſon pain; car elle étoit dans le terroir de l'Aſie le plus fertile en froment, ſur le fleuve Méandre. Thucydide marque que Thémiſtocle en tiroit cinquante talens, c'eſt-à-dire cinquante mille écus. Lampſaque étoit pour le vin, car c'étoit le plus beau vignoble de l'Aſie; & Myonte pour la viande, dont elle étoit très-bien fournie: elle abondoit ſur-tout en poiſſon, à cauſe du voiſinage de la mer.

parut en ſonge, & lui dit : *Thémiſtocle, éloigne-toi de la tête de lion, pour ne pas tomber entre les griffes du lion ; & pour prix de l'avis que je te donne, je te demande pour mon eſclave ta fille Mnéſiptoleme.*

Thémiſtocle, s'éveillant en ſurſaut & troublé de ce ſonge, fit ſes prieres à la déeſſe, quitta le grand chemin, prit un détour ; & après avoir paſſé le lieu qui lui avoit été marqué, la nuit étant venue, il ſe logea. Par hazard un des ſommiers qui portoient ſa tente tomba dans l'eau, les eſclaves étendirent les tapiſſeries pour les faire ſécher. Les Piſidiens, qui étoient aux aguets, ne diſtinguant pas bien au clair de la lune que c'étoient des tapiſſeries qui ſéchoient, & les prenant pour le pavillon de Thémiſtocle, accoururent l'épée à la main, eſpérant qu'ils le trouveroient dans ſa tente tout endormi ; mais dès qu'ils ſe furent approchés, & qu'ils voulurent lever un coin de la tapiſſerie, les gens de Thémiſtocle les chargerent vigoureuſement & les prirent. Ayant donc échappé ce danger de cette maniere, & ne pouvant aſſez admirer l'apparition de la déeſſe, il lui bâtit dans la ville de Magnéſie un temple qu'il appella (*a*) *le temple de Dindymene*, & lui conſacra ſa fille Mnéſiptoleme, qu'il fit grande prêtreſſe.

Etant arrivé à Sardis, il ſe divertit à viſiter

(*a*) *Le temple de Dindymene.*) La mere des dieux, Cybele, qui étoit appellée *Dindymene* de la montagne Dindyme, près de Péſinonte, dans la Galatie.

les temples & à voir le grand nombre des offrandes qu'on y avoit consacrées. (*a*) Entre autres, il vit dans le temple de la mere des dieux la petite Hydrophore ; c'étoit une statue de bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorsqu'il avoit l'intendance des eaux à Athenes, il avoit fait faire (*b*) des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques, & les détournoient par des canaux particuliers, & qu'il avoit consacrée dans un temple. Soit donc qu'il eût de la douleur de voir cette petite statue captive, ou qu'il voulût faire voir aux Athéniens le crédit & l'autorité qu'il avoit dans tout le royaume, il alla voir le satrape de Lydie, & lui demanda la statue pour la renvoyer à Athenes. Mais le barbare s'étant fort emporté sur cette proposition, & l'ayant menacé d'en écrire au roi, Thémistocle effrayé chercha un asyle dans l'appartement des femmes, où il gagna, par ses libéralités, ses concubines qui intercéderent pour lui, & appaiserent le satrape.

(*a*) *Entr'autres, il vit dans le temple de la mere des dieux la petite Hydrophore*). Ce passage de Plutarque doit peut-être servir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les statues de bronze que Xerxès avoit emportées de Grece, & qu'Alexandre-le-Grand renvoya ensuite aux Athéniens, en met une qu'il appelle *Œnophoron.* Je ne doute pas qu'il ne faille lire *Hydrophoron.* Car apparemment c'est la même statue. C'est dans le chap. VIII, liv. XXXIV.

(*b*) *Des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques*). Cela est remarquable ; Thémistocle avoit établi des amendes contre ceux qui détournoient les eaux publiques pour leur usage particulier.

Après cette aventure, il ſe conduiſit avec plus de circonſpection, pour éviter l'envie & la jalouſie des barbares; car il n'alla point ſe promener par toute l'Aſie, comme l'écrit Théopompe; mais il ſe tint à Magnéſie où il vécut long-tems ſans aucune crainte, jouiſſant paiſiblement des grands bienfaits du roi, & recevant les mêmes honneurs que les plus grands ſeigneurs de Perſe, pendant que les affaires des hautes provinces de l'Aſie occupoient le roi & l'empêchoient de tourner ſes penſées du côté de la Grece. Mais les nouvelles que l'Egypte, aſſiſtée des Athéniens, s'étoit révoltée; que les vaiſſeaux des Grecs s'étoient avancés juſqu'à l'iſle de Cypre & aux côtes de Cilicie, & que Cimon étoit maître de la mer, l'ayant rappellé pour s'oppoſer aux Grecs, & pour empêcher qu'ils n'augmentaſſent leur puiſſance aux dépens de la ſienne; on leva par-tout des troupes, on fit partir les officiers, & l'on dépêcha à Magnéſie des couriers portant ordre à Thémiſtocle de prendre en main la conduite de cette guerre contre les Grecs, & d'accomplir les promeſſes qu'il avoit faites.

Thémiſtocle ne put être tenté de ſe mettre à la tête de cette expédition, ni par le reſſentiment qu'il conſervoit contre ſa patrie, ni par la gloire de ſe voir élevé à ce haut point de puiſſance & d'autorité. Peut-être même qu'il prévit la difficulté ou l'impoſſibilité d'y réuſſir; car la Grece avoit alors de très-grands capitaines, & entr'autres Cimon, que

la fortune ſembloit prendre plaiſir à favoriſer ; mais ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour cette guerre, ce fut la honte de flétrir & de déshonorer ſes grandes actions & ſes anciens trophées. Pour ſe mettre donc à couvert de ce malheur, (*a*) il prit la généreuſe réſolution de terminer ſa vie par une fin digne de lui. Il fit un ſacrifice ſolemnel auquel il appella ſes amis ; & après les avoir embraſſés & leur avoir fait les derniers adieux, (*b*) il but du ſang du taureau, ou, ſelon d'autres, il avala un poiſon fort prompt, (*c*) & mourut ainſi à Magnéſie, âgé de ſoixante-cinq ans, dont il paſſa la plus grande partie dans le gouvernement de la république & dans le commandement des

(*a*) *Il prit la généreuſe réſolution de terminer ſa vie*). C'eſt ce que Thucydide, contemporain de Thémiſtocle, n'aſſure point ; il dit ſeulement, *Thémiſtocle mourut de maladie. Il y en a qui diſent qu'il s'empoiſonna lui-même, déſeſpérant d'accomplir les promeſſes qu'il avoit faites au roi.* Plutarque a mieux aimé ſuivre ce bruit, fort incertain, pour jetter un plus grand tragique dans ſon hiſtoire. Il y a de l'apparence qu'il mourut de maladie, & que la conjoncture donna lieu à ce bruit, qu'il avoit pris du poiſon pour ſe tirer de cet embarras ; car un dénouement venu ſi juſte & ſi à propos, ne paroît jamais naturel au peuple.

(*b*) *Il but du ſang du taureau*). Après avoir immolé ce taureau, il en reçut le ſang dans une coupe, & le but tout chaud ; ce qui eſt mortel, parce qu'il ſe coagule très-promptement. Pline, liv. XI, chap. XXXVIII. *Taurorum ſanguis celerrimè coit atque dureſcit. Ideo peſtifer potu maximè.*

(*c*) *Et mourut ainſi à Magnéſie, âgé de ſoixante-cinq ans*). Il ſemble que Diodore met cette mort la cinquiéme année du regne d'Artaxerxe ; cela s'accorde avec ce que dit Plutarque, qu'il vécut long-tems à Magnéſie, depuis qu'il eut quitté la cour : mais ce calcul produit de grandes difficultés.

armées. Le roi, ayant appris la cause & la maniere de sa mort, l'estima & l'admira encore davantage, & continua de traiter favorablement ses amis & ses domestiques.

Thémistocle eut cinq garçons de sa premiere femme Archippe, fille de Lysandre, du bourg d'Alopece, Néoclès, Dioclès, Archeptolis, Polyeucte & Cléophante. (a) Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs n'avoit aucun mérite. Néoclès mourut fort jeune d'une morsure de cheval, & Dioclès avoit été adopté par son aïeul Lysandre. De sa seconde femme il eut cinq filles; Mnésiptoleme qui fut mariée à Archeptolis, qui étoit son frere de pere; Italie, qui fut mariée à Panthéides de Chio; Sybaris, qui épousa l'Athénien Nicomede; Nicomaché, qui, après la mort de son pere, fut mariée par ses freres à son cousin-germain Phrasiclès, fils du frere de Thémistocle, dans la ville de Magnésie. Celui-ci se chargea de la plus jeune de toutes, appellée Asie. Les Magnésiens éleverent à Thémistocle, dans la place de Magnésie, un magnifique tombeau, qu'on voit encore. De sorte qu'il ne faut nullement ajouter foi à ce

(a) *Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval*). C'est dans le *Menon*, où Platon, pour prouver que la vertu ne peut être enseignée, & que c'est un don de Dieu, cite l'exemple de ce Cléophante, qui étoit très-bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs étoit très-vicieux; ce que Thémistocle, qui étoit si grand homme, auroit sans doute empêché, s'il l'avoit pu, par l'éducation & par les préceptes.

qu'Andocides (*a*) écrit dans un livre qu'il adreſſe à ſes amis, que les Athéniens ayant dérobé ſes cendres, les jetterent au vent; car c'eſt un artifice dont il ſe ſert pour irriter les nobles contre le peuple. (*b*) Phylarque encore traite l'hiſtoire comme une tragédie, & a preſque recours à une machine, lorſque, pour émouvoir la terreur & la compaſſion, il introduit je ne ſais quels Néoclès & Démopolis, fils prétendus de Thémiſtocle. Mais il n'y a perſonne, non pas même les plus ignorans, qui ne reconnoiſſe que c'eſt une choſe inventée & une pure fiction. Le géographe Diodore, dans un traité qu'il a fait des tombeaux, écrit, & c'eſt plutôt une conjecture qu'une certitude, (*c*) que près du port du Pirée, du côté du promontoire d'Alcimus, il s'avance une pointe, en forme de coude, au-dedans de laquelle, quand on l'a doublée, on trouve, à l'endroit où la mer eſt calme, une baſe fort grande; qu'au-deſſus on voit un monument élevé en forme d'autel, (*d*) & que c'eſt le tombeau de Thémiſtocle.

(*a*) *Andocides*, auteur inconnu.

(*b*) *Phylarque encore*). Hiſtorien qui vivoit du tems de Ptolemée Evergete. Il avoit fait un traité des choſes inventées, & avoit écrit l'hiſtoire depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponeſe, juſqu'à la mort de Cléomene de Lacédémone.

(*c*) *Que près du port du Pirée, du côté du promontoire d'Alcimus*). Il n'y a point dans l'Attique de lieu appellé *Alcimus*. Meurſius a fort bien corrigé, *proche d'Alimus*. Car près du port du Pirée à l'orient, il y avoit un bourg nommé Alimus, de la tribu Léontide. Il en eſt parlé dans Pauſanias & dans Stephan. *de Urb.*

(*d*) *Et que c'eſt le tombeau de Thémiſtocle*). Thucydide écrit que les os de Thémiſ-

Il prétend même que (*a*) Platon, le poëte comique, confirme son sentiment par ces paroles : *Ton sépulcre est placé dans un très-beau lieu, car de tous côtés il peut être salué par les marchands, soit qu'ils entrent ou qu'ils sortent ; & s'il arrive quelque combat naval, il en aura tout le spectacle.*

(*b*) Les descendans de Thémistocle conservent encore à Magnésie certains honneurs qui leur ont été accordés ; & j'en ai vu jouir de mon tems Thémistocle l'Athénien, avec lequel j'avois fait connoissance & lié une amitié fort étroite chez le philosophe Ammonius.

tocle furent enlevés de Magnésie par ses parens, comme il l'avoit ordonné, & enterrés secrettement dans l'Attique ; car il n'étoit pas permis d'enterrer publiquement un homme accusé d'avoir trahi sa patrie ; & cette haine des Athéniens dura sans doute pendant quelque tems. Mais Pausanias favorise extrêmement le rapport de Diodore le géographe, lorsqu'il écrit que les Athéniens se repentirent de ce qu'ils avoient fait contre Thémistocle ; que ses os furent transportés de Magnésie par ses parens ; que ses enfans retournerent à Athenes, & consacrerent dans le Parthenone un tableau où cette histoire étoit peinte, & où l'on voyoit Thémistole peint au naturel, & que son tombeau étoit encore de son tems près du grand port du Pirée.

(*a*) *Platon*, poëte comique qui avoit pu voir Thémistocle.

(*b*) *Les descendans de Thémistocle conservent encore à Magnésie certains honneurs*). C'est une chose assez remarquable, que du tems de Plutarque les descendans de Thémistocle jouissent encore, par la faveur du roi de Perse, des honneurs qui avoient été accordés à Thémistocle par Artaxerxe, il y avoit près de six cens ans. Il est glorieux aux princes de continuer ainsi, & de perpétuer dans les familles les bienfaits de leurs ancêtres, sur-tout les bienfaits mérités par des services importans.

Fin de la vie de Thémistocle.



FURIUS CAMILLUS.

Entre toutes les chofes furprenantes qu'on dit de Furius Camillus, celle qui paroît la plus fingulière & la plus incroyable, c'eft qu'après avoir remporté de très-fignalées victoires, après avoir été cinq fois dictateur, après avoir triomphé quatre fois, & après avoir été honoré du titre de fecond fondateur de Rome, il n'ait pas été une feule fois conful. Cela vint, fans doute, de l'état où fe trouvoit alors la république; le peuple, brouillé avec le fénat, s'oppofoit à la nomination des confuls, & demandoit qu'on mît le gouvernement entre les mains de tribuns militaires, dont le pouvoir, quoiqu'auffi grand & auffi abfolu que celui des confuls, n'étoit pourtant ni fi odieux, ni fi pefant, à caufe de leur nombre. Car de voir à la tête des affaires fix hommes au lieu de deux, c'étoit quelque forte de confolation & de foulagement pour ceux qui ne pouvoient fupporter l'oligarchie. Camillus faifoit alors le plus de bruit par fes glorieux exploits; cependant il ne vouloit pas être conful contre la volonté du peuple, (*a*) quoiqu'on eût tenu plufieurs

(*a*) *Quoiqu'on eût tenu plufieurs fois des comices confulaires pendant ce tems-là*). Depuis qu'on eut élu à Ro-

fois des comices consulaires pendant ce tems-là ; & dans toutes les autres charges, il se conduisit de maniere, que soit qu'il gouvernât seul ou avec des collegues, l'autorité étoit commune, & la gloire n'étoit jamais que pour lui seul. L'autorité étoit commune à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernoit sans aucune envie, & la gloire lui en revenoit toujours à cause de sa prudence & de sa grande capacité, en quoi, d'un commun consentement, il surpassoit tous les autres.

(*a*) La maison des Furiens n'étant pas encore dans un grand éclat, il fut le premier de sa race qui acquit beaucoup de réputation ; il se signala dans la grande bataille contre les Æques & les Volsques, où il étoit simple cavalier, (*b*) sous le dictateur Posthumius Tubertus ; car, poussant son cheval

me des tribuns militaires à la place des consuls, je ne crois pas qu'on ait nommé plus de deux ou trois fois des consuls pendant toute la vie de Camillus ; mais les comices qui élisoient les tribuns militaires, ne laissoient pas d'être des *comices consulaires*, c'est-à-dire, des assemblées qui pouvoient nommer des consuls au lieu de tribuns ; car c'étoient les *comices centuriates*, toujours destinés à élire les principaux magistrats.

(*a*) *La maison des Furiens n'étant pas encore dans un grand éclat*). Furius étoit le nom de la famille ; Camillus étoit un surnom qu'on donnoit aux enfans de qualité, qui servoient quelque tems dans quelque temple, & Camillus fut le premier qui conserva ce surnom.

(*b*) *Sous le dictateur Posthumius Tubertus*). C'étoit l'an de Rome 324, la derniere année de l'olymp. LXXXVII. Camillus devoit avoir alors au moins quatorze ou quinze ans. Cette époque est remarquable, & s'accorde fort bien avec le calcul de Plutarque, qui donne près de quatre-vingt ans à Camillus quand il fut nommé dictateur pour la cinquiéme fois.

entre les deux armées, il commença la charge, & quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuiſſe, il ne ſe retira point, mais après avoir arraché lui-même la javeline de ſa plaie, il s'attacha aux plus vaillans des ennemis, les renverſa & les mit en fuite. (*a*) Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de cenſeur, (*b*) qui étoit alors très-conſidérable, & qui donnoit une très-grande autorité.

Dans cette charge, il fit deux choſes remarquables : l'une, fort belle & fort honnête, ce fut d'obliger par ſes remontrances & par des amendes (*c*) ceux qui n'étoient pas mariés, à épouſer les veuves, qui étoient

(*a*) *Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de cenſeur*). C'eſt-à-dire que cette action ſervit dans la ſuite à lui faire obtenir la charge de cenſeur. Car les Romains auroient-ils donné une charge de cette importance à un jeune homme de quinze ou ſeize ans? Cela ne peut être imaginé. Auſſi trouve-t-on que Camillus fut cenſeur avec M. Poſthumius, la premiere année de l'olympiade XCV, l'an de Rome 353, vingt-neuf ans après cette bataille contre les Æques & les Volſques.

(*b*) *Qui étoit alors très-conſidérable, & qui donnoit une très-grande autorité*). Plutarque dit que cette charge étoit alors très-conſidérable, parce qu'elle déchut extrêmement ſous les premiers empereurs, qui l'éteignirent enfin en s'en rendant eux-mêmes les maîtres. Cette charge étoit ſi conſidérable, qu'elle avoit plus de privileges que le conſulat, que les cenſeurs étoient les maîtres des mœurs & de toute la diſcipline; qu'ils avoient inſpection ſur l'ordre des chevaliers & ſur le ſénat, & qu'ils diſpoſoient à leur gré de la fortune de tout le peuple. Voyez Tite-Live, chapitre VIII, liv. IV, & Cicéron dans le troiſiéme livre des Loix.

(*c*) *Ceux qui n'étoient pas mariés, à épouſer les veuves*). Car les cenſeurs avoient droit de contraindre au mariage ceux qui n'étoient pas mariés, *Cœlibes eſſe prohibento.* Cicéron.

en fort grand nombre à cause des guerres précédentes : & l'autre fort nécessaire ; (*a*) ce fut de mettre à la taille les orphelins, qui, jusqu'alors, avoient été exempts de toutes charges ; on fut forcé d'en venir là par les guerres continuelles qu'on ne pouvoit soutenir qu'avec des dépenses excessives. On avoit besoin sur-tout d'un grand fonds pour continuer le siége de la ville des Veïens, que quelques-uns appellent Vénétaniens : c'étoit la capitale de la Toscane ; elle n'étoit inférieure à Rome, ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie, ni par le nombre des combattans ; & fiere de ses richesses, de son luxe, de ses délices & de sa splendeur, elle avoit livré aux Romains de grands & de beaux combats pour leur disputer la gloire & l'empire ; mais alors, affoiblie par la perte de plusieurs batailles, elle avoit renoncé à cette ambition ; & ses habitans ayant élevé de hautes & de fortes murailles, & muni leur ville d'armes, de bled & de toutes les autres provisions de guerre & de bouche, ils se contentoient de soutenir courageusement le siége, qui fut très-long, mais qui fut aussi très-difficile & très-fâcheux pour les assiégeans : car auparavant ils étoient accoutumés à ne tenir la campagne que l'été, & ils se retiroient l'hiver dans leurs maisons ; & alors ils furent forcés par les officiers de construire des forts,

(*a*) *Ce fut de mettre à la taille les orphelins*). Car les censeurs avoient soin des revenus de la république, *vectigalia tuentor.* Cic.

de ſe retrancher dans leur camp, & de paſſer l'hiver comme l'été dans le pays ennemi.

Il y avoit déja près de ſept ans qu'on étoit à ce ſiége, & l'on ſe plaignoit des officiers généraux, qu'on accuſoit de ne pas le preſſer aſſez vivement : la choſe alla ſi loin qu'enfin on les révoqua, & (*a*) l'on en nomma d'autres; Camillus fut de ce nombre, (*b*) & on l'élut tribun militaire pour la ſeconde fois. Il ne ſervit pourtant pas alors au ſiége, (*c*) le ſort lui étant échu d'aller faire la guerre aux Faliſques (*d*) & aux Capenates, qui, pendant que les Romains étoient occupés à Veïes, avoient ravagé leurs terres, & les avoient extrêmement fatigués pendant cette guerre de Toſcane. Camillus les battit en pluſieurs rencontres, & les obligea à ſe renfermer dans leurs murailles, après en avoir tué un fort grand nombre.

Pendant que cette guerre étoit dans ſa force, arriva le prodige du lac d'Albe, qui peut être comparé aux plus grands prodiges qu'on ait jamais vus, (*e*) & qui, manquant de rai-

(*a*) *Et on en nomma d'autres*). La véritable raiſon de cette révocation, ce fut que la plupart de ces tribuns étoient plébéiens, & que les patriciens voulurent ſe remettre en poſſeſſion de ces charges qui leur étoient dues. La lenteur du ſiége de Veïes ne fut que le prétexte dont on ſe ſervit.

(*b*) *Et on l'élut tribun militaire pour la ſeconde fois*). La premiere année de l'olymp. XCVI, l'an de Rome 357.

(*c*) *Le ſort lui étant échu d'aller faire la guerre aux Faliſques & aux Capenates*). Camillus alla contre les Capénates; Valérius Potitus, un de ſes collegues, contre les Faliſques. Tite-Live, l. V, 15.

(*d*) Peuples de la Toſcane, voiſins de Veïes.

(*e*) *Et qui manquant de raiſons phyſiques*). C'eſt-à-dire

ſons phyſiques, imprima une grande terreur dans les eſprits. On étoit au commencement de l'automne, ſur la fin de l'été, où il n'y avoit eu ni grandes pluies, ni vents de midi fort violens. Les ſources & les fontaines, dont l'Italie eſt pleine, tarirent entiérement, ou ne réſiſterent que foiblement à la ſécheresſe, & toutes les rivieres, qui ſont ordinairement fort baſſes en été, diſparurent. Cependant le (*a*) lac d'Albe, qui a ſa ſource en lui-même, & qui ne ſe décharge nulle part, étant environné de montagnes dont la terre eſt fort bonne, commença à s'enfler viſiblement, (*b*) ſans qu'on en pût trouver d'autre cauſe que la volonté des dieux; & il s'éleva enfin juſqu'à la cime de ces montagnes, ſans aucune ſorte de tourmente ou d'agitation. Les paſteurs & les bouviers en furent les premiers ſurpris: mais lorſque la barriere qui, comme une digue, empêchoit ce lac d'inonder les campagnes, vint à ſe rompre

qu'il n'y en avoit pas d'apparentes, ni pluies, ni fontes de neiges, *&c.*

(*a*) *Lac d'Albe*, aujourd'hui le lac de Caſtel-Gandolfe.

(*b*) *Sans qu'on en pût trouver d'autre cauſe que la volonté des dieux*). Les Romains étoient très-méchans phyſiciens du tems de Camillus. Dans le ſiecle d'Auguſte, Strabon ne trouvoit pas ce miracle ſi grand; car en parlant du lac Fucin fort voiſin de celui d'Albe, & qui, comme lui, croiſſoit quelquefois prodigieuſement, & décroiſſoit ſi fort dans la ſuite, qu'on labouroit ſes terres, il en marque deux raiſons: *Soit que cela arrive*, dit-il, *parce que ſes ſources, après s'être détournées ailleurs, reprennent leur premier chemin, ſoit qu'elles tariſſent effectivement pendant un tems, & qu'enſuite venant à ſe remplir, elles jailliſſent & fourniſſent cette abondance d'eau qui remplit ce lac juſqu'à la cime des montagnes.*

par le poids & par la quantité d'eau qu'elle ſoutenoit, & que ſes ondes, roulant avec furie au travers des terres labourées & des vergers, allerent ſe jetter dans la mer, cela n'étonna pas ſeulement les Romains, mais tous les peuples d'Italie, qui furent perſuadés que c'étoit un ſigne de quelque grand événement.

On ne parloit d'autre choſe au camp de Veïes, de maniere que la nouvelle en paſſa juſqu'aux aſſiégés; & comme ordinairement dans les longs ſiéges, les aſſiégés & les aſſiégeans parlent & ſe mêlent ſouvent enſemble, il arriva qu'un Romain fit connoiſſance, & eut de fréquens entretiens avec un des ennemis, qui étoit fort verſé dans les anciennes hiſtoires, (*a*) & qui paſſoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner. Le Romain lui ayant conté un jour ce débordement du lac d'Albe, & voyant qu'il s'en réjouiſſoit (*b*) & qu'il en tiroit ſujet de ſe moquer du ſiége: *Ce n'eſt pas là*, lui dit-il, *le ſeul prodige qui nous ſoit arrivé;* (*c*) *nous en avons*

(*a*) *Et qui paſſoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner*). C'étoit un devin de profeſſion. La Toſcane abondoit en ces ſortes de gens, à cauſe de l'extrême ſuperſtition de ces peuples. Cicéron dit dans le premier livre de la *Divination*, que ce Veïen étoit un homme de conſidération, *hominem nobilem*.

(*b*) *Et qu'il en tiroit ſujet de ſe moquer du ſiége*). Plutarque paſſe peut-être trop légérement ſur ces particularités eſſentielles & remarquables. Ce Veïen ſe moquoit de la longueur du ſiége, en diſant aux Romains qu'ils n'en viendroient à bout qu'après avoir épuiſé toutes les eaux du lac d'Albe. Tite-Live conte cette hiſtoire plus naturellement, liv. V, 15.

(*c*) *Nous en avons encore eu*

eu encore d'autres bien plus terribles que je ſerois bien aiſe de te communiquer, pour voir ſi dans ce déſordre général de nos affaires publiques, je ne pourrois pas remédier aux miennes, & me mettre en sûreté.

Comme il vit que le Veïen l'écoutoit favorablement, & ſe livroit tout entier dans la converſation, dans l'eſpérance d'apprendre des choſes inouïes, il l'amuſa ſi bien par ſes diſcours, que l'ayant attiré aſſez loin des portes de la ville, il le ſaiſit au corps; & comme il étoit plus fort que lui, il l'enleva, & avec le ſecours de quelques-uns de ſes camarades qui accoururent du camp, (*a*) il le mena devant le général. Cet homme, ſe voyant réduit à cette néceſſité, & ſachant que le deſtin eſt inévitable, leur déclara les oracles ſecrets qui avoient été rendus à ſa patrie: *Qu'elle ne ſeroit priſe que lorſque le lac d'Albe étant débordé, & ſes eaux ayant pris un nouveau chemin, ſes ennemis auroient trouvé le ſecret de les faire rentrer dans leur lit, ou de les détourner,* (*b*) *de maniere*

d'autres bien plus terribles). Tite-Live dit qu'il l'engagea à cette converſation, en le priant de lui enſeigner le moyen d'expier un prodige qui lui étoit arrivé à lui en particulier.

(*a*) *Il le mena devant le général*). Qui l'envoya auſſi-tôt à Rome, afin qu'il fût interrogé par le ſénat.

(*b*) *De maniere qu'elles ne ſe jettaſſent plus dans la mer*). Car ſi elles avoient continué de ſe jetter dans la mer, cela devoit être funeſte aux Romains; & ſi on les détournoit, les Veïens ne pouvoient éviter leur entiere ruine. *Cic.* dans le premier livre de la *Divination.* Ce Toſcan pouvoit très-bien être l'auteur de cet oracle, & l'avoir forgé ſur le champ pour intimider les Romains, & leur faire lever le ſiége.

qu'elles ne se jettassent plus dans la mer.

Le sénat, informé de cette prophétie, & ne sachant à quoi se déterminer, (*a*) jugea enfin que le meilleur expédient étoit d'envoyer à Delphes consulter le dieu. On choisit pour cet effet trois des plus illustres & des plus grands personnages de Rome; Cossus Licinius, Valérius Potitus & Fabius Ambustus, qui, ayant eu dans leur voyage un vent très-favorable, rapporterent bientôt, avec plusieurs autres réponses d'Apollon, un oracle formel qui les avertissoit qu'on avoit négligé certaines cérémonies solemnelles (*b*) dans la célébration des fêtes latines, & qui leur ordonnoit d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela étoit impossible, de les détourner dans les champs par des canaux & par des tranchées, & de les

(*a*) *Jugea que le meilleur expédient étoit d'envoyer à Delphes consulter le dieu*). Car le sénat jugea que sur une chose si grave, il ne falloit pas s'en rapporter à ce que disoit un ennemi.

(*b*) *Dans la célébration des fêtes latines*). Ces fêtes établies par Tarquin-le-Superbe, étoient célébrées par tous les peuples Latins qui se rendoient sur le mont d'Albe, & qui portoient chacun la portion qu'ils devoient contribuer. Les Romains présidoient au sacrifice: on immoloit un taureau à Jupiter *Latialis*, & tous ces peuples mangeoient ensemble. Si quelqu'un n'avoit pas eu sa part du taureau immolé, ou que l'on eût oublié la moindre circonstance de ce rituel, le sacrifice étoit nul, & il falloit le recommencer. Ces fêtes étoient si importantes, que les consuls ne pouvoient partir pour aucune expédition, qu'après les avoir célébrées. Elles ne furent d'abord que d'un jour. On en ajouta ensuite un second, puis un troisiéme, & enfin elles durerent quatre jours.

diſſiper entiérement. Sur cet oracle, les ſacrificateurs ſe mirent à réparer ce qui regardoit les ſacrifices, & le peuple à détourner l'eau du lac.

La dixiéme année du ſiége de Veïes, le ſénat dépoſa tous les autres magiſtrats, (*a*) & créa dictateur Furius Camillus, qui nomma pour général de la cavalerie Cornélius Scipion, & voua aux dieux que, s'ils donnoient une heureuſe fin à cette guerre, (*b*) il célébreroit les grands jeux, (*c*) & rebâtiroit le temple de la déeſſe, que les Romains appellent la mere *Matuta*, & qui eſt la même que Leucothoé, s'il en faut juger par les cérémonies de ſes ſacrifices; (*d*) car ils font entrer

(*a*) *Et créa dictateur Furius Camillus*). Ce changement de magiſtrat changea toute la face des affaires, & l'on vit d'abord l'eſpérance ſuccéder à la conſternation. Voilà ce que fait ſouvent un ſeul homme. *Omnia repente mutaverat imperator mutatus*, dit Tite-Live, *alia ſpes, alius animus hominum, fortuna quoque, alia urbs videri.* Cela arriva la troiſiéme année de l'olympiade XCVI, l'an de Rome 359. Camillus pouvoit avoir alors près de cinquante ans.

(*b*) *Il célébreroit les grands jeux*). C'eſt-à-dire les jeux Romains, qui étoient proprement une eſpece de tournois qu'on faiſoit dans le grand cirque; c'eſt pourquoi ils étoient auſſi appellés *magni circenſes : magnis circenſibus actis.* Virg. Ils furent établis par le roi Tarquinius Priſcus, en l'honneur de Jupiter, de Junon & de Minerve; on les célébroit le 4 de Septembre, & on y employa juſqu'à neuf jours. On en peut voir la deſcription dans les remarques ſur la vie de Coriolan.

(*c*) *Et rebâtiroit le temple de la déeſſe, que les Romains appellent la mere* MATUTA). Ce temple avoit été bâti par Servius Tullius. Cette mere Matuta, la même que Leucothoé, étoit Ino, ſœur de Semelé, mere de Bacchus.

(*d*) *Car ils font entrer dans le milieu du temple une eſclave, lui donnent quelques ſoufflets, la chaſſent enſuite*). La jalouſie qu'Ino avoit con-

dans le milieu du temple une esclave, lui donnent quelques soufflets, la chassent ensuite, (a) portent entre leurs bras les enfans

que contre une de ses esclaves, dont son mari Athamas étoit devenu éperduement amoureux, lui rendit odieuses toutes les esclaves. Et après qu'elle eut été déifiée, les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agréable, qu'en entrant dans ses ressentimens; c'est pourquoi dans les sacrifices qu'ils lui faisoient, ils défendoient aux esclaves l'entrée de son temple, où ils n'en laissoient entrer qu'une seule, qui représentoit la maîtresse d'Athamas; & ils la chassoient après l'avoir bien souffletée.

(a) *Portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la déesse*). C'est le véritable sens de ce passage qui a été défiguré par les interpretes & par Amiot, qui a traduit comme eux, & *embrassent les enfans de leurs freres, plutôt que les leurs propres*; ἐναγκαλίζεσθαι, signifie *embrasser*, mais il signifie aussi *porter entre ses bras*. Et c'est ce qu'il signifie ici. Ino avoit été une très-malheureuse mere; car elle avoit vu tuer son fils Léarchus par Athamas, & elle s'étoit précipitée dans la mer avec son autre fils Mélicerte. Mais elle avoit été plus heureuse tante, car elle avoit sauvé Bacchus, fils de sa sœur Semelé: voilà pourquoi les meres lui offroient les enfans de leurs sœurs ou de leurs freres, & non pas les leurs. C'est ce qu'Ovide a expliqué dans ces vers du sixiéme livre des Fastes.

Non tamen hanc pro stirpe sua pia mater adoret,
Ipsa parum felix visa fuisse parens.
Alterius prolem melius mandabitis illi;
Utilior Baccho, quàm fuit illa suis.

« Que les meres ne prient » pourtant pas cette déesse » pour leurs propres enfans, » car elle a été une mere » très-malheureuse. Vous » réussirez mieux en mettant » sous sa protection les en» fans des autres. Elle fut » plus utile à Bacchus qu'aux » siens ». On voit qu'il n'est point question là d'embrasser, mais d'offrir à la déesse & de mettre sous sa protection; & c'est ce que Plutarque a voulu dire. La faute des traducteurs étoit considérable, en ce qu'elle nous déroboit la connoissance d'une coutume fort singuliere, & qui méritoit d'être éclaircie. On voit par-là que la déesse étoit la dupe de ses

de

de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la déesse, & représentent dans le sacrifice tout ce qui arriva aux nourrices de Bacchus, & ce qu'Ino souffrit de la jalousie de Junon, pour avoir nourri le fils de sa rivale.

Après avoir fait ces vœux, Camillus marcha contre les Falisques & les Capenates leurs alliés, qu'il défit en bataille rangée; de là il se rendit devant Veïes pour presser le siége: & voyant qu'il y auroit beaucoup de danger & de difficulté de prendre cette ville d'assaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins sous terre, le terrein se trouvant propre à être creusé, & pouvant l'être assez profondément pour dérober la connoissance du travail à l'ennemi. Cet ouvrage lui ayant réussi selon ses espérances, il fit donner un assaut général à la place pour attirer les assiégés sur les murailles, & cependant des troupes choisies entrerent heureusement par ce souterrein dans le château, justement à l'endroit du temple de (*a*) Junon, qui étoit le plus grand de la ville, & pour lequel les peuples avoient le plus de dévotion. On rapporte que dans ce moment-là même le général des Toscans sacrifioit aux dieux; que son devin, ayant considéré les entrailles des victimes, s'écria que les dieux donnoient la victoire à celui qui feroit l'obla-

dévots, qui avoient trouvé le moyen d'éluder sa mauvaise humeur & sa colere, en faisant présenter leurs enfans, non par les meres, mais par les tantes; car par cette ruse ils leur procuroient tout de même sa protection.

(*a*) Car Junon étoit la patrone de la ville.

tion du ſacrifice; que les Romains, qui étoient encore ſous terre, ayant entendu ces paroles, percerent promptement la mine, & ſortant avec de grands cris & un bruit effroyable d'armes, ils épouvanterent tellement les Veïens, qu'ils les mirent en fuite, & ravirent les entrailles des victimes & les porterent à Camillus; (*a*) mais peut-être que cela tient plus de la fable que de l'hiſtoire.

La ville ainſi priſe par force, Camillus, qui voyoit de la citadelle les Romains piller & ſaccager ces immenſes richeſſes dont elle étoit pleine, ſe mit à pleurer; & comme ceux qui étoient autour de lui voulurent exalter ſon bonheur, il leva les mains au ciel & fit à haute voix cette priere: *Grand Jupiter, & vous, ô dieux, témoins & juges immortels des bonnes & des méchantes actions des hommes, vous ſavez que ce n'eſt pas ſans raiſon que nous avons porté nos armes contre cette ville, & que nous y avons été forcés pour nous défendre des entrepriſes de ſes injuſtes habitans. Que ſi pour contrebalancer cette grande proſpérité, vous avez réſolu, grands dieux, de nous envoyer*

(*a*) *Mais peut-être que cela tient plus de la fable que de l'hiſtoire*). Plutarque ſuit ici la réflexion de Tite-Live, qui, après avoir rapporté cette particularité ſi ſurprenante, ajoute: *Sed in rebus tam antiquis, ſi quæ ſimilia veri ſunt, pro veris accipiantur, ſatis habeam. Hæc ad oſtentationem ſcenæ gaudentis miraculis aptiora, quàm ad fidem, neque affirmare, neque refellere operæ pretium eſt.* « Mais dans ces choſes » ſi anciennes, je me con» tente qu'on prenne pour » vrai ce qui eſt vraiſem» blable. Ces incidens, plus » propres à la ſcene qui aime » les événemens miraculeux, » qu'à l'hiſtoire, je ne veux » ni les aſſurer, ni les ré» futer ».

quelque malheur, je vous prie de le détourner de la ville de Rome & de ſon armée, & de le faire tomber ſur moi ſeul, (*a*) *en n'appeſantiſſant votre bras que le moins qu'il vous ſera poſſible.* La priere finie, il voulut ſe tourner à droite, comme c'eſt la coutume des Romains, après qu'ils ont adoré & prié; & en ſe tournant il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent alarmés de ſa chûte; mais (*b*) il ſe

(*a*) *En n'appeſantiſſant ſur moi votre bras que le moins qu'il vous ſera poſſible*). Tite-Live, qui rapporte cette priere, ne met pas cette modification, très-indigne de Camillus, ἐλαχίςω κακῷ. Ce n'eſt pas un grand effort de vertu, que de demander aux dieux une légere diſgrace pour épargner à ſa patrie de grands malheurs; la plus médiocre vertu en eſt capable. Auſſi Camillus demande-t-il tout le contraire; car il ſouhaite de grands malheurs pour épargner à ſa patrie la moindre diſgrace. Voici ſes termes: *Ut eam invidiam lenire ſuo privato incommodo, quam minimo publico populi Romani liceret.* « Qu'il puiſſe appaiſer cette » envie des dieux plutôt par » ſes propres malheurs, que » par les moindres diſgraces » du peuple Romain ». Et c'eſt cette demande qui eſt juſte & héroïque. Or la différence qui ſe trouve entre Tite-Live & Plutarque, vient de ce que Plutarque avoit peu de connoiſſance de la langue latine, il avoue lui-même que les choſes lui ſervoient plus à lui faire deviner les mots, que les mots ne l'aidoient à lui faire entendre les choſes: ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'ait pas entendu le paſſage de Tite-Live, & qu'il ait pris le *quam* pour une particule diminutive de *minimo*, au lieu de le prendre pour *potiuſquam*, comme il eſt ſouvent employé dans les auteurs Latins. Valere Maxime, homme d'un grand ſens, qui rapporte la priere de Camillus de la même façon que Tite-Live, ne nous permet pas de douter de la mépriſe de Plutarque.

(*b*) *Il ſe releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids*). En effet, voilà un léger contrepoids, & Camillus en auroit été quitte à bon marché. Il eſt certain que les payens ne cherchoient qu'à remplir ou à éluder les oracles & les menaces de leurs dieux, par des applications favorables. Cependant il n'y a nulle apparence qu'un

releva, & leur dit que, comme il l'avoit demandé aux dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids d'une félicité fort grande.

Après avoir ſaccagé la ville, il réſolut d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de tranſporter à Rome la ſtatue de Junon; (*a*) & ayant aſſemblé les ouvriers, il fit un ſacrifice à la déeſſe, & la pria *de recevoir ſavorablement la bonne intention & la dévotion des Romains, & de vouloir venir douce & propice habiter avec les autres dieux qui avoient pris ſous leur protection la ville de Rome.* Il y en a qui diſent que la ſtatue même répondit *qu'elle le vouloit & qu'elle y conſentoit;* (*b*) mais Tite-Live écrit que Camillus fit ſa

homme de la gravité & de l'âge de Camillus, eût oſé parler ainſi devant tant de gens, qui, malgré leur ſuperſtition, ſe feroient ſans doute moqués d'une choſe ſi frivole. Cette hiſtoire eſt la ſuite de la faute que Plutarque a faite, & que je viens d'expliquer. Et je ſuis ſurpris qu'il ait mieux aimé imputer à Camillus un ſentiment ſi puérile, que de s'en tenir à ce que Tite-Live rapporte, & qui eſt de très-bon ſens, que dans la ſuite l'événement fit conjecturer que cette chûte de Camillus avoit été le préſage de ſa condamnation & de ſon exil. *Idque omen pertinuiſſe poſteà eventu rem conjectantibus viſum ad damnationem ipſius Camilli.* Lib. V, 2. Ce que Valere Maxime confirme encore : *Quod omen ad damnationem, quâ poſtea oppreſſus eſt, pertinuiſſe viſum eſt.*

(*a*) *Et ayant aſſemblé les ouvriers*). Ce n'étoient pas des ouvriers. Camillus n'avoit garde de commettre une ſi grande impiété, que de faire toucher par des ouvriers cette ſtatue ſi reſpectée, qu'il n'y avoit que certains prêtres qui euſſent la permiſſion de la toucher. Mais il choiſit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits, qui, après s'être bien purifiés, & vêtus de robes blanches, s'approcherent de la ſtatue avec toute ſorte de reſpect & de vénération. Tite-Live, V, 22.

(*b*) *Mais Tite-Live écrit que Camillus fit ſa priere à la*

priere à la déesse, & l'invita en touchant sa statue; & quelques-uns des assistans répondirent, *qu'elle le vouloit, qu'elle y consentoit, & qu'elle le suivroit volontiers.* Ceux qui soutiennent & appuyent le miracle, ont pour garant la grande fortune de Rome qui, de si petite & de si méprisable qu'elle étoit au commencement, ne seroit jamais montée à ce haut degré de puissance & de gloire, si quelque dieu ne l'eût assistée en toutes occasions, en lui donnant des signes visibles de sa présence.

On rapporte aussi plusieurs autres miracles de même nature, (*a*) comme que les statues avoient sué fort souvent; qu'on les avoit entendu soupirer; qu'elles s'étoient remuées & tournées; qu'on leur avoit vu faire des signes des yeux, & autres telles merveilles dont les anciennes histoires sont pleines. Je pourrois aussi rapporter, sur le témoignage de plusieurs hommes de mon tems, beaucoup de choses semblables, aussi dignes d'admiration, & qui ne doivent pas être lé-

déesse, & l'invita en touchant sa statue). Plutarque ne s'est pas servi heureusement de sa mémoire dans le récit de ce fait. Tite-Live ne dit point du tout que ce fut Camillus lui-même qui toucha à la statue de la déesse; il donne cela à ces jeunes hommes dont je viens de parler. Voici le passage : *Namque delecti ex omni exercitu juvenes, purè lotis corporibus, candida veste, quibus deportanda Romam regina Juno assignata erat, venerabundi templum iniere, primo religiosè admoventes manus, quod id ipsum more Etrusco nisi certæ gentis sacerdos attrectare non esset solitus, &c.* Tite-Live, v, 22. Il n'y a pas-là un seul mot de Camillus.

(*a*) Plutarque a traité plus au long cette même matiere dans la vie de Coriolan.

gerement rejettées; mais ce ſont des prodiges qu'il eſt également dangereux de croire & de rejetter trop facilement; car la foibleſſe des hommes eſt ſi grande, que n'ayant point de bornes, & ne pouvant jamais s'arrêter, (*a*) elle tombe par le trop de crédulité dans la ſuperſtition & dans l'orgueil; & par le trop de défiance, elle eſt portée à négliger & à mépriſer les choſes ſaintes. Le meilleur parti & le plus sûr, eſt de tenir le juſte milieu entre ces deux extrêmités, & de ne rien décider qu'avec beaucoup de circonſpection & de retenue.

Camillus, ſoit que le grand exploit qu'il venoit de faire en ſe rendant maître d'une ville rivale de Rome, & dont le ſiége avoit duré dix ans, ou que les louanges de ſes flatteurs lui euſſent enflé le cœur, & lui euſ-

(*a*) *Elle tombe par le trop de crédulité dans la ſuperſtition & dans l'orgueil*). On ſait qu'en matiere de religion, la crédulité enfante la ſuperſtition. Mais comment peut-elle enfanter l'orgueil? On peut dire que c'eſt en nous perſuadant que nous ſommes ſeuls aimés de Dieu; que la Divinité n'a des yeux que pour nous, & que nous ſommes ſeuls éclairés ſur les choſes ſaintes, ce qui enfin nous porte à n'avoir que du mépris pour notre prochain. Tel eſt le caractere d'Eutyphron dans Platon. Et combien voit-on de caracteres ſemblables! C'eſt le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce paſſage. Cependant je le crois corrompu, & dans un manuſcrit, au lieu de τύφος, on lit κατήφειαν, *abattement, crainte accompagnée de triſteſſe*. Ce qui s'accorde fort bien avec ce que Plutarque même écrit dans le traité de la ſuperſtition, *que c'eſt une opinion paſſionnée, une imagination, qui engendre dans l'ame une frayeur qui abat & atterre l'homme*, & que le ſuperſtitieux *eſt un homme éperdu qui craint tout, la terre, la mer, l'air, le ciel, les ténebres, la lumiere, le bruit, le ſilence, les ſonges*.

ſent inſpiré des ſentimens peu convenables à un magiſtrat ſoumis aux loix & aux uſages de ſa patrie, triompha avec un appareil trop ſuperbe & trop inſolent, en ce qu'il traverſa la ville, monté ſur un char tiré par quatre chevaux blancs, ce qu'aucun général, avant lui, n'avoit oſé faire, & qu'aucun n'oſa imiter depuis; (a) car les Romains regardent cette ſorte de char comme ſacré, & le croyent uniquement deſtiné au roi & pere des dieux. Ce fut là principalement ce qui lui attira la haine de ſes citoyens, peu accoutumés à ſe voir inſulter avec tant de faſte; mais il s'y joignit encore une autre raiſon qui y contribua beaucoup; ce fut l'oppoſition opiniâtre qu'il fit à la loi qui ordonnoit que la ville ſeroit partagée : car les tribuns avoient propoſé qu'on partageât le ſénat & le peuple en deux; que la moitié demeurât à Rome, & que l'autre moitié allât habiter la ville conquiſe, ſelon que le ſort en décideroit. Ils prétendoient que les uns & les autres en ſeroient plus riches, & que, par le moyen de ces deux grandes villes, ils défendroient mieux leur pays, & conſerveroient plus facilement leurs richeſſes. Le peuple, qui s'étoit fort

(a) *Car ils regardent cette ſorte de char comme ſacré, & le croyent uniquement deſtiné au roi & pere des dieux*). Car les anciens ont feint que Jupiter étoit porté ſur un char à quatre chevaux, parce que ils n'en connoiſſoient point à ſix. Mais ils ne le donnoient pas à Jupiter ſeul, ils le donnoient auſſi au ſoleil. Tite-Live, V, 23. *Jovis ſoliſque equis æquiparari dictatorem in religionem etiam habebant, triumphuſque ob eam unam maximè rem clarior quàm gratior fuit.*

augmenté & fort enrichi, avoit reçu avec joie cette propoſition, & étoit continuellement dans la place, autour des roſtres, à demander & à preſſer, en criant & en faiſant beaucoup de bruit, qu'on recueillît les ſuffrages. Le ſénat & les plus conſidérables d'entre les autres citoyens, perſuadés que cette loi des tribuns étoit moins un partage qu'une totale deſtruction de Rome, ne pouvoient y conſentir, & eurent recours à Camillus, qui, craignant le ſuccès de ce combat, inventoit toujours des prétextes, & ſuppoſoit de nouveaux embarras pour s'excuſer auprès du peuple, & éloignoit ainſi la propoſition de cette loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au peuple.

Mais la cauſe la plus grande & la plus manifeſte de l'averſion qu'on avoit pour lui, venoit de la dîme des dépouilles; & ſi cette cauſe n'étoit pas entiérement juſte, elle étoit du moins ſpécieuſe, & ne manquoit pas de quelque ſorte de raiſon; car lorſque Camillus partit pour le ſiége de Veïes, il fit vœu que, s'il prenoit cette ville, il conſacreroit à Apollon la dîme de tout ce butin; mais la ville priſe & pillée, ſoit qu'il eût de la peine à chagriner ces citoyens, ou que les grandes affaires qu'il avoit ſur les bras lui euſſent fait oublier ſon vœu, il ſouffrit que le peuple s'enrichît de ce butin, n'en fit aucune recherche; & long-tems (*a*) après, ſur le point de ſortir de charge, il ſe raviſa & fit ſon rap-

(*a*) Un an après.

port au ſénat. Les devins, de leur côté, annoncerent que la colere des dieux paroiſſoit manifeſtement dans les ſacrifices, & qu'il falloit les appaiſer par des préſens proportionnés aux graces qu'on en avoit reçues. Le ſénat, qui trouva qu'il étoit impoſſible de faire que le butin n'eût pas été partagé, ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part, ſeroit obligé, par ſerment, de rapporter la dixiéme partie de ce qui lui étoit échu.

Pour exécuter ce decret, il fallut en venir à des extrêmités fort triſtes, & l'on ne put, ſans de grandes violences, obliger des ſoldats qui étoient pauvres, & qui avoient eſſuyé tant de travaux & de fatigues, à rendre une ſi groſſe portion de ce qu'ils avoient gagné, &, ce qui eſt encore plus rude, de ce qu'ils avoient déja dépenſé. Camillus, accablé de leurs plaintes, & manquant de meilleures couleurs pour déguiſer ſa faute, eut l'imprudence d'alléguer la plus mauvaiſe & la plus ridicule de toutes les excuſes, & d'avouer franchement qu'il avoit oublié ſon vœu. Cela irrita encore davantage le peuple, qui diſoit hautement, *qu'alors il avoit voué la dîme des dépouilles des ennemis, & que préſentement il offroit la dîme des biens de ſes citoyens.*

Cependant, chacun ayant emporté la part qu'il devoit, il fut réſolu qu'on en feroit une grande urne d'or, & qu'on l'enverroit à Delphes; mais l'or étoit fort rare à Rome: & comme les magiſtrats cherchoient les moyens d'en avoir, les dames Romaines, après avoir

délibéré entr'elles, donnerent tout l'or de leurs joyaux pour cette offrande (*a*) qui fut du poids de huit talens. (*b*) Le sénat, voulant récompenser & honorer dignement leur magnanimité, (*c*) ordonna qu'après leur mort

(*a*) *Qui fut du poids de huit talens*). Ce passage est considérable, en ce qu'il nous apprend que du tems de Camillus, tous les joyaux d'or des dames Romaines rassemblés, ne pesoient que huit talens, c'est-à-dire la somme de quatre-vingt mille écus; car le talent d'or ne valoit que dix fois le talent d'argent, dix mille écus. L'urne qu'on fit de cet or, étoit ce qu'on appelloit *crater*, un vaisseau assez grand, derriere lequel un homme pouvoit se cacher, comme Virgile dit de Rhœtus, *Æneid. IX.*

Sed magnum metuens se post cratera tegebat.

Il falloit que le don fût considérable, pour tenir lieu de la dîme du butin.

(*b*) *Le sénat voulant récompenser & honorer dignement leur magnanimité*). Plutarque met la chose en beau, & ne dit point qu'on paya cet or aux dames qui le fournirent; c'est ce que Tite-Live n'a pas oublié de marquer: *Pondere ab singulis auri accepto, æstimatoque, ut pecuniæ solverentur, crateram auream fieri placuit, quæ donum Apollini Delphos portaretur.* Liv. V, 25. Et cela est plus vraisemblable. Les Romains auroient-ils voulu s'acquitter de leur vœu aux dépens des femmes? C'étoit bien assez pour elles d'avoir sacrifié leurs joyaux, & elles étoient dignes de louange, quoique le sénat leur en eût fait payer le prix.

(*c*) *Ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraison funebre*). Cet honneur ne leur fut pas accordé en cette occasion; mais quelques années après, lorsqu'elles eurent encore contribué tout leur or pour parfaire la somme qui avoit été promise aux Gaulois. Le seul privilege qu'on leur accorda en cette rencontre, ce fut d'aller aux sacrifices & aux jeux sur des chars couverts & suspendus, qu'on appelloit *pilenta*, & d'aller les jours de fêtes & les jours ouvriers dans les rues sur des chars découverts, qu'on appelloit *carpenta. Honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum, ut pilento ad sacra ludosque, carpentis festo profestoque uterentur.* Tite-Live, V, 25. Le *pilentum* étoit plus honorable que le *carpentum*.

on feroit leur oraifon funebre, comme on faifoit celle des grands perfonnages; car auparavant ce n'étoit pas la coutume de louer publiquement les dames Romaines à leurs funérailles. Et pour porter cette offrande, on choifit parmi les plus confidérables de la ville, (a) trois ambaffadeurs, qu'on envoya fur un vaiffeau (b) long, garni de bons rameurs, & orné comme pour une des plus auguftes cérémonies.

La tempête & le calme penferent leur être également funeftes; car après avoir été fur le point de périr par la tourmente, ils furent jettés par le calme dans un danger qui n'étoit pas moins grand, dont ils n'échapperent que par miracle, & lorfqu'ils ne s'y attendoient plus. Le vent leur ayant manqué près des ifles (c) Æolienes, les vaiffeaux des Lipariens fondirent fur eux comme fur des corfaires; mais les Lipariens, voyant qu'ils ne faifoient que tendre les mains, qu'ils ne fe défendoient que par des prieres, ne les chargerent pas, & fe contenterent de remorquer leur vaiffeau & de le conduire dans leur port, où ils expoferent en vente leurs biens & leurs perfonnes, après les avoir déclarés pirates, & ils ne les relâcherent qu'avec beaucoup de peine; perfuadés enfin, (d) par la vertu &

(a) *Trois ambaffadeurs*). L. Valérius, L. Sergius & A. Manlius. Tite-Live, V, 28.

(b) *Vaiffeau long*). C'eft-à-dire fur un vaiffeau de guerre, fur une galere, & non pas fur un vaiffeau de charge.

(c) Les ifles de Lipari, ou de Vulcain, entre l'Italie & la Sicile.

(d) *Par la vertu & par l'autorité du premier magiftrat de*

par l'autorité du premier magiſtrat de la ville, appellé Timaſithéus, qui, après avoir rendu aux Romains ce bon office, mit encore en mer quelques vaiſſeaux qui étoient à lui, les eſcorta dans leur voyage, & leur aida à conſacrer leur offrande; (*a*) ce qui lui procura dans Rome les honneurs que ſa généroſité méritoit.

Les tribuns du peuple voulurent reparler de la loi qu'ils avoient faite ſur le partage des citoyens pour aller habiter Veïes; mais la guerre des Faliſques, qui ſurvint fort à propos, ayant donné aux patriciens la liberté de tenir les comices à leur gré, (*b*) ils nommerent Furius Camillus tribun militaire, avec cinq autres; car les affaires qu'on avoit ſur les bras demandoient un capitaine, qui, par ſon expérience dans la guerre, eût acquis beaucoup de réputation & d'autorité. Le peuple approuva ce choix par ſes ſuffrages, & Camillus entra incontinent dans les terres des Faliſques, & alla mettre le ſiége devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée & pourvue de toutes les choſes néceſſaires. Il n'ignoroit pas que cette place

la ville appellée Timaſithéus). Tite-Live n'a cru le pouvoir mieux louer qu'en diſant : *Vir Romanis ſimilior quàm ſuis.* « Homme plus ſembla- » ble aux Romains qu'à ſes » citoyens ».

(*a*) *Ce qui lui procura dans Rome les honneurs que ſa généroſité méritoit*). On établit le droit d'hoſpitalité entre les Romains & lui, par un decret du ſénat, & on lui fit des préſens aux dépens du public.

(*b*) *Ils nommerent Furius Camillus*). Camillus fut alors tribun militaire pour la troiſiéme fois, & ce fut la premiere année de l'olympiade XCVII, l'an de Rome 361.

étoit fort difficile à prendre, & que ſon entrepriſe demandoit beaucoup de tems; mais ces raiſons-là mêmes l'y engagerent : car il vouloit, à quelque prix que ce fût, occuper ſes citoyens, & empêcher qu'ils n'euſſent le loiſir de faire des cabales à Rome, & d'y exciter des ſéditions; les Romains, à l'exemple des médecins, ayant preſque toujours uſé de ce remede, de pouſſer au-dehors les humeurs capables de troubler la république.

Les Phalériens, ſe repoſant ſur la bonté de leurs fortifications & de leurs remparts, faiſoient ſi peu de cas du ſiége, que tous les habitans, hors ceux qui gardoient les murailles, alloient en robe dans la ville, & que leurs enfans fréquentoient les écoles à l'ordinaire, & ſortoient de la ville pour ſe promener & s'exercer, ſous la conduite de leur maître : car les Phalériens, à l'exemple des Grecs, avoient un maître commun, voulant que leurs enfans s'accoutumaſſent, dès leur bas âge, à être nourris & élevés les uns avec les autres. Ce maître donc, qui n'attendoit qu'une occaſion de ſe ſervir de ces enfans pour trahir les Phalériens, les menoit tous les jours hors des murs, fort peu loin d'abord, & les remenoit enſuite dans la ville après qu'ils s'étoient exercés. Ainſi, les accoutumant peu à peu à s'éloigner davantage & à ne rien craindre, comme n'y ayant aucun danger; enfin un jour qu'il les avoit tous aſſemblés, il donna exprès dans les gardes avancées des Romains, leur livra

ſes écoliers, & demanda qu'on le menât à Camillus; ce qui fut exécuté.

Quand il fut devant lui, il lui dit : *qu'il étoit le maître d'école des Phalériens ; qu'il préféroit le plaiſir de l'obliger à tous les devoirs de ſon emploi, & qu'il lui livroit la ville en lui livrant ces enfans.*

Camillus ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, & que ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui, il leur dit : *que c'eſt une méchante choſe que la guerre, & qu'elle cauſe d'injuſtices & de mauvaiſes actions ! (a) Cependant il ne laiſſe pas d'y avoir dans la guerre de certaines regles & de certaines loix pour les gens de bien. Et il ne faut pas être ſi avide de la victoire, qu'on n'évite avec ſoin le reproche de la devoir à des moyens impies & honteux : car un bon général doit compter ſur ſa propre vertu, & nullement ſur la méchanceté & ſur la perfidie des autres.* En même-tems il ordonna qu'on déchirât les habits de ce méchant homme, qu'on lui liât les mains derrière le dos, & qu'on donnât à ces enfans des verges & des courroies, afin qu'ils remenaſſent ce traître dans la ville en le fouettant toujours.

Cependant les Phalériens s'étant apperçus de la trahiſon de leur maître d'école, toute

(a) *Cependant il ne laiſſe pas d'y avoir dans la guerre de certaines loix). Sunt & belli ſicut pacis jura, juſtèque ea non minus quam fortiter didicimus gerere.* Tite-Live, V, 17. Il y a du plaiſir à comparer le diſcours que Tite-Live met là dans la bouche de Camillus, avec celui que Plutarque lui donne ici.

la ville étoit pleine de triſteſſe & de deuil pour une ſi grande perte ; les principaux, tant hommes que femmes, couroient tout forcenés ſur les murailles & aux portes ſans ſavoir pourquoi. Au milieu de ce déſordre & de ce tumulte, tout d'un coup ils apperçoivent leurs enfans qui ramenoient leur maître nud & lié, en le fouettant, & qui appelloient Camillus *leur dieu, leur ſauveur & leur pere.* Ce ſpectacle remplit d'admiration, non-ſeulement les peres de ces enfans, mais tous les citoyens en général, & fit naître dans tous les cœurs un ſi violent deſir de ſe remettre à la juſtice de Camillus, que ſur l'heure même ils aſſemblent le conſeil, & lui envoyent des députés pour ſe rendre à lui, eux & leur ville.

Camillus envoya à Rome les députés, qui, ayant été introduits dans le ſénat, dirent : *Que les Romains, en préférant la juſtice à la victoire, leur avoient enſeigné à préférer leur défaite à leur liberté, & qu'ils avouoient qu'ils n'étoient pas ſi inférieurs aux Romains en puiſſance, qu'ils ſe reconnoiſſoient vaincus & ſurmontés par leur vertu.* Le ſénat les renvoya à Camillus, afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos Camillus n'exigea que quelques ſommes d'argent des Phalériens, fit alliance avec tous les Faliſques, & s'en retourna à Rome.

Les gens de guerre, qui s'étoient attendus à piller la ville de Phaleres, voyant qu'ils s'en retournoient les mains vuides, ſe mirent

à accuſer Camillus, & à le décrier auprès des autres citoyens, comme un homme qui haïſſoit le peuple, & qui, par envie, avoit empêché les pauvres de profiter de cette occaſion de s'enrichir.

Cependant les tribuns propoſerent de nouveau la loi du partage des habitans, & vouloient la faire paſſer par les ſuffrages du peuple. Camillus, ſe chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, (*a*) parla ſur ce ſujet avec tant de liberté & de force, qu'il l'emporta & fit abroger la loi; mais cela le rendit ſi odieux, qu'ayant perdu dans ce tems-là un de ſes enfans, ce malheur domeſtique ne put adoucir le peuple irrité; quoique le bon naturel de Camillus lui fît ſupporter ſi impatiemment cette perte, qu'ayant été aſſigné à comparoître en juſtice, ſon affliction ne lui permit pas de ſortir, & qu'il ſe tint renfermé dans ſa maiſon avec les femmes.

Son accuſateur étoit Lucius Apuléius, qui l'accuſoit d'avoir détourné une grande partie des richeſſes de la Toſcane; & pour appuyer l'accuſation, on diſoit qu'on avoit vu chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit priſes. Le peuple étoit ſi animé, qu'on voyoit manifeſtement qu'il le condamneroit ſur le moindre prétexte. Aſſemblant donc ſes amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui, &

(*a*) *Parla contre cette loi avec tant de liberté & de force*). On peut voir ſon diſcours dans Tite-Live, liv. V, 30. Ce fut la premiere année de l'olympiade XCVII.

ſes collegues, qui étoient en fort grand nombre, il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné ſur des accuſations ſi pleines de calomnie, & d'empêcher qu'il ne devînt le mépris & la riſée de ſes ennemis. Ses amis, après avoir parlé & conſulté enſemble, lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui être d'aucun ſecours auprès de ſes juges, & que tout ce qu'ils pouvoient faire, s'il étoit condamné à l'amende, c'étoit de lui aider à la payer.

Camillus, ne pouvant ſoutenir la honte d'une condamnation, réſolut, dans le fort de ſon reſſentiment, de ſortir de la ville & de s'exiler lui-même. Après avoir donc embraſſé ſa femme & ſon fils, (*a*) il ſortit de ſa maiſon & alla juſqu'à la porte de la ville dans un profond ſilence : quand il fut prêt à ſortir, il ſe tourna ; & levant ſes mains vers le capitole, il pria les dieux : *Que ſi c'étoit injuſtement, & par la violence ou par l'envie du peuple, qu'il étoit ſi honteuſement chaſſé, les Romains s'en repentiſſent un jour, & qu'ils fuſſent obligés de témoigner à la face de l'univers le beſoin qu'ils auroient de lui, & le regret que leur cauſeroit ſon abſence.*

(*b*) Après qu'il eut prononcé ſes impré-

(*a*) *Il ſortit de ſa maiſon*). Tout ceci n'arriva que quatre ans après la priſe de Phaleres, la premiere année de l'olympiade XCVIII, l'an de Rome 365.

(*b*) *Après qu'il eut prononcé ſes imprécations contre ſes citoyens, comme Achille*). Plutarque fait bien connoître le jugement qu'il fait de ces imprécations de Camillus, en les comparant à celles qu'Achille fait contre les Grecs dans le premier livre de l'Iliade, car ce ſont les mêmes ; & il n'y a qu'un homme emporté, violent, injuſte, implacable, qui

cations contre ses citoyens, comme Achille, & qu'il fut parti, abandonnant sa cause, (*a*) il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes ; car l'as est une petite monnoie d'argent dont les dix font le dixain ou denier qui répond à notre drachme. (*b*) Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces malédictions furent suivies de l'effet, & qu'elles attirerent sur les citoyens une punition qui fut la vengeance de leur injustice ; vengeance qui véritablement ne fut ni douce ni agréable à Camillus, & qui au contraire lui causa beaucoup de douleur, mais qui fut très-éclatante & très-honorable, tant la colere du ciel se déclara incontinent contre Rome : car elle amena un tems qui la remplit de meurtres, & versa sur elle comme un déluge de dangers accompagnés d'infamie, soit que ce fût uniquement l'ouvrage de la Fortune, (*c*) ou qu'il

se porte contre sa patrie à de si grands excès.

(*a*) *Il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes*). Le dixain ou denier Romain étoit de même poids & de même valeur que la drachme Attique, & valoit dix sols de notre monnoie, & il falloit dix asses pour faire un denier ; ainsi quinze mille asses faisoient justement quinze cens drachmes, & valoient sept cens cinquante livres, & quoiqu'il n'y eût pas de monnoie d'argent du tems de Camillus, c'étoit toujours la même proportion.

(*b*) *Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces malédictions furent suivies de l'effet*). C'est pourquoi Horace a dit, Epod. V, 89.

Dira detestatio
Nulla expiatur victima.

(*c*) *Ou qu'il y ait véritablement un Dieu pour empêcher que l'ingratitude*). C'étoit la déesse *Nemesis*, à qui les an-

y ait véritablement un Dieu commis pour empêcher que l'ingratitude n'outrage impunément la vertu.

Le premier ſigne, avant-coureur des maux qui menaçoient Rome, arriva au mois de Juillet; (a) & ce fut la mort du cenſeur : car les Romains ont une vénération particuliere pour ce magiſtrat, ils le tiennent pour ſacré : & le ſecond arriva peu de tems avant l'exil de Camillus. Un certain perſonnage, appellé Marcus Céditius, (b) qui n'étoit pas d'une famille noble, ni du corps du ſénat, mais d'ailleurs d'une naiſſance honnête, & homme de bien, avertit les tribuns de l'armée d'une choſe très-digne de conſidération. Il leur dit que la veille, comme il marchoit ſeul la nuit dans la rue-neuve, il entendit quelqu'un qui l'appelloit à haute voix, & que s'étant tourné il n'avoit vu perſonne, mais qu'il avoit entendu une voix qui étoit plus forte que celle d'un homme, & qui lui dit : *Marcus Céditius, dépêche-toi, dès le point du jour, d'aller dire aux tribuns de l'armée qu'ils attendent bientôt les Gaulois.* Cet avertiſſement ne fut

ciens ont attribué le ſoin de punir les mauvaiſes actions, & particuliérement l'orgueil & l'ingratitude.

(a) *Et ce fut la mort du cenſeur*). Le cenſeur C. Julius mourut cette année-là, & on nomma à ſa place M. Cornélius; mais dans la ſuite on ſe fit un ſcrupule de religion de remplir la place des cenſeurs qui mouroient en charge, parce que Rome fut priſe bientôt après; c'eſt pourquoi non-ſeulement on ne remplit plus leur place, mais on obligea même l'autre cenſeur à ſe démettre de ſa charge, lorſque ſon collegue étoit mort. Quelle ſuperſtition!

(b) *Qui n'étoit pas d'une famille noble*). Il étoit plébeïen. Tite-Live, liv. v, 32.

pour les tribuns qu'un ſujet de riſée ; & bientôt après arriva la diſgrace de Camillus.

Les Gaulois étoient une nation (*a*) Celtique. On dit qu'à cauſe de leur trop grande multitude ils quitterent leur pays, qui ne pouvoit pas les nourrir, & qu'ils chercherent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes, & il y avoit encore un plus grand nombre de femmes & d'enfans. Les uns allerent du côté de l'Océan ſeptentrional, paſſerent (*b*) les monts Riphéens, & occuperent les extrêmités de l'Europe ; les autres s'établirent entre les Pyrénées & les Alpes, (*c*) près des Sénonois & des Celtoriens, où ils demeurerent fort long-tems : (*d*) mais un jour ayant goûté,

(*a*) Les anciens appelloient *Celtes* tous les peuples du couchant & du nord. Strab. liv. 1.

(*b*) *Les monts Riphéens*). Les montagnes de la Sarmatie, de la Moſcovie ſeptentrionale.

(*c*) *Près des Senonois & des Celtoriens*). Le Senonois comprenoit Sens, Auxerre, Troyes, juſqu'à Paris. Les Celtoriens ſont inconnus. Ortélius croit qu'il y a faute au texte. Voyez Tite-Live V, 34 & 35.

(*d*) *Mais un jour, ayant goûté pour la premiere fois d'un vin qui leur avoit été apporté d'Italie*). Tite-Live donne cela, non comme une vérité certaine, mais comme un bruit qui avoit couru. *Eam gentem*, dit-il, *traditur fama dulcedine frugum, maximèque vini nova tum voluptate captam, Alpes tranſiiſſe.* Ruauld, dans ſes *Animadverſions*, s'étonne fort qu'on eût pu croire qu'une nation ſi belliqueuſe ſe fût jettée dans l'Italie ſeulement pour l'amour du vin, qu'elle avoit trouvé excellent. Mais, quoi qu'il diſe, la vraiſemblance n'eſt pas entiérement bannie de ce conte. Nous connoiſſons encore aujourd'hui des Gaulois qui ne ſont plus barbares, & qui ſeroient bien capables d'en faire autant. Et véritablement quelle raiſon plus forte pour déterminer des gens qui manquent d'habitation, à préférer une terre à une autre, que ſa fertilité & l'excellence de ſes fruits ? Cette tradition n'eſt

pour la premiere fois, du vin qui leur avoit été apporté d'Italie, ils furent si charmés de cette boisson, & si transportés par ce nouveau plaisir, que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jetterent du côté des Alpes pour aller chercher la terre qui portoit un si excellent fruit, traitant tous les autres pays de stériles & de sauvages.

Le premier qui leur porta du vin, & qui les excita à passer en Italie, ce fut un Toscan nommé Aruns, homme de grande naissance, & qui n'étoit pas d'un méchant naturel, mais à qui il étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à se venger. Il étoit tuteur (*a*) d'un jeune orphelin, appellé Lucumon, le plus riche de la ville & le plus célebre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance, & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son tuteur & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems il fut assez heureux pour cacher la

donc pas si terrible ni si injurieuse à la nation Gauloise, que l'a cru Ruauld. Quand Moyse envoya des espions pour reconnoître la terre de Chanaan, & pour lui en faire leur rapport, ces espions ne jugerent-ils pas de la bonté de cette terre promise par la grappe énorme de raisin qu'ils en rapporterent, & ne dirent-ils pas à leur retour qu'ils avoient trouvé une terre découlante de lait & de miel; *quæ revera fluit lacte & melle?* Nomb. XIII, 28.

(*a*) *D'un jeune orphelin, appellé Lucumon*). Ce nom-là ne se donnoit qu'à ceux qui étoient d'une grande naissance; car c'étoit le nom que les Toscans donnoient à leurs rois. *Lucumones, qui reges sunt lingua Tuscorum.* Servius.

paſſion qu'il avoit pour la femme d'Aruns, & celle que cette femme avoit pour lui; mais enfin leur paſſion devint ſi violente, que ne pouvant ni la vaincre ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever ſa maîtreſſe & de la retenir publiquement : le mari le mit en juſtice; mais il ſuccomba, vaincu par le crédit, par les amis & par les largeſſes de Lucumon. De déſeſpoir il quitta ſon pays; & ayant ouï parler des Gaulois, il les alla trouver, & ſe mit à leur tête pour les mener en Italie.

D'abord les Gaulois s'emparerent de toutes les terres que les Toſcans avoient tenues anciennement, depuis les Alpes juſqu'à l'une & l'autre mer; & une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Toſcane, ce ſont les noms qui reſtent; car la mer ſupérieure, ou Septentrionale, eſt appellée *Adriatique*, du nom de la ville Adria, bâtie par les Toſcans; & la mer inférieure, ou Méridionale, eſt encore appellée *la mer Toſcane.* Tout le pays eſt planté d'arbres, plein de pâturages, & arroſé de pluſieurs rivieres. Il y avoit de plus dix-huit grandes villes où le commerce & le luxe regnoient à l'envi. Les Gaulois en chaſſerent les Toſcans & s'en rendirent maîtres; mais cela étoit arrivé (*a*) longtems auparavant.

Pour lors les Gaulois aſſiégerent la ville de (*b*) Cluſium. Les Cluſiens eurent recours aux Romains, & les ſupplierent d'envoyer

(*a*) Deux cens ans auparavant.

(*b*) *Cluſium*, aujourd'hui *Chiuſi*.

à ces barbares des ambaſſadeurs avec des lettres. Les Romains choiſirent trois hommes des plus illuſtres, & leur envoyerent trois freres de la maiſon des Fabiens. Les Gaulois les reçurent humainement à cauſe du nom de Rome ; & ceſſant de battre la ville, ils leur donnerent audience, & écouterent leurs propoſitions. Les ambaſſadeurs leur demanderent *quel tort leur avoient ſait les Cluſiens, pour la réparation duquel ils fuſſent venus aſſiéger leur ville?* Brennus, roi des Gaulois, ſe prenant à rire, leur dit : *Les Cluſiens nous ſont le tort de poſſéder plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, & de ne pas nous en faire part, à nous qui ſommes étrangers, & en fort grand nombre & pauvres. C'eſt le même tort que vous avoient fait anciennement les Albains, les Fidenates & ceux d'Ardées, & que vous ont fait encore tout récemment les Veïens, les Capenates, & la plupart des Faliſques & des Volſques, contre leſquels vous marchez avec toutes vos forces ; & s'ils ne partagent avec vous leurs fortunes, vous les faites eſclaves, vous pillez leurs biens & vous ruinez leurs villes. Et en cela, Romains, vous ne faites rien d'étrange ni d'injuſte ; mais vous ſuivez la plus ancienne de toutes les loix, qui ordonne que le plus foible obéiſſe au plus fort ; depuis Dieu-même juſqu'aux bêtes brutes, à qui la nature a inſpiré ce ſentiment, que le fort domine ſur le plus foible. Ceſſez donc d'avoir tant de pitié des Cluſiens aſſiégés, de peur que votre exemple ne nous apprenne à*

avoir aussi pitié de tant de peuples que vous avez opprimés.

Cette réponse fit connoître aux ambassadeurs qu'il ne falloit point espérer d'accord avec Brennus ; c'est pourquoi ils entrerent dans Clusium, encouragerent les assiégés, & les exciterent à faire une sortie avec eux ; soit qu'ils voulussent eux-mêmes reconnoître la valeur des barbares, ou leur faire éprouver la leur. Les Clusiens firent donc une sortie, & il y eut près des murailles un grand combat, dans lequel un des Fabiens, Quintus Ambustus, poussa son cheval contre un Gaulois remarquable par sa taille & par sa bonne mine, & que son courage avoit porté à devancer ses escadrons. D'abord il ne fut pas reconnu, tant parce que la mêlée fut fort prompte, que parce que l'éclat des armes éblouissoit les yeux ; mais après qu'il eut tué son ennemi, comme il voulut lui ôter ses armes, Brennus le reconnut, & prenant les dieux à témoin comme Quintus Ambustus, violant le droit des gens, & tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré parmi les hommes, avoit fait un acte d'ennemi, après être venu comme un ambassadeur, il fit cesser le combat ; & laissant là les Clusiens, il mena son armée vers Rome : mais afin que les Romains ne pussent pas lui reprocher qu'il profitoit avec plaisir de l'injustice d'un particulier, & qu'il n'avoit cherché qu'un prétexte, il envoya demander le coupable pour le punir, & s'avança à petites journées.

Le

Le héraut étant arrivé à Rome, le ſénat fut aſſemblé; la plupart condamnerent les Fabiens; ſur-tout les prêtres appellés Féciaux, ſe déclarerent contr'eux : & traitant cette affaire d'attentat qui regardoit la religion & qui intéreſſoit les dieux, ils déclarerent que le ſénat, en faiſant tomber la punition du crime ſur la tête de celui qui l'avoit commis, délivreroit & déchargeroit tous les autres Romains de la coulpe qui les aſſujettiſſoit à la vengeance divine, & qui ne pouvoit être effacée que par cette expiation. Numa, le plus juſte & le plus pacifique de tous les rois, avoit établi les féciaux, afin qu'ils fuſſent les gardiens de la paix, & les arbitres & juges ſouverains de la juſtice des cauſes pour leſquelles on entreprenoit la guerre. (*a*) Mais le ſénat ayant renvoyé l'affaire au peuple, & les féciaux pourſuivant Fabius avec la même ardeur, le peuple ſe moqua ſi ouvertement de leur pourſuite, & témoigna tant de mépris pour la religion, en la traitant de vain ſcrupule, (*b*) qu'il élut ce même Fabius tribun militaire, & lui donna ſes deux freres pour collegues.

(*a*) *Mais le ſénat ayant renvoyé l'affaire au peuple.*) Le ſénat commet ici une grande injuſtice; il renvoye au peuple une affaire qu'il ne pouvoit décider ſans condamner des gens de la premiere nobleſſe, ou ſans s'expoſer au reproche d'avoir attiré ſur Rome de très-grands malheurs. Mais ne valoit-il pas mieux éviter ces malheurs, en condamnant une famille, pour réparation du droit des gens violé par cette famille?

(*b*) *Qu'il élut ce même Fabius tribun militaire, & lui donna ſes deux freres pour collegues.*) Vers la fin de la premiere année de l'olym-

Les Gaulois n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle injure, que, ne pouvant la digérer, & pleins de rage, ils s'avancerent vers Rome ſans différer & avec une extrême diligence. Leur nombre, leur appareil, leur force prodigieuſe & leur fureur, jetterent l'épouvante & l'effroi dans tous les lieux qui étoient ſur leur paſſage : à la campagne & dans les villes on croyoit tout perdu; mais cette frayeur fut vaine; car ſur le chemin ils ne commirent pas la moindre hoſtilité, & ne firent aucune violence; ſeulement quand ils paſſoient auprès des villes, ils crioient à haute voix : *Qu'ils alloient à Rome, qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains, & qu'ils étoient amis de tous les autres peuples.*

Sur la nouvelle de la marche impétueuſe des barbares, les tribuns militaires menent contr'eux les légions qui ne leur étoient pas inférieures en nombre : car il y avoit juſqu'à quarante mille combattans; mais la plupart étoient des ſoldats levés à la hâte, & nullement aguerris; d'ailleurs on négligea les dieux dans cette occaſion : car on ne ſe mit nullement en devoir de les appaiſer par des ſacrifices favorables, & on ne conſulta point les devins; ce qui ne devoit point être oublié dans un ſi preſſant danger, & ſur le point d'une ſi grande bataille. (*a*) Une choſe encore

piade XCVIII, l'an de Rome 366.

(*a*) *Une choſe encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des chefs.*) Ce n'eſt pas la premiere fois que la multitude des chefs a ruiné les affaires.

qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des chefs. Avant ce tems-là, pour des guerres bien moins dangereuſes, les Romains avoient ſouvent élu un ſouverain magiſtrat qu'on appelloit dictateur, reconnoiſſant qu'il n'y avoit rien de ſi important dans les tems difficiles, que de n'être animés que d'un même eſprit, & de n'obéir qu'à un chef qui eût ſeul toute la puiſſance; & en cette occaſion ils négligerent d'y avoir recours. Mais ce qui leur fit autant de tort que tout le reſte, ce fut l'ingratitude dont ils avoient uſé envers Camillus : car cela fit connoître aux capitaines que la choſe du monde la plus à craindre pour eux, c'étoit d'uſer de leur autorité, & de ne pas flatter le peuple.

Les Romains, s'étant avancés juſqu'à quatre-vingt-dix ſtades, camperent ſur le bord du fleuve d'Allia, près du lieu où il ſe jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquerent avec beaucoup de furie, & les tournerent en fuite dès le premier choc, à cauſe du déſordre de leur armée : leur aile gauche fut d'abord renverſée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage; la droite fut un peu moins maltraitée, parce que, pour ſe garantir de la premiere impétuoſité des barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plupart de ceux qui compoſoient cette aile droite ſe ſauverent à Rome; au lieu que ceux de l'aile gauche,

Et on a ſouvent reconnu la vérité de cette maxime d'Homere, οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἷς κοίρανος ἔστω. *La pluralité des chefs n'eſt point bonne; qu'il y ait un ſeul chef.*

qui échapperent après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veïes pendant la nuit; persuadés que Rome étoit entiérement perdue, & que les barbares avoient déja passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient restés. (*a*) Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le (*b*) solstice d'été, le même jour qu'étoit arrivée, long-tems auparavant, la défaite des trois cens Fabiens qui furent tués par les Toscans; mais le dernier malheur l'emporta sur le premier, & fit que ce jour-là fut appellé, à cause de ce fleuve, *la journée d'Allia*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Pour ce qui est des jours, & de savoir s'il y en a qui soient naturellement funestes, (*c*) ou si Héraclite a eu raison de reprendre Hésiode,

(*a*) *Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le solstice d'été.*) Denys d'Halicarnasse écrit que ce combat fut donné environ la premiere année de l'olympiade XCVIII, sous l'archonte Pyrgion; & cela s'accorde avec le calcul que j'ai suivi pour l'an de Rome, parce que les olympiades enjamboient toujours sur l'année du consulat.

(*b*) Le 16 de Juillet.

(*c*) *Ou si Héraclite a eu raison de reprendre Hésiode, qui établit des jours heureux & des jours malheureux.*) Hésiode a ajouté, à la fin de ses livres *des œuvres & des jours*, une petite piece de soixante-quatre vers, où il traite de la différence des jours, qu'il prétend naturellement heureux, ou malheureux, ou moyens. Par où il paroît que cette superstition, qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans l'esprit du peuple, est très-ancienne. Les payens fondoient cette différence, ou sur la vertu occulte des nombres, ou sur la nature des divinités qui présidoient à ces jours, ou sur l'observation de ce qui s'étoit passé. Chrysippe combattit cette erreur avec beaucoup de force, en faisant voir que tous les jours sont semblables, & que ce qui arrive de bien ou de mal ne vient nullement de la vertu de ces jours, mais d'une cause très-différente qui ne dépend point d'un tel ou d'un tel jour.

qui établit qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux, & de lui reprocher qu'il a ignoré la nature des jours, qui eſt toujours la même ; c'eſt une queſtion que nous avons traitée (*a*) ailleurs. Cependant il ne ſera peut-être pas hors de notre ſujet de rapporter ici quelques exemples qui ſemblent favoriſer l'opinion du poëte Grec. (*b*) Un jour heureux pour les Béotiens, c'étoit le cinquiéme du mois d'Août, qu'ils appellent *Hippodromion*, & que les Athéniens nomment *Hécatombæon*. Car ce jour-là ils remporterent deux célebres victoires, qui, toutes deux, mirent la Grece en liberté ; l'une à la bataille de Leuctres ; (*c*) & l'autre, plus de deux cens ans aupara-

(*a*) Dans un traité appellé *Diſſertations phyſiques ſur les jours*. Il eſt perdu.

(*b*) *Un jour heureux pour les Béotiens, c'étoit le cinquiéme du mois d'Août.*) Cependant Héſiode avoit dit, que tous les cinquiémes jours des mois étoient malheureux, parce qu'alors les furies étoient en campagne. Belle obſervation !

(*c*) *Et l'autre plus de deux cens ans auparavant, à celle de Géræſte.*) On a fort bien vu qu'il y avoit ici deux fautes conſidérables. La premiere pour le tems ; car cette défaite des Theſſaliens & de leur chef Lattamyas par les Béotiens, n'arriva que peu de tems avant le combat des Thermopyles, quelque cent ou cent dix ans avant la bataille de Leuctres, comme Plutarque même l'écrit dans l'un de ſes traités de Morale : & l'autre faute eſt pour le lieu ; car ce combat fut donné dans la Béotie, & Géræſte eſt au fond de l'Eubée. J'ai ſouvent remarqué que lorſqu'un lieu peu célebre a un nom qui approche de celui d'un lieu plus connu & plus renommé ; ce dernier prend ordinairement la place de l'autre, comme cela eſt arrivé ici, où les copiſtes ont mis *Géræſte*, qui eſt le promontoire le plus méridional de l'Eubée, & un promontoire fort célebre, pour *Céreſſe*, qui eſt un fort de la Béotie au-deſſus de Theſpies. C'eſt à *Céreſſe*, & non à *Géræſte*, que Lattamyas & les Theſſaliens furent battus par les Béotiens, comme le ſa-

vant, à celle de Géræste, lorsqu'ils défirent Lattamyas & les Thessaliens ; & d'un autre côté, les Perses ont été malheureux en différens tems ; dans le mois (*a*) d'Octobre : car le six, ils perdirent la bataille de Marathon ; le trois, ils furent battus à Platées, & une autre fois à Mycale ; & le vingt-six à Arbeles. Vers la pleine lune du même mois, les Athéniens, sous la conduite de Chabrias, gagnerent contre les Lacédémoniens la bataille navale près de l'isle de Naxe ; & le vingt, celle de Salamine, comme nous l'avons montré dans le traité que nous avons fait des jours. Le mois de (*b*) Juin a aussi causé de grands malheurs aux barbares ; car dans ce mois-là Alexandre défit les lieutenans du roi de Perse près du Granique ; & les Carthaginois furent battus ensuite par Timoléon le vingt-quatre du même (*c*) mois, jour remarquable sur-tout par la prise de Troie, comme le prétendent (*d*) Ephorus, (*e*) Callisthene, (*f*) Damastes

vant Palmérius l'a remarqué avant moi. Pausanias en parle en ces termes dans les Béotiques : ἐςι δὲ ἐχυρὸν Χωρίον ὁ Κηρησσὸς ἐς τῶν Θεσπιέων, ἐς ὃ καὶ πάλαι ποτε ἀνεσκευάσαντο (Βοιωτοὶ) κατὰ τὴν ἐπιςρατείαν τῶν Θεσσαλῶν. *Céresse est un fort sur le chemin de Thespies, où les Béotiens se retirerent quand les Thessaliens entrerent en armes dans leur pays.*

(*a*) Dans le mois *Boedromion.*

(*b*) Le mois *Thargelion.*

(*c*) Le mois *Metagitnion.*

(*d*) *Ephorus.*) Ephorus de Cumes, disciple d'Isocrate. Il avoit écrit l'histoire de 750 ans, où il embrassoit tout ce qu'avoient fait les Grecs & les barbares depuis le retour des Héraclides.

(*e*) *Callisthene.*) Disciple & cousin d'Aristote. Entr'autres ouvrages, il avoit fait un traité de la guerre de Troie ; il fut accusé d'avoir conspiré contre Alexandre, & mourut dans la torture, quoique innocent.

(*f*) *Damastes.*) Disciple d'Hellanicus. Il étoit de Si-

& Phylarchus. Au contraire, le mois de Septembre, que les Béotiens appellent *Panemus*, n'a pas été favorable aux Grecs : car le sept, ils perdirent la bataille contre Antipater à Cranone, où ils furent entiérement défaits; & auparavant ils avoient été battus à Chéronée par Philippe. Et le même jour du même mois & de la même année, les troupes, qui avoient passé en Italie avec Archidamus, furent taillées en pieces par les barbares. Les Carthaginois évitent sur-tout le vingt-deux du même mois, comme un jour qui leur a toujours été funeste. Je n'ignore pourtant pas que, dans le tems de la célébration des mysteres, la ville de Thebes fut ruinée par Alexandre-le-Grand, & qu'après cela les Athéniens furent obligés de recevoir une garnison de Macédoniens, vers le vingt du mois d'Octobre, auquel jour ils font la mystérieuse procession (*a*) de Bacchus avec tant de pompe. Un même jour a été aussi heureux & malheureux pour les Romains; (*b*) car leur armée, commandée par Cæpion, fut défaite par les Cimbres; & quelque tems après, à pareil jour, sous Lucullus, ils vainquirent Tigrane & les Arméniens. Je n'ignore pas non plus qu'Attalus & Pompée moururent le même jour qu'ils étoient nés.

gée, promontoire de la Troade. Il avoit fait une histoire grecque, & un traité des ancêtres de ceux qui avoient été au siége de Troie.

(*a*) *De Bacchus.*) Qu'ils portoient à Eleusine.

(*b*) *Car leur armée commandée par Cæpion, fut défaite par les Cimbres.*) Le proconsul Q. Servilius Cæpio, qui commandoit l'armée. Cette défaite arriva l'an de Rome 648.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres exemples de gens qui, dans le même jour, en différens tems, ont éprouvé la bonne & mauvaise fortune. Quoi qu'il en soit, les Romains tiennent le jour de cette défaite d'Allia pour un de leurs jours funestes dans tous leurs mois; & la crainte & la superstition étant beaucoup augmentées à cause de cet accident, comme cela arrive d'ordinaire, ils ajoutent à ce jour-là dans chaque mois les deux qui le suivent, & ils les croient également malheureux; mais c'est de quoi nous avons écrit plus exactement dans notre traité des (*a*) questions Romaines.

Après une victoire si complette, si les Gaulois eussent vivement poursuivi les fuyards, rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entiérement détruite, & ceux qui étoient dedans d'être tous passés au fil de l'épée, tant ceux qui se sauvoient de la bataille jettoient de terreur dans l'esprit de ceux qui les recevoient, & tant ils remplissoient la ville d'épouvante & de trouble. Mais les Gaulois, ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût si grande, & poussés d'ailleurs par l'excès de leur joie à faire bonne chere, ne s'amuserent qu'à partager les dépouilles qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains; ce qui facilita à la populace, qui s'enfuit de la ville, le moyen de se retirer; & donna à ceux qui y resterent le tems de reprendre courage & de pourvoir à leur sûreté: car, abandonnant le reste de la

(*a*) C'est la question 2.

ville, ils ſe fortifierent dans le capitole qu'ils remplirent de toutes ſortes d'armes; & leur premier ſoin fut d'y retirer les choſes ſaintes & tout ce qui regardoit la religion. Les veſtales s'enfuirent & emporterent leur feu avec toutes les autres choſes ſacrées, dont la garde leur eſt commiſe. Il y a pourtant des auteurs qui écrivent qu'elles ne gardent que le feu immortel que Numa conſacra, & qu'il leur confia comme le principe de toutes choſes; car le feu eſt, de tous les élémens, celui qui a le plus de mouvement de ſa nature. (*a*) Or, toute génération eſt mouvement, ou du moins avec mouvement. (*b*) Les autres parties de la matiere, ſi la chaleur vient à manquer, demeurent oiſives & inutiles, & dans une eſpece de mort. Elles deſirent & recherchent la force du feu comme leur ame; & elles n'ont pas plutôt trouvé cette chaleur vivifiante, qu'elles ſont diſpoſées à agir ou à ſouffrir. C'eſt pourquoi ce prince, parfaitement inſtruit des ſecrets de la nature, & qui, à cauſe de ſa ſageſſe, paſſoit pour avoir des conver-

(*a*) *Or toute génération eſt mouvement, ou du moins un mouvement.*) Après avoir dit que toute génération eſt mouvement, de peur qu'on ne l'accuſe de tomber dans l'opinion de ceux qui ſoutenoient qu'il n'y avoit qu'un principe des êtres, il ſe reprend & dit, *ou du moins avec mouvement.*

(*b*) *Les autres parties de la matiere, ſi la chaleur vient à manquer, demeurent oiſives.*) Si la chaleur eſt néceſſaire à la matiere pour la mettre en mouvement, la matiere eſt néceſſaire à la chaleur pour l'entretenir. Il faut que le feu donne du mouvement à la matiere ſans la conſumer, & que la matiere nourriſſe le feu ſans l'éteindre. Hyppocrate, dans le premier livre de la Diete.

ſations particulieres avec les muſes, conſacra ce feu, & voulut qu'on le gardât toujours vivant, ſans le laiſſer jamais éteindre, comme la parfaite image de la vertu immortelle qui arrange & conſerve tout cet univers. Les autres diſent que, ſelon la coutume des Grecs, le feu brûle toujours devant les lieux ſaints, comme une marque de la pureté qu'ils exigent; mais ils ſoutiennent qu'au-dedans il y a des choſes cachées, qu'il n'eſt permis de voir qu'à ces vierges ſacrées qu'ils appellent veſtales. Le bruit même a couru que le palladium, qu'Enée porta de Troie en Italie, y étoit enfermé.

(*a*) On conte que Dardanus, ayant bâti la

(*a*) *On conte que Dardanus, ayant bâti la ville de Troie, conſacra les dieux de Samothrace qu'il avoit portés avec lui.*) Le poëte Arctinus, diſciple d'Homere, & après lui Calliſtratus, qui avoit fait l'hiſtoire des choſes de Samothrace, ont écrit que Chryſe, fille de Pallas, ſe mariant à Dardanus, lui porta en dot des préſens qu'elle avoit reçus de Minerve, qui conſiſtoient en deux ſtatues de cette déeſſe, & en quelques ſtatues des grands dieux ou dieux *Cabires;* qu'après que les Arcadiens, pour fuir le déluge, ſe furent retirés à Samothrace, Dardanus fit bâtir un temple à ces dieux, dont il ne dit le nom à perſonne, & leur établit un culte; qu'il tranſporta enſuite en Aſie ces ſtatues; que ſes deſcendans les conſacrerent dans un temple de la citadelle d'Ilion, où elles étoient gardées avec grand ſoin; & que la ville baſſe ayant été priſe par les Grecs, Enée ſe rendit maître de la citadelle, enleva ces dieux & les porta en Italie. Denys d'Halicarnaſſe ſemble être perſuadé que parmi ces dieux Troyens étoient les dieux Pénates, qu'il avoit vus dans un vieux temple à Rome. C'étoient deux jeunes hommes aſſis, tenant chacun une lance, d'un ouvrage fort antique, & avec cette inſcription DENAS, pour PENAS, à quoi s'accorde ce vers de Virgile : *Cum penatibus & magnis diis.* Je crois qu'il eſt très-inutile de rechercher quels étoient ces dieux, puiſque les

ville de Troie, consacra les dieux de Samothrace qu'il avoit portés avec lui, & qu'il leur établit un culte & des sacrifices ; & qu'à la prise de Troie Enée enleva ces mêmes dieux, & les porta en Italie. Ceux qui prétendent mieux savoir ces mysteres, disent qu'il y a deux tonneaux qui ne sont pas fort grands, dont l'un est ouvert & vuide, & l'autre est plein & fermé, & qu'ils ne peuvent être vus que des seules vestales. Mais d'autres soutiennent que ces derniers ont été trompés, sur ce que ces vierges, dans le tems de leur fuite, mirent la plupart des choses sacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrerent sous le temple de Quirinus, d'où l'endroit même a été appellé *Dèliola*, du nom de ces tonneaux ; & prenant avec elles ce qu'il y avoit de plus saint & de plus considérable, elles s'enfuirent le long de la riviere.

Parmi ceux qui prenoient la fuite, il y avoit un plébeïen, appellé Lucius Albinus, qui emmenoit sur un charriot sa femme, ses petits enfans, & les plus nécessaires de ses meubles. Dès que cet homme eut apperçu ces vestales qui portoient entre leurs bras les choses sacrées, marchant sans aucune aide, & ayant beaucoup de peine à se traîner, il fit descendre sa femme & ses enfans, jetta tous ses meubles, & donna son charriot à ces saintes filles, afin qu'elles s'en servissent pour se retirer dans quelqu'une des (*a*) villes grecques.

peuples mêmes qui les adoroient ont toujours ignoré leur nom. On ne peut faire que des conjectures très-incertaines.

(*a*) Il les conduisit lui-même

Cette grande piété d'Albinus, & ce respect qu'il eut pour la Divinité dans un tems si dangereux & si difficile, m'ont paru dignes que j'en fisse mention dans ce récit, & que je tâchasse de les conserver dans le souvenir des hommes.

Tous les autres prêtres des dieux & les plus vénérables vieillards de la ville, (*a*) qui avoient été consuls, ou qui avoient obtenu l'honneur du triomphe, n'eurent pas le cœur d'abandonner la ville ; mais prenant leurs plus belles robes sacrées, ils adresserent aux dieux une priere solemnelle, dont le formulaire leur fut dicté, selon la coutume, par le souverain pontife, comme se dévouant eux-mêmes pour leur patrie, & s'assirent dans la grande place sur des siéges d'yvoire, attendant la fortune qu'il plairoit aux dieux de leur envoyer.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec son armée. Les portes ouvertes & les murailles sans gardes & sans défense, lui donnerent d'abord quelque soupçon ; car il ne pouvoit croire que les Romains abandonnassent ainsi la partie, & qu'ils fussent si abattus. Enfin, ayant connu la vérité, il entra par la porte Colline, & prit Rome, quelque trois cens soixante (*b*) ans après sa fondation, (*c*) au

à Cœres, ville grecque, bâtie par les Pélasges.

(*a*) Tous ceux qui avoient été magistrats curules, c'est-à-dire ceux qui avoient le droit d'être assis sur le siége d'yvoire.

(*b*) C'étoit 366 ans après.

(*c*) *Au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidele de ce tems-là.*) Tite-Live fait assez connoître au commencement du livre VI, qu'on n'a de ce tems-là aucun compte qui soit fidele, tant parce que les Ro-

moins s'il eſt vrai qu'on ait conſervé un compte sûr & fidele de ces tems-là, dont le déſordre & la confuſion ont rendu beaucoup de choſes, même moins anciennes, fort douteuſes & fort obſcures.

(a) Cependant un bruit ſourd de cette calamité & de cette priſe ſe répandit d'abord juſqu'en Grece; (b) car Héraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là, écrit dans ſon traité de l'ame, qu'il vint des nouvelles d'Occident qu'une armée, venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville grecque nommée *Rome*, qui étoit dans cette contrée près de la grande mer; (c) mais je ne

mains ne ſe mêloient preſque pas encore d'écrire, que parce que les commentaires des pontifes & les autres monumens publics & particuliers, avoient été la plupart conſumés par le feu. Choſe étrange, pendant que la Grece avoit tant de grands hiſtoriens, tant d'excellens poëtes, & tant de grands philoſophes, Rome n'avoit encore aucun écrivain; elle n'en connoiſſoit même aucun, comme Horace l'aſſure dans la premiere épître du ſecond livre. Les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs.

(a) *Cependant un bruit ſourd de cette calamité & de cette priſe ſe répandit juſqu'en Grece.*) Le peu de bruit que fit en Grece cette priſe de Rome par les Gaulois, eſt une marque certaine du peu de commerce que les Grecs avoient alors en Italie.

(b) *Car Héraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là.*) Il en étoit ſi peu éloigné, qu'il vivoit dans ce tems-là même, puiſqu'il étoit diſciple de Platon, & qu'il le fut enſuite d'Ariſtote. Quand Rome fut priſe, Platon n'avoit que 41 ans.

(c) *Mais je ne m'étonne pas qu'un hiſtorien auſſi fabuleux & auſſi menteur qu'Héraclide, ait amplifié & embelli.*) Ce jugement que Plutarque fait d'Héraclide, ne paroît pas bien fondé; il l'accuſe d'avoir embelli la priſe de Rome, & de lui avoir donné un air de fable, en y ajoutant ces grands termes *d'Hyperboréens* & de *grande mer;* mais ce terme *d'Hyperboréens* n'eſt pas plus fabuleux que

m'étonne pas qu'un écrivain aussi fabuleux & aussi menteur qu'Héraclide, ait amplifié & embelli la vérité de cette prise de Rome, en y ajoutant ses Hyperboréens & sa grande mer. Le philosophe Aristote témoigne formellement qu'il avoit oui dire que la ville de Rome avoit été prise par les Gaulois : (a) mais il dit que celui qui la sauva étoit Lucius. Or Camillus étoit appellé Marcus, & non pas Lucius ; mais ils n'en ont parlé que par oui-dire.

Brennus, étant maître de Rome, fit assiéger le capitole par une partie de ses troupes, & avec le reste il descendit par la grande place. Là, voyant tous ces vieillards assis avec tous leurs ornemens, & dans un profond silence, qui ne se levoient point à l'approche des en-

Nation Celtique, ni celui de *grande mer* plus recherché que celui de *mer Etrurienne* ou *Toscane*. Plutarque avoit oublié que les anciens appelloient la mer Méditerranée *la grande mer*, par opposition au pont Euxin, ne connoissant pas encore l'Océan, & qu'ils donnoient aux peuples du Nord le nom *d'Hyperboréens*, qui ne signifie autre chose que *fort septentrionaux*. On peut voir Strabon, livre XI, & ce qui a été remarqué sur Festus au mot *Hyperborei*. Cela n'empêche pas qu'Héraclide de Pont ne fût un écrivain fabuleux & menteur ; car c'étoit le vice non-seulement des anciens historiens, mais aussi des philosophes : ils mêloient la fable à l'histoire, pour rendre leurs écrits plus merveilleux, & par-là plus agréables ; mais ils ne laissoient pas quelquefois de dire vrai, comme on le voit par Hérodote, aussi fabuleux qu'Héraclide.

(a) *Mais il dit que celui qui la sauva étoit appellé Lucius.*) L'histoire Romaine n'étoit pas encore bien connue en Grece du tems d'Aristote, & ce philosophe peut fort bien avoir confondu les noms ; mais peut-être aussi a-t-il voulu parler de Lucius Albinus, & qu'il a prétendu que ce fut lui qui, en sauvant par sa piété les vestales & les dieux qu'elles portoient, fut la premiere cause du salut de Rome.

nemis, qui ne changeoient point de visage, & qui, tranquillement appuyés sur leurs bâtons, se regardoient sans donner aucune marque de crainte, il fut frappé d'admiration. Les Gaulois, étonnés comme lui d'un spectacle si surprenant, furent long-tems sans oser ni les approcher ni les toucher, les regardant comme des dieux qui ne manqueroient pas de punir leur insolence; jusqu'à ce qu'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approcha de Manius Papirius, & avançant la main, la passa doucement le long de sa barbe, qui étoit fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête & le blessa dangereusement; le barbare irrité tira son épée & le tua. Ils tuerent ensuite tous les autres sur leurs siéges, & passerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrerent devant eux. Ils employerent plusieurs jours à piller les maisons & saccager la ville, où ils mirent enfin le feu pour se venger de ceux qui occupoient encore le capitole, & qui, bien loin de se rendre, après en avoir été sommés, repoussoient vigoureusement leurs attaques en défendant leurs retranchemens. Voilà pourquoi ils ruinerent la ville & passerent au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre leurs mains, sans épargner ni âge ni sexe.

Le capitole tenant plus long-tems qu'ils n'avoient cru, & les vivres (*a*) commençant à leur manquer, ils partagerent leur armée;

(*a*) Car le feu en avoit consumé la plus grande partie, & ceux de la campagne avoient été portés à Veïes.

une partie demeura avec le roi pour continuer le ſiége ; & l'autre partie, ſe diviſant par compagnies & par bandes, ſe diſperſa & alla fourrager la campagne & piller les bourgs avec une entiere ſécurité & une extrême confiance en leur bonne fortune. Par hazard la plus groſſe troupe & la mieux diſciplinée alla du côté d'Ardées, où Camillus, depuis ſon exil, menoit la vie d'un ſimple particulier, ſans ſe mêler d'aucune affaire ; mais alors, réveillé par tout ce qui ſe paſſoit, & ranimant ſes eſpérances, il étoit agité de différentes penſées, & cherchoit les moyens, non pas de ſe dérober à la fureur des Gaulois, mais de les repouſſer & de les vaincre, ſi l'occaſin s'en préſentoit. Voyant donc que les habitans d'Ardées étoient aſſez forts en nombre, mais qu'ils manquoient de réſolution & de courage, à cauſe du peu d'expérience & de la lâcheté de leurs chefs, il s'adreſſa à la jeuneſſe, & leur dit : *Qu'il ne falloit pas imputer la défaite des Romains à la valeur des Gaulois, ni s'imaginer que les calamités, qui leur étoient arrivées pour avoir manqué de prudence & pour avoir ſuivi de mauvais conſeils, fuſſent l'ouvrage de ceux qui n'avoient rien contribué à leur victoire ; mais qu'il falloit attribuer ce revers à la Fortune, qui avoit voulu montrer ſon pouvoir ; que plus il y avoit de danger, plus il étoit glorieux de repouſſer une guerre étrangere & barbare, qui, comme le feu, ne finiſſoit & ne s'éteignoit qu'après avoir conſumé tout ce qu'elle avoit vaincu ; que s'ils*

vouloient avoir de la fermeté & du courage, il leur promettoit, en tems & lieu, une victoire aiſée & ſans aucun danger. Comme il vit les jeunes gens touchés de ſes diſcours, il alla aux chefs & au ſénat d'Ardées; & les ayant perſuadés, il arma tous ceux qui étoient en âge de porter les armes; & de peur que l'ennemi, qui étoit fort près, n'en fût informé, il les tint renfermés dans la ville.

Les Gaulois revenant chargés de butin, après avoir couru & fourragé tout le pays, camperent en déſordre & avec beaucoup de négligence, & ne penſerent qu'à boire; la nuit les ſurprit yvres, & le ſilence regna ſeul dans leur camp. Camillus averti par ſes eſpions, fit ſortir ſes troupes d'Ardées; & ayant fait ſans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp ſur le minuit. D'abord il fit jetter de grands cris à ſes troupes, & commanda aux trompettes de ſonner pour effrayer les barbares qui, à ce grand bruit, revenoient à peine de leur ſomme & de leur yvreſſe. Il y en eut quelques-uns qui ſe réveillerent en ſurſaut, & qui, prenant les armes, ſoutinrent quelque tems l'effort de Camillus, & moururent en combattant; mais la plupart, accablés de vin & de ſommeil, furent tués tout endormis. Le petit nombre de ceux qui ſe ſauverent à la faveur de la nuit, fut rattrapé le lendemain par la cavalerie qui, les trouvant errans & diſperſés, en fit un grand carnage.

La Renommée sema aussi-tôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voisines, & porta quantité de jeunes gens à se joindre à Camillus, sur-tout les Romains qui, après la journée d'Allia, s'étoient refugiés à Veïes, & qui alors déploroient leurs malheurs par de telles plaintes : *Quel capitaine*, disoient-ils, *la Fortune a ravi à la ville de Rome pour le donner à celle d'Ardées, afin de la rendre illustre par ses grands exploits ! Et cependant celle qui a porté & qui a nourri un si grand homme, demeure entiérement perdue & détruite : & nous, faute de capitaine, nous nous tenons renfermés derriere les murs d'une ville étrangere, & nous demeurons les bras croisés, trahissant malheureusement l'Italie. Revenons de cette honteuse langueur, & envoyons demander notre général au peuple d'Ardées ; ou, prenant nous-mêmes les armes, allons nous ranger sous ses étendarts. Car enfin il n'est plus banni, & nous ne sommes plus citoyens, puisqu'il n'y a plus de Rome, & que notre patrie est entre les mains de nos ennemis.*

Cet avis fut approuvé, & l'on députa sur l'heure même à Camillus, pour le prier d'accepter la charge de général ; (*a*) mais Camillus

(*a*) *Mais Camillus répondit qu'il n'accepteroit cette charge.*) C'étoit certainement l'esprit de Camillus, qui n'auroit pas seulement changé le lieu de son exil, sans l'ordre du sénat & du peuple, comme Tite-Live le dit formellement ; mais le même Tite-Live écrit que ce furent les Veïens qui, avant que d'appeller Camillus, envoyerent en demander la permission au senat ; sur quoi il fait cette belle réflexion qui mérite de n'être pas oubliée : *Adeo regebat omnia pudor, discriminaque rerum, prope perditis*

répondit qu'il n'accepteroit cette charge qu'après que les citoyens, qui étoient dans le capitole, auroient confirmé leur choix par leurs suffrages, selon les loix; & que pendant qu'ils vivroient, il les regarderoit comme le corps de la république, leur obéiroit avec une entiere soumission, & n'entreprendroit rien sans leur ordre.

On admira la modération & la probité de Camillus; mais on n'avoit personne pour porter ces nouvelles au capitole; il paroissoit même entiérement impossible de faire entrer quelqu'un dans cette citadelle serrée de si près par les ennemis, qui étoient maîtres de la ville. Heureusement, parmi les jeunes gens, il y eut un certain Pontius Comminius, d'une naissance médiocre, ou moyenne, mais qui brûloit d'envie de se signaler & d'acquérir de la gloire; il s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut pas se charger de lettres, de peur que, venant à être pris, les ennemis ne découvrissent le dessein de Camillus; mais prenant une méchante robe, sous laquelle il cacha quelques pieces de liége, il se mit en chemin, & marcha tout le jour sans aucune crainte. A l'entrée de la nuit il arriva près de la ville; & voyant qu'il ne pouvoit passer la riviere sur le pont, qui étoit gardé, il entortilla sur sa tête sa robe, qui étoit peu

rebus, servabant. « Tant la » pudeur gouvernoit en tou» tes rencontres, & tant on » observoit avec la derniere » exactitude, jusqu'aux moin» dres formalités en toutes » choses, lors même que tout » étoit presque perdu ».

chargée d'étoffe, & assez légere, & se mit à la nage, soutenu par ces écorces de liége, avec lesquelles il traversa le fleuve jusqu'à la ville; & continuant son chemin, en évitant toujours les endroits où il jugeoit, par le bruit & par les feux, que l'on faisoit la meilleure garde, il gagna la porte (a) Carmentale, où le silence étoit le plus grand, & du côté de laquelle le mont du capitole étoit le plus roide, & le rocher qui l'environne le plus escarpé; il grimpa sur ce rocher par l'endroit le plus difficile & le plus desert, avec beaucoup de travail & de peine, sans être apperçu, & arriva jusqu'aux premieres sentinelles: après qu'il les eut salués, & qu'il leur eut dit son nom, ils le reçurent avec une extrême joie, & l'envoyerent aux magistrats.

Le sénat fut assemblé sur l'heure même. Pontius leur apprit la victoire que Camillus avoit remportée, & dont ils n'avoient pas eu le moindre vent, leur dit la résolution des soldats, & les exhorta à confirmer la charge de général à Camillus, vu que c'étoit le seul à qui les Romains de dehors étoient résolus d'obéir. Ces nouvelles entendues, le sénat, après avoir délibéré quelque tems, élut Camillus dictateur, & renvoya par le même chemin Pontius, qui eut à son retour la même bonne fortune; car il passa sans être apperçu, & rapporta aux Romains de dehors les ordres du sénat, dont ils furent fort joyeux.

(a) *Porte.*) Ainsi appellée à cause du temple de Carmenta, mere d'Evandre, qui étoit tout auprès au pied du capitole.

Camillus trouva vingt mille hommes en armes ; & ayant joint à cette armée un plus grand nombre d'alliés, il ſe prépara à aller attaquer les barbares. Voilà de quelle maniere Camillus fut élu dictateur pour la ſeconde fois. Il ſe rendit incontinent à la ville de Veïes ; & s'étant mis à la tête de l'armée avec tous les ſecours des alliés, il marcha contre les ennemis.

Dans ce tems-là quelques-uns des barbares, qui étoient au ſiége, paſſant par hazard près de l'endroit par où Pontius étoit monté la nuit au capitole, & appercevant en pluſieurs endroits les traces de ſes pieds & de ſes mains, comme en grimpant il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pu empoigner, les herbes & les broſſailles qui étoient le long des rochers, foulées, & la terre éboulée par-ci par-là, ils allerent en faire le rapport au roi, qui, s'étant rendu ſur les lieux, & ayant conſidéré de près ce qu'on lui avoit rapporté, ne dit rien ſur l'heure ; mais le ſoir il aſſembla tous ceux qui étoient les plus diſpos & les plus légers parmi ſes troupes, & les plus propres à gravir ſur les monts les plus eſcarpés, & leur dit : *Les ennemis nous montrent eux-mêmes le chemin qui nous étoit caché juſqu'ici, & nous font voir que ce rocher n'eſt ni impraticable ni inacceſſible. Ce nous ſeroit une grande honte, après de ſi heureux commencemens, de déſeſpérer de la fin & d'abandonner ce fort comme imprenable, lorſque les ennemis mêmes nous marquent les endroits par où il peut être pris : où*

un ſeul homme a pu monter, plusieurs y monteront l'un après l'autre; cela ſera même d'autant plus facile, qu'ils s'entr'aideront : je deſtine de grandes récompenſes & de grands honneurs à tous ceux qui, en cette occaſion, auront donné des preuves de leur courage.

Les Gaulois, excités par ces promeſſes, promirent gaiement de monter. En effet, ſur le minuit ils commencerent à grimper à la file avec un fort grand ſilence, en s'accrochant à des rochers fort eſcarpés & fort difficiles, mais qu'ils trouverent pourtant moins inacceſſibles qu'ils n'avoient penſé; de maniere que les premiers avoient déja gagné la hauteur, & alloient ſe rendre maîtres des retranchemens, & faire main-baſſe ſur les ſentinelles qui étoient tous endormis; car ni homme ni chien ne les avoit découverts : mais il y avoit des oies ſacrées qu'on nourriſſoit autour du temple de Junon. Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance; mais depuis quelque tems elles étoient fort négligées, parce que les vivres avoient commencé à manquer, & qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Or cet animal a l'ouie fort ſubtile, & il eſt ſi peureux qu'il s'effraye par le moindre bruit; & celles-là, encore plus éveillées par la faim, & par conſéquent plus faciles à alarmer, ſentirent promptement l'approche des Gaulois, & ſe mirent à courir & à crier contr'eux, de ſorte qu'elles éveillerent tous ceux de la forteresse; joint que les Gaulois ſe voyant découverts, ne s'empêcherent plus de

faire du bruit ; au contraire, ils allerent aux Romains avec des cris épouvantables.

Dans cette alarme les assiégés, saisissant impétueusement les premieres armes qu'ils rencontrerent sous la main, se défendirent comme ils se trouverent. Le premier de tous fut Manlius, homme consulaire, fort robuste de sa personne, & d'une grandeur de courage que rien ne pouvoit étonner. Il se trouva en tête deux Gaulois qui le chargerent ; comme l'un d'eux levoit sa hache pour lui abattre la tête, il le prévint, & lui abattit la main d'un coup d'épée, en même-tems il heurta l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renversa dans le précipice, fit ferme sur la muraille avec tous ceux qui étoient accourus autour de lui, & repoussa les autres barbares qui avoient grimpé jusqu'au haut, qui n'étoient pas en fort grand nombre, & qui ne firent rien qui répondît à l'audace de cette action.

Le lendemain dès le point du jour, les Romains, effrayés encore du danger qu'ils venoient d'échapper par une espece de miracle, jetterent du haut en bas du rocher, dans le camp des ennemis, le capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précédente, & décernerent à Manlius, pour le prix de sa victoire, une récompense plus honorable qu'utile ; car ils lui donnerent chacun ce qu'ils avoient de vivres pour un jour, c'est-à-dire, une demi-livre de froment du pays, (a) & de vin, le quart d'une cotyle grecque.

(a) *Et de vin, le quart d'une cotyle grecque.*) La cotyle grec-

Cette entreprise manquée, les Gaulois commencerent à perdre courage : car ils n'avoient plus de vivres, n'osant aller au fourrage de peur de Camillus ; & la maladie étoit dans leur armée, parce qu'ils étoient campés parmi des monceaux de morts entassés les uns sur les autres, & entre des ruines de maisons brûlées, dont la cendre, qui étoit fort haute, corrompoit tellement l'air par sa sécheresse & par son âcreté, lorsqu'elle étoit élevée par le vent ou échauffée par le soleil, qu'on ne respiroit qu'un poison subtil qui consumoit les entrailles ; & ce qui contribua encore davantage à cette contagion, ce fut le changement de vie : car venant de lieux ombragés & couverts, qui fournissoient par-tout des asyles agréables contre les chaleurs de l'été, ils se trouvoient dans des lieux bas & fort mal-sains, sur-tout pour l'automne, à quoi ils ne purent résister. Tout cela, joint à la longueur du siége qui avoit déja duré six mois entiers, excita dans leur camp une peste si furieuse, qu'on n'enterroit plus les morts à cause de leur trop grande quantité.

que contenoit un peu moins qu'une chopine de Paris, car elle contenoit six cyathes, & il en faut quinze pour la pinte : ainsi le quart d'une cotyle n'étoit pas tout-à-fait la moitié de notre demi-septier. Tite-Live appelle ce prétendu quart de cotyle *quartarios;* ce qui peut bien avoir trompé Plutarque, car *quartarius* est certainement la moitié de la cotyle, & Plutarque, trompé par le mot, l'a pris pour le quart. Quoi qu'il en soit, la chose paroît très-petite en elle-même ; mais la disette où l'on étoit, rendoit cette largesse une grande marque de l'affection qu'on avoit pour Manlius.

Cette

Cette extrêmité des Gaulois ne rendoit pas la condition des assiégés meilleure : la famine, qui augmentoit tous les jours, les pressoit d'un côté ; & de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit Camillus, leur abattoit extrêmement le courage ; car personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les barbares faisoient bonne garde dans la ville tout autour du fort. Les deux partis étant donc également découragés, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencerent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrerent en quelque espece de pour-parler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la forteresse, Sulpitius, tribun militaire, s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiégés donneroient mille livres pesant d'or, & que les barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontieres.

Les sermens prêtés de part & d'autre, & l'or apporté pour être pesé, les Gaulois tromperent d'abord en cachette par de faux poids, & ensuite à découvert, en arrêtant & faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plaignirent de ce procédé ; mais Brennus, ajoutant l'insulte & la raillerie à l'injustice, détacha son épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance par-dessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire ? *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *sinon*, (*a*) *malheur aux*

(*a*) VÆ VICTIS.

vaincus? Et cette parole eſt demeurée en proverbe.

Sur cela les Romains étoient partagés : les uns, irrités de cette inſolence & pleins de reſſentiment, vouloient qu'on reprît l'or, & qu'on remontât au capitole pour y ſoutenir encore le ſiége ; & les autres étoient d'avis de diſſimuler cette médiocre injure, & de ne pas faire conſiſter la honte à donner plus qu'on n'avoit promis, puiſque l'affront ne conſiſtoit qu'à donner, & que la néceſſité du tems les avoit réduits à le boire.

Pendant qu'ils conteſtoient ainſi entr'eux & avec les barbares, Camillus, qui étoit aux portes de Rome, ayant appris tout ce qui s'étoit paſſé, commanda à ſon armée de ſuivre en bon ordre & au petit pas ; & s'avançant avec l'élite de ſes troupes, il arriva ſur le lieu. Les Romains, s'étant ouverts, le reçurent comme leur dictateur avec beaucoup de reſpect & dans un profond ſilence. Là, Camillus prenant l'or, le donna à ſes gens, & commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids & leurs balances, & de ſe retirer ; *car*, leur dit-il, (*a*) *la coutume des Romains eſt de conſerver leur patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer.*

Brennus ſe mit en colere & ſe plaignit que c'étoit une infraction au traité. Camillus lui

(*a*) *La coutume des Romains eſt de conſerver leur patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer.*) Plutarque a emprunté cette penſée de Tite-Live, *ferroque non auro recuperare patriam jubet.* Liv. V, 49.

répondit : *que ce traité n'avoit pas été fait légitimement, & qu'il n'étoit pas valable, parce que lui étant dictateur, & n'y ayant point d'autre général établi par la loi, ils avoient traité avec des gens qui n'avoient aucun pouvoir ; c'eſt à moi ſeul*, ajouta-t-il, *qu'il faut s'adreſſer préſentement, ſi vous avez quelque demande à faire : car je viens avec une autorité légitime, & je ſuis le maître, ou de vous pardonner ſi vous avez recours aux prieres, ou de vous punir comme des coupables ſi vous ne vous repentez.*

Ces paroles firent ſortir Brennus hors de lui ; il commande à ſes gens de prendre les armes. Les Romains en font de même. Les deux partis tirent l'épée en même-tems & ſe chargent, mêlés les uns avec les autres, comme on le peut penſer, vu qu'ils étoient dans des ruines de maiſons, dans des rues étroites & dans des lieux ſerrés, qui ne ſouffroient point d'ordre de bataille. Mais bientôt après, Brennus, devenu plus ſage, retira ſes troupes dans ſon camp avec peu de perte ; & les faiſant marcher dès la nuit même, il abandonna la ville, & alla camper à huit milles, près du chemin qui mene à Gabies.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Camillus fut en préſence couvert d'armes éclatantes, & ſuivi de ſes Romains, qui étoient alors auſſi formidables, qu'ils étoient auparavant abattus. Il leur donna la bataille qui fut fort rude & qui dura fort long-tems, juſqu'à ce qu'enfin les Gaulois furent entiére-

ment défaits, & leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux qui prirent la fuite furent tués par les Romains qui les poursuivirent fort vivement; & ceux qui, s'étant dispersés, échapperent à leur poursuite, furent accablés par ceux qui sortirent contr'eux des villes & des villages voisins. Ainsi Rome, qui avoit été prise d'une maniere si surprenante, fut sauvée d'une maniere plus surprenante encore, après avoir été au pouvoir des barbares sept mois entiers; car ils y entrerent un peu après le quinze de Juillet, & ils en furent chassés vers le treize de Février.

(*a*) Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le libérateur de sa patrie qu'il avoit retirée des mains des ennemis, & comme celui qui ramenoit Rome dans Rome même; car les Romains, qui avoient été dehors pendant le siége avec leurs femmes & leurs enfans, suivoient son char; & ceux qui avoient

(*a*) *Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le libérateur de sa patrie.*) Tite-Live releve davantage ce triomphe de Camillus, & l'expose mieux à nos yeux, en disant: *Dictator, recuperata ex hostibus patria, triumphans in urbem redit, interque jocos militares, quos inconditos jaciunt, Romulus ac parens patriæ, conditorque alter urbis, haud vanis laudibus appellatur.* «Le dictateur, après avoir » retiré sa patrie des mains des » ennemis, rentre triomphant » dans la ville; & parmi les » plaisanteries & les bons » mots que les soldats disent » en ces occasions sans pré» paration & sans art, il est » appellé Romulus, pere de » la patrie, & le second fon» dateur de Rome; louanges » qui n'étoient nullement vai» nes, & qu'il méritoit ». Cela marque la coutume qui s'observoit dans les triomphes, où l'on souffroit des jeux satyriques, & où l'on permettoit aux soldats de railler & de brocarder les triomphateurs. L'origine de cette coutume est expliquée dans Denys d'Halicarnasse, livre VII.

été aſſiégés dans le capitole, & qui s'étoient vus à la veille de mourir de faim, allerent à leur rencontre; & s'embraſſant les uns & les autres, ils verſoient tous des larmes de joie pour un bonheur ſi ineſpéré, & qu'ils oſoient à peine croire. Les prêtres des dieux & les ſacrés miniſtres des temples marchoient en bon ordre, rapportant en leur entier toutes les choſes ſaintes qu'ils avoient, ou enterrées lorſqu'ils avoient pris la fuite, ou emportées avec eux; & les Romains, attentifs à ce ſpectacle ſi agréable & ſi deſiré, ſentoient le même plaiſir & la même joie, que ſi les dieux eux-mêmes fuſſent rentrés dans la ville pour la ſeconde fois.

Camillus, après avoir ſacrifié aux dieux, & purifié la ville, ſelon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matieres, releva tous les anciens temples, & en bâtit un nouveau au dieu *Aïus Locuteïus*, dans le même endroit où Marcus Céditius avoit entendu la voix qui lui annonçoit l'arrivée des barbares. Les emplacemens & les bornes des vieux temples furent enfin trouvés, avec beaucoup de travail & de peine, par la perſévérance de Camillus, & par la grande application des prêtres.

Mais quand il fallut ſe remettre à rebâtir la ville, qui étoit entiérement détruite, le peuple ſe trouva extrêmement découragé, & remettoit de jour en jour, parce qu'il manquoit de toutes les choſes néceſſaires, & qu'il avoit plus beſoin de repos & de relâche, après tant de travaux qu'il venoit d'eſſuyer, que de

s'aller fatiguer & tuer de nouveau, lorſqu'il n'avoit ni aſſez de force, ni aſſez de bien pour une ſi grande entrepriſe. Ainſi, ſe tournant encore inſenſiblement vers la ville de Veïes, qui étoit ſur pied, & pourvue de tout ce qu'on pouvoit deſirer, ils donnerent matiere de diſcourir aux harangueurs, qui ne cherchent qu'à plaire au peuple. On n'entendoit par-tout que des propos ſéditieux contre Camillus : *Que pour ſon ambition & pour ſa gloire particuliere, il les privoit d'une ville toute prête, où il ne falloit que ſe tranſporter; & qu'il les forçoit d'habiter des ruines, & de rebâtir ces reſtes affreux des flammes, afin d'être appellé, non-ſeulement le général & le ſouverain magiſtrat de Rome, mais auſſi le fondateur, au grand mépris de Romulus, à qui il prétendoit enlever ce titre.*

Sur cela les ſénateurs, craignant une guerre inteſtine, ne voulurent pas que Camillus ſe démît de la dictature avant la fin de l'année, comme il en avoit le deſſein, quoiqu'aucun autre dictateur avant lui n'eût été plus de ſix mois dans cette charge; & prenant eux-mêmes la peine de conſoler & d'adoucir la populace, ils tâchoient de la ramener par leurs careſſes & par leurs perſuaſions. Tantôt ils leur montroient les monumens & les tombeaux de leurs peres; tantôt ils les faiſoient ſouvenir des temples & lieux ſaints que Romulus, Numa & les autres rois avoient conſacrés, & qu'ils leur avoient laiſſés en dépôt; & parmi toutes les autres choſes ſaintes, ils ne manquoient

pas de leur mettre en avant (*a*) la tête humaine qui fut trouvée toute fraîche lorſqu'on creuſoit les fondemens du capitole, & par laquelle les dieux avoient témoigné que tel étoit l'ordre des deſtinées, que la ville, qui ſeroit bâtie dans ce lieu, fût la capitale & la maitreſſe du monde. Ils leur remettoient devant les yeux le feu ſacré qui, après la guerre, venoit d'être rallumé par les veſtàles, & leur remontroient quelle honte ce ſeroit pour eux, s'ils donnoient lieu de le faire éteindre une ſeconde fois en abandonnant leur ville, ſoit qu'ils la viſſent enſuite habitée par des étrangers, ſoit qu'elle demeurât déſerte, & qu'on y menât paître les troupeaux.

Telles étoient les tendres remontrances par leſquelles les ſénateurs, & en public & en particulier, tâchoient d'émouvoir le peuple; mais ces ſénateurs étoient attendris à leur tour par les lamentations de ce même peuple qui déploroit ſes calamités & ſon indigence, & qui les prioit de conſidérer qu'ils étoient réchappés de cette guerre comme du naufrage, nuds & ſans reſſource, & de ne pas les forcer

(*a*) *La tête humaine qui fut trouvée toute fraîche lorſqu'on creuſoit les fondemens du capitole.*) Ce prodige arriva ſous Tarquin le Superbe; on trouva ſous terre la tête d'un homme égorgé, qui paroiſſoit encore vivante & qui dégoûtoit de ſang. On envoya conſulter les devins dans la Toſcane. On peut voir dans le livre IV de Denys d'Halicarnaſſe toutes les ſupercheries dont uſa le devin pour ſurprendre les Romains, & pour attribuer à la Toſcane le prodige qui regardoit Rome; comme s'il eut dépendu de l'artifice & de la ſubtilité du devin de changer l'ordre de la providence. L'hiſtoire eſt ſinguliere, & mérite d'être lue.

de raſſembler ces débris d'une ville entiérement détruite, lorſqu'il s'en offroit une autre toute prête à les recevoir.

Camillus fut d'avis de convoquer le ſénat pour prendre une derniere réſolution ſur cette affaire. Le ſénat aſſemblé, (*a*) il fit un long diſcours pour réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie. On écouta ceux qui voulurent parler après lui; & enfin, lorſqu'il fallut prendre les avis, il commanda à Lucrétius d'opiner le premier, comme prince du ſénat, & aux autres d'opiner enſuite. Chacun fit ſilence. Et comme Lucrétius alloit commencer, par hazard un centurion, qui venoit relever la garde du jour, paſſoit par-là avec ſa troupe; & criant à haute voix, en s'adreſſant à l'enſeigne de la premiere compagnie, il lui commanda de s'arrêter & de planter là ſon enſeigne; *car*, dit-il, *nous demeurerons fort bien ici ſans aller plus loin.* Cette parole dite ſi à propos pour le tems, pour la matiere que l'on traitoit, & pour l'incertitude où l'on ſe trouvoit, n'eut pas plutôt été entendue, que Lucrétius, après avoir adoré les dieux, (*b*) dit

(*a*) *Il fit un long diſcours pour réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie.*) Ce diſcours eſt rapporté par Tite-Live, livre V, 15, & c'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence.

(*b*) *Dit tout haut qu'il conformoit ſon avis à cet oracle ſacré.*) Car quoique ce fût un mot du centurion, ils le regardoient comme un oracle, comme ayant été inſpiré par Dieu même; & c'eſt ce qu'ils appelloient proprement *omen.* C'eſt pourquoi Cicéron, en parlant de ces *omina*, dit: *hæc poſſe contemni & rideri, præclare intelligo; ſed id ipſum eſt Deos putare, quæ ab iis ſignificantur contemnere.* Je « comprends fort bien qu'on » peut les mépriſer & s'en » moquer. Mais c'eſt là juſte- » ment ne point croire de

tout haut, *qu'il conformoit ſon avis à cet oracle ſacré :* tous les autres ſénateurs ſuivirent ſon exemple; il ſe fit même tout d'un coup dans l'eſprit du peuple un ſi merveilleux changement, qu'ils s'exhortoient & s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre, de maniere qu'ils commencerent tous à bâtir avec beaucoup d'empreſſement, ſans attendre ni département, ni ordre, & en s'emparant des lieux qui leur paroiſſoient ou plus commodes pour bâtir, ou plus agréables. (*a*) Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun alignement pour les rues, ni pour les maiſons, qui furent toutes mêlées & confondues; car on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ſes murailles juſqu'à la derniere maiſon du moindre particulier.

Ceux qui, dans cette horrible confuſion, eurent ordre de Camillus de rechercher les emplacemens & les bornes des lieux ſacrés, (*b*) étant arrivés à la chapelle de Mars, après avoir fait le tour du palatium, la trouverent entiérement détruite & brûlée par les barbares; & en ôtant les ruines & en nettoyant la place, ils découvrirent ſous un grand mon-

» dieux, que de mépriſer les » avertiſſemens qu'ils nous » donnent ». Dans le premier livre de la Divination.

(*a*) *Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun alignement.*) Delà vient que les anciennes cloaques, qui d'abord ne paſſoient que par des lieux publics, ſe trouverent enſuite ſous des maiſons des particuliers. Tite-Live, liv. V, 55.

(*b*) *Etant arrivés à la chapelle de Mars.*) Tite-Live l'appelle *curia Saliorum*, parce que c'étoit là un des gîtes des Saliens.

ceau de cendres le bâton augural de Romulus; il eſt courbé par un bout, & on l'appelle *Lituus*. On s'en ſert pour déterminer les régions du ciel, lorſque les augures s'aſſeyent pour conſulter le vol des oiſeaux; & Romulus, qui étoit excellent devin, s'en ſervoit à cet uſage: mais ce prince n'eut pas plutôt diſparu, que les prêtres prirent ce bâton, & le garderent très-religieuſement parmi les autres choſes ſaintes: & après cet incendie, l'ayant trouvé ſain & entier, lorſque tout le reſte étoit conſumé par le feu, ils en eurent une extrême joie, & conçurent de grandes eſpérances pour Rome, ne doutant point que ce ſigne ne lui préſageât & ne lui aſſurât une durée ſans fin.

Leur ville n'étoit pas encore achevée de rebâtir, qu'ils eurent à ſoutenir la guerre contre les Æques, les Volſques & les Latins, qui entrerent en armes dans leurs terres; & les Toſcans mirent en même-tems le ſiége devant (*a*) Sutrium, ville alliée des Romains. Les tribuns militaires, qui commandoient l'armée, & qui s'étoient campés ſur le (*b*) mont Marcius, y furent aſſiégés par les Latins, & preſſés ſi vivement, que, réduits à l'extrêmité & ſur le point de tout perdre, ils envoyerent demander du ſecours à Rome. (*c*) Alors Camillus fut élu dictateur pour la troiſiéme fois.

(*a*) Ville de Toſcane, *Sutri.*

(*b*) A de x cens ſtades de Rome, près de Lanuvium.

(*c*) *Alors Camillus fut élu dictateur pour la troiſiéme fois.*) La troiſiéme année de l'olympiade XCVIII, & l'an de Rome 367.

On conte cette guerre de deux manieres. Je commencerai par celle qui paroît fabuleuſe. On dit que les Latins, ſoit qu'ils ne cherchaſſent qu'un prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils vouluſſent véritablement renouveller, par de nouveaux mariages, leur alliance avec Rome, envoyerent des ambaſſadeurs aux Romains pour leur demander leurs filles. Les Romains, étonnés, ne ſavoient à quoi ſe réſoudre : car, d'un côté, ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis & bien remis de leurs pertes ; & de l'autre côté, ils ſoupçonnoient que cette demande des Latins n'étoit que pour avoir entre leurs mains des ôtages, & que par bienſéance ils couvroient cette injuſte prétention du nom ſpécieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embarras, on dit qu'une jeune eſclave, nommée Tutela, ou, ſelon d'autres, Philotis, s'adreſſa aux magiſtrats, & leur conſeilla de choiſir, parmi toutes leurs eſclaves, les plus jeunes, les plus belles, & celles qui avoient le meilleur air, de les habiller en filles de condition, de les envoyer avec elle au camp des Latins, & de lui laiſſer le ſoin du reſte. Les magiſtrats, approuvant ce conſeil, choiſirent autant d'eſclaves qu'elle crut en avoir beſoin ; & après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins, qui étoient campés près de la ville.

La nuit venue, toutes ces eſclaves ſe ſaiſirent des épées des ennemis ; & Tutela, ou

Philotis, montant ſur un figuier ſauvage, derriere lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau tout allumé, qui pouvoit être vu de la ville ſans être apperçu du camp; car c'étoit là le ſignal dont elle étoit convenue avec les magiſtrats, ſans qu'aucun autre citoyen en eût connoiſſance; ce qui fut cauſe que les gens de guerre, qui furent commandés pour cette expédition, ſortirent avec beaucoup de confuſion & de déſordre, en s'appellant les uns les autres, à meſure qu'ils étoient preſſés par leurs officiers, & l'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allerent attaquer les retranchemens des ennemis, qui ne s'y attendoient point & qui dormoient tranquillement, en tuerent la plus grande partie, & ſe rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7 de Juillet, qu'ils appelloient alors *quintilis*, c'eſt-à-dire, le *cinquiéme mois*. Ce jour-là on célebre encore une fête en mémoire de cette action: car, premiérement on ſort de la ville pêle-mêle avec beaucoup de déſordre, en prononçant à haute voix des noms du pays, comme *Caïus*, *Marcus*, *Lucius*, & autres ſemblables, pour imiter ceux qui ſortirent à la hâte, en s'appellant les uns les autres dans cette occaſion; & les eſclaves, magnifiquement vêtues, font le tour de la ville en folâtrant & en donnant des brocards à ceux qu'elles rencontrent; enſuite elles ſe frappent entr'elles, pour marquer la part qu'elles eurent à la défaite des Latins. Enfin on les fait aſſeoir à table, & on les

régale ſous des feuillées faites de branches de figuier ; & ce jour-là eſt appellé *les Nones Caprotines*, comme l'on penſe, à cauſe du figuier ſauvage de deſſus lequel l'eſclave donna aux Romains le ſignal du flambeau allumé ; car les Romains appellent un figuier ſauvage *caprificus*.

D'autres prétendent que tout ce qui ſe pratique à cette fête, ſe fait en mémoire de l'accident qui arriva à Romulus ; car on dit qu'étant ſorti de la ville, il diſparut ce jour-là pendant un grand orage qui ſurvint tout-à-coup avec une nuée obſcure, ou même pendant une éclipſe de ſoleil, d'où ce jour-là eſt appellé *les Nones Caprotines*, parce que les Romains appellent une chevre *capra*, & que Romulus diſparut ce jour-là ſubitement, en parlant au peuple, près du lieu appellé *le Marais de la Chevre*, comme nous l'avons écrit plus au long dans ſa vie.

L'autre maniere dont on raconte cette guerre, & qui eſt atteſtée par le plus grand nombre d'hiſtoriens, eſt que Camillus, ayant été élu dictateur pour la troiſiéme fois, ſur les nouvelles que l'armée, commandée par les tribuns militaires, étoit aſſiégée par les Latins & par les Volſques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter ; & faiſant un grand circuit autour du mont Marcius, ſans être apperçu des ennemis, il alla camper derriere eux ; & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les aſſiégés de ſon arrivée. A cette

vue ils reprirent courage, & résolurent de sortir pour combattre; mais les Latins & les Volsques se renfermerent dans leur camp, qu'ils retrancherent & fortifierent avec de bonnes palissades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & résolurent d'attendre de leur pays de nouvelles troupes, & le secours des Toscans.

Camillus s'apperçut de leur dessein; & pour ne pas tomber dans le même inconvénient, en se laissant envelopper, il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchemens étoient de bois, & que tous les matins il se levoit un vent très-fort du côté des montagnes. Ayant donc préparé beaucoup de feux, & mis, à la pointe du jour, son armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un côté à coups de traits, avec de grands cris, & lui, à la tête de ceux qui devoient jetter les feux dans le camp, du côté où le vent avoit coutume de donner, il attendoit l'heure favorable. Dès que le soleil fut levé, & que le vent eut commencé à souffler avec violence, l'attaque étant déja commencée de l'autre côté, il donna le signal à ses troupes. En même tems on jetta dans les retranchemens un nombre infini de dards enflammés qui, tombant sur les pieux, qui étoient fort serrés, & sur les arbres entassés les uns sur les autres, les embraserent dans un moment. La flamme, avec une extrême rapidité, se communiqua à toute

l'enceinte, & gagna le dedans du camp. Les Latins, qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre, ſe voyant de tous côtés environnés de feu, ſe ſerrerent d'abord tous enſemble dans un lieu fort étroit; mais enfin, la néceſſité les obligeant de ſortir, ils tomberent entre les mains de leurs ennemis, qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui ſortirent furent preſque taillés en pieces; & ceux qui reſterent furent la proie des flammes, juſqu'à ce que les Romains ſe mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Après cette victoire, Camillus laiſſa ſur les lieux ſon fils Lucius pour garder le butin & les priſonniers; & avec le reſte de ſon armée, il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des Æques & contraint les Volſques à ſe rendre à lui, il marcha au ſecours des Sutriens, qu'il croyoit encore aſſiégés par les Toſcans, ne ſachant pas le malheur qui leur étoit arrivé; car ils venoient de ſe rendre, & à de ſi dures conditions, qu'ils n'avoient eu la permiſſion d'emporter que leurs habits. Il les rencontra ſur ſon chemin dans ce pitoyable état, avec leurs femmes & leurs enfans, qui, tous enſemble, déploroient leur infortune.

Ce ſpectacle le toucha ſenſiblement; & comme il vit que les Romains n'en étoient pas moins touchés que lui, & que les prieres & les tendres embraſſemens des Sutriens leur arrachoient des larmes, & les rempliſſoient

d'indignation, il résolut de n'en pas différer la vengeance, & de mener le même jour ses troupes à Sutrium; car il jugea bien que des hommes, qui venoient de prendre une ville si opulente, qui n'avoient aucun ennemi en tête, & qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne seroient nullement sur leurs gardes, & qu'il les surprendroit infailliblement.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture; non-seulement il traversa tout le territoire de Sutrium sans être découvert, mais il étoit aux portes de la ville, & s'étoit saisi des murailles avant que les Toscans fussent avertis de sa marche; car ils n'avoient point posé de gardes, & ils étoient dispersés dans les maisons à faire grande chere & à se divertir. De sorte que, quand ils s'apperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville, ils se trouverent si pleins de viande & de vin, que la plupart n'eurent pas la force de prendre la fuite, & se laisserent honteusement tuer dans les maisons sans se défendre, ou se rendirent encore plus honteusement.

C'est ainsi que la ville de Sutrium fut prise deux fois dans le même jour : car ceux qui venoient de la prendre, la perdirent; & ceux qui l'avoient perdue, la reprirent par la valeur & par la sage conduite de Camillus. Cette action lui fit décerner le (*a*) triomphe, qui ne lui acquit pas moins de crédit & d'honneur que les deux premiers. Car ses plus grands

(*a*) Il venoit de terminer trois guerres ; car il avoit vaincu les Æques, les Volsques & les Toscans.

envieux & tous ceux qui prétendoient que la fortune avoit plus de part que ſa valeur aux grandes choſes qu'il avoit exécutées, furent forcés de donner la gloire de ces derniers ſuccès à ſon grand courage & à ſa prudence.

Le plus apparent de ſes envieux & de ſes rivaux étoit Marcus Manlius, qui, le premier, avoit repouſſé les Gaulois à l'eſcalade du capitole, & qui delà avoit été honoré du ſurnom de *Capitolin*. Cet homme qui, à quelque prix que ce fût, vouloit être le premier dans Rome, & qui, par les bonnes voies, ne pouvoit parvenir à ſurpaſſer ou à égaler la réputation de Camillus, eut recours aux moyens dont on ſe ſert ordinairement pour établir la tyrannie; ce fut de gagner le peuple, & ſur-tout ceux qui étoient accablés de dettes. Il défendoit les uns en juſtice, plaidant leurs cauſes contre leurs créanciers, & délivroit les autres par force, en empêchant qu'on ne les menât eſclaves, ſelon la loi. De ſorte qu'il eut bientôt autour de lui un grand nombre de ces ſortes de gens qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ſe rendirent formidables aux nobles par leur inſolence & par les déſordres qu'ils commettoient dans les aſſemblées.

(*a*) Ce danger fit élire dictateur Cornélius Coſſus, qui nomma général de la cavalerie Quintus Capitolinus; le dictateur ſe ſervant d'abord de ſon autorité, fit mettre en priſon

(*a*) *Ce danger fit élire dictateur Cornélius Coſſus.*) Ce fut la troiſiéme année de l'olymp. XCIX, & l'an de Rome 371.

Manlius. Le peuple en fut ſi affligé qu'il en prit le deuil, ce qui ne s'étoit jamais vu que dans les grands malheurs & dans les calamités publiques. Le ſénat, craignant une ſédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Cette diſgrace ne le corrigea point, au contraire, elle l'irrita; & devenu plus fier & plus inſolent, il remplit la ville de ſédition & de trouble.

(*a*) En ce tems-là Camillus fut nommé tribun militaire pour la cinquiéme fois, & Manlius appellé en juſtice. Rien ne nuiſit tant à ſes accuſateurs que la vue du capitole : car l'endroit où Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défenſe de la fortereſſe, ſe voyoit de la place où on le jugeoit; & lui-même il excitoit la compaſſion des Romains, en tendant ſes mains vers ce lieu, & en les priant avec larmes de ſe ſouvenir des grands combats qu'il avoit ſoutenus. De ſorte que les juges, ne ſachant plus à quoi ſe déterminer, différerent pluſieurs fois de prononcer; car ils ne vouloient pas l'abſoudre contre les preuves évidentes qui le condamnoient, & ils n'avoient pas non plus le courage de le juger ſelon la rigueur de la loi à la vue de ce grand exploit qui avoit ſauvé Rome, & que le capitole leur remettoit inceſſamment devant les yeux.

(*b*) Camillus, s'étant apperçu de l'effet que

(*a*) *En ce tems-là Camillus fut nommé tribun militaire pour la cinquiéme fois.*) L'an de Rome 372, & la derniere année de l'olympiade XCIX.

(*b*) *Camillus s'étant apperçu*

cette vue produiſoit ſur les juges, tranſporta le tribunal (*a*) dans le bois Pétilien, d'où on ne voyoit plus le capitole. Alors l'accuſateur déduiſit tous les chefs d'accuſation contre le coupable ; & les juges, ſe ſouvenant de tout ce qui s'étoit paſſé, ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ſes injuſtices. (*b*) Manlius, étant donc condamné à mort, fut conduit au capitole, (*c*) & précipité du

de l'effet que cette vue produiſoit ſur les juges, tranſporta.) Exemple bien ſurprenant des effets que peut produire la vue d'un objet qui réveille certaines idées. On a vu dans la vie de Thémiſtocle, qu'à Athenes les trente tyrans changerent les vues du lieu des aſſemblées, dans la penſée que la vue de la mer inſpiroit & maintenoit la démocratie. Mais pourquoi Camillus pourſuivoit-il avec tant d'ardeur la condamnation de Manlius, d'un homme de ce mérite, & qui avoit ſi bien ſervi? Que ne cédoit-il ce triſte honneur à ſes collegues. Auſſi Tite-Live, pour ne pas faire tomber toute la haine de cette action ſur Camillus ſeul, dit *que les tribuns s'étant apperçus de l'effet que cette vue produiſoit*, &c.

(*a*) Hors de la porte Flumentane, aujourd'hui la porte du peuple.

(*b*) *Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au capitole.*) Etrange bizarrerie du peuple ; il ne peut ſe réſoudre à condamner Manlius à la vue du capitole, & un moment après il le précipite de ce même capitole, dont la vue l'avoit empêché de le condamner.

(*c*) *Et précipité du haut de ce rocher, qui après avoir été le théatre*, &c.) Exemple bien remarquable pour faire voir qu'une ambition déréglée eſt capable de faire oublier une infinité de grandes qualités, & non-ſeulement de les faire oublier, mais de les rendre même odieuſes. Rome n'avoit peut-être pas alors de plus grand homme que Manlius ; il produiſit trente dépouilles des ennemis qu'il avoit tués de ſa main, & quarante prix d'honneur qu'il avoit reçus de ſes généraux, parmi leſquels il y avoit deux couronnes murales & huit couronnes civiques, & il préſenta pluſieurs citoyens qu'il avoit ſauvés des mains des ennemis, au nombre deſquels étoit C. Servilius, général de la cavalerie : tout cela couronné par l'exploit du capitole, auroit fait pardonner une plus grande faute dans une ville moins amoureuſe de la liberté.

haut de ce rocher, qui, après avoir été le théatre de ses plus grands exploits & de sa fortune, le fut aussi de sa honte & de son malheur. On rasa sa maison, où l'on bâtit le temple de la déesse qu'ils appellent *Monéta*, (*a*) & l'on ordonna qu'à l'avenir aucun patricien ne pourroit habiter sur le capitole.

(*b*) Camillus, appellé pour la sixiéme fois à la charge de tribun militaire, refusoit de l'accepter, parce qu'il étoit déja dans un âge (*c*) avancé, & peut-être aussi parce qu'il craignoit l'envie & quelque revers de fortune, après tant de gloire & tant de succès. (*d*) Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé, car il tomba malade dans ce même tems-là; mais le peuple, bien loin de se relâcher, se mit à crier, qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval; qu'il avoit seulement besoin de son conseil & de sa conduite, & le força de prendre le commandement, & de marcher aux ennemis avec Lucius Furius Médullinus, l'un de ses collegues.

(*a*) *Et l'on ordonna qu'à l'avenir aucun patricien ne pourroit habiter sur le capitole.*) Tite-Live ajoute que toute sa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs descendans ne s'appelleroit Marcus Manlius.

(*b*) *Camillus appellé pour la sixiéme fois à la charge de tribun militaire.*) C'étoit l'an de Rome 375, & la troisiéme année de l'olympiade C, & ce fut le dernier tribunat de Camillus.

(*c*) Il pouvoit avoir 66 ou 67 ans.

(*d*) *Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé.*) Il étoit prêt de jurer en pleine assemblée, selon le formulaire ordinaire, à ceux qui s'excusoient sur leur santé; mais le peuple ne voulut pas l'entendre.

Les Préneſtins & les Volſques étoient entrés avec une groſſe armée ſur les terres (*a*) des alliés des Romains. Camillus, ſans perdre de tems, alla camper près d'eux; (*b*) ſon deſſein étoit de tirer la guerre en longueur, afin que, s'il falloit en venir à une bataille, il pût auſſi payer de ſa perſonne après avoir recouvré ſes forces; mais voyant que ſon collegue, tranſporté d'un violent deſir de gloire, avoit une extrême impatience d'en venir aux mains, ſans pouvoir être retenu par aucune remontrance, & qu'il inſpiroit la même ardeur aux capitaines & aux centurions, il craignit qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir voulu, par envie, dérober à ces jeunes officiers une occaſion d'acquérir de l'honneur, & de rendre un grand ſervice à la république. Il lui permit donc, quoique malgré lui, de donner le combat; (*c*) & à cauſe de ſa maladie, il demeura dans le camp avec peu de troupes; mais quand il vit que Lucius avoit donné inconſidérément dans les piéges que les ennemis lui avoient tendus, & que les Romains étoient pouſſés & mis en fuite, il ne put ſe retenir, & ſe

(*a*) Ils avoient aſſiégé & pris Satricum, colonie des Romains.

(*b*) *Son deſſein étoit de traîner la guerre en longueur.*) *Qui occaſionem juvandarum ratione virium trahendo bello quærebat*, dit Tite-Live, VI, 23; & pour dire cela en paſſant, il faut remarquer cette façon de parler: *Ratione juvandarum virium*, pour dire, *ſous prétexte de recouvrer ſes forces; pour avoir le tems de recouvrer ſes forces.*

(*c*) *Et lui, à cauſe de ſa maladie, il demeura dans le camp avec peu de troupes.*) Tite-Live dit formellement qu'il ſe mit à la tête du corps de réſerve, & qu'il regardoit d'un lieu élevé le ſuccès du combat.

levant de ſon lit il marcha au-devant d'eux aux portes du camp, & paſſant au travers de ſes troupes, qui étoient en déroute, il alla donner ſur ceux qui les pourſuivoient. Ceux qui avoient déja gagné leurs retranchemens retournerent ſur leurs pas & le ſuivirent; & ceux qui venoient pour s'y ſauver, ſe ralliant autour de lui & ſe mettant en bataille, s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur général. Ainſi les ennemis furent obligés à ſe retirer.

Le lendemain Camillus ſortit à la tête de ſes troupes, les défit en bataille rangée; & étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fit un fort grand carnage. Delà ayant appris que la ville de Satricum, colonie des Romains, avoit été priſe par les Toſcans, & que ſes habitans avoient été tous paſſés au fil de l'épée, il renvoya à Rome les troupes les plus peſamment armées; & avec les plus légeres & les plus diſpoſées à le ſuivre, il alla attaquer les Toſcans, qui étoient maîtres de Satricum, les battit, en tua une grande partie & chaſſa les autres.

Après cette heureuſe expédition, il s'en retourna à Rome chargé de butin, faiſant connoître, par ſon exemple, que les plus ſages de tous les peuples étoient ceux qui, ſans s'arrêter à la foibleſſe & la vieilleſſe d'un général qui avoit de l'expérience & du courage, ſavoient le préférer malgré lui, & tout malade, à ceux qui, étant dans la fleur de leur âge, demandoient & briguoient le com-

mandement. (a) C'eſt pourquoi la nouvelle de la révolte des habitans de Tuſculum étant portée à Rome, le ſénat donna encore le ſoin de cette guerre à Camillus, avec la permiſſion de prendre avec lui tel de ſes cinq collegues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la préférence; mais, contre l'attente de tout le monde, Camillus choiſit Lucius Furius, le même qui depuis peu, contre ſon ſentiment, avoit donné la bataille aux Préneſtins & aux Volſques, & avoit été battu; mais il le préféra à ſes autres collegues, apparemment pour couvrir ſon malheur & pour effacer ſa honte.

Dès que les Tuſculaniens ſentirent que Camillus approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour réparer leur faute. Ils remplirent donc la campagne de laboureurs qui travailloient aux terres, & de bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix; les portes de leur ville étoient toutes ouvertes, & leurs enfans alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les artiſans travailler tranquillement dans leurs boutiques, (b) les bourgeois en robe dans la place, & les magiſtrats courir par-tout pour faire préparer les

(a) *C'eſt pourquoi la nouvelle de la révolte des habitans de Tuſculum étant portée à Rome.*) Ce fut Camillus qui l'y porta, en menant à Rome les priſonniers de Tuſculum qu'il avoit faits à la derniere bataille.

(b) *Les bourgeois en robe dans la place.*) Car la robe étoit l'habit des Romains pendant la paix, comme le manteau, *pallium*, celui des Grecs. On le quittoit dans la guerre; de ſorte qu'être en robe ou en manteau, c'étoit marquer qu'on étoit en pleine paix.

logemens à ſes troupes, comme ne craignant rien & ne ſe ſentant coupables de rien.

Cette ſécurité & cet empreſſement ne perſuaderent pas à Camillus qu'ils n'euſſent pas eu le deſſein de ſe révolter; mais ils le diſpoſerent à avoir pitié d'eux & à être touché de leur repentir. (*a*) Il leur ordonna d'aller au ſénat, en état de ſuppliens, demander pardon de leur faute; & quand ils eurent obéi, il aida beaucoup à les faire abſoudre du crime de rébellion, & à leur faire accorder le droit de bourgeoiſie. Voilà les actions les plus éclatantes que Camillus fit dans ſon ſixiéme tribunat.

Après cela (*b*) Licinius Stolo excita une grande ſédition; car le peuple s'élevoit contre le ſénat, & prétendoit, à quelque prix que ce fût, que les conſuls, qu'on alloit élire, ne fuſſent pas tous deux patriciens, mais qu'il y en eût un de race plébeïenne. (*c*) Les tribuns du peuple furent nommés, mais le peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les comices conſulaires. Ainſi, faute de magiſtrats, Rome alloit tomber dans des troubles & des déſor-

(*a*) *Il leur ordonna d'aller au ſénat en état de ſuppliens, demander pardon de leur faute.*) Cela fut exécuté; & Tite-Live rapporte le diſcours que le général des Tuſculaniens fit au ſénat, & qui eſt très-digne d'être lu. Il eſt liv. VI, 26.

(*b*) *Licinius Stolo excita une grande ſédition,*) Cette ſédition dura long-tems; & Plutarque paſſe ici en trois mots treize années entieres. Ce Licinius Stolo étoit plébeïen, mais homme très-conſidérable.

(*c*) *Les tribuns du peuple furent nommés, mais le peuple empêcha*, &c.) Les tribuns du peuple qu'on nomma, empêcherent qu'on ne fît aucuns magiſtrats curules, & ce déſordre dura cinq ans. Livre VI, 35.

dres

dres plus grands que ceux dont on étoit déja ſorti. Pour prévenir ce malheur, (*a*) le ſénat nomma Camillus dictateur pour la quatriéme fois, malgré le peuple, & en quelque façon malgré lui; car il ne vouloit pas s'oppoſer à des hommes à qui les grandes batailles qu'ils avoient gagnées, donnoient la liberté de lui reprocher qu'il avoit fait de plus grands exploits avec eux pendant la guerre, qu'il n'en avoit fait avec les patriciens pendant la paix; & il voyoit bien que l'envie ſeule de ces derniers les avoit portés à l'élire, afin que, s'il avoit le deſſus, il ruinât le peuple, ou qu'il fût perdu & ruiné lui-même s'il avoit le deſſous. Cependant, pour remédier aux maux préſens, ayant ſu le jour que les tribuns du peuple devoient propoſer & faire paſſer leur loi, il publia une levée de gens de guerre, & appella le peuple de la place au champ de Mars, menaçant de fort groſſes amendes ceux qui n'obéiroient pas à cet ordre. Les (*b*) tribuns du peuple, de leur côté, s'oppoſoient à ſes menaces, & juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante mille drachmes, s'il ne ceſſoit d'empêcher le peuple de donner ſes ſuffrages ſelon les loix. Soit donc qu'il craignît un ſecond exil & une ſeconde condamnation, fort indigne d'un homme de ſon âge, & qui avoit fait de ſi grandes actions, ſoit qu'il ne ſe ſentît pas

(*a*) *Le ſénat nomma Camillus pour dictateur la quatriéme fois.*) La d[re] année de l'olymp. CIII, l'an de Rome 388.

(*b*) Licinius Stolo & L. Sextius.

assez fort pour résister à cette tempête & pour vaincre l'effort & l'obstination insurmontable du peuple, il se retira dans sa maison, (*a*) & peu de tems après, sous prétexte de quelque indisposition, il se démit de la dictature. Le sénat nomma en sa place (*b*) un autre dictateur qui, ayant choisi pour général de la cavalerie le même Stolon, qui étoit chef de la sédition, donna lieu de faire passer une loi très-désagréable aux patriciens; car il ordonna qu'aucun citoyen ne posséderoit pas plus de cinq cens arpens de terre. Ce fut alors une victoire bien éclatante pour Stolon d'avoir pu faire confirmer cette loi par les suffrages du peuple, malgré les efforts des nobles qui s'y opposoient; (*c*) mais bientôt après, convaincu lui-même d'avoir plus de terres qu'il ne permettoit aux autres d'en posséder, il fut condamné & puni selon la loi.

Il restoit encore la nomination des consuls, qui étoit non-seulement le point principal de la sédition, mais celui qui l'avoit

(*a*) *Et peu de tems après, sous prétexte de quelque indisposition.*) D'autres prétendent qu'il se démit de la dictature par scrupule de religion, parce que les auspices n'avoient pas été bien observés quand il fut nommé.

(*b*) *Un autre dictateur.*) Ce fut Publius Manlius.

(*c*) *Mais bientôt après, convaincu lui-même.*) Cela arriva onze ans après. Ce Licinius Stolo fut condamné par Popilius Lænas à une amende de cinq cens livres, parce qu'il possédoit mille arpens de terre, conjointement avec son fils, qu'il avoit émancipé pour éluder sa loi. *Eodem anno C. Licinius Stolo à M. Popilio Lænate sua lege decem millibus æris est damnatus, quod mille jugerum agri cum filio possideret, emancipandoque filium fraudem legi fecisset.* Tite-Live, liv. VII, 16.

fait naître, & qui donnoit le plus de peine au ſénat; mais ſur ces entrefaites, on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois, revenant encore des rivages de la mer Adriatique, marchoient à grandes journées vers Rome avec une armée très-formidable; la menace fut même accompagnée de l'effet, le plat-pays étant déja tout ſaccagé, & ceux qui ne purent ſe retirer dans Rome, ayant été obligés de ſe réfugier ſur les montagnes. La crainte appaiſa la ſédition; le ſénat réuni avec le peuple, & les nobles avec leurs inférieurs, d'un commun conſentement (*a*) ils élurent Camillus dictateur pour la cinquiéme fois. Il étoit alors fort vieux, car il avoit déja bien près de quatre-vingt ans. Cependant, voyant la néceſſité & le grand danger de la république, il n'allégua, comme auparavant, ni raiſon, ni prétexte; mais il accepta cette charge ſans balancer, & aſſembla ſon armée.

(*b*) Comme il ſavoit par expérience que la principale force des Gaulois, conſiſtoit

(*a*) *Ils élurent Camillus dictateur pour la cinquiéme fois, il étoit alors fort vieux, car il avoit déja près de quatre-vingt ans.*) C'étoit l'an de Rome 389, & la premiere année de l'olympiade CIV. Ce qui prouve qu'il n'avoit que quatorze ans quand il commença à aller à la guerre, ſous le dictateur Poſthumius Tubertus, comme je l'ai remarqué au commencement.

(*b*) *Comme il ſavoit par expérience que la principale force des Gaulois conſiſtoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des barbares.*) Car les Gaulois ne donnoient que des coups de taille, leurs épées n'avoient pas de pointe. Ce que Camillus fit en cette occaſion, fut pratiqué auſſi heureuſement plus de ſix vingt ans après par le conſul C. Flaminius contre les Gaulois, comme Polybe le raconte dans ſon ſecond livre.

dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des barbares, ſans aucun art, & avec leſquelles ils abattoient têtes & épaules; il fit donner à la plupart de ſes troupes des caſques d'acier bien poli, afin que les épées ſe rompiſſent ou qu'elles ne fiſſent que gliſſer; fit border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois ſeul ne pouvant pas réſiſter aux coups; & leur enſeigna à ſe ſervir de longues javelines, avec leſquelles, ſe gliſſant ſous les épées des barbares, ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas.

Déja les Gaulois étoient ſur le bord de la riviere d'Anio avec une armée ſi chargée de butin, qu'elle pouvoit à peine marcher. Camillus ſe mit en campagne à la tête de ſes troupes, & alla camper ſur une colline, dont la pente étoit fort douce, & qui avoit pluſieurs creux; de ſorte que la plus grande partie de ſon armée étoit cachée, & que l'autre paroiſſoit s'être retirée de crainte ſur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion, il ne ſe mit pas en devoir de repouſſer ceux qui venoient fourrager juſqu'au pied de la colline; mais il ſe tint renfermé dans ſon camp, où il s'étoit retranché avec grand ſoin, juſqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoit diſperſée au fourrage, & que ceux qui étoient reſtés dans le camp étoient toujours gorgés de viande & noyés de vin; il envoya avant le jour ſon infanterie légere

insulter les ennemis, & les empêcher de se mettre en bataille, en tombant sur eux à mesure qu'ils sortoient; & à la pointe du jour il fit descendre dans la plaine, & rangea en bataille ses troupes pesamment armées, qui étoient fort nombreuses & pleines d'ardeur, contre l'attente des barbares qui les croyoient en petit nombre & fort découragées.

Ce fut la premiere chose qui rabattit le courage & la fierté des Gaulois, qui se crurent déshonorés de ce que les Romains avoient osé les attaquer les premiers. L'infanterie légere fondant donc sur eux, avant qu'ils pussent ni prendre leur poste, ni ranger leurs bataillons, les poussoit vivement, & les forçoit de combattre en désordre, comme ils se trouvoient. Et Camillus, avec le gros de l'armée, les chargea vigoureusement. Les barbares marcherent fiérement à sa rencontre l'épée haute, mais les Romains les arrêtoient avec leurs javelines, & opposant à leurs coups des corps tout couverts de fer, (*a*) leurs épées se faussoient; car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles se plioient & se

(*a*) *Leurs épées se faussoient; car comme elles étoient d'une trempe fort molle & d'un fer peu battu, elles se plioient & se courboient très-facilement.*) Polybe écrit que leurs épées étoient faites de maniere qu'elles se courboient, & que leur tranchant se rebroussoit dès le premier coup qu'ils en donnoient, & qu'elles n'étoient plus en état de servir, s'ils ne les redressoient avec le pied en les mettant contre terre.

courboient très-facilement. D'ailleurs, leurs boucliers, hérissés de javelines, étoient si pesans quand les Romains les retiroient, que ne pouvant plus les soutenir, ils abandonnoient leurs propres armes pour se jetter sur celles de leurs ennemis, & pour leur arracher leurs javelines ; & alors les Romains, les voyant découverts se servoient avec succès de leurs épées. Ils taillerent en piéces les premiers rangs, les autres prirent la fuite, & se disperserent dans la plaine. Car Camillus s'étoit saisi des montagnes & des côteaux, & ils n'avoient garde de se retirer dans leur camp qu'ils n'avoient pas retranché par un excès d'audace & de confiance, & dont Camillus pouvoit se rendre maître sans coup férir.

On dit que cette bataille fut donnée vingt-trois ans après la prise de Rome, & qu'elle commença à rassurer les Romains contre les Gaulois, qui jusques-là leur avoient toujours paru très- redoutables ; car ils étoient persuadés que les premieres victoires qu'ils avoient remportées sur eux, n'étoient pas l'ouvrage de leur valeur, mais l'effet de quelques accidens imprévus, & sur-tout des maladies, qui avoient affoibli l'armée de ces barbares. La crainte qu'ils en avoient étoit même si grande, qu'ils avoient fait une loi, par laquelle ils dispensoient les prêtres d'aller à la guerre, à moins que ce ne fût contre les Gaulois.

C'est-là le dernier exploit de Camillus ;

car la priſe de la ville des (*a*) Velitres ne fut que la ſuite de cette expédition, & elle ſe rendit même ſans combattre; mais dans le gouvernement de la république, il avoit encore à ſoutenir l'aſſaut le plus terrible & le plus dangereux contre le peuple, qui, fier de ſa victoire, vouloit qu'au préjudice de la loi, il nommât un des conſuls de race plébéïenne; le ſénat s'y oppoſoit de toute ſa force, & ne vouloit pas que Camillus ſe démît de la dictature, eſpérant qu'avec le ſecours de cette ſuprême autorité, il combattroit avec plus de ſuccès pour l'ariſtocratie. Un jour donc que Camillus, aſſis dans la place ſur ſon tribunal, rendoit la juſtice, il vint de la part des tribuns un licteur qui lui ordonna de le ſuivre, & qui en même-tems mit la main ſur lui, comme pour l'emmener par force. Cela excita un ſi grand bruit, & cauſa un ſi grand tumulte dans la place, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil; le parti de Camillus repouſſoit le licteur, & le peuple ordonnoit toujours à ce licteur de l'arracher de ſon ſiége. Camillus, dans cette émeute, ne ſachant à quoi ſe déterminer, ne ſe démit pourtant point de ſa charge; & prenant avec lui les ſénateurs, il marcha vers le capitole, il pria les dieux d'amener à une heureuſe fin un ſi grand déſordre, & fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, dès que les troubles ſeroient appaiſés.

(*a*) Ville des Volſques dans le Latium.

Quand on vint à délibérer dans le ſénat, la contrariété des avis excita de grandes conteſtations; mais enfin le plus doux l'emporta, c'eſt-à-dire, celui qui cédoit au peuple, (a) & qui lui permettoit de prendre l'un des conſuls dans ſon corps. Dès que le dictateur eut prononcé cet arrêt en pleine aſſemblée, le peuple en eut tant de joie, qu'il ſe réconcilia ſur l'heure même avec le ſénat, & accompagna Camillus juſques dans ſa maiſon avec de grandes acclamations & de grands applaudiſſemens.

Le lendemain on s'aſſembla, & on ordonna que pour accomplir le vœu de Camillus, & pour conſerver la mémoire de cette heureuſe réunion, on bâtiroit le temple de la Concorde dans un lieu qui regardoit ſur la place & ſur le comice; qu'on ajouteroit un jour aux fêtes latines, qui déſormais dureroient quatre jours; que ſans perdre un moment, on iroit offrir des ſacrifices dans tous les temples; & que ce jour-là tous les Romains, ſans exception, ſeroient couronnés de chapeaux de fleurs. Camillus tint enſuite les comices conſulaires, & l'on nomma conſuls Marcus Æmilius du côté des patriciens, & Lucius Sextus du côté du peuple.

(b) L'année ſuivante, il s'éleva une ſi gran-

(a) *Et qui lui permettoit de prendre l'un des conſuls dans ſon corps.*) Si les patriciens céderent au peuple l'un des conſuls, le peuple donna aux patriciens un préteur pour adminiſtrer la juſtice dans la ville; & ce préteur, ce fut le fils de Camillus.

(b) *L'année ſuivante.*) C'étoit l'an de Rome 391, la troiſiéme année de l'olymp. CIV.

de peſte dans Rome, qu'elle emporta un nombre infini de peuple, (a) & la plupart des magiſtrats; mais elle ſe ſignala encore davantage par la mort de Camillus; car quoiqu'il fût raſſaſié de jours, & que ſa vie eût été auſſi longue & auſſi entiere que celle d'aucun autre homme, les Romains furent plus affligés de ſa perte que de celle de tout ce grand nombre de citoyens, qui moururent dans le même tems de la même maladie.

(a) *Et la plupart des magiſtrats.*) Elle emporta un cenſeur, un édile, & trois tribuns du peuple.

Fin de la vie de Camillus.





(*a*) COMPARAISON

DE THÉMISTOCLE ET DE FURIUS CAMILLUS.

SUR les particularités que nous venons de recueillir de la vie de Thémiſtocle & de Camillus, on voit d'abord que ces deux grands hommes ont eu beaucoup de choſes ſemblables. Nés l'un & l'autre dans un famille obſcure, ou qui n'étoit pas encore illuſtrée, ils ont eu le bonheur d'y porter les premiers la lumiere par leur vertu, & de tranſmettre à leur poſtérité un éclat d'autant plus glorieux pour eux, qu'ils ne l'avoient pas reçu de leurs ancêtres. Ils ont eu à ſoutenir de grands combats contre les étrangers, & de plus grands encore contre leurs citoyens; ils ont éprouvé toute l'ingratitude de ces mêmes citoyens, qu'ils avoient ſi utilement ſervis, & ils ont l'un & l'autre arraché leur patrie des mains des barbares.

Les tems où ils ont vécu, ont été ſi ſemblables en tout, qu'en amenant les mêmes orages & les mêmes tempêtes, ils ont porté auſſi des hommes de même génie & de même

(*a*) La comparaiſon que Plutarque avoit faite de ces deux héros eſt perdue. Le traducteur a ſuppléé celle-ci.

caraſtere pour leur réſiſter, & pour ſauver les peuples qu'ils avoient à conduire. C'eſt cette conformité de leurs tems, qui a produit la conformité de leurs exploits & de leur fortune ; car il a fallu néceſſairement que dans l'un & dans l'autre la prudence ait conduit & animé leur valeur. Mais parmi ces traits principaux, qui ſont ſi reſſemblans, on ne laiſſe pas, quand on les examine de près, d'en trouver de particuliers, qui produiſent des diſſemblances aſſez remarquables. Nous allons tâcher de les raſſembler & de les mettre dans tout leur jour, afin que comme dans un portrait en raccourci, on voye d'un coup d'œil en quoi ils different, & en quoi ils ſe reſſemblent.

Camillus paroît d'abord l'emporter ſur Thémiſtocle par le grand nombre de ſes exploits ; car il a gagné pluſieurs grandes batailles, pris pluſieurs villes, repris celles dont les ennemis s'étoient emparés, délivré une armée aſſiégée, ſauvé ſon collegue qui avoit engagé le combat mal-à-propos, & il a fini glorieuſement pluſieurs guerres très-dangereuſes. A ces actions ſi brillantes, Thémiſtocle ne peut oppoſer que la gloire d'avoir terminé les guerres des Grecs, d'avoir vaincu les Perſes dans les divers combats d'Artémiſe, & de les avoir entiérement défaits dans le détroit de Salamine.

Quant au premier exploit, Camillus n'a pas plus fait pour les Romains, en terminant par ſon courage toutes ces guerres étrange-

res, & en triomphant tant de fois de leur ennemi, que Thémiſtocle a fait pour les Grecs, en aſſoupiſſant par ſa ſageſſe leurs guerres inteſtines, en réconciliant leurs villes, & en réuniſſant tous leurs citoyens. Car quoique rien ne paroiſſe plus aiſé, ni plus ordinaire que d'appaiſer des diviſions domeſtiques à l'approche d'un ennemi commun, le danger même ſervant à réunir les peuples, on peut dire pourtant qu'en cette occaſion ce fut une action d'une ſinguliere prudence, d'avoir empêché les villes, rivales d'Athenes, de profiter du ſecours d'un grand roi pour s'aſſujettir Athenes & toute la Grece. Et bientôt après la mort de Thémiſtocle, on connut l'importance de ce ſervice, & la grandeur de ce danger.

On ne ſauroit comparer les combats de Thémiſtocle à Artémiſe, avec les combats de Camillus contres les Æques, les Volſques & les Latins; car dans tous ces combats Camillus remporta toujours des victoires complettes, au lieu que Thémiſtocle à Artémiſe ne fit qu'apprendre aux Grecs que les barbares pouvoient être vaincus malgré le nombre effroyable de leurs vaiſſeaux, & ces combats ne furent, à proprement parler, que le commencement de la victoire.

Mais, s'il faut juger des actions des hommes, plutôt par leur grandeur & par leur utilité, que par leur nombre, le gain de la bataille de Salamine eſt un exploit ſi conſidérable, qu'il peut ſeul balancer tous ceux

de Camillus, ſoit que l'on regarde l'état où les Athéniens ſe trouvoient alors, ſoit que l'on conſidere la redoutable puiſſance de l'ennemi qu'ils avoient en tête, & qui, pendant qu'il couvroit la mer de vaiſſeaux, avoit encore une formidable armée de terre, ſoit enfin que l'on faſſe attention au grand nombre de peuples que cette victoire a ſauvés. Camillus ſauva Rome; mais Thémiſtocle, en ſauvant Athenes, ſauva toute la Grece, qui alloit gémir dans une dure ſervitude. Or une action, dont l'utilité s'étend ſur pluſieurs peuples, eſt préférable ſans contredit à celle qui n'eſt avantageuſe qu'à un ſeul.

On dira peut-être que Camillus n'a été redevable de ſes grands ſuccès qu'à lui-même, au lieu que Thémiſtocle a dû partager le gain de ce combat avec le général de Lacédémone. Il eſt vrai qu'Eurybiade combattit au détroit de Salamine avec beaucoup de valeur: mais ſans la prudence de Thémiſtocle, cette valeur auroit été inutile; elle n'auroit peut-être pas même été employée. Et bien loin que ce général diminue en rien la gloire de Thémiſtocle, il lui ſert de relief; car Thémiſtocle eut le plaiſir, en ſauvant la Grece, de ſauver auſſi ce général & toutes ſes troupes. Si Thémiſtocle donna en cette occaſion des marques d'une prudence conſommée, ſoit en jettant les Grecs dans la néceſſité de combattre dans le détroit, ſoit en choiſiſſant le moment de l'attaque le plus favorable; il donna auſſi des preuves d'une

patience qui marque une véritable force, & d'une modération qui témoigne qu'il ne cherchoit que le bien public; il céda le commandement à Eurybiade dans une conjoncture très-délicate, & où l'émulation & l'opiniâtreté, qui auroient passé pour grandeur de courage dans l'esprit du peuple, auroient certainement ruiné les affaires des Grecs; car il est certain qu'il ne vainquit ses ennemis par son courage, que parce qu'il avoit vaincu par sa déférence ses alliés; & je ne sais si Camillus peut rien opposer en ce genre à cet acte de vertu, non plus qu'à la magnanimité que Thémistocle témoigna en souffrant l'emportement d'Eurybiade, pour avoir le tems de lui donner ses avis. Il faut bien savoir le chemin de la gloire pour y aller si sûrement par un sentier, qui paroît aussi détourné que celui de souffrir des insultes & de boire des affronts.

Que s'il en est des actions des hommes comme des tragédies, où les momens bien ménagés produisent les plus grandes surprises, & causent le plus d'admiration par la terreur & par la compassion qu'ils inspirent; il n'y a rien dans la vie de Thémistocle qui égale les incidens miraculeux de la vie de Camillus; ce ne sont pas des aventures conduites par un homme, mais des embarras inexprimables, toujours démêlés comme par un Dieu. Certainement dans Thémistocle le nœud de la tragédie est admirablement bien mêlé; Xerxès entraîne les peu-

ples & les villes de Grece comme un torrent; un oracle ordonne aux Athéniens de se renfermer dans des murailles de bois; sur cet oracle, les Athéniens s'embarquent après avoir envoyé leurs femmes & leurs enfans avec les vieillards dans les isles voisines : voilà le barbare maître d'Athenes; quel libérateur viendra délivrer ce peuple déja vaincu, & qui n'a plus pour ressource que cent quatre-vingt galeres, qui ne peuvent pas se promettre de tenir contre une flotte de douze cens vaisseaux? Thémistocle, par sa force, par son courage & par son bon sens, redonne la lumiere à ses citoyens; mais ce dénouement n'a rien que d'uni & de simple, point de surprise qui tienne du miracle. Au lieu que dans Camillus tout est également miraculeux, Rome est en cendres, le Gaulois victorieux en est maître sept mois entiers, & campe dans ses ruines pour achever de réduire le capitole, qui n'est plus défendu que par une poignée de Romains; ces assiégés, réduits à l'extrêmité, sont prêts à racheter leur patrie, ce reste des feux & des flammes, & Rome est déja dans la balance avec l'or. Sur ces entrefaites arrive Camillus, qui dégage sa patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Cet air de miracle est répandu sur presque toutes ses autres actions, soit qu'il délivre une armée assiégée sur une montagne, soit qu'il vainque des ennemis un moment après leur victoire, & qu'il ramene des citoyens dans leur ville le jour même

qu'ils l'ont perdue, & qu'ils ont été obligés d'en ſortir, ſoit qu'il retienne dans le devoir des villes révoltées. Mais comme ces momens de ſurpriſe ſont des effets du hazard, ou des jeux de la fortune, & qu'ils paroiſſent plus propres à divertir le lecteur avide d'événemens merveilleux, qu'à faire juger du mérite des actions, & qu'à faire connoître les avantages que les hommes ont les uns ſur les autres; laiſſons ces ſurpriſes aux peintres & aux poëtes, qui les étaleront ſur les théatres & dans leurs tableaux; & nous renfermant dans ce que Thémiſtocle & Camillus ont de particulier, & qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, tâchons de peſer exactement leurs vices & leurs vertus.

Ils ont tous deux la même ardeur pour la gloire; ils ont témoigné le même courage & la même prudence dans les occaſions. Mais ce n'eſt ni le courage, ni la force, ni la ruſe, qui diſtinguent l'homme; puiſqu'on peut dire que ces qualités lui ſont communes avec une infinité d'animaux. Ce qui releve infiniment la nature humaine, & qui l'approche, en quelque ſorte, de la divinité, c'eſt la prévoyance; & en cette partie Thémiſtocle paroît infiniment au-deſſus de Camillus. Celui-ci ne voit que ce qui l'environne, au lieu que Thémiſtocle prévoit de loin ce qui doit arriver. Dans le tems que les Perſes, vaincus à Marathon, regagnent le fond de l'Aſie, il annonce leur retour, & prépare ſes citoyens à de nouveaux combats contre ces barbares.

Il eſt vrai que, comme dit Cicéron, cette prévoyance l'abandonna dans les occaſions les plus importantes de ſa vie; car il ne prévit, ni ce qui le menaçoit de la part des Lacédémoniens, ni ce qui lui devoit arriver de la part de ſes citoyens mêmes, ni les conſéquences des promeſſes qu'il fit à Artaxerxe. Mais où eſt l'homme qui ne ſe trompe jamais?

On pourroit dire que Camillus ne manquoit pas non plus de prévoyance, puiſqu'il prévit que le partage des Romains pour aller habiter Veïes, ſeroit infailliblement la ruine de la république, & qu'il s'y oppoſa toujours avec une extrême fermeté; mais dans ce ſervice très-important que Camillus rendit à ſa patrie, on voit beaucoup de marques de ſageſſe & de prudence, & rien qui tienne de cette prévoyance qu'on peut appeller une eſpece de divination. Et l'on trouvera, ſans doute, que cette action de Camillus a plus de conformité avec celle que fit Thémiſtocle, lorſqu'il empêcha que les villes, qui n'avoient pas combattu contre Xerxès, ne fuſſent exclues du conſeil des Amphictyons, comme le propoſoient les Lacédémoniens, qui par-là auroient attiré à eux toute l'autorité, & ſe ſeroient rendus maîtres de la Grece.

Mais ſi Thémiſtocle eſt au-deſſus de Camillus par la prévoyance, Camillus eſt au-deſſus de Thémiſtocle par la juſtice, infiniment plus reſpectable que la prévoyance. Dans les exploits de Thémiſtocle on voit toujours le courage accompagné de la ruſe;

au lieu que dans ceux de Camillus tout eſt ſimple & grand. Thémiſtocle n'a rien fait qui ne ſoit effacé par la ſeule priſe de Faleres, dont Camillus ſe rend maître par l'admiration qu'il donne de ſa juſtice, en renvoyant aux aſſiégés le maître d'école qui lui avoit livré tous leurs enfans; car d'avoir fait connoître que la guerre même a des loix inviolables aux gens de bien, & qu'on doit préférer la juſtice à la victoire, c'eſt une action plus héroïque que d'avoir conquis le monde entier.

Pour ce qui eſt de leur maniere de gouverner pendant la paix, il ſemble qu'il n'y a pas entr'eux une petite différence. Thémiſtocle étoit grand partiſan du peuple, & tout ce qu'il fit dans ſon adminiſtration tendoit à aſſurer la démocratie contre l'ambition des nobles; au lieu que Camillus, quoiqu'il ménageât le peuple, penchoit pourtant plus du côté des nobles & du ſénat.

Thémiſtocle heurta tous ceux qui étoient les plus capables de ſervir la république, & fit chaſſer Ariſtide, le plus vertueux homme de ſon tems. Mais Camillus étoit ſi éloigné de cet eſprit d'envie & de cabale, qu'il choiſit toujours pour ſes collegues les plus gens de bien, & ceux qui pouvoient être les plus utiles à leur patrie, & fit voir que l'on peut partager avec les autres ſon autorité, ſans leur faire part de ſa gloire.

Les Athéniens dépenſoient en ſpectacles & en jeux tous les revenus qu'ils tiroient des mines qui étoient dans l'Attique, ou diſtri-

buoient cet argent aux citoyens. Thémiſtocle eut le courage d'abolir ces diſtributions inutiles, & fit employer cet argent à la conſtruction de pluſieurs vaiſſeaux, qui furent bientôt après le ſalut de la république. On ne trouve rien dans la vie de Camillus qui puiſſe être oppoſé au grand ſervice que Thémiſtocle rendit en cette occaſion aux Athéniens, à moins qu'on ne veuille mettre dans la balance les ſages réglemens que Camillus fit dans ſa cenſure pour obliger les jeunes gens à épouſer les veuves de ceux qui avoient été tués à la guerre, & pour étendre les tailles ſur les orphelins. Mais il ſemble que la guerre ſeule dicta ces loix, au lieu que le decret de Thémiſtocle fut dicté par ſa ſeule prudence.

La ſévérité que Camillus fit exercer contre Manlius, qu'on précipita du capitole, fut très-juſte & très-louable, ſi le ſeul amour de la liberté & de la patrie le porta à faire condamner ce ſéditieux, & ſi la haine qu'il eut pour lui ne fut pas fomentée par une ſecrette jalouſie de voir devant ſes yeux un rival célebre par mille actions éclatantes, qui produiſoit trente dépouilles d'ennemis qu'il avoit tués, quarante prix d'honneur dont ſes généraux l'avoient honoré, parmi leſquels il montroit deux couronnes murales, & huit couronnes civiques; & qui enfin, pour avoir repouſſé les Gaulois à l'eſcalade du capitole, avoit remporté le glorieux ſurnom de Capitolin. Mais Thémiſtocle ne témoigna pas moins d'amour pour la liberté, lorſqu'il fit

condamner à mort un Grec, pour avoir expliqué aux Athéniens les honteuſes propoſitions que le roi de Perſe leur faiſoit par ſes ambaſſadeurs, & pour avoir eu l'audace de faire ſervir la langue des Grecs à expliquer les ordres d'un barbare. Et on n'a pas loué avec moins de juſtice la rigueur qu'il exerça contre un Arthmius de Zelé, qu'il fit déclarer ennemi des Grecs & de leurs alliés, & noter d'infamie lui & toute ſa poſtérité, pour avoir apporté, non pas dans Athenes, mais dans le Péloponeſe, l'or des Medes. Je ne ſais même ſi cet exemple de ſévérité contre la corruption, n'étoit pas plus utile & plus néceſſaire à la Grece dans la conjoncture où elle ſe trouvoit, que la punition de Manlius ne l'étoit à Rome; car les Perſes n'étoient pas ſi redoutables par leurs armes, que par leur or. Auſſi Démoſthene aſſure-t-il (*a*) que cette ſeule action rendit les Grecs plus formidables aux barbares, que les barbares n'étoient formidables aux Grecs.

Une choſe encore très-conſidérable que fit Thémiſtocle pendant ſon adminiſtration, c'eſt qu'Athenes ayant été brûlée & ruinée par les barbares, il ne ſe contenta pas de la rebâtir, comme Camillus rebâtit Rome, il la fortifia & la joignit au Pirée par une muraille. Mais il y a deux choſes à conſidérer dans cette entrepriſe; l'effet qu'elle produiſit, & la maniere dont elle fut exécutée. L'effet qu'elle produiſit ne fut autre que d'exciter la jalouſie

(*a*) Dans la troiſiéme Philippique.

des alliés, & de rendre le peuple plus audacieux & plus mutin, en le fortifiant contre les nobles; & la maniere dont elle fut exécutée ne lui a pas attiré de grandes louanges de la part de ceux qui lui ont ſuccédé, car elle fut ſouillée de fraude, de ruſe & d'injuſtice; & toutes les actions où ces taches ſe trouvent ne ſauroient jamais être approuvées, quand même elles ſeroient utiles. C'eſt pourquoi Démoſthene, en comparant ces murailles de Thémiſtocle avec celles que Conon fit dans la ſuite, préfere ces dernieres, & fait voir qu'autant qu'une action faite ouvertement eſt préférable à une action faite par ruſe & en cachette, & qu'autant que la victoire eſt plus glorieuſe que la ſurpriſe & que la fraude, autant ces murailles de Conon ſont plus eſtimables que celles de Thémiſtocle. Car Conon éleva les ſiennes après avoir dompté ſes ennemis, & tous ceux qui auroient pu traverſer ſon entrepriſe, au lieu que Thémiſtocle bâtit les ſiennes en trompant ſes alliés; & jamais pareil reproche n'a terni la fleur des actions de Camillus, où l'on a toujours vu regner la franchiſe & la ſimplicité, caracteres eſſentiels de la grandeur véritable & ſolide.

On ne ſauroit excuſer dans Thémiſtocle, ni dans Camillus, le faſte avec lequel ils ont inſulté l'un & l'autre leurs citoyens, par une magnificence extraordinaire; mais on ſera forcé d'accorder que l'orgueil de Camillus étoit plus pardonnable que celui de Thémiſtocle, en ce qu'il ne parut que ſoutenu par

de grands exploits, au lieu que celui de Thémistocle éclata lorsqu'il n'étoit encore appuyé sur aucune action considérable. Camillus donna même des marques d'une modestie, qu'on ne sauroit trop admirer, lorsqu'après avoir défait une partie des Gaulois près d'Ardée, il refusa le généralat, qui lui étoit offert par les Romains retirés à Veïes ; & que pour obéir aux loix d'une ville, qui ne subsistoit plus, & qui n'étoit qu'un monceau de cendres, il voulut attendre que leur choix fût confirmé par cette poignée de Romains, qui défendoient encore le capitole, & qu'il regardoit comme les véritables citoyens ; modération presque sans exemple, & fort opposée à l'ambition dont Thémistocle fut toujours possédé.

Que si, pour bien connoître les hommes, il ne suffit pas de les examiner dans le cours de leurs prospérités, & qu'il faille les voir aux prises avec la fortune, on ne trouvera pas une médiocre différence entre Thémistocle & Camillus. L'un fut banni sans aucune cause apparente, & seulement par une pure vengeance céleste, qui voulut lui faire souffrir ce qu'il avoit fait souffrir lui-même à Aristide, qu'il avoit chassé sans sujet, & par la seule jalousie qu'il avoit de son mérite ; & l'autre fut banni pour s'être opiniâtrément opposé à un dessein qui alloit à la ruine entiere de son pays. Thémistocle fut banni après avoir sauvé sa patrie, & Camillus sauva la sienne après avoir été banni. L'exil de Thémistocle fut la récompense d'avoir chassé les

barbares, & l'arrivée des barbares fut la punition de l'exil de Camillus.

Si ces cauſes & ces conjonctures ſont très-différentes, la maniere dont l'un & l'autre ont ſupporté leur diſgrace ne l'eſt pas moins. Camillus s'emporte d'abord à des imprécations, qui marquent une grande animoſité contre Rome, mais où on ne laiſſe pas de trouver encore des traces de l'amour qu'il conſervoit pour elle au milieu de ſon reſſentiment; car il ne lui ſouhaite des maux, que pour avoir le plaiſir de l'en délivrer & de ſe venger ainſi glorieuſement de ſon injuſtice, & c'eſt la ſeule vengeance que reſpirent les héros. Thémiſtocle ne fait rien de ſemblable; il ne profere point de malédictions contre ſa patrie, mais il va ſe proſtituer à ſes ennemis. Thémiſtocle, après ſon exil, ternit la gloire de ſes premiers exploits; il adore un barbare, & il lui demande pardon des maux qu'il lui avoit faits en ſervant ſon pays; & Camillus ajoute de nouveaux exploits aux premiers, & ſe ſignale juſqu'à la fin de ſa vie par de nouvelles victoires; il eſt le plus grand des Romains avant ſon exil, & après ſon exil il ſe ſurpaſſe lui-même. Thémiſtocle, par les promeſſes imprudentes qu'il fait au roi de Perſe, ſe voit enfin réduit à ſe tuer lui-même; & il paroît quelque choſe de ſi héroïque dans ce ſentiment, de préférer la mort à la triſte néceſſité, ou de ſe venger de ſa patrie, ou de manquer à ſon bienfaicteur, que j'ai donné à cette réſolution une ſorte de louange, quoique je

ſache fort bien qu'à la rigueur les ſages en pourront juger autrement. Il y en aura, ſans doute, qui trouveront que de ſe tuer ſoi-meme dans cette extrêmité, outre que c'eſt une preuve indubitable de foibleſſe, c'eſt auſſi la marque d'un homme qui ne connoît, ni les bornes du reſſentiment que l'on peut conſerver contre ſa patrie, ni celles de la reconnoiſſance que l'on doit à ſon bienfaicteur, & qui, pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre, manque également aux deux; car il prive l'une d'un citoyen, & l'autre d'un ami, qui leur doit ſes ſervices. Or un honnête homme, & ſur-tout un homme d'état, ne doit pas mourir ſeulement pour ſoi, mais pour ſes amis ou pour ſa patrie.

La conduite de Camillus eſt bien différente; il n'a point à paſſer les mers pour trouver des ennemis de Rome, il en eſt environné; il ne và point s'humilier devant eux, & les ſolliciter de profiter de ſa diſgrace, en employant contre ſa patrie & ſon bras & ſes conſeils; mais il pratique la leçon admirable que Platon donnoit alors dans les écoles d'Athenes, que l'homme de bien, quelque maltraité qu'il ſoit par ſa patrie, conſerve toujours dans ſon cœur un interceſſeur pour elle, & cherche les occaſions de la ramener & de la ſervir. Auſſi la piété de Camillus fut récompenſée de la plus grande félicité dont aucun homme ait peut-être jamais joui; car il ne fut pas plutôt rétabli dans ſa patrie, qu'il y rétablit ſa patrie avec lui, & ramena Rome dans Rome; ce qui

qui lui attira la gloire de partager avec Romulus le titre de ſon fondateur; & après avoir ainſi ſauvé & rétabli Rome, il l'empêcha encore de retomber dans les mêmes calamités, d'où il l'avoit tirée; car à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il défit encore les Gaulois, qui étoient revenus avec une armée plus formidable que la premiere; & tous ces grands exploits auroient été perdus, s'il ſe fût abandonné à ſon reſſentiment comme Thémiſtocle; tant il eſt vrai que la colere eſt une maîtreſſe impérieuſe & ingrate qui récompenſe mal les ſervices qu'on lui a rendus, & qui vend cherement les pernicieux conſeils qu'elle donne.

Après avoir comparé ces deux grands hommes dans ce qu'ils ont fait de plus conſidérable dans la paix, dans la guerre, & dans leurs malheurs, il ne reſte qu'à les comparer dans les ſentimens qu'ils ont eus pour la religion; & en cela il paroît qu'il n'y a pas entr'eux une grande différence: Thémiſtocle implore le ſecours des dieux dans toutes ſes entrepriſes; après la bataille d'Artemiſe, il conſacre un trophée à Diane, ſous les yeux de laquelle il avoit fait ce premier exploit; & après celle de Salamine, reconnoiſſant que les bons conſeils ſont des inſpirations que les dieux envoyent, il éleve encore à cette même Diane un temple pour la remercier du bon conſeil qu'elle lui avoit donné.

Camillus ne cede point à Thémiſtocle le prix de la piété; après la priſe de Veïes il

rebâtit le temple de la déesse Matuta ; il transporte à Rome la statue de Junon avec les cérémonies les plus religieuses ; il s'employe avec beaucoup d'empressement & de persévérance, à faire chercher les emplacemens des temples qui ont été brûlés, & il en bâtit un au dieu qui avoit annoncé l'arrivée des barbares ; enfin il couronne sa vie par un dernier acte de religion, en consacrant un temple à la Concorde, pour remercier les dieux de la réunion du peuple avec le sénat. On lui reprochera, sans doute, d'avoir offensé les dieux par le char attelé de chevaux blancs, sur lequel il monta le jour de son premier triomphe, & d'avoir oublié le vœu solemnel de consacrer à Apollon la dîme du butin qu'il avoit fait à la prise de Veïes. On accusoit aussi Thémistocle d'avoir abusé de la religion en faveur de sa politique, lorsqu'il supposa des prodiges & des miracles pour faire consentir ses citoyens à ce qu'il vouloit ; mais il me paroît également injuste d'accuser & de défendre deux hommes, que les dieux eux-mêmes paroissent avoir justifiés ; car ces dieux puissans ont donné à l'un & à l'autre des marques très-visibles de leur bienveillance ; ils ont soutenu leur courage, animé leur prudence dans toutes les occasions, & accordé de glorieux succès à toutes leurs entreprises ; & une marque encore plus singuliere de leur protection, ils ont vengé Camillus en versant sur Rome un déluge de maux pour la punir de l'injure qu'elle lui avoit faite ; & par des

inſpirations, par des oracles & par des ſonges, ils ont deux fois garanti Thémiſtocle des embûches de ſes ennemis. Or quoique la nature des dieux, qui eſt l'eſſence même de la bonté, & qui, prompte à pardonner & lente à punir, n'exerce pas toujours ſes jugemens dans cette vie, empêche qu'on ne puiſſe juger sûrement des hommes par les graces qu'ils ont reçues du ciel, cependant on peut préſumer, avec beaucoup de raiſon, que jamais ils n'auroient accordé des faveurs ſi particulieres & ſi marquées, à des hommes qui les auroient ſi ouvertement offenſés par leur ingratitude & par leur impiété.

Fin de la Comparaiſon de Thémiſtocle & de Camillus.



PÉRICLÈS.

CÉSAR voyant un jour à Rome quelques étrangers forts riches, qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits singes, & qui les caroissoient fort tendrement, leur demanda avec beaucoup de raison, *si les femmes de leur pays n'avoient point d'enfans*, (*a*) reprenant par ce mot, digne d'un prince, ceux qui employent, & qui, s'il est permis de parler ainsi, dépensent auprès des bêtes l'affection & la charité que la nature a mises

(*a*) *Reprenant par ce mot digne d'un prince.*) Il semble que Plutarque prend trop sérieusement le mot de César, qui sans doute n'a voulu blâmer que la passion outrée que ces étrangers témoignoient pour leurs chiens & pour leurs singes, en les portant entre leurs bras dans le public, & en les caressant devant tout le monde. On peut aimer son chien sans l'aimer aux dépens de l'affection & de la charité qu'on doit à ses enfans, & à tous ceux avec qui la nature nous a liés. Ce sont deux sortes d'affections très-différentes. En vérité, Xantippe, pere de Périclès, auroit eu grand tort de ne pas aimer son chien, qui le voyant embarqué pour Salamine, le suivit à la nage, & expira en arrivant. Et Ulysse n'en auroit pas eu moins de ne pas aimer le sien, qui le reconnut après vingt ans d'absence, & qui mourut de joie de le revoir. Plutarque lui-même nous dit, dans la vie de Caton le Censeur, que quand ce ne seroit que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage, en nous accoutumant à aimer les animaux, & à être doux & humains. Et dans le même endroit il loue Xantippe d'avoir magnifiquement enterré son chien, qui étoit comme son ami familier.

dans nos cœurs, & qui ne ſont dues qu'aux hommes. Tout de même la nature ayant imprimé dans notre ame un deſir de voir & d'apprendre ; il eſt juſte de blâmer ceux qui abuſent de ce deſir, & qui, négligeant les choſes honnêtes & utiles, emploient leur tems à voir & à entendre ce qui n'eſt nullement digne de leur ſoin & de leur curioſité. Car pour ce qui eſt de la vue, par exemple, quand elle eſt frappée par les objets, elle ne ſauroit s'empêcher de voir tout ce qui ſe préſente devant elle, utile ou inutile, bon ou mauvais ; mais il n'en eſt pas de même de l'eſprit, chacun peut s'en ſervir comme il lui plaît, & il eſt toujours en notre pouvoir de nous appliquer à ce qui nous eſt agréable. (*a*) L'homme doit donc s'attacher toujours à ce qui eſt le meilleur, non-ſeulement pour le contempler, mais auſſi pour s'en nourrir en le contemplant. Car comme les couleurs les plus agréables à l'œil ſont celles dont l'éclat & l'agrément fortifient & nourriſſent la vue, on doit par la même raiſon appliquer toujours ſon ame aux contemplations, qui par le plaiſir la conduiſent à ſon véritable bien, au bien qui lui eſt propre ; & ces objets ne conſiſtent que dans les effets de la vertu, dont le ſeul récit fait naître une émulation très-forte, & un très-

(*a*) *L'homme doit donc s'attacher toujours à ce qui eſt le meilleur.*) Voilà un grand précepte. Socrate veut qu'on lui obéiſſe, non-ſeulement dans les occupations ſérieuſes, mais encore dans les plaiſirs & dans les divertiſſemens.

violent deſir de les imiter. Auſſi voit-on que dans toutes les autres choſes, l'admiration n'eſt pas toujours ſuivie du deſir d'imiter ce que l'on admire ; le plus ſouvent même c'eſt tout le contraire, en admirant l'ouvrage nous mépriſons l'ouvrier.

Par exemple, nous aimons & nous eſtimons fort les parfums & les belles teintures de pourpre ; mais les teinturiers & les parfumeurs nous paroiſſent des artiſans vils & méchaniques ; (*a*) c'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un qui diſoit qu'Iſménias étoit un excellent joueur de flûte : *Oui*, dit-il, *mais d'ailleurs, c'eſt un homme qui ne vaut rien ;* (*b*) *car s'il valoit*

(*a*) *C'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un.*) Antiſthene, diſciple de Socrate & fondateur de la ſecte Cynique : c'eſt lui qui dit, *que la vertu eſt la plus forte de toutes les armes, & la ſeule qu'on ne peut jamais nous arracher.* Il n'eſt pas étonnant qu'un homme de ce caractere blâmât Iſménias d'avoir employé tout ſon tems & toute ſon application à bien jouer de la flûte.

(*b*) *Car s'il valoit quelque choſe, il ne ſeroit pas ſi bon flûteur.*) Les Athéniens avoient fort eſtimé la flûte, ſur-tout avant & après la guerre des Medes ; car l'état floriſſant de leurs affaires & les richeſſes dont ils jouiſſoient, les portant à ne chercher que la joie & le plaiſir, ils embraſſoient toutes ſortes d'arts, ſans en juger & ſans mettre entr'eux aucune différence. Ainſi toute la nobleſſe apprenoit à jouer de la flûte ; mais ils ne commencerent pas plutôt à diſcerner ce qui pouvoit porter à la vertu, d'avec ce qui ne pouvoit exciter qu'au vice, qu'ils remarquerent par expérience que le jeu de la flûte ne ſervoit point aux mœurs, & qu'il portoit plutôt à la colere, en empêchant l'auditeur de ſe ſervir de ſa raiſon. C'eſt pourquoi la flûte fut entiérement décriée. Mais tout ce qu'on dit contre cette flûte ancienne, ne fait rien contre notre flûte d'aujourd'hui, qui n'eſt pas plus blâmable que le violon & autres inſtrumens de cette nature.

quelque chose, il ne seroit pas si bon flûteur. Et le roi Philippe dit de même à son fils, qui avoit chanté à un festin fort agréablement, & en homme qui savoit toutes les regles de la musique, *n'as-tu pas de honte de chanter si bien ?* (*a*) Car c'est assez pour un roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre les musiciens; & il fait beaucoup d'honneur aux muses quand il assiste à leurs spectacles & à leurs combats. Mais tout homme qui exerce quelque art bas & indigne, produit contre lui-même un témoin irréprochable de sa paresse & de sa lâcheté à apprendre des choses honnêtes; & ce témoin, c'est le travail qu'il a employé à en acquérir d'inutiles, ou qui ne méritent que du mépris. (*b*) Et je mets en

(*a*) *Car c'est assez pour un roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre.*) Cette bienséance que les rois doivent garder, selon Plutarque, semble avoir été connue des poëtes qui, par cette raison, n'ont jamais introduit Jupiter chantant ou jouant de la lyre, mais toujours prenant plaisir à entendre chanter ou jouer.

(*b*) *Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vu à Pise la belle statue de Jupiter, voulût être Phidias.*) Voilà un jugement bien sévere; il n'y a point d'homme bien né qui voulût être ni un Phidias ni un Polyclete, & qui voulût avoir fait le Jupiter d'Olympie, ni la Junon d'Argos, deux statues d'or & d'yvoire, qui ont passé pour des chefs-d'œuvres incomparables, & qui ont fait regarder ces sculpteurs, non pas comme des hommes, mais comme des dieux. La premiere a eu l'honneur d'être respectée comme un ouvrage consacré par l'approbation de Jupiter même; car on dit que Phidias, après l'avoir achevée, pria ce dieu de déclarer, par quelque signe visible, s'il étoit content de son travail, & que sur le moment la foudre tomba à ses pieds devant la statue. Cela devoit être de quelque poids pour un payen. Polyclete étoit

fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né qui, pour avoir vu à Piſe la belle ſtatue de Jupiter, voulût être Phidias; ni Polyclete, pour avoir vu celle de Junon à Argos; ni Anacréon, Philemon, ou Archiloque, pour avoir pris plaiſir à lire leurs vers. Car de ce qu'on trouve un ouvrage agréable, il ne s'enſuit pas delà néceſſairement qu'on en eſtime l'auteur. C'eſt pourquoi toutes ces ſortes de choſes, qui ne ſont pas naître

ſi eſtimé, qu'une ſeule petite figure de ſa façon étoit vendue cent mille écus. *Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum*, dit Pline. Comment Plutarque mépriſe-t-il donc ſi fort des ouvriers ſi merveilleux & ſi eſtimés de tout le monde? Il va encore plus loin: *Perſonne*, continue-t-il, *ne voudroit être ni Anacréon*, qui avoit été le favori de deux princes très-vertueux, *ni Philemon*, qui avoit été préféré à Ménandre même, *ni Archiloque*, dont le ſtyle avoit tant de vigueur & de force. Cela eſt bien mortifiant pour des arts ſi célebres. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que Plutarque ne les mépriſe pas abſolument; il leur donne l'approbation qu'ils méritent, & les ſubordonne ſeulement à ce qui eſt plus parfait, & cette ſubordination eſt juſte. Toutes les ſtatues & toutes les poëſies du monde ne valent pas le moindre effet de la vertu. Ce ne ſont que des ouvrages morts, & il n'y a point d'homme ſage qui place ſi mal ſon ambition. Socrate en eſt une preuve; il réuſſiſſoit admirablement en ſculpture, & il avoit fait les ſtatues des trois graces, qui étoient fort eſtimées des Athéniens. Cependant il abandonna ſon art pour s'appliquer tout entier à l'étude de la ſageſſe. Dans la vie de Theſée, Plutarque avoit déja fait connoître la différence infinie qu'il mettoit entre un gouverneur qui forme un prince, & des peintres & des ſculpteurs qui en font des ſtatues ou des portraits. Plutarque a ſuivi ici les vues de Platon ſon maître, qui, dans le premier livre de la république, appelle l'art des ſculpteurs, celui des peintres, celui des poëtes, &c. non τεχνὰς, *des arts*, mais par un diminutif aſſez mépriſant, τεχνύδρια, *de petits arts*, en les oppoſant à la vertu & à l'art des ſages, qui ſont ſeuls capables de conduire les hommes & de gouverner les états.

dans l'ame des ſpectateurs cette forte émulation, & d'où il ne ſort pas, pour ainſi dire, des eſprits qui excitent la volonté, & qui enflamment le deſir de s'y conformer, ſont entiérement inutiles. Au lieu que la vertu a cela de propre, qu'elle frappe tout d'un coup, de maniere qu'en admirant ſes actions, on brûle en même tems d'envie de les imiter; car des biens de la fortune nous en aimons la poſſeſſion & la jouiſſance; mais de ceux de la vertu, nous en aimons les effets; c'eſt pourquoi nous voulons bien tenir ceux-là des autres; mais nous voulons que les autres tiennent ceux-ci de nous. Car tout ce qui eſt beau attire réellement à ſoi, & inſpire d'abord un deſir actuel & efficace, en formant les mœurs du ſpectateur, non pas par l'imitation, mais par le ſeul récit de l'action même, qui, ſur le champ excite la volonté.

Voilà pourquoi j'ai eſtimé que je ferois une choſe utile pour moi & pour les autres, ſi je continuois d'écrire des vies. Et j'ai compoſé ce dixiéme volume, qui contient la vie de Périclès & celle de Fabius Maximus, qui fit la guerre contre Annibal. Car ces deux grands hommes ont été ſemblables en toutes ſortes de vertus, ſur-tout en douceur & en juſtice, & par la patience & par la force qu'ils ont eues de ſupporter les folies & les injuſtices de leurs collegues & de leurs citoyens, ils ont été tous deux très-utiles à leur patrie. Ce que nous allons écrire va faire

voir que le jugement que nous en faiſons eſt bien fondé.

Périclès étoit de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, & il deſcendoit des premieres maiſons & des plus illuſtres familles d'Athenes des deux côtés : car ſon pere Xantippe, qui (*a*) battit à Mycale les lieutenans du roi de Perſe, (*b*) épouſa Agariſte, (*c*) niece de Cliſthene, qui chaſſa les deſcendans de Piſiſtrate, abolit courageuſement la tyrannie, fit de bonnes loix, & établit une forme de gouvernement très-bien composé pour conſerver & pour faire vivre ſes citoyens en bonne paix & en parfaite intelligence. Agariſte ſongea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion, & quelques jours après elle accoucha de Périclès, qui étoit très-bien formé de tout le reſte du corps, mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée ; delà vient que preſque toutes ſes ſtatues ont le caſque en tête, les ſculpteurs ayant voulu, à mon avis, cacher ce

(*a*) Après la bataille de Platées.

(*b*) *Epouſa Agariſte, niece de Cliſthene.*) Voici ſa généalogie qui eſt rapportée par Hérodote, liv. VI. Cliſthene, roi de Sicyone, avoit une fille unique, qu'il maria à Mégaclès, fils d'Alcméon. De ce mariage naquirent deux fils ; le premier porta le nom de ſon grand-pere, & fut appellé Cliſthene, & le ſecond fut nommé Hippocrate. Ce dernier s'étant marié, eut un fils nommé Mégaclès, & une fille nommée Agariſte, du nom de ſa grand-mere : cette Agariſte fut mere de Périclès.

(*c*) *Niece de Cliſthene, qui chaſſa les deſcendans de Piſiſtrate.*) Il chaſſa les Piſiſtratides, réunit le peuple qui étoit diviſé, en fit dix tribus au lieu de quatre, & établit la démocratie ou gouvernement du peuple. Hérodote, liv. V & VI.

défaut. Et c'est pourquoi les poëtes d'Athenes l'appelloient *Schinocephalon*, c'est-à-dire, *tête d'oignon*. Car ils nomment quelquefois *Schinon*, ce qu'on appelle vulgairement *Scyllam*. Parmi les poëtes comiques, (*a*) Cratinus dit de lui dans sa piéce, intitulée LES CHIRONS, *du fatal hymenée de la Sédition avec le vieux Saturne, est né le plus grand des tyrans*, (*b*) *que les dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretès*. Et dans sa piece appellée *Nemesis*, il dit : *viens à notre secours, Jupiter, dieu de l'hospitalité*, (*c*) *qui tires ton bonheur de ta grosse tête*. Et (*d*) Téléclidès dit de lui, *que tantôt on le voit assis au milieu de la ville, fatigué de la pesanteur de sa tête, & ne sachant quel parti prendre dans le désordre où il a mis l'état*, (*e*) *& que*

(*a*) Poëte de la vieille comédie.

(*b*) *Que les dieux appellent du nom magnifique de Céphalegeretès.*) C'est une plaisanterie fondée sur l'allusion à une épithete qu'Homere donne à Jupiter, qu'il appelle *Néphelegeretès*, c'est-à-dire, *qui assemble les nuées*; au lieu de dire donc *Néphelegeretès*, *assembleur de nuées*, le poëte dit *Céphalegeretès*, *assembleur de têtes*, pour dire que sa tête étoit si grosse, qu'elle paroissoit faite de l'assemblage de plusieurs.

(*c*) *Qui tires ton bonheur de ta grosse tête.*) Il est impossible de conserver la plaisanterie qui est dans le grec, où le poëte ne s'explique que par un seul mot μακάριε, qui signifie proprement *heureux*, mais par ce mot Cratinus fait allusion au mot κάρη, qui signifie *la tête*, & à la particule μὰ, qui est épitatique, c'est-à-dire, qui sert à augmenter & à grossir les objets.

(*d*) Autre poëte de la vieille comédie.

(*e*) *Et que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse.*) L'épithete que Téléclidès donne à cette tête pour en marquer la grosseur, est plaisante ; car il l'appelle ἑνδεκάκλινον, comme la comparant à une chambre où l'on pourroit manger à une table à onze lits.

tantôt on voit ſortir de ſa tête monſtrueuſe des tonnerres & des éclairs avec un bruit épouvantable. Et Eupolis dans ſa piece, intitulée DEMI, *les Bourgs*, en s'informant & demandant des nouvelles de chacun des orateurs, qu'il feint revenus des enfers, comme on lui nomme Périclès le dernier, répond : *Tu nous as amené (a) la premiere tête du royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*

La plupart des écrivains aſſurent qu'il apprit la muſique d'un certain Damon, dont ils veulent qu'on prononce la premiere ſyllabe breve. Mais Ariſtote prétend qu'il l'apprit de Pythocleidès. Et pour ce Damon, il paroît que c'étoit un très-habile homme en matiere de gouvernement, & qui, ſous le voile ſpécieux de la muſique, cachoit au peuple ſa grande capacité & ſa véritable profeſſion. Il s'attacha à Périclès pour le former aux affaires, comme un maître de paleſtre s'attache à un bon athlete pour le bien dreſſer. Cependant il ne put ſi bien ſe cacher, que le peuple ne s'apperçut que ſa lyre n'étoit qu'une couverture & qu'un prétexte ; il fut banni du ban de l'oſtraciſme, comme un homme inquiet qui ſe mêloit de trop d'affaires & qui favoriſoit les tyrans, & par-là il devint l'objet des railleries des poëtes comi-

(a) *La premiere tête du royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*) Le poëte grec dit tout cela en un ſeul mot, Κεφάλαιον, qui ſignifie le *total d'une choſe.* Et par ce mot, Eupolis fait alluſion au mot Κεφαλή, qui ſignifie *tête.* Notre langue ne ſauroit conſerver la grace de ce paſſage par un ſeul mot ; il ſuffit de la faire entendre.

ques. (*a*) Platon dans une de ses pieces, introduit quelque personnage qui parle ainsi à Damon : *Premiérement, dis-moi, je te prie au nom des dieux, (b) est-il vrai que tu as été le Chiron de Périclès, comme on nous l'assure ?*

(*c*) Périclès fut aussi disciple de Zenon d'Elée, qui traitoit de la physique à la maniere de Parmenide, & qui s'étoit fait une telle habitude de réfuter tout ce qu'on opposoit à ses raisons, que (*d*) par ses argumens invincibles il désarmoit ceux qui disputoient contre lui, & les réduisoit à ne pouvoir se

(*a*) Poëte comique. Il avoit fait trente-deux comédies.

(*b*) *Est-il vrai que tu as été le Chiron de Périclès ?*) Le poëte joue sur le mot *Chiron*, qui en grec est un nom propre, & un comparatif qui signifie *plus méchant*. D'ailleurs il veut faire entendre à Périclès qu'il aura le sort d'Actæon, nourrisson de ce centaure, & qu'il sera déchiré par son peuple, comme Actæon fut mis en pieces par ses chiens.

(*c*) *Périclès fut aussi disciple de Zenon d'Elée, qui traitoit de la physique à la maniere de Parmenide.*) Ce Zenon d'Elée, ville d'Italie, & colonie des Phocéens, suivoit les sentimens de Parmenide dont il avoit été disciple, & qui l'avoit même adopté. Il avoit acquis beaucoup de réputation par son savoir ; mais il se rendit encore plus illustre par son courage, car il conspira contre le tyran de sa patrie, qui le fit piler dans un mortier, & sa mort acheva ce qu'il avoit commencé ; car ses citoyens se jetterent sur le tyran & le lapiderent. Il ne faut pas le confondre avec Zenon de Citiée, fondateur de la secte des Stoïciens, qui ne vécut que long-tems après.

(*d*) *Par ses argumens invincibles, il désarmoit ceux qui disputoient contre lui.*) Il disputoit d'ordinaire sur le mouvement ; car il soutenoit, comme Parménide, qu'il n'y en avoit point, & qu'il paroissoit seulement y en avoir : mais ses raisons n'ont pas été si invincibles, qu'Aristote ne les ait solidement réfutées dans le sixiéme livre de sa physique ; aussi étoient-elles moins des raisons que des subtilités & des sophismes.

défendre, comme Timon le Phliasien le fait entendre dans ces vers : *Zenon est invincible, soit qu'il dispute pour ou contre, & il ne trompe jamais. Il connoît l'univers comme s'il l'avoit arrangé lui-même.*

Mais celui qui fut le plus assidu auprès de Périclès, qui lui donna cette grandeur d'ame, & cette fierté trop grande & trop roide pour un état démocratique ; en un mot, celui qui lui éleva le cœur & l'esprit, & qui lui inspira cette gravité & cette majesté, qui éclatoient dans ses mœurs & dans ses manieres ; ce fut Anaxagore le (a) Clazoménien, que l'on appelloit de son tems *l'Intelligence*, soit pour marquer l'admiration qu'excitoient la profondeur & la subtilité de son esprit dans les découvertes de la nature, & qui effectivement paroissoit prodigieux, (b) soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit, ni la nécessité, ni la fortune, mais une

(a) Il étoit de Clazomene, ville de l'Asie mineure.

(b) *Soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'univers n'étoit ni la nécessité, ni la fortune, mais une intelligence.*) Avant Anaxagore, les philosophes s'étoient fort tourmentés pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde, & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établissoient pour principe la *nécessité*, c'est-à-dire qu'ils concevoient que la nature des corps avoit seule opéré cet arrangement, les pesans étant allés en bas par nécessité, & les légers ayant pris le dessus par la même nécessité. Les autres, peu touchés de ce raisonnement dont l'erreur étoit sensible, avoient recours à la *fortune*, ce qui étoit encore plus insensé. Anaxagore fut le premier qui établit que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence supérieure & très-différente de la matiere.

intelligence pure & ſimple, qui avoit démêlé & ſéparé les parties homogenes & ſemblables de l'ancien chaos.

Périclès, rempli d'une extrême admiration pour ce grand philoſophe, & enrichi par ce commerce de la connoiſſance de la nature & de toutes les choſes céleſtes, eut non-ſeulement, comme l'on peut penſer, l'ame élevée & une éloquence ſublime, éloignée de toute affectation, & qui n'avoit rien de bas ni de populaire, (*a*) mais encore une conſtance & une fermeté de viſage, dont le rire n'adouciſſoit jamais la ſévérité; une démarche douce & tranquille; tant de modeſtie dans ſon geſte, dans ſon port & dans ſes habits, que lorſqu'il parloit en public, la paſſion la plus violente ne les dérangeoit jamais; une voix ferme & exempte de toute ſorte de trouble, & pluſieurs autres choſes qui étonnoient tous ceux qui le voyoient.

On raconte à ce propos qu'il y eut une fois un méchant garnement, qui, pendant tout un jour vomit contre lui mille injures, ce qu'il ſouffrit très-patiemment, ſans répondre une ſeule parole, ſe tenant toujours dans la place, & continuant de dépêcher les affaires preſſées. Sur le ſoir il ſe retira tout

(*a*) *Mais encore une conſtance & une fermeté de viſage.*) Plutarque reconnoît ici qu'un viſage aſſuré, une démarche douce & tranquille, & la modeſtie dans ſon port & dans ſes habits, ſont les effets d'une connoiſſance fort étendue & d'un eſprit fort inſtruit, & cela eſt certain; le contraire eſt la marque sûre d'un petit eſprit qui ne ſe connoît pas lui-même, comme Plutarque l'a remarqué ailleurs.

doucement, & ſans faire aucun bruit, cet inſolent le ſuivant toujours & l'accablant de toutes ſortes d'outrages. Quand il fut ſur le ſeuil de ſa porte, la nuit étant déja toute noire, il ordonna à un de ſes eſclaves de prendre un flambeau, & de reconduire & remener cet homme juſques dans ſa maiſon. Cependant le poëte (*a*) Ion écrit que dans toutes les manieres de Périclès, il y avoit beaucoup d'orgueil & d'arrogance, & que ſa magnanimité & cette grandeur d'ame étoient fort mêlées de vanité & de mépris pour les autres; & il loue extrêmement la civilité, la ſoupleſſe & l'honnêteté de Cimon.

Mais laiſſons ce poëte, (*b*) qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin ſatyrique, comme on faiſoit anciennement aux anciennes repréſentations des tragédies. Zenon répondoit fort bien à ceux qui appelloient la gravité de Périclès, un faſte & un

(*a*) *Ion*, poëte tragique.

(*b*) *Qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin ſatyrique, comme on faiſoit anciennement aux repréſentations des tragédies.*) On avoit entiérement perdu la grace & la beauté de ce paſſage en le traduiſant mal. Plutarque dit que le poëte Ion, en écrivant que la magnanimité & la grandeur d'ame de Périclès étoient accompagnées d'une bonne opinion de lui-même, & de beaucoup de mépris pour les autres, imite les anciens poëtes tragiques, qui, dans les diſputes publiques, faiſoient jouer des trois & quatre tragédies chacun, dont la derniere étoit toujours une tragédie appellée *Satyrique*, parce que parmi les rois & les héros ils y introduiſoient des ſatyres pour railler & pour plaiſanter, comme nous le voyons encore par le Cyclope d'Euripide, qui eſt la ſeule piece ſatyrique qui nous reſte des anciens: cette comparaiſon eſt très-juſte & très-belle.

orgueil excessif; car il les exhortoit à être orgueilleux comme lui, prétendant que cette imitation produiroit insensiblement dans leur cœur l'amour des belles choses, & qu'elle les y accoutumeroit. Mais ce ne fut pas-là le seul fruit que Périclès tira du commerce d'Anaxagore ; on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux pieds la superstition, qui, par le moyen des signes qui arrivent dans le ciel, jette la frayeur dans l'esprit de ceux qui n'en connoissent pas les causes, & qui sont toujours tremblans & éperdus sur tout ce qui regarde la divinité, à cause de leur profonde ignorance, que la philosophie naturelle peut seule dissiper, en faisant naître, au lieu de cette superstition toujours alarmée & inquiete, une véritable & ferme dévotion toute remplie d'espérance & de confiance.

On dit qu'on apporta un jour à Périclès, de sa maison de campagne, un belier qui n'avoit qu'une corne ; & que le devin Lampon, voyant cette corne très-forte & très-solide au milieu du front, dit : *Que toute la puissance, qui étoit alors partagée en deux factions, l'une de (a) Thucydide, & l'autre de Périclès, se réuniroit dans la personne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé.* Mais Anaxagore, ayant fait la dissection de la tête du belier, fit voir que le cerveau ne remplissoit pas toute la capacité du test, & qu'étant pointu comme un œuf, & également

(a) De Thucydide, fils de Mélésias.

détaché des deux côtés des parois du crâne, il aboutiſſoit par la pointe juſtement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les aſſiſtans admirerent ſur l'heure la grande capacité d'Anaxagore ; mais bientôt après on exalta merveilleuſement celle de Lampon, lorſque par la chûte & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la république paſſerent entre les mains de Périclès ſeul.

Rien n'empêche pourtant, à mon avis, que le philoſophe & le prophete n'aient également bien rencontré ; l'un ayant fort bien découvert la cauſe du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profeſſion du philoſophe, c'eſt d'examiner & de voir d'où proviennent les choſes, & comment elles ſe font ; au lieu que le ſeul objet du devin eſt de prédire ce qu'elles préſagent. Et ceux qui prétendent que la découverte de la cauſe naturelle détruit le ſigne, ne s'apperçoivent pas qu'en aboliſſant la ſignification des prodiges céleſtes, ils détruiſent en même tems toute la vertu des ſymboles & des ſignes artificiels, comme (a) le ſon des baſſins, la lumiere des fanaux

(a) *Le ſon des baſſins.*) C'eſt comme nous dirions aujourd'hui le ſon des trompettes ou des tambours ; car les Grecs ſe ſont ſervis quelquefois de baſſins d'airain dans les troupes, & les Romains s'en ſervoient pour appeller les athletes aux exercices, comme cela paroît par ce paſſage de Cicéron, dans le ſecond livre de l'Orateur, ſect. 5. *Et hoc ipſo tempore, cum omnia gymnaſia philoſophi teneant, tamen eorum auditores diſcum audire quam philoſophum malunt, qui ſimul ut increpuit in media oratione,*

& l'ombre des aiguilles des cadrans ſolaires; car toutes ces choſes ont leur cauſe marquée & leur préparation ; & cependant elles ne laiſſent pas d'être des ſignes. Mais peut-être eſt-ce une matiere qui demande un autre traité.

Périclès, étant encore fort jeune, redoutoit extrêmement le peuple ; car il reſſembloit fort de viſage à Piſiſtrate, & il voyoit bien que les plus vieux de la ville étoient encore plus frappés de cette reſſemblance, en conſidérant la douceur de ſa voix, ſa grande facilité à parler, & la volubilité de ſa langue. Et comme il étoit d'ailleurs fort riche & d'une naiſſance illuſtre, & qu'il avoit beaucoup d'amis très-puiſſans, il craignoit d'être (*a*) banni du ban de l'oſtraciſme ; c'eſt pourquoi il ne ſe mêloit point du tout des affaires publiques, ſeulement il témoignoit beaucoup de courage à la guerre & cherchoit les plus grands dangers. Mais voyant Ariſtide mort, Thémiſtocle chaſſé, & Cimon retenu la plupart du tems hors de la Grece par des guerres étrangeres, alors il s'attacha entiérement au menu peuple, préférant la multitude des pauvres au petit nombre des nobles & des riches. Véritablement ce choix répugnoit à ſon naturel qui n'étoit nullement populaire ; mais il le fit, à mon avis, par deux raiſons : car craignant qu'on ne le ſoup-

de maximis rebus & graviſſimis diſputantem philoſophum omnes unctionis cauſa relinquunt.

(*a*) Car ce ban n'étoit établi que contre ceux dont on craignoit le crédit.

çonnât d'affecter la tyrannie, & voyant d'un autre côté Cimon attaché au parti des nobles, & extrêmement bien voulu des plus gens de bien de la ville & des principaux citoyens, il chercha dans le peuple de la sûreté pour lui-même, & du crédit & de l'autorité contre Cimon.

En même tems il changea toutes ſes façons de faire & ſa maniere de vivre. Jamais il ne paroiſſoit dans les rues que pour aller à la place ou au conſeil; il renonça tout d'un coup à tous les feſtins, aux aſſemblées & aux autres plaiſirs de cette nature, auxquels il étoit accoutumé; & pendant tout le tems qu'il gouverna la république, qui fut aſſez long, on ne le vit jamais aller ſouper chez ſes amis, qu'une ſeule fois aux noces d'Euryptoleme ſon propre parent; encore n'y demeura-t-il que juſqu'aux (*a*) libations, après quoi il ſe retira. Car ces ſortes de réjouiſſances qu'on fait enſemble démontent la gravité la plus ferme & la plus composée; & il eſt bien difficile de conſerver dans une familiarité ſi grande toute ſa gloire & toute ſa dignité. Il eſt pourtant certain que, d'une véritable vertu, ce qui paroît toujours le plus beau, c'eſt qui eſt le plus exposé en vue; & les gens de bien ne peuvent jamais paroître ſi grands ni ſi admirables aux yeux des étrangers, qu'ils le paroiſſent à ceux qui ſont journellement les témoins de leur vie

(*a*) Le repas finiſſoit par les libations, & après les libations on recommençoit à boire.

privée. Cependant Périclès, pour éviter le dégoût du peuple, ſuite ordinaire du trop grand commerce qu'on a avec lui, ne l'approchoit que par intervalles; il ne cherchoit point à parler devant lui ſur toutes les affaires qui ſe préſentoient, & ne paroiſſoit point en public légérement; mais il ſe réſervoit pour les grandes occaſions, (a) comme Critolaüs dit du vaiſſeau de Salamine. Et pour les affaires de moindre importance, il les faiſoit par l'entremiſe de ſes amis, & par quelques orateurs qu'il avoit en ſa diſpoſition, du nombre deſquels on dit qu'étoit Ephialte, celui qui ruina la puiſſance de l'aréopage, en verſant à pleine coupe, pour me ſervir des termes (b) de Platon, & ſans aucun ménagement, la liberté à ſes citoyens; ce qui rendit, comme diſent les poëtes comiques, le peuple ſi fier & ſi effréné, que, comme un jeune cheval qui n'a plus de bride, il ne voulut plus obéir, & commença à mordre l'Eubée, & à ſauter & bondir ſur toutes les iſles.

Périclès donc, cherchant à accommoder ſon langage & ſon ſtyle à ſa maniere de vivre & à la grandeur de ſes ſentimens, comme un inſ-

(a) *Comme Critolaüs dit du vaiſſeau de Salamine.*) Ce vaiſſeau de Salamine étoit un vaiſſeau ſacré dont les Athéniens ne ſe ſervoient qu'en des occaſions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher leurs généraux à qui ils vouloient faire le procès. Ainſi la comparaiſon que Plutarque fait de ce vaiſſeau avec Périclès, qui ne paroiſſoit que dans les grandes occaſions, eſt fort juſte.

(b) Dans le huitiéme livre de la république.

trument digne lui, ſe ſervoit fort à propos de ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, (*a*) & mettoit, pour ainſi dire, la phyſique à la teinture de la rhétorique. (*b*) Ainſi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux naturel cet eſprit ſublime & capable des plus hautes conceptions, qu'il avoit tiré de ces connoiſſances ſi relevées, & rapportant à l'art de bien parler tout ce qu'il ſavoit & qui pouvoit y convenir, il ſurpaſſa infiniment tous les autres orateurs; c'eſt pourquoi on écrit qu'on lui donna le ſurnom d'*Olympien*, quoique d'autres prétendent qu'il ne lui fut donné qu'à cauſe des édifices publics dont il orna la ville d'Athenes, ou même qu'à cauſe de la puiſſance & de l'autorité qu'il eut dans la république pendant la guerre & pendant la paix. Mais il n'eſt pas impoſſible & rien n'empêche que toutes les grandes qualités de ce perſonnage n'aient concouru à faire relever ſa gloire par ce magnifique ſurnom.

Il eſt vrai que les comédies des poëtes de

(*a*) *Et mettoit, pour ainſi dire, la phyſique à la teinture de la rhétorique.*) J'ai cru devoir conſerver en notre langue l'expreſſion figurée de Plutarque, qui me paroît fort belle & fort juſte. Mettre la phyſique à la teinture de la rhétorique, ce n'eſt autre choſe qu'orner, embellir, colorer des couleurs de la rhétorique, les raiſons qu'on tire de la connoiſſance de la phyſique.

(*b*) *Ainſi joignant, comme dit le divin Platon, à cet eſprit ſublime.*) C'eſt à la fin du *Phedre* de Platon, où ce philoſophe établit, que pour être véritablement éloquent, il faut joindre à un heureux naturel une connoiſſance générale de la nature, de même que pour être excellent médecin; ce qu'il prouve par un paſſage d'Hippocrate, dans ſon traité de la nature humaine.

ce tems-là, qui ont jetté contre lui beaucoup de traits fort piquans, tantôt par pure plaisanterie, & tantôt sérieusement, marquent que son éloquence seule lui valut ce glorieux titre : car ils disent tous que, lorsqu'il parloit devant le peuple, il sortoit de sa bouche des tonnerres & des éclairs, & que sa langue lançoit la foudre; & sur la force de son éloquence, on rapporte un mot que Thucydide, fils de Mélésias, dit en plaisantant. Ce Thucydide étoit un des principaux de la ville & des plus honnêtes gens, & il fut fort longtems à la tête du parti opposé à Périclès dans le gouvernement de la république; le roi Archidamus, lui ayant demandé un jour lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Périclès, il lui répondit : *Quand je l'ai jetté par terre, il soutient qu'il n'est pas sous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.*

Il est pourtant certain que Périclès étoit si circonspect & si (a) timide, quand il s'agissoit de parler, (b) qu'il n'alloit jamais à son tribunal, qu'il ne priât les dieux *de lui faire la*

(a) Cette timidité est très-compatible avec l'éloquence.

(b) *Qu'il n'alloit jamais à son tribunal, qu'il ne priât les dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment.*) Ce passage semble combattre ce que Suidas avance, que Périclès fut le premier qui ait écrit ses discours publics avant que de les prononcer; au lieu que tous les autres orateurs parloient sur le champ. Cette priere de Périclès ne convient qu'à un orateur qui parle sans préparation. Il ne faut pas oublier ici que Quintilien attribue à Périclès une priere plus politique; car il assure que Périclès prioit les dieux qu'ils lui fissent la grace de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple.

grace de ne rien dire imprudemment, rien qui ne fût nécessaire & qui ne convînt à son sujet. (*a*) Il n'a laissé de lui que quelques decrets; & l'on rapporte seulement quelques-uns de ses bons mots en fort petit nombre, comme celui qu'il dit sur l'isle d'Egine, *qu'il falloit l'ôter comme la chassie de l'œil du Pirée.* Une autre fois il dit, *qu'il lui sembloit voir la guerre qui venoit du côté du Péléponese, & qui s'avançoit à grands pas.* Un jour, comme il s'embarquoit avec Sophoclè, qui partageoit avec lui le commandement de l'armée, celui-ci se mit à louer extrêmement la beauté d'un jeune garçon; & Périclès lui dit : *Sophocle, un général doit avoir, non-seulement les mains pures, mais les yeux aussi.* Stésimbrotus écrit que, dans l'oraison funebre qu'il fit de ceux qui avoient été tués à la guerre de (*b*) Samos, il dit : *Qu'ils étoient devenus immortels comme les dieux mêmes; car*, ajouta-t-il, *nous ne voyons pas les dieux; mais, par les* (*c*) *honneurs qu'on leur rend, & par les biens infinis dont ils jouissent, nous jugeons qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur pays ne partagent-ils pas avec eux tous ces avantages?*

Thucydide décrit le gouvernement de

(*a*) *Il n'a laissé de lui que quelques decrets.*) Le témoignage de Plutarque prouve que les harangues qu'on avoit en ce tems-là sous le nom de Périclès, passoient pour des ouvrages supposés; aussi Quintilien n'y trouvoit-il rien qui répondît à cette haute réputation d'éloquence. Liv. III, chap. I.

(*b*) Lorsque Périclès prit cette isle.

(*c*) Ceux qui mouroient pour leur patrie étoient honorés comme des dieux.

Périclès comme une eſpece d'ariſtocratie à qui on donnoit le nom de démocratie, ou gouvernement populaire; mais qui étoit en effet un état monarchique gouverné par le premier de la république, qui ſeul avoit toute l'autorité. Et pluſieurs autres écrivent qu'il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquiſes, qui leur fit diſtribuer pour leurs jeux & pour leurs ſpectacles les deniers publics, & qui leur attribua des ſalaires pour toutes les fonctions publiques; ce qui fut une très-mauvaiſe coutume : car ces nouveaux établiſſemens rendirent le peuple ſomptueux & diſſolu; au lieu qu'auparavant il étoit ſobre & modeſte, & ſe contentoit de gagner ſa vie à la ſueur de ſon front; voyons donc la cauſe de ce changement par les choſes mêmes.

Au commencement, comme nous l'avons déja dit, pour contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon, Périclès tâchoit de ſe concilier la faveur du peuple; mais il ne pouvoit égaler la grande dépenſe de Cimon, qui, par ſes richeſſes immenſes, ſe trouvoit en état de ſecourir & d'aſſiſter les pauvres, & qui en effet appelloit tous les jours à ſa table les plus néceſſiteux d'entre les citoyens, habilloit ceux qui étoient vieux, & ôtoit les haies & les clôtures de ſes jardins & de ſes héritages, afin qu'ils fuſſent ouverts à ceux qui voudroient y aller cueillir des fruits. Périclès, ſe voyant donc ſurpaſſé par ſon rival dans les bonnes graces du peuple, eut recours à ce partage

des terres & des finances, (*a*) par le conseil de Démonidès de l'isle d'Ios, comme le rapporte Aristote, & par ces distributions de deniers (*b*) qu'il répandoit dans les théatres & dans les tribunaux, & par cette espece de pensions qu'il donnoit aux dépens du trésor, & autres largesses, il gagna & corrompit si bien la populace en peu de tems, qu'il s'en servit contre le tribunal de l'aréopage, dont il n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu (*c*) d'être, ni archonte, ni thesmothete, ni roi des sacrifices, ni polémarque : car, de toute ancienneté, ces offices étoient donnés par sort; & ceux qui y avoient bien servi montoient à l'aréopage. Voilà pourquoi la faction de Périclès se trouvant la plus forte, (*d*) il opprima tellement ce tribunal, qu'il lui ôta la connoissance de la plupart des plus grandes affaires par l'entremise d'Ephialte, & fit bannir du ban de l'ostracisme, comme ennemi du peuple & ami des Lacédémoniens,

(*a*) *Par le conseil de Démonidès de l'isle d'Ios.*) Ios, une des isles Sporades, dans la mer Egée, & célebre surtout par le tombeau d'Homere. Mais au lieu de Ἰῆθεν, *de l'isle d'Ios*, quelques savans ont corrigé Οἶαθεν, c'est-à-dire *du bourg d'Oia*, qui étoit un bourg de l'Attique, où ce Démonidès étoit né.

(*b*) *Qu'il répandoit dans les théatres & dans les tribunaux.*) Car il faisoit donner au peuple, tant pour sa place aux jeux, & tant pour son assistance aux tribunaux & au jugement des affaires.

(*c*) *D'être ni archonte, ni thesmothete, ni roi des sacrifices, ni polémarque.*) Il falloit avoir passé par quelqu'une de ces charges pour monter au conseil de l'aréopage. Elles ont été expliquées dans la vie de Solon.

(*d*) *Il opprima tellement ce tribunal.*) Périclès s'attacha à ruiner l'aréopage, parce que ce conseil faisoit la principale force des nobles.

Cimon même qui ne le cédoit à perſonne, ni en naiſſance, ni en biens, qui avoit remporté pluſieurs grandes victoires ſur les barbares, & qui avoit rempli la ville de richeſſes & de dépouilles des ennemis, comme nous l'avons dit dans ſa vie, ſi grande étoit l'autorité que Périclès avoit ſur le peuple. Cet oſtraciſme étoit un banniſſement pour dix ans.

Dans le tems de cet exil, les Lacédémoniens étant entrés avec une groſſe armée dans le territoire de *(a)* Tanagre, & les Athéniens s'étant avancés contr'eux, Cimon, malgré ſon ban, alla ſe mettre en bataille avec ceux de ſa tribu, voulant courir le même danger que ſes citoyens, & détruire, par ſes actions, le reproche qu'on lui avoit fait de favoriſer le parti de Lacédémone; mais les amis de Périclès s'étant ligués, l'en *(b)* empêcherent & le forcerent de ſe retirer comme banni. *(c)* Ce fut ce qui obligea Périclès à combattre cette journée-là avec une ardeur extrême, en n'épargnant point ſa vie & en s'expoſant aux plus grands dangers. Auſſi effaça-t-il, par ſa valeur, tous ceux qui ſe trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Périclès

(*a*) En Béotie, entre les fleuves Iſménus & Aſopus.

(*b*) Ils envoyerent à Athenes, & eurent un ordre du conſeil pour le faire retirer.

(*c*) *Ce fut ce qui obligea Périclès à combattre.*) Car, comme par ſes amis il avoit empêché Cimon de combattre à la tête de ſa tribu, il voulut réparer cela par des actions éclatantes, en ne ſe ménageant point; de peur que s'il venoit à être battu, on ne lui reprochât que c'étoit par ſa faute, pour avoit rejetté, par envie & par jalouſie, le ſecours d'un capitaine auſſi expérimenté que Cimon.

accusoit d'être ses complices, (*a*) furent tous tués.

Les Athéniens, voyant qu'ils avoient été battus sur leurs frontieres, se repentirent bientôt d'avoir chassé Cimon, & mouroient d'envie de le rappeller, sur-tout parce qu'ils s'attendoient bien que le printems suivant ils auroient sur les bras une (*b*) terrible guerre. Périclès, s'étant apperçu de ce changement, ne balance point à leur donner cette satisfaction; & dressant lui-même le decret, il rappella Cimon, qui ne fut pas plutôt de retour, qu'il moyenna la paix entre ces deux villes; car les Lacédémoniens avoient autant d'affection pour lui que d'aversion pour Périclès & pour les autres gouverneurs.

Mais il y a des auteurs qui disent que Périclès ne consentit à ce rappel qu'après avoir fait sous main un traité avec Cimon par l'entremise d'Elpinice, sœur de ce dernier. Ils convenoient par ce traité que Cimon, avec deux cens vaisseaux, iroit porter la guerre hors de la Grece, & ravager les provinces du grand roi, & que Périclès demeureroit maître dans la ville. On prétend aussi qu'Elpinice avoit déja rendu Périclès un peu plus

(*a*) *Y furent tous tués.*) Ils étoient cent; & Cimon, en quittant l'armée, leur recommanda de faire si bien leur devoir, que les services qu'ils rendroient en cette occasion servissent à leur justification & à la sienne. On peut voir dans la vie de Cimon, comment ils obéirent à cet ordre, & comment ils trouverent le moyen de combattre comme à la vue de Cimon, quoique absent.

(*b*) Ils ne doutoient pas que tout le Péloponese ne vînt fondre sur eux au printems.

favorable à Cimon dans le tems qu'on travailloit à lui faire son procès, (*a*) & qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie ; car le peuple avoit nommé Périclès parmi ses accusateurs. Et l'on raconte qu'Elpinice étant allée chez lui le prier & le solliciter pour son frere, Périclès lui dit en souriant : *Elpinice, vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une aussi grande affaire que celle-là.* Cependant le jour du jugement, il ne se leva qu'une seule fois pour parler, ne toucha l'accusation que fort légerement & par maniere d'acquit, & se retira après avoir fait moins de mal à Cimon que ses autres parties. (*b*) Comment donc peut-on ajouter foi à Idomenée, qui accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Ephialte, qui étoit son ami particulier, qu'il avoit toujours honoré de sa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement de la république, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre sa réputation? Je ne sais d'où Idomenée avoit tiré toutes ces calomnies qu'il vomit comme une bile noire contre ce personnage, qui peut bien n'être pas irrépréhensible en tout, mais qui certainement avoit de la magnanimité & un amour sans bornes pour

(*a*) *Et qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie.*) Il ne tint pourtant qu'à trois voix qu'il ne fût condamné à mort. On le condamna à une amende de cinquante talens, cinquante mille écus.

(*b*) *Comment donc peut-on ajouter foi à Idomenée.*) Idomenée de Lampsaque, disciple d'Epicure. Il avoit fait l'histoire des disciples de Socrate, & une histoire de Samothrace.

la gloire ; qualités incompatibles avec une passion aussi cruelle & aussi brutale que celle-là. La vérité est, comme Aristote même l'écrit, qu'Ephialte, s'étant rendu redoutable à la noblesse, & poursuivant sans miséricorde, en toute occasion, ceux qui avoient fait la moindre injustice au peuple, ses ennemis lui dresserent des embûches & le firent assassiner par un certain Aristodicus de Tanagre.

Dans ce même tems-là mourut (*a*) Cimon, qui faisoit la guerre en Cypre ; & la noblesse, voyant Périclès au plus haut degré de la puissance, & fort au-dessus de tous les autres citoyens, chercha à lui opposer un homme qui pût, en quelque façon, lui tenir tête, & empêcher cette grande autorité de dégénérer en monarchie. (*b*) Elle lui opposa donc Thucydide, du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas véritablement les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui étoit plus grand politique que lui, & plus propre à conduire & à manier à son gré les assemblées du

(*a*) Au siége de Citium, ville de l'isle de Cypre.

(*b*) *Elle lui opposa donc Thucydide, du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon.*) Je ne sais pas où Amiot avoit pris que Thucydide étoit beau-pere de Cimon ; car il est constant que Cimon avoit épousé Isodicé, fille d'Euryptoleme, fils de Mégaclès & cousin-germain de Périclès. Ce qui a trompé les traducteurs, c'est que le mot grec κηδεστὴς signifie effectivement *beau-pere*, mais il signifie aussi *beau-frere*, qui a donné sa sœur en mariage. Thucydide & Cimon avoient cherché à se fortifier par cette alliance, contre le grand crédit de Périclès, auquel, après la mort de Cimon, Thucydide se trouva seul capable de tenir tête.

peuple ; & qui, ne ſortant jamais de la ville, & s'attachant toujours à combattre Périclès & à le contredire dans tous les tribunaux, eut bientôt rétabli l'équilibre : car il empêcha les nobles de ſe mêler & de ſe confondre avec le peuple, comme ils faiſoient auparavant ; ce qui aviliſſoit extrêmement leur dignité.

Les ſéparant donc de la populace, & raſſemblant leurs forces, devenues plus grandes par cette union, il en fit comme un juſte contrepoids dans la balance. La diviſion qui étoit avant lui reſſembloit proprement à ces pailles qui ſe trouvent quelquefois dans le fer, & marquoit ſeulement quelqu'éloignement entre ces deux factions, toujours prêtes à ſe ſéparer, mais non pas ſéparées ; au lieu que la contention & l'ambition de ces deux hommes, frappant un très-grand coup ſur la ville, la ſépara entiérement en deux, & fit qu'une partie fut appellée le peuple, & l'autre les nobles ; ce qui obligea Périclès à lâcher encore plus la bride au peuple, & à chercher à lui plaire en tout. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne leur procurât des ſpectacles, des banquets, des fêtes ou autres divertiſſemens, cherchant à entretenir la ville dans des plaiſirs honnêtes, dont les muſes fuſſent toujours.

D'un autre côté, il envoyoit tous les ans à la guerre ſoixante vaiſſeaux, ſur leſquels un grand nombre de pauvres citoyens étoient ſoudoyés huit mois de l'année, & travailloient à ſe rendre bons hommes de mer. De

plus, il établit plusieurs colonies, & en envoya une de mille citoyens dans la Chersonese, une de cinq cens à Naxe, une de deux cens cinquante à Andros, & une autre de mille dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoya ensuite une nombreuse en Italie, quand on eut bâti Sibaris, qui fut appellée *Thurii*, ou la ville des Thuriens; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oisive qui devenoit tous les jours plus dangereuse & plus suspecte par son oisiveté, pour subvenir aux nécessités du peuple, & pour retenir les alliés dans la crainte & dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens, comme autant de garnisons qui les empêcheroient de penser à des nouveautés.

Mais ce qui fit le plus de plaisir à Athenes, & qui contribua le plus à son ornement, ce qui étonna le plus toute la terre, & qui seul peut servir de témoignage à la Grece, que tout ce qu'on a dit de sa grande puissance & de ses anciennes richesses, n'est point un conte, c'est la magnificence de ses temples & de tous ses édifices publics. Aussi de tous les ouvrages de Périclès, ce fut celui que ses ennemis reprenoient avec le plus d'envie & de chaleur, & qu'ils décrioient le plus hautement dans les assemblées, où ils ne cessoient de publier : *Que le peuple se déshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece,* (a) *qu'il avoit fait*

(a) *Qu'il avoit fait venir de Délos, où il étoit en dépôt.*) Car tout l'argent que les villes de Grece devoient contribuer tous les ans pour faire la guerre contre les Medes, & tout

venir de Délos, où il étoit en dépôt; que Périclès ne leur avoit pas même laissé le prétexte le plus spécieux dont ils pouvoient couvrir leur injustice, & fermer la bouche à leurs accusateurs, qui étoit de dire qu'ils avoient transporté cet argent à Athenes pour une plus grande sûreté, afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des barbares; que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence insupportable qui lui étoit faite, & pour une tyrannie manifeste, en voyant que des deniers qu'elle avoit fournis par force pour la guerre, les Athéniens s'en servoient à dorer & à embellir leur ville, comme une femme superbe & glorieuse qui se charge de pierreries de grand prix; & qu'ils l'employoient à faire des statues très-magnifiques, (a) *& à élever des temples qui coûtoient des mille talens.*

Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens: *Qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu; que c'étoit assez qu'ils les défendissent & qu'ils éloignassent les barbares, pendant que de leur côté ils ne contribuoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent,*

celui qu'on tiroit des impôts étoit déposé dans le temple d'Apollon à Délos, sous la garde des trésoriers nommés Ἑλληνοταμίαι, *trésoriers des Grecs.* Les Athéniens firent transporter ce trésor à Athenes, & Périclès en employa une grande partie en édifices publics.

(a) *Et à élever des temples qui coûtoient des mille talens.*) Car, en effet, le temple de Minerve, appellé *le Parthenone*, en avoit coûté autant, c'est-à-dire trois millions de livres.

qui, dès qu'elles ſont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les donnent, mais ſont à ceux qui les reçoivent, pourvu qu'ils exécutent les choſes dont ils ſont convenus, & pour leſquelles ils les ont reçues. Il ajoutoit: *Que la ville étant ſuffiſamment pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre, il falloit employer ſes richeſſes à des ouvrages qui, étant achevés, produiroient une gloire immortelle, & qui, dans le tems qu'on y travailleroit, répandroient par-tout l'abondance, par la quantité de boutiques & d'atteliers qu'ils feroient ouvrir, & par la diverſité infinie des choſes néceſſaires, qui, en réveillant les arts & en obligeant chacun à mettre la main à l'œuvre, mettroient preſque toute la ville à la paye du tréſor, de maniere qu'elle tireroit ſa vie & ſa ſubſiſtance d'elle-même, en ne faiſant que s'embellir. Que tout ce qu'il y avoit de gens forts & robuſtes, & en âge de porter les armes, étoient ſoudoyés à la guerre par le public: voulant donc que la populace, qui n'étoit point enrôlée, & tous les gens de métier, participaſſent à cette diſtribution de deniers publics, & qu'ils n'y participaſſent pas les bras croiſés & ſans rien faire, il les avoit engagés à de grandes entrepriſes d'édifices & à différens ouvrages de divers arts, tous de longue exécution; afin de donner à ceux qui demeuroient dans leurs maiſons un prétexte & un moyen de tirer du public les mêmes ſecours & les mêmes avantages que les matelots, les ſoldats & ceux qui étoient en garniſon dans leurs*

places : Que, puisqu'ils avoient toutes sortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'yvoire, l'or, l'ébene & le cyprès, & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des charpentiers, des maçons, des forgerons, des tailleurs de pierres, des teinturiers, des orfévres, des ébénistes, des peintres, des brodeurs, des tourneurs, des gens propres à les amener & à les conduire par mer; comme des marchands, des matelots & des pilotes expérimentés; & d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des charrons, voituriers, charretiers, cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines; & que chacun de ces métiers, comme un général, avoit sous lui une armée suffisante de travailleurs & de manœuvres, qui étoient comme autant de corps séparés pour servir à tous ces grands travaux; toutes ces différentes fonctions semoient & répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge & de tout sexe. Que ces ouvrages étonnans dans leur grandeur, & inimitables dans leur beauté & dans leur grace, par l'émulation des ouvriers qui s'étoient efforcés de surpasser la magnificence du dessein, par les merveilles de l'art & par l'excellence de l'exécution, s'étoient avancés avec une diligence si prodigieuse, que, contre l'attente de tout le monde, qui pensoit qu'il n'y en avoit pas un auquel il ne fallût plusieurs âges, & une longue suite d'hommes se succédant les uns aux autres pour l'achever, on avoit vu, par un miracle surprenant, qu'ils avoient été tous

portés à la derniere perfection pendant la fleur & la vigueur du gouvernement d'un seul homme.

On dit pourtant que, comme le peintre Agatharcus se glorifioit, dans ce tems-là, de la promptitude & de la vitesse avec laquelle il peignoit toutes sortes d'animaux, Zeuxis l'ayant entendu, lui dit, *& moi je me glorifie de ma lenteur :* car la facilité & la promptitude ne donnent pas aux ouvrages une grace solide & durable, & une parfaite beauté ; (*a*) mais le tems, associé avec le travail assidu, leur donne une force capable de les conserver & de les faire triompher des siecles : & c'est cela même qui rend encore plus admirables les ouvrages de Périclès qui ont été achevés en si peu de tems & pour une si longue vie. (*b*) Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déja son antique, & aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeunesse, com-

(*a*) *Mais le tems, associé avec le travail assidu.*) Notre langue ne peut exprimer, au moins entre mes mains, toute la force de l'expression grecque qui est admirable : προσδανεισθεὶς χρὸνος τῷ πόνῳ. Plutarque fait là une association du tems & du travail, & il considere le travail comme le créancier du tems ; en effet c'est le travail qui prête au tems : ceux qui travaillent avec trop de facilité & de promptitude, ne prêtent point au tems, ils jettent & perdent.

(*b*) *Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déja son antique.*) Cet endroit est parfaitement beau. Voilà le coin auquel il faut que tous les beaux ouvrages soient frappés ; voilà leur véritable marque : quand ils sortent des mains de l'ouvrier, ils ont une beauté qui sent son antique ; & quand ils sont vieux, ils ont un air de nouveauté. Tel est le caractere de tous les ouvrages antiques & modernes que nous admirons aujourd'hui.

me ſi on ne venoit que d'y mettre la derniere pierre, & qu'ils ne fiſſent que de ſortir des mains de l'ouvrier, tant ils conſervent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que la violence du tems n'en terniſſe la vue, comme s'ils avoient en eux-mêmes un eſprit toujours rajeuniſſant, & une ame exempte de vieilleſſe.

Phidias fut choiſi pour avoir l'intendance de tous ces édifices, quoique les Athéniens euſſent alors de grands architectes & de très-habiles ouvriers. En effet, Callicratès & Ictinus firent le Parthenone à cent pieds, c'eſt-à-dire, le (*a*) temple de Pallas qui avoit cent pieds en tout ſens. Corœbus commença la chapelle des myſteres & des initiations à Eleuſine, poſa le premier rang des colonnes qui eſt à rez-de-chauſſée, & les joignit à leurs architraves. Après ſa mort, Métagenès, du bourg de Xypete, mit le cordon & plaça les colonnes qui ſont au-deſſus; & Xénoclès, du bourg de Cholargue, acheva le dôme, la lanterne qui eſt au-deſſus du ſanctuaire; & Callicratidès entreprit la longue muraille (*b*) dont Socrate dit qu'il avoit entendu propoſer le deſſein à Périclès. Et c'eſt de ce dernier ouvrage que Cratinus ſe moque dans une de ſes comédies, où il dit : *Il y a long-tems que Périclès avance fort cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.*

(*a*) Ce temple étoit dans la citadelle d'Athenes.

(*b*) *Dont Socrate dit qu'il avoit entendu propoſer le deſſein à Périclès.*) Socrate en parle dans le *Gorgias* de Platon, & il l'appelle *la muraille du milieu.*

L'odéon, ou théatre de la musique, *(a)* qui a en dedans plusieurs rangs de siéges & de colonnes, & dont le comble s'étrécissant peu à peu, & s'inclinant tout à l'entour, finit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modele du pavillon du roi Xerxès, qui fut donné par Périclès même ; c'est pourquoi Cratinus le raille encore dans sa piece des Thraciennes, en disant : *Périclès le Jupiter à la tête d'oignon s'avance, ayant dans son crâne tout le théatre de la musique, & fort ravi d'avoir évité l'exil.* Ce fut alors que Périclès proposa avec beaucoup d'empressement un decret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de musique à la fête des panathénées ; & ayant été élu juge & distributeur des *(b)* prix, il régla la maniere dont les musiciens devoient jouer de la flûte & de la lyre, & chanter. Les jeux de musique furent toujours faits dans ce théatre depuis ce tems-là. Le portail & le vestibule de la citadelle furent achevés en cinq ans par Mnésiclès qui en étoit l'architecte.

Pendant qu'on y travailloit, il arriva un accident merveilleux qui fit voir que la déesse, non-seulement ne s'opposoit pas à cet édifice,

(*a*) *Qui a en dedans plusieurs rangs de siéges & de colonnes.*) La commodité du lieu faisoit que les musiciens, les poëtes & autres s'y assembloient, & c'est ce qui lui donna le nom. On y tenoit aussi le marché au bled, & c'étoit là que se discutoient toutes les affaires qui regardoient les bleds, & tous les procès pour les alimens qui étoient dus.

(*b*) Ces prix se donnoient aux dépens de celui qui étoit en charge.

mais qu'elle l'agréoit & qu'elle l'honoroit de sa protection & de sa présence. Car le meilleur de tous les ouvriers & le plus affectionné, s'étant laissé tomber de haut en bas, étoit à l'agonie, abandonné des médecins, ce qui affligeoit & décourageoit extrêmement Périclès; mais la déesse s'apparut à lui en songe, & lui montra un remede avec lequel il eut bientôt remis sur pied le mourant. En mémoire de ce miracle, Périclès fit faire la statue de cuivre de *Minerve salutaire, de Minerve de la santé*, & la plaça dans la citadelle près de l'autel, qui, à ce que l'on dit, y étoit auparavant. (*a*) Mais Phidias fit la statue d'or de la même déesse, & l'on assure que son nom est écrit sur le piédestal; car, comme nous l'avons déja dit, il avoit l'intendance de tous les ouvrages par la protection & la bienveillance de Périclès, ce qui donna à l'un

(*a*) *Mais Phidias fit la statue d'or de la même déesse.*) Phidias fit la statue qui étoit dans le temple; elle étoit d'yvoire & d'or. Pausanias nous en a conservé la description. La déesse étoit debout & vêtue d'une tunique qui lui descendoit jusqu'aux talons. Sur le devant de son égide, de sa cuirasse, étoient la tête de Méduse, d'yvoire, & la Victoire; elle tenoit une pique, & avoit à ses pieds son bouclier, & un dragon qu'on croyoit Erichtonius. Sur le milieu de son casque étoit représenté le sphinx, & aux deux côtés deux griffons. On doit juger de la grandeur de cette statue, par la grandeur de la Victoire qu'elle avoit sur son égide, qui étoit d'environ quatre coudées, & par les quarante talens pesant d'or que Périclès assura qu'on y avoit employés, & qu'on pouvoit ôter & remettre. Pausanias parle aussi de la *Minerve salutaire* : *Près de la statue de Deitrephès*, dit-il, *on voit la statue de la Santé, qu'on dit fille d'Esculape, & celle de Minerve salutaire.* On voit par-là, au reste, que les *ex-voto* sont d'un usage très-ancien.

une très-mauvaiſe réputation, & excita contre l'autre beaucoup d'envie, comme ſi Phidias eût fait voir à Périclès dans ſa maiſon les plus belles dames de la ville, qui ſe rendoient chez lui ſous prétexte d'aller voir ſes beaux ouvrages; & les poëtes comiques, profitant de ce bruit, en prirent occaſion de le décrier ſur l'intempérance; car ils l'accuſerent d'entretenir la femme de Ménippus, ſon ami particulier & ſon lieutenant, & lui jetterent d'infinis traits de raillerie ſur les oiſeaux, & particuliérement ſur les paons, que nourriſſoit un de ſes grands amis, appellé Pyrilampès, (*a*) qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux femmes dont Périclès recevoit des faveurs; (*b*) mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques, & qui ſont toujours prêts à ſacrifier, par leurs médiſances, la réputation des plus gens de bien à l'envie du peuple, comme à un mauvais démon, aient ſi mal parlé de Périclès, puiſque même Stéſimbrotus de Thaſos a bien eu l'inſolence de l'accuſer fauſſement d'un crime abominable,

(*a*) *Qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux femmes dont Périclès recevoit des faveurs.*) Pyrilampès étoit accuſé de donner des paons à ces maîtreſſes de Périclès, parce que le paon étoit un oiſeau fort eſtimé & fort recherché.

(*b*) *Mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques.*) Ce paſſage eſt remarquable. Plutarque y enſeigne, avec beaucoup de ſageſſe, le peu de foi qu'on doit avoir aux railleries & aux médiſances des poëtes comiques & des poëtes ſatyriques, dont le métier eſt de ſacrifier ſouvent les plus honnêtes gens à l'envie qu'ils ont de faire rire & de divertir le public.

en lui reprochant d'avoir eu un commerce criminel avec la femme de ſon propre fils ; tant il eſt difficile, ou plutôt impoſſible à l'hiſtoire, de parvenir à la découverte de la vérité ? Car ſi elle eſt écrite après pluſieurs ſiecles, elle a contr'elle l'antiquité des tems qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées ; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine, ou l'envie, ou la faveur, ou la flatterie, la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

Comme les orateurs, qui étoient de la faction de Thucydide, ne ceſſoient de ſe déchaîner & de crier contre Périclès, l'accuſant d'avoir diſſipé les finances, & d'avoir perdu les revenus de l'état, Périclès demanda un jour au peuple, en pleine aſſemblée : *S'il trouvoit qu'il eût trop dépenſé.* (*a*) Et le peuple ayant répondu tout d'une voix : *Beaucoup trop. Eh bien*, repartit Périclès, *ce ſera donc à mes dépens & non pas aux vôtres ; mais je ſerai le ſeul qui mettrai mon nom à la dédicace de ces ouvrages dont vous vous plaignez.* A ces paroles, le peuple, ſoit qu'il admirât ſa magnanimité, ou que, plein d'émulation,

(*a*) *Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, beaucoup trop.*) Il paroît par un paſſage de Thucydide, que le tréſor des Athéniens étoit de neuf mille ſept cens talens, qui font vingt-neuf millions cent mille livres, & que Périclès en avoit dépenſé pour ces édifices publics trois mille ſept cens, c'eſt-à-dire onze millions cent mille livres. Comment pouvoit-il donc propoſer au peuple que ce ſeroit à ſes dépens, ſur-tout Plutarque diſant dans la ſuite que Périclès n'avoit pas augmenté d'une ſeule drachme les biens que ſon pere lui avoit laiſſés ?

il ne voulût pas lui céder la gloire de ces excellens ouvrages, ſe prit à crier plus haut encore & à lui ordonner de prendre au tréſor de quoi fournir à tous les frais néceſſaires, ſans rien épargner.

Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture ſi ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir du ban de l'oſtraciſme, ou en être lui-même banni; mais il l'emporta ſur Thucydide, il le chaſſa, & diſſipa, par ce moyen, la faction qui lui étoit oppoſée. Ainſi, tout eſprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Périclès ſe rendit entiérement maître de la ville & de toutes les affaires des Athéniens. Il diſpoſoit à ſon gré des finances des troupes & des vaiſſeaux; les iſles & la mer lui étoient ſoumiſes, & il regnoit ſeul dans cette vaſte ſeigneurie, qui s'étendoit non-ſeulement ſur les Grecs, mais ſur les barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéiſſance & par la fidélité des nations ſoumiſes, par l'amitié des rois & par des traités faits avec pluſieurs princes.

Alors il commença à n'être plus le même, à ne plus ſe montrer ſi doux & ſi traitable, & à ne plus céder & s'abandonner aux caprices & aux fantaiſies du peuple, comme à toutes ſortes de vents; mais tirant les rênes de ce gouvernement populaire, trop mou & trop efféminé, comme on hauſſe les cordes d'un inſtrument qui ſont trop lâches, il le convertit en un état ariſtocratique, ou plutôt en une eſpéce de royauté; & allant lui-même

toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & se rendant irrépréhensible en toutes choses, il vint si bien à bout du peuple, qu'il le manioit à son gré, tantôt, par ses seuls avis & par ses conseils, il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable ; & tantôt, quand il falloit user de force & de contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expédient, imitant en cela un sage médecin, qui, dans une maladie fort longue & fort inconstante, sait prendre son tems pour donner à son malade des choses innocentes qui lui font plaisir, & pour le tourmenter ensuite à propos par des remedes violens & par de fortes médecines, seules capables de lui redonner la santé.

En effet, il n'étoit pas possible que, dans un peuple si puissant, & qui jouissoit d'un si grand empire, il n'y eût beaucoup de passions & d'affections enracinées. Et il fut seul capable de le traiter adroitement & de le conduire en se servant de la crainte & de l'espérance, comme de deux gouvernaux, dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude, & l'autre dissipoit ses découragemens, & la ranimoit dans ses langueurs. En quoi il fit voir clairement que la rhétorique, comme dit (a) Platon, est la reine des esprits, & que son principal artifice consiste à profiter des inclinations des hommes, & à émouvoir les passions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toujours

(a) Dans le Phedre.

prêtes à répondre à tous les accords, pourvu qu'elles ſoient touchées par une main adroite & habile. Il eſt vrai que ce qui donnoit à Périclès cette grande autorité, ce n'étoit pas ſeulement la force de ſon éloquence, mais, comme dit (a) Thucydide, la gloire, & la réputation de ſa vie & ſa grande probité. Car il étoit ſi ennemi des préſens, & mépriſoit ſi fort les richeſſes, qu'ayant rendu ſa ville, de grande qu'elle étoit, très-grande & très-riche, & ayant ſurpaſſé en puiſſance pluſieurs rois & pluſieurs tyrans même, dont quelques-uns ont laiſſé par teſtament leurs états à leurs enfans, il n'augmenta pourtant pas d'une ſeule drachme le bien que ſon pere lui avoit laiſſé.

Thucydide décrit au vrai la grandeur de ſa puiſſance ; mais les poëtes comiques affectent par malice de la relever, en appellant ſes amis & ſes compagnons, (b) *les nouveaux Piſiſtratides* ; & en voulant à toute force qu'on le fît jurer publiquement qu'il renonçoit à la tyrannie, pour faire entendre par-là que ſon élévation n'étoit pas proportionnée à un état démocratique, & qu'il avoit trop d'autorité. (c) Téléclidès écrit que les Athéniens lui avoient abandonné *les revenus de leurs villes pour en diſpoſer, & les villes mêmes pour les lier & délier, comme il jugeroit à propos,*

(a) Dans le XI[e] livre.

(b) *Les nouveaux Piſiſtratides.*) Comme nous dirions *les ſatellites des tyrans.* Car Piſiſtrate, par le moyen des gardes que les Athéniens lui avoient donnés, s'empara de la tyrannie, comme cela a été expliqué dans la vie de Solon.

(c) Poëte comique.

qu'ils l'avoient fait le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles ; & qu'ils s'étoient démis en sa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre, & dépouillés de leurs forces & de leur puissance ; en un mot, de toutes leurs richesses & de toute leur félicité. Et ce ne fut pas pour un moment, & pendant la faveur & la grace d'une administration, dont la fleur est ordinairement de peu de durée ; mais il conserva cette autorité pendant quarante ans entiers, & cela parmi les Ephialtes, les Léocrates, les Myronides, les Cimons, les Thomidas & les Thucydides ; & encore, après la ruine de ce dernier & sa fuite, il fut au-dessus de tous les autres pendant quinze ans : & quoiqu'il eût rendu perpétuel & sans bornes, en sa personne, un pouvoir qui auparavant étoit annuel & borné, il se conserva pourtant invincible & insurmontable aux richesses ; quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien : car, pour éviter qu'on ne l'accusât de laisser dépérir par sa négligence ce que ses peres lui avoient laissé & ce qu'il avoit légitimement acquis, ou de s'en laisser trop occuper ou embarrasser, il se réduisit à l'œconomie qui lui parut la plus exacte, & en même tems la plus facile. Chaque année il vendoit les fruits de ses terres tous à la fois ; & du revenu (*a*) il en envoyoit acheter, au

(*a*) *Il en envoyoit acheter, au jour le jour, ce qui étoit nécessaire.*) Périclès n'aimoit donc pas les provisions, les regardant comme la source de la dissipation & du dégât.

jour le jour, ce qui étoit néceſſaire pour la dépenſe ordinaire de ſa famille ; ce qui ne plaiſoit point du tout à ſes enfans lorſqu'ils furent en âge, & encore moins à ſes femmes qui trouvoient que leur entretien n'étoit pas ſuffiſant, & qui ſe plaignoient de cette dépenſe meſquine, taillée par jour avec une regle ſi étroite qu'on ne voyoit pas la moindre trace de l'abondance & de la ſuperfluité qui regnent ordinairement dans les grandes maiſons & dans les maiſons opulentes, & que la dépenſe & la recette marchoient d'un pas égal par compte & par meſure avec la derniere rigueur.

Celui qui gouvernoit ſes affaires avec cette exactitude, c'étoit un ancien domeſtique appellé Evangelus, homme très-étendu & très-habile, ſoit par lui-même, ſoit parce qu'il avoit été dreſſé par Périclès. Véritablement cette maniere de vivre étoit entiérement oppoſée à la ſageſſe d'Anaxagore qui, par un enthouſiaſme divin ou par une eſpece d'extaſe qui le portoit vers le ciel, & par une grandeur d'ame qui lui faiſoit mépriſer tout ce qui tenoit à la terre, avoit quitté ſa maiſon & laiſſé ſes terres en friche, (*a*) & les avoit abandonnées aux bêtes & aux troupeaux.

J'ai connu un habile économe qui avoit gouverné longtems la maiſon d'une grande princeſſe, & qui étoit dans le même ſentiment. *On n'épargne guère*, diſoit-il, *ce que l'on trouve ſous ſa main en abondance.* Mais d'un autre côté les proviſions ne manquent pas de bonnes raiſons qui les juſtifient.

(*a*) Diogene Laërce écrit qu'il les donna à ſes parens.

(a) Mais, à mon avis, il y a bien de la différence entre un philoſophe contemplatif & un politique qui eſt toujours dans l'action & qui ſe mêle du gouvernement d'une république. Le premier, pour vaquer à la contemplation des choſes belles & honnêtes, n'emploie que ſon eſprit qui n'a beſoin d'aucuns inſtrumens hors de lui, ni d'aucune matiere étrangere; au lieu que l'autre, appliquant & faiſant ſervir ſa vertu aux néceſſités des hommes & à l'utilité du public, a beſoin du ſecours des richeſſes qui deviennent pour lui des inſtrumens non ſeulement néceſſaires, mais honnêtes, comme elles le furent effectivement pour Périclès qui s'en ſervit à ſoulager une infinité de pauvres citoyens, & qui en ſecourut Anaxagore lui-même. Car on dit que ce philoſophe dans ſa vieilleſſe, ſe voyant négligé par Périclès qui, accablé d'affaires, n'avoit pas toujours le tems de penſer à lui, (b) ſe coucha la tête

(a) *Mais, à mon avis, il y a bien de la différence entre un philoſophe contemplatif & un politique.*) Cette différence que Plutarque met entre le philoſophe & le politique, pour ce qui regarde les richeſſes, eſt très-ſage & très-vraie. Peu de choſe ſuffit au philoſophe contemplatif, ainſi il peut mépriſer le bien; mais le politique a beſoin du ſecours des richeſſes pour exécuter les choſes qu'il entreprend pour le ſervice de l'état.

(b) *Se coucha la tête couverte de ſon manteau.*) C'étoit la coutume de ſe couvrir la tête lorſqu'on étoit dans le dernier déſeſpoir, & qu'on renonçoit à la vie; les raiſons en ont été expliquées dans la remarque ſur ce vers d'Homere, liv. II, ſat. 3.

Nam male re geſta tum vellem mittere operto
Me capite in flumen.

« Car il faut que vous ſachiez que mes affaires ayant

couverte de ſon manteau, dans la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim; & que Périclès, en ayant été averti par hazard, courut à ſa maiſon avec une extrême diligence, tout éperdu & déſolé, & qu'il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, lui diſant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il ſe pleuroit lui-même, s'il étoit aſſez malheureux pour perdre un ami ſi ſage, ſi fidele & ſi capable de lui donner de bons conſeils dans les preſſans beſoins de la république. Alors Anaxagore ſe découvrant un peu la tête, lui dit: *Périclès, ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe, ont ſoin d'y verſer de l'huile.*

Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroiſſement des Athéniens, & à le ſupporter avec peine, Périclès, pour inſpirer encore plus de courage & plus de grandeur d'ame à ſes citoyens, & pour les accoutumer à ſe porter d'eux-mêmes aux choſes les plus grandes & les plus hautes, fit un decret par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Aſie qu'ils habitaſſent, & toutes les villes grandes & petites, (*a*) d'envoyer inceſſamment à Athe-

» mal tournées, comme j'é» tois ſur le point de me jet» ter dans la riviere la tête » couverte ».

(*a*) *D'envoyer inceſſamment à Athenes leurs députés.*) La vue de Périclès en cela étoit de faire reconnoître Athenes comme la maîtreſſe & la ſouveraine de toutes les autres villes grecques. Voilà pourquoi Plutarque regarde, avec

nes

nes leurs députés pour consulter sur les moyens de relever les temples qui avoient été brûlés par les barbares, & de s'acquitter des sacrifices qu'on avoit voués pour le salut de la Grece, lorsqu'on avoit combattu contr'eux ; comme aussi sur les expédiens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviger sûrement & vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens & les Doriens d'Asie, & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhodes ; cinq vers les contrées d'Hellespont & de Thrace jusqu'à Bysance ; cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide & le Péloponese, & de remonter delà par le pays des Locriens dans le continent supérieur, & de le parcourir jusqu'à l'Acarnanie & à Ambracie ; & les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eubée & d'aller vers les habitans du mont Œta & ceux du golfe de Malée, & chez les Phtiotes, les Achéens & les Thessaliens, pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athenes, & d'assister aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix & pour les affaires générales de la Grece. Mais toutes ces sollicitations furent inutiles ; les villes ne s'assemblerent point, (*a*) parce, dit-

raison, ce decret comme une marque de l'esprit élevé de Périclès & de sa magnanimité.

(*a*) *Parce, dit-on, que les*

on, que les Lacédémoniens s'y opposerent; car ce fut dans le Péloponese que l'on commença à rejetter la proposition. J'ai ajouté cela en passant pour faire connoître l'esprit élevé de Périclès, & sa magnanimité.

Quant à ses expéditions militaires, il avoit acquis beaucoup de réputation, principalement par la sagesse & par la sûreté avec lesquelles il combattoit : car jamais il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude, & où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès ; & il n'estimoit ni ne vouloit imiter les capitaines qui, s'étant hazardés mal-à-propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & qui à cause des grandes batailles qu'ils avoient gagnées contre toute sorte de raison, étoient regardés & admirés comme de grands capitaines ; & il disoit toujours à ses citoyens : *Que, s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie, ils pouvoient compter qu'ils seroient immortels.*

(*a*) Voyant que Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ses victoires, & énorgueilli de la grande réputation qu'il s'étoit acquise par ses grands exploits, prenoit fort mal son tems pour entrer en armes dans la Béotie, & qu'il

Lacédémoniens s'y opposerent.) Les Lacédémoniens, les seuls rivaux des Athéniens, connurent le but de Périclès que je viens d'expliquer, & ne voulurent pas céder à Athenes un si grand honneur.

(*a*) *Voyant que Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ses victoires.*) Il avoit ravagé le Péloponese, brûlé les vaisseaux des Carthaginois, battu les troupes de Sicyone, & pris Chalcis sur les Corinthiens.

avoit engagé les jeunes gens de la ville les plus braves & les plus avides de gloire & d'honneur à le ſuivre comme volontaires, au nombre de plus de mille, (a) outre les troupes réglées, il voulut le retenir, & n'oublia rien pour l'en détourner ; lui diſant en pleine aſſemblée ce mot ſi connu : *Que, s'il refuſoit de croire Périclès, au moins ne ſeroit-il point de faute s'il vouloit attendre le tems qui eſt toujours le meilleur conſeiller & le plus ſage.* Cette parole ne fut pas fort relevée ſur l'heure même, & il n'en fut pas extrêmement loué ; mais peu de jours après, la nouvelle étant venue (b) que Tolmidas avoit été défait à Coronée, & tué avec la plus grande partie des plus vaillans Athéniens, cela lui acquit une très-grande réputation, avec la bienveillance du peuple qui le regardoit comme un homme ſage, qui aimoit ſes citoyens.

De toutes les expéditions qu'il fit pendant qu'il fut général, celle qui a été la plus louée, (c) c'eſt celle de la Cherſoneſe qui fut très-ſalutaire à tous les Grecs de ce pays-là ; car non-ſeulement il fortifia leurs villes par une colonie de mille bons Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Iſthme par une bonne

(a) *Outre les troupes réglées.*) Ces troupes réglées étoient des troupes des alliés. Il n'y avoit d'Athenes que ces mille volontaires, c'eſt-à-dire, qui s'étoient engagés librement.

(b) *Que Tolmidas avoit été défait.*) Cette défaite arriva la ſeconde année de l'olympiade LXXXIII, 445 ans avant l'ere chrétienne, plus de 20 ans avant la mort de Péri-clès.

(c) *C'eſt celle de la Cherſoneſe.*) De la Cherſoneſe de Thrace, qui appartenoit aux Athéniens, comme Hérodote le raconte, liv. VI.

muraille avec des forts de diſtance en diſtance, depuis une mer juſqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incurſions des Thraces qui l'environnent ; & le délivrant d'une guerre très-fâcheuſe que cette province avoit continuellement à ſoutenir, étant toujours expoſée au voiſinage de ces barbares, & toujours travaillée des pilleries & des brigandages qu'exerçoient ceux de la frontiere & ceux du pays.

Mais ce qui lui attira le plus d'eſtime & l'admiration des étrangers, (*a*) ce fut la courſe qu'il fit autour du Péloponeſe avec cent vaiſſeaux, étant parti du port de Pegès ſur la côte de Mégare. Car non-ſeulement il ravagea les villes maritimes, comme Tolmidas avoit fait avant lui ; mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne & à ſe retirer dans les villes, par le grand effroi qu'il leur cauſa. (*b*) Dans le territoire de Nemée il défit en bataille les Sicyoniens qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dreſſa un trophée ſur le lieu même, & après avoir fait quelques recrues dans l'Achaïe qui étoit alliée des

(*a*) *Ce fut la courſe qu'il fit autour du Péloponeſe.*) Ce fut la derniere année de l'olympiade LXXXI. Thucydide, liv. 2.

(*b*) *Dans le territoire de Nemée.*) Nemée, ville au-deſſus d'Argos, ſous le mont Apeſas. Elle eſt célebre par le lion de Nemée, & par les jeux Néméens, que ceux d'Argos célébroient tous les trois ans dans le bois qui étoit à ſes portes.

Athéniens, il ſe rembarqua, continua de côtoyer le reſte du Péloponeſe, & cinglant au-delà de l'embouchure de l'Achéloüs, il aborda au continent oppoſé, fit une deſcente, pilla l'Acarnanie, (*a*) renferma les Oenéades dans leurs murailles; & après avoir fourragé & détruit tout leur pays, il s'en retourna à Athenes, s'étant fait voir redoutable à ſes ennemis, & auſſi plein de ſageſſe & d'expérience que de courage à ſes citoyens. Car pendant ce voyage, il n'arriva pas le moindre fâcheux accident à ſes troupes, non pas même par aventure & par cas fortuit.

Etant allé au royaume de Pont avec une flotte très-nombreuſe & très-magnifiquement équippée, il accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demanderent, & leur témoigna toute ſorte de bienveillance & d'humanité. En même tems il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs, à leurs rois & à leurs princes la grandeur de la puiſſance des Athéniens, & leur fit voir avec quelle aſſurance, comme maîtres de la mer, ils navigeoient par-tout ſans aucune crainte. Il laiſſa (*b*) aux habitans de Sinope treize vaiſſeaux ſous la conduite de Lamachus, avec des troupes pour les défendre contre le tyran (*c*) Timéſiléon; ce tyran ayant été

(*a*) *Renferma les Oenéades dans leurs murailles.*) Les habitans de la ville d'Oenée dans l'Acarnanie. Périclès les aſſiégea, mais il ne put les prendre.

(*b*) *Aux habitans de Sinope.*) Sinope, ville de la Paphlagonie, ſur le rivage du Pont-Euxin. C'étoit une colonie de Milet.

(*c*) *Timéſiléon.*) Ce tyran eſt inconnu.

chaſſé avec tous ceux de ſon parti, Périclès fit publier un decret par lequel il étoit permis à ſix cens Athéniens qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & poſſéder les maiſons & les terres qui avoient appartenu aux tyrans.

Dans toutes les autres choſes il ne ſuivit point les appétits impétueux & déréglés du peuple, & ne ſe laiſſa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueil qui, enflé par les forces & par la grande fortune de l'état, emportoit les Athéniens, & les pouſſoit (*a*) à reconquérir l'Egypte & à attaquer les provinces maritimes du grand roi. La plupart étoient déja embraſés de ce fatal & malheureux deſir de la Sicile, que les orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent (*b*) depuis; & il y en avoit pluſieurs dont les ſonges n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage, ce qui n'étoit point contre toute apparence de ſuccès, vu la grandeur de leur empire, & l'heureux cours de leurs affaires que la fortune conduiſoit à ſouhait.

Mais Périclès arrêta cette ardeur trop impétueuſe, coupa les ailes à cette trop vaſte ambition, & ſe contenta d'employer la plus grande partie de ſes forces à garder & à aſſurer ce qu'ils avoient acquis, trouvant que

(*a*) *A vouloir reconquérir l'Egypte.*) Car les Athéniens avoient été maîtres de l'Egypte, comme Thucydide l'écrit dans le ſecond livre. Ils venoient d'en être chaſſés par Mégabyſe, lieutenant du roi Artaxerxe, la premiere année de l'olympiade LXXX.

(*b*) Quinze ou ſeize ans après la mort de Périclès.

c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens ; car il leur en vouloit toujours, comme il le témoigna en plusieurs rencontres, & particuliérement dans la guerre (a) sacrée. En effet, les Lacédémoniens, étant rentrés en armes dans le pays de Delphes, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils eurent le dos tourné, Périclès y alla avec une armée, & rétablit les Phociens. (b) Ensuite les Lacédémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative que ceux de Delphes leur avoient accordée de consulter l'oracle les premiers, Périclès pour leur contester ce glorieux privilege, fit aussi graver sur le côté

(a) Elle fut appellée *sacrée*, parce que c'étoit pour le temple d'Apollon à Delphes.

(b) *Ensuite les Lacédémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative.*) C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage *du loup de cuivre ;* car Plutarque ne parle pas d'un loup consacré par les Lacédémoniens, il parle du loup qui avoit été consacré auparavant par les Delphiens, & qui avoit été mis au côté du grand autel. Voici l'histoire qui les porta à faire ce don : Un voleur ayant pillé un jour le trésor du temple de Delphes, alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un loup l'ayant rencontré, se jetta sur lui & le tua. Après quoi il alloit tous les jours dans la ville de Delphes avec des hurlemens épouvantables. Les Delphiens, frappés de ces courses réitérées, s'imaginerent que cela n'arrivoit point sans qu'un Dieu s'en mêlât. Ils suivirent donc cet animal, qui les mena jusqu'au lieu où étoit le cadavre, auprès duquel ils trouverent tout l'argent qui avoit été volé ; & pour conserver la mémoire de ce miracle, ils consacrerent ce loup de cuivre. Ceux qui n'aiment pas ces traditions fabuleuses, aimeront mieux croire tout simplement que ce loup de cuivre avoit été placé là par les Delphiens, pour marquer un des attributs d'Apollon, qui étoit appellé λυκοκτόνος, *tueur de loups.*

droit du même loup pour les Athéniens, la même prérogative que les Phociens lui avoient accordée.

Or, qu'il ait eu raiſon de retenir toutes les forces des Athéniens dans la Grece, c'eſt ce que prouvent viſiblement les affaires qui arriverent bientôt après. Car premiérement l'Eubée ſe rébella, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes, (*a*) & que les Lacédémoniens, ſous la conduite de leur roi (*b*) Pliſtonax, étoient ſur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au ſecours des Athéniens. Il n'oſa pas en venir aux mains avec une armée ſi nombreuſe & toute compoſée de braves ſoldats qui à toute heure lui préſentoient la bataille. Mais voyant que Pliſtonax étoit fort jeune, & qu'il ſe gouvernoit en tout par les conſeils de Cléandridas que les éphores lui avoient donné pour le conſeiller & pour le conduire à cauſe de ſa grande jeuneſſe, il s'attacha à faire ſolliciter ſous main ce Cléandridas ; & l'ayant bientôt gagné à force d'argent, il l'obligea à ramener les Péloponéſiens hors de l'Attique.

Les Lacédémoniens, ayant appris que leur armée s'étoit retirée & ſéparée, & que les

(*a*) *Et que les Lacédémoniens, ſous la conduite de leur roi Pliſtonax, étoient ſur les frontieres de l'Attique.*) Thucydide met cette expédition quatorze ans avant la premiere guerre du Péloponeſe, dont il ſera parlé dans la ſuite.

(*b*) *Pliſtonax.*) Fils de Pauſanias.

troupes étoient rentrées dans leurs villes, en furent ſi irrités, qu'ils condamnerent leur roi à une groſſe amende qu'il n'eut pas le moyen de payer, (*a*) ce qui l'obligea à quitter Lacédémone. Et pour Cléandridas qui avoit pris la fuite, il fut condamné à mort par contumace Il étoit pere de Gylippe qui défit les Athéniens en Sicile : & il ſemble que l'avarice avoit paſſé du pere au fils comme une maladie de famille ; car Gylippe, honteuſement convaincu de beaucoup de mauvaiſes actions, fut ignominieuſement banni de Sparte comme nous l'avons déduit plus au long dans la vie de Lyſandre.

Comme Périclès, dans les comptes qu'il rendit de ſon adminiſtration, avoit mis un article de dix talens, dont l'emploi ne paroiſſoit point, & où il avoit ſeulement marqué, *pour choſe néceſſaire*, le peuple l'alloua ſans s'en informer davantage, & ſans vouloir approfondir ce ſecret. Il y a des auteurs qui écrivent, & de ce nombre eſt le philoſophe Théophraſte, que Périclès envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec leſquels il amadouoit & adouciſſoit ceux qui avoient la principale autorité ; & par ce moyen il éloignoit la guerre, rachetant, non pas la paix, mais le tems, afin que ſe préparant à loiſir, il fût plus en état de réſiſter & de ſoutenir la guerre.

(*a*) *Ce qui l'obligea à quitter Lacédémone.*) Thucydide écrit qu'il fut banni, parce qu'il parut avoir vendu ſa retraite à beaux deniers comptans.

Il s'en retourna donc tout aussi-tôt contre les rébelles ; & étant repassé en Eubée avec cinquante vaisseaux & cinq mille hommes de troupes réglées, il remit toutes les villes sous son obéissance, (*a*) & dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit *Hippobates*, & qui étant les plus riches, avoient aussi le plus de réputation & d'autorité. Il chassa aussi les (*b*) Histieïens de leur pays, & mit des Athéniens en leur place ; & il ne traita ces habitans avec tant de rigueur, que parce que, s'étant rendus maîtres d'un vaisseau Athénien, ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée, sans pardonner à un seul.

Au retour de cette expédition, (*c*) il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une treve pour trente ans. (*d*) Quelques années après, Périclès fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs différents avec les Miléfiens, ils n'avoient

(*a*) *Et dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates.*) Hérodote nomme ces principaux des Chalcidiens *Hippobates*, comme Plutarque, c'est-à-dire *cavaliers ;* & Strabon les nomme *Hippobotes*, c'est-à-dire, qui peuvent nourrir un cheval. Cela revient au même. Les Chalcidiens élisoient les plus riches pour leurs magistrats ; leur gouvernement étoit une oligarchie. Périclès fit ce second voyage en Eubée, la troisiéme année de l'olympiade LXXXIII.

(*b*) Histiée, ville sur la côte orientale de l'Eubée.

(*c*) *Il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une treve pour trente ans.*) Par ce traité les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens Nisée, Achaie, Peges & Trézene.

(*d*) *Quelques années après.*) Cinq ans après cette expédition d'Eubée.

pas obéi. Mais parce que l'on prétend que Périclès n'entreprit cette guerre contre les Samiens que pour faire plaisir à Aspasie, il ne sera peut-être pas hors de propos de rechercher ici quel art si merveilleux & quelle si grande force de persuasion cette femme pouvoit avoir pour gouverner ainsi à son gré les plus grands personnages de la république, & ceux qui avoient le plus d'autorité & pour obliger les plus grands (*a*) philosophes à parler si avantageusement d'elle.

On convient qu'elle étoit Milésienne de naissance & fille d'Axiochus; & l'on dit que, suivant l'exemple d'une courtisane nommée Thargélia (*b*) qui étoit des anciennes Ioniennes, elle ne s'attachoit qu'aux premiers de la ville & aux plus puissans. Car cette Thargélia, qui étoit fort belle, & qui joignoit aux charmes de sa personne beaucoup de gentillesse & de vivacité d'esprit, eut un grand commerce avec plusieurs Grecs des plus considérables; & elle gagnoit au roi de Perse tous ceux qui l'approchoient, de maniere que par leur moyen elle répandit des semences de la faction Médoise dans toutes les villes Grecques.

D'autres disent que Périclès s'attacha à

(*a*) Socrate, Platon.

(*b*) *Qui étoit des anciennes Ioniennes.*) C'est-à-dire, qui descendoit de ces anciens Ioniens qui composerent la colonie qu'on envoya dans cette partie de l'Asie mineure, qui delà fut appellée *Ionie*, à cause de cette migration Ionique. Cette Thargélia étoit si belle, que sa beauté la fit regner en Thessalie. Mais elle eut une fin malheureuse, car elle fut tuée par un de ses amans.

Aſpaſie comme à une perſonne très-ſavante & très-habile dans tout ce qui regarde la politique & le gouvernement des états. Socrate même alloit quelquefois la voir avec ſes amis. Ceux qui avoient avec elle le plus de commerce y menoient auſſi aſſez ſouvent leurs femmes l'entendre, quoiqu'elle fît un métier qui n'étoit ni beau ni honnête, & qui répondoit mal aux grandes lumieres dont ſon eſprit étoit éclairé; car elle avoit dans ſa maiſon un grand nombre de courtiſanes. (*a*) Æſchine écrit que (*b*) Lyſiclès, qui n'étoit qu'un marchand de bétail, & dont l'eſprit bas & rampant répondoit à ſa fortune, devint pourtant le premier des Athéniens par le commerce qu'il eut avec Aſpaſie après la mort de Périclès. (*c*) Dans le *Menexene* de Platon, quoique le

(*a*) Æſchine l'orateur, antagoniſte de Démoſthene.

(*b*) *Lyſiclès qui n'étoit qu'un marchand de bétail, & dont l'eſprit*, &c.) Je ne connois que deux Lyſiclès, qui ont joué un rôle conſidérable à Athenes. Le premier fut envoyé avec douze vaiſſeaux ramaſſer l'argent qui étoit néceſſaire pour continuer le ſiége de Mytilene, & il fut tué dans ce voyage par les Cariens; mais ce ne peut être celui dont parloit Æſchine, car il fut tué un an après la mort de Périclès; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un aſſez grand commerce avec Aſpaſie, pour ſe rendre ſi conſidérable. Le ſecond fut celui que les Athéniens firent moûrir pour avoir mal combattu à la bataille de Cheronée, qui fut donnée la troiſiéme année de l'olympiade CX, plus de quatre-vingt-dix ans après la mort de Périclès. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'Aſpaſie eût vécu très-long-tems après Périclès. Je ne me ſouviens pas qu'il en ſoit parlé dans les trois oraiſons qui nous reſtent d'Æſchine.

(*c*) *Dans le* Menexene *de Platon, quoique le commencement de ce dialogue ſoit plus plaiſant que ſérieux.*) Le commencement de ce dialogue de Platon eſt plus plaiſant que ſérieux, parce que Socrate,

commencement de ce dialogue ſoit plus plaiſant que ſérieux, on ne laiſſe pas d'y trouver, comme une vérité hiſtorique, que cette femme (*a*) par ſa grande habileté dans l'art de la rhétorique, attiroit chez elle beaucoup d'Athéniens qu'elle inſtruiſoit.

Cependant il y a beaucoup plus d'apparence que l'attachement que Périclès avoit pour elle, étoit une véritable paſſion : car quoique ſa femme, qui étoit ſa parente & qui avoit été mariée en premieres noces à Hipponicus, de qui elle avoit eu Callias le riche, lui eût donné deux garçons, Xantippe & Parhalus, elle lui étoit pourtant devenue ſi inſupportable, & elle de ſon côté étoit ſi peu contente de lui, qu'ils ſe ſéparerent volontairement ; & que l'ayant mariée à un autre, il épouſa Aſpaſie qu'il aima de tout ſon cœur, juſques-là qu'il ne ſortoit jamais de chez lui & n'y rentroit jamais qu'il ne la ſaluât d'un baiſer; c'eſt pourquoi dans les comédies elle eſt ordinairement appellée la *nouvelle Omphale*, ou *Déjanire* ou *Junon*. Cratinus l'appelle ouvertement *courtiſane* dans ſes vers, où il la peint avec des couleurs fort noires : *Elle accoucha*, dit-il, *de cette Junon*, *de cette Aſpaſie*, *qui*

en approuvant la coutume de louer publiquement ceux qui étoient morts pour leur patrie, ſe moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont les louanges rempliſſoient plus de la moitié de ces oraiſons funebres, de maniere qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts que des vivans. Ce dialogue eſt fort beau, & plein de traits d'une ſatyre très-fine.

(*a*) Platon dit, en propres termes, qu'elle avoit fait beaucoup d'orateurs.

s'eſt déshonorée par tant de débauches & d'impuretés. On dit auſſi qu'il avoit eu d'elle un fils naturel ; car Eupolis, dans ſa piece intitulée *Demoi*, l'introduit lui-même, qui en demande des nouvelles en ces termes : *Et mon fils naturel vit-il encore* ? Pyronidès lui répond : *Il y a long-tems qu'il ſeroit marié s'il ne craignoit d'avoir une ſemme auſſi débordée que ſa mere.*

Enfin l'on dit que cette Aſpaſie fut ſi célebre, que Cyrus, celui qui combattit contre Artaxerxe pour l'empire des Perſes, donna ſon nom à celle de ſes concubines qu'il aimoit le plus ; & au lieu de Milto qu'elle s'appelloit auparavant, il la nomma Aſpaſie : elle étoit de la Phocide, fille d'Hermotimus ; & Cyrus ayant été tué à la bataille, elle fut menée au roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut dans la ſuite beaucoup de crédit. Voilà des particularités qui me ſont revenues dans la mémoire pendant que j'écrivois cette vie ; & il me ſemble qu'il y auroit eu trop de dureté & d'inhumanité à les négliger & à les paſſer ſous ſilence.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, (*a*) on

(*a*) *On accuſe Périclès d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet.*) Aſpaſie étoit de Milet, il étoit naturel qu'elle favorisât ſa patrie; & delà l'origine de ces bruits du peuple, qui cherche toujours les motifs de ce que font ſes maîtres, & qui s'arrête toujours à ceux qui ſont à ſa portée; il ne voit pas plus loin. La vérité eſt que les Miléſiens envoyerent une ambaſſade à Athenes pour parler contre Samos, & quelques Samiens mal intentionnés ſe joignirent à ces députés. Il n'en falloit pas davantage pour obliger les Athéniens à

accuſe Périclès d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet, à la priere d'Aſpaſie : car Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de (*a*) Prienne ; & les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnerent de renoncer à la voie des armes, & de venir plaider devant eux ſur tous leurs différents, ce que les Samiens refuſerent. Périclès y alla donc avec une groſſe flotte, & y abolit le gouvernement oligarchique. Et ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfans, il les envoya à Lemnos. Il y a quelques auteurs qui écrivent que chacun de ces ôtages lui voulut donner un talent ; que tous ceux qui avoient intérêt à empêcher que l'état ne devînt démocratique, lui en préſenterent pluſieurs autres ; & qu'outre cela (*b*) le Perſe Piſouthnès, qui par des raiſons ſecrettes favoriſoit les Samiens, lui envoya dix mille pieces d'or. Mais Périclès ne prit l'argent d'aucun, traita les Samiens comme il avoit réſolu ; (*c*) & après avoir établi chez eux le gouver-

aller changer dans Samos un gouvernement qui leur étoit ſuſpect, & qui favoriſoit les Perſes.

(*a*) Cette ville étoit entre Milet & Samos.

(*b*) *Le Perſe Piſouthnès, qui, par des raiſons ſecrettes, favoriſoit les Samiens.*) Piſouthnès, fils d'Hyſtaſpe ; il commandoit dans la ville de Sardis. Les raiſons ſecrettes qui le portoient à favoriſer les Samiens, ſont que les principaux qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perſes.

(*c*) *Et après avoir établi chez eux le gouvernement populaire.*) Il ne ſe contenta pas de cela pour aſſurer ce gouvernement populaire qu'il avoit établi, il mit garniſon dans la ville, & c'eſt ce que Plutarque ne devoit pas oublier.

nement populaire, il s'en retourna à Athenes.

Incontinent après ſon départ, les Samiens ſe révolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Piſouthnès qui les enleva, & firent tous les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir la guerre. Périclès ſe rembarqua donc & alla contr'eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant les bras croiſés, dans la conſternation & dans l'épouvante, mais en hommes réſolus de bien combattre & de lui diſputer l'empire de la mer. En effet, il y eut un grand combat naval près de l'iſle appellée (*a*) Tragie; & Périclès le gagna, ayant défait glorieuſement, avec quarante-quatre vaiſſeaux, les ennemis qui en avoient ſoixante-dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaiſſeaux de (*b*) guerre; & pourſuivant ſa victoire, il ſe rendit maître du port de Samos & tint la ville aſſiégée. Les Samiens ſe défendoient avec beaucoup de valeur, & faiſoient tous les jours de furieuſes ſorties; mais ſur ces entrefaites il arriva d'Athenes (*c*) une nouvelle flotte à Périclès qui, ayant reſſerré les ennemis de tous côtés, prit ſoixante vaiſſeaux avec leſquels il ſe jetta dans la Méditerranée pour aller au-devant de quelques vaiſſeaux Phéniciens qui venoient au ſecours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette iſle, ou, comme dit Stéſimbrotus, pour aller du côté

(*a*) Iſle vis-à-vis de Samos.

(*b*) C'eſt-à-dire qui portoient des troupes de terre.

(*c*) Il lui arriva quarante vaiſſeaux d'Athenes, & vingt-cinq de Chio & de Leſbos.

de Cypre, ce qui ne paroît point du tout vraiſemblable ; mais quel que fût ſon deſſein, il ſemble qu'il fit là une grande faute : car Méliſſus, fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la philoſophie, & qui étoit général des Samiens, mépriſant le petit nombre des vaiſſeaux qu'il avoit laiſſés, & le peu d'expérience de leurs capitaines, perſuada à ſes troupes d'aller attaquer les Athéniens, ce qu'ils firent. Il ſe donna là un ſanglant combat où les Samiens eurent tout l'avantage ; car ils firent grand nombre de priſonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége. Ariſtote écrit que Périclès en perſonne avoit déja été vaincu par le même Méliſſus dans un autre combat naval.

Les Samiens enflés de ce ſuccès, pour faire aux Athéniens le même affront qu'ils avoient reçu d'eux, (*a*) imprimerent, avec un fer chaud ſur le front de leurs priſonniers, une chouette : parce que les Athéniens avoient imprimé ſur le front des Samiens une *Samine*, c'eſt-à-dire, un vaiſſeau de Samos dont la proue eſt fort baſſe & le corps fort large ; de maniere qu'il eſt fort propre pour la haute mer, & fort léger & fort agile ; & on l'ap-

(*a*) *Imprimerent avec un fer chaud.*) Thucydide ne dit pas un ſeul mot de ces barbaries réciproques.

pelle *Samine*, parce que le premier de cette figure fut conſtruit à Samos par l'ordre du tyran Polycrate. On dit que le poëte Ariſtophane fait une ſecrette alluſion à ces marques des Samiens dans ce vers, où il dit :

Le peuple Samien eſt un peuple lettré.

Périclès, ayant appris l'échec qu'avoit reçu ſon armée, retourna promptement à ſon ſecours ; & après avoir défait en bataille rangée Méliſſus qui étoit allé au-devant de lui, & avoir chaſſé & reſſerré ſes ennemis dans leurs murailles, il ſe contenta de les tenir bloqués, aimant mieux devoir la victoire & la priſe de la ville au tems & à la dépenſe, que de l'acheter par le ſang de ſes citoyens. Mais parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Athéniens qui, fâchés de la longueur de (*a*) ce ſiége, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea ſon armée en huit eſcadres qu'il faiſoit tirer au ſort. Celle à qui la feve blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere & qu'à ſe réjouir pendant que les autres combattoient. Et delà (*b*) eſt venu, dit-on, que ceux qui ſe ſont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaiſir *le jour blanc*, à cauſe de la feve blanche.

Ephorus écrit qu'à cette derniere expédition, Périclès ſe ſervit pour la premiere fois de machines de guerre dont il trouva l'inven-

(*a*) Il duroit depuis près de neuf mois.

(*b*) Cette coutume eſt plus ancienne que Périclès.

tion merveilleuſe, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'ingénieur Artemon qui étoit boiteux & qui ſe faiſoit porter en chaiſe à ſes batteries quand les affaires preſſoient ; c'eſt pourquoi on l'appelloit ordinairement *Périphorete*. Mais Héraclide de Pont réfute ſur ce point Ephorus (*a*) par les vers mêmes d'Anacréon, où ce même Artemon le périphorete eſt nommé pluſieurs ſiecles (*b*) avant la guerre de Samos & ce blocus de Périclès. Il ajoute que c'étoit un homme voluptueux, fort lâche & fort timide, qui paſſoit la plus grande partie de ſa vie dans ſa maiſon, ayant toujours près de ſa perſonne deux eſclaves qui lui tenoient ſur la tête un grand bouclier

(*a*) *Par les vers même d'Anacréon, où ce même Artemon le périphorete eſt nommé.*) Voici les vers d'Anacréon :

Ξανθῇ δ' Εὐρυπύλῃ μέλει
Ὁ περιφόρητος Ἀρτέμων.

La blonde Eurypile eſt amoureuſe du voluptueux Artemon, qui ſe fait porter dans ſa chaiſe.) Ce poëte décrit enſuite, en quinze ou ſeize vers, la vie de ce voluptueux. Je ne mettrai ici que la traduction. Ceux qui feront curieux de lire l'original, le trouveront dans le douziéme livre d'Athenée, qui nous a conſervé ce fragment. *Auparavant ce coquin d'Artemon portoit un habit fort étroit, il n'avoit que des ſabots, & pour manteau il étoit réduit à un vieux cuir de bœuf, qui avoit ſervi long-tems à couvrir un méchant bouclier. Et il ne voyoit que des gens de néant & des vicieux avec leſquels il menoit une vie très-débordée, qui l'a ſouvent fait mettre au carcan, & lui a fait donner encore plus ſouvent les étrivieres,* & *arracher la barbe & les cheveux ; mais préſentement ce fils d'eſclave ne va que ſur un char magnifique, & il eſt tout éclatant d'or, & comme les femmes les plus délicates, il fait porter ſur ſa tête un paraſol d'yvoire.*

(*b*) Cent quarante ou cent cinquante ans avant cette guerre de Samos.

d'airain, de peur que quelque chose ne tombât sur lui ; & lorsqu'il étoit forcé de sortir, il se faisoit porter par-tout dans un petit lit qui touchoit presque à terre ; c'est pourquoi il fut appellé *Périphorete*.

Au bout de neuf mois les Samiens se rendirent ; Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses dont ils payerent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reste, & donnerent des ôtages pour la sûreté du payement. Mais (a) Duris de Samos, pour rendre la prise de sa ville plus tragique & plus pitoyable, reproche aux Athéniens, & particuliérement à Périclès, une inhumanité sans exemple, & dont on ne trouve le moindre vestige ni dans Thucydide, ni dans Aristote, ni dans Ephorus. Aussi n'y a-t-il pas la moindre apparence de vérité dans tout ce qu'il écrit. Il dit que Périclès fit mener à la place de Samos les capitaines des vaisseaux & les soldats Samiens ; que là il les fit attacher à des ais, qu'il les laissa en cet état pendant dix jours ; & qu'au bout de ces dix jours, comme ils

(a) *Duris de Samos.*) Historien qui vivoit du tems de Ptolomée Philadelphe. Il avoit fait un traité de la tragédie, l'histoire de Libye, celle d'Agathocle de Syracuse, celle des Macédoniens ou des Grecs, & un livre des limites des Samiens. Cicéron dit de lui, *Homo in historia diligens*, ce qui ne s'accorde pas trop avec le jugement que Plutarque en porte ici, en faisant entendre qu'il faisoit souvent céder la vérité, non-seulement à sa passion, mais à des vues romanesques, ce qui est le plus grand vice d'un historien.

étoient presque sans vie, il les fit assommer à coups de bâton, & refusa à leurs corps l'honneur de la sépulture. Mais comme Duris, lors même qu'il n'est emporté par aucune passion, est très-sujet à violenter la vérité pour l'accommoder aux relations qu'il lui plaît de faire, à plus forte raison aura-t-il voulu, en cette rencontre, exagérer les calamités de son pays pour calomnier les Athéniens, & pour les rendre l'objet de la haine publique.

Après la réduction de Samos, Périclès, de retour à Athenes, fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, (a) & prononça lui-même leur oraison funebre sur leur tombeau, comme on le pratique encore aujourd'hui; ce qui le fit si fort admirer de tout le monde, que, lorsqu'il eut fini & qu'il fut descendu du lieu d'où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un athlete qui seroit revenu victo-

(a) *Et prononça lui-même leur oraison funebre sur leur tombeau.*) Il ne faut pas confondre cette oraison funebre que Périclès prononça pour louer ceux qui avoient été tués à ce siége de Samos, avec celle qu'il prononça pour faire l'éloge de ceux qui furent tués au commencement de la guerre du Péloponese, & que Thucydide nous a conservée dans le second livre. La premiere fut prononcée la derniere année de l'olympiade LXXXIV, & la seconde ne le fut que la seconde année de l'olymp. LXXXVII. Au reste c'étoit toujours le sénat de l'aréopage qui nommoit l'orateur qui devoit faire l'oraison funebre. Et c'est une grande preuve de la réputation de Périclès d'avoir été choisi deux fois de suite dans deux occasions si importantes, & où on avoit besoin d'une éloquence très-male pour soutenir & pour encourager les Athéniens.

rieux des jeux publics. La ſeule Elpinice, s'approchant de lui : *Vraiment*, lui dit-elle, *Périclès, voilà des exploits bien glorieux, & qui méritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de ſi braves citoyens, non pas en faiſant la guerre aux Phéniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renverſant de fond en comble une ville, notre alliée & deſcendue de nous.* On dit que Périclès ſouriant ſe contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque :

Ceſſe de te farder, au moins ſur tes vieux jours.

Ion (*a*) écrit qu'il relevoit extrêmement cette défaite des Samiens, qu'il s'en glorifioit comme d'une conquête merveilleuſe ; diſant hautement que le roi Agamemnon avoit été dix ans à prendre une ville barbare, au lieu que lui il n'avoit été que neuf mois à ſe rendre maître de la plus riche & de la plus floriſſante ville des Ioniens. Et il faut avouer que cette gloire n'étoit pas ſans fondement ; car cette guerre fut très-ſanglante, & le ſuccès longtems douteux ; & peu s'en fallut, comme le rapporte Thucydide, que les Samiens ne dépouillaſſent les Athéniens de l'empire de la mer.

(*b*) Quelque tems après, comme il prévoyoit bien que la guerre du Péloponeſe ne tarderoit pas long-tems à éclater, il conſeilla aux Athé-

(*a*) Ion de Chio, poëte tragique.

(*b*) *Quelque tems après.*) Cinq ans après la priſe de Samos ; car ce fut la premiere année de l'olymp. LXXXVI.

niens d'envoyer du ſecours (*a*) à ceux de Corcyre, attaqués par les Corinthiens, (*b*) & d'attirer dans leur parti cette iſle très-puiſſante ſur mer ; leur prédiſant qu'ils alloient avoir ſur les bras les peuples du Péloponeſe. Les Athéniens ayant accordé ce ſecours, il envoya dix vaiſſeaux ſous le commandement de Lacédémonius, fils de Cimon, comme pour lui faire inſulte ; car toute la maiſon de Cimon avoit beaucoup d'attachement & d'amitié pour les Lacédémoniens. (*c*) Il l'envoya donc mal-

(*a*) *A ceux de Corcyre.*) Aujourd'hui *Corfou*. Ils avoient envoyé à Athenes une ambaſſade pour demander du ſecours, & les Corinthiens y en avoient envoyé une autre pour l'empêcher.

(*b*) *Et d'attirer dans leur parti cette iſle très-puiſſante ſur mer.*) Car après les Athéniens, il n'y avoit point de forces maritimes égales à celles de Corfou ; d'ailleurs cette iſle étoit très-bien poſtée pour favoriſer les deſſeins que les Athéniens avoient ſur l'Italie & ſur la Sicile. Homere donne une grande idée des richeſſes & de la puiſſance de cette iſle dans ſon Odyſſée.

(*c*) *Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaiſſeaux, qu'afin que ne faiſant rien d'utile ni d'éclatant.*) On ne manque pas d'exemples de miniſtres, qu'on a accuſés de pratiquer ces honteux moyens pour décréditer & perdre des généraux qu'ils haïſſoient ; mais c'eſt un motif trop indigne d'un grand homme comme Périclès, & on ne doit pas le lui imputer. Les actions des chefs ſont ſouvent mal interprétées. Thucydide eſt plus croyable que les auteurs que Plutarque a ſuivis ; il écrit que Périclès, en envoyant ces dix vaiſſeaux, leur donna ordre de ne combattre contre les Corinthiens, qu'en cas qu'ils vouluſſent faire une deſcente dans Corcyre, ou ſur les terres qui appartenoient aux Corcyréens ; ſon but étoit de les laiſſer battre ſur mer tant qu'ils voudroient, ſans ſe mêler de leurs querelles, afin qu'ils ſe ruinaſſent réciproquement ; & que ces deux peuples étant affoiblis, les Athéniens en euſſent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourroient avoir contr'eux dans la ſuite. Auſſi Lacédémonius, fils de Cimon, ne fut pas le ſeul chef que Périclès envoya ; il lui donna deux collegues, Diotene & Protéas.

gré lui, & ne lui donna ce peu de vaiſſeaux, qu'afin que ne faiſant rien d'utile ni d'éclatant dans cette expédition, il fût encore plus ſoupçonné de favoriſer ſous main Lacédémone ; & toute ſa vie il empêcha l'agrandiſſement de cette famille, prenant pour prétexte que les fils de Cimon n'étoient pas francs Athéniens, comme leur nom même le témoignoit, mais étrangers & métifs : car l'un s'appelloit Lacédémonius, l'autre Theſſalus, & le troiſiéme Eléus ; & l'on tenoit qu'ils étoient tous trois d'une mere Arcadienne. Mais Périclès, voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaiſſeaux, & qu'autant que ce petit ſecours étoit inutile à ceux qui en avoient grand beſoin, autant fourniſſoit-il matiere à ſes envieux qui ne cherchoient qu'à le calomnier & qu'à le perdre, (*a*) il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya, & qui n'arriverent qu'après le combat.

Les Corinthiens, offenſés de cette démarche, porterent leurs plaintes à Lacédémone contre les Athéniens. Ceux de Mégare en firent autant de leur côté, alléguant que les Athéniens, contre le droit des gens, & contre les ſermens faits par tous les Grecs aſſemblés pour la confirmation de la paix, leur interdiſoient l'entrée de leurs foires & de leurs marchés, & leur fermoient tous les ports qui

(*a*) *Il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya.*) Il en envoya vingt, qui en arrivant firent peur aux deux armées, toutes prêtes à recommencer le combat, & les obligerent à ſe ſéparer.

étoient

étoient de leur dépendance. Les Æginetes, qui ſe ſentoient fort maltraités, & qui gémiſſoient dans une eſpece d'eſclavage, n'oſant pas accuſer ouvertement les Athéniens, envoyoient porter ſecrettement à Lacédémone leurs lamentations & leurs plaintes.

(*a*) Sur ces entrefaites, la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes, quoique colonie de Corinthe, étant venue à ſe révolter, les Athéniens l'aſſiégerent, & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant il y eut des ambaſſadeurs envoyés à Athenes ; & Archidamus, roi de Lacédémone, n'oublia rien pour accorder la plupart de ces différends, & pour adoucir les alliés. Il eſt même certain que les Athéniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres ſujets de plaintes qu'ils avoient donnés contr'eux, s'ils avoient voulu révoquer le decret fait contre Mégare, & s'accommoder avec elle. Mais ce fut particuliérement à cet article que Périclès s'oppoſa de toutes ſes forces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter davantage le peuple ; & il s'opiniâtra ſi fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Mégariens, qu'il paſſa juſtement pour le ſeul auteur de la guerre du Péloponeſe.

On dit qu'il y eut ſur cela des ambaſſadeurs

(*a*) *Sur ces entrefaites, la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes.*) Cette ville avoit été fondée par les Corinthiens, qui y envoyoient toutes les années des eſpeces d'intendans, qu'ils appelloient ἐπιδημιουργοὺς ; mais elle étoit tributaire des Athéniens ; elle ſe révolta contr'eux la ſeconde année de l'olympiade LXXXVI.

de Lacédémone à Athenes ; & que comme Périclès alléguoit contr'eux (*a*) la loi qui défendoit expressément d'ôter le tableau sur lequel le decret contre Mégare étoit écrit & publié, (*b*) Polyarces, qui étoit un des ambassadeurs, lui dit : *Eh bien, ne l'ôtez donc point, tournez-le seulement, il n'y a point de loi qui le défende.*

La plaisanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Périclès : c'est pourquoi on peut croire avec raison qu'il avoit contr'eux en particulier quelque sujet de haine, mais que voulant la couvrir de l'intérêt public, & lui donner une cause manifeste & connue, (*c*) il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres sacrées, & il fit ordonner qu'on enverroit incessamment un héraut à Mégare se plaindre de ce sacrilege, & que le même héraut iroit de-là à Lacédémone les accuser dans le conseil. Il est certain que Périclès fut l'auteur de ce decret qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur, &

(*a*) *La loi qui défendoit.*) C'étoit une loi que Périclès avoit faite lui-même, & il s'étoit servi de son autorité pour la faire passer.

(*b*) *Polyarces, qui étoit un des ambassadeurs.*) Thucydide nomme trois ambassadeurs, Rhamphius, Mélésippus & Agesander, & il ne dit pas un mot de Polyarces; c'étoit peut-être quelque Lacédémonien de la suite des ambassadeurs; car il est certain qu'il n'y eut sur cela qu'une ambassade.

(*c*) *Il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres sacrées.*) Toutes les terres qui étoient entre Mégare & l'Attique, étoient consacrées aux déesses d'Eleusine, de sorte que c'étoit un sacrilége de les labourer. Périclès accusoit aussi les Mégariens de donner asyle à tous les esclaves fugitifs.

qui ne tendoient en apparence qu'à pacifier tous les différends ; mais le héraut Anthémocritus étant mort dans ce voyage, & les Mégariens étant ſoupçonnés d'y avoir contribué, Charinus dreſſa un decret par lequel les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoit que tous les Mégariens qui mettroient le pied dans Athenes, ſeroient punis de mort ; que tous les généraux Athéniens, en prêtant le ſerment ſolemnel, jureroient expreſſément qu'ils enverroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie, & que le héraut Anthémocritus ſeroit enterré près des portes Thriaſienes, qu'on appelle préſentement le Dipyle.

(a) Mais les Mégariens ſe défendoient avec beaucoup de chaleur d'un ſi grand crime qu'ils rejettoient ſur Aſpaſie & ſur Périclès ; & ils

(a) *Mais les Mégariens ſe défendoient avec beaucoup de chaleur d'un ſi grand crime, employant pour preuve ces vers célebres & piquans des Acharnenſes.*) Dans ces vers d'Ariſtophane, il n'eſt fait aucune mention de la mort du héraut Anthémocritus. Les Mégariens les citoient ſeulement pour faire entendre que Périclès avoit été ſi fâché de l'enlevement de ces deux courtiſanes d'Aſpaſie, que, pour ſe venger, il avoit fait tuer ce héraut, afin que le ſoupçon de ce meurtre tombant ſur les Mégariens, ils fuſſent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce héraut. Cependant il eſt vrai que les Mégariens paſſerent pour les auteurs de ce meurtre, qu'ils en porterent encore la peine pluſieurs ſiecles après, l'empereur Adrien les ayant privés ſeuls du ſoulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de Grece. Ce qui fait voir que les villes, comme les particuliers, ont un très-grand intérêt à conſerver, par toutes leurs actions, une réputation pure & nette. Le tombeau de cet Anthémocritus étoit ſur le chemin ſacré qui menoit à Eleuſine.

employoient pour preuve ces vers célebres & piquans des Acharnenſes d'Ariſtophane, où ce poëte écrit : *De jeunes Athéniens pleins de vin vont enlever à Mégare la courtiſane Simæthe, & les Mégariens, outrés de cet affront, vont enlever à leur tour deux courtiſanes à Aſpaſie.* (*a*) Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre ; mais il eſt certain, & tous les hiſtoriens en ſont d'accord, que Périclès empêcha ſeul que le decret contre Mégare ne fût aboli. (*b*) Il eſt

(*a*) *Il eſt donc bien difficile de connoître la véritable cauſe de cette guerre.*) Mais il n'eſt pas juſte que les railleries des poëtes, accoutumés à mentir, & les calomnies du peuple, preſque toujours mécontent de ceux qui le gouvernent, prévalent ſur ce qu'a écrit un hiſtorien auſſi grave que Thucydide, qui non-ſeulement étoit alors à Athenes, mais qui voyoit de plus près ce qui ſe paſſoit, que le peuple & les poëtes comiques. Thucydide n'a fait aucune mention de ces contes frivoles, & il fait voir ſeulement que la ſeule véritable cauſe de la guerre, c'eſt la jalouſie que les Lacédémoniens avoient contre Athenes, & qui les portoit à profiter de toutes les occaſions pour lui diſputer l'empire de la mer & celui de toute la Grece.

(*b*) *Il eſt vrai que les uns diſent que ce fut par une magnanimité, accompagnée de prudence.*) C'eſt le ſentiment de Thucydide, & c'eſt celui où l'on trouve le plus d'apparence de vérité, quand on conſidere le caractere de Périclès, qui, avec beaucoup de magnanimité, avoit une prudence conſommée qui lui faiſoit prévoir de loin ce qui devoit arriver. Il ne faut que lire le diſcours qu'il fait ſur cela aux Athéniens dans le premier livre de Thucydide : *Ne vous imaginez pas*, leur dit-il, *& ne vous reprochez pas que c'eſt pour peu de choſe que vous entreprenez la guerre. De ce peu de choſe dépend votre entiere ſûreté & l'eſſai de votre courage. Si vous accordez aujourd'hui ce peu de choſe-là, demain on vous ordonnera de donner des choſes plus grandes & plus conſidérables, comme ſi la crainte devoit vous faire tout accorder ; au lieu que ſi vous refuſez, c'eſt leur déclarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voies, & traiter au moins d'égal à égal.*

vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimité, accompagnée de prudence, qu'il s'obstina à ce qui lui parut le plus avantageux; car il prenoit la demande des Lacédémoniens pour un essai qu'ils faisoient dans la seule vue de voir si les Athéniens leur céderoient, & il étoit persuadé que cette complaisance ne passeroit que pour un aveu public de leur foiblesse. Les autres soutenoient au contraire, qu'il ne méprisa & ne rejetta les instances des Lacédémoniens que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir son autorité.

Mais la plus méchante de toutes les causes qu'on donne à cette guerre, & qui est pourtant confirmée par le plus grand nombre de témoins, (*a*) est celle-ci : Phidias le sculpteur avoit entrepris de faire la statue de Minerve, comme nous l'avons déja dit. Il étoit fort bien avec Périclès & avoit beaucoup de crédit auprès de lui : cela lui attira beaucoup d'ennemis & d'envieux, qui, pour éprouver en sa personne quels seroient les sentimens du peuple pour Périclès, & le jugement qu'il en feroit, susciterent un certain Menon, un des éleves de Phidias, & lui persuaderent d'aller se rendre suppliant dans la place publique, & là de demander sûreté pour dénoncer & accuser (*b*) Phidias.

(*a*) *Est celle-ci : Phidias le sculpteur.*) Aristophane étoit trop acharné contre Périclès pour ne pas embrasser cette opinion. Il en a parlé dans la comédie de la paix; mais Thucydide n'en a pas dit un seul mot.

(*b*) Accusé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourni pour la statue de Minerve.

Le peuple ayant reçu ſa demande, & la pourſuite ayant été faite juridiquement dans l'aſſemblée, il n'y eut aucune preuve des prétendus larcins de Phidias. Car dès le commencement, par le conſeil de Périclès, (a) il avoit employé l'or de la ſtatue, de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peſer, ce que Périclès ordonna aux accuſateurs de faire devant tout le monde; mais Phidias avoit à combattre l'envie inſurmontable qu'excitoit contre lui la beauté & la réputation de ſes ouvrages; (b) ſur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée ſur le bouclier de la déeſſe, il s'étoit repréſenté lui-même ſous la figure d'un

(a) *Il avoit employé l'or de la ſtatue, de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peſer.*) La ſtatue étoit donc faite de maniere qu'on pouvoit la démonter. En ce tems-là on n'avoit donc pas encore trouvé la méthode qu'Archimede enſeigna longtems après, par laquelle on pouvoit ſans peine parvenir à connoître ſûrement la quantité & le poids d'or qui auroit été employé dans un ouvrage avec d'autres métaux, ſans qu'il fût néceſſaire de les ſéparer.

(b) *Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée ſur le bouclier de la déeſſe, il s'étoit repréſenté lui-même.*) Le peuple prétendoit que ces figures modernes de Périclès & de Phidias ruinoient la vérité d'une ancienne hiſtoire qui faiſoit beaucoup d'honneur à Athenes & à Theſée, ſon fondateur. Sur cette figure de Phidias repréſentée dans ce combat des Amazones, voici un paſſage remarquable d'Ariſtote dans ſon traité du monde, s'il eſt vrai que ce traité ſoit de lui: *On dit que Phidias, qui a fait la ſtatue de Minerve qui eſt dans la citadelle, ſe repréſenta lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la déeſſe, & que, par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impoſſible de l'en ôter ſans ruiner & mette en pieces la ſtatue entiere.*

vieillard chauve qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & y avoit fait une très-belle figure de Périclès, combattant contre une amazone; de maniere que sa main, qui est levée pour lancer un javelot, & qui lui couvre une partie du visage, paroît faite avec un merveilleux artifice pour cacher la ressemblance, qui ne laissa pas d'éclater des deux côtés. Phidias fut donc traîné en prison (*a*) où il mourut de maladie, ou selon d'autres, de poison que ses ennemis lui donnerent pour avoir sujet de calomnier Périclès; & sur un decret de Glycon, le peuple accorda au dénonciateur une immunité de toutes charges, & ordonna aux capitaines de le prendre sous leur sauve-garde, & de pourvoir en toutes manieres à sa sûreté. Dans ce même tems-là, Aspasie fut accusée d'impiété par Hermippus, faiseur de comédies, qui la chargeoit aussi de recevoir chez elle des femmes libres pour les prostituer à Périclès; & Diopitès dressa un decret par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit tous ceux qui nioient les dieux, ou qui tenoient des propos touchant les choses célestes, (*b*) & cela pour faire tom-

(*a*) *Où il mourut de maladie.*) D'autres assurent qu'il fut exilé, & que depuis ce tems-là il fit la célebre statue de Jupiter, qui étoit à Olympie.

(*b*) *Et cela pour faire tomber le soupçon sur Périclès, à cause d'Anaxagore.*) Ce passage a besoin d'être expliqué. Anaxagore enseignoit qu'une seule Intelligence avoit débrouillé le chaos & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce qui n'étoit autre chose que décréditer le Polythéïsme. On vouloit rendre par-là son disciple Périclès suspect de tenir la même doctrine sur l'unité d'un Dieu.

ber le ſoupçon ſur Périclès, à cauſe d'Anaxagore. Comme le peuple approuvoit & recevoit avec plaiſir ces dénonciations, Dracontidès fit un autre decret, qui fut auſſi approuvé, par lequel il étoit porté que Périclès remettroit ſes comptes entre les mains (*a*) des prytanes, (*b*) & que les juges, après avoir pris les ſuffrages ſur l'autel, le jugeroient dans la ville : mais Agnon ôta ce dernier article, & mit que l'affaire ſeroit jugée par (*c*) quinze cens juges, & que l'action ſeroit appellée *de rapine & de concuſſion*, ou ſimplement *d'injuſtice*, comme on voudroit.

Périclès ſauva Aſpaſie par ſes prieres & par la compaſſion qu'il fit aux juges, en pleurant à chaudes larmes pendant qu'on plaidoit, comme le rapporte Æſchine ; mais il craignit de n'avoir pas le même ſuccès pour Anaxagore, c'eſt pourquoi il le fit ſortir de la ville & l'accompagna ; & pour lui, voyant qu'il avoit extrêmement offenſé le peuple dans l'affaire de Phidias, & craignant l'iſſue de ce jugement, il alluma la guerre qui différoit toujours de s'enflammer, & qui n'étoit encore

(*a*) *Des prytanes.*) C'eſt-à-dire des ſénateurs qui étoient en fonction.

(*b*) *Et que les juges, après avoir pris les ſuffrages ſur l'autel.*) Cela étoit favorable à Périclès à cauſe de la religion, qui auroit pu retenir la plupart des juges. Dans la vie de Thémiſtocle, on a vu un autre exemple de cette coutume de prendre ſur un autel les billets ou les ballotes dont on ſe ſervoit dans les jugemens. Cela ne ſe pratiquoit que dans les occaſions extraordinaires, & lorſqu'on vouloit avertir les juges qu'ils devoient juger ſans faveur & dans la plus exacte juſtice.

(*c*) Cinquante de chaque tribu.

que fumante. Il eſpéroit que par ce moyen il diſſipperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiſeroit l'envie, parce que, dans des affaires ſi preſſantes, & dans un danger ſi éminent, la ville ne manqueroit jamais de ſe jetter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduite, à cauſe de ſa puiſſance & de ſa grande réputation.

Voilà donc les différentes cauſes pour leſquelles on prétend qu'il empêcha le peuple de ſe rendre aux inſtances des Lacédémoniens; mais la vérité eſt incertaine & cachée. Les Lacédémoniens voyant par-là qu'en ruinant la puiſſance de Périclès, ils auroient meilleur marché d'Athenes, ordonnerent aux Athéniens d'achever de chaſſer de leur ville ceux qui avoient encouru la malédiction pour le crime (*a*) commis contre les complices de Cylon. Car ils ſavoient bien que Périclès, du côté de ſa mere, étoit de la race de ces maudits & excommuniés, comme Thucydide même l'écrit. Mais cet expédient eut un ſuccès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des ſoupçons de Périclès & de le rendre odieux au peuple, il augmenta ſa gloire & la confiance qu'on avoit en lui, parce qu'elle fit voir que c'étoit lui ſur-tout que les ennemis haïſſoient & craignoient. C'eſt pourquoi auſſi avant qu'Archidamus, général de l'armée du Péloponeſe, entrât dans l'Attique, il déclara aux Athéniens que ſi Archi-

(*a*) Ce crime a été expliqué dans la vie de Solon.

damus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, ſoit à cauſe du droit d'hoſpitalité qui étoit entr'eux, ou pour donner occaſion à ſes ennemis & à ſes envieux de le calomnier comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes ſes terres & ſes maiſons.

(*a*) Les Lacédémoniens & leurs alliés entrerent avec une groſſe armée dans l'Attique, ſous la conduite du roi Archidamus; & après avoir ravagé toute la contrée, (*b*) ils s'avancerent juſqu'au bourg d'Acharnes, où ils camperent, dans l'eſpérance que les Athéniens ne pourroient les ſouffrir ſi près d'eux, & qu'ils ſortiroient en bataille pour défendre leur pays & pour donner des preuves de leur courage. Mais Périclès trouva que c'étoit jouer de ſon reſte & hazarder la ville, que d'aller livrer bataille devant ſes murailles à une armée de ſoixante mille combattans; car il y en avoit tout autant dans cette premiere expédition, & compoſée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie & dans le Péloponeſe : ainſi il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient ſupporter ce qui ſe paſſoit à leur vue,

(*a*) *Les Lacédémoniens & leurs alliés entrerent donc avec une groſſe armée dans l'Attique.*) C'eſt la deuxiéme année de l'olymp. LXXXVII, la premiere année de la guerre du Péloponeſe.

(*b*) *Ils avancerent juſqu'au bourg d'Acharnes.*) C'étoit un des plus grands bourgs d'Athenes; il fourniſſoit ſeul trois mille combattans. Il étoit à quinze cens pas de la ville.

leur difant : *que les arbres coupés & abattus revenoient en peu de tems, au lieu que des hommes morts, la perte en étoit irréparable.*

Il fe garda bien de faire aucune affemblée du peuple, de peur qu'on ne le traînât au combat malgré lui. Mais, comme un bon pilote, dans une tempête qui bouleverfe la mer, après avoir donné par-tout fes ordres, & préparé toutes les armes qu'il peut employer contre fa fureur, fe fert de fon art fans fe laiffer toucher aux larmes & aux prieres des paffagers, qui font éperdus de frayeur & malades ; lui de même, après avoir bien fermé fa ville & pofé par-tout des gardes pour n'être pas furpris, il fuivoit les confeils que lui fuggéroit fa prudence, fe mettant peu en peine des cris, des plaintes & des emportemens de fes citoyens, quoique d'un côté fes amis fiffent tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prieres, & que de l'autre fes ennemis n'oubliaffent rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais difcours, & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chanfons & par des fatyres, en décriant fa conduite, comme celle d'un lâche & d'un homme qui laiffoit tout en proie à leurs ennemis. (*a*) Cléon même étoit un de ceux qui s'acharnoient le plus contre lui, & ce malheureux, profitant de la colere de fes citoyens, s'avançoit confidérablement par ce

(*a*) *Cléon même étoit un de ceux.*) C'eft le même Cléon qu'Ariftophane a fi mal traité. Il fut fi bien gagner le peuple, qu'il fut enfuite général des Athéniens.

moyen dans la bienveillance du peuple, comme Hermippus le témoigne dans ces vers : *(a) Roi des ſatyres, pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre de la langue, & tu parles de guerre avec beaucoup d'audace & de fierté. (b) A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Telès ; (c) mais l'éclat d'une épée nue te fait frémir ; tu n'as plus ni force ni vertu, (d) quoique tu ſois aiguillonné par l'ardent Cléon, qui ne te donne aucun relâche.*

Tout cela n'émut point Périclès, il ſupporta patiemment ces injures & ces reproches,

(a) *Roi des ſatyres.*) Hermippus appelle Périclès *roi des ſatyres*, à cauſe des débauches dont on l'accuſoit.

(b) *A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Telès.*) C'eſt, à mon avis, le ſeul véritable ſens de ces mots, ψυχὴν δὲ Τέλητος ὑπέστης. *Tu as promis le courage d'un Telès.* Ce Telès étoit quelque homme de grande réputation pour ſon courage. Ceux qui ont traduit, *tu as la timidité d'un Telès*, ſe ſont fort trompés.

(c) *Mais l'éclat d'une épée nue te fait frémir, tu n'as plus ni force ni vertu.*) Dans ces vies de Plutarque il n'y a point de paſſage plus corrompu que celui-ci. Ce vers d'Hermippus, comme il eſt écrit, n'eſt pas intelligible. Car que ſignifie ἀκόνη βρύχει κοπίδας ? Cela n'eſt point grec, & ne préſente aucun ſens. Je ſuis perſuadé qu'il faut corriger, κ᾽ ἀγχειρίδιον δι᾽ ἀκόνης σκληρᾶς πυραθηγμένης βρύχεις κοπιᾶς. « Et quand » tu vois devant toi une é» pée nue & bien affilée, » tu frémis, tu trembles, » & tu n'as plus ni force ni » vertu ». *Dentibus frendes, & deficis, fatiſcis.* Car voilà les deux marques ordinaires & naturelles de la frayeur & de la lâcheté, les dents qui claquent, & les forces défaillantes.

(d) *Quoique tu ſois aiguillonné par l'ardent Cléon.*) M. Salvini a fort bien connu la plaiſanterie de ce mot αἴθωνι Κλέωνι. Car il a vu que c'eſt une parodie de ce mot qui eſt ſouvent dans Homere, αἴθωνι σιδήρῳ. *Micanti ferro.* Au lieu *du fer*, Hermippus a mis plaiſamment *Cléon*, pour le tourner en ridicule.

& se contentant d'envoyer une flotte de cent vaisseaux au Péloponese, il demeura chez lui, tenant toujours sa ville en bride, jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirés. Cependant pour adoucir & pour amuser le peuple, qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre, il leur redonnoit de nouvelles forces par quelque distribution de deniers, & par le partage de quelques terres; car il leur donna par sort les terres des Æginetes qu'il avoit chassés. Ce que souffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une consolation dans leur misere; la flotte qui étoit allée au Péloponese avoit ravagé une grande étendue de pays, & saccagé grand nombre de bourgs & de petites villes, (*a*) & Périclès, en personne, avoit fait une course dans les terres de Mégare, qu'il avoit entiérement ruinées. Ainsi l'armée des ennemis, qui faisoient certainement beaucoup de mal aux Athéniens par terre, mais qui n'en recevoient pas moins d'eux par mer, n'auroit pas résisté si long-tems à une si rude guerre, (*b*) & se seroit bientôt lassée, comme Périclès

(*a*) *Et Périclès, en personne, avoit fait une course dans les terres de Mégare.*) Plutarque se trompe ici, Périclès n'étoit pas assez imprudent pour sortir de sa ville pendant que les Lacédémoniens étoient dans l'Attique; il ne fit cette course qu'après qu'ils se furent retirés au commencement de l'automne; & cela est si vrai, que Thucydide marque même que la flotte des Athéniens revenoit du Péloponese, & étoit déja à Egine, & que les soldats de la flotte se joignirent à l'armée de terre.

(*b*) *Et se seroit bientôt lassée, comme Périclès l'avoit prédit.*) Elle se lassa aussi, & s'en retourna. Plutarque confond ici les deux courses qu'Archidamus fit dans l'Attique, & des deux il n'en fait qu'une. Archidamus re-

l'avoit prédit au commencement, si quelque démon ne se fût opposé aux conseils de la prudence humaine. Premiérement, il s'éleva dans la ville une peste si violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeunesse, & diminuoit extrêmement les forces des Athéniens, & cette maladie du corps passa jusqu'à l'esprit, & l'aigrit extrêmement contre Périclès, de maniere que comme des phrénétiques, qui s'emportent contre leur médecin & contre leur pere, ils se révolterent contre lui & le maltraiterent, excités à cela par ses ennemis, qui alloient disant que cette maladie (*a*) ne venoit que de la multitude des gens des bourgs qui s'étoient retirés dans la ville, parce que dans la saison la plus chaude de l'année, tous ces gens-là étoient obligés de loger pêle-mêle dans de petits trous obscurs, & sous des

tourna l'année suivante. Thucydide l'a fort bien marqué. Cela est important pour cette histoire. La peste dont il est parlé ensuite, ne s'éleva qu'à ce second voyage d'Archidamus, la troisiéme année de l'olympiade LXXXVII.

(*a*) *Ne venoit que de la multitude des gens des bourgs.*) Amiot a traduit, *de la multitude des paysans*, mais il s'est trompé. Les paysans sont opposés aux gens de la ville, & ici c'étoient de véritables Athéniens. Les habitans des bourgs qui composoient tous une seule & même ville; par exemple les trois mille habitans du bourg d'Acharnes, qui s'étoient retirés dans Athenes, étoient aussi francs Athéniens que ceux qui habitoient Athenes même. Il ne faut que voir la vie de Thesée, *page* 164, & le second livre de Thucydide, qui explique cela parfaitement, en faisant voir que Thesée fit un seul corps de citoyens de tous les habitans des bourgs, en détruisant les palais & les salles à tenir conseil, & en les obligeant tous à s'assembler dans l'hôtel-de-ville d'Athenes. Leur habitation étoit toujours dans les bourgs, mais la justice ne se rendoit que dans la ville.

tentes étouffées, où ils menoient une vie casaniere & oisive, respirant toujours le même air, au lieu qu'auparavant ils faisoient beaucoup d'exercice, & jouissoient d'un air libre & pur; & qu'on ne devoit accuser de toutes ces calamités que celui qui, dans cette guerre, avoit comme versé dans leurs murailles ce déluge de gens de campagne, & qui cependant n'employoit point ce grand nombre d'hommes, mais les tenoit là renfermés & entassés les uns sur les autres comme des animaux, les laissant dévorer à la corruption qu'ils contractoient les uns des autres, sans leur donner aucun secours, ni le moindre rafraîchissement.

Pour remédier à ces malheurs, & pour incommoder ceux qui leur faisoient une si cruelle guerre, (a) Périclès fit équipper cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua de bonnes troupes d'infanterie & de cavalerie. Ce gros armement donna autant d'espérance à ses citoyens, que de frayeur à ses ennemis. L'embarquement fait, comme Périclès montoit sur son vaisseau, (b) tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser entiérement, & la terre fut couverte de ténebres Cela jetta la consternation & l'épouvante dans l'esprit

(a) *Périclès fit équipper cent cinquante vaisseaux.*) Cent vaisseaux Athéniens, sur lesquels il y avoit quatre mille hommes d'infanterie, & des barques où il y avoit quatre cens chevaux. A ces cent vaisseaux, il s'en joignit cinquante de Chio & de Lesbos.

(b) *Tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser.*) Cette éclipse n'arriva pas à cette derniere expédition, mais à la précédente.

de tous les Athéniens, qui regardoient cette éclipſe comme un préſage funeſte. Périclès voyant donc ſon pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui mit un pan de ſon manteau devant les yeux, & lui demanda *ſi cela paroiſſoit ſi épouvantable*, *& s'il le prenoit pour un ſigne ſi terrible*. Le pilote ayant répondu que non; *quelle différence mets-tu donc*, ajouta Périclès, *entre mon manteau & ce qui cauſe cette éclipſe, ſinon que ce qui produit ces ténebres eſt plus grand que mon manteau?* Mais, quant à cette matiere, elle eſt traitée dans les écoles des philoſophes.

Périclès ayant mis à la voile, ne fit aucun exploit qui répondît à la grandeur de cet appareil; (*a*) & comme il aſſiégeoit la ſacrée ville d'Epidaure, dont il eſpéroit de ſe rendre bientôt maître, il fut ſurpris d'une maladie qui l'obligea de lever le ſiége, & qui ſe répandit non-ſeulement ſur toutes les troupes, mais auſſi ſur tous ceux qui s'approchoient de ſon camp. Voyant donc que ce mauvais ſuccès avoit irrité les Athéniens contre lui, il voulut les conſoler (*b*) & leur redonner de la confiance; mais il ne put jamais les appaiſer qu'après que, par leurs ſuf-

(*a*) *Et comme il aſſiégeoit la ſacrée ville d'Epidaure*, &c. *il fut ſurpris d'une maladie.*) Comme ſi Eſculape eut voulu ſe venger de ce qu'on aſſiégeoit ſa ville: mais Thucydide ne parle point de cette maladie; il fait voir même qu'après avoir mal réuſſi à Epidaure, il eut d'auſſi mauvais ſuccès à Trézene, à Hermione & ailleurs, & que le ſeul exploit qu'il fit, ce fut de prendre Pruſie, ville de la Laconie, ſur la côte de la mer.

(*b*) On peut voir dans Thucydide le diſcours qu'il fait ſur cela aux Athéniens.

frages, ils lui eurent ôté ſa charge de général & l'eurent condamné à une groſſe amende. Ceux qui diſent le moins, la font monter à quinze talens, & ceux qui diſent le plus, la pouſſent juſqu'à (*a*) cinquante. Celui qui ſe porta pour accuſateur dans ce jugement, ce fut Cléon, comme le rapporte Idomenée, ou Simmias, ſelon Théophraſte, ou Lacraditas, ſi l'on en croit Héraclide de Pont. Mais ces malheurs publics paſſerent bientôt, le peuple ayant laiſſé toute ſa colere, pour ainſi dire, dans la plaie, comme l'abeille y laiſſe ſon aiguillon. Il n'en fut pas de même de ſes maux domeſtiques; car outre qu'il avoit perdu par la peſte un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, la diviſion regnoit depuis long-tems dans ſa famille. Xantippe, ſon fils ainé, qui aimoit naturellement la dépenſe, & qui avoit épouſé une jeune femme, qui ne l'aimoit pas moins, & qui étoit fille d'Iſander, & petite fille d'Epilycus, ne pouvoit ſupporter l'exacte économie de ſon pere, qui ne fourniſſoit que bien petitement à ſes plaiſirs: il envoya donc ſous ſon nom emprunter quelqu'argent. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-ſeulement Périclès refuſa de le payer, mais il l'appella encore en juſtice; Xantippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre ſon pere, & le décrioit par-tout, ſe moquant ouvertement des aſſemblées qu'il faiſoit dans ſa maiſon, & des converſations qu'il avoit

(*a*) Diodore la fait monter à quatre-vingt talens.

avec les ſophiſtes. Car il alloit diſant qu'un jour dans les jeux publics un athlete ayant tué par mégarde, d'un coup de javelot, le cheval d'Epitimius de Pharſale, (a) Périclès avoit paſſé toute une journée avec Protagoras, pour examiner qui étoit, ſelon la droite raiſon, le véritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les Agonothetes, c'eſt-à-dire, les préſidens de ces jeux. Steſimbrotu ajoute, que ce fut Xantippe même qui ſema le bruit qu'il avoit un commerce criminel avec ſa femme, & que ce fils conſerva juſqu'à ſa mort cette animoſité, qu'il avoit contre ſon pere, & qu'on ne put jamais appaiſer. Il mourut de la peſte; Périclès perdit en même tems ſa ſœur, avec pluſieurs de ſes parens & de ſes amis les plus conſidérables, & qui lui étoient les plus néceſſaires pour le gouvernement. Cependant il ne ſuccomba point ſous ces malheurs; la fermeté de ſon ame n'en fut point

(a) *Périclès avoit paſſé toute une journée avec Protagoras pour examiner*, &c.) Voilà une recherche bien frivole pour un général d'armée comme Periclès. Mais il n'y a nulle apparence que Périclès s'amuſât à ces niaiſeries de ſophiſte : c'eſt un ridicule que ſon fils voulut bien lui donner, pour ſe moquer de l'amour qu'il avoit pour la philoſophie, comme Ariſtophane, dans la 11e ſcene du premier acte des *Nuées*, reproche à Socrate, qu'il recherchoit, avec Cairephon, combien une puce ſautoit de ſes propres ſemelles. Ce Protagoras étoit le plus grand ſophiſte de ce tems-là; il amuſa & trompa la Grece pendant plus de quarante ans, & amaſſa plus de bien par ſes ſophiſmes, que Phidias par ſes beaux ouvrages, & que dix autres ſculpteurs comme lui. On n'a qu'à voir ce que Platon en a dit dans ſes dialogues, dans le *Protagoras* & dans le *Ménon*.

ébranlée, & on ne le vit ni pleurer, ni faire des obſeques, ni paroître ſur le tombeau d'aucun de ſes proches, juſqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ſes enfans légitimes. Alors, étonné & ébranlé par un ſi rude coup, il fit tous ſes efforts pour ſe maintenir dans ſon aſſiette naturelle, & pour conſerver cette grandeur d'ame qui avoit paru en tant d'occaſions : mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs ſur la tête du mort, il ne put ſoutenir cette cruelle vue, ni être le maître de ſa douleur, qui éclata par des cris, par des ſanglots, & par un torrent de larmes, ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

(*a*) Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres capitaines & les autres orateurs, & n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force & l'autorité néceſſaires pour une charge ſi importante & ſi difficile, commença à le deſirer & à le rappeller à ſon tribunal. Il étoit alors renfermé dans ſa maiſon, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ſes autres amis lui perſuaderent de ſortir & de ſe montrer. D'abord le peuple lui demanda pardon de ſon ingratitude; & Périclès, touché de ſes prieres, reprit le gouvernement.

Après qu'il eut été élu général, la premiere

(*a*) *Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres capitaines.*) C'eſt-à dire ayant voulu examiner les qualités qu'ils avoient; car elle n'eut pas le tems de les éprouver; puiſque Périclès mourut l'année ſuivante. Auſſi Thucydide dit-il que Périclès fut rappellé peu de tems après.

chofe qu'il fit, (*a*) ce fut de propofer qu'on cafsât la loi qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorfqu'il fe voyoit des fils légitimes. Mais alors il la voulut abolir, de peur que faute de fucceffeur defcendu de lui, fa maifon & fa race ne fuffent entiérement éteintes, & ne périffent avec fon nom. Voici ce que c'étoit que cette loi.

Plufieurs années auparavant, Périclès étant dans fa plus grande puiffance, & fe voyant plufieurs enfans légitimes, comme nous l'avons déja dit, fit un decret, qui portoit qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables, que ceux qui feroient nés de pere & de mere Athéniens. Quelque tems après ce decret, le roi d'Egypte envoya à Athenes un préfent de quarante mille (*b*) mefures de bled; il falloit donc que ce bled fût partagé entre les citoyens, mais fur les termes de l'ordonnance; on fit à tous les bâtards des procès, qui jufqu'alors avoient été négligés, & auxquels on n'avoit pas penfé. Il y eut même beaucoup de citoyens que l'on comprit dans ce nombre par de pures chicanes, pour les empêcher d'avoir part à la diftribution. Il y en eut près de cinq mille, qui furent condamnés & vendus comme efclaves, & quatorze

(*a*) *Ce fut de propofer qu'on cafsât la loi*, &c.) Ce n'étoit pas l'amour de la patrie qui avoit porté Périclès à faire cette loi, c'étoit la haine & l'envie qu'il avoit contre Cimon, & qui l'excitoient à rayer fes enfans des rôles des citoyens. Mais quand la fortune l'eut puni de fa dureté, alors l'amour de fa maifon & de fon nom fut plus fort que cette haine. Il fit caffer cette loi en faveur de fon bâtard.

(*b*) Chaque mefure étoit du poids de cent huit livres.

mille quarante qui furent confirmés dans leurs privileges de citoyens ; il paroissoit donc fort étrange & fort dur, qu'une loi qui avoit été exécutée à la lettre contre un si grand nombre de personnes, fût annullée & cassée par celui-là même qui en avoit été l'auteur & le promoteur. Mais les calamités domestiques qui étoient arrivées à Périclès, comme pour le punir de son orgueil & de son arrogance, toucherent de compassion les Athéniens, qui, estimant que ces malheurs, qu'il ne méritoit point, étoient l'ouvrage d'une fortune envieuse & jalouse, & que sa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire son bâtard dans les registres des citoyens de sa tribu, & de lui donner son nom propre, & c'est celui qui, dans la (a) suite, après avoir défait les Péloponésiens dans une bataille navale, près des isles (b) Arginuses, (c) fut condamné à mort avec les autres capitaines, ses collegues.

Peu de tems après Périclès tomba malade de la peste, qui véritablement ne fut ni si aiguë, ni si violente que celle des autres, mais

(a) Vingt-deux ans après.

(b) Trois isles au bas de Lesbos, près de la côte d'Asie.

(c) *Fut condamné à mort avec les autres capitaines, ses collegues.*) Les Athéniens avoient élu dix capitaines. Après le gain de la bataille, on leur fit le procès ; on en condamna huit à la mort, & on en exécuta six qui se trouverent présens, du nombre desquels étoit ce bâtard de Périclès. Le seul crime qu'on leur imputoit, étoit de n'avoir pas enterré les morts. Xénophon a écrit cette aventure fort au long dans le premier livre de son *Histoire grecque*. Ce combat fut donné sous l'archonte Callias, la seconde année de l'olympiade XCIII, vingt-quatre ans après la mort de Périclès.

foible & languissante, & qui, avec une lenteur accompagnée de changemens infinis, consumoit peu à peu son corps & affoiblissoit son esprit. Théophraste dans l'endroit de ses morales, où il recherche si les mœurs changent avec la fortune, & si elles peuvent être si altérées par les maux du corps, qu'elles s'écartent & s'éloignent de la vertu, raconte que Périclès dans cette maladie, étant visité par un de ses amis, (a) lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou, (b) voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puisqu'il souffroit ces sottises-là.

(a) *Lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou.*) Ces charmes qu'on donnoit comme des remedes éprouvés contre les maladies & contre certains maux, étoient fort en usage parmi les payens, & ne sont pas inconnus parmi nous; car on voit encore des esprits foibles qui en sont infatués. C'étoient de prétendus préservatifs faits avec des enchantemens de la magie, ou sous certaines constellations, auxquelles l'astrologie judiciaire attribuoit de grandes vertus, & on les appelloit, par cette raison, *des remedes physiques.* Tel est ce remede que Marcellus propose pour les maux d'estomac. *Ad stomachi dolorem remedium physicum fit: In lapide jaspide exculpe draconem radiatum, ut habeat septem radios, & claude auro, & utere in collo.* « Pour le » mal d'estomac, servez-vous » de ce remede physique; gra» vez sur une pierre de jaspe » un dragon rayonné, qui ait » sept rayons, enchassez-le » dans de l'or, & portez-le » pendu au cou ». Comme les femmes sont plus sujettes à cette superstition, Périclès ajoute fort bien, *que des femmes lui avoient pendu au cou.*

(b) *Voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puisqu'il souffroit ces sottises-là.*) Plutarque explique fort bien le sentiment de Périclès, qui avoit été trop bien instruit par Anaxagore pour donner dans de si grandes niaiseries, & pour attendre quelque soulagement de ces préservatifs, que la superstition & l'erreur avoient inventés.

Comme il étoit à l'extrêmité & ſur le point de rendre l'ame, les principaux citoyens, & les amis qui lui reſtoient, étoient dans ſa chambre autour de ſon lit, & parloient de ſa vertu & de la grande puiſſance qu'il avoit eue, parcouroient ſes exploits, & comptoient le nombre de ſes victoires ; car étant général des Athéniens, il avoit érigé à l'honneur de ſa ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avoit gagnés. Ils diſcouroient donc ainſi entr'eux, croyant qu'il avoit déja perdu tout ſentiment, & qu'il ne pouvoit plus entendre ; mais il ne lui étoit pas échappé une ſeule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le ſilence : *Je m'étonne*, leur dit-il, *que vous conſerviez ſi bien dans votre mémoire, & que vous releviez ſi fort des choſes auxquelles la fortune a tant de part, & qui ſont déja arrivées à tant d'autres capitaines, & que vous oubliiez ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux. C'eſt*, ajouta-t-il, *que mon miniſtere n'a fait prendre le manteau noir à aucun de nos citoyens.* Quel admirable perſonnage, non-ſeulement par ſa douceur & par l'humanité, qu'il a toujours conſervées dans tant de grandes affaires, & au milieu de tant de haines & d'oppoſitions, mais encore par ce ſentiment noble & généreux, qui lui faiſoit regarder comme la plus grande de toutes ſes actions, de n'avoir jamais rien accordé à l'envie ni à la colere dans une puiſſance ſuprême, & de ne s'être jamais porté envers perſonne en impla-

cable ennemi ! Il me ſemble, pour moi, que cela ſeul, je veux dire la douceur de ſes mœurs & de ſa vie, qu'il conſerva toujours nette & pure, (*a*), ſuffit pour juſtifier le ſurnom d'*Olympien*, qui lui avoit été donné, & pour faire voir que ce n'étoit point pour lui un ſurnom ridicule & faſtueux, mais au contraire qu'il lui étoit très-ſéant & très-convenable, & qu'il ne pouvoit lui être juſtement envié; (*b*) car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous, que les dieux étant, par leur nature, la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux, ſont, à bon droit, les rois & les maîtres du monde, non pas de la maniere que les poëtes, pour nous troubler, & pour nous donner de fauſſes idées par leurs impertinentes imaginations, nous les repréſentent dans leurs ouvrages, où ils ſe contrediſent eux-mêmes : car, en parlant du lieu que les dieux habitent, ils l'appellent une demeure ferme & inébranlable,

(*a*) *Suffit pour juſtifier le ſurnom d'Olympien.*) Puiſſent les princes, s'ils liſent ces vies, faire attention à ce paſſage ! puiſſent-ils être bien pénétrés de cette vérité, que la douceur, la clémence, l'humanité, ſont les ſeuls moyens qu'ils aient de s'attirer le reſpectable ſurnom d'*Olympiens*, c'eſt-à-dire de *divins*; car ce n'eſt que par-là qu'ils peuvent reſſembler à Dieu !

(*b*) *Car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous, que les dieux étant, par leur nature, la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux.*) C'eſt ce qui avoit porté quelques philoſophes à établir deux principes, comme deux dieux oppoſés, dont l'un étoit auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Syſtême très-ancien, que Manès renouvella d'après les principes des mages, par lequel ces philoſophes eſſayoient de rendre raiſon des contradictions inexplicables de l'homme.

lable, qui n'eſt jamais agitée de vents, ni obſcurcie de nuages, qui jouit toujours d'une douce ſérénité, & qui en tout tems eſt également éclairée par une lumiere pure, n'y ayant qu'un ſéjour comme celui-là, qui convienne à une nature immortelle, & qui jouit de la ſouveraine félicité; (*a*) & en même tems, ils nous dépeignent les dieux eux-mêmes pleins de trouble, de haine, de colere, & de toutes les autres paſſions indignes d'un homme qui conſerve encore quelque reſte de bon ſens, & quelque ombre de ſageſſe. Mais ces réflexions paroîtront peut-être la matiere d'un autre traité.

(*b*) Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Périclès, firent bien ſentir aux Athéniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, & leur en imprimerent dans le cœur un très-grand regret. Car ceux qui, pendant ſa vie, avoient été le plus bleſſés de ſa grande puiſſance, comme d'une lumiere qui les offuſquoit, après ſa mort n'eurent pas plutôt eſſayé des autres orateurs & gouverneurs du peuple, qu'ils avouerent publiquement

(*a*) *Et en même tems ils nous dépeignent les dieux pleins de trouble, de haine, de colere.*) Il eſt vrai que la tranquillité de cette demeure, oppoſée au trouble & à la diviſion qui regnent parmi les dieux qui l'habitent, fait un ſingulier contraſte dans Homere, qui a fait cette deſcription du ciel dans le ſixiéme livre de l'Odyſſée, & qui dépeint les dieux tels que Plutarque le remarque ici.

(*b*) *Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Périclès.*) Comme on peut le voir dans les vies d'Alcibiade, de Nicias & de Lyſandre. Périclès mourut la troiſiéme année de cette guerre du Péloponeſe, c'eſt-à-dire, la derniere année de l'olympiade LXXXVII.

que jamais il n'y avoit eu d'homme plus modéré dans la ſévérité, ni plus grave dans la douceur, & que cette puiſſance ſi onéreuſe, à laquelle on donnoit le nom odieux de monarchie ou de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défenſe & le plus fort rempart de l'état, tant il s'étoit gliſſé depuis ſa mort, dans le gouvernement, de méchanceté & de corruption, qui n'avoient oſé éclater pendant ſa vie, ou qu'il avoit toujours tenu foibles & baſſes, en les empêchant de croître & de monter à un excès ſans remede, par la licence & par l'impunité.

Fin de la vie de Périclès.





FABIUS MAXIMUS.

PÉRICLÈS ayant été tel dans les choſes dignes de mémoire, dont la connoiſſance eſt parvenue juſqu'à nous, il eſt tems de paſſer à Fabius Maximus, que nous avons à lui oppoſer. (*a*) On dit qu'Hercule, étant devenu amoureux en Italie d'une nymphe, ou, ſelon d'autres, d'une femme du pays, près des rives du Tibre, (*b*) eut d'elle le premier Fabius, (*c*) duquel eſt deſcendue la famille des Fabiens, (*d*) une des plus nombreuſes & des plus

(*a*) *On dit qu'Hercule étant devenu amoureux, en Italie, d'une nymphe ou d'une femme du pays.*) Selon Denys d'Halicarnaſſe, Hercule n'eut en Italie que deux enfans; l'un nommé Pallas, qu'il eut de la fille d'Evandre; & l'autre nommé Latinus, qu'il eut d'une fille Hyperboréenne, qu'il avoit menée avec lui.

(*b*) *Eut d'elle le premier Fabius.*) Ainſi la race des Fabiens étoit plus ancienne que Rome de quatre ou cinq cens ans. On ne peut pas douter qu'il n'y eût déja des Fabiens avant Rome bâtie, puiſque Rémus appella de ce nom ceux qui s'attacherent à lui.

(*c*) *Duquel eſt deſcendue la famille des Fabiens.*) Notre langue n'a point de termes différens pour exprimer ce que les Romains appelloient *gens* & *familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches, & *familia* ne comprenoit qu'une ſeule branche, une ſeule maiſon. Nous ſommes forcés de donner à notre mot *famille*, toute l'extenſion qu'ils donnoient à *gens*. Il ſuffit d'en avertir.

(*d*) *Une des plus nombreuſes & des plus illuſtres de Rome.*) Des plus nombreuſes, car elle entreprit ſeule la guerre contre les Veïens, & envoya contre eux trois cens ſix Fabiens qui y furent tous tués, la derniere année de l'olympiade LXXV, & des plus illuſtres, car elle avoit

illustres de Rome. Il y a des auteurs qui écrivent que les premiers de cette maison (*a*) furent anciennement appellés *Fodiens*, parce qu'à la chasse ils prenoient les bêtes avec des piéges & des fosses ; car les Romains appellent encore aujourd'hui les creux *des fosses* ; & pour dire creuser la terre, ils disent *fodere* ; & que dans la suite du tems, par le changement de deux lettres, de *Fodiens*, ils furent appellés *Fabiens*. Cette maison a porté plusieurs grands personnages, & (*b*) sur-tout un Fabius Rullus, qui, à cause de ses grandes actions, fut surnommé *Maximus*, c'est-à-dire *très-grand*.

De ce Fabius Maximus descend en droite ligne, au quatriéme degré, Fabius Maximus,

été élevée aux plus grandes charges, & il y avoit eu des Fabiens qui avoient été sept fois consuls.

(*a*) *Furent anciennement appellés* Fodiens.) Festus écrit qu'ils furent appellés *Fovii à Fovea*, & il en donne deux raisons qu'on peut voir au mot *Fovii*. Mais pourquoi ne pas croire plutôt avec Pline, qu'ils furent appellés *Fabii à Fabis*, à cause des feves qu'ils savoient fort bien cultiver, comme les Lentulus & les Cicérons furent ainsi nommés à cause des pois & des lentilles? *Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optime genus sereret.* Liv. XVIII, chap. 3. Cela convient à la simplicité de ces tems, où l'agriculture étoit la principale occupation des héros.

(*b*) *Sur-tout un Fabius Rullus, qui, à cause de ses grandes actions, fut surnommé Maximus.*) Ce Fabius Rullus fut cinq fois consul, & remporta plusieurs grandes victoires sur les Samnites, les Toscans & autres peuples. Mais ce ne furent pas ses grandes actions qui lui acquirent le surnom de *Maximus*, qui ne lui fut donné que parce que, pendant sa censure, il avoit fait quatre tribus de toute la populace de Rome, qui avant lui étoit dispersée dans toutes les tribus, & regnoit dans les comices. Ces tribus furent appellées *tribus urbanæ.* Tite-Live, IX, 46.

dont nous écrivons la vie, & qui eut le ſurnom de *Verrucoſus*, à cauſe d'une petite verrue qu'il eut ſur la levre. Il fut auſſi appellé *Ovicula* dans ſon enfance, c'eſt-à-dire, *petite brebis*, à cauſe de la douceur de ſon naturel & de ſa ſtupidité apparente; car ſon eſprit raſſis & tranquille, ſon ſilence, le peu d'empreſſement qu'il avoit pour les plaiſirs de ſon âge, la lenteur & la peine avec leſquelles il apprenoit ce qu'on lui enſeignoit, la douceur & la complaiſance qu'il avoit pour ſes camarades, paſſoient dans l'eſprit de ceux qui ne le voyoient pas de près, pour autant de marques de bêtiſe & de peſanteur d'eſprit. Il n'y avoit qu'un petit nombre de gens qui reconnuſſent que cette immobilité venoit de profondeur, & qui entreviſſent dans ce naturel une magnanimité incomparable & un courage de lion.

Après ce premier âge, comme il fut excité par les affaires de la république, il fit bientôt voir à tout le monde que ce qu'on prenoit pour ſtupidité & pour pareſſe, étoit gravité; que ce qu'on appelloit timidité, étoit prudence, & que ce qui paſſoit pour une nature peſante & inſenſible, n'étoit que conſtance & que fermeté. Voyant donc la grandeur de la république, (*a*) & les terribles guerres qu'elle avoit à ſoutenir de tous côtés, il prépara ſon corps aux combats par l'exercice, comme les

(*a*) *Et les terribles guerres qu'elle avoit à ſoutenir.*) Surtout contre les Carthaginois; car c'étoit dans le tems de la premiere guerre Punique.

premieres armes que la nature a données à l'homme, afin qu'il s'en ſerve dans les dangers, & il forma ſon diſcours comme un inſtrument propre à mener & à perſuader le peuple, en l'accommodant parfaitement à ſes mœurs ſéveres, & au genre de vie qu'il avoit choiſi. Car ſon éloquence n'étoit ni affectée, ni chargée de graces inutiles & vaines, qui ne ſont propres que pour la pompe & l'oſtentation, mais pleine d'un bon ſens qui lui étoit propre, & qui donnoit à toutes ſes penſées & à toutes ſes ſentences, tant de force & de ſolidité, (*a*) qu'elles reſſembloient, dit-on, extrêmement à celles de Thucydide. (*b*) On conſerve encore aujourd'hui un de ſes diſcours qu'il prononça dans une aſſemblée du peuple, à la louange de ſon fils, qui étoit mort après avoir été conſul.

Fabius Maximus (*c*) fut cinq fois conſul.

(*a*) *Qu'elles reſſembloient, dit-on, extrêmement à celles de Thucydide.*) Car le ſtyle de Thucydide eſt court, ſerré, & a quelque choſe de guerrier. Il évitoit avec ſoin les graces inutiles & vaines de ceux que Platon appelle dans ſon Phedre, λογοδαιδάλους, c'eſt-à-dire de ceux dont l'éloquence eſt trop variée & trop fleurie; & ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que bien qu'il fût du tems que cette éloquence énervée regnoit le plus, il réſiſta à la corruption, &, comme dit Cicéron, *à talibus deliciis, vel potius ineptiis, abſuit.* « Il ſe tint très-» éloigné de ces délices, ou » de ces inepties ».

(*b*) *On conſerve encore aujourd'hui un de ſes diſcours.*) C'eſt ce diſcours dont il eſt parlé dans le traité de la *Conſolation* attribué à Cicéron, & qu'il appelle *inſignem ingenii, judicii, ordinis præſtantiâ.* « Admirable pour l'eſprit, le » jugement & l'ordre ». Fabius étoit pourtant fort âgé quand il le compoſa, car le fils fut conſul dix ans ſeulement avant la mort du pere.

(*c*) *Fut cinq fois conſul.*) Fabius fut conſul la premiere fois l'an de Rome 521, ayant pour collegue Man. Pomponius Matho, comme font foi les

(*a*) Dans son premier consulat, il triompha

fastes capitolins & Zonaras; & parce qu'en même tems les Liguriens & les habitans de l'isle de Sardaigne s'étoient révoltés contre les Romains, à la suscitation des Carthaginois, Fabius alla faire là guerre aux Liguriens, & Pomponius aux Sardes, dont tous deux revinrent victorieux, & triomphèrent glorieusement. Zonaras ajoute qu'en haine de ce que les Carthaginois leur avoient suscité des guerres, ils les envoyerent sommer de leur payer l'argent qu'ils leur devoient par l'accord fait entre eux à la fin de la premiere guerre Punique, & qu'ils eussent à leur quitter toutes les isles, parce qu'elles leur appartenoient; & afin qu'ils déclarassent mieux leur intention touchant la paix ou la guerre, ils leur firent présenter une pique & un caducée, afin qu'ils choisissent lequel ils voudroient. Les Carthaginois dirent qu'ils ne choisiroient point, mais que lequel des deux qu'on leur laissât, ils l'accepteroient volontiers. Ainsi les ambassadeurs Romains s'en retournerent sans rien conclure, les uns & les autres appréhendant de commencer la guerre. Aulugelle, liv. X, chap. 27, dit presque la même chose touchant cette ambassade, ajoutant que ce fut Fabius qui l'envoya aux Carthaginois. Le second consulat de Fabius fut l'an 526 de la fondation de Rome, quand il eut pour collegue Spurius Carvilius Ruga, comme on voit dans les fastes, dans Zonaras, & dans Cicéron au livre de la Vieillesse; ce fut dix ans devant qu'Annibal passât en Italie. Son troisiéme consulat fut la quatriéme année de la seconde guerre Punique, & la 359[e] de la fondation de Rome; son compagnon fut Tiber. Sempronius Gracchus, à qui on désigna premiérement pour collegue L. Posthumius Albinus: mais cet Albinus étant décédé avant que d'entrer en possession de sa charge, on élut Claudius Marcellus en sa place; & parce qu'en l'élection de Marcellus il se trouva quelque défaut, Fabius Maximus lui fut substitué, au rapport de Tite-Live, livre XXIII. Son quatriéme consulat fut l'année suivante 540 de la fondation de Rome, quand il eut pour compagnon Marcellus, consul pour la troisiéme fois, comme Plutarque touche ailleurs, & Tite-Live écrit, livre XXIV. Enfin Fabius fut consul la cinquiéme fois l'année dixiéme de la seconde guerre Punique, & la 545 de la fondation de Rome, ayant pour collegue Q. Fulvius Flaccus, consul pour la quatriéme fois. Ce fut alors que Fabius prit Tarente, comme rapporte Tite-Live, livre XXVIII. MEZIRIAC.

(*a*) *Dans son premier con-*

des Liguriens, qui, après avoir été défaits dans une grande bataille, & avoir perdu leurs meilleures troupes, furent contraints de se renfermer dans leurs Alpes, & de cesser les incursions & les ravages qu'ils faisoient dans les provinces voisines.

(a) Quelques années après, Annibal étant entré en armes dans l'Italie, (b) & ayant gagné le combat de Trébia, s'avançoit à grandes journées par la Toscane, saccageant tout ce qui se trouvoit sur son chemin, ce qui jetta la consternation & l'épouvante dans Rome. Cette désolation fut précédée par des signes & par des prodiges épouvantables, les uns familiers & ordinaires aux Romains, comme ceux des foudres & des tonnerres, & les autres extraordinaires & inouis. On dit que des boucliers avoient paru d'eux-mêmes tout (c) couverts de sang; qu'on avoit moissonné des épics sanglans dans les champs d'Antium; qu'il étoit tombé une pluie de pierres embrasées, (d) & que le ciel ayant paru se fen-

sulat il triompha des Liguriens.) Ce premier consulat de Fabius tombe dans la troisiéme année de l'olympiade CXXXVI, 232 ans avant l'ere chrétienne, & la 520 de la fondation de Rome, sept ans après la premiere guerre Punique. Fabius triompha l'année suivante.

(a) *Quelques années après.*) Plutarque laisse ici un vuide de quinze années; car Annibal entra en Italie sous le consulat de Scipion & de Sempronius, la troisiéme année de l'olympiade CXL, l'an de Rome 535, l'an 216 avant l'ere chrétienne.

(b) *Et ayant gagné le combat de Trébia.*) Il avoit gagné le combat du Tesin contre Scipion, avant celui de Trébia contre Sempronius. Polybe décrit ces deux combats dans son livre III.

(c) C'est ce que Tite-Live dit, *avoient sué du sang.*

(d) *Et que le ciel ayant paru se fendre & s'entr'ouvrir*

dre & s'entr'ouvrir au-dessus de la ville des Phalériens, il en étoit tombé (*a*) quantité

au-dessus de la ville des Phalériens, il en étoit tombé quantité d'écriteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot: Mars prépare ses armes.) Il me paroît que Plutarque n'a pas bien pris le sens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-différens. Voici ses propres termes au commencement du livre XXII: *Faleriis cœlum findi visum, velut magno hiatu, quaque potuerit, ingens lumen effulsisse; sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam: Mavers telum suum concutit.* « On vit à Phaleres le » ciel se fendre & s'entr'ou» vrir, & une grande lumiere » remplir ce grand vuide. Les » sorts diminuerent & s'appe» tisserent d'eux-mêmes, & il » en tomba un où il étoit é» crit: *Mars prépare ses ar» mes*). Plutarque de ces deux prodiges n'en fait qu'un. Ces sorts ne tomberent pas du ciel; Tite-Live parle des sorts qui étoient gardés avec grand soin à Préneste dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminués, ce qui étoit déja d'un très-mauvais augure, & il en tomba un où l'on vit écrit, *&c.*

(*a*) *Quantité d'écriteaux.*) Quoiqu'il n'y eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'est pourtant une curiosité raisonnable de vouloir savoir comment elle se pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces sorts & ces écriteaux. Cicéron, dans le livre second de la Divination, sect. 41, nous en apprend toute l'histoire. Il dit que dans les archives de Préneste il étoit contenu qu'un homme des plus considérables de la ville, nommé Numérius Suffucius, fut averti par plusieurs songes réitérés & menaçans, d'aller entr'ouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il brisa ce rocher, & qu'il en sortit plusieurs sorts, qui étoient de petits morceaux de bois de Roure bien taillés, où étoient écrites des prédictions en caracteres anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les consultoit, on ouvroit ce coffre, on faisoit mêler & brouiller tous ces sorts par un enfant, qui ensuite en tiroit un, & c'étoit la réponse que l'on donnoit au consultant. Par le passage de Plutarque, il semble qu'on en tiroit plusieurs, & que des caracteres qui étoient gravés sur tous ces petits morceaux, en les rassemblant on en composoit ces prophéties. Mais cela est démenti par ce passage de Cicéron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, que je viens de rapporter, par lequel il paroît clairement que chacun de ces sorts contenoit une prophétie entiere, comme celle-ci: *Mars prépare ses armes.* La

d'écriteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, *Mars prépare ses armes*. Tout cela n'étonna point le consul Caïus Flaminius, (*a*) qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de ses prospérités précédentes; car

friponnerie des prêtres se servoit habilement de ces sorts selon l'occasion; car c'étoit une de leurs inventions pour tromper & pour attirer un grand profit à leur temple. *Tota res est inventa fallaciis aut ad quæstum, aut ad superstitionem*, dit fort bien Cicéron. Mais que peut-on dire sur ces mêmes sorts, qui paroissoient quelquefois diminués, appetissés, *sortes extenuatæ*, comme parle Tite-Live en plusieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux présage? Apparemment ces sorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les prêtres faisoient tirer les uns ou les autres, selon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Cicéron ajoute que ces sorts étoient fort décriés de son tems, qu'on ne s'en servoit plus, & que ce nom des sorts de Préneste n'étoit plus connu que du vulgaire, toujours tenace dans la superstition. Cependant, par un passage remarquable de Suétone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque considération du tems de Tibere; car il dit que cet empereur forma le dessein de ruiner tous les oracles voisins de Rome, mais qu'il en fut détourné par la majesté des sorts de Préneste, sur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les sorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plutôt rapporté dans son temple, que les sorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'est pas difficile de reconnoître là l'adresse des prêtres, qui voulurent conserver leur oracle & maintenir leur temple dans son ancienne réputation. Préneste n'étoit pas le seul lieu où il y avoit de ces sorts; il y en avoit à Antium, à Tibur & ailleurs.

(*a*) *Qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore enorgueilli de ses prospérités précédentes.*) Polybe fait ce portrait de Flaminius, que c'étoit un grand orateur, mais un très-mauvais général, & que d'ailleurs il étoit devenu superbe, & se confioit en ses forces. Il doutoit si peu de la victoire, qu'il y avoit dans ses troupes moins de soldats que de goujats, qui suivoient l'armée avec des chaînes pour enchaîner les ennemis.

tout (*a*) fraîchement, (*b*) contre toute ſorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois dans une grande bataille qu'il avoit donnée (*c*) contre les ordres exprès du ſénat, & contre l'avis de Furius Calvus ſon collegue.

Quoique ces prodiges euſſent rempli d'effroi la plupart des eſprits, Fabius n'en fut pas fort ému, perſuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces ſignes ; mais voyant que les ennemis étoient en petit nombre, & bien informé qu'ils man-

(*a*) Six ans auparavant, dans ſon premier conſulat.

(*b*) *Contre toute ſorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois.*) Plutarque dit que Flaminius avoit battu les Gaulois, *contre toute ſorte d'apparence*, parce qu'il avoit fait pluſieurs grandes fautes. La premiere, d'avoir donné la bataille à des ennemis qui étoient fort ſupérieurs en nombre ; la ſeconde, d'avoir mépriſé les auſpices & négligé les ordres du ſénat ; & la troiſiéme, qui n'étoit pas la moins conſidérable, d'avoir mal rangé ſon armée ; car il la mit en bataille ſur les bords du Pô, de maniere qu'il n'avoit laiſſé aucun eſpace à ſes troupes pour pouvoir ſe retirer en arriere ; de ſorte que ſi elles avoient été obligées de reculer tant ſoit peu, elles auroient été renverſées dans la riviere. Mais cette imprudence du conſul fut réparée par la prudence des tribuns, à qui on dut la gloire du gain de cette bataille. Ceci arriva l'an de Rome 530, pendant le premier conſulat de Flaminius, qui eut pour collegue P. Furius Piſo. *Polyb.* liv. II.

(*c*) *Contre les ordres du ſénat*, &c.) Ceci arriva la premiere fois que Flaminius fut conſul, avec P. Furius Philus, l'an 531 de la fondation de Rome, cinq ans devant qu'Annibal paſsât en Italie, comme Plutarque raconte plus au long en la vie de Marcellus, & comme on peut le voir dans Polybe, livre II. Six ans après, c'eſt-à-dire la ſeconde année de la ſeconde guerre Punique, & la 537 de la fondation de Rome, C. Flaminius fut conſul pour la ſeconde fois, ayant pour collegue Cn. Servilius Geminus, & ce fut alors qu'il perdit la bataille auprès du lac de Thraſymene, comme rapporte Polybe, livre III, & Tite-Live, livre XXII. MEZ.

quoient d'argent, il exhortoit les Romains à avoir patience, & leur conseilloit de ne point combattre contre un homme qui avoit une armée exercée & aguerrie par un grand nombre de combats qu'elle avoit donnés sous lui ; que la seule chose qu'il falloit faire, c'étoit d'envoyer du secours à leurs alliés, s'assurer de leur ville, & laisser consumer peu à peu les forces d'Annibal, comme une flamme qui éclairoit de loin, mais qui ne pouvoit être que de peu de durée.

Avec toutes ces raisons, (*a*) il ne put pourtant pas persuader Flaminius, qui dit : *Qu'il ne souffriroit pas que la guerre s'avançât jusqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au-dedans de ses murailles, comme avoit fait autrefois Camillus.* En même tems il ordonna aux tribuns de se mettre en marche avec les troupes ; & comme il montoit lui-même à cheval, il arriva que, sans aucune cause apparente, (*b*) son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jetta par terre la tête la premiere. Cet acci-

(*a*) *Il ne put pourtant pas persuader Flaminius.*) Flaminius ne fit cette faute que par une sotte ambition. Il voulut combattre avant que l'autre consul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui la gloire de cette victoire.

(*b*) *Son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jetta par terre.*) Cette chûte de cheval, qui parut de mauvais augure, fut suivie d'un autre signe qui ne fut pas expliqué plus favorablement ; c'est que lorsque l'enseigne voulut arracher son étendard pour marcher, il ne put en venir à bout. Mais quelle merveille, dit Cicéron, qu'un cheval s'effraye, & qu'un enseigne, qui voudroit peut-être ne pas partir, ne se prenne que foiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre ?

dent ne le fit point changer de deſſein ; il alla au-devant d'Annibal, comme il avoit réſolu, & rangea ſon armée en bataille près du lac de Thraſymene.

Quand les deux armées furent aux mains, il y eut un ſi grand tremblement de terre, que des villes entieres furent renverſées, que les rivieres changerent leurs cours, & que les montagnes furent entr'ouvertes, & leurs fondemens découverts. Cependant aucun des combattans ne ſentit cette violence. Le conſul Flaminius, après avoir fait des actions d'une force prodigieuſe, & d'une hardieſſe encore plus étonnante, (*a*) fut tué dans ce combat avec les plus braves de l'armée, & les autres ayant été mis en fuite, on en fit un carnage horrible ; il en demeura quinze mille ſur la place, (*b*) & on fit autant de priſonniers. Annibal fit chercher parmi les morts avec beaucoup de ſoin le corps de Flaminius, pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à ſon courage ; mais il fut impoſſible de le trouver, & l'on ne ſut jamais ce qu'il étoit devenu.

(*c*) Quant à la défaite de Trébia, ni le conſul, qui en écrivit au ſénat, ni celui qui en porta la premiere nouvelle à Rome, ne

(*a*) *Fut tué dans ce combat.*) Il fut tué par un Gaulois, nommé Ducarius, qui le perça d'un coup de lance, après avoir tué ſon écuyer.

(*b*) *Et autant de priſonniers.*) Tite-Live, liv. XXII, & Val. Maximus, livre premier, ch. VI, ne mettent que ſix mille priſonniers. MEZ.

(*c*) *Quant à la défaite de Trébia.*) Elle arriva l'an de Rome 535. Le conſul qui fut battu, étoit Tibérius Sempronius Longus, collegue de Pub. Cornélius Scipio. C'étoit la premiere année de la ſeconde guerre Punique.

dirent la chose comme elle étoit : ils déguiserent tous la vérité, (*a*) en faisant entendre que la victoire avoit été douteuse. Mais à celle-ci, le préteur Pomponius ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il assembla le peuple ; & sans user d'aucun détour, il lui dit : *Romains, (b) nous avons été battus dans un grand combat, notre armée est taillée en pieces, & le consul Flaminius a été tué. Voyez donc ce que vous avez à faire pour votre salut & pour la sûreté de Rome.*

Ces paroles répandues sur cette multitude, comme un vent orageux qui tombe sur la vaste mer, remplit la ville d'agitation & de trouble ; l'alarme & la consternation étoient si grandes, que personne ne pouvoit ni donner ni prendre conseil. Enfin ils tomberent pourtant tous d'accord que les affaires étoient réduites en un tel état, qu'on avoit nécessairement besoin de la suprême puissance, qu'on appelle *dictature*, & d'un homme capable de l'exercer avec beaucoup de courage & d'autorité ; qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette charge, & qu'il étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a

(*a*) *En faisant entendre que la victoire avoit été douteuse.*) Le consul Sempronius écrivit au sénat, que le mauvais tems lui avoit arraché la victoire des mains.

(*b*) *Nous avons été battus dans un grand combat.*) Il ne dit que ces mots, *nous avons été battus.* Le reste fut ajouté par ceux qui entendirent cette premiere nouvelle.

formés, & où la hardiesse est tempérée par la prudence.

Cet avis ayant été généralement reçu, (*a*) Fabius fut nommé dictateur; (*b*) il choisit pour général de la cavalerie, Lucius Minucius; & la premiere chose qu'il demanda au sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée, car cela étoit expressément défendu au dictateur, par une loi fort ancienne; soit que l'on fît consister la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût par cette raison qu'il falloit que le général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter; soit que cette charge étant d'ailleurs en toutes choses d'une autorité souveraine, & fort (*c*) voisine de la tyrannie, (*d*) on voulût que le dictateur parût au moins

(*a*) *Fabius fut nommé dictateur.*) Il n'y avoit que les consuls qui pussent nommer le dictateur; & comme Servilius étoit à l'armée, son collegue Flaminius ayant été tué, le peuple nomma Fabius prodictateur; & Tite-Live nous apprend que ce ne fut qu'en considération de la gloire de ce personnage, que ses descendans obtinrent la permission de mettre dans ses titres, *dictateur*, au lieu de *pro-dictateur*. Cela me paroît remarquable.

(*b*) *Il choisit pour genéral de la cavalerie Lucius Minucius.*) Polybe & Tite-Live appellent ce général, ou ce mestre-de-camp général de la cavalerie, *Marcus Minucius*, & non pas *Lucius*. C'étoit M. Minucius Rufus.

(*c*) C'est pourquoi Denys d'Halicarnasse l'appelle *une tyrannie élective.*

(*d*) *On voulut que le dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple.*) Mais Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permission au sénat; c'est donc du sénat qu'il avoit besoin, & non pas du peuple. Il n'y a pas d'apparence que Plutarque soit tombé dans une si grande contradiction en si peu de lignes: ce passage doit être expliqué favorablement. Fabius proposa sa demande au sénat, qui fit confirmer &

en cela avoir beſoin du peuple. Fabius donc, pour faire connoître la grandeur & la majeſté de la charge dont il étoit revêtu, & pour rendre ſes citoyens plus obéiſſans & plus ſouples, (*a*) ſortit précédé par vingt-quatre licteurs, qui portoient les faiſceaux; & voyant approcher l'autre (*b*) conſul, il lui envoya faire commandement par un licteur, de renvoyer les faiſceaux qu'on portoit devant lui, de quitter toutes les marques de ſa dignité conſulaire, & de venir le trouver comme ſimple particulier.

Enſuite, après avoir commencé par offrir des vœux & des ſacrifices, ce qui eſt le plus beau & le plus juſte de tous les commencemens, & après avoir remontré au peuple que la défaite de Thraſymene ne venoit point de la lâcheté des ſoldats, mais de la négligence de leur général, & du mépris qu'il avoit eu pour les choſes ſaintes & pour les auſpices; il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à honorer les dieux, & à déſarmer leur colere. En quoi faiſant, il ne travailloit pas à remplir leur eſprit de ſuperſtition, mais à affermir par la piété leur courage, & à diſſi-

ratifier la permiſſion par le peuple; car il eſt conſtant que cela dépendoit du peuple, comme nous le voyons par Tite-Live, livre XXIII. *Dictator M. Junius Pera rebus divinis perfectis, latoque ut ſolet, ad populum ut equum aſcendere liceret*, &c.

(*a*) *Sortit précédé par vingt-quatre licteurs.*) Ceci ne ſe paſſa pas dans Rome, mais à la campagne, après que Fabius ſe fut mis en marche pour aller ſe mettre à la tête des troupes.

(*b*) Le conſul Servilius, ſon collegue Flaminius ayant été tué.

per leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du ciel.

(*a*) Alors furent consultés les livres saints, qu'ils appellent livres des Sibylles; ces livres qu'ils tiennent si secrets, & qui leur ont été si souvent utiles; (*b*) & l'on assure que l'on y trouva des prophéties qui s'accordoient parfaitement avec les événemens de ce tems-là; mais il n'étoit pas permis de les divulguer ni de les faire connoître. (*c*) Après quoi le dictateur, en pleine assemblée du peuple, (*d*) voua aux dieux ce qu'ils appellent *le prin-*

(*a*) *Alors furent consultés les livres saints, qu'ils appellent les livres des Sibylles.*) Du tems de Fabius, les trois livres que la Sibylle avoit vendus à Tarquin, & dont j'ai rapporté l'histoire ailleurs, étoient encore en nature; ils durerent jusqu'à l'embrasement du capitole, du tems de Sylla. Ceux qu'on mit à la place, étoient supposés pour la plupart, comme on le connoissoit par les acrostiches, chose inconnue dans ces anciens tems.

(*b*) *Et l'on assure que l'on y trouva des prophéties*, &c.) Les décemvirs, après avoir consulté ces livres, se garderent bien d'en publier les prédictions; ils rapporterent seulement au sénat ce qu'il falloit faire, & ce que ces livres ordonnoient.

(*c*) *Après quoi le dictateur, en pleine assemblée du peuple, voua aux dieux.*) Ce n'étoit pas le dictateur qui faisoit le vœu, mais le pontife.

(*d*) *Voua aux dieux ce qu'ils appellent le printems sacré*). Vouer le printems sacré, c'étoit vouer de consacrer aux dieux tout ce qui naîtroit depuis le premier de Mars jusqu'au premier de Mai. Et au commencement, les enfans qui naissoient dans ce tems-là, étoient compris dans ce vœu; mais ensuite on adoucit cette coutume, & on prit le parti de spécifier dans le vœu ce qu'on promettoit: *Quod ver attulerit ex suillo, ovillo, caprino, bovillo grege.* On peut voir les remarques sur Festus, au mot *ver sacrum.*

Ibid. Les Romains exceptoient de ce vœu les enfans, mais d'autres peuples d'Italie les y comprenoient; & parce qu'ils trouvoient trop cruel de sacrifier, comme les autres animaux, les enfans nés

tems sacré, c'est-à-dire, qu'il promit de leur sacrifier tout le fruit que porteroient dans le printems prochain les brebis, les chevres, les vaches & les truies, dans les plaines, les montagnes, les prairies, & sur les rivieres de toute l'Italie. (*a*) Il voua aussi de faire jouer les grands jeux, (*b*) jusqu'à la somme de trois

dans le printems sacré, ils les élevoient jusqu'en âge d'adolescence; & alors, après les avoir voilés, les jettoient hors de leurs confins, afin qu'ils allassent chercher d'autres terres & d'autres lieux pour habiter. MEZ.

(*a*) *Il voua aussi de faire jouer les grands jeux.*) C'est-à-dire les jeux Romains, qui ne furent d'abord que des tournois dans le cirque. Mais on y ajouta ensuite le spectacle du théatre, c'est-à-dire, qu'on y joignit les jeux Sceniques. C'est pourquoi Plutarque dit mot à mot, *qu'il voua les jeux de musique & de la scene.*

(*b*) *Jusqu'à la somme de trois cens trente-trois mille sesterces, trois cens trente-trois dixains & un tiers, ce qui revient à quatre-vingt.*) Ce passage avoit été si mal traduit, qu'il étoit impossible de faire quadrer la somme Romaine avec la somme Grecque. Plutarque parle ici des sesterces & des dixains (*denarii*) qui eurent cours dans cette seconde guerre Punique, après l'entrée d'Annibal en Italie. L'évaluation que Plutarque fait de cette monnoie Romaine à la monnoie Grecque de son tems, doit servir à nous faire connoître précisément le prix qu'il donne aux dixains & aux sesterces. Nous savons certainement que la drachme vaut dix sols. Les quatre-vingt-trois mille cinq cens quatre-vingt-trois drachmes & deux oboles, font donc justement 41791 liv. 13 sols 4 den. de notre monnoie. Pour trouver cette somme dans le compte Romain, Plutarque a pris le dixain à dix sols comme la drachme, & le sesterce à deux sols six deniers. Car de cette manière les trois cens trente-trois mille sesterces, avec les trois cens trente-trois dixains & un tiers, font de même 41791 liv. 13 sols 4 den. Ainsi les deux sommes quadrent. Mais comme cette somme paroît bien forte pour ces tems-là, je suis persuadé que Plutarque a été trompé par ce passage de Tite-Live, qui, en parlant de ce vœu, dit dans le livre XXII : *Ejusdem rei caussa ludi magni voti æris trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta*

cens trente-trois mille ſeſterces, trois cens trente-trois dixains, & un tiers, ce qui revient à quatre-vingt trois mille cinq cens quatre-vingt trois drachmes & deux oboles de notre monnoie grecque. Il ſeroit bien difficile de rendre raiſon pourquoi on ſpécifioit préciſément cette ſomme, à moins qu'on ne veuille faire valoir en cette rencontre la vertu du nombre ternaire, en diſant, (*a*) que c'eſt de ſa nature un nombre parfait, (*b*) le premier

tribus, *triente*. « Pour le même ſujet, on voua les grands » jeux juſqu'à la ſomme de » trois cens trente-trois mille » trois cens trente-trois aſſes » & un tiers ». Plutarque a cru que le mot *æris* ſignifioit des ſeſterces, mais il ne ſignifie que des *aſſes*, dont les dix faiſoient le dixain, & qui valoient par conſéquent un ſol. Ainſi, ſelon l'hiſtorien Latin, toute la ſomme de trois cens trente-trois mille trois cens trente-trois aſſes & un tiers, ne faiſoient que 16666 liv. 13 ſols 4 den. de notre monnoie; ce qui revient à trente-trois mille trois cens trente-quatre drachmes & deux oboles de la monnoie Grecque. Cela ſuffit pour l'éclairciſſement de ce paſſage de Plutarque, qui eſt très-conſidérable & très-important; car il peut nous ſervir de tarif pour l'évaluation des monnoies Grecques & Romaines.

(*a*) *Que c'eſt un nombre parfait.*) Il ne faut pas entendre ceci ſuivant la définition d'Euclide, qui dit, que le nombre parfait eſt celui qui eſt égal à toutes les parties aliquotes jointes enſemble, comme ſont 6 & 28; mais ſuivant l'opinion des Pythagoriciens & des Platoniciens, qui enſeignoient que le nombre ternaire eſt le plus parfait de tous pour des raiſons myſtérieuſes. Et quand Plutarque dit que le ternaire eſt le commencement de la pluralité, il parle à la maniere des Grecs, qui ont trois nombres en leur déclinaiſon, le ſingulier, le duel & le pluriel, & qui, parlant de pluſieurs choſes, n'uſent point ordinairement du pluriel, s'il n'y en a plus de deux, c'eſt-à-dire trois pour le moins. MEZ.

(*b*) *Le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité.*) Car *un* n'eſt pas nombre, *deux* n'eſt que diviſion, & par conſéquent *trois* eſt le premier nombre impair, qui, ayant en lui un commencement, un milieu

des nombres impairs, & le commencement de la pluralité, & qu'il embrasse & comprend les premieres différences, & les premiers élémens de tous les nombres, qu'il assemble & unit.

Fabius donc en portant le peuple à élever son esprit vers la divinité, & à mettre toute sa confiance en elle, le rendit plus tranquille sur l'avenir; & pour lui, mettant toute l'espérance de la victoire en lui-même, comme persuadé que Dieu n'accorde des succès heureux qu'à la vertu & à la prudence, il marche contre Annibal, non pas dans le dessein de le combattre, (*a*) mais résolu de miner la vigueur de son armée par la longueur du tems, de le réduire à la derniere disette par son

& une fin, comprend les premieres différences, & embrasse les premiers élémens de tous les nombres, c'est pourquoi on a dit que trois étoit *tout*. On l'a appellé aussi *le nombre sacré*, & on le croyoit le plus propre & le plus convenable pour toutes les choses qui regardoient la religion.

(*a*) *Mais résolu de miner la vigueur de son armée.*) Le seul avantage que les troupes d'Annibal avoient sur celles de Fabius, c'étoit la vigueur & la hardiesse que leur inspiroient leurs victoires. Ils étoient encore supérieurs en cavalerie; mais les Romains avoient sur Annibal d'autres avantages, qui, étant bien ménagés, devoient nécessairement leur procurer la victoire; car ils faisoient des levées très-facilement, & ils avoient toutes sortes de vivres & de munitions qui leur étoient portés en abondance par les derrieres; de sorte que, pourvus de toutes les choses nécessaires, ils n'étoient pas obligés d'aller au fourrage, & de sortir de leur camp. Fabius les tenoit là, épiant toujours les occasions de tomber sur les Carthaginois, qui alloient fourrager jusqu'à ses retranchemens, ce qui arrivoit fort souvent; Fabius en tuoit tous les jours quelques-uns, & par ce moyen il affoiblissoit ses ennemis, & augmentoit le courage de ses troupes.

abondance, & de consumer le petit nombre de ses troupes, par ses nombreuses légions.

Dans cette vue, pour se mettre hors d'état d'être insulté par la cavalerie d'Annibal, il campoit toujours sur les hauteurs, dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand l'ennemi se tenoit en repos; & quand l'ennemi marchoit, il le suivoit & le côtoyoit, paroissant toujours aux environs sur le haut des montagnes, dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & aussi assez commode pour faire craindre aux ennemis que, par ces délais, il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & pour les prendre à son avantage. Mais traînant ainsi les choses en longueur, il se faisoit mépriser de tout le monde, & étoit fort décrié dans son camp. Les ennemis même le regardoient comme un homme qui n'avoit ni vertu, ni courage. Annibal fut le seul qui jugea bien de sa grande habileté, & qui comprit la maniere dont il avoit resolu de le combattre; c'estpourquoi il vit bien qu'à quelque prix que ce fût, il falloit l'attirer au combat, ou par adresse ou par force; qu'autrement c'étoit fait des Carthaginois, qui par-là étoient réduits à ne pouvoir se servir des armes en quoi ils étoient les plus forts, & à voir périr & se consumer inutilement celles en quoi ils étoient les plus foibles, & dont ils manquoient, c'est-à-dire, l'argent & les hommes. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagêmes, &, pour

ainsi dire, à tous les tours de palestre dont il put s'aviser, comme un bon athlete qui n'oublie rien pour trouver quelque prise sur son ennemi. Tantôt il s'approchoit de son camp, & lui donnoit des alarmes; tantôt il s'en éloignoit pour l'obliger à le suivre & à décamper, tâchant par toute sorte de moyens de le tirer de la résolution qu'il avoit prise de ne point hazarder de combat.

Mais Fabius, convaincu que le parti qu'il avoit pris étoit le meilleur & le plus expédient, y demeura toujours ferme. Le seul homme qui lui faisoit de la peine, c'étoit Minucius, général de la cavalerie, lequel brûlant d'impatience de combattre, & faisant le brave mal-à-propos, gagnoit les bonnes graces de l'armée, en lui inspirant une furieuse ardeur d'en venir aux mains, & en la remplissant d'espérances vaines; de maniere que les soldats se moquoient ouvertement de Fabius, (a) l'appellant tout haut *le pedagogue d'Annibal*, & qu'ils élevoient jusqu'au ciel Minucius, l'appellant grand personnage, & général plein de valeur & digne de Rome.

Ces louanges augmenterent encore la pré-

(a) *L'appellant tout haut le pédagogue d'Annibal.*) Car les fonctions d'un pédagogue, c'est de suivre les enfans, de les mener par-tout, & de les ramener; c'est pourquoi, dans le *Phormion* de Térence, Phédria, qui n'avoit d'autre consolation que de suivre sa maîtresse,

Sectari, in ludum ducere & reducere,

est appellé pédagogue,

Quid pedagogus ille, qui citharistriam, &c.

ſomption & la fougue de Minucius, (*a*) juſques-là que ſe moquant des campemens de Fabius ſur les montagnes, il diſoit par-tout, *que leur dictateur leur choiſiſſoit au moins de beaux théatres pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie;* & il demandoit aux amis de Fabius, *ſi ſe défiant de la terre, comme d'un poſte peu sûr, il n'iroit pas camper dans le ciel avec ſon armée, ou ſi c'étoit pour ſe dérober aux ennemis, qu'il alloit ſe cachant dans les brouillards & dans les nues.*

Les amis de Fabius lui rapportoient tous ces diſcours, & lui conſeilloient de mettre fin à ces médiſances & à ſa honte par un combat; mais ſans s'émouvoir, il leur dit: *Ce ſeroit alors que je me montrerois bien plus timide que je ne leur parois, ſi la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faiſoit changer de réſolution. Quand on craint pour ſa patrie, on craint ſans honte; au lieu que de s'étonner pour l'opinion des hommes, & de ſe laiſſer abattre à leurs calomnies & à leurs reproches, c'eſt à faire à un homme indigne d'un ſi grand commandement, & qui eſt l'eſclave de ceux*

(*a*) *Juſques-là que ſe moquant des campemens de Fabius.*) Tite-Live fait ſur cette audace de Minucius une réflexion qu'on ne ſera peut-être pas fâché de lire ici. Il dit, « que Minucius s'élevoit » par l'art de rabaiſſer ſes ſu» périeurs, & que cet art, » quoique très-mauvais, s'eſt » fortifié, & s'eſt accru par » les trop grands ſuccès d'un » nombre infini, qui s'en » ſont ſervis très-utilement». *Premendorumque ſuperiorum arte, quæ peſſima ars nimis proſperis multorum ſucceſſibus crevit, ſeſe extollebat.* Cet art n'eſt pas déchu de notre tems.

dont il doit être le maître, & qu'il doit retenir & corriger quand ils penſent mal.

Après cela Annibal tomba dans une fort grande mépriſe; car voulant s'éloigner de Fabius, & mener ſon armée dans des lieux où il pût trouver du fourrage, il commanda aux guides de le conduire d'abord après ſouper (*a*) dans les campagnes de Caſinum; (*b*) mais les guides n'ayant pas bien entendu à cauſe de la prononciation étrangere, jetterent ſon armée dans les extrêmités de la Campanie, près de la ville de Caſilinum, au milieu de laquelle paſſe (*c*) le fleuve Lothronus, que les Romains appellent Vulturne. C'eſt un pays environné de montagnes coupées par un vallon qui s'étend juſqu'à la mer, où les eaux du fleuve qui s'y décharge font de grands marais & des bancs de ſable fort profonds, ſuivis d'une rade fort dangereuſe, où l'on ne peut trouver nul abri.

Quand Annibal fut engagé dans cette vallée, Fabius, qui connoiſſoit parfaitement les chemins, fit occuper l'iſſue de ce détroit par un corps de quatre mille hommes, plaça le

(*a*) *Dans les campagnes de Caſinum.*) Ce n'étoit pas ſeulement pour le fourrage que Annibal vouloit gagner Caſinum, ſa principale vue étoit de ſe mettre en état d'empêcher Fabius de ſecourir ſes alliés, & il l'auroit fait s'il avoit occupé ce poſte.

(*b*) *Mais les guides n'ayant pas bien entendu à cauſe de la prononciation étrangere.*) Annibal, en traînant la ſeconde ſyllabe de *Caſinum*, prononça ce mot comme s'il avoit été de quatre ſyllabes, au lieu de trois; & c'eſt ce qui fit la mépriſe des guides, qui entendirent *Caſilinum*.

(*c*) *Le fleuve Lothronus.*) Polybe le nomme *Athurnus;* mais ce nom eſt corrompu, ou dans Polybe, ou dans Plutarque.

reſte

reste de son armée sur les hauteurs des environs ; & avec ses meilleures troupes & les plus légeres, tombant sur l'arriere-garde des Carthaginois, il mit toute leur armée en désordre & leur tua huit cens hommes. Annibal voulut donc se retirer d'un lieu si désavantageux, & ayant appris la bévue de ses guides & le danger où ils l'avoient jetté, il les fit tous mettre en croix : mais parce qu'il désespéroit de pouvoir forcer & chasser les ennemis qui étoient maîtres des hauteurs, & que ses troupes étoient extrêmement abattues & découragées de se voir prises comme dans un piége, sans espérance d'en pouvoir jamais sortir, il résolut de tromper ses ennemis par ce stratagême ; il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de sarmens ou de brossailles seches ; & qu'à l'entrée de la nuit, sur un signal qui seroit donné, on allumât ces torches, & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes, du côté des détroits & des passages que gardoient les ennemis.

Pendant qu'on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet ordre, de son côté il range son armée en bataille sur la brune, & la fait avancer au petit pas Les bœufs, tandis que le feu, qu'ils portoient à leurs cornes, fut petit & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les pasteurs & les bouviers, qui gardoient leurs troupeaux sur les collines,

étoient émerveillés de voir ces torches qui éclairoient tous les lieux d'alentour, & ils penſoient que ce fût une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux; mais ſi-tôt que les cornes, brûlées dans la racine, porterent le feu juſqu'au vif, & que les bœufs, agités par la douleur & ſecouant leurs têtes, ſe furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang ni de route certaine, effarouchés & pleins de douleur & de rage, ils ſe mirent à courir comme furieux à travers ces montagnes, la tête & la queue enflammées, & mettant tout en feu ſur leur chemin. Ce fut un terrible ſpectacle pour ceux qui gardoient les détroits; car ces torches leur paroiſſoient des flambeaux portés par des hommes. Ils s'effraient & ſe troublent, penſant que les ennemis viennent les aſſaillir & les enfermer de tous côtés. Pas un n'a le courage de garder ſon poſte, ils s'enfuient tous vers leur camp, & abandonnent les paſſages. L'infanterie légere d'Annibal s'en ſaiſit en même tems, & donne le loiſir au reſte de l'armée de défiler ſans crainte & ſans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius ſentit dès la nuit même que c'étoit une ruſe d'Annibal; car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartés, étoient tombés entre ſes mains: mais parce qu'il craignoit quelque embuſcade pendant les ténebres, il ſe contenta de tenir toute la nuit ſes troupes ſous les armes; & à la petite pointe du jour

(*a*), il tomba ſur les derniers bataillons de cette infanterie légere ; il ſe fait là pluſieurs eſcarmouches dans ces détroits ; ces bataillons ſont mis en déſordre, juſqu'à ce qu'Annibal s'en étant apperçu fit paſſer du front à la queue quelques troupes d'Eſpagnols, hommes légers & diſpos, & accoutumés à gravir ſur les roches & ſur les montagnes. Les Eſpagnols donnerent ſi à propos ſur les Romains peſamment armés, qu'ils en tuerent un fort grand nombre & obligerent Fabius à ſe retirer; ce qui augmenta encore beaucoup le mépris où il étoit & les mauvais bruits qui couroient de lui. Car ayant renoncé à la force ouverte pour réduire Annibal par ſa bonne conduite & par ſa prudence, il ſe trouvoit au contraire qu'en cela même il s'étoit laiſſé vaincre par ſon ennemi. De plus, Annibal, voulant enflammer davantage la colere des Romains contre lui, n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit près de là des terres qui lui appartenoient en propre, qu'il ordonna à ſes troupes de brûler & de ruiner tous les environs, & leur défendit de toucher à celles de Fabius, & y mit lui-même des gardes pour empêcher qu'on n'y fît aucun tort & qu'on n'en détournât la moindre choſe.

Cette nouvelle, portée à Rome, donna encore plus de priſe à la cabale & plus de force à la calomnie. Les tribuns ne ceſſoient

(*a*) *Il tomba ſur les derniers bataillons.*) Polybe écrit que ce fut ſur l'infanterie qu'Annibal avoit envoyée pour occuper les hauteurs, après en avoir chaſſé les ennemis.

de déclamer contre lui dans les assemblées du peuple, excités & poussés principalement par Métilius, qui n'agissoit point en cela par aucune haine particuliere qu'il eût pour Fabius; mais il étoit proche parent de Minucius, général de la cavalerie, & il espéroit que le blâme, que l'on donneroit à Fabius, tourneroit à l'avantage & à la gloire de son collegue. Le sénat étoit aussi fort irrité & n'approuvoit nullement le traité qu'il avoit fait avec Annibal pour le rachat des prisonniers; car il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme; & que celui qui en auroit encore de son côté, (a) les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes par tête. L'échange fait sur ce cartel, il se trouva qu'Annibal avoit encore deux cens quarante-sept Romains. Le sénat refusa d'envoyer leur rançon, & fit de grandes plaintes de Fabius, (b) lui repro-

(a) *Les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes.*) Tite-Live dit, *argenti pondo bina & selibras in militem præstaret.* « Qu'il donneroit deux livres & demie d'argent pour chaque soldat ». Ce qui nous apprend que les cent drachmes des Grecs, c'est-à-dire la mine, faisoient le *pondo* des Romains, la livre, & que cette livre valoit cinquante livres de notre monnoie. Cela nous doit servir de regle pour évaluer toutes les sommes dont il est parlé dans les anciens.

(b) *Lui reprochant que, contre la dignité & la majesté de Rome.*) C'est un sentiment qu'il faudroit donner aux Romains dans une ode; & c'est ainsi qu'Horace fait parler Régulus dans l'ode V du livre III. Mais je doute fort que le sénat eût ces pensées en cette occasion : aussi Tite-Live n'en dit pas un seul mot, au contraire il fait entendre que cet article de la rançon ayant été proposé plusieurs fois au sénat, & le sénat différant toujours de faire compter l'argent, parce que Fabius avoit fait cet échange sans sa participation, *quoniam non consuluisset patres*, enfin il

chant que, contre la dignité & la majeſté de Rome, & au grand préjudice de la république, il rachetoit des hommes qui, ayant les armes à la main, avoient été aſſez lâches pour devenir la proie de leurs ennemis.

Fabius, informé de tous ces emportemens du ſénat, ſouffrit patiemment ſa colere; mais parce qu'il ſe trouvoit ſans argent, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre ni à manquer de parole, ni à abandonner ſes citoyens, il envoya ſon fils Quintus Fabius à Rome, avec ordre de vendre ſes terres & de lui en apporter l'argent. Cela ayant été exécuté avec toute la diligence poſſible, & Quintus étant de retour à l'armée avec l'argent, (*a*) Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu, & retira les priſonniers. La plupart voulurent le rembourſer dans la ſuite; mais il ne voulut rien prendre & leur donna à tous leur rançon.

Après cela Fabius, étant rappellé à Rome par les prêtres pour les ſacrifices, laiſſa ſon armée à Minucius; & ne ſe contenta pas de lui ordonner, comme ſon dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voie du conſeil comme ſon ami, & eut

prit le parti d'envoyer ſon fils à Rome, &c.

(*a*) *Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu.*) Cela montoit à une ſomme aſſez conſidérable; car le rachat de ces deux cens quarante-ſept priſonniers, à deux cens cinquante drachmes chacun, ou cent vingt-cinq livres, revenoit à ſoixante-un mille ſept cens cinquante drachmes, c'eſt-à-dire à trente mille huit cens ſoixante-quinze livres de notre monnoie.

même recours aux prieres. Mais il ne fut pas plutôt parti, que Minucius oublia ſes ordres & ſes remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour entr'autres, comme il eut appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage la plus grande partie de ſon armée, il attaqua ceux qui étoient reſtés dans le camp, en tua un grand nombre, leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens; &, après que toutes les troupes d'Annibal furent rentrées, (*a*) il ſe retira en ſûreté ſans avoir fait aucune perte. Ce ſuccès lui inſpira un orgueil & une arrogance ſans bornes, & remplit ſon ame d'une audace pleine de témérité.

Auſſi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exagéroit en des termes fort pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit: *Qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius.* Mais le peuple, plein de joie & d'eſpérance, courut à la place; & le tribun Métilius, montant ſur la tribune, lui fit un long diſcours où il exaltoit extrêmement Minucius, & accuſoit ouvertement Fabius, non pas de molleſſe & de lâcheté, mais de perfidie; enveloppant dans la même

(*a*) *Il ſe retira en ſûreté ſans avoir fait aucune perte.*) D'autres écrivent qu'il perdit cinq mille hommes, & que les Carthaginois n'en perdirent que mille de plus. C'eſt pourquoi Tite-Live écrit: *Tamen in tam pari prope clade famam egregiæ victoriæ cum vanioribus litteris magiſtri equitum Romam perlatam*; & en parlant de cet avantage, il dit: *læto verius dixerim, quam proſpero eventu pugnatum.*

accuſation les premiers & les plus puiſſans de Rome, & faiſant entendre; *Que, dès le commencement, ils leur avoient attiré cette guerre pour opprimer le peuple, & qu'ils avoient mis la ville ſous la domination d'un monarque ſouverain & indépendant, qui, par ſes remiſes, donneroit le tems à Annibal de s'affermir dans leur pays, & de faire venir d'Afrique une nouvelle armée qui acheveroit de le rendre maître de l'Italie.*

Fabius, ſe préſentant pour parler à ſon tour, ne daigna pas ſe juſtifier des accuſations du tribun; mais hauſſant la parole, il dit: *Que, ſans perdre inutilement le tems, on pensât à achever les ſacrifices & les ſaintes cérémonies, afin qu'il s'en retournât promptement à l'armée pour châtier la témérité de Minucius, qui, contre ſes ordres, avoit attaqué l'ennemi.*

A ces paroles, il s'éleva un grand bruit & un grand tumulte parmi le peuple, qui craignoit, avec raiſon, pour la vie de Minucius. Car le dictateur a pouvoir de mettre en priſon & de faire mourir qui bon lui ſemble ſans autre formalité; & ils penſoient tous que, puiſque Fabius avoit renoncé à ſa douceur naturelle, il falloit que ſa colere fût ſi grande, qu'il n'y auroit aucun moyen de l'appaiſer. C'eſt pourquoi, pleins de reſpect & de crainte, ils ſe calmerent & ſe tinrent tous en repos. Le ſeul Métilius, que ſa charge de tribun mettoit en ſûreté & rendoit inviolable, car c'eſt la ſeule qui ſubſiſte & qui re-

tienne ſon autorité, quand il y a un dictateur, toutes les autres étant ſupprimées, preſſoit extrêmement le peuple, le conjurant de ne pas abandonner Minucius; & de ne pas ſouffrir qu'il eût le ſort de T. Manlius, à qui ſon propre pere Manlius Torquatus avoit fait trancher la tête, parce qu'il avoit remporté une victoire ſignalée, & avoit été couronné; il l'exhorta à dépouiller Fabius de cette puiſſance tyrannique de la dictature, & de ſe mettre entre les mains de Minucius, qui ſeul vouloit & pouvoit les ſauver.

Le peuple ému par ſes diſcours, n'oſa pourtant pas contraindre Fabius à dépoſer la dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris; il ordonna ſeulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'armée, & auroit dans la guerre une puiſſance égale à celle du dictateur, nouveauté juſqu'alors inconnue, & qu'on revit bientôt, pour la ſeconde fois, après la défaite de Cannes; car (a) le dictateur M. Junius étant au camp, on élut à Rome Fabius Butéo ſecond dictateur, pour remplir le ſénat, extrêmement diminué par la mort d'un fort grand nombre de ſénateurs qui avoient été tués à cette bataille. Mais il y eut cette différence,

(*a*) *Le dictateur M. Junius étant au camp.*) Cette hiſtoire eſt dans Tite-Live, liv. XXIII, qui, au livre précédent, rapporte comme Junius fut créé dictateur la même année, ſeconde de la guerre, en laquelle le conſul Flaminius avoit été défait auprès de Thraſymene. MEZ.

que Fabius Butéo, après qu'il eut paru en public & qu'il eut nommé les sénateurs, renvoya sur l'heure même ses licteurs; & se dérobant à la foule, qui le suivoit pour lui faire honneur, il se mêla parmi le peuple, & demeura sur la place, vaquant à ses affaires domestiques comme simple particulier.

Les Romains, après avoir égalé Minucius à leur dictateur, croyoient bien que celui-ci trouveroit sa puissance considérablement affoiblie par ce partage, & qu'il en seroit extrêmement humilié; mais ils ne connoissoient pas ce personnage : Fabius ne crut point que leur ignorance pût être un malheur pour lui. Mais comme le sage Diogene répondit à quelqu'un qui lui disoit : *Ces gens-là se moquent de toi : Et moi,* lui dit-il, *je ne me tiens point pour moqué,* jugeant fort bien que ceux-là sont seuls moqués qui donnent lieu à la moquerie, & en sont émus & troublés : tout de même Fabius, pour ce qui le regardoit, (*a*) fut insensible à cette injure, donnant par-là une preuve bien manifeste de la vérité de cet axiome de quelques philosophes : *Qu'un homme de bien & un honnête homme ne peut être déshonoré ni injurié.* Mais, par rapport au bien public, il étoit très-fâché de cette imprudence du peuple, qui venoit de donner à

(*a*) *Fut insensible à cette injure.*) Car il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple, en lui égalant Minucius en puissance, n'avoit pu le lui égaler dans l'art de s'en servir & de commander. *Satis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.*

un téméraire le moyen de ſatisfaire à la guerre ſa folle ambition. Craignant donc que, troublé par la vaine gloire & aveuglé par ſon orgueil, il ne ſe hâtât de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome ſans qu'on le sût.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius, non plus un homme traitable, mais plein de fierté & d'arrogance, & qui prétendoit commander l'armée à ſon tour. (*a*) C'eſt à quoi Fabius ne voulut jamais conſentir; & pour l'éviter il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laiſſer commander toujours la moitié, que de le ſouffrir un ſeul jour à la tête de toute l'armée. Il retint donc pour lui (*b*) la premiere & la quatriéme légion, & donna à Minucius la ſeconde & la troiſiéme. Ils par-

(*a*) *C'eſt à quoi Fabius ne voulut jamais conſentir.*) Plutarque ſuit ici Tite-Live, qui écrit que Minucius vouloit que tour à tour ils commandaſſent chacun l'armée, un ou pluſieurs jours, & que Fabius s'y oppoſa, voyant bien que c'étoit le moyen de tout perdre. Polybe dit pourtant tout le contraire, car il dit en propres termes, liv. III, pag. 253, que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour à tour l'armée, ou de partager les légions, & que Minucius aima mieux que les légions fuſſent partagées. Le meilleur avis étoit ſans doute ce partage des troupes, comme la ſuite le prouva manifeſtement. Quelle apparence donc que ce fût l'avis de Minucius, plutôt que celui de Fabius? Un homme auſſi vain & auſſi téméraire que Minucius auroit-il pris le parti le plus ſage & le moins capable de flatter ſon ambition & ſa vanité!

(*b*) *La premiere & la quatriéme légion*, &c.) Tite-Live, livre XXII, dit au contraire que Fabius remit à Minucius la premiere & la quatriéme légion, & retint pour ſoi la ſeconde & la troiſiéme. MEZ.

tagerent de même la cavalerie & les troupes des alliés.

Minucius ne pouvoit ſe tenir qu'il ne ſe vantât & ne ſe glorifiât hautement que pour l'amour de lui on avoit rabaiſſé & ravalé la majeſté de la ſouveraine puiſſance. Et Fabius ne ceſſoit de lui remontrer que : *S'il étoit ſage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre, mais contre Annibal. Que ſi pourtant il en vouloit à toute force à ſon collegue, il avoit à lui propoſer un combat fort honnête & fort glorieux, c'étoit de faire en ſorte qu'il parût par toutes ſes actions que lui, qui avoit été ſi honoré par le peuple, & qui avoit remporté la victoire par ſes ſuffrages, il ne veilloit pas avec moins de ſoin au ſalut & à la ſûreté de ſes citoyens, que celui qui en avoit été ſi maltraité.* Minucius prit cette remontrance pour une raillerie de vieillard ; & ſe mettant à la tête des troupes qui étoient à ſes ordres, il alla camper dans un lieu (*a*) ſéparé. Annibal étoit très-bien informé de tout ce qui ſe paſſoit entre eux, & il étoit ſans ceſſe à épier l'occaſion d'en tirer avantage.

Entre l'armée de Minucius & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de ſe rendre maître, & qui étant occupée, pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroiſſoit

(*a*) A quinze cens pas de Fabius. *Polyb.*

toute unie, parce qu'elle étoit nue & entiérement découverte ; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes & autres creux aſſez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas ſe ſaiſir de cette hauteur à la dérobée, comme il le pouvoit facilement ; mais il la laiſſa là comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Si-tôt donc qu'il eut vu que Minucius s'étoit ſéparé de Fabius, il jetta la nuit de (*a*) l'infanterie & quelque cavalerie dans ces creux & dans ces ravins ; & le lendemain, dès que le jour fut aſſez grand, il envoya, à la vue de l'armée ennemie, un petit détachement s'emparer de ce poſte, afin d'engager l'ennemi à le diſputer.

Cela réuſſit comme il l'avoit prévu : Minucius détacha d'abord ſon infanterie légere, il la fit ſoutenir enſuite par ſa cavalerie ; & enfin, voyant qu'Annibal même marchoit au ſecours de ceux qui étoient ſur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ſes forces, & attaqua vigoureuſement ceux qui combattoient ſur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtre & la fortune long-tems douteuſe, juſqu'à ce qu'Annibal, voyant que Minucius avoit donné dans le piége, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit miſes en embuſcade, qui pouvoient le prendre en queue, il leur donna le ſignal. En même tems elles ſe levent bruſquement ; & jettant de grands cris,

(*a*) Cinq cens hommes de cheval, & cinq mille hommes de pied. *Polyb.*

elles fondent de tous côtés ſur les Romains avec tant de furie, qu'elles renverſent & taillent en pieces les derniers rangs, & jettent dans les autres un déſordre & un effroi qu'on ne ſauroit décrire; l'audace même de Minucius en fut preſque entiérement abattue. Il regardoit les capitaines au viſage l'un après l'autre, il n'y en avoit pas un qui osât faire ferme ni ſoutenir ſeulement la vue de l'ennemi, ils prenoient tous la fuite ſans pouvoir pourtant ſe ſauver; car les Nomades, déja victorieux, s'étoient répandus dans la plaine, & faiſoient main-baſſe ſur tous ceux qui s'écartoient.

Les Romains étant réduits à cette extrêmité, le danger qu'ils couroient ne fut point caché à Fabius, qui, ayant prévu ce qui devoit arriver, tenoit toujours ſes légions ſous les armes, & attendoit le ſuccès du combat, dont il n'apprenoit pas des nouvelles par ſes coureurs, mais qu'il regardoit lui-même de deſſus une hauteur qui étoit près de ſon camp. Quand il vit donc l'armée en déroute & enveloppée de tous côtés, & qu'il entendit le cri des ſoldats comme de gens qui n'avoient plus le courage de ſe défendre, mais qui étoient ſaiſis de frayeur, & qui tournoient le dos, il frappa ſur ſa cuiſſe; & pouſſant un grand ſoupir, il dit à ceux qui étoient près de lui: *O dieux, que Minucius s'eſt bien perdu plutôt que je ne penſois, & plus tard qu'il ne vouloit!* Et après avoir commandé aux enſeignes d'avancer & à toute l'armée de les

ſuivre, il cria à haute voix : *Soldats, allons au ſecours de Marcus Minucius, qui eſt ſi brave homme & qui a tant d'amour pour ſon pays. Si l'ardeur, avec laquelle il a voulu chaſſer trop promptement l'ennemi, lui a fait commettre quelque faute, nous l'en reprendrons une autre fois.*

En achevant ces mots, il charge les Numides qui étoient dans la plaine & les diſſipe ; delà il fond ſur ceux qui pourſuivoient les Romains, & taille en pieces ceux qui lui font tête, les autres plient & prennent la fuite de peur d'être enveloppés à leur tour. Annibal, voyant la fortune changée, & Fabius qui, l'épée à la main, avec une vigueur fort au-deſſus de ſon âge, ſe faiſoit jour au travers des combattans, & perçoit juſqu'au haut de la colline où étoit Minucius, fit ceſſer le combat ; & ayant commandé aux trompettes de ſonner la retraite, il ramena ſes troupes dans ſon camp ; les Romains furent auſſi fort aiſes de ſe retirer. Comme Annibal s'en retournoit, il dit à ſes amis qui étoient autour de lui : *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-ſouvent, que le gros nuage qui étoit ſur ces montagnes creveroit enfin & verſeroit ſur nous quelque grand orage.*

Après le combat, Fabius ayant ramaſſé les dépouilles des ennemis qui étoient reſtées ſur le champ de bataille, rentra dans ſon camp ſans laiſſer échapper une ſeule parole outrageuſe ou fâcheuſe contre ſon collegue. Mais Minucius fit d'abord aſſembler ſon armée, &

lui dit : *Mes compagnons, ne point commettre de fautes dans les grands emplois, cela eſt au-deſſus de la nature humaine; mais tirer de ſes fautes paſſées des inſtructions pour l'avenir, c'eſt ce qui eſt au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la ſageſſe. J'avoue donc que j'ai beaucoup moins de ſujet de me plaindre de la fortune, que je n'en ai de m'en louer; car ce que je n'avois point appris dans toute ma vie, je viens de l'apprendre dans une petite partie d'un jour. Je viens de me convaincre que, bien loin d'être capable de commander aux autres, j'ai beſoin de quelqu'un qui me commande, & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter ſur ceux à qui il m'eſt beaucoup plus glorieux de céder. Vous n'avez déſormais, mes compagnons, qu'un ſeul dictateur qui marchera à votre tête. La ſeule occaſion où je veux encore vous commander, c'eſt pour aller lui témoigner la reconnoiſſance que nous lui devons, & dont je veux vous donner l'exemple en me ſoumettant à ſes ordres & en lui obéiſſant le premier.*

En même tems, après avoir commandé qu'on portât les aigles & qu'on le ſuivît, il marcha vers le camp de Fabius. Dès qu'il fut entré dans ſes retranchemens, il alla droit à ſa tente. Toute l'armée, étonnée & ſurpriſe, attendoit avec impatience ce qui devoit arriver. Fabius étant ſorti de ſa tente, Minucius fit planter devant lui les enſeignes, & l'appella à haute voix *ſon pere.* Ses ſoldats appellerent ceux de Fabius leurs patrons, nom

que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Le premier bruit appaisé, & les deux armées se tenant dans le silence, Minucius s'adressa à Fabius, & lui dit: (a) *Mon dictateur, vous avez remporté dans ce jour deux victoires bien signalées; par votre valeur vous avez vaincu les ennemis; & par votre prudence & par votre générosité vous avez vaincu votre collegue. Par l'une de ces victoires vous nous avez sauvés, & par l'autre vous nous avez instruits; & autant que ma défaite par Annibal a été honteuse & funeste, autant l'avantage que vous avez eu sur moi m'a été salutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon pere, n'ayant point de nom plus vénérable que je puisse vous donner, quoique l'obligation que je vous ai soit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde; car je ne lui dois que la vie moi seul, au lieu qu'avec la vie je vous dois aussi le salut de tous ces vaillans hommes.* En finissant ces paroles, il embrassa Fabius. Ses soldats embrasserent de même leurs camarades, qui étoient devenus leurs libérateurs. Ils se jettoient au cou les uns des autres & se baisoient avec tous les témoignages d'une affection réciproque, (b) de maniere que le

(a) Ce discours & le précédent méritent d'être comparés avec ceux de Tite-Live, livre XXII.

(b) *De maniere que le camp étoit rempli d'alégresse.*) Polybe fait ici une réflexion qui mérite d'être rapportée; il dit que l'on connut alors à Rome très-évidemment quel grand avantage la prudence d'un général & un jugement ferme & plein de sens, ont sur la témérité & la folle présomption d'un homme qui n'est que soldat.

camp étoit rempli d'alégresse. On ne voyoit par-tout que des larmes que la joie & la tendresse faisoient verser.

(*a*) Après cela Fabius se démit de la dictature, & l'on recommença à créer des consuls. Les premiers qui furent choisis, continuerent de faire la guerre à la maniere & selon les projets de Fabius, en évitant de combattre avec Annibal, en secourant leurs alliés & en entretenant les villes dans la fidélité & dans le devoir. (*b*) Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure, & qui étoit fort connu par sa témérité & par le crédit que ses lâches flatteries lui avoient acquis auprès du peuple,

(*a*) *Après cela Fabius se démit de la dictature, & l'on recommença à créer des consuls.*) Quand Fabius se démit de la dictature, on ne nomma pas de nouveaux consuls. Selon Tite-Live, il remit l'armée entre les mains des consuls de cette année-là, Cnéus Servilius & C. Attilius Régulus, qui avoit été mis à la place de Flaminius qui avoit été tué, on n'a qu'à le voir livre XXII, 31, & selon Polybe, il ne la remit qu'entre les mains des consuls de l'année suivante : *Comme le tems des comices consulaires approchoit*, dit-il, livre III, *les Romains nommerent consuls L. Æmilius Paulus & Térentius Varro ; après quoi les dictateurs se démirent de leur charge ; & les consuls de l'année précédente, Cn. Servilius & M. Attilius Régulus, ayant été nommés proconsuls par le consul Æmilius Paulus, & ayant pris le commandement des armées, en disposerent selon qu'ils le jugerent à propos.*

(*b*) *Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure.*) Il étoit fils d'un boucher, & il avoit lui-même servi son pere à son commerce. Se voyant assez riche, il voulut pousser sa fortune, & s'attacha au barreau. Il s'insinua si bien dans les bonnes graces du peuple par ses flatteries, & en protégeant les derniers de la populace contre les plus gens de bien, qu'il parvint aux plus grands honneurs ; il fut questeur, édile, préteur, & enfin consul.

n'eut pas plutôt été élevé au consulat, qu'il fit paroître que, par son peu d'expérience & par son audace, il alloit risquer le tout pour le tout; car il ne cessoit de crier dans toutes les assemblées, que la guerre dureroit toujours pendant qu'on auroit des Fabius pour capitaines. Il ne demandoit qu'un seul & même jour pour voir les ennemis & pour les vaincre.

Avec ces discours hautains, il assembla de si grandes forces, que jamais les Romains n'en avoient eu de pareilles dans toutes les guerres qu'ils avoient eues sur les bras; (*a*) car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans; ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon sens dans une fort grande crainte; parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome si elle perdoit une si nombreuse jeunesse, qui étoit la fleur & l'élite des Romains. Voilà pourquoi Fabius, prenant en particulier (*b*) Paul Emile, l'autre consul, qui avoit

(*a*) *Car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans.*) On ne sauroit mieux apprendre que de Polybe la coutume des Romains sur la levée des troupes. Car cet auteur, qui accompagna Scipion en Afrique, ne parle que de ce qu'il a vu pratiquer. Voici donc ce qu'il assure qui se pratiquoit en ce tems-là. Les Romains mettoient tous les ans sur pied quatre légions, chacune de quatre mille hommes d'infanterie, & de deux cens chevaux; dans les tems difficiles, ils les faisoient de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux; on ajoutoit autant d'infanterie Latine, & de la cavalerie trois fois autant, de sorte que chaque légion étoit de dix mille hommes de pied, & de huit cens chevaux. En cette occasion, ce qui ne s'étoit jamais vu, au lieu de quatre légions on en leva huit, & par conséquent l'armée Romaine fut de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, & de six mille quatre cens chevaux.

(*b*) *Paul Emile, l'autre consul.*) L. Æmilius Paulus fut

beaucoup de capacité pour la guerre, mais qui n'étoit pas agréable au peuple, & qui même à ce nom de peuple, étoit toujours tremblant depuis qu'il l'avoit condamné à quelque amende, il l'exhortoit & l'encourageoit à s'oppoſer à la folie de ce conſul, l'aſſurant *qu'il n'auroit pas tant à déſendre ſa patrie contre Annibal, que contre ſon collegue : car ils demanderont tous deux le combat avec empreſſement. Mais Varron le demandera, parce qu'il ne connoît pas aſſez ſes forces; & Annibal, parce qu'il connoît trop ſa foibleſſe. Croyez-moi donc, Paul Emile*, continua-t-il, *ſur les affaires d'Annibal; je ſuis plus digne d'être cru que Varron. Je vous aſſure que, ſi perſonne ne combat contre lui cette année, il eſt impoſſible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opiniâtre à y demeurer. Car juſqu'ici, quoiqu'il ſemble*

conſul la premiere fois avec M. Livius Salinator, un an devant qu'Annibal paſsât en Italie, qui étoit la 535[e] de la fondation de Rome. Durant ce premier conſulat, il fit la guerre en Eſclavonie, & la ſubjugua entiérement, après qu'il en eut chaſſé Démétrius Pharius, comme raconte Polybe, livre III. Mais l'auteur des *Vies des hommes illuſtres* & Zonaras diſent que les deux conſuls furent à cette guerre, & qu'ils triompherent tous deux des Illyriens. A leur retour, Livius Salinator fut accuſé devant le peuple & condamné à une groſſe amende, pour avoir partagé le butin aux ſoldats trop inégalement, à ce que dit Frontin, liv. IV, ou, comme dit l'auteur des *Vies des hommes illuſtrés*, il fut condamné comme atteint & convaincu de péculat. Paul Emile fut auſſi accuſé & condamné, comme dit Plutarque; mais il ne fut pas traité ſi rudement que ſon compagnon, puiſque Tite-Live, livre XXII, dit qu'il échappa comme à demi-brûlé de la condamnation de ſon collegue, & de la ſienne propre. MEZ.

victorieux & maître de la campagne, on n'a pas vu un seul de ses ennemis quitter le parti de Rome pour prendre le sien; & il ne lui reste pas la troisiéme partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique. A cela on dit que Paul Emile répondit : *Pour moi, Fabius, quand je considere l'état de mes affaires, je trouve qu'il m'est plus avantageux de tomber mort entre les mains de mes ennemis, que de retomber vivant entre celles de mes citoyens; mais puisque Rome est réduite à cette extrêmité, je n'oublierai rien pour vous paroître sage capitaine, plutôt à vous seul en suivant vos conseils, que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un autre parti.* Avec cette ferme résolution, il partit pour l'armée. (a) Mais Varron, ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour, (b) alla camper devant Annibal sur la riviere d'Aufide, près du bourg de Cannes; & le lendemain, dès la pointe du jour, il fit exposer le signal de la bataille,

(a) *Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour.*) Plutarque se trompe ici sur la coutume des Romains. Varron n'obtint point cela par ses prieres & par ses cabales, c'étoit le droit de sa charge; car, comme Polybe l'a remarqué en termes exprès, telle étoit la coutume des Romains, les consuls commandoient l'armée tour à tour.

(b) *Alla se camper devant Annibal, sur la riviere d'Aufide, près du bourg de Cannes.*) Avant cela, il s'étoit passé une action que Plutarque oublie, & dans laquelle les Romains, commandés par Paul Emile, eurent l'avantage, parce que le corps de bataille des Carthaginois n'avoit pas été soutenu. Les Carthaginois perdirent plus de dix-sept cens hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

qui eſt un manteau de pourpre que l'on arbore ſur la tente du général.

D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir la hardieſſe de ce nouveau capitaine, & le grand nombre de ſes troupes qui ſurpaſſoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur ayant commandé de prendre leurs armes, & étant allé à cheval avec une petite ſuite ſur une éminence d'où il voyoit les ennemis déja en bataille; comme un de ceux qui le ſuivoient, nommé Giſcon, homme d'auſſi grande conſidération que lui & de pareille dignité, lui eut dit, *que le nombre des ennemis lui paroiſſoit fort étonnant,* Annibal, fronçant le ſourcil, lui répondit: *Mais il y a une choſe plus étonnante encore, Giſcon, & à laquelle tu ne prends pas garde*; Giſcon lui demanda ce que c'étoit: *C'eſt*, dit Annibal, *que, dans tout ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toi.* A ce bon mot, qu'on n'attendoit point, tout le monde s'étant pris à rire, ils deſcendirent de la colline; &, en marchant, ils faiſoient part de cette plaiſanterie à tous ceux qu'ils rencontroient, de maniere qu'en un moment ce ne fut qu'une riſée univerſelle. Annibal même & ceux qui l'accompagnoient, ne pouvoient mettre fin à leurs ris. Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois, qui ſe perſuaderent que leur général n'avoit pas ri de ſi bon cœur, juſqu'à plaiſanter à la vue d'un ſi grand péril, qu'il ne vît bien qu'il pouvoit ſûrement mépriſer ſes ennemis.

Annibal, dans cette journée, (*a*) uſa de deux ruſes qui lui furent d'une très-grande utilité. La premiere fut pour gagner l'avantage du poſte ; car il trouva moyen de faire que ſon armée tournât le dos (*b*) à un vent impétueux & brûlant qui ſouffloit alors, & qui, élevant de cette campagne raſe & ſablonneuſe une pouſſiere embraſée, la portoit par-deſſus les bataillons des Carthaginois, dans les yeux des Romains, de maniere que, ne pouvant la ſoutenir, ils étoient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

(*c*) La ſeconde ruſe fut dans l'ordonnance de ſes troupes ; car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans les ailes, il ſe plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu ; & le diſpoſa de maniere que le corps

(*a*) *Il uſa de deux ſtratagêmes.*) Tite-Live, livre XXII, en ajoute un troiſiéme. Cinq cens Numides feignirent de ſe venir rendre aux Romains ; & au fort de la bataille, ils les attaquerent par derriere, & les mirent en grand déſordre. MEZ.

(*b*) *A un vent impétueux & brûlant qui ſouffloit alors.*) Tite-Live appelle ce vent *Vulturne*, qui ſouffle entre le levant & le midi, le ſud-eſt : ce qui s'accorde parfaitement avec la ſituation des Romains dans cette bataille ; car ils étoient tournés vers le midi, en biaiſant pourtant un peu du côté de l'eſt.

(*c*) *La ſeconde ruſe fut dans l'ordonnance de ſes troupes.*) Polybe dans ſon troiſiéme livre, & Tite-Live dans le livre vingt-deux, ont décrit au long l'ordre de bataille de l'armée d'Annibal ; mais ils ſe ſont expliqués fort obſcurément l'un & l'autre, & ceux qui les ont traduits ou commentés, ont encore augmenté cette obſcurité, parce qu'ils ne les ont pas bien entendus. En conférant ce texte de Plutarque avec ces deux originaux, j'ai tâché d'éclaircir dans ma traduction l'ordonnance des deux armées, de maniere que le lecteur en puiſſe avoir une intelligence nette, & s'en faire une ſorte de plan.

de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrêmement les deux ailes; en même tems il ordonna aux ailes que, lorſque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le pouſſant vivement ils l'auroient renverſé au-delà de leur ligne juſqu'au centre, ils avançaſſent bruſquement leur pointe des deux côtés, & enveloppaſſent ainſi l'ennemi en le prenant par ſes flancs & par derriere; & ce fut ce qui contribua le plus au grand carnage qu'on fit des Romains. Car le front n'eut pas plutôt plié, & les Romains, pourſuivant leur pointe, n'eurent pas plutôt enfoncé ce corps de bataille, de maniere qu'au lieu d'une pointe, il préſentoit un croiſſant, que les officiers des troupes choiſies firent fermer l'ouverture du croiſſant par les deux ailes; ce qui expoſa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppés.

On dit encore qu'il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeſte. Paul Emile fut jetté à terre par ſon cheval, qui vraiſemblablement avoit été bleſſé. Les cavaliers, qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à ſon ſecours : toute la cavalerie, s'étant apperçue de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre; c'eſt pourquoi ils quitterent leurs chevaux & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il dit tout haut : *Je les aime mieux de cette maniere que ſi on me les livroit pieds & poings liés.* Mais toutes ces

particularités ſont au long dans ceux qui ont écrit le détail de cette bataille.

Pour ce qui eſt des conſuls, Varron ſe ſauva à cheval dans la ville de Venuſe avec peu de gens; & Paul Emile, entraîné par l'impétueux torrent de cette déroute, le corps tout couvert de traits qui étoient reſtés dans ſes plaies, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'aſſit ſur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de ſang, qui lui enſanglantoit tout le viſage, l'avoit ſi fort défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable, & que ſes amis & ſes domeſtiques paſſoient près de lui ſans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Lentulus, jeune homme de maiſon patricienne, qui, l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, & lui préſenta ſon cheval, le conjurant de s'en ſervir & de ſe conſerver pour ſes citoyens, qui avoient alors plus beſoin que jamais d'un bon conſul. Paul Emile rejetta ſes prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il verſoit en abondance; & quand il le vit remonté, il lui mit ſa main dans la ſienne, lui dit, en ſe ſoulevant un peu : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui ſeras témoin que Paul Emile a ſuivi ſes conſeils juſqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée; mais qu'il a été vaincu premierement par ſon collegue, & enſuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congédia, ſe jetta parmi la foule qu'on maſſacroit, & fut

fut tué avec les autres. (*a*) On dit que, dans cette journée, il y eut cinquante mille Romains tués, & quatre mille faits prisonniers, sans compter les dix mille qui, le lendemain du combat, furent pris dans les deux camps.

Après cette grande victoire, les amis d'Annibal lui conseilloient de poursuivre sa pointe, lui représentant qu'il entreroit dans Rome avec les fuyards, & qu'à cinq jours de-là il souperoit dans le capitole : & il n'est pas aisé de dire la raison qui l'empêcha de prendre ce parti. Il y a de l'apparence que ce temporisement & cette timidité d'Annibal furent l'ouvrage de quelque bon génie ou de quelque dieu favorable aux Romains, qui se mit au-devant de lui pour empêcher la derniere ruine de Rome. Et l'on assure que sur cela (*b*) un Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colere : (*c*) *Annibal, tu sais vaincre, mais tu ne sais pas user de la victoire.*

Cependant cet heureux succès apporta un

(*a*) *On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tués.*) Polybe met soixante-dix mille morts, & plus de dix mille prisonniers. Annibal ne perdit que quatre mille Gaulois, quinze cens Africains ou Espagnols, & environ deux cens hommes de cheval. Et sur cette victoire d'Annibal il fait cette réflexion, qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'infanterie que son ennemi, & être plus fort en cavalerie, que d'avoir le même nombre de gens de pied & de gens de cheval.

(*b*) *Qu'un Carthaginois nommé Barca.*) Tite-Live attribue ce mot à Maharbal, général de la cavalerie. Il y a de l'apparence que c'est le même, & que Maharbal étoit appellé Barca, comme Amilcar Barca.

(*c*) *Annibal, tu sais vaincre, &c.*) Zonaras écrit que, dans la suite, Annibal reconnut la faute qu'il avoit faite, de ne pas poursuivre les Romains après cette journée,

si grand changement dans ses affaires, qu'au lieu, qu'avant le combat, il n'avoit en son pouvoir ni ville, ni magasin, ni port en Italie, & qu'il ne fournissoit qu'avec de grandes difficultés à la subsistance de ses troupes qu'il nourrissoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever, n'ayant aucuns convois sûrs ni aucunes provisions pour cette guerre, mais courant çà & là avec son armée, comme avec une grosse troupe de brigands & de bandits, il se voyoit alors maître de presque toute l'Italie. Car la plupart des (*a*) peuples & les plus considérables se rendirent à lui volontairement; & Capoue même, qui, après Rome, étoit la plus grosse ville du pays, lui ouvrit ses portes.

Cet exemple montre bien (*b*) que dans les grands malheurs on ne connoît pas seulement, comme dit Euripide, la fidélité des amis, mais aussi la sagesse des capitaines. Car ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius défaut de courage & froideur, parut d'abord après la bataille, je ne dis pas l'effort d'une

& qu'il s'écrioit souvent : *O Cannes, Cannes !* MEZ.

(*a*) Les Apuliens, les Samnites, les Tarentins, les Arpinates, *&c.*

(*b*) *Que dans les grands malheurs on ne connoît pas seulement la fidélité des amis.*) Plutarque a ici en vue deux vers qu'Euripide fait dire par Hécube à Polymnestor :

Ἐν τοῖς κακοῖς γὰρ οἱ ἀγαθοὶ σαφέστατοι φίλοι,
φίλοι. τὰ χρηστὰ δ' αὔθ' ἕκαστ' ἔχει φίλους.

C'est dans l'adversité que l'on connoît la fidélité des bons amis ; car l'on a toujours assez d'amis dans la bonne fortune.

raiſon humaine, mais l'effet ſurprenant d'un génie divin qui avoit prévu de ſi loin les choſes qui devoient arriver, & qui paroiſſoient à peine croyables à ceux qui en faiſoient une ſi triſte expérience. C'eſt pourquoi Rome, remettant d'abord en lui ſes dernieres eſpérances, & recourant à ſon bon conſeil, comme à un aſyle auſſi sûr que celui d'un autel ou d'un temple, eut la principale obligation à ſa prudence de ce que le peuple ne ſe diſſipa & ne s'écarta point, comme il avoit fait lorſqu'elle fut priſe par les Gaulois. Car au lieu que, dans le tems où il ſembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, il avoit paru timide & preſque ſans eſpérance, à cette heure-là que tout le monde étoit plongé dans une extrême conſternation & dans un trouble horrible qui empêchoient qu'on ne remédiât à rien, il marchoit ſeul dans la ville d'un pas modéré & avec un viſage aſſuré & tranquille, parlant humainement à tout le monde, calmant les regrets & les lamentations des femmes, & empêchant les aſſemblées de ceux qui s'attroupoient dans les places publiques pour pleurer enſemble leurs malheurs communs.

Il fit auſſi aſſembler le ſénat, & raſſura les magiſtrats dont il étoit ſeul la force & l'eſpérance; car il n'y en avoit pas un ſeul qui n'eût les yeux attachés ſur lui pour obéir à ſes ordres. Il établit donc des corps de garde à toutes les portes pour empêcher le peuple d'abandonner la ville & de s'enfuir. Il régla

& limita le tems & le lieu du deuil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans sa maison & pendant trente jours, après quoi il falloit que tout deuil cessât & que la ville fût pure & nette de tout appareil lugubre. (*a*) La fête de Cérès étant échue dans ces jours-là, il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la pas célébrer, & omettre les sacrifices & la procession, que de faire paroître, par le petit nombre & par l'accablement de ceux qui y assisteroient, la grandeur de la perte qu'ils avoient faite; outre que la divinité se plaît à être honorée par des personnes gaies & contentes. Il fit aussi tout ce que les devins ordonnerent pour appaiser les dieux & pour détourner les prodiges. Fabius Pictor, parent de Fabius, fut envoyé à l'oracle de Delphes; & deux vestales s'étant laissé (*b*) corrompre, l'une fut enterrée toute vive, selon la coutume, & l'autre se tua elle-même.

Mais, en quoi on ne peut trop admirer la

(*a*) *La fête de Cérès étant échue dans ces jours-là, il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la point célébrer.*) Plutarque se trompe ici, les Romains ne remirent pas la fête de Cérès par les raisons de politique, qu'il explique ici, mais par des motifs de religion, car il n'étoit pas permis à des personnes en deuil de célébrer cette fête. *Sacrum anniversarium Cereris intermissum, quia nec lugentibus id facere est fas, nec ulla, in illa tempestate, matrona expers luctus erat.* « On » différa la fête de Cérès, » parce qu'il n'est pas permis » à des personnes qui sont » en deuil de la célébrer, & » que dans toute la ville il » n'y avoit pas une femme » qui en fût exempte ». Tite-Live, XXII, 56.

(*b*) Le corrupteur d'une de ces vestales, nommé Antilius, fut battu de verges jusqu'à la mort.

grandeur de courage & la douceur des Romains, c'eſt que le conſul Varron, après cette défaite la plus malheureuſe & la plus honteuſe qui eût jamais été, revenant à Rome plein de confuſion, & n'oſant lever la tête, (*a*) le ſénat & le peuple allerent au-devant de lui pour lui faire honneur; & dès qu'on eut fait ſilence, les magiſtrats, avec les principaux ſénateurs, du nombre deſquels étoit Fabius, le louerent hautement de ce que, dans un ſi grand malheur, il n'avoit pas abandonné la république, mais étoit venu en reprendre le timon, & ſe mettre à la tête des loix & de ſes citoyens, comme ne le jugeant pas encore ſans reſſource & ne déſeſpérant pas de leur ſalut.

Mais quand ils eurent les nouvelles qu'Annibal, après la bataille, au lieu de prendre le chemin de Rome, avoit mené ſes troupes d'un autre côté, ils reprirent courage & mirent en campagne des armées avec leurs généraux, dont les principaux étoient Fabius Maximus & Claudius Marcellus, qui, par des qualités preſque contraires, avoient

(*a*) *Le ſénat néamoins & le peuple lui allerent au-devant.*) Val. Maximus, liv. III, chap. 4 & liv. IV, ajoute à tout ce que Plutarque dit ici, que le ſénat & le peuple offrirent à Varron la dictature, & qu'il la refuſa, effaçant, par ſa modeſtie, la honte de la faute qu'il avoit faite. Frontin, livre IV, chap. 5, écrit que Varron, tout le reſte de ſa vie, laiſſa croître ſa barbe & ſes cheveux, & ne ſe coucha jamais ſur un lit pour manger, comme c'étoit la coutume; & le peuple lui voulant encore conférer de nouvelles dignités, il les refuſa, diſant que la république avoit beſoin de plus heureux magiſtrats. MEZ.

acquis une égale réputation. Car Marcellus, qui, comme nous l'avons écrit dans sa vie, avoit une valeur vive & brillante, & qui étoit naturellement hardi & homme de main, & tel que ceux qu'Homere appelle *martiaux* & *fiers*, & qui ne demandoit que les plus grands dangers pour signaler son courage, fut ravi de trouver un ennemi comme Annibal, d'une audace sans bornes, & ne perdit aucune occasion de lui livrer combat; au lieu que Fabius, persistant dans sa premiere résolution, espéroit que, si l'on se contentoit de suivre Annibal sans le combattre & sans le harceler, il se ruineroit lui-même; qu'il se consumeroit à une guerre qui n'auroit point de fin, & que son armée, accablée de fatigues, perdroit enfin toute sa vigueur, comme un athlete qui ne sort point de l'arene, & qui ne se donne aucun repos. C'est pourquoi Posidonius écrit que les Romains appelloient Fabius *leur bouclier*, & Marcellus leur *épée*; & que la fermeté & la constance de l'un à ne vouloir rien hazarder, mêlée avec l'audace & la vivacité de l'autre, qui hazardoit tout, fut le salut de Rome. Car Annibal, rencontrant à tous momens sur ses pas Marcellus, comme un torrent impétueux, usoit contre lui & diminuoit ses forces; & il ne s'apperçut pas que l'autre, le minant insensiblement & peu à peu, comme une riviere qui coule sans bruit & qui gagne toujours, l'eut enfin réduit à une telle extrêmité, qu'il se voyoit également perdu, soit qu'il combattît contre

Marcellus, ou qu'il ne combattît pas contre Fabius. Car, pendant que dura cette guerre, il eut preſque toujours en tête ces deux capitaines qui furent préteurs, proconſuls ou conſuls; car l'un & l'autre furent conſuls cinq fois. Il eſt vrai qu'enfin il battit & tua Marcellus dans une embuſcade qu'il lui dreſſa à ſon cinquiéme conſulat. Il eſſaya de ſe défaire de même de Fabius, & y employa toutes ſortes de ruſes & d'artifices, mais toujours en vain. Une fois ſeulement il l'avoit déja ſurpris & l'avoit preſque attiré dans le piége; car ayant contrefait des lettres des principaux de Métapont, il les envoya à Fabius. Ces lettres portoient : *Que la ville étoit prête à ſe rendre à lui, & que ceux qui étoient du complot n'attendoient qu'à le voir à leurs portes.*

Fabius, ajoutant foi à ces lettres, avoit déja fait un grand détachement qu'il devoit commander lui-même, & avoit donné ordre qu'on ſe tînt prêt pour la nuit : (*a*) cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables, il changea de deſſein; &, bientôt après, il apprit que ces lettres avoient été ſuppoſées par Annibal, qui lui avoit dreſſé

(*a*) *Cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables.*) Avant que de partir de Tarente, il conſulta par deux fois les oiſeaux & fit un ſacrifice. Mais les oiſeaux & la victime furent contraires; & le ſacrificateur, vraiſemblablement mieux inſtruit que Fabius, lui annonça qu'il avoit à ſe donner de garde des piéges que ſon ennemi lui dreſſoit. *Fabio auſpicanti prius quàm egrederetur ab Tarento aves ſemel atque iterum non addixerunt. Hoſtia quoque cæſa; conſulenti deos aruſpex cavendum à fraude hoſtili & ab inſidiis.* Tite-Live, XXVII, 16.

une embuſcade près de la ville où il l'attendoit. Mais peut-être ce bonheur doit-il être imputé à la bienveillance & la protection des dieux.

Fabius étoit perſuadé qu'il valoit beaucoup mieux prévenir & arrêter par ſa douceur & par ſon affabilité l'infidélité des alliés & les révoltes des villes, que d'approfondir les moindres ſoupçons & d'exercer d'abord des rigueurs contre les perſonnes ſuſpectes. (*a*) Et l'on dit à ce propos qu'ayant été informé qu'un (*b*) ſoldat du pays des Marſes, qui, par ſa valeur & par ſa naiſſance, tenoit un des premiers rangs dans les troupes des alliés, avoit ſollicité d'autres ſoldats d'aller ſe rendre à Annibal, il ne l'irrita point par un châtiment exemplaire; mais s'adreſſant à lui-même, ſans lui rien témoigner de ce qu'il ſavoit, il lui avoua qu'on avoit grand tort de l'avoir négligé, & de n'avoir pas avancé un ſi brave homme : *Je me plains*, lui dit-il, *de tes officiers qui donnent les honneurs plutôt à la faveur qu'au mérite ; mais déſormais je m'en prendrai à toi, ſi, lorſque tu auras beſoin de quelque choſe, tu ne t'adreſſes à moi-même & ne viens me parler.* En même tems il lui fit donner un beau cheval de bataille,

(*a*) *Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un ſoldat du pays des Marſes*, &c.) Tite-Live, XXII, 15, 12, raconte de Marcellus cette hiſtoire, que Plutarque donne à Fabius. Il dit que ce ſoldat étoit un cavalier de Nole, appellé L. Bantius, qui, à la bataille de Cannes, avoit été trouvé parmi les morts tout couvert de bleſſures.

(*b*) Ce ſoldat s'appelloit Manlius Statilius.

(*a*) l'honora de toutes les autres marques de distinction, & le rendit par-là très-fidele & très-affectionné au service de la république. Aussi trouvoit-il que c'est une chose bien étrange, que les écuyers & les chasseurs domptent & emportent par le soin, par l'accoutumance & par la nourriture, bien plus que par le fouet & par le collier, la férocité & l'indocilité des animaux les plus rebelles; & qu'un homme, qui a à gouverner des hommes, ne sache pas les corriger par sa patience & par sa douceur; & qu'il exerce contr'eux plus de violence que les jardiniers n'en emploient contre les arbres les plus sauvages, qu'ils adoucissent; & s'il est permis de parler ainsi, qu'ils apprivoisent si bien par la culture, qu'ils leur font porter les plus excellens fruits.

Une autre fois quelques officiers lui rapporterent qu'un soldat Lucanien quittoit fort souvent son poste & s'écartoit du camp. Il leur demanda quel homme c'étoit d'ailleurs: & sur ce que ces officiers lui en rendirent tous de fort bons témoignages, l'assurant que dans toute l'armée il n'y avoit pas un meilleur soldat, & lui en disant même quelques actions remarquables où il avoit fort bien payé de sa personne, & avoit acquis beaucoup d'honneur; il voulut s'informer de la cause de ses absences; il trouva qu'il étoit

(*a*) *L'honora de toutes les autres marques de distinction.*) Il lui donna aussi les entrées chez lui, en ordonnant à ses licteurs de le laisser entrer toutes les fois qu'il voudroit.

amoureux d'une jeune femme, & que pour la voir, il étoit obligé d'aller fort loin & avec beaucoup de danger. Il envoya à ſon inſu des ſoldats pour chercher ſa maîtreſſe : quand on la lui eut amenée il l'enferma dans ſa tente ; & ayant fait appeller le Lucanien, il le prit en particulier, & lui dit : *Je ſais que, contre la diſcipline & contre nos loix, tu paſſes très-ſouvent la nuit hors du camp ; mais je ſais auſſi que tu es un fort brave homme : je te pardonne donc toutes tes fautes en faveur de tes ſervices ; mais pour l'avenir je m'en vais te donner en garde à une perſonne qui me répondra de toi.* En même tems, pendant que le ſoldat ſurpris & étonné ne ſavoit que répondre, il fit ſortir ſa maîtreſſe, & la lui mit entre les mains, lui diſant : *Celle-ci m'eſt caution que tu demeureras à l'armée avec nous : c'eſt à toi à faire voir que tu ne nous quittois pas pour faire quelque méchante action, dont l'amour n'étoit que le prétexte.* Voilà ce qu'on trouve d'écrit ſur cette matiere.

Annibal s'étoit emparé de Tarente par trahiſon, Fabius la reprit de cette maniere : il y avoit dans ſon armée un jeune homme Tarentin, qui avoit à Tarente une ſœur dont il étoit tendrement aimé. Un capitaine Bruttien, l'un des officiers de la garniſon qu'Annibal avoit miſe dans la place, étoit éperduement amoureux de cette fille. Cela fit naître au Tarentin le deſſein d'une entrepriſe dont il ſe promit un heureux ſuccès. Il la

communiqua à Fabius ; & ayant obtenu permiſſion de s'abſenter de l'armée, il ſe retira dans ſa ville, prétextant qu'il quittoit le ſervice de Rome pour vivre avec ſa ſœur. Les premiers jours le Bruttien n'alla point chez ſa maîtreſſe, qui croyoit que ſon frere ne ſavoit rien du commerce qu'elle avoit avec lui. Mais au bout de quelque tems, le Tarentin dit à ſa ſœur : *Pendant que j'étois au camp, il couroit un grand bruit que tu avois quelque habitude avec un des principaux officiers qui ſont ici en garniſon, je te prie de me dire qui il eſt ; car ſi c'eſt un homme de reputation & un brave homme, la guerre, qui confond toutes choſes, regarde peu à la naiſſance ; il n'y a rien de honteux dans ce qu'exige la néceſſité : au contraire, c'eſt un fort grand bonheur que, dans un tems où la juſtice eſt foible, on puiſſe tirer parti de la force, de maniere qu'on y trouve de la douceur.* La jeune fille, enhardie par ces paroles, envoie chercher le Bruttien, & lui fit faire connoiſſance avec ſon frere. Celui-ci, procurant au barbare toutes les commodités qu'il pouvoit ſouhaiter, & rendant ſa ſœur encore plus facile & plus complaiſante, gagna tellement ſa confiance & ſe l'attacha ſi fort, qu'il ne lui fut pas bien difficile de ſe prévaloir de la paſſion de cette ame mercenaire pour le faire changer de parti, ſur l'eſpérance des grandes récompenſes qu'il lui promit de la part de Fabius. C'eſt ainſi que l'écrivent la plupart des hiſtoriens.

Mais d'autres assurent que cette femme, qui gagna le capitaine Bruttien, n'étoit pas de Tarente, qu'elle étoit Bruttienne ; que Fabius l'aimoit, & qu'elle n'eut pas plutôt appris que celui qui commandoit les Bruttiens qu'Annibal avoit mis en garnison à Tarente, étoit de son pays & de sa connoissance, qu'elle le dit à Fabius, & qu'ensuite elle trouva moyen de parler à cet homme en s'approchant des murailles de la ville, & qu'elle ne le quitta point qu'elle ne l'eût gagné.

Pendant que cela se tramoit, Fabius, voulant éloigner Annibal de la place, envoya ordre à la garnison de Rhege, de ravager le pays des Bruttiens, & de se rendre maîtres de la forteresse de Caulon. Cette garnison de Rhege étoit de huit mille hommes, & presque toute composée de déserteurs, ou de quelques méchantes milices (a) que le consul Marcellus avoit transportés de Sicile, après les avoir notés d'infamie pour leurs brigandanges, & qui par conséquent pouvoient être exposés à la boucherie, sans que la république perdît beaucoup & qu'elle eût grand regret à cette perte. Il pensa donc qu'en les jettant au-devant d'Annibal comme un appât, il l'éloigneroit de Tarente, & cela arriva comme il l'avoit pensé : Annibal, attiré par cette proie, décampa avec toute l'armée ; & d'a-

(a) *Que le consul Marcellus avoit transportés de Sicile.*) Plutarque se trompe ; ce ne fut pas Marcellus qui transporta en Italie ces milices ce fut son collegue Lævinus. Car Marcellus avoit quitté la Sicile après la prise de Syracuse. *Voyez* Tite-Live, XXVI, 40.

bord après ſon départ, Fabius inveſtit la place. Le ſixiéme jour du ſiége, le jeune homme qui, par le moyen de ſa ſœur, avoit traité avec le Bruttien, vint le trouver la nuit dans ſa tente, après avoir bien obſervé le lieu où cet officier étoit de garde, & où il devoit recevoir ceux qui attaqueroient de ce côté-là. Fabius ne voulut pourtant pas ſe repoſer entiérement du ſuccès de cette entrepriſe ſur la trahiſon de ce Bruttien ; mais s'avançant lui-même de ce côté-là avec des troupes choiſies, il les tint dans un grand ſilence, pendant que le reſte de l'armée attaquoit par mer & par terre avec un bruit effroyable & des cris horribles. La plupart des Tarentins, également trompés & par le ſilence & par le bruit, accoururent où leur paroiſſoit tout l'effort des attaques ; & dans ce tems-là le capitaine Bruttien donna le ſignal à Fabius qui, montant avec des échelles ſur la muraille, ſe rendit maître de la ville. (*a*) Il ſemble qu'en cette rencontre il ſe

(*a*) *Il ſemble qu'en cette rencontre il ſe laiſſa entiérement vaincre à la vaine gloire ; car il ordonna qu'on paſsât au fil de l'épée les Bruttiens.*) Tite-Live ne dit point que ce fut Fabius qui donna cet ordre ; il dit ſeulement : *Brutii quoque multi paſſim interfecti, ſeu per errorem, ſeu vetere in eos inſito odio, ſeu ad proditionis famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam.* « Il y eut beaucoup de Bruttiens tués par » toute la ville, ſoit par ignorance, ou à cauſe de l'ancienne haine que les Romains avoient pour eux, » ſoit pour éteindre par-là » entiérement la connoiſſance de cette trahiſon, & » pour perſuader que Tarente » avoit été priſe par force ». XXVII, 16. Ces divers ſentimens ont obligé Plutarque à écrire, *il ſemble.*

laiſſa entiérement vaincre à la vaine gloire ; car il ordonna qu'on paſsât au fil de l'épée les Bruttiens les premiers, afin qu'on crût qu'il avoit emporté la ville de vive force, & qu'on ne pût pas le convaincre d'avoir employé la trahiſon. Mais il ſe trompa dans ſes eſpérances ; car à la réputation qu'il craignoit, il ajouta celle d'une extrême cruauté & d'une horrible perfidie. On tua auſſi un grand nombre de Tarentins, & on en vendit juſqu'à trente mille ; la ville fut entiérement pillée. (*a*) On porta au tréſor public trois mille talens ; & comme on ne pouvoit ſuffire à recevoir toutes les richeſſes & les dé-

(*a*) *On porta au tréſor trois mille talens.*) C'étoient des talens d'argent. Les trois mille faiſoient neuf millions de notre monnoie, à mille écus le talent, qui étoit ſa juſte valeur, puiſqu'il contenoit ſix mille drachmes, & que la drachme valoit dix ſols, comme je l'ai juſtifié par le poids. Tite-Live met une ſomme bien plus forte, il n'évalue pas l'argent, il dit ſeulement en gros, *ingens argenti vis facti ſignatique*....... « Une ſomme immenſe d'argent monnoyé, » ou mis en œuvre ». Mais il marque préciſément la ſomme d'or, *auri LXXXIII millia pondo :* « Et quatre-» vingt-trois mille livres pe-» ſant d'or ». Pour parvenir à évaluer cette ſomme d'or, on n'a qu'à ſe ſouvenir que la livre d'argent, le *pondo* des Romains, valoit cent drachmes, c'eſt-à-dire cinquante livres, & qu'en ces tems-là l'or ne valoit que dix fois l'argent, comme cela paroît par le témoignage des anciens, confirmé par ce paſſage de Tite-Live, liv. XXXVIII. *Pro argento ſi aurum dare vellent, convenit, dum pro argenteis decem, aureus unus valeret.* « Que s'ils vouloient » donner de l'or pour de l'ar-» gent, on en étoit d'accord, » pourvu que pour dix pieces » d'argent ils donnaſſent une » piece d'or ». A ce compte, la livre d'or valoit donc cinq cens livres, & par conſéquent ces quatre-vingt-trois mille livres peſant d'or, faiſoient quarante-un millions cinq cens mille livres. Voilà une énorme différence entre la ſomme de Tite-Live & celle de Plutarque.

pouilles qu'on apportoit de tous côtés, on dit que le tréſorier demanda à Fabius *ce qu'il vouloit qu'on fît des dieux*, voulant parler des tableaux & des ſtatues; & que Fabius répondit : (*a*) *Laiſſons à Tarente ſes dieux irrités.* Il ne laiſſa pourtant pas de prendre le (*b*) coloſſe d'Hercule, qu'il plaça dans le capitole, & mit tout auprès ſa propre ſtatue équeſtre faite de bronze; (*c*) & en cela il ſe

(*a*) *Laiſſons à Tarente ſes dieux irrités.*) La beauté de ce mot de Fabius paroît encore plus, quand on ſait que ces dieux de Tarente étoient repréſentés chacun avec leurs armes & dans la poſture de combattans. *Suo quiſque habitu in modum pugnantium formati*, dit Tite-Live. Apollon, par exemple, lançoit des fleches, Jupiter la foudre, & c'eſt ce qui fonde l'épithete *irrités*, comme ſi ces dieux avoient effectivement combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même-tems ce mot de Fabius renferme un grand précepte qu'il donnoit aux Romains, de ne pas porter à Rome ces inutiles ornemens des villes qu'ils prenoient. Car outre qu'ils accoutumoient le peuple à la magnificence & au luxe, ils réveilloient dans l'eſprit des ſpectateurs le ſouvenir de leurs propres miſeres, & y allumoient l'envie, la haine, & la fureur contre les victorieux. Polybe a traité ce chapitre dans ſon IX[e] livre.

IBID. *Laiſſons aux Tarentins leurs dieux*, &c.) La coutume que les Tarentins avoient de faire peindre & mouler leurs dieux en forme guerriere, leur venoit des Lacédémoniens, dont Tarente étoit une colonie, comme les doctes ſavent. Car à Sparte tous les dieux étoient armés, juſqu'à la déeſſe Vénus. MEZ.

(*b*) *Le coloſſe d'Hercule, qu'il plaça dans le capitole.*) Strabon fait mention de cette particularité dans ſon ſixiéme livre, où il dit que ce coloſſe d'Hercule étoit de bronze, & de la main de Lyſippe.

(*c*) *Et en cela il ſe montra beaucoup moins fin connoiſſeur, en ces ſortes d'ouvrages, que Marcellus.*) Plutarque attribue ici au mauvais goût de Fabius, de n'avoir emporté de Tarente qu'une ſeule ſtatue, & au bon goût de Marcellus d'avoir emporté de Syracuſe tous les plus beaux tableaux & toutes les plus belles ſtatues, en un mot tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus beau.

montra beaucoup moins fin connoiſſeur en ces ſortes d'ouvrages que Marcellus ; (*a*) ou, pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus encore plus admirables, comme nous l'avons écrit dans ſa vie.

Sur les nouvelles du ſiége de Tarente, Annibal s'avança avec une extrême diligence pour la ſecourir ; & comme il n'en étoit qu'à cinq milles, il ſut qu'elle étoit priſe, & dit tout haut : *Les Romains ont auſſi leur Annibal ; nous avons perdu Tarente comme nous l'avions gagnée ;* & il lui arriva, pour la premiere fois, d'avouer à ſes amis en particulier : *Qu'il voyoit depuis long-tems qu'il lui ſeroit très-difficile de ſe rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avoit, mais qu'alors il le trouvoit abſolument impoſſible.*

(*b*) Fabius triompha pour la ſeconde fois ; & ce triomphe fut beaucoup plus éclatant que le premier ; car il lui fut décerné, comme à un vaillant athlete, qui faiſoit tête à Annibal, qui renverſoit tous ſes deſſeins, & qui

(*a*) *Ou, pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus plus admirables.*) Ceci doit être expliqué par ce qu'il a dit dans la vie de Marcellus, qu'il emporta toutes ces curioſités de Syracuſe, afin qu'après avoir embelli le ſpectacle de ſon triomphe, elles ſerviſſent à embellir la ville, & qu'elles fiſſent le plaiſir & l'amuſement des Romains, ce que Plutarque attribue à douceur d'eſprit & à humanité, quoiqu'il avoue dans le même endroit que les plus ſenſés louoient beaucoup plus l'action de Fabius, que celle de Marcellus : auſſi Tite-Live dit, *ſed majore animo generis ejus prœda abſtinuit Fabius, quàm Marcellus.*

(*b*) *Fabius triompha pour la ſeconde fois.*) Car dans ſon premier conſulat, il avoit triomphé des Liguriens.

éludoit auſſi facilement toutes ſes attaques, qu'un lutteur ſe démêle des bras d'un ennemi qui n'a plus la même vigueur & la même force. Car l'armée d'Annibal étoit en partie énervée par le luxe & par les richeſſes, & en partie abattue & affoiblie par les combats continuels.

Il y avoit un Romain appellé Marcus Livius, qui commandoit dans Tarente lorſqu'Annibal s'en ſaiſit, & qui, s'étant retiré dans la citadelle, la défendit courageuſement, & la garda juſqu'à ce que les Romains eurent repris la place ſur Annibal. Il étoit extrêmement jaloux de la gloire de Fabius; (a) & un jour s'étant laiſſé emporter à ſon ambition & à ſon envie, il dit en plein ſénat: *Que c'étoit lui ſeul qui avoit été cauſe qu'on avoit repris Tarente, & non pas Fabius. Tu dis vrai*, lui répondit Fabius en riant; *car ſi tu ne l'avois pas laiſſé prendre, je ne l'aurois jamais repriſe.*

(a) *Et un jour, s'étant laiſſé emporter à ſon ambition & à ſon envie, il dit en plein ſénat.*) Il n'y a pas d'apparence qu'un homme à qui on vouloit faire le procès, pour avoir laiſſé prendre Tarente à Annibal, ſe fût laiſſé emporter ainſi à ſon ambition, juſqu'à proférer des paroles ſi hautaines. Tite-Live conte la choſe plus vraiſemblablement; car il dit que, comme on délibéroit dans le ſénat de ce qu'on devoit ordonner contre Livius, & les avis étant partagés, ſes amis, qui le défendoient, gliſſerent dans leur défenſe ce mot, *que c'étoit Livius ſeul qui avoit été cauſe qu'on avoit repris Tarente.* Et Fabius, diſant ſon avis, ajouta: « J'avoue, Meſſieurs, qu'il eſt cauſe que » nous avons repris Tarente; » car nous n'aurions pas eu » à la reprendre, s'il ne l'eût » pas perdue ». *Fateri ſe operâ Livii Tarentum receptum, neque enim recipiendum fuiſſe, ni amiſſum foret.* Livre XXVII, 25.

Les Romains firent à Fabius tous les honneurs imaginables, & (*a*) décernerent le consulat à ſon (*b*) fils. Celui-ci étant en charge, & dépêchant quelques ordres qui concernoient la guerre, ſon pere, ſoit à cauſe de ſon grand âge & de ſa foibleſſe, ſoit qu'il voulût éprouver ſon fils, monta à cheval pour l'aller trouver, & paſſoit à travers la foule de gens qui étoient autour de lui & qui attendoient ſes ordres. Le jeune homme, l'ayant apperçu de loin, ne put le ſouffrir, & (*c*) lui envoya un licteur qui lui commanda

(*a*) *Et décernerent le conſulat à ſon fils.*) Il s'appelloit Q. Fabius Maximus, comme ſon pere, & fut conſul avec Tib. Sempronius Gracchus, l'an 541 de la fondation de Rome, qui fut le 6 de cette guerre, immédiatement après le quatriéme conſulat de ſon pere. A ce propos, Val. Maximus, liv. IV, chap. I, fait une remarque, qu'il me ſemble que Plutarque ne devoit pas omettre, puiſque c'eſt un témoignage ſignalé de la modeſtie de notre Fabius, & de l'amour qu'il portoit à ſa patrie. Voici ce qu'il dit : *Fabius Maximus conſidérant qu'il avoit été cinq fois conſul, & que ſon pere, ſon ayeul, ſon biſayeul & ſes autres ancêtres avoient ſouvent obtenu l'honneur du conſulat en l'aſſemblée du peuple, où l'on alloit déclarer ſon fils conſul, d'un conſentement univerſel, pria le peuple avec fort grande inſtance, que la famille des Fabiens fût déſormais diſpenſée d'exercer cette charge, non qu'il ſe défiât de la vertu de ſon fils (car c'étoit un perſonnage fort illuſtre), mais afin que l'autorité ſouveraine ne demeurât pas continuellement dans une même famille.*

(*b*) Ce fils de Fabius fut conſul, quatre ans avant que ſon pere reprît Tarente.

(*c*) *Lui envoya un officier, qui lui commanda de deſcendre.*) Tite-Live, livre XXIV, raconte ainſi cette hiſtoire. Fabius le fils étant avec une armée auprès de la ville de Sueſſula, ſon pere le vint trouver de la part du ſénat. Le jeune Fabius allant à ſa rencontre, les premiers ſergens, pour le reſpect qu'ils portoient à un perſonnage ſi plein de majeſté, le laiſſerent paſſer ſans dire mot, & ſans le faire deſcendre de cheval, juſqu'à ce qu'il parvint au douziéme ſergent; mais

de descendre & de s'approcher à pied, s'il avoit affaire au consul. Ce commandement parut très-dur à toute l'assemblée, qui, jettant les yeux sur Fabius, lui témoignoit par son profond silence qu'il étoit maltraité, & qu'on faisoit tort à sa gloire. Mais lui descendant en même tems, il courut à son fils à grands pas; & l'embrassant avec tendresse: *Tu penses hautement, mon fils*, lui dit-il, *& tu fais fort bien; car tu sens à quels hommes tu commandes, & quelle est la grandeur de la puissance que tu as en main. C'est ainsi que nous & nos ayeux avons augmenté la majesté de Rome; en mettant toujours au second rang, après la patrie, nos peres & nos enfans.*

(*a*) Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius, qui étoit, sans contredit, le plus grand personnage qui fût de son tems à Rome, & le premier en dignité, qui avoit été cinq fois consul, & honoré de cinq triomphes très-glorieux, après des victoires signalées qu'il avoit remportées dans plusieurs guerres, (*b*) voulut

le consul commanda au sergent de faire son devoir, & le sergent s'écria qu'il eût à descendre. Alors Fabius mettant pied à terre: Mon fils, dit-il, j'ai voulu éprouver si tu savois bien que tu es consul. MEZ.

(*a*) *Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius.*) C'étoit Q. Fabius Rullus, celui qui institua la revue des chevaliers qui se faisoit tous les ans au mois de Juillet. Plutarque dit qu'il fut cinq fois consul, ce qui se justifie par les fastes & par les trois derniers livres de la premiere décade de Tite-Live. Ses cinq consulats tombent en ces années de la fondation de Rome, 432, 444, 445, 457, 459. MEZ.

(*b*) *Voulut accompagner son fils à son expédition contre les Samnites, en qualité de lieutenant.*) Ce fils, appellé Q. Fabius Gurges, avoit été défait par les Samnites, &

accompagner ſon fils à ſon expédition contre les Samnites, en qualité de lieutenant, pendant qu'il fut conſul; & lorſque ce fils entra en triomphe dans Rome ſur un char à quatre chevaux, il le ſuivit à cheval parmi les autres; faiſant gloire de ce qu'ayant ſon fils ſous ſa puiſſance, & qu'étant le premier & le plus grand des Romains, il donnoit l'exemple de la ſoumiſſion qu'on devoit aux loix & au premier magiſtrat de Rome. Mais ce n'étoient pas-là les ſeules qualités qui le rendoient admirable. Fabius ayant perdu ſon fils, ſupporta cette perte avec modération, en homme ſage & en bon pere. Car comme c'étoit la coutume, qu'aux funérailles des perſonnes illuſtres, les plus proches parens fiſſent une oraiſon funébre à l'honneur du mort, (*a*) il fit celle de ſon fils, la prononça lui-même, & la donna au public.

auroit été dépoſé, ſi ſon pere n'eût promis de l'accompagner à cette ſeconde expédition comme ſon lieutenant.

(*a*) *Il fit lui-même l'oraiſon à l'honneur de ſon fils.*) Cicéron fait mention de cette oraiſon de Fabius, en ſon livre de la vieilleſſe, où il fait dire à Caton le Cenſeur, parlant de Fabius : *Multa in eo viro præclara cognovi, ſed nihil eſt admirabilius, quàm quomodo ille mortem Marci filii tulit clari viri & conſularis. Eſt in manibus viri laudatio, quam cùm legimus, quem philoſophum non contemnimus?* « J'ai reconnu pluſieurs belles choſes en cet homme-là; mais il n'y a rien de plus admirable que la modération avec laquelle il ſupporta la mort de ſon fils Marcus, perſonnage illuſtre & conſulaire. Nous avons entre les mains l'oraiſon qu'il fit à ſa louange; & quand nous la liſons, y a-t-il philoſophe que nous ne trouvions inférieur à ſon auteur »? Où l'on remarquera que Cicéron donne le prénom de Marcus à ce fils de Fabius, à qui Tite-Live, en pluſieurs endroits, donne toujours celui de Quinctus. MEZ.

Dans ce tems-là Scipion, qui avoit été envoyé en Espagne, qui en avoit chassé les Carthaginois, après les avoir défaits en plusieurs batailles, & qui avoit soumis plusieurs nations, pris plusieurs grandes villes & fait un très-grand butin, revint à Rome, & fut aussi honoré & favorisé qu'aucun autre capitaine l'eût jamais été; car d'abord il fut nommé consul. Voyant donc que le peuple n'attendoit & ne demandoit de lui que de grandes choses, il pensa que de s'attacher à suivre pas à pas Annibal en Italie, c'étoit un exploit qui n'avoit rien de brillant, & qui sentoit son vieillard accablé d'années; & conçut d'abord le dessein d'aller remplir l'Afrique & Carthage de légions Romaines, de ravager cette terre ennemie, & de transporter dans son sein la guerre, qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome. Dans cette vue, il faisoit tous ses efforts pour obliger les Romains à approuver sa résolution; mais Fabius remplissoit la ville de frayeurs & de craintes, criant hautement que, par la folie & par la témérité d'un jeune homme sans expérience, elle alloit être précipitée dans un danger évident, où elle trouveroit son entiere ruine, (a) & il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les citoyens. Mais il ne persuada que le sénat; le peuple s'opi-

(a) *Et il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les citoyens.*) Cela fut agité dans le sénat. Tite-Live rapporte les discours que Fabius & Scipion firent l'un contre l'autre, & ils méritent d'être lus; c'est dans le livre XXVIII.

niâtra à croire qu'il en vouloit perſonnellement à Scipion par l'envie qu'il portoit à ſes proſpérités, & de crainte que s'il venoit à faire quelque grand exploit, & à terminer entiérement la guerre, ou ſeulement à l'éloigner de l'Italie, cette oppoſition ne le fît paroître trop lâche & trop mou, lui qui l'avoit traînée pendant tant d'années.

Il y a de l'apparence que Fabius ſe porta d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence, & pour ne vouloir rien mettre au hazard, épouvanté du danger auquel on expoſoit la république; mais qu'enfin il ſe roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, pouſſé par ſon ambition & par une émulation démeſurée pour arrêter la gloire & la grandeur de ſon rival; car il perſuada à Craſſus, collegue de Scipion dans le conſulat, de ne lui pas abandonner la conduite de l'armée, de ne lui pas céder; &, s'il le jugeoit à propos, (*a*) de paſſer lui-même à Carthage, & il empêcha qu'on ne lui aſſignât les fonds pour la guerre; c'eſt pourquoi Scipion, obligé de ſe fournir ailleurs de tout ce qui étoit néceſſaire pour cet armement, (*b*) le ramaſſa

(*a*) *De paſſer lui-même à Carthage.*) Mais c'eſt ce que Craſſus ne pouvoit faire, à cauſe de ſa qualité de pontife, qui l'empêchoit de quitter l'Italie, comme on va le voir dans la remarque *a*.

(*b*) *Le ramaſſa de toutes les villes de Toſcane.*) Le traducteur latin & Amiot, en traduiſant que *Scipion amaſſa dans les villes de Toſcane l'argent qui lui étoit neceſſaire*, ont corrompu cet endroit, & donnent une fauſſe idée; car il n'eſt pas vrai que les villes fournirent de l'argent comptant, elles n'étoient pas en pouvoir de le faire; mais elles fournirent les choſes en

de toutes les villes de Toſcane, qui s'offrirent les premieres à contribuer de leur bon gré, à cauſe de la bienveillance qu'elles lui portoient.

Pour Craſſus, il demeura dans ſa maiſon, tant à cauſe de ſon naturel doux & paiſible, qui l'éloignoit de toute ſorte d'ambition & de contention, (*a*) qu'à cauſe de la loi ſacrée

eſpece. Ceux de Cœres fournirent du bled & toutes ſortes de proviſions de bouche. Les Populoniens fournirent le fer, les Tarquiniens les toiles pour les voiles; ceux de Volaterre, le goudron & du bled; ceux d'Arrecium, trente mille boucliers, autant de caſques & autres armes. Les villes de Toſcane ne furent pas les ſeules qui contribuerent; leur exemple fut ſuivi par d'autres peuples. Tite-Live, livre XXXVIII, 45. Dans ce paſſage χρήματα ne ſignifie donc pas l'argent, mais les denrées, ce qu'on appelle *merces*. Et c'eſt ainſi que l'ont employé ſouvent les meilleurs auteurs.

(*a*) *Qu'à cauſe de la loi ſacrée de ſon ſacerdoce; car il étoit ſouverain pontife.*) Amiot, en voulant expliquer cette loi, s'y eſt manifeſtement trompé, en ajoutant à ſa traduction, *qui par la loi de leur religion, eſt contraint de demeurer en la ville.* Car il n'eſt pas vrai que le ſouverain pontife fût obligé de demeurer dans Rome; il en pouvoit ſortir; il lui étoit ſeulement défendu de ſortir de l'Italie. Auſſi dans le diſcours que Scipion fit dans le ſénat, pour ſe faire décerner l'Afrique contre l'avis de Fabius, il dit en s'adreſſant à ce grand homme: *Quod tu, Q. Fabi, quum victor tota Italia volitaret Annibal, potuiſti præſtare, hoc vide ne contumelioſum ſit, concuſſo jam & penè fracto Annibale, negare poſſe P. Licinium (Craſſum) conſulem virum fortiſſimum præſtare, qui ne à ſacris abſit pontifex maximus, ideo in ſortem tam longinquæ provinciæ non venit.* « Prenez bien » garde, Fabius, que vous ne » faſſiez un très-grand affront » à Licinius Craſſus, en » niant que ce que vous avez » bien pu faire contre Anni- » bal, qui parcouroit en vain- » queur toute l'Italie, ce » grand homme le puiſſe faire » contre ce même Annibal, » déja affoibli & à demi-dé- » fait. Car ſa qualité de grand » pontife ne lui permet pas de » ſe mettre en état d'aller » faire la guerre dans un pays » auſſi reculé que l'Afrique, » qui l'éloigneroit trop des

de ſon ſacerdoce; car il étoit ſouverain pontife. Mais Fabius ne ſe contentant pas de cette premiere tentative, revint contre Scipion par un autre chemin; (a) car il empêcha les jeunes gens, qui s'offroient volontairement pour le ſuivre à ce voyage, & alloit criant dans les conſeils & dans les aſſemblées du peuple : (b) *Qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenoit auſſi toutes les forces qui leur reſtoient en Italie, repaiſſant la jeuneſſe de vaines eſpérances, & leur perſuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfans & leur ville, aux portes*

» ſaintes cérémonies dont il a » l'inſpection, XXVIII, 44». Voilà une preuve invincible que Craſſus pouvoit faire la guerre en Italie contre Annibal, & que par conſéquent il pouvoit ſortir de Rome.

(a) *Car il empêcha les jeunes gens, qui s'offroient volontairement pour le ſuivre.*) Plutarque avance ici un fait qui eſt démenti par l'hiſtoire; car il eſt certain que Scipion emmena avec lui en Afrique ſept mille volontaires, *voluntariorum ſeptem ferme millibus in naves impoſitis*, dit Tite-Live. Plutarque auroit-il trouvé dans quelque hiſtoire une tradition différente? Il n'y a nulle apparence; je ſuis perſuadé qu'il a été trompé par ce paſſage de Tite-Live, qu'il a mal entendu, livre XXVIII, ſect. 45, *ut voluntarios ſibi ducere liceret tenuit.* Il a rapporté ce *tenuit* à Fabius, & l'a pris dans le ſens que les Grecs donnent quelquefois au verbe ἔχειν pour *prohibuit, empêcha*, au lieu qu'il ſignifie *obtinuit.* Car Tite-Live dit, *que n'ayant pu avoir la permiſſion de lever des gens de guerre en Italie, & ne s'y étant pas même opiniâtré, il obtint du moins qu'il lui ſeroit permis d'emmener les volontaires.* Et Plutarque l'a expliqué, comme s'il y avoit, *Fabius l'empêcha auſſi d'emmener les volontaires.* Ce que Tite-Live n'a pu dire, & qu'il n'a pas dit.

(b) *Qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal.*) C'eſt un trait des plus malins & des plus ſatyriques. Fabius accuſe par-là Scipion de ne vouloir quitter l'Italie que pour fuir Annibal, comme un ennemi trop redoutable.

de

de laquelle il voyoit un puissant ennemi, jusques-là toujours invincible.

Ces paroles jetterent une si grande terreur dans l'esprit des Romains, qu'ils ordonnerent que Scipion n'employeroit à cette guerre d'Afrique que l'armée qui étoit en Sicile, & qu'il lui seroit seulement permis de choisir trois cens hommes parmi ceux qui l'avoient fidélement servi en Espagne, & de les mener avec lui. Et en cela il semble que Fabius ne fit que suivre son naturel, qui le portoit à prendre ses sûretés en toutes choses.

Scipion ne fut pas plutôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, aussi merveilleuses pour leur grandeur que pour leur beauté. Ce bruit fut bientôt suivi d'une quantité innombrable de dépouilles, qui en furent la confirmation. On sut qu'il avoit fait prisonnier un (*a*) roi des Nomades; qu'il avoit brûlé en un même jour deux (*b*) camps des ennemis, où il avoit péri par le fer & par le feu un nombre infini d'hommes, d'armes & de chevaux, & que les Carthaginois avoient envoyé à Annibal des ambassadeurs pour le rappeller & pour le prier de renoncer à ses vaines espérances, qui n'avoient point de fin, & de venir incessamment secourir sa patrie. On ne parloit donc à Rome que de Scipion & de ses grands succès. Cela n'empêcha

(*a*) Syphax.

(*b*) Le camp de Syphax & celui d'Asdrubal. Il y eut quarante mille hommes tués ou brûlés.

pas Fabius de demander qu'on lui envoyât un ſucceſſeur, & il ne donna d'autre fondement & d'autre prétexte à ſa requiſition, que cette maxime ſi connue : *Qu'il étoit très-dangereux de confier de ſi grandes choſes à la fortune d'un ſeul homme ; car il eſt bien difficile qu'un même homme ſoit toujours heureux.*

Mais par-là il offenſa extrêmement le peuple, qui crut qu'il étoit homme difficile & envieux, ou que la vieilleſſe avoit entiérement refroidi ſon courage & éteint ſes eſpérances, en lui faiſant paroître Annibal beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Car lors même qu'Annibal, forcé de quitter l'Italie & de s'en retourner en Afrique, s'embarqua avec toutes ſes troupes, Fabius ne permit pas que la joie & la confiance que ſon départ donnoit au peuple, fuſſent exemptes d'inquiétude & de trouble. Il publioit par-tout, *que jamais les affaires n'avoient été ſi déplorées, & que Rome alloit être réduite à l'extrêmité, parce qu'Annibal ſeroit encore plus redoutable en Afrique ſous les murs de Carthage, & que Scipion alloit avoir ſur les bras une armée encore teinte du ſang de tant de préteurs, de dictateurs & de conſuls ;* de ſorte que, par ces paroles, il rempliſſoit la ville d'effroi ; & quoique la guerre fût toute paſſée en Afrique, le danger paroiſſoit plus près de Rome qu'il n'avoit jamais été.

Mais peu de tems après, Scipion ayant défait Annibal en bataille rangée, (*a*) & hu-

(*a*) *Et humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abattue*

milié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abattue à ſes pieds, donna à ſes citoyens une joie beaucoup plus grande qu'ils n'avoient jamais oſé l'eſpérer; & raffermit & raſſura l'empire, qui avoit été véritablement ébranlé par pluſieurs tempêtes. Il eſt vrai que Fabius ne vécut pas juſqu'à la fin de cette guerre, qu'il ne ſut point les nouvelles de la défaite d'Annibal, & qu'il ne fut pas témoin de la grande & aſſurée proſpérité de ſa patrie; (*a*) car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonnoit l'Italie, & mourut en peu de jours. On dit que les Thébains enterrerent Epaminondas aux dépens du public, parce qu'il étoit mort dans une ſi grande pauvreté, qu'après ſon décès on ne trouva dans ſa maiſon qu'une broche de fer. Les Romains n'enterrerent pas Fabius aux dépens de la république; chacun fournit pour ſes obſeques (*b*) une

à ſes pieds.) Plutarque a égard ici aux dix ambaſſadeurs que les Carthaginois envoyerent à Scipion pour lui demander la paix. Ils étoient dans un vaiſſeau orné de bandelettes & de rameaux d'olive; ils en portoient auſſi, c'eſt-à-dire, qu'ils étoient en état de ſuplians. Quand ils furent près de la poupe du vaiſſeau de Scipion, ils implorerent ſa miſéricorde, en lui tendant ces bandelettes & ces rameaux.

(*a*) *Car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonna l'Italie.*) Sous le conſulat de Claude Néron & de Servilius Géminus, la troiſiéme année de l'olympiade 144, l'an de Rome 551, 200 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, il avoit été augure ſoixante-deux ans, & il étoit homme fait quand il fut créé augure.

(*b*) *Une des plus petites pieces de monnoie.*) Le Grec dit, *la plus petite des monnoies.* Il eſt inutile de s'amuſer à rechercher quelle piece c'étoit. Il ſuffit de ſavoir que c'étoit une très-petite piece de monnoie de cuivre, peut-être un *quadrans*, qui valoit le quart d'un ſol, ou un *ſextans*, qui n'en valoit que la ſixiéme partie.

des plus petites pieces de monnoie, non pas pour ſuppléer à ſa pauvreté, mais pour avoir la conſolation de contribuer chacun à ſes funérailles, comme à celles de leur pere commun; de maniere que ſa mort fut couronnée d'une gloire & d'un honneur qui convenoient parfaitement à ſa vie.

Fin de la vie de Fabius Maximus.





COMPARAISON

DE PÉRICLÉS

ET DE FABIUS MAXIMUS.

VOILA le récit de la vie & des actions de ces deux grands personnages : mais comme l'un & l'autre ont laissé plusieurs beaux exemples de vertu militaire & politique, commençons par leurs exploits de guerre à en faire la comparaison. Premiérement quand Périclès fut appellé au gouvernement, il se vit tout d'un coup à la tête d'un peuple, qui se trouvoit au comble de la prospérité, qui étoit grand par lui-même, & qui avoit une puissance formidable à ses voisins; de sorte que s'il le maintint dans cet état florissant sans aucun revers & sans la moindre disgrace, il semble qu'il en eut obligation à la fortune & aux forces des Athéniens, bien plus qu'à sa valeur & à sa conduite; au lieu que les grandes actions de Fabius, qui prit en main le timon de Rome dans des tems très-malheureux & très-déplorables, ne purent lui assurer le cours de ses prospérités; mais la tirant d'un abîme très-profond, elles lui donnerent le tems de respirer, & la mirent dans une situation moins malheureuse & plus

tranquille. On peut dire même que les grands ſuccès de Cimon, les trophées de Myronidès & de Leocratès, & les grands & nombreux exploits de Tolmidas, donnerent bien plus à Périclès le moyen d'entretenir ſa ville dans les fêtes, dans les jeux & dans les plaiſirs pendant que dura ſon adminiſtration, qu'ils ne lui impoſerent la néceſſité de la reconquérir ou de la conſerver par les armes. Au lieu que Fabius, qui voyoit devant ſes yeux tant de déroutes, tant de défaites des Romains, tant de meurtres de leurs préteurs & de leurs conſuls, les lacs, les campagnes & les bois remplis de leurs armées taillées en pieces, & les fleuves rougis du ſang des légions, rouler juſques dans la mer des monceaux de morts, ſentit les débris de la république tomber ſur lui, & par ſes propres forces il la ſoutint ſeul, & l'étaya ſi bien, qu'il empêcha qu'elle ne fondît entiérement, & ne fût enſevelie ſous les ruines de tant de bréches que les autres y avoient faites.

(*a*) Il eſt vrai qu'il ne paroît pas ſi difficile

(*a*) *Il eſt vrai qu'il ne paroît pas ſi difficile de manier une ville humiliée.*) C'eſt une queſtion qui a été traitée par des politiques, & dont Plutarque même a parlé en quelqu'autre endroit, de ſavoir lequel eſt le plus avantageux pour un homme d'état, qui entre dans le gouvernement, de trouver ſa république humiliée & abattue par des calamités, ou de la prendre enorgueillie & enflée des faveurs d'une fortune aſſurée & conſtante. Plutarque ſe déclare ici pour le premier, & je ſuis perſuadé qu'il a raiſon; c'eſt un terrible animal à gouverner qu'un peuple heureux. Car, comme Plutarque le dit dans la vie de Périclès, il n'eſt pas poſſible que dans un peuple puiſſant, & qui jouit d'un grand empire, il n'y ait beaucoup d'affections & de paſ-

de manier une ville humiliée & domptée par de ſi grandes calamités, & que la néceſſité a rendue ſouple & obéiſſante à la raiſon, que de refréner la férocité & l'inſolence d'un peuple enflé de ſes proſpérités, & qui ne peut ſe contenir.

(*a*) Et c'eſt ainſi que Périclès paroît s'être rendu maître des Athéniens. Mais cependant le grand nombre & l'excès des maux qui affligerent alors Rome, marquent admirablement la fermeté, la conſtance & la magnanimité de Fabius, dont la raiſon ne fut jamais troublée ni ébranlée, & qui perſiſta dans ſes premiers conſeils. (*b*) Si Périclès prit Samos, Fabius reprit Tarente; ſi Périclès ſe rendit maître de l'Eubée, Fabius remit ſous la domination des Romains les villes de la Campanie; car pour Capoue, elle fut repriſe par les conſuls Fulvius & Appius.

Véritablement Fabius ne gagna jamais qu'une ſeule bataille, qui fut le ſujet de ſon

ſions enracinées, & qu'il eſt bien difficile de réprimer.

(*a*) *Et c'eſt ainſi que Périclès paroît s'être rendu maître des Athéniens.*) C'eſt-à-dire, qu'il prit en main le gouvernement des Athéniens, lorſqu'ils étoient fiers de leurs proſpérités & de leur puiſſance, & qu'il s'en rendit maître, en réprimant leur férocité; & par-là il ſemble qu'il ait eu quelqu'avantage ſur Fabius; mais d'un autre côté la grandeur des maux dont Rome fut affligée, releve ſi fort la fermeté, la conſtance & la magnanimité de Fabius, que ce Romain regagne par-là l'avantage que le Grec avoit ſur lui par l'état heureux des peuples qu'il eut à gouverner.

(*b*) *Si Périclès prit Samos, Fabius reprit Tarente.*) Mais l'action de Périclès fut grande & pleine d'éclat, au lieu que celle de Fabius ne fut qu'heureuſe.

premier triomphe ; au lieu que Périclès érigea neuf trophées des victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer ; mais aussi on ne lit point que Périclès ait jamais fait une action pareille à celle de Fabius, qui arracha son collegue Minucius des mains d'Annibal, & sauva toute une armée ; action véritablement grande, & dans laquelle éclatent la valeur, la prudence & la bonté. D'un autre côté, on ne trouve pas non plus que Périclès ait jamais commis une si grande faute que celle de Fabius, qui se laissa surprendre au stratagême des bœufs d'Annibal, & qui, tenant son ennemi dans les détroits des montagnes, où il s'étoit enfermé lui-même par hazard, le laissa échapper la nuit sans y prendre garde, & le lendemain il se vit prévenu & battu par celui qu'il croyoit son prisonnier.

Que s'il faut qu'un capitaine sache non-seulement user du présent, mais encore juger sagement de l'avenir, on peut dire que la guerre des Athéniens eut le succès que Périclès avoit prédit ; car pour vouloir trop embrasser, ils perdirent toute leur puissance ; au lieu que les Romains, ayant envoyé Scipion en Afrique contre l'avis de Fabius, releverent leur empire, & se virent maîtres de tout, non par des coups imprévus de la fortune, mais par la valeur & par la sagesse de leur général. De sorte que la sage prévoyance de l'un fut confirmée par les malheurs de son pays, & la fausse prédiction de l'autre fut avérée par les heureux succès de sa patrie.

(*a*) Or c'eſt une même faute à un général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévus, & de manquer par défiance l'occaſion de faire un coup de partie. (*b*) Car, à mon avis, ce ſeul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté. Voilà pour ce qui eſt de leurs exploits militaires.

(*a*) *Or c'eſt une même faute à un genéral de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévus.*) C'eſt un jugement remarquable de Plutarque, qui prétend qu'un général d'armée commet la même faute quand il tombe dans des malheurs qu'il n'a pas prévus, que lorſque par défiance il manque l'occaſion de faire un coup de partie, car ces deux fautes viennent de la même ſource, c'eſt-à-dire du défaut d'expérience, ou d'un eſprit borné, qui a des lumieres fort courtes. On pourroit répondre à Plutarque, que la confiance qui fait qu'un général profite de l'occaſion de faire un grand coup, eſt ſouvent voiſine de l'imprudence, au lieu que la défiance, qui fait perdre cette même occaſion, peut être quelquefois l'effet de la prudence, qui veut qu'on ne s'engage point dans une affaire pleine d'incertitude, & où il y a plus de danger que d'apparence de ſuccès. Il a dit lui-même que Periclès n'eſtimoit ni ne vouloit imiter les généraux, qui s'étoient hazardés mal à propos; avoient pourtant eu une fortune brillante, & à cauſe des grandes batailles, qu'ils avoient hazardées contre toute ſorte de raiſon, étoient regardés & admirés comme de grands capitaines. Il ne s'agit plus que de ſavoir s'il y avoit plus de ſûreté que de danger pour les Romains, à porter la guerre en Afrique pendant qu'ils avoient à leurs portes l'armée d'Annibal.

(*b*) *Car, à mon avis, ce ſeul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté.*) Ce défaut d'expérience donne l'audace & la fermeté à celui qui s'engage mal à propos dans des occaſions qui lui doivent être funeſtes, & il les ôte à celui qui ne profite pas des occaſions de faire un grand coup. Ce jugement de Plutarque eſt fort beau, & il ſemble qu'il ait profité d'un paſſage remarquable d'Hippocrate, qui a écrit dans ſon traité appellé la loi : *Le défaut d'expérience eſt un très-méchant fond pour ceux qui le poſſedent, & un pernicieux tréſor, & en ſonge, & en effet. C'eſt l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite ſage, & de la bonne confiance, & la ſource de l'audace & de la timidité.*

Quant à la politique & au gouvernement de l'état, Périclès ne peut éviter le reproche d'avoir été ſeul la cauſe de la guerre ; car on dit qu'il l'attira pour n'avoir voulu céder en rien aux Lacédémoniens ; mais auſſi doit-on croire que Fabius n'auroit jamais rien cédé aux Carthaginois, & qu'il ſe ſeroit expoſé aux plus grands dangers pour ſoutenir la majeſté & la prééminence de l'empire. Il eſt vrai que la douceur & la bonté, dont Fabius uſa envers Minucius, jettent un horrible jour ſur la dureté & ſur l'inhumanité de Périclès, qui perſécuta toujours Thucydide & Cimon, deux hommes de bien, qui tenoient pour l'ariſtocratie, & fit tant par ſes brigues & par ſes cabales, qu'il les fit chaſſer. (*a*) Auſſi la puiſſance & l'autorité de Périclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius ; & il s'en ſervit heureuſement pour empêcher qu'aucun capitaine ne fût en état de ruiner ſa ville par ſes pernicieux conſeils. Il n'y eut que Tolmidas ſeul qui lui échappa, & qui, lui ayant réſiſté, alla heurter les Béotiens, & périt avec les meilleures troupes. Tous les autres plierent ſous lui, & ſe rangerent à ſes ordres à cauſe de ſa grande autorité ; au lieu

(*a*) *Auſſi la puiſſance & l'autorité de Périclès étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius.*) Pour bien juger des actions des hommes, il ne faut pas tant conſidérer ce qu'ils ont fait, qu'examiner ce qu'ils ont pu faire, & les moyens qu'ils ont eus en main pour exécuter ce qu'ils ont voulu. L'autorité eſt l'inſtrument le plus néceſſaire à un gouverneur d'état ; & on ne peut, ſans injuſtice, demander à celui qui ne l'a point, les mêmes choſes qu'on attend avec juſtice de celui qui l'a.

que Fabius, qui étoit très-prudent & très-ſage, & incapable de faillir dans tout ce qui dépendoit de lui, paroît inférieur à Periclès, par l'impuiſſance ſeule où il ſe trouva d'empêcher les autres de commettre des fautes. Car les Romains ne ſeroient pas tombés dans de ſi grands malheurs, ſi Fabius eut eu autant de pouvoir à Rome que Périclès en avoit eu à Athenes.

Quant à la grandeur d'ame, qui ſe trouve dans le mépris des richeſſes, l'un la fit paroître, en refuſant tout l'argent qu'on lui offroit, & l'autre, en abandonnant ſon bien à ceux qui en avoient beſoin, & en rachetant de ſes deniers ſes citoyens qui avoient été pris à la guerre. Il eſt vrai que les ſommes qu'il employa en cette occaſion, ne furent pas bien conſidérables; (*a*) car elles ne monterent qu'à ſix talens. Mais on ne ſauroit dire tout l'or & l'argent que la grande autorité de Périclès lui donnoit lieu de recevoir des alliés, des Athéniens & des rois mêmes, qui ne cherchoient qu'à lui faire leur cour, & qu'à gagner ſes bonnes graces. Cependant il conſerva toujours ſes mains très-pures & très-nettes, & refuſa juſqu'au moindre préſent.

(*a*) *Car elles ne monterent qu'à ſix talens.*) Il faut néceſſairement qu'il y ait faute au texte; car ceci ne ſauroit s'ajuſter avec ce qu'il a dit dans la vie de Fabius, que le cartel étoit de deux cens cinquante drachmes pour chaque priſonnier, & que Fabius en retira deux cens quarante-ſept, dont il paya la rançon, qui par conſéquent revenoit à ſoixante-un mille ſept cens cinquante drachmes, qui font dix talens, & près d'un tiers. Les copiſtes ont pu facilement omettre un *ſix* pour un *dix*.

Pour ce qui eſt de la grandeur & de la ſomptuoſité des temples, des édifices & des autres ouvrages publics, les ornemens que Rome avoit avant les Céſars, ne ſauroient tous enſemble être comparés à ceux dont Périclès embellit la ville d'Athenes : ces derniers l'emportent infiniment, tant pour la beauté & pour la grandeur, que pour la magnificence.

Fin de la comparaiſon de Périclès & de Fabius Maximus,

& du Tome II.



